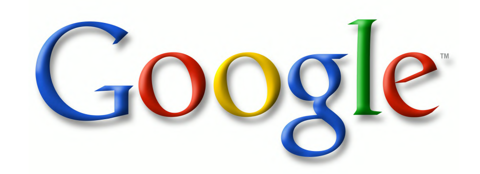
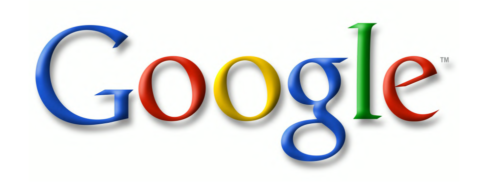
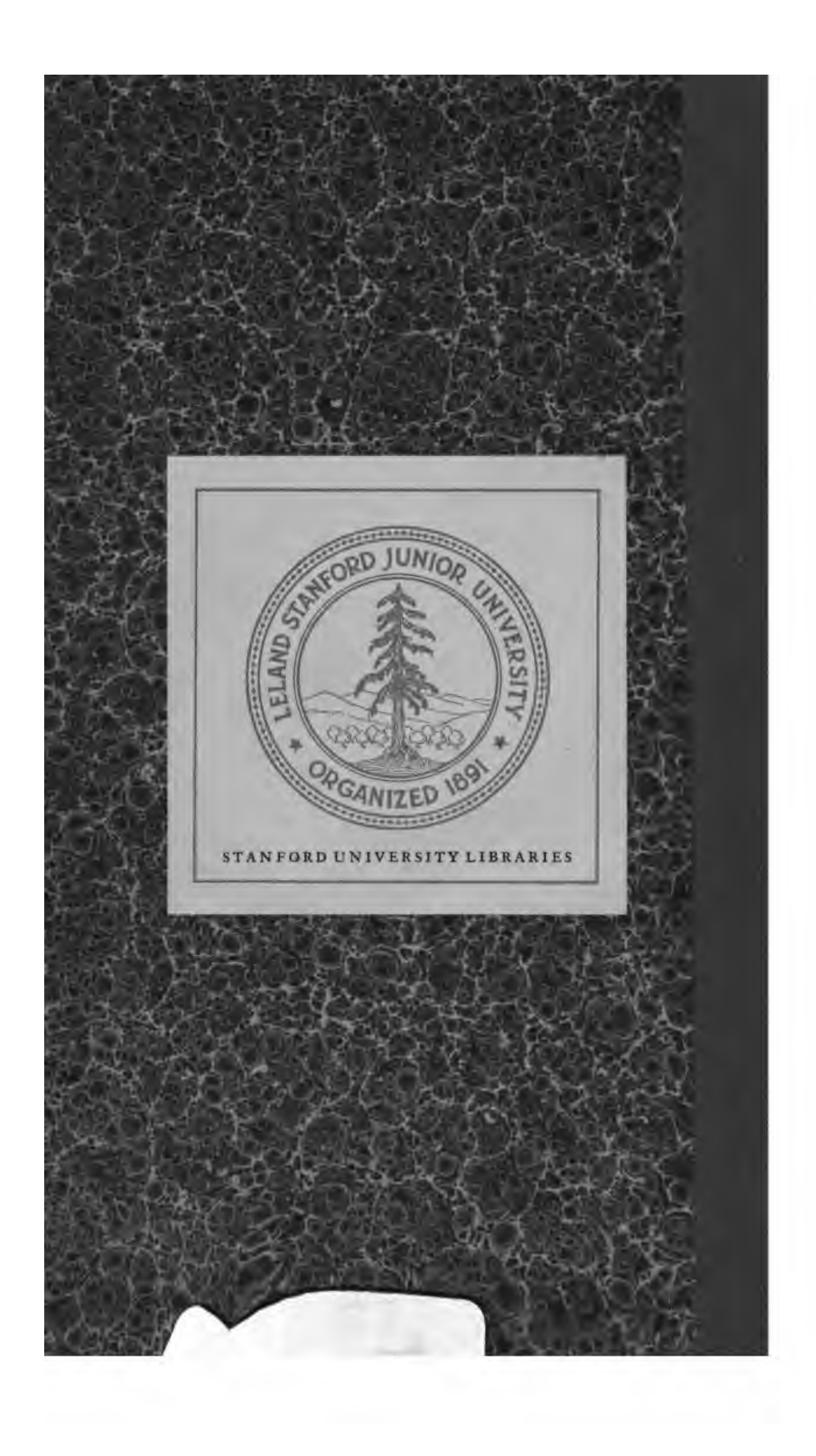
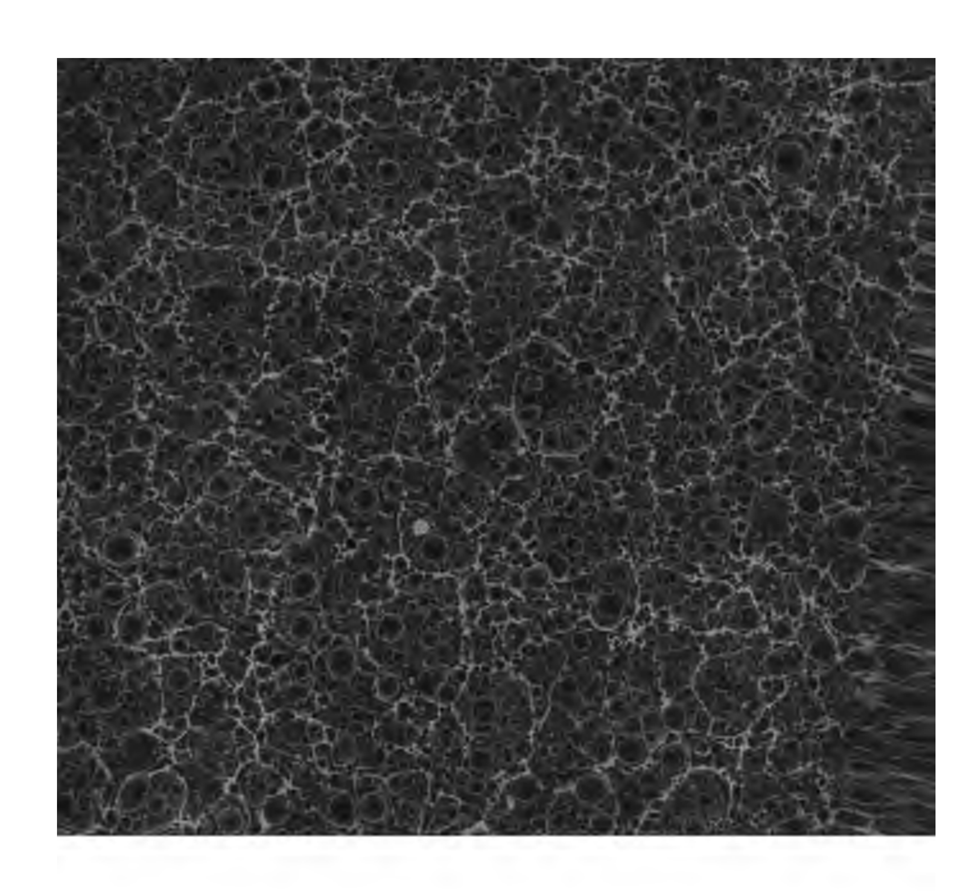

Google





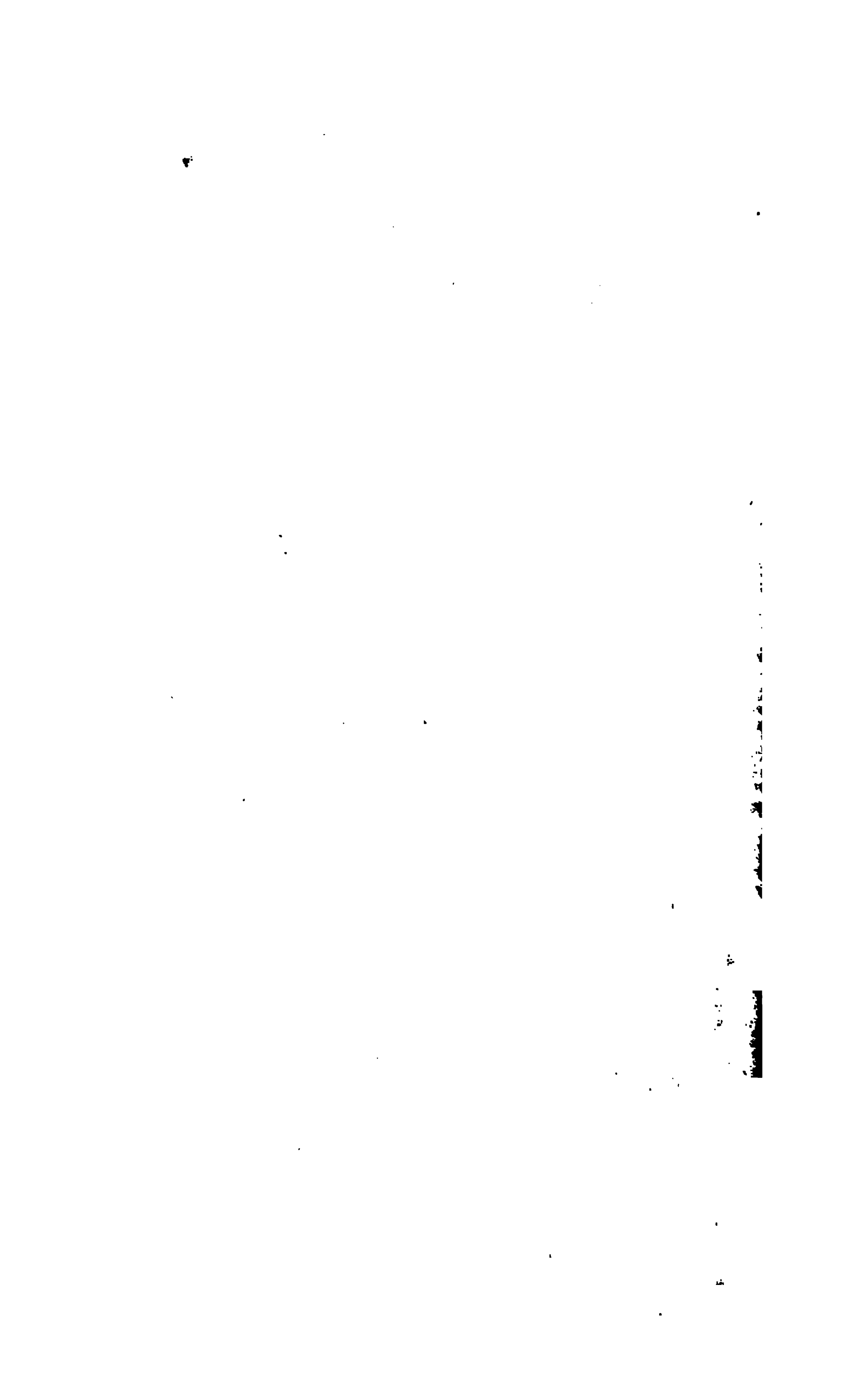

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



BIBLIOTHÈQUE

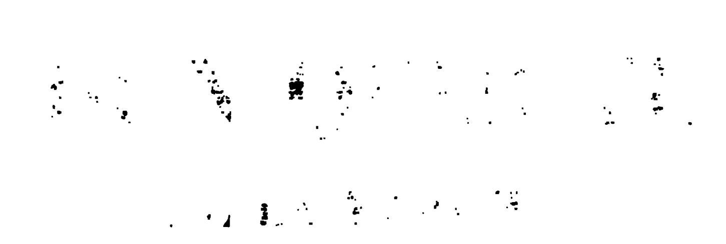
D'AUTEURS CLASSIQUES.

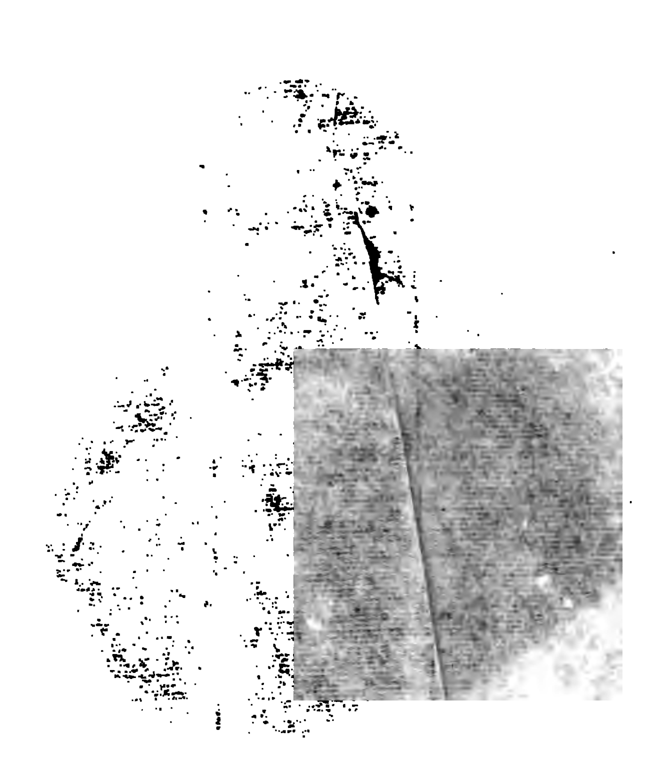
Paris. — Typographie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.





CERVANTES.





HISTOIRE

DE

DON QUIJOTE

DE LA MANCHE,

TRADUITE SUR LE TEXTE ORIGINAL,

ET D'APRÈS LES TRADUCTIONS COMPARÉES
DE OUDIN ET ROSSET, FILLEAU DE SAINT-MARTIN, FLORIAN,
BOUCHON-DUBOURNIAL ET DELAUNAY;

PAR F. DE BROTONNE,
Conservateur adjoint de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

TOME PREMIER.

PARIS.
LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
A. DESREZ, ÉDITEUR,
RUE SAINT-GEORGES, 11.

1837

AVERTISSEMENT.

On a dit avec sévérité, mais non sans quelque justice, que le chef-d'œuvre de la littérature espagnole, le *Don Quijote* de Michel de Cervantes, était mal connu en France. La faute n'en est pas seulement aux traducteurs, elle tient plus encore à l'impossibilité de transporter d'une langue dans une autre, une foule d'idées propres au sol, de locutions et d'idiotismes. Ces idées, ces formes de langage, ne peuvent être rendues littéralement sans qu'il en résulte de l'obscurité, et le système des équivalents se trouve presque constamment en opposition, soit avec le temps où se passe l'action, soit avec le caractère des personnages mis en scène.

Nous n'avons pas la prétention de reproduire complétement un ouvrage que toutes les nations s'accordent à proclamer impossible à faire passer dans leur langue; mais nous pensons que, avec une étude persévérante de la langue et du génie espagnols, on peut arriver à une traduction fidèle du texte, et s'efforcer du moins de ne pas rester trop au-dessous des grâces et de l'originalité du modèle.

Chacun des traducteurs a obtenu des éloges et encouru des reproches. Les traductions, en petit nombre, qui ont paru, n'ont vu le jour qu'à de longs intervalles; deux sont très modernes : ces dernières n'ont donc pas été soumises à l'épreuve du temps. Cependant, si les nouveaux traducteurs ont condamné quelquefois avec trop de légèreté l'œuvre de

leurs devanciers, eux-mêmes éprouvent déja les jugements sévères dont ils ne se sont pas montrés assez avares.

C'est ainsi que Filleau de Saint-Martin condamne la sécheresse littérale d'Oudin ; c'est ainsi que Bouchon-Dubournial, qui s'est fait un système tout particulier, accuse Filleau de Saint-Martin et paraphrase lui-même dans sa longue et infidèle traduction le texte de Cervantes qu'il reproduit bien rarement. Après Bouchon-Dubournial, un autre traducteur, Delaunay, prend pour modèle Filleau de Saint-Martin, et l'améliore par des corrections souvent heureuses.

A côté de l'opinion des traducteurs se jugeant les uns les autres, le public aussi a placé la sienne. Il a su gré à Oudin de sa fidélité, a reconnu dans Filleau quelques avantages de style sur son devancier, mais a condamné ses additions, ses retranchements et beaucoup d'erreurs de détail ; les autres, accueillis d'abord avec faveur, comme Florian et Dubournial, ont été bientôt rejetés à cause de la trop grande liberté qu'ils se sont donnée. Florian a fait un *Don Quijote* à sa guise, et Bouchon-Dubournial n'a pas même su, comme Florian, faire un ouvrage agréable en exploitant un original aussi amusant. Ainsi le temps, qui classe, comme nous l'avons dit, les hommes et les œuvres, a rendu à Oudin la place qui lui est due. Si on lit encore ses successeurs, plusieurs les ont abandonnés. Ce jugement sera-t-il sans appel ? Nous en sommes convaincu, le temps ne les réhabilitera pas.

Le travail de Delaunay est plus exact, mais loin

encore d'une exactitude parfaite; le style n'en est pas élégant ni toujours correct. Nous ajouterons même que le texte n'y est pas toujours rendu, et que l'on trouve sous ce rapport les plus incroyables preuves de négligence. Nous n'en citerons qu'une, parceque elle sert à faire juger les travaux précédents qu'elle reproduit malheureusement dans cette circonstance et dans plusieurs autres.

Dans le chap. XX, Ire partie, Sancho raconte à Don Quijote l'aventure de Lopès Ruys et de la Torralva. Lopès Ruys arrivé sur les bords du Guadiana, le trouve grossi et *presque débordé* (*casi fuera de madre*); c'est le sens de l'expression espagnole *salir de madre*, le plus mauvais dictionnaire l'indique. Cependant Delaunay, Bouchon-Dubournial qui l'a précédé, enfin Filleau de Saint-Martin qui les a précédés tous les deux, traduisent également : *le Guadiana était si fort enflé qu'il était grand comme père et mère;* absurdité, il faut bien dire le mot, qu'ils auraient tous évitée, s'ils avaient pris la peine de lire Oudin, qu'ils ont prétendu faire oublier et qui traduit exactement.

Quoi qu'il en soit de cet exemple, Delaunay a sur ses devanciers l'avantage de ne point se permettre des modifications de texte, et d'avoir traduit tout ce que Cervantes a cru devoir placer dans son ouvrage.

Nous avons pensé qu'un travail qui aurait pour but de s'éclairer des efforts déja faits et de la comparaison des différentes traductions conférées avec le texte, serait de nature à reproduire avec exactitude et clarté le chef-d'œuvre de Cervantes. La traduction, à notre avis la meilleure, devait donc nous

servir de base. Nous avons choisi la dernière, c'est celle de Delaunay, qui n'est autre que celle de Filleau corrigée. Sur cette traduction, d'après le texte, nos propres idées, et avec l'aide des autres traducteurs, nous avons réformé ce qui nous semblait défectueux et conservé ce qui nous semblait bon. Ce travail, qui paraît simple, nous a conduit à des corrections si nombreuses, que nous n'avons conservé, pour ainsi dire, que les détails que tous les traducteurs peuvent également revendiquer, ce qui appartient à la simple narration et ne comporte pas deux sens ou deux manières de traduire. Mais, aussitôt que les idées sortent de ce cercle étroit, les imperfections se multiplient, et là nous avons dû corriger souvent et le fond et la forme.

Nous ne croyons donc pas aller au-delà de la vérité en disant que nous publions une traduction nouvelle. Nous ne laissons pas subsister un mot sans le faire passer par cette série d'examens, objet de notre travail. Les imperfections qui échapperont à nos efforts devront nous être attribuées; mais aussi nous croyons avoir fait plus qu'une simple correction, puisque nous n'avons véritablement conservé, et toujours après examen, que les passages qui appartiennent à tout le monde, et qu'il n'y a pas, nous le répétons, deux manières de rendre.

Les différents traducteurs ont cru devoir reproduire en vers, ou supprimer entièrement, les poésies de mètres et de genres variés que Cervantes a insérées dans son *Don Quijote*. Ils se fondent sur le peu de mérite de ces morceaux, tribut payé par l'auteur

à la manie de son temps, et preuve malheureuse de sa propre faiblesse pour un genre qui n'était pas le sien. Nous avons pensé que, quel que fût le degré de mérite de ces poésies, elles faisaient connaître l'homme, et que les traduire en vers beaucoup plus défectueux que ceux de l'original, ou les supprimer, était également un tort. Il était nouveau du moins d'en donner le sens. Nous l'avons fait, et nous croyons qu'on nous saura gré d'avoir fourni ainsi aux lecteurs du *Don Quijote* un moyen de juger la pensée de ces vers trop décriés, quoique peu dignes en effet du grand nom de l'auteur.

Il est peut-être à regretter que l'ambition de donner une œuvre nouvelle, ait détourné les écrivains d'un genre de travail à la vérité peu attrayant. Publier ne doit pas être seulement un calcul d'amour-propre, mais un effort vers le mieux. Les ouvrages des hommes n'arrivent pas tout d'un coup à la perfection; un premier essai en appelle un plus heureux. C'est une échelle dont les degrés successifs se rapprochent d'un terme qu'il faut atteindre. Notre espoir a été de faire un pas de plus.

Nous n'avons pas traduit le mot *ingenioso* qui figure dans le titre espagnol. Le mot *ingenio* a plusieurs significations dans cette langue. Il s'applique à la faculté intelligente qui préside à l'exécution d'une chose, et à la chose même exécutée : ainsi l'aqueduc qui conduit les eaux du Tage au palais de Tolède est un *ingenio*. Du temps de Cervantes on donnait ce nom aux poëtes et aux écrivains, par le même motif. Les pièces de Lope de Vega sont désignées ainsi : *por*

un ingenio de esta corte, par un génie ou un poëte de cette ville (Madrid).

L'épithète *ingenioso* ne peut pas être appliquée à la personne de Don Quijote plutôt qu'à l'ouvrage lui-même. Or les fâcheuses conséquences de la plupart des idées de Don Quijote, sans détruire assurément tout ce qu'il y a d'ingénieux dans ces idées mêmes, conduisent à croire que l'intention de Cervantes a été plus étendue et qu'il comprenait sous cette désignation l'ouvrage et le héros. Le mot *ingénieux* n'aurait pas exprimé tout ce que nous consignons dans cette note : c'est ce motif qui nous a engagé à ne le pas traduire.

MICHEL CERVANTES SAAVEDRA [1] naquit dans Alcala de Henarès, l'an 1547, et fut baptisé le 9 octobre. Son père se nommait Rodrigue de Cervantes, et sa mère, Dona Léonor de Cortinas. Ses parents l'envoyèrent à Madrid pour y faire ses études, sous le professeur Lopez de Hoyos. Mais un penchant irrésistible l'entraîna vers la poésie, qui pourtant n'a pas immortalisé son nom. En 1569, poursuivi par la misère, il passa en Italie, et devint camérier du cardinal Aquaviva. L'année suivante, il prit le parti des armes, et s'enrôla dans la guerre contre Sélim, empereur des Turcs, sous les drapeaux de Marc-Antoine Colone, général des galères. Il eut le bras gauche fracassé d'un coup d'arquebuse, à la bataille de Lépante, en 1571, se rendit ensuite à Naples, et fit la campagne de 1572, sur les côtes de la Morée. Il voulut de là repasser en Espagne; mais, le 16 septembre 1557, la galère *le Soleil,* sur laquelle il se trouvait, fut prise par l'Arnaute Mami, et Cervantes devint esclave. Les efforts infructueux qu'il fit pour recouvrer sa liberté, son audace, son intrépidité, sont connus de tout le monde. Enfin, en 1580, des pères trinitaires, chargés de sa rançon par sa mère, se rendirent à Alger, et, après bien des difficultés, parvinrent à le racheter des mains d'Asan Aga, auquel il appartenait alors. De retour dans sa patrie, au printemps de 1581, Cervantes s'y livra à la culture des lettres. (On trouvera ci-après la liste de ses ouvrages.) Le 12 décembre 1584, il épousa Dona Catalina de Palacios y Salazas, d'une famille noble d'Esquivias. Mais bientôt, pressé par de nouveaux besoins, il se mit à faire des comédies, qui obtinrent à Madrid un succès assez flatteur, et qu'on lui payait huit cents réaux pièce. Vers 1595, il quitta cette dernière ville et alla s'établir à Séville, où il paraît avoir exercé quelque emploi. Il y demeura jusqu'en 1599. Depuis cette année jusqu'en 1604, on ignore ce que devint Cervantes. A cette dernière époque, il habitait Valladolid, où Philippe III avait fixé sa cour. Il y fut même impliqué dans un procès criminel. Cervantes quitta cette ville en même temps que la cour, et vint se fixer à Madrid, où il menait une vie retirée, ne subsistant que par les petites libéralités de ses deux Mécènes, l'archevêque de Tolède et le comte de Lemos. Sa santé, affaiblie par ses travaux et son peu de fortune, dégénéra sensiblement en 1615. Au commencement de l'année suivante, l'hydropisie se déclara. Enfin, il expira le 23 avril 1616, le même jour que le tragique Shakespeare. Il fut enterré dans le couvent des religieux trinitaires, et n'obtint pas les honneurs du plus petit monument.

[1] Cette courte notice appartient à Delaunay, ainsi que la liste des productions de Cervantes.

On a de Cervantes :

Philène, pastorale, et quelques autres poésies, fruit de sa première jeunesse, qu'il publia en 1569.

Sa *Galatée* (ou du moins la première partie), imprimée en 1584. Il ne la termina jamais.

La première partie de son *Don Quijote*, qui parut en 1605.

Ses *Nouvelles*, au nombre de douze, publiées en 1613. Elles ont été plusieurs fois traduites en français.

Le *Voyage au Parnasse*, imité du *Viaggio di Parnasso* de César Caporali, et publié en 1614.

Une *Suite* en prose de ce voyage, imprimée la même année.

Huit *Comédies* et autant d'*Intermèdes*, publiés en 1615, et réimprimés en 1749, par les soins de Don Blas de Navarro. Il en avait composé, nous dit-il, vingt ou trente, et il n'en est pas une qui puisse soutenir la lecture.

La seconde partie de *Don Quijote*, imprimée en 1615.

Les *Travaux de Persiles et Sigismonde*, publiés après sa mort, par sa veuve, en 1617, et plusieurs fois traduits en français.

DON QUIJOTE

DE LA MANCHE.

PARTIE PREMIÈRE.

PROLOGUE.

Tu peux bien croire sans que j'en jure, lecteur de loisir, que je voudrais que ce livre, enfant de mon esprit, fût le plus beau, le plus agréable, le plus spirituel qui se puisse imaginer; mais je n'ai pu contrevenir à l'ordre de la nature, qui veut que les semblables s'engendrent l'un l'autre. Que pouvait engendrer mon esprit stérile et mal cultivé, sinon une production sèche, décharnée, fantasque, remplie de pensées hasardées qui jamais ne sont venues à personne? C'est ce qu'on doit attendre de toute œuvre qui reçoit le jour dans une prison qu'habitent toutes les souffrances, où ne s'entendent que de tristes bruits. Un doux loisir, un séjour agréable, l'aimable vie des champs, la sérénité du ciel, le murmure des eaux, la tranquillité d'esprit, suffisent pour féconder les muses les plus stériles, et leur faire produire des fruits qui remplissent le monde de plaisir et d'admiration.

Quand un père n'a qu'un enfant sot et sans grâces, l'amour qu'il lui porte tend un bandeau sur ses yeux et lui cache ses défauts; il les prend pour des avantages et les vante à ses amis comme des choses heureuses et agréables. Pour moi, qui ne suis que le père adoptif [1] de Don Quijote, quoique j'en paraisse le père, je ne suivrai point le torrent de l'usage, en te suppliant, lecteur, les larmes aux yeux, comme tant

[1] *Padrastro*, beau-père.

d'autres, de pardonner ou de dissimuler les fautes de cet enfant chéri : tu n'es ni son parent, ni son ami; tes pensées sont à toi, et tu as aussi bien ton libre arbitre que le plus somptueux; tu es maître dans ta maison aussi bien que le roi l'est de ses gabelles, et tu connais le proverbe : Sous mon manteau je puis tuer le roi. Tout cela te dispense d'égards et d'obligations; ainsi tu peux dire de cette histoire tout ce qu'il te plaira, sans t'attendre à être calomnié pour le mal, ou remercié pour le bien qu'il te plaira d'en dire : je voudrais seulement te la donner toute nue, sans les ornements d'un prologue et ce cortége infini de sonnets, d'épigrammes, d'éloges qu'on a coutume de mettre à la tête d'un livre; car je puis t'avouer que, quoique cette histoire m'ait coûté quelque peine à composer, la plus grande pour moi a été de faire la préface que tu lis; plusieurs fois j'ai pris la plume pour l'écrire, et je l'ai plusieurs fois quittée, ne sachant ce que j'écrirais.

Un jour, indécis comme de coutume, le papier devant moi, la plume à l'oreille, le coude appuyé sur ma table et la joue dans ma main, je rêvais à ce que je pourrais dire, quand, à l'improviste, entre un de mes amis, homme d'esprit et de bon sens, qui, me voyant si pensif, m'en demanda la cause : je ne lui en fis pas mystère, et lui dis que je pensais au prologue que j'avais à composer pour l'Histoire de Don Quijote, mais qu'il me donnait tant de peine que j'avais envie d'y renoncer, et même de ne point publier les grandes aventures d'un si noble chevalier. Comment voulez-vous, ajoutai-je, que je ne sois pas couvert de confusion? que dira cet antique législateur qu'on nomme le public, lorsque après tant de temps passé dans le silence et dans l'oubli, il me verra reparaître, chargé d'années, avec un ouvrage maigre, dénué d'invention, défectueux par le style, pauvre de conception, dépourvu d'érudition, sans notes marginales, sans remarques à la fin, comme tant d'autres livres, qui, bien que fabuleux et profanes, sont si remplis de sentences tirées d'Aristote, de Platon, et de toute l'armée des philosophes, que les lecteurs

émerveillés prennent les auteurs pour des hommes éloquents, érudits et profonds? Quand ils citent la sainte Écriture, on ne les prendrait pas pour moins que des saint Thomas, ou autres docteurs de l'Église; ils le font avec une bienséance si parfaite, que, dans une ligne ils peignent un amoureux fou, et dans une autre ils font un petit sermon chrétien tel que c'est plaisir et vraie fête de le lire ou de l'entendre. Mon livre n'a rien de tout cela; je ne sais quelles notes mettre en marge, quelles remarques placer à la fin. Je ne sais pas davantage quels auteurs j'ai suivis dans cet ouvrage; ainsi, je ne puis, comme font les autres, les ranger en tête du livre, en ordre alphabétique, commençant par Aristote, et finissant par Xénophon, Zoïle ou Zeuxis, bien que l'un fût un médisant, et l'autre un peintre. De plus, mon livre n'a point au début de sonnets, du moins de ceux dont les auteurs sont ducs, marquis, comtes, évêques, dames ou poëtes célèbres; quoique je sache bien que, si j'en demandais à deux ou trois officiers de mes amis, ils m'en donneraient de tels qu'ils ne seraient pas égalés par ceux des personnages les plus célèbres de notre Espagne. Enfin, mon cher ami, poursuivis-je, j'ai résolu que le seigneur Don Quijote demeure enseveli dans les archives de la Manche, jusqu'à ce que le ciel envoie quelqu'un qui l'enrichisse de toutes les choses qui lui manquent, car je me trouve incapable d'y remédier, par insuffisance et absence de littérature. D'ailleurs, je suis naturellement poltron, et paresseux d'aller chercher des auteurs pour dire ce que je saurai bien dire sans eux; de là vient la méditation où vous m'avez trouvé, et ce que je vous ai dit m'en fournit un assez grand sujet.

A ces mots mon ami se donna du plat de la main sur le front, et, partant d'un éclat de rire: Parbleu, frère, dit-il, j'achève de me tirer d'une erreur dans laquelle je suis resté depuis que je vous connais. Je vous avais toujours cru prudent, avisé dans toutes vos actions, mais je vois bien à présent que vous en êtes aussi loin que le ciel l'est de la terre. Comment est-il possible qu'un aussi bon esprit que le vôtre,

et si propre à surmonter de plus grandes difficultés, puisse être interdit et accablé par des choses de si peu d'importance, et auxquelles il est si facile de remédier? Cela ne vient point, à la vérité, d'un défaut d'habileté, mais d'un excès de paresse qui vous rend avare de paroles. Voulez-vous savoir si ce que je dis est vrai? écoutez-moi, vous verrez qu'en un clin d'œil j'aurai détruit toutes les difficultés, et porté remède à tous les obstacles qui vous arrêtent, vous intimident et vous empêchent de publier l'histoire de votre fameux Don Quijote, miroir de toute chevalerie errante. Dites-moi donc, répliquai-je, en l'entendant parler ainsi, comment vous remplirez le vide que je redoute, comment vous débrouillerez le chaos où je demeure confondu? La première chose qui vous arrête, répondit-il, c'est que vous n'avez point de sonnets, d'épigrammes, d'éloges faits par des personnes graves et titrées, pour mettre en tête de votre livre; vous y pouvez remédier en prenant vous-même la peine de les faire; baptisez-les ensuite et leur donnez tel nom qu'il vous plaira; vous pourrez les attribuer au prêtre Jean des Indes, ou à l'empereur de Trébisonde; je sais qu'on les connaît pour des poëtes fameux; mais, quand il n'en serait rien, et que quelques pédants ou bavards vous contesteraient cette vérité, ne vous en souciez d'un maravédis : pour avoir découvert la supercherie, ils ne vous couperont point la main qui l'aura écrite.

Quant aux citations marginales des auteurs et des livres dont vous aurez tiré pour votre histoire des passages ou des sentences, vous n'avez qu'à faire venir à propos quelques traits de latin que vous sachiez par cœur, ou dont la recherche vous coûte peu de peine. Par exemple, en parlant de l'esclavage et de la liberté, vous mettrez :

Non benè pro toto libertas venditur auro;

et en marge vous citerez Horace, ou celui qui l'a dit. Si vous traitez du pouvoir de la mort, citez sur-le-champ :

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas, regumque turres.

S'il s'agit de la bienveillance et de l'amour que Dieu veut que nous ayons pour nos ennemis, jetez-vous dans l'Écriture sainte; vous pouvez le faire avec tant soit peu de soin, et citer les paroles de Dieu même : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* Si vous parlez de mauvaises pensées, appuyez-vous sur l'Évangile : *De corde exeunt cogitationes malæ.* S'il s'agit de l'instabilité des amis, Caton vous fournira son distique :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Avec ces petits traits de latin et autres semblables, on vous prendra au moins pour un littérateur, ce qui n'est en ce temps-ci ni de peu d'honneur, ni d'un petit avantage.

Pour les notes à placer à la fin du livre, vous le pouvez faire en toute assurance de la manière suivante : Si dans votre histoire vous parlez de quelque géant, faites en sorte que ce soit du géant Goliath. Alors, sans avoir recours à d'autres et presque sans peine, vous avez matière à une grande annotation. Vous pouvez dire : Le géant Golias ou Goliath était un Philistin que le berger David tua d'un coup de pierre dans la vallée de Térébinthe, ainsi qu'il est écrit au livre des Rois, chapitre où vous trouverez ce fait. De plus, pour montrer que vous êtes versé dans les lettres et la cosmographie, faites en sorte de pouvoir nommer le Tage dans votre histoire, et vous trouverez l'occasion d'une autre fameuse remarque; vous mettrez que le fleuve du Tage fut ainsi nommé par un roi des Espagnes; qu'il a sa source en tel lieu, qu'il va se perdre dans la mer Océane, baignant les murs de la célèbre ville de Lisbonne; que c'est la commune opinion que son sable est d'or, etc. Parlez-vous de voleurs? je vous dirai l'histoire de Cacus, je la sais par cœur. Est-il question de courtisanes [1]? voici l'évêque de Mondoñedo qui vous fournira des Lamies, des Laïs, des Flores; ces sortes de remarques

[1] *Mugeres rameras.* Femmes prostituées.

vous feront une grande réputation. S'il s'agit de femmes cruelles, Ovide vous offre une Médée. Sont-ce des magiciennes et enchanteresses? vous avez une Calypso dans Homère, une Circé dans Virgile. Parlez-vous de vaillants capitaines? Jules César s'offre lui-même dans ses Commentaires, et Plutarque vous fournit mille Alexandres. Traitez-vous de l'amour? avec deux onces de langue toscane, Léon Hébreu vous en donnera pleine mesure; ou, si vous ne voulez point recourir aux sources étrangères, vous avez chez vous les livres de Fonseca sur l'amour de Dieu, dans lesquels vous trouverez développé tout ce que vous et les plus subtils pouvez souhaiter sur cette matière. Enfin, chargez-vous seulement d'indiquer les noms, ou de parler dans votre histoire de tout ce que je viens de vous dire, et laissez-moi le soin des citations et des annotations; je vous promets de remplir vos marges, et d'employer encore quatre feuilles en remarques à la fin du livre.

Venons maintenant à la liste alphabétique des auteurs consultés, qui manque dans votre livre, et qui se trouve dans les autres; le remède est facile: vous n'avez qu'à chercher un livre où se trouve une liste complète d'auteurs, depuis A jusqu'à Z, comme vous dites, et mettre au vôtre cette liste alphabétique. Si le peu de besoin d'une pareille addition en fait découvrir l'imposture, qu'importe? il se trouvera peut-être des gens assez simples pour croire que vous avez tiré parti de tous ces auteurs dans votre histoire ingénue : quand ce long catalogue d'auteurs ne servirait à autre chose, il donnera toujours au premier moment une haute idée de votre ouvrage; bien plus, personne ne s'avisera de vérifier si vous les avez suivis ou non, parceque personne n'a intérêt à cet examen.

Disons mieux : si je comprends bien ce dont il s'agit, votre ouvrage n'a aucun besoin de tout ce que vous dites qui lui manque, puisqu'il est une satire contre les livres de chevalerie, dont Aristote n'a jamais fait mention, dont saint Basile n'a rien dit, et que Cicéron n'a jamais connus. Des vé-

rités importantes ou des observations d'astrologie ne sont point cachées sous les extravagances fabuleuses que vous y décrivez. Les mesures de la géométrie y importent aussi peu que la réfutation des arguments employés par la rhétorique. Il n'est pas destiné à prècher personne, mêlant le profane au sacré, sorte de mélange dont doit se garder tout esprit chrétien. L'unique objet de votre livre, c'est de bien imiter en tout ce qu'il décrit; plus l'imitation sera parfaite, plus l'ouvrage sera bon. Puisque vous n'avez d'autre but que de détruire l'estime et l'autorité que les livres de chevalerie se sont acquises dans le monde, vous n'avez que faire d'aller mendier des sentences aux philosophes, des conseils à l'Écriture sainte, des fables aux poëtes, des oraisons aux rhéteurs, des miracles aux saints. Faites tout uniment que vos termes, expressifs, bien choisis et bien placés, rendent le discours vif, les périodes harmonieuses, reproduisant votre pensée aussi complétement qu'il sera possible, exposant enfin vos idées sans confusion et sans obscurité. Faites en sorte que la lecture de votre histoire inspire la joie aux mélancoliques, augmente celle de l'homme gai, que l'ignorant ne s'en ennuie point, que l'habile en admire l'invention, que les gens graves ne la méprisent pas, et que le sage ne lui refuse pas des louanges; en un mot, ayez toujours pour point de vue la ruine de l'échafaudage mal construit de ces livres de chevalerie, détestés de beaucoup de gens, et qu'un plus grand nombre admire. Si vous en venez à bout, vous n'aurez pas peu fait.

J'écoutai dans un profond silence le discours de mon ami, et ses raisons firent tant d'impression sur moi que je les reçus pour bonnes sans autre discussion, et résolus d'en faire ce prologue, où tu reconnaîtras, cher lecteur, et le grand sens de mon ami, et ma bonne fortune d'avoir rencontré si à point un tel conseiller; tu y trouveras de plus ton propre avantage, puisque tu auras l'histoire sincère et dégagée d'ornemens étrangers du fameux Don Quijote de la Manche, qui, parmi tous les habitants du canton de Montiel, a la réputa-

tion d'avoir été l'amant le plus chaste et le plus vaillant chevalier dont ces contrées aient jusqu'ici conservé le souvenir.

Je ne prétends pas t'exagérer le service que je te rends en te faisant connaître un si célèbre et si respectable chevalier; mais je veux que tu me saches gré de t'avoir fait connaître le fameux Sancho Pança son écuyer, dans la personne duquel, selon moi, je te donne réunies toutes les belles qualités d'écuyer éparses dans l'immense fatras des livres de chevalerie errante. Sur ce, lecteur, Dieu te maintienne en santé, et qu'il ne m'oublie pas. — Adieu.

CHAPITRE I.

De la condition et des occupations du fameux Don Quijote.

Dans un village de la Manche [1], dont je ne veux point me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces gentilshommes qui ont une lance au ratelier, une vieille rondache, un roussin maigre à l'écurie, et un chien courant. Un bouilli plus souvent de bœuf que de mouton; une vinaigrette le soir, le vendredi des lentilles, les restes de la semaine le samedi, quelques pigeons de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste était absorbé par l'habit de drap fin, les chausses de velours et les mules de même étoffe, pour les fêtes; les autres jours il ne dédaignait pas un habit de drap plus simple. Sa maison était composée d'une gouvernante qui passait la quarantaine, d'une nièce qui n'avait pas vingt ans, et d'un valet qui faisait le service de la maison, travaillait aux champs, soignait le roussin, et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans; il était d'une complexion robuste, sec de corps, long de taille, maigre de visage, fort matinal et grand chasseur. Quelques-uns lui donnent le nom de *Quijada* ou *Quesada*. Les histo-

[1] Il est aujourd'hui reconnu que ce village de la Manche que Cervantes ne veut pas nommer, est Argamasilla d'Alba. Il avait été détenu prisonnier dans ce lieu.

riens qui ont écrit sur le sujet ne sont pas entièrement d'accord sur ce fait; les conjectures les plus vraisemblables donnent à entendre qu'il se nommait *Quijana*; mais cela importe peu à notre récit, il suffit qu'il ne s'écarte en aucun point de la vérité. Il faut savoir que, les jours où notre gentilhomme était oisif, ce qui arrivait pour le moins la plus grande partie de l'année, il se livrait à la lecture des livres de chevalerie avec tant d'assiduité et de plaisir, qu'il en oublia presque absolument la chasse et le soin de ses affaires : sa préoccupation devint si forte qu'il vendit plusieurs pièces de terre de bon rapport pour acheter des romans, et il emplit sa maison de tous ceux qu'il put trouver.

De tous ces livres, aucun ne lui plaisait autant que ceux qu'avait composés le célèbre *Félician de Sylva*. Il était émerveillé de la beauté de son style et de ses raisonnements embrouillés. Il était ravi surtout de rencontrer des cartels de défi, ou de ces phrases galantes où se trouvaient : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison, affaiblit tellement ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté.* Et encore s'il lisait : *Les hauts cieux, qui de votre divinité divinement avec les étoiles vous fortifient, et vous font mériter le mérite que mérite votre grandeur.* Avec ces beaux raisonnements, notre pauvre cavalier perdait le jugement : il se donnait la torture pour en trouver le sens, ce que n'aurait pu faire Aristote lui-même, quand il serait revenu au monde exprès pour cela. Il n'était pas fort satisfait non plus des blessures que don Bélianis faisait et recevait, s'imaginant que, quelque habiles que fussent les chirurgiens qui l'avaient guéri, il ne pouvait manquer de conserver sur le visage et sur le corps des marques et des cicatrices. Néanmoins, il louait en l'auteur cette manière de terminer son livre en promettant la fin de cette interminable aventure, et plus d'une fois il se sentit le desir de prendre la plume pour l'achever. Il l'aurait fait sans doute avec autant de succès que l'auteur, si des pensées plus importantes

ne l'en avaient détourné. Il avait souvent des querelles avec le curé de son village, homme instruit et gradué à Siguenza, pour décider quel était le plus parfait chevalier de Palmerin d'Angleterre ou d'Amadis de Gaule. Mais maître Nicolas, barbier du même village, soutenait que nul n'égalait le chevalier du Soleil, et que, s'il y en avait un qui pût entrer en comparaison avec lui, ce ne pouvait être que don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, parcequ'il savait s'accommoder de tout, et n'était pas un délicat et un pleureur comme son frère, à qui, du reste, il ne cédait en rien pour la vaillance. Enfin, notre gentilhomme s'engagea tellement dans sa lecture, qu'il y passait du jour à la nuit [1], et de la nuit au jour. Cette habitude de peu dormir et de lire beaucoup lui dessécha le cerveau, au point d'en perdre le jugement; son imagination se remplit de tout ce qu'il trouvait dans ses livres, de sorte qu'il ne rêvait plus qu'enchantements, querelles, défis, batailles, blessures, amours, tourments, et autres impertinences. Bientôt toutes ces inventions s'imprimèrent si bien dans son esprit qu'il les regarda comme les choses les plus véridiques, persuadé qu'aucune histoire au monde n'était plus certaine. Il disait que le cid Ruy Dias avait été fort bon chevalier; mais qu'il n'était pas comparable à celui de l'Ardente Épée, qui d'un seul revers avait pourfendu deux géants d'une taille prodigieuse. Il était encore mieux avec Bernard de Carpio, parceque, dans la plaine de Roncevaux, il avait donné la mort à Roland l'Enchanté, à l'imitation d'Hercule qui étouffa entre ses bras Antée, le fils de la terre. Il parlait aussi fort avantageusement du géant Morgan, qui, sorti de cette race de géants où tous sont orgueilleux et discourtois, était seul affable et bien élevé. Mais son héros par excellence était Renaud de Montauban, surtout quand il se le représentait sortant de son château pour aller détrousser les passants, et lorsqu'en Bar-

[1] L'espagnol dit : *que se le pasaban las noches leyendo de claro en claro, y los dias de turbio en turbio* (les nuits du clair au clair, les jours du trouble au trouble).

barie il déroba cette idole de Mahomet qui était toute d'or, à ce que dit son histoire. Quant au traître Ganelon, il eût donné de bon cœur sa gouvernante et sa nièce par-dessus le marché, pour lui pouvoir administrer une grêle de coups. Enfin, l'esprit déja troublé, il lui tomba la plus étrange pensée dont jamais fou se soit avisé. Il crut convenable et nécessaire, autant pour le bien de l'État que pour sa propre gloire, de se faire chevalier errant, et d'aller par le monde, avec ses armes et son cheval, chercher les aventures, renouvelant tout ce qu'il avait lu de la chevalerie, réparant toutes sortes d'injustices, et s'exposant à de tels dangers qu'il acquît une gloire immortelle à les surmonter. Le pauvre gentilhomme croyait déja se voir couronné pour la force de son bras, et en possession pour le moins de l'empire de Trébisonde. Plein de ces agréables pensées, entraîné par le plaisir qu'elles lui donnaient, il ne songea plus qu'à exécuter promptement ce qu'il desirait avec tant d'ardeur. La première chose qu'il fit fut de nettoyer des armes qui avaient appartenu à quelqu'un de ses aïeux, et qui, rongées par la rouille, moisissaient depuis longtemps reléguées dans un coin de sa maison. Il les nettoya, les redressa le mieux qu'il put; mais il y découvrit une grande lacune; au lieu du heaume complet, il n'y avait que le simple morion; il y suppléa par son industrie en faisant, avec du carton, une espèce de demi-salade, qui, s'emboîtant avec le morion, avait l'apparence d'une salade entière. A la vérité, voulant essayer si elle était forte et à l'épreuve de l'épée, il tira la sienne, en frappa deux coups, et du premier détruisit en un moment le travail d'une semaine. Il ne laissa pas que de trouver assez fâcheuse la facilité avec laquelle il l'avait mise en pièces; pour se garantir de ce danger, il se remit à l'œuvre, et plaça en dedans de petites bandes de fer, en d'autre qu'il fut satisfait de sa solidité; et, sans vouloir risquer sorte expérience, il la tint pour une armure de la plus fine trempe.

Il visita ensuite son cheval, et quoiqu'il eût autant de javars

qu'un réal a de quartos [1], et plus de défauts que le cheval de Gonèle, qui n'avait que la peau et les os [2], il lui parut que le Bucéphale d'Alexandre ou le Babieça du Cid ne pouvaient lui être comparés. Il fut quatre jours à chercher le nom qu'il lui donnerait, parcequ'il n'était pas raisonnable, disait-il en lui-même, que le coursier d'un si fameux chevalier, et qu'un si bon cheval n'eût pas un nom connu de tout le monde. Aussi essayait-il de lui en composer un qui pût faire connaître ce qu'il avait été avant que d'appartenir à un chevalier errant, et ce qu'il était alors. Il était bien juste en effet que le maître ayant changé d'état, le cheval changeât aussi de nom, et qu'il en prît un brillant, convenable à sa nouvelle profession. Après beaucoup de noms formés, pris, laissés, augmentés, diminués, faits et défaits, il s'arrêta à celui de Rossinante; nom, à son avis, distingué, sonore, qui rappelait l'ancienne qualité de Roussin, et c'était bien le premier roussin du monde.

Ayant trouvé pour son cheval un nom si fort à son goût, il voulut aussi s'en donner un à lui-même, il passa huit autres jours à y rêver, et se nomma enfin Don Quijote; c'est de là, comme nous l'avons dit, que les auteurs de cette véritable histoire ont pris occasion de soutenir qu'il devait s'appeler Quijada et non Quesada, comme d'autres l'ont prétendu. Mais notre héros, se ressouvenant que le vaillant Amadis ne s'était pas contenté de son nom, qu'il y avait encore ajouté celui de son royaume et de sa patrie pour les rendre célèbres, et s'était nommé Amadis de Gaule, il ajouta pareillement à son nom celui de son pays, et s'appela Don Quijote de la Manche; il croyait par là faire connaître d'une manière éclatante sa famille et le lieu de sa naissance, et l'illustrer en lui empruntant son surnom.

Après avoir bien nettoyé ses armes, de son morion fait une salade entière, donné un nom à son cheval, et avoir bien arrêté

[1] L'espagnol dit : *mas quartos que un real*. Froide équivoque sur le mot *quartos*, qui signifie également une très-petite pièce de monnaie, et une maladie du pied des chevaux.

[2] *Qui tantùm pellis et ossa fuit*. Ce Gonèle fut un bouffon du duc de Ferrare, qui vivait au quinzième siècle.

sa résolution, il se représenta qu'il ne lui manquait plus rien que de chercher une dame à aimer, parcequ'un chevalier errant sans amour est un arbre sans feuilles et sans fruits, un corps sans ame. Si, par malheur, se disait-il, ou plutôt par bonne fortune, je viens à rencontrer quelque géant, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants, si je l'abats du premier choc ou le fends par la moitié du corps, enfin, s'il est vaincu et forcé de se rendre, n'est-il pas bon d'avoir à qui l'envoyer en présent? Il entre, et, se mettant à genoux devant ma dame, il lui dit d'une voix humble et soumise : Je suis le géant Caraculiambro, seigneur de l'île de Malindranie, que l'invincible et jamais assez loué chevalier Don Quijote de la Manche a vaincu en combat singulier. Il m'a ordonné de me présenter devant votre grandeur, afin qu'elle dispose de moi à son plaisir. Oh! combien se réjouit notre cavalier quand il eut fait ce discours, combien plus encore quand il eut trouvé à qui donner le nom de sa dame! Ce fut, à ce que l'on croit, une jeune paysanne de bonne mine, d'un village voisin; il en avait été amoureux, quoiqu'elle ne l'eût jamais su, ou sans qu'elle s'en fût mise en peine. Elle s'appelait Alonza Lorenço; ce fut à elle qu'il jugea convenable de donner le titre de dame de ses pensées : puis, lui cherchant un nom qui ne contrastât pas trop avec le sien, et qui rappelât la princesse et la grande dame, il la nomma Dulcinée du Toboso, parcequ'elle était native de ce lieu. Ce nom lui parut aussi harmonieux, distingué et expressif que ceux qu'il avait imaginés pour lui-même et pour son cheval.

CHAPITRE II.

De la première sortie de Don Quijote.

Toutes ces précautions prises, notre chevalier ne voulut pas attendre plus longtemps à effectuer ses projets, aiguillonné qu'il était par la pensée des maux que son retard laissait peser sur la terre, des griefs à effacer, des torts à redresser, des

injures à punir, des abus à réformer, des devoirs à satisfaire. Ainsi, sans faire part à personne de ses projets, sans être vu, un matin, avant le jour (c'était un des plus chauds du mois de juillet), il se revêt de ses armes, monte sur Rossinante, se couvre de sa salade mal établie, embrasse son écu, prend sa lance, et par la fausse porte d'une basse-cour sort dans la campagne, ravi de joie de voir avec quelle facilité commençait l'exécution d'un si beau dessein. Mais, à peine se vit-il en plein champ qu'un terrible scrupule l'assaillit, et tel qu'il s'en fallut peu qu'il n'abandonnât son entreprise. Il se ressouvint qu'il n'était pas armé chevalier, et que, conformément aux statuts de la chevalerie, il ne devait ni ne pouvait se mesurer avec aucun chevalier; que, le fût-il, il devait porter des armes blanches comme nouveau chevalier, sans devise sur l'écu, jusqu'à ce qu'il en eût gagné une par la force de son bras. Ces réflexions le firent chanceler dans son dessein; mais sa folie était plus forte que toute espèce de raison; il résolut de se faire armer chevalier par le premier qu'il rencontrerait, à l'imitation de beaucoup d'autres qui en usèrent ainsi, comme il l'avait lu dans ses livres. Quant à la couleur des armes, il prétendait si bien nettoyer les siennes dans l'occasion qu'elles seraient plus blanches qu'une hermine. S'étant ainsi mis l'esprit en repos, il poursuivit sa route, sans en choisir d'autre que celle qu'il plut à son cheval, croyant que c'était en cela que consistait la vraie recherche des aventures. Ainsi cheminant, notre ardent aventurier se parlait à lui-même et disait : Qui doute, lorsque dans les temps à venir paraîtra l'histoire de mes fameux exploits, que le sage qui la doit écrire ne commence de cette sorte à raconter ma première sortie : A peine le lumineux Apollon avait commencé à épandre sur la vaste surface de la terre les flots dorés de ses beaux cheveux; à peine les petits oiseaux nuancés de mille couleurs, à la langue agile, saluaient de leur douce et suave harmonie les premières lueurs de l'Aurore vermeille qui, délaissant la couche moelleuse de son jaloux mari, venait se montrer aux mortels, et colorait les portes et balcons à l'ho-

rizon de la Manche, quand le fameux chevalier Don Quijote, quittant la plume paresseuse, monta sur son excellent cheval Rossinante, et commença à parcourir l'ancienne et renommée campagne de Montiel (c'était en effet là qu'il se trouvait alors). Heureux âge, ajouta-t-il, siècle fortuné, qui verra mettre en lumière mes grandes et incomparables actions, dignes d'être gravées sur le bronze, taillées dans le marbre, retracées sur la toile, pour en porter la mémoire dans l'avenir! O toi! sage enchanteur, qui que tu sois, qui auras l'avantage d'être l'historien de cette étonnante histoire, qu'il te souvienne, je t'en prie, de mon fidèle Rossinante, perpétuel compagnon de toutes mes aventures! Puis, changeant de sujet, et, comme s'il eût été véritablement amoureux : O princesse Dulcinée! s'écriait-il, souveraine de ce cœur esclave, vous m'avez accablé d'une grande peine en me bannissant de votre présence, et en m'ordonnant avec tant de rigueur de ne me présenter jamais devant votre beauté! Qu'il vous plaise, dame de mes pensées, de vous souvenir de ce cœur qui vous est soumis et qui souffre tant de tourments pour être digne de votre amour!

Il continuait ainsi, multipliant ses folles pensées dans la forme que lui avaient enseignée ses livres, dont il imitait de son mieux le langage; il avançait toujours tandis que le soleil, accélérant sa course, dardait avec une telle violence qu'il n'en eût pas fallu davantage pour lui fondre la cervelle, s'il lui en fût resté. Il marcha presque tout ce jour-là, sans qu'il lui arrivât rien qui fût digne d'être raconté; il s'en désespérait, tant il avait hâte de rencontrer l'occasion d'éprouver la vigueur de son bras. Quelques auteurs prétendent que la première aventure qu'eut notre chevalier fut celle du port Lapice; d'autres assurent que ce fut celle des moulins à vent. Mais tout ce que j'ai pu découvrir sur ce sujet, et ce que j'ai trouvé dans les annales de la Manche, c'est qu'il marcha tout le long du jour, et qu'à l'approche de la nuit son cheval et lui se trouvèrent épuisés de fatigue et demi-morts de faim. Cependant Don Quijote, regardant de tous côtés s'il ne découvrirait point quelque châ-

teau ou quelque cabane de bergers où il pût se reposer et trouver tout ce dont le besoin se faisait sentir, vit non loin du chemin une hôtellerie, et ce fut comme s'il eût vu une étoile qui l'eût conduit aux avenues sinon au séjour du salut. Il pressa son cheval, et y arriva comme le jour finissait. Il y avait par hasard sur la porte deux jeunes créatures, de celles qu'on appelle femmes de bonne volonté [1]. Elles allaient à Séville avec des muletiers, lesquels s'étaient résolus à s'arrêter en l'hôtellerie pour cette nuit. Comme tout ce que pensait, voyait ou imaginait notre aventurier lui paraissait conforme à tout ce qu'il avait lu, il n'eut pas plutôt aperçu l'hôtellerie, qu'il se la représenta comme un château, avec ses quatre tours et leur couronnement brillant d'argent, sans oublier le pont-levis, les fossés, et tout ce qui entre dans la description de ces sortes de châteaux. Il s'approcha de cette hôtellerie qui lui paraissait un château, et à quelques pas retint la bride à Rossinante, attendant que quelque nain se montrât aux créneaux et sonnât du cor pour avertir qu'il arrivait un chevalier; mais comme il vit que le nain tardait trop à paraître, et que Rossinante avait impatience d'être à l'écurie, il s'avança jusqu'à la porte, où il vit les deux jeunes filles dont nous avons parlé, qui lui parurent deux belles demoiselles ou gracieuses dames, se récréant devant la porte du château. Il arriva même fort à propos qu'un porcher qui rassemblait des pourceaux (il faut bien les nommer par leur nom) sonna deux ou trois fois de son cornet; c'est à ce signal qu'ils se réunissent. Don Quijote ne manqua pas de se persuader à l'instant, comme il l'avait desiré, que c'était un nain qui donnait avis de sa venue. Aussitôt, avec une joie qu'on ne saurait exprimer, il s'approcha de la porte et des dames; celles-ci, voyant un homme armé de la sorte, avec le bouclier et la lance, voulaient se retirer, saisies de frayeur, dans l'hôtellerie. Mais Don Quijote, jugeant de leur frayeur par leur fuite, haussa sa visière de carton, et, découvrant son sec et poudreux visage, leur dit d'une voix douce

[1] *Destas que llaman del partido.*

et d'un air gracieux : Ne fuyez point, mesdemoiselles, vous n'avez rien à craindre ; l'ordre de chevalerie dont je fais profession, me défend d'offenser personne, et moins encore de hautes demoiselles telles que vous annoncez être. Elles le regardaient et cherchaient de tous leurs yeux à découvrir la figure que la mauvaise visière laissait à peine apercevoir ; mais quand elles s'entendirent appeler demoiselles, qualité si opposée à leur profession, elles ne purent s'empêcher de rire ; si bien que Don Quijote s'en offensa et leur dit : La modestie et la discrétion siéent aux belles, et c'est folie que de rire pour des motifs légers. Je ne dis pas cela pour que vous en conceviez du souci et du chagrin, car je n'ai point d'autre dessein que de vous rendre service. Des propos si nouveaux pour elles, et la grotesque tournure de Don Quijote, ne faisaient qu'augmenter en elles le rire, et la colère dans le chevalier. Il n'en serait pas demeuré là, si dans le même temps il n'eût vu paraître l'hôte, gros homme très pacifique. L'hôte, qui vit cette figure bizarre, si étrangement armée d'un corselet, d'un écu et d'une lance, fut sur le point de s'unir aux jeunes filles et de donner des marques de sa gaieté ; mais, craignant encore plus qu'elles tout cet appareil de guerre, il résolut de parler poliment, et dit à Don Quijote : Seigneur chevalier, si vous cherchez à loger, il ne vous manquera rien ici que le lit, car en cette hôtellerie nous n'en avons pas un ; tout le reste s'y trouve en abondance. Don Quijote, voyant l'humilité du gouverneur de la forteresse, car tels lui parurent et l'hôtellerie et l'hôte, lui répondit : Pour moi, seigneur châtelain, la moindre chose me suffit : les armes sont toute ma parure et le combat tout mon repos [1]. L'hôte, s'entendant appeler *Castellano*, crut que Don Quijote le prenait pour un sain de Castille [2], lui qui était Andalous, de la plage de San-Lucar, aussi larron que Cacus, aussi malin qu'un écolier

[1] *Mis arreos son las armas,*
Mi descanso el pelear.

[2] En terme de Bohémiens c'est *rusé, voleur.*

ou qu'un page : D'après cela, répliqua-t-il, seigneur, vos lits sont de dures roches, et votre dormir n'est que veille [1] : cela étant, vous n'avez qu'à mettre pied à terre, et vous êtes assuré de trouver ici l'occasion et autant d'occasions que vous voudrez de ne pas dormir de tout un an, à plus forte raison de toute une nuit. A ces mots il vint tenir l'étrier à Don Quijote, qui descendit de cheval avec beaucoup de difficulté, comme un homme qui, de tout le jour, n'avait pas déjeuné. Il recommanda à l'hôte d'avoir grand soin de son cheval, l'assurant que de tous les êtres qui mangeaient du pain dans le monde, c'était bien le meilleur. L'hôte l'examina attentivement ; mais il ne lui parut pas aussi bon que le disait Don Quijote, ni même à moitié près. Après avoir accommodé le cheval à l'écurie, il vint voir ce que desirait son hôte, et le trouva se faisant désarmer par les demoiselles, avec lesquelles il s'était déja réconcilié. Elles lui avaient ôté le corselet et la cuirasse ; mais, quelque effort qu'elles fissent, elles ne purent désenchâsser ni le gorgerin ni la soi-disant salade, qui était attachée avec des rubans verts, dont elles ne pouvaient défaire les nœuds sans les couper, ce qu'il ne voulut jamais souffrir : ainsi il passa toute la nuit avec la salade en tête, ce qui faisait la plus étrange et la plus plaisante figure qui se puisse imaginer. Pendant qu'on le désarmait, prenant toujours les créatures qui lui rendaient cet office pour des personnes de haut rang et les dames de ce château, il leur dit de l'air le plus galant : Jamais chevalier n'aura été aussi bien servi des dames que Don Quijote, quand il sortit de son village ; les demoiselles prenaient soin de lui, et les princesses de son cheval : O Rossinante ! c'est le nom de mon cheval, belles demoiselles, et Don Quijote de la Manche est le mien ; je n'avais pas dessein de me faire connaître avant d'avoir fait pour votre service quelque action qui me dévoilât. L'à-propos

[1] *Mi cama las duras peñas,*
Mi dormir siempre velar.

Ces deux vers, ainsi que ceux de la page précédente, sont pris d'une romance espagnole.

qui s'est présenté d'appliquer l'ancienne romance de Lancelot vous a révélé mon nom ayant le temps; mais il en viendra un où vous m'honorerez de vos commandements, et je vous ferai voir par mon obéissance, et par la valeur de mon bras, le desir que j'ai de vous rendre mes services. Ces femmes, qui n'étaient pas accoutumées à de telles fleurs de rhétorique, ne répondaient rien; elles lui demandèrent seulement s'il voulait manger quelque chose. De bon cœur, répondit Don Quijote, et je crois que ce serait fort à propos. C'était par malheur un vendredi; il n'y avait dans toute l'hôtellerie que quelques morceaux d'un poisson qu'on nomme en Castille *abadejo*, en Andalousie *bacallao*, ailleurs *curadillo*, ailleurs encore *truchuela* [1]. On lui demanda donc s'il mangerait bien de cette *truchuela*, attendu qu'il n'y avait point d'autre poisson. Pourvu, dit-il, qu'il y en ait beaucoup de petites, elles en pourront valoir une grande; j'aime autant huit réales simples qu'une pièce de huit : peut-être même que les truchuelas seront comme le veau qui est meilleur que le bœuf, le chevreau que la chèvre : mais que ce soit ce qu'il se pourra, pourvu qu'il vienne tout à l'heure, car le poids des armes et le travail ne se peuvent supporter, si l'on ne prend soin de l'estomac. On lui mit la table à la porte de l'hôtellerie, pour manger au frais, et l'hôte lui servit un morceau de ce poisson mal dessalé et plus mal cuit, avec un pain aussi noir et aussi moisi que ses armes. C'était un spectacle risible que de le voir manger; car, avec l'armet en tête et la visière haute, il ne pouvait rien porter à la bouche, et il fallut qu'une des filles lui rendît cet office. Mais il n'y avait pas moyen de le faire boire, et cela fût resté impossible, si l'hôte n'avait pas percé une canne dont on lui mit un bout dans la bouche, et on lui versa du vin par l'autre. Il prenait le tout en patience plutôt que de laisser couper les rubans de son morion. Sur ces entrefaites, il arriva à l'hôtellerie un châtreur de porcs,

[1] Ce sont différents noms donnés au même poisson, la morue. L'Académie de Madrid en son dictionnaire cite la phrase même de Cervantes au mot *abadejo*.

qui donna d'abord quatre ou cinq coups de son sifflet, ce qui acheva de confirmer Don Quijote dans la créance qu'il était en un fameux château. Il se persuada qu'on lui donnait la musique pendant le repas; que la *truchuela* était truite, le pain extrêmement blanc, les coureuses de grandes dames, et l'hôte le châtelain de ce château. Ainsi il était enchanté de son projet et de sa sortie. Mais ce qui le chagrinait, c'était de n'être pas encore armé chevalier, parcequ'il lui semblait qu'il ne pouvait légitimement entreprendre aucune aventure sans avoir reçu l'ordre de chevalerie.

CHAPITRE III.

De l'agréable manière dont le héros de la Manche se fit armer chevalier.

Tourmenté par cette pensée, il abrége son repas déja bien court; à peine fut-il achevé qu'il appela l'hôte, et s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jeta à ses genoux, et lui dit: Je ne me lèverai jamais d'ici, valeureux chevalier, que je n'aie obtenu de votre courtoisie un don que j'ai à lui demander, et qui ne tournera pas moins à votre gloire qu'à l'avantage de l'univers. L'hôtelier, confus de le voir à ses pieds, et d'entendre de telles paroles, le regardait sans savoir que faire ni que dire, et s'opiniâtrait malgré sa résistance à le faire lever; mais ce fut inutilement, jusqu'à ce qu'il l'eût assuré qu'il lui octroyait le don qu'il demandait. Je n'espérais pas moins de votre magnificence, seigneur, répondit Don Quijote. Ainsi, sachez que le don que je vous demande et que votre générosité m'octroie, c'est que demain dès la pointe du jour vous m'armiez chevalier; cette nuit je ferai la veille des armes dans la chapelle de votre château, et demain s'accomplira ce que je desire si fort; je pourrai, comme je le dois, parcourir les quatre parties du monde, cherchant les aventures, donnant secours aux affligés, selon les lois de la chevalerie et les devoirs des chevaliers errants, comme je le suis, dont le

vœu est d'accomplir de semblables actions. L'hôtelier, qui, comme je l'ai dit, était d'humeur maligne, et avait déja quelque soupçon de la folie du chevalier, acheva d'y croire après avoir entendu de telles paroles, et, pour avoir de quoi rire cette nuit, résolut de se prêter à ses desirs. Il lui dit donc qu'il avait très bien rencontré dans son dessein; qu'un projet pareil était digne des chevaliers d'une aussi haute importance qu'il le paraissait être et tel que l'annonçait son extérieur; que lui-même, dans sa jeunesse, s'était adonné à cet honorable exercice, allant en diverses parties du monde chercher les aventures, sans avoir laissé un coin dans les faubourgs de Malaga, dans les îles de Riaran, dans le Compas de Séville, dans le marché de Ségovie, dans l'oliverie de Valence, dans la rondille de Grenade, dans la plage de San-Lucar, le potro de Cordoue, dans les cabarets de Tolède [1], et autres lieux où il n'eût exercé la légèreté de ses pieds, la subtilité de ses mains, multipliant les torts, sollicitant les veuves, séduisant des jeunes filles, dupant des orphelins, enfin, se faisant connaître à tout autant d'audiences et de tribunaux qu'il y en avait en Espagne, ou à peu près; qu'enfin il s'était retiré dans ce château, où il vivait de son avoir et de celui des autres, recevant tous les chevaliers errants, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, seulement par la grande affection qu'il leur portait, et pour partager avec eux ce qu'il avait de bien, en récompense de celui qu'ils voulaient faire. Il ajouta qu'il n'y avait point de chapelle dans son château pour y faire la veille des armes, parce qu'elle était démolie dans le dessein de la reconstruire; qu'il savait bien d'ailleurs qu'en cas de nécessité, on veillait où l'on voulait, et qu'il le pouvait faire cette nuit dans une des cours du château; que le matin, avec l'aide de Dieu, se feraient les cérémonies usitées, en sorte qu'il fût bien armé chevalier, et aussi chevalier qu'il y en eût au monde. Il lui demanda s'il portait avec lui de l'argent. Pas

[1] Tous ces noms indiquent des lieux fréquentés alors par les filous et les gens sans aveu. Ce sont des marchés, des places publiques, ou des promenades.

un denier, répondit Don Quijote, n'ayant jamais lu dans aucune histoire de chevalier errant, qu'un seul en eût porté. Vous vous abusez en cela, dit l'hôte; si l'on n'en trouve rien dans les livres, c'est que les auteurs ont cru qu'il était inutile de dire une chose aussi claire, aussi nécessaire que celle d'avoir de l'argent et des chemises blanches; mais ils ne laissaient pas d'en porter. Ainsi tenez pour assuré que tous les chevaliers errants dont parlent les livres avaient toujours la bourse bien garnie, en cas de besoin, et qu'ils portaient aussi des chemises et une petite boîte pleine d'onguent pour les blessures qu'ils recevaient, parcequ'ils ne trouvaient pas toujours dans les champs et dans les lieux déserts où ils combattaient quelqu'un qui les soignât quand ils étaient blessés, à moins d'avoir pour ami quelque sage enchanteur qui les secourût, et leur envoyât dans une nue quelque demoiselle ou quelque nain, avec une fiole pleine d'une eau d'une telle vertu, qu'en en prenant seulement une goutte ils se trouvaient aussi sains et aussi frais que s'ils n'eussent eu aucun mal. Mais que s'il n'avait rien de tout cela, les anciens chevaliers avaient pour habitude constante, que leurs écuyers fussent pourvus d'argent et d'autres choses nécessaires, comme d'onguent et de charpie; s'il arrivait qu'un de ces chevaliers n'eût point d'écuyer, ce qui était bien rare, il portait lui-même tout cela dans quelque sac très mince qui se voyait à peine sur la croupe de son cheval, comme si ce fût quelque chose de plus grande importance; car, pour toute autre cause, les chevaliers errants ne portaient guère de sac. Ainsi, ajouta l'hôte, recevez le conseil (je pourrais même vous l'ordonner, comme à mon fils en chevalerie, car vous allez bientôt l'être) de ne marcher jamais sans argent et sans les autres précautions d'usage, et vous verrez que vous vous en trouverez bien, lorsque vous y penserez le moins.

Don Quijote lui promit de suivre de point en point son conseil, et aussitôt il se disposa à faire la veille des armes dans une grande cour qui était à côté de l'hôtellerie. Il rassembla donc toutes les pièces de son armure, les posa sur

une auge de pierre auprès d'un puits, et, embrassant son écu, saisit sa lance, et, dans une contenance gracieuse et fière, commença à se promener devant l'auge. Il était déja nuit quand il commença cet exercice. L'hôtelier apprit à tout ce qui était dans l'hôtellerie la folie de Don Quijote, les instruisit de la veille des armes, et de l'ordre de chevalerie qu'il espérait recevoir. Étonnés d'une si étrange espèce de folie, ils le regardèrent de loin, et le virent qui, d'un maintien grave, tantôt se promenait, et tantôt, appuyé sur sa lance, jetait les yeux sur ses armes, les y tenant assez longtemps arrêtés. Cependant la nuit acheva de se fermer, et la lune répandit une lumière si vive, qu'elle pouvait disputer d'éclat avec l'astre qui la lui envoyait, et l'on put voir distinctement tout ce que faisait le chevalier. Sur ces entrefaites, il prit fantaisie à l'un des muletiers qui étaient dans l'hôtellerie d'abreuver ses mules; et pour cela il fallait qu'il ôtât les armes de dessus l'auge. Don Quijote, le voyant approcher, lui cria d'une voix haute : Qui que tu sois, téméraire chevalier, qui as la hardiesse de toucher les armes du plus vaillant de ceux qui jamais ceignirent l'épée, prends garde à ce que tu vas faire, et ne sois si hardi que de toucher ces armes, si tu ne veux laisser la vie pour prix de ta témérité. Le muletier ne tint compte de ces menaces (pour son salut il eût mieux fait d'y prendre garde); au contraire, saisissant les armes par les courroies, il les jeta loin de lui. A cette vue, Don Quijote leva les yeux vers le ciel, et s'adressant, à ce qu'il parut, mentalement à sa Dulcinée : Soyez-moi en aide, madame, s'écria-t-il, dans cette première occasion qui s'offre à votre esclave; que votre protection ne me fasse pas faute en cette aventure. A ces mots, et après quelques autres paroles semblables, il se défit de son écu, et, levant sa lance à deux mains, il en donna sur la tête du muletier un si grand coup qu'il l'étendit à terre, en si mauvais état que, s'il eût redoublé, le muletier n'eût pas eu besoin de chirurgien pour le panser. Cela fait, il ramassa ses armes et recommença à se promener avec autant de calme qu'au-

paravant. Peu de temps après, un autre muletier, qui ne savait point ce qui s'était passé, parceque le premier était encore à terre tout étourdi, s'en vint aussi dans le dessein d'abreuver ses mulets; et, comme il prenait les armes pour débarrasser l'auge, Don Quijote, sans dire une parole et sans invoquer personne, ôta une seconde fois son écu, une seconde fois leva sa lance, et sans la briser ouvrit la tête du second muletier en trois ou quatre endroits. Au bruit qu'il fit, tous les gens de l'hôtellerie accoururent et l'hôtelier avec eux; Don Quijote, les voyant venir, embrassa son écu, et mettant l'épée à la main : Dame de beauté, cria-t-il, soutien et force de mon cœur, il est temps maintenant que vous tourniez les yeux de votre grandeur sur le chevalier votre esclave, qui va s'engager dans cette périlleuse aventure. Après cette invocation, il se sentit tant de courage, que si tous les muletiers du monde l'avaient attaqué il n'aurait pas reculé d'un pas. Les compagnons des blessés, les voyant en cet état, commencèrent à faire pleuvoir de loin sur Don Quijote une grêle de pierres, dont il se gardait le mieux qu'il pouvait avec son écu, sans oser s'éloigner de l'auge, pour ne pas abandonner les armes. L'hôte, de son côté, criait de toute sa force qu'on le laissât, qu'il les avait avertis qu'il était fou, et que comme tel il s'en retirerait quand il les aurait tous tués. Mais notre héros criait encore plus fort, les traitant de lâches et de traîtres, et le seigneur du château de lâche et mauvais chevalier, puisqu'il souffrait qu'on maltraitât ainsi les chevaliers errants, et que s'il avait reçu l'ordre de chevalerie il lui ferait bien voir sa déloyauté. Pour vous autres, basse et vile canaille, je ne fais nul cas de vous. Tirez, approchez, venez, attaquez-moi de tous vos efforts, vous verrez quel prix vous recevrez de votre insolence et de votre folie.

Il disait ces mots avec tant d'audace et de résolution qu'il pénétra de terreur ceux qui l'assaillaient, si bien que, par frayeur autant que par les supplications de l'hôtelier, ils cessèrent de l'attaquer. Pour Don Quijote, il laissa emporter les

blessés, et retourna à la veille des armes, avec autant de sang-froid que s'il ne fût rien arrivé. L'hôtelier commença à trouver moins plaisantes les folies de Don Quijote, et résolut, pour abréger, de lui donner promptement ce maudit ordre de chevalerie avant qu'il survînt un autre accident. Il s'approcha et s'excusa de l'insolence de ces rustres, dont il n'avait rien su; mais ils étaient bien châtiés de leur audace. Il lui répéta qu'il n'y avait point de chapelle dans son château, et que c'était une chose inutile pour ce qui restait à faire; que pour armer un chevalier, l'essentiel de la cérémonie consistait en l'accolade et le coup du plat de l'épée sur le dos, selon le souvenir qu'il avait du cérémonial de l'ordre; que cela se pouvait aussi bien faire au milieu d'un champ; qu'il avait accompli tout ce qui regarde la veille des armes, où deux heures suffisent, et qu'il y en avait mis plus de quatre. Don Quijote crut tout ce qu'il lui disait, et répondit qu'il était prêt à obéir; qu'il le priait d'achever promptement, parceque, s'il se voyait chevalier, et qu'on l'attaquât une autre fois, il ne pensait pas laisser un homme en vie dans ce château, hors ceux qu'il lui commanderait d'épargner, et qu'il laisserait vivre à sa considération. Le châtelain, bien avisé dans sa frayeur, alla d'abord chercher le livre où il écrivait la paille et l'orge qu'il donnait aux muletiers, puis, avec les deux demoiselles dont j'ai parlé, et un petit garçon qui portait un bout de chandelle, il vint aussitôt retrouver Don Quijote, et lui ordonna de se mettre à genoux. Ensuite, lisant dans son livre, comme s'il eût dit quelque dévote oraison, il haussa la main au milieu de sa lecture, lui donna un grand coup sur le cou, et, passant derrière lui, un autre sur le dos avec sa grande épée, marmottant toujours quelque chose entre ses dents, comme s'il priait. Cela fait, il dit à l'une des demoiselles de ceindre l'épée au chevalier; ce qu'elle fit avec beaucoup de grâce et de retenue, qui lui fut bien nécessaire pour ne pas éclater de rire à chaque endroit de la cérémonie; mais les prouesses qu'elles venaient de voir faire à notre chevalier

tenaient le rire en respect. En ceignant l'épée, la bonne demoiselle lui dit : Dieu fasse de vous un bon chevalier et vous donne fortune dans les combats. Don Quijote la pria de lui apprendre son nom, afin qu'il se souvînt toujours à qui il avait l'obligation d'une si grande faveur, et qu'il pût partager avec elle la gloire qu'il acquerrait par la valeur de son bras. La belle répondit fort humblement qu'elle s'appelait la Tolosa, qu'elle était fille d'un fripier de Tolède, qu'elle demeurait dans les boutiques de Sancho Bienaya, et qu'en quelque lieu qu'elle se trouvât, elle serait toujours sa très humble servante. Don Quijote la pria, pour l'amour de lui, de prendre le *don* à l'avenir, et de s'appeler doña Tolosa; ce qu'elle promit de faire. L'autre lui chaussa l'éperon, et il y eut entre eux le même colloque : il lui demanda son nom; elle lui dit qu'elle s'appelait la Molinera, et qu'elle était fille d'un honnête meunier d'Antequerre. Le chevalier la pria aussi de prendre le *don*, de s'appeler doña Molinera, et lui fit ses remercîments et ses offres de services. Ces cérémonies, jusqu'alors inouïes et sans exemple, achevées à la hâte, et comme au galop, Don Quijote ne voyait pas l'heure de se trouver à cheval cherchant les aventures. Il alla seller Rossinante sur-le-champ, se mit en selle et vint embrasser son hôte, lui disant des choses si bizarres pour le remercier de la grâce qu'il lui avait faite de l'armer chevalier, qu'il n'est pas possible de chercher à les reproduire. L'hôtelier, pour s'en voir débarrassé, répondit à ses compliments dans le même style, mais en moins de paroles : et, sans lui rien demander de sa dépense, le laissa partir de bon cœur.

CHAPITRE IV.

De ce qui arriva à notre chevalier quand il fut sorti de l'hôtellerie.

L'aube commençait à paraître quand Don Quijote sortit de l'hôtellerie, si heureux, si gai, si transporté de se voir armé chevalier, que sa joie se faisait sentir jusqu'aux flancs de son

cheval[1]. Mais, se ressouvenant des conseils de l'hôte touchant les choses dont il fallait nécessairement se pourvoir, spécialement d'argent et de chemises, il résolut de s'en retourner chez lui pour se précautionner de tout et se donner un écuyer, emploi qu'il destinait à un laboureur de ses voisins, qui était pauvre et chargé d'enfants, mais fort propre à l'office d'écuyer d'un chevalier errant. Cette détermination arrêtée, il fit prendre le chemin de son village à Rossinante, et, comme s'il eût deviné le dessein de son maître, il commença à cheminer avec tant de bonne volonté qu'on eût dit que ses pieds ne touchaient pas à terre. Don Quijote avait fait peu de chemin quand il crut entendre à sa droite une voix plaintive qui sortait de l'épaisseur d'un bois. A peine l'eut-il entendue qu'il s'écria : Grâces soient rendues au ciel pour la faveur qu'il m'accorde en m'envoyant sitôt des occasions d'accomplir ce que je dois à ma profession, et de recueillir le fruit de mes bons desseins; ces plaintes sont sans doute de quelque infortuné ou infortunée qui a besoin de mon assistance. Aussitôt, tournant bride du côté d'où partaient les cris, il y poussa Rossinante. A quelques pas de l'entrée du bois il vit une jument attachée à un arbre, et un jeune garçon d'environ quinze ans, nu de la ceinture en haut, lié au pied d'un chêne. C'était de lui que venaient ces cris, et ce n'était pas sans cause; car un paysan vigoureux, armé d'une ceinture de cuir, l'accablait de coups, accompagnant chacun d'un conseil et d'une réprimande. Les yeux ouverts, disait-il, et bouche close. Je ne le ferai plus, mon maître, répondait le jeune garçon, par la passion de Dieu je ne le ferai plus, et j'aurai désormais plus de soin du troupeau. Don Quijote, voyant ce qui se passait, s'écria d'une voix courroucée : Discourtois chevalier, il est mal d'attaquer un homme qui ne peut se défendre; montez à cheval, prenez votre lance (car il y en avait une appuyée contre le chêne où la jument était attachée), et je vous ferai connaître qu'il n'ap-

[1] Cervantes a dit que *el gozo le reventaba por las cinchas del caballo*. La joie lui sortait par les sangles du cheval.

partient qu'à un lâche d'agir comme vous le faites. Le paysan se crut mort à l'aspect de ce fantôme armé qui lui brandissait la lance au visage, et lui répondit en tremblant : Seigneur chevalier, ce garçon que je châtie est un de mes valets, que j'emploie à garder un troupeau de brebis que je tiens ici autour; il a si peu de soin qu'il ne se passe point de jour sans que j'en perde quelqu'une; et, parceque je châtie sa négligence ou plutôt sa malice, il dit que je ne me plains que par avarice et pour ne lui pas payer ses gages, et sur Dieu et sur mon ame, il ment. Il ment, et en ma présence, misérable! dit Don Quijote : par le soleil qui nous éclaire, je suis tenté de te traverser de part en part avec ma lance : paye sur-le-champ et sans réplique; sinon, par le Dieu qui nous régit, je t'anéantis sur l'heure : délie ce garçon à l'instant. Le laboureur baissa la tête, et sans répondre un mot, détacha son valet, à qui Don Quijote demanda combien il lui était dû. Neuf mois, dit-il, à sept réaux chacun. Don Quijote, ayant fait le compte, trouva qu'il se montait à soixante-trois réaux, qu'il ordonna au laboureur de payer sans retard, s'il ne voulait mourir. Le vilain, tremblant, répondit que, par la situation où il se trouvait, et par son serment (il n'avait rien juré) il ne devait pas tant; qu'il fallait rabattre et mettre en compte trois paires de souliers, et un réal pour deux saignées qu'on lui avait faites, étant malade. A la bonne heure, dit Don Quijote; mais les saignées et les souliers lui demeureront pour les coups que vous lui avez donnés sans raison. S'il a usé le cuir des souliers que vous avez payés, vous avez déchiré sa peau; et si le barbier lui a tiré du sang quand il était malade, vous lui en avez tiré étant sain; ainsi il ne vous doit rien sur ce point. Le malheur, seigneur chevalier, est que je n'ai pas d'argent ici; qu'André vienne à la maison, je le payerai jusqu'au dernier réal. Moi, m'en aller avec lui! reprit le berger, non; Dieu m'en préserve! s'il me tenait seul, il m'écorcherait comme un saint Barthélemy. Non, non, il ne le fera pas, dit Don Quijote; il suffit de la loi que je lui impose pour qu'il

obéisse, et, pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisserai libre, et je réponds du paiement. Prenez garde à ce que vous dites, seigneur, répondit le jeune garçon; mon maître n'est pas chevalier, et n'a jamais reçu aucun ordre de chevalerie : c'est Jean Haldudo le riche, qui habite Quintanar. Peu importe, répondit Don Quijote, il peut y avoir des Haldudos chevaliers; d'ailleurs chacun est fils de ses œuvres. Cela est vrai, dit André; mais de quelles œuvres est-il fils, lui qui me nie mon paiement, le fruit de mes sueurs et de mon travail? Je ne le nie pas, mon frère André, répondit le laboureur; faites-moi le plaisir de venir avec moi, et je jure, par tous les ordres de chevalerie du monde, de vous payer, comme j'ai dit, sans qu'il y manque rien, et encore en réaux parfumés. Je vous dispense du parfum, comptez-lui les réaux, et je m'en contente, reprit Don Quijote; mais prenez bien garde à l'accomplissement de cette promesse; sinon je jure à mon tour de revenir vous chercher et vous châtier, et que je vous trouverai, fussiez-vous plus profondément caché qu'un lézard. Et si vous voulez savoir quel est celui qui vous ordonne tout cela, afin de vous reconnaître plus obligé à l'exécuter, apprenez que je suis le vaillant Don Quijote de la Manche, le redresseur de torts et d'injustices. Dieu vous garde! et ne vous écartez pas de ce que vous avez promis et juré sous les peines qui ont été prononcées. En achevant ces mots, il pique Rossinante et s'éloigne d'eux. Le laboureur le suivit des yeux, et, quand il vit qu'il avait traversé le bois, et qu'on ne l'apercevait plus, il retourna au berger, et lui dit : Viens, André, mon fils, je veux te payer ce que je te dois, comme ce redresseur de torts me l'a commandé. Je jure, dit André, que si vous ne faites ce qu'a ordonné ce bon chevalier, à qui Dieu donne longue vie pour sa valeur et sa bonne justice, et si vous ne me payez, il reviendra pour exécuter ce qu'il a dit. Je le jure aussi, dit le laboureur, et, pour la grande affection que je te porte, je veux encore accroître la dette pour augmenter le paiement. Prenant en même temps André par le

bras, il le rattacha au même chêne, et lui donna tant de coups qu'il le laissa pour mort. Appelez maintenant le défaiseur de torts, seigneur André, dit-il, vous verrez qu'il ne défera pas celui-ci, quoiqu'il ne soit pas accompli, car j'ai quelque envie de vous écorcher tout vif comme vous le craigniez. A la fin, il le détacha et le laissa en liberté d'aller chercher son juge, pour qu'il vînt exécuter sa sentence. André partit bien chagrin, jurant de chercher le valeureux don Quijote de la Manche, de lui conter de point en point tout ce qui s'était passé, et qu'il devait lui faire payer sept fois ce qui lui était dû [1]. Mais avec tout cela il s'en alla pleurant pendant que son maître demeurait à rire. Ainsi fut réparé le tort par le valeureux Don Quijote.

Satisfait de ce qu'il avait exécuté, et persuadé qu'il avait donné un très heureux et très brillant commencement à sa chevalerie, il suivait le chemin de sa maison, fort content de lui-même et disant à demi-voix : Tu peux bien t'appeler fortunée sur toutes celles qui existent, ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso ! de ce que le sort t'a accordé de soumettre à tes volontés et à tes desirs un aussi vaillant et aussi fameux chevalier qu'est et que sera Don Quijote de la Manche, qui, comme tout le monde sait, reçut hier seulement l'ordre de chevalerie, et aujourd'hui a réparé le plus grand tort, le plus grand crime qu'aient pu commettre l'injustice et la cruauté; qui vient d'arracher des mains d'un impitoyable bourreau le fouet dont il déchirait sans sujet un faible enfant. En achevant ces mots, il arriva à un chemin qui se partageait en quatre; aussitôt il lui vint dans l'esprit que les chevaliers errants s'arrêtaient dans les carrefours à délibérer sur la route qu'ils devaient suivre; pour les imiter, il s'arrêta quelque temps, et, après y avoir bien réfléchi, il lâcha la bride à Rossinante, s'en remettant pour le choix à sa volonté. Rossinante suivit sa première intention, et prit le chemin de son écu-

[1] L'espagnol dit : *Con las setenas*, le septuple. *Pagar con las setenas*, c'était la peine qu'encourait la fraude; le fraudeur payait sept fois ce qu'il avait détourné.

rie. Don Quijote avait marché près de deux milles, quand il découvrit une grande troupe de gens : c'étaient, comme on l'a su depuis, des marchands de Tolède qui allaient acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six qui venaient avec leurs parasols, quatre valets à cheval, et trois garçons de mules à pied. A peine Don Quijote les aperçut, qu'il s'imagina que c'était une nouvelle aventure; et, voulant imiter autant qu'il lui était possible ce qu'il avait lu dans ses livres, il crut qu'il se présentait là une occasion toute naturelle d'exécuter une des choses qu'il voulait faire. Prenant donc une fière et noble contenance, il s'affermit sur les étriers, saisit sa lance, se couvre de son écu, et, placé au milieu du chemin, il attend l'arrivée des chevaliers errants (car il les avait déja jugés tels). Quand ils furent assez près pour se voir et s'entendre, il haussa la voix et leur cria d'un ton arrogant : Qu'aucun de vous ne prétende passer outre, s'il ne veut confesser que, dans tout l'univers, il n'y a pas une dame qui égale en beauté l'impératrice de la Manche, l'incomparable Dulcinée du Toboso. Les marchands s'arrêtèrent à ces étranges paroles et à considérer la singulière figure de celui qui les prononçait, et, à la figure aussi bien qu'aux paroles, ils connurent aisément sa folie; mais, voulant voir par plaisir où les mènerait l'aveu qu'il demandait, un d'eux, qui était railleur et qui avait de l'esprit, répondit : Seigneur chevalier, nous ne connaissons point cette bonne dame dont vous parlez; faites-nous-la voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous confesserons de bon cœur et sans contrainte la vérité de ce que vous nous demandez. Si je vous la montrais, répliqua Don Quijote, quel mérite auriez-vous à reconnaître une vérité si évidente? Ce qu'il importe est que, sans la voir, vous ayez à le croire, confesser, affirmer, jurer et soutenir envers et contre tous. Si vous ne le faites, je vous défie au combat, gens discourtois et superbes : venez donc l'un après l'autre, comme le requiert l'ordre de chevalerie, ou tous ensemble, comme c'est la coutume et le coupable usage des gens de votre sorte. Je vous attends avec

confiance dans la raison qui est de mon côté. Seigneur chevalier, repartit le marchand, je vous supplie, au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, afin de ne pas charger notre conscience par l'aveu d'une chose dont nous n'avons aucune connaissance, et qui est si préjudiciable à toutes les impératrices et reines de l'Algarie et de l'Estramadure, d'avoir la condescendance de nous montrer quelque portrait de votre dame, ne fût-il pas plus grand qu'un grain de blé, par le fil nous jugerons le peloton : nous serons ainsi satisfaits et rassurés, et vous content d'avoir obtenu ce que vous desirez; nous sommes déja même prévenus si favorablement, que, quand ce portrait nous la représenterait avec un œil de travers, et l'autre distillant du vermillon et du soufre, nous ne laisserons pas de dire d'elle tout ce que vous voudrez. Il n'en distille rien, canaille infâme, dit Don Quijote furieux, il n'en distille rien de ce que vous dites, mais de la civette et de l'ambre le plus délicat; elle n'est ni louche ni bossue, elle est plus droite qu'un fuseau de Guadarrama; mais vous payerez le grand blasphème que vous venez de proférer contre la beauté sans pareille de ma dame. En même temps il court la lance baissée contre celui qui avait pris la parole, avec tant de fureur et d'emportement, que si, de bonne fortune, Rossinante n'eût trébuché et tombé au milieu de sa course, le téméraire marchand eût fort mal passé son temps. Rossinante tomba, et s'en alla roulant assez loin avec son maître, qui fit des efforts inutiles pour se relever, tant il était embarrassé de sa lance, de son écu, de ses éperons et du poids de ses vieilles armes. Au milieu des efforts inutiles qu'il faisait pour se relever, il s'écriait : Ne fuyez pas, lâches, poltrons; songez que c'est par la faute de mon cheval et non par la mienne que je suis à terre. Un des garçons de mules de la suite des marchands, qui n'était pas endurant, entendant les menaces du pauvre cavalier démonté, ne les put souffrir sans lui donner la riposte sur les côtes. Il vint à lui, lui arracha sa lance, la rompit en pièces, et d'un des éclats se mit à

frapper notre pauvre Don Quijote de tant de coups, que, malgré ses armes, il le moulut comme le blé. Ses maîtres lui criaient de s'arrêter et de le laisser; mais il était animé et ne voulut pas quitter le jeu sans y passer le reste de sa colère. Réunissant tous les tronçons de la lance, il acheva de les briser sur le malheureux chevalier, à qui cette grêle de coups ne fermait pas la bouche, et qui menaçait ciel et terre, et ceux qu'il prenait pour des brigands. Enfin le muletier se lassa, et les marchands poursuivirent leur chemin avec un ample sujet de conversation dans la disgrâce du pauvre bâtonné. Celui-ci, se voyant seul, fit un nouvel effort pour se relever; mais, s'il ne l'avait pu se portant bien, comment l'eût-il fait étant ainsi moulu? Cependant il ne laissait pas de se trouver heureux d'une infortune qui lui semblait tout à fait particulière aux chevaliers errants, et dont il attribuait toute la faute à son cheval; en attendant il ne pouvait se remettre sur pied, tant son corps était brisé.

CHAPITRE V.

Suite de la disgrâce de notre chevalier.

Voyant donc qu'effectivement il n'y avait pas moyen de se lever, il se résigna à avoir recours à son remède ordinaire, c'était de songer à quelque endroit de ses livres; et sa folie lui ramena dans la mémoire le chapitre de Baudouin et du marquis de Mantoue, lorsque Charlot laissa le premier blessé dans la montagne; histoire sue des petits enfants, non ignorée des jeunes gens, célèbre chez les vieillards qui la croient, et avec tout cela pas plus véridique que les miracles de Mahomet. Il lui parut que cette histoire s'appliquait tout naturellement à l'état où il se trouvait; en conséquence, il commença à se rouler par terre comme un homme désespéré, et à murmurer d'une voix faible ce qu'on fait dire au chevalier du bois : Où donc es-tu, dame de mes pensées; mes maux te touchent-ils

aussi peu? Tu ne les connais point, ou ton ame est fausse et déloyale. Il continua le récit jusqu'à ces vers : O noble marquis de Mantoue, mon oncle et seigneur ! Le hasard voulut qu'en ce moment passât un laboureur de son village et son voisin, qui venait de mener une charge de blé au moulin, et qui, voyant un homme ainsi étendu, s'approcha et lui demanda qui il était, et quel mal il avait pour se plaindre si tristement. Don Quijote crut de bonne foi que c'était le marquis de Mantoue son oncle, et ne lui fit d'autre réponse que de continuer ses vers, où il lui contait ses disgrâces, et les amours de sa femme avec le fils de l'empereur, le tout comme on le voit dans le roman. Le laboureur était stupéfait d'entendre tant d'extravagances. Il lui ôta sa visière brisée par les coups, lui essuya le visage qui était plein de poussière, le reconnut et lui dit : Seigneur Quijada (c'était ainsi qu'il devait se nommer quand il avait son bon sens, et avant de changer sa condition de paisible gentilhomme contre celle de chevalier errant), qui vous a mis dans cet état? Mais l'autre, pour toute réponse, poursuivait toujours le roman. Le bon homme, voyant cela, lui ôta du mieux qu'il put sa cuirasse, pour voir s'il avait quelque blessure; mais il ne trouva ni sang, ni marque de coups; et, le levant de terre avec beaucoup de peine, il le mit sur son âne qui lui parut une monture plus douce: il ramassa les armes, et jusqu'aux éclats de la lance, les lia sur Rossinante qu'il prit par la bride, l'âne par le licou, et marcha vers son village, bien surpris des folies que disait Don Quijote. Celui-ci, de son côté, n'était pas moins pensif; il était si moulu qu'il ne pouvait se tenir sur le baudet, et de temps en temps poussait de grands soupirs qui allaient jusqu'au ciel; ce qui obligea encore une fois le laboureur de lui demander quel mal il sentait. Il fallait que le diable s'en mêlât, et rappelât à la mémoire de Don Quijote tous les contes analogues à sa situation, car il oublia tout à coup Baudouin pour se souvenir du Maure Abindarraès, quand Rodrigue de Narvaès, gouverneur d'Antequerre, le prit et l'emmena prisonnier. Le laboureur lui ayant redemandé comment il se trouvait et ce qu'il sentait, il répondit

mot pour mot ce que l'Abencerrage captif répond à don Rodrigue, et comme il l'avait lu dans la Diane de Montémayor, s'appliquant si bien toute cette histoire, que le laboureur se donnait au diable de voir entasser tant d'extravagances. Bien convaincu que son voisin était fou, il avait hâte d'arriver au village pour abréger l'ennui que lui causait la longue harangue de Don Quijote. A peine l'eut-il finie qu'il ajouta : Il faut que vous sachiez, seigneur don Rodrigue de Narvaès, que cette belle Xarifa, dont je viens de vous parler, est présentement l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour qui j'ai fait, je fais et je ferai les plus fameux exploits de chevalerie qu'on ait jamais vus, qu'on voie, et qu'on verra à l'avenir. Eh! seigneur, répondit le paysan, je ne suis point Rodrigue de Narvaès, ni le marquis de Mantoue; je suis Pierre Alonzo, votre voisin, et vous n'êtes ni Baudouin ni Abindarraès, mais un bon gentilhomme, le seigneur Quijada. Je sais qui je suis, répliqua Don Quijote; je sais aussi que je puis être non-seulement ceux que j'ai dit, mais encore les douze pairs de France, et tout à la fois les neuf preux, puisque les grandes actions réunies de tous et de chacun ne sauraient égaler les miennes. Ces discours et d'autres semblables les menèrent jusqu'au village, où ils arrivèrent à la chute du jour; mais le laboureur, ne voulant pas qu'on vît notre gentilhomme si mal monté, attendit que le temps fût un peu plus sombre. Quand il jugea le moment venu, il mena Don Quijote à sa maison, où tout était en rumeur. Le curé et le barbier, ses bons amis, y étaient, et la gouvernante leur disait : Que vous semble, seigneur licencié Pero Perès (c'était le nom du curé), du malheur de notre maître? Il y a six jours[1] que nous ne l'avons vu, ni lui ni son cheval, ni son écu, ni sa lance, ni ses armes. Malheureuse que je suis! aussi sûr qu'il est vrai que je suis née pour mourir, ces maudits livres de chevalerie qu'il lit d'ordinaire lui ont brouillé la cervelle. Je me souviens maintenant de lui avoir entendu

[1] Cervantes a eu ici une étrange distraction. Il y a six jours, dit-il, que Don Quijote est parti, et il ne l'était que de la veille. D. Vincent de los Rios a supputé que les trois sorties de Don Quijote doivent occuper cent soixante-cinq jours.

dire souvent, se parlant à lui-même, qu'il voulait se faire chevalier errant, et aller chercher les aventures par le monde : que Satan et Barabbas puissent emporter de tels livres, qui ont ainsi gâté le meilleur entendement qui fût dans toute la Manche! La nièce en disait autant, et même davantage. Apprenez, maître Nicolas, c'était le nom du barbier, que souvent il est arrivé à mon oncle de passer à la lecture de ces méchants livres deux jours et deux nuits consécutives, au bout desquels il jetait son livre, saisissait son épée, en donnait de grands coups contre les murailles, et quand il était bien las, il disait qu'il avait tué quatre géants grands comme des tours, et que la sueur que la fatigue faisait couler de ses membres était le sang des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Il buvait alors une grande tasse d'eau froide qui le calmait, disant que c'était une liqueur précieuse que lui avait apportée le sage Esquif [1], un grand enchanteur de ses amis. La faute de tout ceci est à moi, qui ne vous ai point avertis de ces folies de mon oncle, afin d'y remédier avant d'en venir où nous en sommes, en brûlant tous ces livres maudits, qui méritent aussi bien le feu que s'ils étaient hérétiques. C'est aussi mon avis, dit le curé, et le jour de demain ne se passera point sans qu'il se fasse de tous ces livres un acte public, et qu'ils soient condamnés au feu, afin qu'ils ne donnent à personne l'envie d'entreprendre ce que paraît avoir fait mon pauvre ami. Tout cela était entendu de Don Quijote et du paysan ; celui-ci acheva de concevoir la folie de son voisin, et se mit à crier : Ouvrez au marquis de Mantoue, et au seigneur Baudouin qui revient fort blessé, et au Maure Abindarraès qu'amène captif le valeureux Rodrigue de Narvaès, gouverneur d'Antequerre. Ils sortirent tous à ces mots ; et reconnaissant, les uns leur ami, l'autre son oncle, l'autre son maître, qui n'avait pas encore mis pied à terre, parcequ'il ne le pouvait, ils coururent tous à lui pour l'embrasser. Arrêtez, dit Don Quijote, je suis fort blessé par la faute de mon cheval ; qu'on me porte au lit, et,

[1] Alquif, mari d'Urgande la déconnue.

s'il se peut, qu'on fasse venir la sage Urgande pour prendre soin de mes blessures et les guérir. Voyez, dit la gouvernante, si le cœur ne me disait pas bien de quel pied clochait mon maître. Entrez, seigneur, à la bonne heure; sans qu'Urgande s'en mêle, nous saurons bien vous guérir. Maudits soient encore et cent fois de plus tous ces livres de chevalerie qui vous ont mis en tel état! On le porta aussitôt sur son lit, et cherchant ses blessures, on n'en trouva aucune. Je suis seulement froissé, dit-il, pour avoir fait une grande chute avec Rossinante en combattant contre dix géants, les plus démesurés et audacieux qu'il y ait au monde. Bon! bon! dit le curé, voilà les géants en danse! Par ma foi, je les brûlerai tous demain avant que vienne la nuit! On fit ensuite mille questions à Don Quijote; mais il ne répondit autre chose sinon qu'on lui donnât à manger, et qu'on le laissât dormir; c'était là en effet son plus pressant besoin. Ainsi fut fait. Le curé s'informa plus au long de la manière dont le laboureur l'avait trouvé. Celui-ci raconta tout, sans oublier les extravagances qu'il lui avait dites, et lorsqu'il l'avait rencontré, et en le ramenant; le curé n'en fut que plus ferme dans le dessein qu'il exécuta le lendemain, et pour lequel il convoqua son ami le barbier, maître Nicolas, qui l'accompagna dans la maison de Don Quijote.

CHAPITRE VI.

De la grande et importante revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre chevalier.

Notre héros était encore endormi; le curé demanda à la nièce la clef de la chambre où se trouvaient les livres, auteurs de tout le mal, et elle la leur donna de bon cœur. Ils y entrèrent tous, la gouvernante avec eux, et trouvèrent plus de cent gros volumes bien reliés et autres petits. La servante ne les eut pas plutôt aperçus qu'elle sortit brusquement, et rentra bientôt avec un vase plein d'eau bénite et un goupillon, disant: Prenez, seigneur

licencié, et aspergez cette chambre, de peur qu'il n'y ait ici quelqu'un des enchanteurs dont ces livres sont pleins, et qu'il ne nous vienne ensorceler, pour nous punir de les vouloir chasser du monde. Le curé sourit de cette simplicité, et dit au barbier de lui donner les livres l'un après l'autre, pour voir de quoi ils traitaient, parcequ'il s'en pouvait rencontrer qui ne mériteraient pas la peine du feu. Non, dit la nièce, il n'en faut pas épargner un seul; ils ont tous été coupables; le mieux serait de les jeter par les fenêtres, d'en faire un monceau, et d'y mettre le feu; ou bien de les porter dans la cour de derrière, où l'on pourra faire un grand feu et éviter la fumée. La gouvernante fut du même avis, tant était grande l'envie qu'elles avaient toutes deux de voir périr ces innocents; mais le curé n'y voulut pas consentir sans avoir au moins lu le titre des livres. Les *Quatre parties d'Amadis de Gaule* furent les premiers que donna maître Nicolas! Oh! dit le curé, il semble qu'il y ait en ceci du mystère; car j'ai ouï dire que c'est le premier livre de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne[1], et que tous les autres en sont sortis comme d'une source originelle. Ainsi mon avis est qu'il soit condamné au feu sans rémission, comme l'apôtre d'une si pernicieuse secte. Non, seigneur, dit le barbier, car j'ai ouï dire aussi que c'est le meilleur livre de ce genre qui existe; et comme unique en son espèce, il mérite qu'on lui pardonne. Cela est vrai, dit le curé, et pour ce moment on lui accorde la vie : voyons cet autre qui en est tout près. Ce sont, dit le barbier, les *Prouesses d'Esplandian*[2], fils légitime d'Amadis de Gaule; ma foi, le fils est loin d'égaler le père, dit le curé. Tenez, madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et jetez-le dans la cour, il servira de base au bûcher que nous allons dresser. La servante s'acquitta de la commission avec joie, et le bon Esplandian s'en alla, volant dans la cour, at-

[1] Ce roman, que réclament plusieurs nations, et dont l'auteur est inconnu, fut composé dans le quatorzième siècle. On ignore la date de sa première impression; mais il est certain qu'elle est antérieure à 1490.

[2] Par Garcie Ordoñez de Montalvo : Alcala, 1588, in-fol. Ce livre, en espagnol, est intitulé : *Las sergas de Esplandian.*

tendre avec patience le feu dont il était menacé. Passons outre, dit le curé. Celui-ci, dit le barbier, est *Amadis de Grèce* [1], et tous ceux de ce rang sont, je crois, de la même famille. Qu'ils prennent donc tous le chemin de la cour, dit le curé; car, plutôt que de ne pas brûler la reine Printiquiniestre et le berger Darinel avec ses églogues, et les raisonnements renversés et endiablés de l'auteur, je brûlerais avec eux le père qui m'a engendré, s'il prenait la figure de chevalier errant. Je suis de ce sentiment, dit le barbier. Et moi aussi, dit la nièce. Puisqu'il est ainsi, dit la gouvernante, qu'ils aillent rejoindre les autres dans la cour. Et pour s'épargner l'escalier, elle les jeta tous par la fenêtre. Quel est ce billot? dit le curé; *Don Olivante de Laura*, répond le barbier. Il est du même auteur que le *Jardin de Flore*[2], reprit le curé, et je ne saurais bien dire lequel des deux est le plus véridique, ou, pour mieux dire, le moins menteur; ce que je sais, c'est que celui-ci ira dans la cour, comme bizarre et extravagant. Celui qui suit est *Florismarte d'Hircanie* [3], dit le barbier. Quoi! le seigneur Florismarte est ici? reprit le curé, Eh bien! qu'il ait à descendre tout à l'heure dans la cour, malgré son étrange naissance et ses incroyables aventures; la sécheresse et la dureté de son style ne méritent pas un meilleur traitement. Jetez-le et encore cet autre. Avec plaisir, dit la gouvernante, et elle exécuta l'ordre avec joie. Voici le *Chevalier Platir* [4], continua le barbier. C'est un vieux bouquin, dit le curé; il ne contient rien qui mérite grâce: qu'il accompagne les autres. Ainsi fut fait. On ouvrit un autre livre, et ils virent qu'il portait pour titre: le *Chevalier de la croix* [5]. Un nom si saint mériterait

[1] *Cronica del muy valiente y esforzado principe y caballero de la ardiente espada, Amadis de Grecia. Lisboa*, 1596, in-fol. Cet Amadis était fils de Lisvart de Grèce, et petit-fils d'Amadis de Gaule.

[2] Antoine de Torquemada.

[3] *Historia del principe Felixmarte de Hircania, por Melchior de Ortega.* Valladolid, 1556, in-folio.

[4] *Cronica del muy valiente y esforzado caballero Platir, hijo del emperador Primaleon.* Valladolid, 1533, in-fol. L'auteur n'en est pas connu.

[5] Ce roman est en deux parties : *Libro del invencible caballero Lepolemo, de*

grâce, et devrait faire excuser l'ignorance de l'auteur; mais, comme on dit communément : Derrière la croix, le diable; qu'il aille au feu. Le barbier prenant un autre livre : Voici, dit-il, le *Miroir de chevalerie* [1]. Je le connais, dit le curé. C'est là que figure le seigneur Renaud de Montauban, avec ses amis et compagnons plus larrons que Cacus, et les douze pairs de France, avec le véridique chroniqueur Turpin. Mon avis est qu'on ne les condamne qu'à un bannissement perpétuel, parcequ'ils sont pour quelque chose dans l'invention du célèbre *Mateo Boyardo,* qui a fourni la trame sur laquelle le catholique Lud. Ariosto a ourdi sa toile. Pour ce dernier, si je le rencontre, et qu'il parle une autre langue que la sienne, je ne lui garderai aucun respect. Dans son idiome, je le tiens en grande estime [2]. Je l'ai en italien, dit le barbier, mais je ne l'entends point. Il n'est pas à souhaiter que vous l'entendiez, reprit le curé. Nous pardonnerions volontiers à son traducteur, de ne l'avoir pas apporté en Espagne, et mis en castillan; il lui a beaucoup ôté de son mérite, et c'est ce qui arrivera à tous ceux qui voudront transporter dans une autre langue les ouvrages en vers. Quelque soin et habileté qu'on y mette, on n'arrivera jamais à égaler l'original. Pour celui-ci donc, et tous les autres qui traitent de ces sortes d'affaires de chevalerie française, je suis d'avis qu'on les garde en lieu sûr [3], jusqu'à ce qu'avec plus de loisir, nous voyions ce qu'il en faut faire. J'en excepte pourtant un certain *Bernard de Carpio* [4], et un autre appelé *Roncevaux :* de mes mains, si je les rencontre, ils iront dans celles de la gouvernante, et de

los hechos que hizo llamandose el caballero de la Cruz; et *Leandro el bel, segun le compuso el sabio rey Artidoro, en lengua griega*. Tolède, Miguel Ferrer, 1562, 1563, in-fol., 2 vol. Par Pedro Luxan.

[1] *Espejo de Caballerias*. C'est la première partie, en deux livres, d'un roman qui en contient dix. Elle est de Diego Ordoñez de Calahorra, et parut en 1562. Ce roman fut continué par Pedro de la Sierra, en deux livres (1580); par Marcos Martinez, en quatre livres. Le reste est manuscrit.

[2] L'espagnol dit : *le pondre sobre mi cabeza*.

[3] *En un pozo seco*, dans un puits sec.

[4] *Historia de las hazanas y hechos del invencible caballero Bernardo del Carpio*, par Augustin Alonzo. Toledo, 1585, in-4°.

là au feu sans rémission. Le barbier adhéra à tout comme à chose bonne et sans réplique, sur la foi du curé, qu'il savait si bon chrétien, et si ami de la vérité qu'il ne l'eût altérée pour rien au monde. Ouvrant un autre livre, il vit que c'était *Palmerin d'Olive* [1], et tout près un autre qui s'appelait *Palmerin d'Angleterre* [2]. Pour le premier, dit le curé, qu'on le brûle, et qu'on en jette les cendres au vent. Quant à Palmerin d'Angleterre, conservons-le comme une chose unique, et faisons-lui faire une cassette aussi précieuse que celle qu'Alexandre trouva dans les dépouilles de Darius, et qu'il destina à renfermer les œuvres d'Homère. Ce livre-ci, seigneur compère, est recommandable pour deux choses; l'une, qu'il est excellent de lui-même; et l'autre, qu'on le croit composé par un savant roi de Portugal [3]. Toutes les aventures du château de Beauregard sont fort bien imaginées et pleines d'art; le langage est élégant et clair, et toujours convenable au caractère de celui qui parle. Je dis donc, maître Nicolas, sauf votre meilleur avis, celui-ci et Amadis de Gaule seront exempts du feu : pour tout le reste, sans en faire plus ample examen, qu'il périsse. Non pas, seigneur compère, répliqua le barbier, car voici le renommé *Don Belianis* [4]. Celui-là, dit le curé, avec ses deux, trois et quatre parties, aurait besoin d'un peu de rhubarbe pour purger cette épouvantable bile qui l'agite incessamment; et il serait nécessaire d'en retrancher le Château de la Renommée, et autres impertinences non moins grandes : on lui peut donner pour cela un délai comme pour les causes d'outre-mer, et, selon qu'il se sera corrigé, on lui fera grâce ou justice. En attendant, compère, gar-

[1] Ce roman est en deux parties : *Libro del famoso caballero Palmerin de Oliva, que por el mondo grandes hechos en armas hizo sin saber cuyo hijo fuese.* Tolède, 1580. Ce roman est d'une femme.

[2] *Cronica de Palmeirim de Inglaterra*. Nouvelle édition. Lisbonne, 1786. 3 vol. in-4°.

[3] Ce roi de Portugal est, suivant les uns, Jean II, suivant d'autres, l'infant don Louis, père de don Antonio prieur de Crato.

[4] *Libro del valeroso e invencible principe don Belianis de Grecia*, etc. Estella, 1564, in-folio. L'auteur de ce roman est Geronimo Fernandez.

dez-le chez vous, mais ne le laissez lire à personne. Je m'y engage, dit le barbier; et, sans se fatiguer davantage à examiner des livres de chevalerie, il dit à la gouvernante de prendre tous les grands, et de les jeter dans la cour. Elle ne fut ni sotte, ni sourde; car elle avait plus de desir de les brûler, que de partager une toile, quelque grande et fine qu'elle fût. Elle en prit peut-être huit d'une seule brassée, et les fit voler par la fenêtre. Il s'en échappa un dans le nombre qui tomba aux pieds du barbier, ce qui lui donna la curiosité de le connaître. Il vit au titre : *Histoire du fameux Tirant-le-Blanc.* Dieu me soit en aide, s'écria le curé, vous avez là le fameux chevalier Tirant-le-Blanc? Donnez-le-moi, compère, je vous prie; j'estime avoir trouvé en lui un trésor de joie, une source inépuisable de passe-temps. C'est là que nous verrons don Kyrie Eleison de Montauban, et Thomas de Montauban son frère, avec le chevalier Fonséca, le combat du valeureux Detriante contre le dogue, les ruses de la demoiselle Plaisir-de-ma-vie, les amours et les tromperies de la veuve reposée, et l'impératrice amoureuse d'Hippolyte son écuyer. Je ne vous mens pas, compère, ce livre est le meilleur du monde pour le style et pour le naturel. Ici les chevaliers mangent, dorment, meurent dans leurs lits, font leur testament avant de mourir, et toutes les choses dont les autres livres de cette espèce ne font nulle mention. Avec tout cela, l'auteur eût mérité de passer le reste de ses jours aux galères, pour avoir débité tant de sottises sans y être contraint [1]. Emportez-le chez vous et le lisez; vous verrez si tout ce que je vous en dis n'est pas vrai. Je le veux bien, dit le barbier; mais que ferons-nous de tous ces petits livres qui restent? Ceux-ci, dit le curé, ne doivent pas être des livres de chevalerie, mais de poésie; et, en ouvrant un, il vit que c'était la *Diane* de Montémayor. Ceux-ci, continua-t-il, croyant que tous les autres étaient du même genre, ne méritent pas d'être brûlés comme les autres, parce-qu'ils ne causent et ne causeront pas les mêmes désordres que

[1] *Pues no hizo tantas necedades de industria.*

les livres de chevalerie; ce sont des livres d'agréable divertissement et qui n'offrent aucun danger [1]. Hélas! seigneur, s'écria la nièce, vous pouvez bien les faire brûler comme les autres; car si mon oncle vient à guérir de sa folie chevaleresque, il ne serait pas étonnant que cette lecture lui donnât la fantaisie de se faire berger, et de courir par les bois et les prairies chantant et jouant du luth, ou, ce qui serait bien pis encore, de devenir poëte; car, c'est, dit-on, de toutes les maladies la plus incurable et la plus contagieuse. Mademoiselle a raison, dit le curé; il sera bon d'ôter à notre ami cette pierre d'achoppement. Et puisque nous avons commencé par la Diane de Montémayor, je suis d'avis qu'on ne la brûle pas, mais qu'on en retranche tout ce qui traite de la sage Félicie, de l'eau enchantée, et presque tous les grands vers [2]; qu'on lui laisse la prose, à la bonne heure, avec l'honneur d'être le premier entre ces sortes d'ouvrages. Celui qui suit, dit le barbier, est la *Diane* appelée la seconde, qui est de Salmantin [3]; et en voici encore une autre, dont l'auteur est Gil Polo. Que celle de Salmantin, dit le curé, augmente le nombre des condamnés et les suive, et gardons celle de Gil Polo, comme si elle était l'œuvre même d'Apollon. Mais, passons outre, compère, et hâtons-nous, car il commence à se faire tard. Voici, dit le barbier, ouvrant un autre ouvrage, les dix livres de la *Fortune d'amour*, composés par Antoine de Lofrasso, poëte sarde [4]. Par les ordres que j'ai reçus, dit le curé, depuis qu'on parle d'Apollon, des Muses et des poëtes, il n'a point été fait de livre plus plaisant et plus agréable que celui-ci; c'est dans ce genre, le meilleur et un livre unique parmi ceux de cette classe; qui ne l'a point lu peut dire qu'il ne connaît pas une chose de bon goût. Donnez-le-moi, compère; je l'estime plus

[1] *Libros de entretenimiento, sin perjudicio de tercero.* Dans les premières éditions, on lit *: libros de entendimiento.*

[2] *Los versos mayores.*

[3] Ou plutôt d'Alonzo Perez.

[4] *Los diez libros de Fortuna d'amor donde hallaran los honestos y apacibles amores del pastor Frexano y de la hermosa pastora Fortuna,* 1573, in-8°.

qu'une soutane de ras de Florence. Il le mit de côté avec grande joie, et le barbier reprit : Ceux qui suivent sont le *Pasteur d'Ibérie* [1], les *Nymphes de Henares* [2], et le *Remède de la jalousie* [3]. Il n'y a autre chose à faire, dit le curé, que de les livrer au bras séculier de la gouvernante, et ne m'en demandez pas la raison, car nous n'aurions jamais fini. Celui qui suit est le *Berger de Philida* [4]? Ce n'est point un berger, dit le curé, mais un adroit courtisan; gardez-le comme une pierre précieuse. Ce grand volume qui vient après est intitulé le *Trésor de diverses poésies* [5]. S'il y en avait moins, dit le curé, on les estimerait davantage. Il faudrait que ce livre fût débarrassé de plusieurs trivialités mêlées parmi les bonnes choses. Gardons-le néanmoins, parceque l'auteur est de mes amis, et par égard pour des œuvres plus héroïques, plus relevées, qu'il a composées. Voici, continua le barbier, un recueil de *Chansons* de Lopès Maldonado [6]. Cet auteur est encore de mes amis, observa le curé ; ses vers sont admirables dans sa bouche, et tel est l'agrément de sa voix, qu'il enchante ceux qui l'écoutent. Il est un peu long dans ses églogues, si le bon est jamais trop long. Il faut le garder parmi les élus. Mais quel est celui qui vient après? C'est la *Galatée* de Michel de Cervantes, répondit le barbier. Depuis longtemps cet auteur est de mes meilleurs amis, reprit le curé, et je sais que ses malheurs sont plus nombreux que ses vers; son livre a de l'invention, il promet, mais il ne conclut rien. Il faut attendre la seconde partie qu'il fait espérer : peut-être en améliorant, obtiendra-t-il l'indulgence qu'on lui refuse maintenant; et en attendant que cela arrive, compère, gardez-le soi-

[1] Par Bernard de la Vega. 1591, in-8°.

[2] *Las nimphas y pastores de Henares, por Bernardo Gonzalez.* Alcala, 1587, in-8°.

[3] *Desengaño de zelos, por Bartholome Lopez de Enciso.* Madrid, 1586. in-8°; très rare.

[4] *El pastor de Filida, por Luis Galvez de Montalvo*, 1582.

[5] *Tesoro de varias poesias, por don Pedro Padilla.* L'auteur quitta le Parnasse pour se faire carme déchaux.

[6] *El cancionero de Lopez Maldonado.* Madrid, 1586, in-4°.

gneusement chez vous. Soit, dit le barbier, et voyons ces trois autres. L'*Araucana* de don Alonso de Ercilla, dit le barbier; l'*Austriada* de Juan Rufo, jurat de Cordoue; et le *Montserrat* de Cristoval de Viruès, poëte de Valence. Ces trois livres, observa le curé, sont les meilleurs qui soient écrits en vers héroïques dans la langue espagnole; ils peuvent aller de pair avec les plus fameux ouvrages d'Italie. Qu'ils soient conservés comme les plus précieux monuments poétiques que possède l'Espagne. Le curé enfin se lassa de voir tant de livres, et conclut à ce que le reste en masse fût jeté au feu. Mais le barbier en avait déjà ouvert un intitulé les *Larmes d'Angélique*[1]. Ce serait à moi d'en verser, dit le curé, entendant ce nom, si un tel livre avait été brûlé par mon ordre; l'auteur a été un des plus célèbres poëtes non-seulement d'Espagne, mais du monde, et il a particulièrement réussi dans la traduction de quelques fables d'Ovide.

CHAPITRE VII.

Seconde sortie de Don Quijote.

Ils en étaient là, quand ils entendirent Don Quijote qui criait dans son lit : Ici, ici, valeureux chevaliers, c'est ici qu'il faut montrer la vigueur de vos bras : voilà les courtisans qui emportent tout l'avantage du tournoi. Pour accourir au bruit, on n'alla pas plus loin dans l'examen des livres, et l'on croit bien que la *Carolea*[2], *Léon d'Espagne*[3], et les *Faits de l'empereur,* ouvrage de don Louis d'Avila[4], qui devaient sans doute être là, souffrirent sans examen la peine du feu. Leur sen-

[1] *Las lagrimas de Angelica, por Luis Barahona de Soto,* 1586. C'est cet aimable poëte que Cervantes introduit dans la Galatée sous le nom du berger Lauso.

[2] *La Carolea*, poëme sur les victoires de Charles-Quint, par Geronimo Sampere, Valence, 1560, in-8°.

[3] *Léon d'Espagne*, poëme en octaves par Pedro de La Vecilla. Salamanque, 1586, in-8°. Ce poëme a vingt-neuf chants.

[4] Ce poëme n'est point de Luis Avila, comme le dit Cervantes, mais de Luis Zapata, qui le composa entre 1522 et 1528, époque de sa mort.

tence eût peut-être été moins rigoureuse si le curé les avait vus. Don Quijote était levé quand ils arrivèrent près de lui, et continuait ses cris et ses extravagances, donnant de tous côtés de grands coups d'estoc et de taille, et tout aussi éveillé que s'il n'eût jamais dormi. Ils l'entourèrent de leurs bras et le mirent de force dans son lit. Après s'être un peu calmé, il se tourna du côté du curé et lui dit : Certes, seigneur archevêque Turpin, c'est une grande honte à ceux que nous nommons les douze pairs de laisser ainsi, sans plus d'efforts, emporter la gloire du tournoi aux courtisans, après que nous autres aventuriers en avons eu tout l'honneur trois jours de suite. Calmez-vous, compère, dit le curé, Dieu permettra que le sort change, et ce qu'on perd aujourd'hui se peut regagner demain. Ne pensez maintenant qu'à votre santé; vous devez être étrangement fatigué, si même vous n'êtes blessé. Blessé, non, dit Don Quijote, mais pour moulu et foulé, sans aucun doute; parceque ce bâtard de Roland m'a roué de coups avec le tronc d'un chêne, par jalousie de ce que je lui dispute seul la gloire d'être le plus vaillant : mais je perdrai le nom de Renaud de Montauban si, malgré tous ses enchantements, il ne me paye aussitôt que je pourrai sortir du lit. Pour l'heure, qu'on m'apporte à déjeuner; je sens que c'est de quoi j'ai le plus besoin dans la circonstance : quant à ma vengeance, qu'on m'en laisse le soin. C'est ce que l'on fit; on lui donna à manger, après quoi il se rendormit, laissant chacun émerveillé d'une si grande folie. Cette même nuit, la gouvernante brûla tous les livres qu'on avait jetés dans la cour, et tout ce qui s'en trouvait dans la maison ; il y en eut tels de détruits qui méritaient sans doute d'être conservés éternellement ; mais leur mauvaise destinée et la paresse du juge ne le permirent pas : ainsi fut vérifié le proverbe qui dit que l'innocent paye souvent pour le coupable.

Un des remèdes qu'imaginèrent le curé et le barbier contre la maladie de leur ami fut de murer la porte du cabinet où étaient ses livres, afin qu'il ne la trouvât plus quand il se lèverait, espérant que l'effet cesserait avec la cause et qu'on dirait

qu'un enchanteur avait enlevé chambre et livres. Ce qui fut fait, et avec beaucoup de diligence. Deux jours après, Don Quijote se leva, et la première chose qu'il fit fut d'aller visiter ses livres ; mais ne trouvant point le cabinet où il l'avait laissé, il allait cherchant de côté et d'autre, revenait à la place qu'avait occupée la porte, tâtait avec les mains, et regardait partout sans rien dire. Enfin, après avoir bien cherché, il demanda à la gouvernante de quel côté était le cabinet de ses livres. Quel cabinet ? répondit celle-ci, bien instruite de ce qu'il fallait dire; que cherchez-vous où il n'y a rien? Il n'y a plus ni cabinet ni livres dans la maison ; le diable a tout emporté. Ce n'est point le diable, dit la nièce, mais bien un enchanteur qui vint sur une nue, la nuit qui suivit votre départ, et qui, descendant de dessus un dragon qui lui servait de monture, entra dans votre cabinet; je ne sais ce qu'il y fit; mais, au bout de quelque temps, il s'envola par le toit, laissant la maison toute pleine de fumée : et quand nous nous hasardâmes à voir ce qu'il avait fait, nous ne trouvâmes plus ni cabinet ni livres. Nous nous souvenons seulement, la gouvernante et moi, que ce méchant vieillard dit à haute voix en s'en allant, que c'était par une inimitié secrète qu'il portait au maître des livres et du cabinet, qu'il avait fait le désordre qu'on verrait. Il dit encore qu'il s'appelait le sage Mougnaton. Dites Freston, repartit Don Quijote. Je ne sais, dit la gouvernante, si c'était Freston ou Friton, mais je sais bien que le nom finissait en *ton*. Il est vrai, répliqua Don Quijote; c'est un puissant enchanteur, mon grand ennemi; il me hait parceque son art et ses livres lui apprennent que je dois me trouver un jour en combat singulier contre un chevalier qu'il protége, et que j'en sortirai vainqueur sans qu'il puisse l'empêcher ; c'est pour cela qu'il me fait tous les déplaisirs qu'il peut. Je lui ai fait savoir qu'il est impuissant à détourner et empêcher ce que le ciel a ordonné. Qui peut douter de cela ? dit la nièce. Mais, mon oncle, pourquoi vous engager dans toutes ces querelles ? Ne serait-il pas mieux de demeurer paisible dans votre maison, que d'aller chercher par le monde de

meilleur pain que celui de froment [1], sans considérer qu'il y a des gens qui vont chercher de la laine, et qui reviennent tondus? Oh! ma chère nièce, répondit Don Quijote, que vous l'entendez mal! Avant que l'on me tonde, j'aurai arraché la barbe à quiconque oserait toucher la pointe d'un seul de mes cheveux. Elles ne voulurent point répliquer davantage, parcequ'elles virent bien que sa colère commençait à s'allumer. Notre chevalier demeura quinze jours dans sa maison, fort paisible, et sans laisser voir qu'il pensât à renouveler ses folies. Pendant ce temps, il eut de plaisantes conversations avec ses deux compères le curé et le barbier, soutenant que la chose la plus nécessaire au monde, c'était des chevaliers errants, et que l'ordre se relevait en lui. Quelquefois le curé le contredisait; d'autres fois, il paraissait se rendre, parceque, sans cette précaution, il n'y aurait pas eu moyen de s'entendre avec lui.

Pendant ce temps-là, Don Quijote sollicitait un laboureur de ses voisins, homme de bien (si l'on peut nommer ainsi celui qui est pauvre), mais qui n'avait guère de cervelle [2]. Enfin, il lui en dit tant, lui persuada et lui promit tant de choses, que le pauvre villageois se détermina à partir avec lui, et à lui servir d'écuyer. Don Quijote lui disait entre autres raisons, qu'il se disposât de bonne grâce à le suivre, parcequ'il pouvait se présenter telle aventure, qui lui procurât en moins de temps qu'il n'en faut pour jeter une charge de paille, quelque île dont il l'établirait gouverneur. Avec ces promesses et d'autres aussi bien fondées, Sancho Pança, c'était le nom du laboureur, abandonna sa femme et ses enfants, et consentit à devenir écuyer de son voisin. Don Quijote s'occupa ensuite à ramasser de l'argent, et, vendant une chose, en engageant une autre, perdant sur tous les marchés, il se fit une somme assez considérable. Il s'accommoda aussi d'une rondache, qu'il emprunta d'un de ses amis, et, ayant réparé sa salade du mieux qu'il put, il avertit son écuyer du jour et de l'heure qu'il avait choisis pour se mettre en route,

[1] L'espagnol dit : *a buscar pan de trastigo.*

[2] L'espagnol dit : *pero de muy poca sal en la mollera.*

afin que de son côté il s'équipât de ce qui lui serait nécessaire; mais sur toutes choses il lui recommanda de se pourvoir d'un bissac. Sancho répondit qu'il le ferait, et que n'étant pas accoutumé à marcher beaucoup à pied, il pensait même à emmener son âne, qui était fort bon. Le mot d'âne arrêta un peu Don Quijote, qui cherchait à se rappeler si quelque chevalier avait mené avec lui un écuyer monté de la sorte; il ne lui en vint aucun à la mémoire; malgré cela, il se détermina à le lui laisser emmener, avec l'intention de lui donner une plus honorable monture lorsque l'occasion s'en présenterait, en prenant le cheval du premier chevalier discourtois qu'il rencontrerait. Il se pourvut de chemises et d'autres choses nécessaires suivant le conseil que lui avait donné l'hôtelier. Tout cela fait et terminé, Sancho, sans prendre congé de sa femme et de ses enfants, et Don Quijote, sans dire adieu à sa nièce et à sa gouvernante, sortirent une nuit de leur village, sans être vus de personne, et cheminèrent tant qu'au point du jour ils se tinrent pour assurés qu'on ne les atteindrait pas, quand on les chercherait. Sancho Pança allait comme un patriarche, sur son âne, avec son bissac et son outre, très impatient de se voir gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quijote se résolut à suivre la même route que dans sa première sortie, c'est-à-dire la campagne de Montiel, où il marchait avec moins d'incommodité que l'autre fois, parcequ'à l'heure qu'il était, les rayons du soleil, frappant obliquement, ne les accablaient pas. Seigneur chevalier errant, lui dit alors Sancho, je vous supplie de ne pas oublier l'île que vous m'avez promise; car je la saurai bien gouverner, quelque grande qu'elle soit. Ami Sancho, répondit Don Quijote, il faut que tu saches que ce fut une coutume pratiquée de tout temps par les chevaliers errants, de donner à leurs écuyers le gouvernement des îles et royaumes qu'ils conquéraient; et je suis bien déterminé à ne pas laisser perdre une si louable coutume. Je veux même faire davantage: le plus souvent, ces chevaliers attendaient, pour récompenser leurs écuyers, qu'ils fussent vieux, et quand ils étaient las de servir, de passer de mauvais jours et de

pires nuits; ils leur donnaient alors le titre de comte ou de marquis de quelques vallées ou provinces plus ou moins importantes. Mais, si nous vivons tous deux, il peut arriver qu'avant six jours j'aie conquis tel royaume qui en aura d'autres en sa dépendance, situés très commodément, pour t'en faire couronner roi. Et ne pense pas que ce soit là une chose si difficile; il arrive souvent aux chevaliers errants par des moyens imprévus, des événements tels, qu'aisément pourrais-je te donner beaucoup plus que je ne te promets. A ce compte, dit Sancho, si j'étais roi, par un de ces miracles dont vous parlez, Jeanne Gutierrez, ma femme [1], deviendrait reine, et mes enfants, infants. Qui en doute? répondit Don Quijote. J'en doute moi, reprit Sancho; parceque je sais que quand il pleuvrait des couronnes, aucune ne s'ajusterait à la tête de Marie Gutierrez. Sachez, seigneur, qu'elle ne vaut pas deux maravédis pour être reine; comtesse lui siérait mieux, et encore avec l'aide de Dieu. Confie le tout à Dieu, dit Don Quijote; il lui donnera ce qui lui conviendra le plus. Mais n'abaisse pas tes desirs au point de te contenter à moins d'un gouvernement. Je m'en garderai bien, seigneur, dit Sancho, surtout avec un maître tel que le mien, qui me saura bien donner tout ce qui convient à ma portée.

CHAPITRE VIII.

Des succès qu'eut le valeureux Don Quijote dans l'épouvantable et inouïe aventure des moulins à vent, et d'autres choses dignes de mémoire.

En ce moment, ils découvrirent dans la campagne trente ou quarante moulins à vent. Aussitôt que Don Quijote les aperçut, il dit à son écuyer : La fortune nous guide mieux que nous ne le pourrions souhaiter : tu vois là, ami Sancho, une troupe de plus de trente géants démesurés ; je vais les combattre et leur

[1] Distraction de Cervantes, qui deux lignes plus bas la nomme Marie. Partout ailleurs, Sancho appelle sa femme Thérèse Pança.

ôter la vie. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir : elles sont de bonne guerre, et c'est servir Dieu que d'ôter de dessus la face de la terre une si maudite engeance. Quels géants? dit Sancho. Ceux que tu vois là, dit Don Quijote, avec ces grands bras, il y en a qui les ont de près de deux lieues de long. Faites attention, seigneur, répondit Sancho, que ce que vous voyez là, ce ne sont pas des géants, mais des moulins à vent; ce qui vous paraît des bras, ce sont les ailes, qui, poussées par le vent, font mouvoir la meule. Il paraît bien, dit Don Quijote, que tu n'es guère expert en aventures : ce sont des géants : si tu as peur, ôte-toi d'ici et te mets en oraison, tandis que je vais m'engager contre eux dans cet inégal et périlleux combat. En disant ces mots, il donne des éperons à Rossinante, sans faire attention aux cris de Sancho, qui l'avertissait que certainement il allait s'attaquer à des moulins à vent et non pas à des géants; mais il était si convaincu qu'il avait à faire à des géants, qu'il n'écoutait pas la voix de son écuyer, et ne voulait pas voir ce qu'il en était, quoiqu'il fût déja bien près. Il s'avançait au contraire, disant à haute voix : Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, c'est un seul chevalier qui entreprend de vous combattre. Un peu de vent s'éleva alors, et les ailes commencèrent à se mouvoir : quand vous remueriez plus de bras que n'en avait Briarée, s'écria le chevalier à cette vue, vous me le payerez tout à l'heure. Il dit, se recommande de tout son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir dans un si grand péril; et, bien couvert de son écu, la lance en arrêt, il prend sa course au grand galop de Rossinante, fond sur le premier moulin, et donne de sa lance dans une des ailes; le vent la saisit avec tant de furie qu'il la met en pièces, entraînant derrière elle le cheval et le chevalier, qui, tout brisés, vont rouler dans le champ. Sancho accourut à son secours de toute la vitesse de son âne, et trouva son maître qui ne pouvait se remuer, tant la chute avait été lourde. Dieu me soit en aide, dit-il : ne vous avais-je pas bien dit que vous prissiez garde à ce que vous alliez faire, que c'étaient des moulins à vent? pour ne le pas voir, il fallait en

avoir d'autres dans la tête. Tais-toi, ami Sancho, répond Don Quijote, les choses de la guerre sont plus que d'autres sujettes à de continuelles vicissitudes. Pour moi, je pense, et c'est la vérité, que l'enchanteur Freston, qui a enlevé mon cabinet et mes livres, a changé ces géants en moulins, pour me ravir la gloire de les avoir vaincus, tant est grande son inimitié contre moi; mais à la fin il faudra bien que sa malice cède à la bonté de mon épée. Dieu le fasse comme il le peut, répondit Sancho; et, lui aidant à se relever, il le monta sur Rossinante qui était à demi épaulé; ils prirent, en s'entretenant de cette aventure, le chemin du Port Lapice, parceque, sur une route aussi fréquentée, il n'était pas possible, disait Don Quijote, qu'ils ne trouvassent bien des aventures. Il avait cependant un regret extrême d'avoir perdu sa lance, et, le témoignant à son écuyer: Je me souviens, dit-il, d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Diégo Pérès de Vargas, ayant rompu son épée dans un combat, arracha d'un chêne une lourde branche, véritable arbre, et fit de telles choses avec cette arme, battit tant de Maures, que le surnom d'assommeur lui en demeura; c'est depuis ce temps-là que lui et ses descendants se sont toujours appelés *Vargas y Machuca*. Je te dis cela, Sancho, parceque je prétends arracher du premier chêne que je trouverai une branche aussi forte et aussi bonne que celle-là, et je pense m'en servir pour accomplir de tels faits, que tu t'estimeras trop heureux d'avoir mérité de les voir et d'être témoin d'actions si grandes, qu'on aura de la peine à les croire. A la grâce de Dieu, dit Sancho; je le crois, comme vous le dites; mais redressez-vous un peu, il me semble que vous allez tout de travers; c'est sans doute à cause de la douleur de votre chute. Il est vrai, répondit Don Quijote, et, si je ne me plains point, c'est qu'il n'est point permis aux chevaliers errants de le faire, pour quelque blessure que ce soit, dussent leurs entrailles en sortir[1]. Je n'ai rien à répliquer, s'il en est ainsi, dit Sancho; mais Dieu sait si je ne serais pas bien aise de vous entendre vous

[1] *Aunque se le salgan las tripas por ella.*

plaindre quand vous avez du mal. Pour moi, je dois dire que je me plaindrais du plus petit; à moins que la défense ne s'entende des écuyers des chevaliers errants, aussi bien que de leurs maîtres. Don Quijote ne put s'empêcher de rire de la simplicité de son écuyer, et l'assura qu'il pourrait se plaindre quand et comme il le voudrait, qu'il en eût sujet ou non, qu'il n'avait encore rien lu de contraire à cela dans les livres de chevalerie. Sancho observa alors qu'il était heure de manger. Son maître repartit qu'il n'en sentait pas le besoin pour le moment, mais qu'il mangeât quand il en aurait envie. Avec cette permission, Sancho s'accommoda le mieux qu'il put sur son âne, et, tirant du bissac ce qu'il avait apporté, il allait mangeant tout à son aise derrière son maître, levant de temps en temps sa gourde avec tant de plaisir, qu'il eût donné envie au plus avide buveur de Malaga[1]. Pendant qu'il allait ainsi pressant les coups, il ne se souvenait plus des promesses de son maître, et, loin de trouver le métier pénible, il regardait comme un vrai délassement la recherche des aventures, quelque périlleuses qu'elles fussent.

Ils passèrent la nuit sous des arbres. Don Quijote en arracha une branche sèche, assez forte pour lui servir de lance, et il y mit le fer qu'il avait ôté de l'autre. Toute cette nuit il ne dormit pas; il songeait à Dulcinée, pour imiter ce qu'il avait lu dans ses livres, où les chevaliers, passant de nombreuses nuits dans les forêts et dans les déserts, s'entretiennent du souvenir de leurs dames. Sancho ne la passa pas ainsi. Comme il avait l'estomac plein de quelque chose de mieux que l'eau de chicorée, il ne fit qu'un somme; et les rayons du soleil qui frappaient sa figure n'auraient pas suffi pour l'éveiller, non plus que le chant des nombreux oiseaux qui saluaient gaiement la naissance du jour, si son maître ne l'avait appelé. En se levant, il donna une atteinte à son outre, et la trouva moins tendue que le soir précédent; il s'en affligea du fond du cœur, car il lui parut qu'ils ne prenaient pas le chemin d'y porter remède de sitôt. Pour Don Quijote, il avait assez, pour se soutenir, de ses

[1] *El mas regalado bodegonero de Malaga.*

savoureuses pensées, et il ne voulut point déjeuner. Ils reprirent le chemin du Port Lapice, qu'ils découvrirent après trois heures de marche. C'est ici, ami Sancho, s'écria Don Quijote, que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle aventures. Mais garde-toi de mettre la main à ton épée pour me défendre, quand tu me verrais dans le plus grand péril du monde, à moins que je ne fusse attaqué par de la canaille; dans ce cas, tu peux bien me secourir : contre des chevaliers, cela ne t'est aucunement permis par les lois de la chevalerie, jusqu'à ce que tu sois armé chevalier. Tenez-vous pour certain, seigneur, d'être bien obéi en cela, d'autant plus que je suis, de mon naturel, fort pacifique, et fort éloigné de me mêler dans les disputes et querelles. Il est vrai que s'il s'agit de défendre ma personne, je ne tiendrai pas grand compte de vos lois, puisque toutes les lois divines et humaines permettent à chacun de se défendre contre qui l'attaque. D'accord, dit Don Quijote; mais, quant à me secourir contre des chevaliers, il faut mettre un frein à ton impétuosité naturelle. J'ai dit que je le ferais, répartit Sancho, j'observerai ce précepte aussi fidèlement que le dimanche.

En s'entretenant ainsi, ils virent venir vers eux, montés sur des dromadaires, leurs mules en avaient bien la taille, deux religieux de l'ordre de Saint-Benoît, avec leurs parasols et des lunettes de voyage. Derrière eux était un coche, avec quatre ou cinq cavaliers pour l'accompagner, et deux valets de mules à pied. Il y avait dans le coche, à ce qu'on a su depuis, une dame de Biscaye, qui allait trouver son mari à Séville, d'où il devait passer dans les Indes avec un emploi considérable. Les religieux n'allaient pas avec elle, mais ils suivaient le même chemin. A peine Don Quijote les eut-il aperçus, qu'il dit à son écuyer : Je suis bien trompé, ou voici la plus fameuse aventure qui se soit jamais vue : ces fantômes noirs qui paraissent là-bas doivent être, et sont sans nul doute des enchanteurs qui emmènent dans ce coche quelque princesse qu'ils ont enlevée; je dois employer tout mon pouvoir à réparer ce tort. Ceci, dit Sancho,

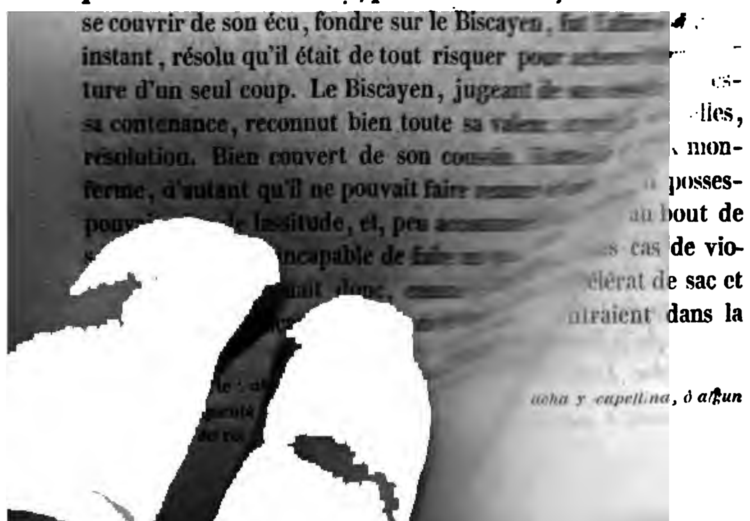
sera pis que les moulins à vent : observez que ce sont là des frères de Saint-Benoît, et ce coche est sans doute à des voyageurs ; regardez bien à ce que vous allez faire, et que le diable ne vous induise pas en erreur. Je t'ai déja dit, Sancho, reprit Don Quijote, que tu sais peu de choses en fait d'aventures ; ce que je te dis est certain, et tu le verras tout à l'heure. Il dit, s'avance et se place au milieu du chemin que suivaient les moines ; quand il les jugea assez rapprochés de lui pour l'entendre : Race endiablée, leur cria-t-il, mettez sur-le-champ en liberté les hautes princesses que vous emmenez contre leur volonté dans ce coche ; sinon préparez-vous à recevoir une prompte mort en punition de vos mauvaises actions. Les frères arrêtèrent leurs mules, et non moins surpris de l'étrange figure de Don Quijote que de ce discours : Seigneur chevalier, répondirent-ils, nous ne sommes point gens endiablés, mais bien des religieux de Saint-Benoît, qui suivons notre chemin sans savoir s'il y a ou non dans ce coche des princesses qu'on enlève. Je ne me paye pas de belles paroles, dit Don Quijote, je vous connais bien, canaille maudite et parjure. Sans attendre d'autre réponse, il pique Rossinante, et, la lance baissée, court contre un des religieux avec tant de furie que, si le moine ne se fût promptement jeté à terre, il l'y aurait renversé malgré lui, dangereusement blessé, ou peut-être mort : l'autre religieux, voyant son compagnon traité de la sorte, donne des deux à sa mule, et prend sa course dans la campagne, plus vite que le vent. Sancho ne vit pas plutôt le religieux à terre, qu'il descendit promptement de dessus son âne, accourut et se mit en devoir de le dépouiller ; mais les deux valets, qui suivaient les moines, étaient arrivés, et lui demandèrent pourquoi il le mettait ainsi nu. Cela m'appartient légitimement, dit Sancho, comme étant les dépouilles de la bataille que Don Quijote mon maître vient de gagner. Les valets, qui ne plaisantaient pas et n'entendaient point les mots de dépouilles et de bataille, voyant d'ailleurs Don Quijote assez loin, en conversation avec les personnes de la voiture, se jetèrent sur Sancho, le renversèrent, le

rouèrent de coups, et sans épargner un poil de sa barbe, le laissèrent là privé de sentiment. Cependant le bénédictin remonte promptement sur sa mule, et sans s'arrêter un instant, court pâle et tremblant après son compagnon qui, assez loin de là, s'était arrêté pour l'attendre; puis, sans se soucier de connaître la fin de l'aventure, tous deux poursuivirent leur route, faisant plus de signes de croix que s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

Don Quijote était, comme nous l'avons dit, en conversation avec la dame du coche, et lui disait : Votre beauté, madame, peut faire désormais de sa personne tout ce qu'il lui plaira; mon bras vient de châtier l'audace de vos ravisseurs; et, pour que vous ne soyez pas en peine du nom de votre libérateur, sachez que je m'appelle Don Quijote de la Manche, chevalier errant, l'esclave de la belle et incomparable Dulcinée du Toboso. Pour prix du service que vous avez reçu de moi, je ne vous demande autre chose que de vous rendre au Toboso, de vous présenter de ma part devant cette dame, et de lui apprendre ce que j'ai fait pour votre liberté. Un écuyer biscayen, de ceux qui accompagnaient le coche, écoutait ce que disait Don Quijote : comme il vit qu'il ne voulait pas laisser passer le coche, et qu'il s'opiniâtrait à lui faire prendre la route du Toboso, il s'approcha de lui, le tira par sa lance, et lui dit en mauvais castillan mêlé de biscayen pire encore : Va-t'en, chevalier, tu t'égares; par le Dieu qui m'a créé, si tu ne laisses le coche, je te tue comme je suis Biscayen. Don Quijote l'entendit bien, et lui répondit gravement : Chétive créature, si tu étais chevalier, comme tu ne l'es pas, j'aurais déjà châtié ta folie et ton insolence. Je ne suis pas chevalier? repartit le Biscayen; je jure Dieu, tu mens autant que l'ait fait jamais aucun chrétien; si tu jett[illegible]
lance et tires l'épée, je te ferai voir que tu portes[1] [illegible]
Biscayen sur terre, hidalgo sur mer [illegible]
et tu mens si tu dis autre cho[illegible]

[1] L'espagnol dit : *el al*[illegible]
le chat à l'eau), expre[illegible]

l'heure, dit Agragès, répond Don Quijote [1]; et, jetant sa lance à terre, il tire son épée, embrasse son écu, et fond sur le Biscayen, résolu de lui ôter la vie. Le Biscayen, le voyant venir, eût bien voulu descendre de sa mule, qui, pour être une mauvaise monture de louage, ne lui inspirait pas de confiance; mais tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre l'épée à la main. Bien lui prit aussi de se trouver auprès du coche, où il put se saisir d'un coussin qui lui servit de bouclier. Les deux fiers champions coururent l'un sur l'autre, comme s'ils eussent été mortels ennemis. Les assistants auraient bien voulu les remettre en paix, mais cela fut impossible; car le Biscayen jurait, en son mauvais langage, que si on ne lui laissait achever le combat, il tuerait sa maîtresse et tous ceux qui s'opposeraient à son dessein. La dame du coche, étonnée et tremblante de ce spectacle, fit signe au cocher de s'écarter de quelques pas, et de loin elle resta à considérer cette lutte furieuse. Le Biscayen déchargea un coup si grand sur l'épaule de son adversaire, qu'il l'eût fendu jusqu'à la ceinture, s'il n'eût été couvert de son écu. Don Quijote sentit le poids de ce coup terrible; il pousse un cri en disant : O Dulcinée! dame de mon cœur, fleur de beauté, secourez votre chevalier, qui se trouve en ce [illegible] pour soutenir vos intérêts; proférer ces mots, [illegible] se couvrir de son écu, fondre sur le Biscayen, [illegible] instant, résolu qu'il était de tout risquer [illegible] ture d'un seul coup. Le Biscayen, jugeant [illegible] sa contenance, reconnut bien toute sa [illegible] résolution. Bien couvert de son coussin [illegible] ferme, d'autant qu'il ne pouvait faire [illegible]



[illegible] -lies, [illegible] mon- [illegible] posses- [illegible] bout de [illegible] cas de vio- [illegible] lérat de sac et [illegible] raient dans la

[illegible] *cha y capellina, ó algun*

cayen l'attendait aussi l'épée levée, et couvert de son oreiller. Les spectateurs, effrayés, redoutaient l'issue des épouvantables coups dont les combattants se menaçaient, et la dame du coche ainsi que ses femmes faisaient mille vœux et promesses à tous les saints de l'Espagne, pour obtenir de Dieu le salut de l'écuyer et le leur.

Le malheur est que l'auteur de cette histoire laisse en suspens la suite du combat, s'excusant sur ce qu'il n'a rien appris de plus des faits de Don Quijote. Bien est-il vrai que le second auteur ne put se persuader qu'une si curieuse histoire fût restée en oubli, et que les beaux esprits de la Manche eussent eu assez peu de soin pour ne pas conserver dans leurs archives quelques papiers qui concernassent un si fameux chevalier. Dans cette idée, il ne désespéra pas de trouver la suite de cet agréable ouvrage, et avec l'aide du ciel, il y réussit enfin, comme on le verra dans la seconde partie [1].

CHAPITRE IX.

Conclusion de l'épouvantable combat du brave Biscayen et du vaillant Don Quijote.

Nous avons laissé, dans la première partie de cette histoire, le brave Biscayen et le fameux Don Quijote, l'épée nue et levée en posture de se décharger des coups si terribles [2], que, s'ils fussent tombés à plein, ils se seraient fendus de haut en bas, et ouverts comme une grenade. Le récit de cette intéressante histoire restait imparfait dans ce moment inquiétant, sans que l'auteur nous apprît où nous en pourrions trouver la suite. Ce me fut un sensible déplaisir. La satisfaction que m'avait fait

[1] Au chap. IX commençait la seconde partie des quatre entre lesquelles Cervantes avait divisé le premier volume. L'académie espagnole n'a pas suivi cette division, et en donne les motifs dans son prologue, sous le n° 12.

[2] L'espagnol emploie le mot *fendientes* pris substantivement, expression très usitée dans les livres de chevalerie.

éprouver le peu que j'avais lu fit place à un découragement pénible, quand je connus les difficultés qui éloignaient l'espoir de recouvrer la suite de cette agréable narration. Il me paraissait impossible, et peu naturel, qu'un si vaillant chevalier n'eût pas trouvé quelque sage qui prît soin d'écrire l'histoire de ses faits inouïs, avantage dont ne fut privé aucun des chevaliers errants, courant, comme on dit, les aventures. Chacun avait un ou deux de ces sages, faits exprès[1] pour écrire ses prouesses, et rendre compte de ses moindres pensées, des plus petites bagatelles, si bien cachées qu'elles fussent. Un chevalier si brave ne devait pas être assez malheureux pour être privé de ce que Platir et autres semblables avaient eu de reste. Je ne pouvais donc me résigner à penser qu'une si plaisante histoire fût demeurée ainsi tronquée. J'en rejetais la faute sur le temps, qui dévore et consume tout, et l'avait sans doute ou détruite, ou ensevelie. Pourtant, il me semblait que, puisqu'on avait trouvé dans la bibliothèque de Don Quijote des livres aussi modernes que le *Remède de la Jalousie*, les *Nymphes et Bergers d'Hénarès*, son histoire ne devait pas être fort ancienne, et que, n'eût-elle pas été écrite, les gens de son village et leurs voisins ne l'auraient pas encore oubliée. Cette pensée entretenait en moi le desir de connaître exactement la vie et les miracles de notre héros espagnol, lumière et miroir de la chevalerie de la Manche, le premier qui, dans ce siècle malheureux, se fût dévoué au périlleux exercice de la chevalerie errante, à redresser les torts, secourir les veuves, protéger les demoiselles, comme celles qu'on voyait courir par monts et par vaux montées sur leurs palefrois, le fouet en main, toujours en possession d'une complète virginité : il y en eût jadis qui, au bout de quatre-vingts ans passés à la belle étoile, sauf les cas de violence de la part de quelque félon, de quelque scélérat de sac et de corde, ou de quelque démesuré géant[2], entraient dans la

[1] *Como de molde.*

[2] L'espagnol dit : *algun follon, ó algun villano de acha y capellina, ó algun descomunal gigante.*

sépulture aussi intactes que la mère qui les mit au monde. Je dis donc qu'à cet égard et beaucoup d'autres, le brave Don Quijote est digne d'éternelles et mémorables louanges, et qu'on ne saurait en refuser non plus aux soins que je me suis donnés pour retrouver la fin d'une aussi agréable histoire. Encore, sais-je bien que si le ciel, le hasard et ma bonne fortune ne m'avaient servi, le monde serait resté privé d'un passe-temps, et d'un plaisir qui peut occuper son attention pendant deux heures. Du reste, voici comme je le retrouvai :

Étant un jour dans l'Alcana de Tolède [1], je vis un jeune garçon qui voulait vendre de vieux papiers et portefeuilles à un marchand de soie; comme je suis curieux de lire jusqu'aux moindres débris de papier dans les rues, je ne pus résister à ma curiosité naturelle et je pris un cahier des mains de ce garçon pour le lire. Je reconnus les caractères pour être arabes, mais tout en les connaissant je ne sais point les lire. Je cherchai partout si je découvrirais quelque habitant du quartier des Maures pour me les expliquer, et j'eus peu de peine à en rencontrer, dans un lieu où j'aurais trouvé des interprètes pour des langues plus anciennes et plus difficiles. Le hasard m'en amena un, à qui je mis le livre entre les mains. Il l'ouvre dans le milieu, lit quelques lignes à part lui, et se met à rire. Je lui demande de quoi il riait. C'est, me repondit-il, d'une note que je trouve à la marge; je le priai de me la faire connaître; et lui, continuant de rire, me dit, la voici : Cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent parlé dans cette histoire, eut, dit-on, meilleure main pour saler les pourceaux, que pas une femme de la Manche. Au nom de Dulcinée du Toboso je restai plein d'étonnement et d'espoir, soupçonnant que ces papiers contenaient l'histoire de Don Quijote; je presse le Maure de lire le titre du livre, et le traduisant sur-le-champ de l'arabe en castillan, il lut ainsi : Histoire de Don Quijote de la Manche, écrite par Cid-Hamet-Benengeli, historien arabe. J'eus besoin de prudence pour contenir ma joie

[1] *El Alcana* (le quartier des merciers).

quand ce titre frappa mes oreilles; j'achetai, au détriment du marchand de soie, tous les papiers du jeune homme pour un demi-réal. S'il eût été plus avisé et avait connu mon desir, il aurait pu s'en promettre plus de dix et les aurait eus. Je me retirai aussitôt dans le cloître de la grande église avec mon Maure, le priant de me traduire en castillan tout ce qui avait rapport à l'histoire de Don Quijote, sans ajouter ni retrancher la moindre chose, et lui offrant de le payer à sa volonté. Il se contenta de deux arrobes [1] de raisins secs avec deux mesurés de froment, et me promit de traduire le tout fidèlement, et en peu de temps. Pour faciliter l'affaire et ne pas perdre de vue une découverte aussi précieuse, j'emmenai le Maure chez moi, où, en un peu plus de six semaines, la version fut faite, telle que je vous la donne. Sur la première feuille du livre était peint au naturel le combat de Don Quijote et du Biscayen, dans la même posture où nous les avons laissés, tous deux l'épée haute, l'un couvert de sa rondache, et l'autre de son coussin. La mule du Biscayen était si fidèlement dessinée, qu'au premier coup d'œil on la reconnaissait pour une mule de louage; aux pieds du Biscayen était écrit : *Don Sancho de Azpeytia* (c'était sans doute son nom), et, sous ceux de Rossinante : *Don Quijote*. Rossinante était admirablement bien peint, si long, si raide, si maigre, si efflanqué, l'épine du dos si saillante, si étique, en un mot, qu'il faisait voir bien clairement avec combien de raison et de convenances le nom de Rossinante lui avait été donné. Tout auprès était Sancho Pança, tenant son âne par le licou; au-dessous était écrit : *Sancho Zancas*, sans doute parcequ'il avait, comme le montrait la peinture, la panse large, la taille ramassée, les jambes longues; c'est pour cela que l'histoire lui donne indifféremment les surnoms de Pança et de Zancas [2]. Il y avait encore d'autres particularités dans cette peinture, mais de peu d'importance, et qui n'ajoutent rien à l'exactitude de cette histoire : il n'y en a point

[1] Vingt-cinq livres de France.

[2] *Zanca* signifie en espagnol jambe sans mollet.

de mauvaise quand elle est véridique. On objectera peut-être, contre la fidélité de celle-ci, que l'auteur est arabe, et qu'ils sont tous naturellement menteurs. Mais, au contraire, ils sont si fort nos ennemis, que celui-ci aura plutôt retranché qu'ajouté. En effet, il me semble que, lorsqu'il devait le plus s'étendre sur les louanges d'un si bon chevalier, il les a passées sous silence à dessein : conduite indigne d'un historien, qui doit être ponctuel, fidèle, exempt de passion, et que l'intérêt, la crainte, les préventions fâcheuses, l'affection, ne doivent jamais écarter du sentier de la vérité, fille de l'histoire, cette rivale du temps, dépositaire de nos actions, témoin du passé, exemple pour le présent, avertissement pour l'avenir. Je suis assuré que, dans celle-ci, on trouvera tout ce qu'on peut desirer de plus agréable, et s'il y manque quelque chose, ce sera, suivant moi, la faute du chien d'auteur [1], et non celle du sujet. Enfin, la seconde partie, suivant la traduction, commençait ainsi :

A l'air terrible des deux furieux et braves combattants, à voir leurs glaives tranchants levés sur leurs têtes, on eût dit qu'ils menaçaient et le ciel, et la terre, et les abîmes. Le premier qui déchargea son coup fut le colérique Biscayen, et ce fut avec tant de force et de furie, que, si l'épée ne lui eût tourné dans la main, ce seul coup eût mis fin à cet épouvantable combat, et à toutes les aventures de notre chevalier; mais le sort, qui le réservait pour de plus grandes choses, conduisit l'épée de son ennemi de manière que s'abattant sur l'épaule gauche, elle ne lui fit d'autre mal que de désarmer tout ce côté-là, après avoir emporté, chemin faisant, une grande partie de la salade, et la moitié de l'oreille. Le tout tomba avec fracas, laissant Don Quijote en fort mauvais état. Dieu puissant! qui pourra décrire maintenant la rage dont s'enflamma le cœur du héros de la Manche quand il se vit traité de la sorte? Elle fut telle que s'élevant de nouveau sur les étriers, et, ser-

[1] *Del galgo de su autor*. Cette épithète de *galgo* se donne souvent aux mécréants. Proprement, c'est un lévrier.

rant son épée, il en déchargea un si furieux coup droit sur le coussin et sur la tête de son ennemi, que malgré une aussi bonne défense, et comme si une montagne l'eût écrasé, le Biscayen commença à jeter le sang par le nez, par la bouche et par les oreilles, et à chanceler sur sa mule. Il serait tombé sans doute s'il ne lui eût promptement embrassé le cou; mais quoi qu'il fît, un moment après, il abandonna les étriers, étendant les bras; la mule, épouvantée de ce terrible coup, se mit à courir par la campagne, et après quelques sauts, jeta le cavalier à terre. Don Quijote regardait tout cela sans bouger de place, mais, voyant son adversaire à bas, il sauta promptement de cheval, et courant lui mettre la pointe de l'épée à la gorge, il lui cria de se rendre, ou qu'il lui couperait la tête. Le Biscayen était si étourdi qu'il ne pouvait proférer une parole, et mal lui en eût pris sans doute, dans la colère qui aveuglait Don Quijote, si les dames du coche, jusqu'alors spectatrices éperdues du combat, ne se fussent approchées, le priant avec instance de leur accorder la vie de l'écuyer. Notre héros répondit avec une gravité fière : Certes, je suis satisfait, belles dames, de consentir à ce que vous desirez; mais j'y mets cependant une condition, c'est que ce chevalier me donnera sa parole d'aller au Toboso se présenter de ma part devant l'incomparable Dulcinée, afin qu'elle dispose de lui selon sa volonté. Les dames tremblantes, sans s'informer davantage de ce qu'il demandait, ni quelle était cette Dulcinée, promirent pour l'écuyer tout ce que voulut Don Quijote. Sur votre parole, reprit-il, je ne lui ferai donc plus aucun mal, quoiqu'il l'ait bien mérité.

CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre Don Quijote et Sancho Panca, son écuyer.

Cependant Sancho, moulu des coups que lui avaient donnés les valets des bénédictins, s'était relevé, et avait regardé attentive-

ment le combat de son maître, priant Dieu dans son cœur de lui accorder la victoire, et qu'il y pût gagner quelque île, dont il le fît gouverneur, comme il le lui avait promis. Voyant donc le combat fini, et que Don Quijote allait remonter à cheval, il courut lui tenir l'étrier; mais avant qu'il montât, il se mit à genoux devant lui, et lui prenant la main, il la baisa en disant : Mon seigneur et maître, si vous avez pour agréable de me donner le gouvernement de l'île que vous venez de gagner dans ce périlleux combat, je me sens la force de la gouverner, quelque grande qu'elle puisse être, et aussi bien qu'autre qui jamais ait gouverné île dans le monde. Ami Sancho, répondit Don Quijote, considère que cette aventure et celles qui lui ressemblent ne sont pas des aventures d'îles, mais des rencontres de grands chemins, dont on ne se tire souvent que la tête brisée, ou avec une oreille de moins; prends patience, il s'offrira des aventures qui me permettront de te faire non-seulement gouverneur, mais mieux encore. Sancho l'en remercia vivement, lui baisa de nouveau la main et le bas de sa cotte d'armes, l'aida à monter à cheval, et monta lui-même sur son âne, suivant son seigneur, qui s'en alla au grand pas sans prendre congé des dames du coche, et sans leur parler davantage, et entra dans un bois voisin.

Sancho suivait au grand trot de son âne, mais Rossinante gagnait tant de chemin qu'il fut forcé, pour ne pas rester derrière de crier à son maître de l'attendre. Don Quijote, à ce cri, retint la bride de Rossinante, et l'écuyer fatigué l'ayant rejoint : Il me semble, seigneur, lui dit-il, qu'il serait bon de nous retirer dans quelque église : celui que vous avez combattu est en mauvais état, ils ne tarderont pas à avertir la sainte hermandad qui se saisira de nous, et, si une fois nous sommes en prison [1], nous aurons de la peine à en sortir. Tais-toi, dit Don Quijote : où as-tu vu ou lu que jamais chevalier errant ait été traduit en justice pour homicides commis par lui ? Je ne sais ce que c'est

[1] L'espagnol dit : *que nos ha de sudar el hopo* (le toupet nous suera) *primero que salgamos.*

que des omécilles [1], dit Sancho, et de ma vie je ne m'en suis enquis à personne, mais je sais fort bien que la sainte hermandad s'entremet dans les affaires de ceux qui se battent en duel; du reste, je ne m'en mêle point. Né t'inquiète pas, ami; dit Don Quijote, je te tirerais des mains des Chaldéens, à plus forte raison de celles de la sainte hermandad. Mais, dis-moi, vis-tu jamais un plus vaillant chevalier que moi dans le reste du monde? As-tu lu dans les histoires qu'un autre ait jamais eu plus de résolution à entreprendre, plus d'haleine à soutenir, plus de dextérité à frapper, et plus d'habileté à renverser? La vérité, dit Sancho, est que je n'ai jamais lu aucune histoire, parceque je ne sais ni lire ni écrire; mais j'oserais bien gager que de ma vie je n'ai servi un maître plus hardi que vous, et Dieu veuille que cette hardiesse ne soit pas récompensée comme je vous l'ai dit! Ce que je vous demande c'est de vous panser; il sort beaucoup de sang de votre oreille, et j'ai de la charpie et de l'onguent blanc dans mon bissac. Tout cela serait bien inutile, dit Don Quijote, si je m'étais souvenu de préparer une fiole du baume de fier-à-bras; une seule goutte nous épargnerait le temps et les remèdes! Quelle fiole et quel baume est-ce donc? dit Sancho. C'est un baume, dit Don Quijote, dont j'ai la recette en ma mémoire; avec lui on n'a pas à redouter la mort: elle ne peut venir à la suite d'aucune blessure. Ainsi, quand je l'aurai fait, et te l'aurai remis, tu n'as plus qu'à t'occuper d'une chose; si tu me vois dans un combat coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive souvent, tu n'as qu'à ramasser délicatement la moitié qui sera tombée, la rejoindre avec adresse, avant que le sang ne se refroidisse, à l'autre moitié restée sur la selle, prenant bien garde à les ajuster également. Ensuite, donne-moi seulement à boire deux traits de ce baume, et tu me verras aussi sain qu'une pomme. Si cela est, dit Sancho, je renonce dès ce moment au gouvernement de l'île que vous m'avez promise, et je ne demande rien en récompense de mes bons

[1] Cervantes joue sur les mots *Homicidios et omecillos*. *Catar omecillo*, signifie garder rancune.

services que la recette de cette précieuse liqueur. Je suis assuré qu'en quelque lieu que ce soit, elle vaudra toujours bien deux réaux l'once; et il ne m'en faut pas plus pour vivre honorablement et en repos. C'est à savoir maintenant si ce baume coûte beaucoup à faire. Avec moins de trois réaux on en peut faire trois pintes, répondit Don Quijote. Miséricorde! s'écria Sancho, qu'attendez-vous, seigneur, pour en faire et pour me l'enseigner? Arrête, reprit Don Quijote, je veux t'enseigner bien d'autres secrets et te donner bien d'autres récompenses. Pour le moment songeons à me panser, car mon oreille me fait plus de mal que je ne voudrais. Sancho tira de l'onguent et de la charpie de sa besace. Mais, quand Don Quijote aperçut sa salade brisée, peu s'en fallut qu'il ne perdît le reste de son jugement. Il mit la main sur son épée, et levant les yeux au ciel: Je jure, dit-il, par le créateur de toutes choses, et par les quatre saints Évangiles, là où ils sont écrits le plus au long, de vivre comme le fit le grand marquis de Mantoue, lorsqu'il jura de venger la mort de son neveu Baudouin, de ne manger pain sur nappe, de n'approcher point de sa femme, et de remplir beaucoup d'autres vœux dont je ne me souviens plus; mais je m'engage à les observer jusqu'à ce que j'aie pris vengeance de celui qui m'a fait cette injure. Seigneur, dit Sancho, réfléchissez que, si le chevalier fait ce que vous lui avez ordonné, en se présentant devant madame Dulcinée du Toboso, il s'est acquitté de son devoir, et ne mérite point d'autre peine, s'il ne commet un nouveau délit. Ce que tu dis est raisonnable, reprend Don Quijote; ainsi j'annule le serment quant au surcroît de vengeance; mais je le confirme et renouvelle, jusqu'à ce que j'aie ôté par force à quelque chevalier une autre salade aussi bonne que celle-ci. Et ne pense pas, Sancho, que ce soit un serment qui s'oublie comme un feu de paille: j'ai un modèle à suivre en ceci; la même chose advint exactement pour l'armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. Au diable tous ces serments, dit Sancho, ils sont nuisibles à la santé, et chargent la conscience. Hé! dites-moi, si nous ne trouvons de plusieurs jours un

homme armé d'une salade, que ferons-nous ? tiendrez-vous votre serment en dépit de tant d'accidents et d'incommodités, comme de dormir tout vêtu, de ne coucher jamais en lieu habité, et mille autres pénitences que contenait le vœu que vous voulez reproduire de ce vieux fou de marquis de Mantoue ? Faites bien attention que par ces chemins il ne passe point de gens armés, que l'on n'y trouve que des charretiers et muletiers qui ne portent point de salades, et n'en ont peut-être jamais entendu prononcer le nom. Tu te trompes, ami, dit Don Quijote, nous n'aurons pas été deux heures au milieu de ces chemins que nous y verrons plus de gens en armes qu'il n'en vint devant Albraque, à la conquête de la belle Angélique. Ainsi soit, reprit Sancho; Dieu veuille que tout réussisse, et que le temps arrive de gagner cette île qui me coûte si cher, quand je devrais mourir incontinent après ! Je t'ai déja dit, Sancho, de ne pas te mettre en peine de cela; si l'île venait à manquer, n'y a-t-il pas le royaume de Dinamark, et celui de Sobradise [1], qui te viendront comme une bague au doigt, et doivent te convenir d'autant mieux qu'ils sont en terre ferme ?

Mais laissons cela pour un autre temps, et regarde si tu as quelque chose à manger dans ton bissac, afin que nous allions promptement à la recherche de quelque château où nous puissions loger cette nuit, et faire le baume dont je t'ai parlé, car, je jure Dieu, l'oreille me fait grand mal. J'ai ici un oignon et un morceau de fromage avec quelques morceaux de pain, dit Sancho ; mais ce ne sont pas mets pour un vaillant chevalier comme vous. Que tu l'entends mal ! répondit Don Quijote. Apprends, Sancho, que c'est la gloire des chevaliers errants de passer un mois sans manger ; et quand ils mangent, c'est la première chose qu'ils trouvent sous la main. Tu n'en douterais pas si tu avais lu autant d'histoires que moi. Elles sont en grand nombre, et pourtant aucune ne dit que les chevaliers mangeassent, sinon par aventure, dans de somptueux ban-

[1] Voyez l'*Amadis de Gaule*, chap. XXI et XLII. Ce royaume de *Dinamarca* est imaginaire comme celui de *Sobradise*

quets ; le reste du temps, il n'en était pas question. Ils étaient hommes pourtant; comme on pense bien qu'ils ne pouvaient se passer de quelque nourriture et des autres nécessités naturelles, il est à croire que, passant leur vie dans les forêts et dans les déserts, sans cuisinier, leurs repas ordinaires étaient quelques mets rustiques, comme ceux que tu m'offres. Ainsi, ami Sancho, ne te chagrine point de ce qui me fait du plaisir; ne cherche pas à faire un monde nouveau, ni à détourner la chevalerie errante de son cours. Pardonnez-moi, dit Sancho, car je ne sais ni lire ni écrire, comme je vous l'ai dit, et je n'ai jamais su les règles de la chevalerie; à l'avenir, je garnirai le bissac de toute sorte de fruits secs, pour vous qui êtes chevalier; et pour moi, qui ne le suis pas, de quelques volailles et choses plus substantielles. Je ne dis pas, répliqua Don Quijote, que le chevalier errant soit obligé de ne manger que des fruits, mais que c'était là leur nourriture ordinaire, avec quelques herbes qu'ils trouvaient dans les champs, et que je connais ainsi qu'eux. C'est un grand bien que de connaître ces herbes, répondit Sancho, et je m'imagine que nous aurons un jour besoin de cette connaissance : sur ce, tirant les vivres du bissac, ils mangèrent en paix et de compagnie. Le desir de trouver un gîte leur fit abréger leur pauvre et frugal repas ; ils reprirent bientôt leurs montures, se hâtant d'arriver dans quelque bourg avant la nuit. Mais le soleil leur manqua, et avec lui l'espérance de trouver ce qu'ils desiraient, auprès de quelques cabanes de chevriers, où ils résolurent de s'arrêter. Autant Sancho éprouva de déplaisir de n'être pas dans quelque bon village, autant Don Quijote s'estima heureux de dormir à la belle étoile; il se figurait chaque fois que cela arrivait faire acte de possession et prouver d'autant mieux sa chevalerie.

CHAPITRE XI.

De ce qui arriva à Don Quijote avec les chevriers.

Notre chevalier fut très bien reçu des chevriers, et Sancho, ayant accommodé Rossinante et son âne du mieux qu'il put, s'en fut où l'attirait l'odeur de quelques morceaux de chèvre qui cuisaient dans une marmite. Malgré son desir de voir s'ils étaient en état de passer de la marmite à l'estomac, il s'en abstint parceque les bergers les tirèrent du feu, étendirent à terre quelques peaux de brebis, et servirent bientôt leur rustique repas; ils convièrent de bon cœur leurs hôtes à le partager. Ils étaient six dans cette bergerie qui s'assirent autour des peaux de brebis, après avoir, avec une politesse rustique, prié Don Quijote de prendre place sur une auge qu'ils retournèrent. Le chevalier s'assit, et Sancho se tenait debout pour lui servir à boire dans une coupe de corne. Don Quijote le voyant en cette attitude, lui dit: Afin que tu connaisses, Sancho, le bien qu'enferme en soi la chevalerie errante, et combien ceux qui en pratiquent les exercices, à quelque degré que ce soit, sont près d'être estimés et honorés dans le monde, je veux que tu te mettes à mon côté, assis dans la compagnie de ces bonnes gens, que tu ne fasses qu'un avec moi, qui suis ton seigneur et ton maître, mangeant au même plat, buvant au même verre; car on peut dire de la chevalerie errante ce qu'on dit de l'amour, il égalise tout. Grand merci, dit Sancho; mais je vous dirai que, si j'avais bien de quoi manger, je mangerais aussi bien et mieux seul et debout, qu'assis à côté d'un empereur. Pour dire la vérité, ce que je mange dans mon coin, sans gêne et sans cérémonie, ne fût-ce que du pain et un oignon, me semble préférable au coq d'Inde des tables où je suis obligé de mâcher lentement, de boire peu, de m'essuyer à chaque instant, sans oser tousser ni éternuer, quelque envie qu'il m'en prenne, ni faire d'autres choses que permettent la solitude et la liberté. Ainsi ces honneurs que vous voulez me faire, comme attaché à la chevalerie errante,

ainsi que je le suis par mes fonctions d'écuyer, changez-les en d'autres choses qui soient de plus de profit : celles-ci, bien que je les reçoive avec plaisir, j'y renonce pour jamais. Viens toujours te mettre là, dit Don Quijote : celui qui s'humilie, Dieu l'élève; et le tirant en même temps par le bras, il le fit asseoir auprès de lui. Les chevriers n'entendaient rien à ce jargon d'écuyer et de chevaliers errants, et ne faisaient que manger sans dire mot, regardant leurs hôtes, qui, avec autant d'appétit que d'aisance, avalaient des morceaux gros comme le poing. Les viandes mangées, on couvrit les peaux de quantité de glands secs, et d'une moitié de fromage qui n'était guère moins dur que du mortier. Cependant la corne n'était pas oisive; elle ne cessait d'aller et de venir à la ronde, tantôt pleine, tantôt vide, comme une roue à puiser de l'eau [1], et si souvent que, de deux outres de vin qu'il y avait là, une fut vidée.

Don Quijote, ayant bien satisfait son appétit, prit une poignée de glands, et, les considérant attentivement : Heureux âge [2], s'écria-t-il, siècles fortunés auxquels nos pères ont donné le nom d'âge d'or ! non que l'or, tant estimé dans ce siècle de fer, y fût obtenu sans aucune peine, mais parceque les mortels qui vivaient alors ne connaissaient point encore ces deux mots : le *tien* et le *mien*. Dans cet âge sacré, toutes choses étaient communes. Personne n'avait besoin pour soutenir son existence de se donner d'autre peine que de hausser la main, et de prendre le fruit doux et savoureux que le chêne robuste invitait libéralement à cueillir. Les claires fontaines, le courant des ruisseaux, fournissaient avec une magnifique abondance un breuvage limpide et salubre. L'active et ingénieuse abeille formait sa république dans le creux des rochers, dans les cavités des arbres, abandonnant à tous la fertile récolte, produit de son doux travail. Le liége vigoureux se dépouillait de lui-

[1] *Como arcaduz de noria.* Roue garnie de seaux à bascule, qui puisent l'eau et la versent dans un réservoir.

[2] Ce discours de Don Quijote est très célèbre, et cité comme un des plus beaux morceaux de l'ouvrage et de la langue.

même [1] de son épaisse et légère écorce, qui servit à couvrir les premières cabanes élevées sur des pieux grossièrement taillés, et pour se défendre des intempéries de l'air. Partout régnait la paix, l'amitié, la concorde. Le soc pesant de la charrue n'avait point encore osé ouvrir et creuser les entrailles sacrées de notre première mère, son sein vaste et fertile offrait de toutes parts sans contrainte les dons qui suffisaient alors à la subsistance et aux plaisirs de ses enfants. Alors les belles et naïves bergères allaient de vallée en vallée, de colline en colline, les cheveux tressés, sans autre voile que celui qu'exige, qu'a de tout temps exigé la pudeur. Leurs atours ne ressemblaient pas à ceux d'aujourd'hui, qu'enrichissent la pourpre de Tyr et la soie soumise à mille métamorphoses. Les feuilles verdoyantes des plantes, entrelacées avec celles du lierre, faisaient toute leur parure, et elles étaient aussi brillantes, aussi ornées que le sont aujourd'hui nos courtisanes, avec les rares et merveilleuses inventions que le désœuvrement leur a enseignées. Les douces paroles d'amour étaient l'expression de l'ame simple et sans détours qui les avait conçues. Nul art n'était mis en usage pour les embellir. La fraude, la fourberie, la malice n'avaient pas pris le masque de la franchise et de la vérité. La justice conservait toute son intégrité, sans redouter les atteintes de l'intérêt et de la faveur, qui l'avilissent et la persécutent. Les arrêts du caprice[2] n'entraient point encore dans les idées du juge, parce-qu'il n'y avait alors personne qui jugeât, ou qui fût jugé. Les jeunes filles, je l'ai dit, allaient en tous lieux seules, sans autre garde que leur honnêteté, sans craindre les desirs lascifs, les insultes de la licence. Leurs douces faiblesses n'étaient dues qu'à leur penchant, à leur seule volonté. Et maintenant, dans ce siècle abominable, aucune n'est en sûreté, fût-elle enfermée dans le labyrinthe de Crète. Partout se fait jour l'ardeur des poursuites coupables : avec l'air se commu-

[1] Cervantes ajoute : *sin otro artificio que el de su cortesia.* Légère tache dans un aussi beau morceau.

[2] *La ley del encaxe.*

nique le poison de l'amour qui les conduit à leur perte malgré toute leur retenue. Ce fut pour leur sûreté que, dans la suite, pour lutter contre l'accroissement de la perversité humaine, on institua l'ordre des chevaliers errants, défenseurs des vierges, protecteurs des veuves, appuis des orphelins et des malheureux. Je suis membre de cet ordre, mes frères, et je vous rends grâce du bon accueil que vous faites à moi et à mon écuyer. Car, quoique la loi naturelle oblige tous les hommes à protéger les chevaliers errants, sans connaître cette obligation, vous m'avez traité et accueilli de votre mieux, il est juste que je vous en témoigne ma gratitude de tout mon pouvoir.

Ce furent les glands qui rappelèrent dans la mémoire de nôtre chevalier l'âge d'or, et lui dictèrent cette longue harangue, dont il eût bien pu se dispenser. Les chevriers l'écoutèrent immobiles et la bouche béante, sans dire une seule parole. Sancho non plus ne disait mot, mangeait des glands, et visitait souvent la seconde outre, qu'on avait pendue à un liége pour en rafraîchir le vin. Le discours dura plus que le souper; quand il fut fini, un des bergers s'adressant à Don Quijote: Pour vous prouver, dit-il, seigneur chevalier, le desir sincère que nous avons de vous bien accueillir, nous essaierons de vous être agréable en vous faisant tout-à-l'heure entendre un de nos compagnons, qui ne tardera pas à arriver; c'est un berger fort amoureux et d'esprit vif, qui sait lire et écrire, et joue du violon [1] aussi bien qu'on le puisse desirer. A peine avait-il achevé de parler, qu'on entendit le son du violon, et bientôt on vit paraître un jeune garçon d'environ vingt-deux ans, et de fort bonne mine. Les bergers lui demandèrent s'il avait soupé; il répondit que oui. Ainsi, Antonio, dit celui qui venait de parler, tu nous feras bien le plaisir de chanter un peu, pour prouver à notre hôte que, dans nos bois et nos montagnes, on trouve encore des gens qui savent un peu de musique. Nous lui avons fait part de tes talents, et nous voudrions que tu les montrasses, afin de ne pas passer pour menteurs. Ainsi, assieds-

[1] *Rabel*, c'est une espèce de violon à trois cordes.

toi, et chante la romance que ton oncle le bénéficier a composée sur tes amours, et qui a tant plu à tout le voisinage. Je le veux bien, dit Antonio; et sans se faire davantage prier, il s'assit sur le tronc d'un chêne, accorda son violon et chanta la romance suivante :

Olalla, je sais que tu m'aimes, sans me l'avoir dit, même avec les yeux, qui sont le muet langage des amours.

Je sais que tu connais mon amour, et j'en suis plus sûr que tu m'aimes, parceque l'amour qui est connu ne fut jamais malheureux.

Il est bien vrai, Olalla, que plus d'une fois tu m'as fait croire que ton ame était de bronze, et ton sein blanc dur comme un rocher.

Mais au milieu de tes refus, de tes vertueux dédains, l'espérance a quelquefois laissé briller le reflet de ses couleurs.

Tes charmes ont entraîné ma foi, qui jamais n'a pu s'altérer par tes rebuts, ni s'accroître par ton accueil.

Si l'amour est douceur et courtoisie, la tienne m'instruit que mes espérances obtiendront le prix auquel j'aspire.

Si les services parviennent à attendrir le cœur, ceux que je t'ai consacrés me fortifient dans mon espoir.

Si tu as voulu y prendre garde, tu auras vu plus d'une fois que le lundi je prenais les habits dont je m'étais paré le dimanche.

Comme l'amour et la parure vont de compagnie, j'ai toujours voulu me montrer à toi sous mes habits de fête.

Je ne parle pas des danses où j'ai figuré pour toi, des sérénades que tu as écoutées à l'heure du repos, et au premier chant du coq.

Je ne répète pas les louanges que j'ai faites de ta beauté; bien que vraies, elles m'ont fait mal venir de quelques-unes.

Thérèse de Berrocal répondit aux louanges que je faisais de toi : « Tel « pense aimer un ange, qui se trouve n'avoir aimé qu'un singe,

« Grâce aux nombreux joyaux, aux faux cheveux, à des grâces d'em- « prunt qui trompent l'amour même. »

Je la démentis, elle se fâcha; son cousin vint prendre sa querelle, il me défia, et tu sais ce que je fis, ce qu'il fit aussi.

Je ne t'aime pas dans l'ombre, je ne prétends pas à toi pour que tu sois ma maîtresse, mes vœux sont plus honorables.

L'Église a des nœuds et des liens de soie; viens placer ton col sous ce joug, et tu verras comme j'y joindrai le mien.

Sinon, je jure maintenant, par le saint le plus révéré, de ne sortir de ces montagnes que pour me faire capucin.

Le chevrier cessa de chanter : Don Quijote le priait de chanter encore quelque chose; mais Sancho s'y opposa, parcequ'il aimait mieux dormir que d'écouter des chansons : Aussi, dit-il à son maître, vous pouvez dès à présent vous arranger de manière à passer la nuit; ces bonnes gens qui travaillent tous les jours ne peuvent la passer à chanter. Je t'entends, répondit Don Quijote, je vois que tes fréquentes visites à l'outre t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. Dieu soit béni, dit Sancho, tout le monde y a pris goût. J'en conviens, répliqua Don Quijote. Couche-toi donc où tu voudras. Ceux de ma profession ont meilleure grâce à veiller qu'à dormir. Mais auparavant, il serait bien de panser mon oreille, car elle me fait grand mal. Sancho se mit en devoir d'obéir : un des bergers qui vit la blessure dit à Don Quijote de ne pas se mettre en peine, et qu'il lui appliquerait un remède qui l'aurait bientôt guéri. En effet, il alla chercher des feuilles de romarin, qui croissait là en abondance, les mâcha, les mêla avec du sel, et les appliqua solidement sur l'oreille, assurant qu'il n'était pas besoin d'autres remèdes; ce qui se trouva vrai.

CHAPITRE XII.

De ce que raconta un chevrier à ceux qui étaient avec Don Quijote.

Sur ces entrefaites arriva un autre chevrier de ceux qui allaient à la provision. Camarades, dit-il, savez-vous ce qui se passe au village? Et comment le saurions-nous? répondit l'un d'eux. Apprenez donc, reprit le chevrier, que ce fameux ber-

ger, cet étudiant, appelé Chrysostôme, est mort ce matin, et l'on assure qu'il est mort d'amour pour cette endiablée Marcelle, la fille de Guillaume le riche, celle que vous voyez rôder dans ces lieux en habit de bergère. Pour Marcelle! dit un des bergers. Pour elle-même, répondit-il; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que par son testament, Chrysostôme ordonne qu'on l'enterre au milieu des champs, comme un Maure, au pied de la roche d'où sort la fontaine du Liége, parcequ'on prétend (et il l'a dit lui-même, assure-t-on,) que c'est là qu'il l'a vue pour la première fois. Il a encore ordonné d'autres choses que nos anciens disent qu'on n'exécutera point, et qu'il serait mal d'accomplir, parcequ'elles ressemblent aux coutumes des gentils. Mais Ambrosio, cet autre étudiant, l'ami du mort, qui porte aussi l'habit de berger, répond que tout doit s'exécuter comme Chrysostôme l'a ordonné. Tout le village est en rumeur là-dessus. Cependant on assure que tout se fera conformément au vœu d'Ambrosio et des autres bergers ses amis, et ils viendront demain l'enterrer en grande pompe au lieu indiqué. Pour moi, je pense que ce sera chose curieuse à voir, aussi ne manquerai-je pas d'y aller, si je ne suis pas obligé de retourner demain au village. Nous irons tous, dirent les bergers; nous tirerons au sort qui restera pour garder les chèvres. Bien dit, Pedro, ajouta un des chevriers; mais il ne sera pas besoin de tirer au sort, je demeurerai pour tous : ne pensez pas que ce soit par vertu, ou faute de curiosité. Cette épine que je me suis fourrée dans le pied l'autre jour m'empêche de marcher. Nous ne t'en remercions pas moins, répondit Pedro. Alors Don Quijote pria Pedro de lui dire quels étaient le mort et la bergère. Nous ne savons autre chose, répondit Pedro, sinon que le mort était un riche hidalgo, habitant un village de ces montagnes, qui avait étudié pendant plusieurs années à Salamanque, puis était revenu dans son village avec la réputation d'un homme savant, surtout, à ce qu'on disait, dans la science des étoiles : il savait tout ce que faisaient au ciel le soleil et la lune, et ne manquait jamais d'annoncer les éclipes. C'est

éclipses, mon ami, interrompit Don Quijote, et non pas éclipes, qu'il faut appeler l'obscurcissement de ces deux grandes lumières. Mais Pedro, qui ne s'arrêtait pas à ces misères, poursuivit sa narration. Il devinait quand l'année devait être abondante ou estérile. Vous voulez dire stérile, reprit Don Quijote. Estérile ou stérile c'est tout un, reprit Pedro; tant y a que ses parents et ses amis, qui croyaient ses avis et suivaient ses conseils, devinrent riches en peu de temps. Tantôt il leur disait : Semez cette année de l'orge et non du froment; une autre fois : Semez des pois chiches, et non de l'orge. L'année qui vient sera abondante en huiles, mais les trois années suivantes on n'en amassera pas une goutte. Cette science s'appelle astrologie, dit Don Quijote. Je ne sais pas comment elle s'appelle, dit Pedro, mais je sais bien qu'il savait tout cela, et encore davantage. Finalement, quelques mois après son retour de Salamanque, nous le vîmes un jour, quittant le long habit d'écolier, vêtu en berger, avec sa peau de mouton et son troupeau, et avec lui Ambrosio, son grand ami, le compagnon de ses études, habillé de même. J'oubliais de vous dire que ce Chrysostôme était un grand faiseur de chansons, qu'il composait tous les noëls qui se chantent la nuit de la naissance de Notre-Seigneur, aussi bien que les actes de la Fête-Dieu que représentent les jeunes garçons du village; et chacun disait qu'il ne se pouvait rien de mieux. Quand on vit ces deux étudiants habillés en bergers, on fut bien étonné d'un changement si peu attendu, et on ne pouvait deviner la cause d'une métamorphose si étrange. Le père de Chrysostôme venait de mourir, le laissant héritier de grands biens, tant meubles qu'immeubles, avec quantité de bétail, gros et menu, et beaucoup d'argent comptant. Tout cela fut dévolu au jeune homme, et en vérité il le méritait bien; car il était bon compagnon, charitable, ami des gens de bien, et avait une face de bénédiction. On sut enfin que ce changement de costume ne s'était fait que pour suivre dans ces déserts les pas de la bergère Marcelle, dont le pauvre défunt était devenu amoureux. Je vais vous dire main-

tenant qui est cette jeune fille, il est bon que vous le sachiez. Peut-être, et même assurément, vous n'entendrez jamais rien de pareil en votre vie, quand vous vivriez autant que Sarna. Dites Sarra, reprit Don Quijote, qui ne pouvait souffrir ces altérations de mots. La Sarna [1] vit assez longtemps, répliqua le chevrier; mais si vous allez blâmant ainsi toutes mes paroles, nous n'aurons pas fini d'un an. Pardonnez-moi, mon ami, répondit Don Quijote, je l'ai fait à cause de la grande différence qu'il y a entre Sarna et Sarra; mais vous avez bien dit : Sarna vit plus que Sarra. Continuez votre histoire, je ne vous interromprai plus. Je dis donc, poursuivit le chevrier, qu'il y avait dans notre village un laboureur nommé Guillaume, encore plus riche que le père de Chrysostôme, et à qui Dieu, par-dessus ces richesses, donna une fille dont la mère mourut en accouchant. C'était bien la plus honnête femme du pays. Il me semble que je la vois encore avec cette face [2] épanouie où rayonnait la santé; surtout bonne ménagère, et amie des pauvres; je gagerais que son ame à l'heure qu'il est jouit de la vue de Dieu dans l'autre monde. Guillaume mourut de regret de la mort d'une si bonne femme, et laissa sa fille Marcelle, jeune et riche, entre les mains d'un prêtre, son oncle, bénéficier dans notre village. La petite croissait et devenait si belle qu'elle nous faisait souvenir de la beauté de sa mère, qui en avait beaucoup, et l'on jugeait déja que la fille la surpasserait encore : aussi n'eut-elle pas atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, que personne ne la voyait sans bénir Dieu de l'avoir faite si belle, et la plupart en devenaient fous d'amour. Son oncle la gardait avec beaucoup de soin, et la tenait fort resserrée; mais, malgré tout, le bruit de sa beauté se répandit de telle sorte que, soit pour elle, soit pour ses grands biens, les plus riches partis du village et des environs la demandèrent en mariage, priant,

[1] Cette froide équivoque, désavouée par le bon goût, ne saurait être saisie en français. *Sarna*, en espagnol, signifie la gale, qui dure toujours trop, au gré du malade.

[2] Del un cabo tenia el sol y del otro la luna, littéralement, cette face : *qui d'un côté était le soleil, et de l'autre la lune.*

sollicitant, importunant son oncle. Le bon prêtre eût bien desiré la marier quand il la vit en âge; mais, en bon chrétien, il ne le voulut point faire sans son consentement. Son intention n'était pas, en différant le mariage de sa nièce, de profiter des avantages que lui offrait l'administration de son bien, on lui a rendu justice sur cela dans plus d'une veillée du village; car, il est bon que vous le sachiez, seigneur chevalier errant, dans ces hameaux, on parle de tout son murmure de tout. Soyez persuadé, comme je le suis, que le prêtre qui oblige ses paroissiens à dire du bien de lui, surtout dans les villages, doit être d'une bonté au-dessus de tout. Vous avez bien raison, dit Don Quijote; mais continuez, je vous prie. L'histoire est très intéressante, et vous la racontez, ami Pedro, de fort bonne grâce. Que celle de Dieu ne mè manque pas, répondit Pedro, c'est le plus important. Vous saurez donc que, quelque proposition que l'oncle fît à sa nièce, quelque chose qu'il lui pût dire des bonnes qualités de chacun de ceux qui la demandaient, en la priant de choisir celui qui lui plairait le plus, et de se marier, jamais elle ne répondit autre chose sinon qu'elle n'y pensait pas encore, et qu'elle était trop jeune pour se croire capable de supporter le fardeau du mariage. Avec des excuses en apparence si raisonnables, elle se délivrait des importunités de son oncle. Il attendait qu'elle fût un peu plus avancée en âge, espérant qu'elle ferait elle-même un choix. Les pères, disait-il, et avec raison, ne doivent pas établir les enfants contre leur gré. Enfin, un jour, sans que je puisse dire pourquoi, voilà la délicate Marcelle devenue tout à coup bergère, et, sans écouter son oncle et tous ceux du village qui l'en voulurent détourner, elle se mêle aux autres bergères, pour aller garder son propre troupeau. Aussitôt qu'on la vit en public, et que sa beauté parut à découvert, je ne saurais dire combien de jeunes gens, tant gentilshommes que riches laboureurs, se sont faits bergers comme Chrysostôme, et la suivent dans ces campagnes, pour obtenir son amour. Le défunt fut du nombre, comme vous le savez, et l'on disait qu'il ne l'aimait pas, mais qu'il

l'adorait; qu'on ne pense pas du reste que Marcelle en choisissant une façon de vivre si libre et de si peu de retenue, ait jamais donné le moindre indice, le moindre prétexte qui autorisât à déprécier sa prudence ou son honnêteté : au contraire, elle veille sur sa réputation avec tant de soin, que de tous ceux qui la servent, aucun ne s'est vanté et ne pourrait avec vérité se vanter qu'elle lui ait jamais donné la moindre espérance. Elle ne fuit point la conversation des bergers, et les traite civilement, amicalement; mais s'il arrive que l'un d'eux se hasarde à lui découvrir sa passion, quelque innocente qu'elle soit, et ne tendant qu'au mariage, elle le repousse bien loin [1]. Avec ces manières, elle cause plus de dommages dans le pays que ne pourrait faire la peste : car son affabilité, sa beauté portent tous les cœurs à l'aimer, à la servir, et ses rigueurs, ses mépris les conduisent au désespoir. Ils ne savent plus que l'appeler cruelle et ingrate, et lui donner des noms semblables qui rendent témoignage de sa résolution. Si vous restiez quelques jours parmi nous, seigneur, vous entendriez retentir nos montagnes et nos vallées des gémissements de ces pauvres amants méprisés. Non loin d'ici est un bouquet d'environ deux douzaines de hêtres, vous n'en trouverez pas un seul dont l'écorce ne porte gravé le nom de Marcelle : une couronne est quelquefois au-dessus, comme si l'amant voulait dire qu'elle porte et qu'elle mérite la couronne de la beauté. Là soupire un berger, plus loin un autre se lamente; on entend ici des chansons amoureuses, et là des plaintes désespérées. Tel passe toutes les heures de la nuit assis au pied d'un chêne ou d'un rocher, et là, sans clore ses yeux éplorés, le soleil le trouve encore ravi dans ses pensées; un autre, sans donner jour ni trêve à ses soupirs, demeure, à l'ardeur du midi le plus accablant, étendu sur le sable brûlant, et implore par ses cris la pitié du ciel. Mais la belle Marcelle toujours libre, triomphe, sans y prendre garde, des uns et des autres; nous tous,

[1] Il y a dans l'espagnol : *los arroja de si como con un trabuco* (engin de batterie).

qui la connaissons, attendons ce qui arrivera de cette conduite altière, et quel sera le mortel heureux qui pourra dompter ce cœur farouche et posséder une beauté si rare. Tout ce que je viens de vous conter étant la pure vérité, je ne doute point de ce qu'a dit notre berger des causes de la mort de Chrysostôme. Ainsi, je vous le conseille, seigneur, ne manquez pas de vous trouver demain à son enterrement; ce sera sans doute une chose à voir, car il avait beaucoup d'amis, et il n'y a pas une demi-lieue de ce village à l'endroit où il doit être enterré. Je n'aurai garde d'y manquer, répondit Don Quijote, et je vous rends grâce du plaisir que m'a fait votre histoire. Oh! vraiment, répliqua le chevrier, je ne sais pas encore la moitié de ce qui est arrivé aux amants de Marcelle; mais nous rencontrerons peut-être demain, en chemin, quelque berger qui nous dira le reste; maintenant, seigneur, vous ferez bien d'aller dormir dans quelque endroit à couvert, parceque le serein pourrait nuire à votre blessure, quoiqu'il n'y ait rien à craindre avec l'emplâtre que nous y avons mis. Sancho, qui donnait au diable les longs récits du chevrier, pressa son maître d'entrer dans la cabane de Pedro. Il le fit à la fin, mais ce fut pour passer le reste de la nuit à penser à sa Dulcinée, à l'imitation des amants de Marcelle. Sancho, de son côté, s'accommoda entre son âne et Rossinante, et dormit, non comme un amant maltraité, mais comme un homme qui avait été accablé de coups.

CHAPITRE XIII.

Fin de l'histoire de Marcelle, et autres événements.

L'aurore commençait à peine à colorer l'orient, quand cinq des chevriers se levèrent, et vinrent demander à Don Quijote, en l'éveillant, s'il était encore dans le dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostôme, ajoutant qu'ils lui feraient compagnie.

Ce dernier, qui ne demandait pas mieux, se leva, donnant ordre à Sancho de seller et bâter à l'instant, ce qui fut fait promptement, et aussitôt ils se mirent en route. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue quand, à la jonction de deux chemins, ils virent s'avancer vers eux six bergers vêtus de pelisses noires, couronnés de cyprès et de laurier-rose, chacun tenant en main un gros bâton de houx. Avec eux venaient deux gentilshommes à cheval, en bon équipage et suivis de trois valets à pied. Ils se saluèrent civilement en s'abordant, et se demandèrent les uns aux autres où ils allaient, et, voyant qu'ils se dirigeaient tous vers le lieu de l'enterrement, ils cheminèrent de compagnie. Un des cavaliers, s'adressant à l'autre, lui dit : Seigneur Vivalde, je crois que nous pourrons regarder comme bien employé le temps que nous consacrons à voir cette cérémonie, qui ne peut être que remarquable, après les choses étranges que ces bergers nous ont contées du pasteur mort et de la bergère homicide. J'en suis persuadé comme vous, dit Vivalde, et je retarderais plutôt mon voyage, non d'un jour, mais de quatre, pour ne pas manquer de m'y trouver. Don Quijote leur demanda ce qu'on leur avait raconté de Chrysostôme et de Marcelle. L'un d'eux répondit que ce matin même ils avaient rencontré ces bergers, et que, les voyant en si tristes atours, ils leur en avaient demandé la cause ; l'un d'eux la leur avait apprise, en leur faisant l'histoire d'une bergère appelée Marcelle, aussi belle qu'inhumaine, des amours de plusieurs jeunes gens qui la recherchaient, et de la triste fin de Chrysostôme à l'enterrement duquel ils se rendaient. En un mot, ils redirent à Don Quijote tout ce que Pedro lui avait appris déja. Après ce sujet on en entama un autre. Vivalde demanda à notre chevalier ce qui l'obligeait d'aller armé de la sorte, dans un pays où tout était en paix. Les devoirs de ma profession, répondit Don Quijote, ne me permettent pas d'aller vêtu d'une autre manière. La mollesse, la bonne chère, et le repos, ont été inventés pour les courtisans efféminés ; le travail, les soucis et les armes sont le partage de ceux qu'on

appelle dans le monde des chevaliers errants, au nombre desquels je suis quoique indigne et le moindre de tous. A ces mots ils reconnurent que Don Quijote était fou ; mais, pour s'en assurer mieux et connaître de quel genre était sa folie, Vivalde lui demanda ce qu'il entendait par chevaliers errants. N'avez-vous pas lu, seigneurs, répondit Don Quijote, les annales d'Angleterre, où il est parlé des fameux exploits du roi Artur, que, dans notre langue castillane, nous nommons Artus ? Une tradition ancienne et générale dans la Grande-Bretagne rapporte qu'il n'est pas mort, mais que par enchantement il a été changé en corbeau, et qu'un jour il doit revenir en sa première forme, et ressaisir son sceptre et son royaume ; ce qui fait que, depuis ce temps, on ne trouverait pas qu'un Anglais eût tué un seul corbeau [1]. Ce fut au temps de ce grand roi qu'on institua le fameux ordre des chevaliers de la Table ronde, et qu'eurent lieu les amours de Don Lancelot du Lac avec la reine Genièvre, dont la très honorée dame Quintagnone fut la médiatrice et la confidente. Amours qui firent naître cette romance si renommée, et tant chantée dans notre Espagne :

« Il n'y eut jamais de chevalier si bien servi des dames que Lancelot
« quand il vint d'Angleterre [2]. »

avec la suite si douce et si agréable de ses faits de combats et d'amours.

Depuis ce temps, l'ordre de chevalerie s'étendit et se développa dans les diverses parties du monde. Amadis de Gaule et ses descendants jusqu'à la cinquième génération, le brave Félix-Marte d'Hircanie, et ce Tirant le Blanc qu'on ne saurait assez louer, s'y rendirent célèbres par leurs exploits, ainsi que l'invincible don Bélianis de Grèce que nous avons vu presque de notre temps. Voilà, seigneurs, ce que c'est qu'un chevalier

[1] Voyez, sur cette métamorphose du roi Artur, les *Hauts faits d'Esplandian*, chap. XCIX.

[2] Voyez ci-dessus, page 18, où Don Quijote parodie pour lui-même ces premiers vers.

errant : leur ordre est la chevalerie errante dont moi pécheur je fais profession, comme je vous l'ai dit, et je l'exerce ainsi que le pratiquèrent les chevaliers du temps passé. C'est pourquoi je parcours ces déserts, cherchant les aventures, résolu de dévouer mon bras et ma personne à la plus périlleuse que le sort pourra m'offrir, pour le secours des faibles et des malheureux. Ce discours acheva de convaincre les voyageurs de la folie de Don Quijote et de la nature de son égarement. Ils n'en furent pas moins surpris que tous ceux qui en étaient témoins pour la première fois. Vivalde, qui était d'une humeur enjouée et spirituelle, voulut lui fournir l'occasion de poursuivre ses folies pour achever gaiement le peu de chemin qui leur restait à faire jusqu'au lieu des funérailles. Il me semble, lui dit-il donc, seigneur chevalier errant, que vous avez embrassé une des plus dures conditions du monde, et je ne crois pas que celle des chartreux soit aussi austère. Aussi austère, cela pourrait être, répondit notre héros; mais aussi nécessaire, non, je n'en forme aucun doute. Le soldat qui met à exécution les ordres de son capitaine, ne fait pas moins que ce capitaine qui les a donnés. Je veux dire que les religieux, en toute paix et repos, demandent au ciel le bien de la terre ; mais nous, soldats et chevaliers, nous exécutons ce qu'ils demandent, le conservant par la valeur de notre bras et le tranchant de nos épées : nous ne le faisons pas sous un toit, mais à ciel découvert, servant de but aux plus insupportables rayons du soleil d'été, exposés aux glaces de l'hiver. Aussi sommes-nous les ministres de Dieu sur la terre, les bras exécuteurs de sa justice. Comme la guerre et les choses qui en dépendent ne se peuvent faire sans fatigues, sans sueurs, sans travaux excessifs, ceux qui en font profession ont conséquemment une profession beaucoup plus dure que ceux qui, dans une paix non interrompue, prient Dieu de secourir les nécessiteux. Je ne prétends pas dire, et je ne pense pas même que l'état du chevalier errant soit aussi saint que celui du religieux cloîtré. Je tire seulement cette conséquence des maux que j'endure, que cet état

est beaucoup plus pénible, plus laborieux, plus sujet à la faim et à la soif, en un mot, plus misérable [1], comme on n'en peut douter, après les fâcheuses aventures que tant de chevaliers ont éprouvées dans leur vie : s'il en est qui soient devenus empereurs par la valeur de leur bras, croyez qu'ils l'ont bien payé de leur sueur et de leur sang; et que, si ceux qui sont parvenus à ce rang n'avaient pas reçu l'aide d'enchanteurs et de sages, ils auraient été frustrés de leurs desirs et trompés dans leurs espérances.

Je suis de cet avis, répliqua Vivalde; mais une chose entre plusieurs autres me choque dans les chevaliers errants; quand ils sont sur le point d'aborder quelque grande aventure avec péril évident pour leur vie, ils oublient toujours de recourir à Dieu, comme tout chrétien doit le faire en telles occasions, et se recommandent seulement à leurs dames, avec autant de dévotion que si elles étaient leur Dieu; et cela, suivant moi, sent un peu le paganisme. Seigneur, répondit Don Quijote, il n'y a absolument pas moyen de faire autrement; le chevalier qui en voudrait user différemment agirait fort mal. C'est un usage consacré dans la chevalerie, que le chevalier errant, qui est sur le point d'entreprendre quelque grand fait d'armes en présence de sa dame, tourne amoureusement les yeux vers elle, comme pour la prier de lui être favorable, et de le secourir dans le péril : il est même obligé, quand personne ne l'entendrait, de lui adresser quelques mots entre les dents, par lesquels il se recommande à elle de tout son cœur; nous en avons une infinité d'exemples dans les histoires. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne doive aussi se recommander à Dieu, il en a le temps et l'occasion pendant le combat. Il me reste encore un scrupule, répliqua Vivalde : j'ai lu plusieurs fois que deux chevaliers se prenaient de paroles; de propos en propos, la colère les gagnait, et, tournant tout à coup leurs chevaux pour prendre champ, ils fondaient à bride abattue l'un sur l'autre, se recommandant

[1] *Mas trabajoso, y mas aporreado, y mas hambriento, y sedento, miserable roto, y piojoso.*

à leurs dames au milieu de la course; il arrivait ordinairement de ces rencontres que l'un était renversé sur la croupe de son cheval, percé de part en part, et que l'autre eût été porté par terre s'il ne se fût pris aux crins pour prévenir sa chute. Or, je ne vois pas, moi, comment le mort peut avoir trouvé le temps de se recommander à Dieu dans une affaire si promptement expédiée. Il eût mieux valu que les vœux adressés dans la carrière à sa dame, il les adressât à celui que son devoir de chrétien l'oblige d'implorer; d'autant plus que tous les chevaliers errants n'ont pas, à mon sens, des dames à qui se recommander, car ils ne sont pas tous amoureux. Cela ne saurait être, dit Don Quijote; il ne saurait y avoir de chevalier errant sans dame; et l'amour leur est aussi naturel que les étoiles le sont au ciel. Jamais on n'a lu d'histoire où se soit trouvé un chevalier sans amour. Par cette seule raison qu'il n'en aurait pas, il ne serait pas tenu pour chevalier légitime, mais pour bâtard, entré dans la forteresse de la chevalerie, non par la porte, mais par-dessus les murs, comme un brigand et un voleur. Il me semble pourtant, dit Vivalde, si j'ai bonne mémoire, avoir lu que don Galaor, frère du valeureux Amadis de Gaule, n'eut jamais de dame reconnue qu'il pût invoquer dans les combats, et cependant il n'en fut pas moins estimé; car c'était un vaillant et fameux chevalier. Une hirondelle ne fait pas le printemps, répondit Don Quijote : je sais d'ailleurs que ce chevalier était amoureux en secret; s'il faisait la cour à toutes celles qu'il trouvait à son gré, c'était par une inclination naturelle, dont il n'était pas le maître; il est certain, malgré tout, qu'une seule dame fut maîtresse de sa volonté [1], et qu'il se recommandait souvent à elle en secret, car il se piquait d'une discrétion extraordinaire. Eh bien, poursuivit le gentilhomme, puisqu'il est de l'essence du chevalier errant d'être amoureux, on peut bien croire que vous aimez aussi, puisque vous êtes de la profession, et si votre seigneurie ne se pique pas d'être aussi discrète que Galaor, je la supplie instamment, au nom de toute

[1] Don Quijote a en vue la belle Aldeba. Voyez l'*Amadis de Gaule*, chap. 20.

la compagnie, de nous apprendre le nom, la patrie, la condition de sa dame, et de nous faire le tableau de sa beauté. Elle doit s'estimer heureuse que tout le monde sache qu'elle est aimée et servie par un chevalier tel que vous paraissez être. Don Quijote poussa un profond soupir, et dit : Je ne puis assurer si cette douce ennemie trouve bon ou mauvais que l'on sache que je la sers; je vous dirai seulement, pour répondre à ce que vous me demandez avec tant de courtoisie, que son nom est Dulcinée, sa patrie le Toboso, bourg de la Manche; quant à la qualité, elle est au moins princesse, puisqu'elle est dame souveraine de mes pensées. Sa beauté est plus qu'humaine, car elle réalise en sa personne tous ces chimériques et impossibles attributs de perfection que les poëtes donnent à leurs héroïnes. Ses cheveux sont d'or, son front, l'image des champs Élysées; ses sourcils, deux arcs célestes, ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses lèvres du corail, ses dents des perles, son cou d'albâtre, son sein de marbre, ses mains d'ivoire, sa blancheur celle de la neige, et ce que la pudeur dérobe à tous les yeux est tel, autant que je le présume, qu'une modeste réflexion peut en estimer le prix, mais est impuissante à le comparer. Nous desirerions connaître sa naissance et sa généalogie, dit Vivalde. Elle ne descend pas, répondit Don Quijote, des anciens Curtius, des Caïus, ou des Scipions de Rome; des Colonnes ou des Ursins modernes; des Moncades ou des Réquesens de Catalogne; elle n'appartient pas non plus aux Rebellas ou aux Villanovas de Valence; aux Palafox, Nuzas, Rocabertis, Corellas, Lunas, Alagones, Urreas, Foces, ou Gurreas d'Aragon; aux Cerdas, Manriques, Mendozes, ou Guzmans de Castille; elle ne tire pas son origine des Alencastros, des Pallas et des Menezes de Portugal. Elle est de la maison du Toboso de la Manche; sa race, quoique moderne, peut être la noble souche des plus illustres familles des siècles à venir; et qu'on ne me réplique pas à-dessus, si ce n'est aux conditions qu'écrivit Zerbin au pied du trophée des armes de Roland :

Que nul n'y touche, s'il ne peut les disputer à Roland[1].

Pour moi, dit Vivalde, encore que je sois des Cachopins de Laredo, je ne prétends pas entrer en comparaison avec la famille du Toboso de la Manche, quoiqu'à dire le vrai, ce soit la première fois que ce nom vient à mes oreilles. Comment est-il possible, répondit Don Quijote, que ce nom ne soit pas parvenu jusqu'à vous? Toute la compagnie écoutait attentivement cette conversation, et les bergers et chevriers eux-mêmes demeurèrent convaincus de l'extravagance du chevalier. Sancho Pança était seul à croire tout ce que disait son maître, dont il connaissait la sincérité, et qu'il n'avait pas perdu de vue depuis le berceau; s'il avait quelque doute, c'était sur cette belle Dulcinée, car, quoiqu'il fût voisin du Toboso, jamais tel nom ni telle princesse n'étaient parvenus à sa connaissance.

Ils allaient ainsi discourant, lorsqu'ils aperçurent, dans un chemin creux, entre deux montagnes, descendre une vingtaine de bergers tous vêtus de pelisses de laine noire, et couronnés de guirlandes qu'on vit ensuite être d'ifs et de cyprès. Six d'entre eux portaient un cercueil tout couvert de rameaux et de fleurs : Voilà, dit un des chevriers en les apercevant, ceux qui portent le corps de Chrysostôme, et le pied de cette montagne est le lieu qu'il a désigné pour sa sépulture. Ils se hâtèrent, et arrivèrent au moment où les bergers posaient le cercueil à terre, quatre d'entre eux, armés de pioches, creusaient une fosse à côté d'un rocher. Les deux troupes s'abordèrent avec courtoisie; Don Quijote et ses compagnons se mirent à considérer le cercueil, dans lequel ils virent, sous les fleurs, un corps sans vie vêtu d'habits de berger, et qui paraissait celui d'un homme de trente ans. Tout mort qu'il était, on jugeait aisément qu'il avait été beau et bien fait. On voyait autour de lui dans le cercueil

[1] . . . . *Nadie las mueva*
Que estar no pueda con Roldan á prueba.

L'Arioste a dit :

Nessun la muova
Que star non possa con Roldan a proba.

quelques livres et quantité de papiers et de cahiers ouverts et fermés ; tous les assistants, ceux qui creusaient la fosse et ceux qui regardaient, observaient un profond silence, que rompit à la fin un de ceux qui avaient apporté le corps, pour dire à un autre : Regarde bien, Ambrosio, si c'est ici le lieu qu'a choisi Chrysostôme, toi qui veux qu'on exécute son testament avec tant d'exactitude. C'est ici même, répondit Ambrosio, c'est là que mon malheureux ami m'a cent fois raconté sa pitoyable aventure. Ce fut ici qu'il me dit avoir vu pour la première fois cette ennemie mortelle du genre humain, et qu'il lui fit la première déclaration d'un amour aussi honnête que sincère; ce fut encore ici que l'impitoyable Marcelle acheva de le désespérer par ses mépris, au point d'amener le dernier acte de sa triste vie ; c'est enfin dans ce lieu qu'en mémoire de tant d'infortunes, il a voulu que son corps fût pour jamais enseveli[1]. Se tournant ensuite vers Don Quijote et les autres : Seigneurs, continua-t-il, ce corps, que vous considérez avec des yeux de compassion, renfermait une ame que le ciel avait ornée de ses plus riches dons. C'est le corps de ce Chrysostôme, qui fut unique par son esprit, sa courtoisie et sa bonne grâce, phénix en amitié, magnifique sans mesure, grave sans présomption, plaisant sans bassesse, en un mot, le premier dans tout ce qu'on peut appeler bien, et sans égal dans tout ce qu'on peut nommer infortune. Il aima, il fut haï ; il adora et fut méprisé ; il voulut fléchir une beauté fière, amollir un marbre, courir après le vent, donner des voix à la solitude, servir une ingrate. Sa récompense fut la mort, au milieu d'une carrière que termina une bergère dont il voulait immortaliser la mémoire. Ces papiers que vous voyez pourraient bien rendre témoignage de ce que je dis, s'il ne m'avait ordonné de les livrer aux flammes en même temps que je rendrais son corps à la terre. Vous serez donc plus cruel que Chrysostôme lui-même, dit Vivalde; il n'est ni juste, ni convenable d'observer si religieusement des choses

[1] *En las entrañas del eterno olvido.*

ordonnées contre la raison : César Auguste n'en eût-il pas manqué s'il avait souffert qu'on exécutât ce que le divin Mantouan ordonnait par sont estament [1]? Ainsi, seigneur Ambrosio, si vous rendez à la terre le corps de votre ami, ne livrez point ses écrits à l'oubli. Ce qu'il ordonna dans sa douleur, il y aurait indiscrétion à l'accomplir; en donnant la vie à ces vers, éternisez la cruauté de Marcelle, pour servir d'exemple aux hommes à venir, afin qu'ils se gardent de tomber dans de semblables précipices. Pour nous qui savons l'histoire de votre ami, son amour et son désespoir, nous connaissons votre attachement pour lui, la cause de son trépas, et ce qu'il a ordonné en mourant; cette lamentable histoire fait assez juger quelle fut la cruauté de Marcelle, l'amour du berger, la fidélité de votre amitié, et quelle fin doivent attendre ceux qui courent sans retenue dans la route qu'un amour délirant offre à leurs yeux. Nous apprîmes hier au soir la mort de Chrysostôme, et qu'on le devait enterrer en ce lieu; la compassion et la curiosité nous firent détourner de notre chemin pour voir de nos propres yeux ce qui nous avait tant émus à l'entendre. En récompense de notre sensibilité et du desir que nous aurions de soulager vos maux si nous le pouvions, nous vous supplions, fidèle Ambrosio, du moins je vous conjure pour ma part, de ne point brûler ces papiers, mais de m'en laisser emporter quelques-uns; et sans attendre la réponse du berger, il étendit la main, et prit les papiers les plus proches. Je veux bien consentir, dit Ambrosio, à vous laisser ceux que vous avez pris; mais, pour le reste, on espérerait en vain m'empêcher de le brûler. Vivalde, impatient de voir ce que contenaient les cahiers, en ouvrit un aussitôt, et vit qu'il avait pour titre *Chant désespéré*. C'est, dit Ambrosio, le dernier ouvrage de l'infortuné; et afin que vous voyiez, seigneur, en quel état l'avaient réduit ses malheurs, lisez-le, je vous prie, de manière à être entendu, vous en aurez bien le temps avant qu'on ait creusé la sépul-

[1] Virgile, qui avait ordonné qu'on brûlât son Énéide.

ture. Je le veux de bon cœur, dit Vivalde; et tous les assistants qui partageaient son desir s'étant rangés autour de lui, il lut ce qui suit :

CHAPITRE XIV.

Vers désespérés du berger Chrysostôme, et autres choses non attendues.

CHANT DE CHRYSOSTOME [1].

Puisque tu veux, cruelle, que tes rigueurs impitoyables se répandent de bouche en bouche et soient connues de tous, puisse l'enfer lui-même prêter à mon triste cœur un accent douloureux qui dénature jusqu'à ma voix.

Cette voix lamentable fera entendre des sons en harmonie avec ma douleur et tes cruautés, et avec eux jailliront confondus les lambeaux de ce misérable cœur.

Écoute donc, prête une oreille attentive, non aux sons mesurés, mais aux éclats confus, qu'un délire furieux arrache pour ton désespoir et mon soulagement du fond de mon cœur déchiré.

Le rugissement du lion, le hurlement effrayant du loup féroce, le sifflement plein d'horreur du serpent, le cri hideux du monstre le plus épouvantable, le croassement sinistre de la corneille, le fracas des vents heurtés sur une mer en fureur :

Le mugissement désespéré du taureau vaincu, l'accent plaintif de la tourterelle abandonnée, la voix lugubre de l'oiseau de nuit, les sanglots de toute la troupe infernale s'échappent avec mon ame gémissante, et finissent en un son inconnu, écho de toutes mes douleurs; la torture dont je me sens dévoré a besoin d'une langue nouvelle pour se faire comprendre.

Les sables du Tage, les oliviers du Bétis, n'auront jamais frémi d'un si horrible concert; là le cri de mes douleurs pénétrera les rochers et les cavernes. Il y retentira vivant encore, quand la voix sera déja éteinte et morte; il parcourra les vallées, les plages nues que l'homme n'a jamais habitées, les lieux que le soleil n'éclaire jamais de sa lumière; il se fera entendre au milieu des bêtes sauvages dont le désert recèle les poisons. Et s

[1] Les vers espagnols de ce chant sont en décasyllabes, par stances de seize vers, et à rimes croisées d'une manière particulière. Ils sont au nombre de cent trente-trois. Dubournial a jugé convenable de les supprimer; et en général, il a tronqué tout cet épisode de Marcelle, de manière à le rendre méconnaissable.

les échos répètent au sein des déserts le bruit de tes rigueurs, le monde entier aura été averti de mes infortunes.

Le mépris tue, le soupçon vrai ou faux lasse la constance. La jalousie fait mourir avec plus de douleur. La longueur de l'absence trouble la vie, l'espoir du bonheur ne garantit pas contre la crainte de l'oubli. Tout porte avec soi une cause inévitable de mort, et moi, jaloux, absent, dédaigné, convaincu de mon malheur, je vis par un miracle inouï. Au sein de ces dédains, de ces tourments où s'alimente mon ardeur, je n'ai jamais entrevu la moindre lueur d'espérance, je n'ai pas cherché à l'obtenir, j'y renonce à jamais pour ne pas cesser mes plaintes.

Peut-on au même instant craindre et espérer, ou faut-il rester dans le doute, quand les causes de crainte sont le plus certaines? Si la jalousie se tient là devant moi, puis-je fermer les yeux pour ne pas la voir se faire jour dans l'ame par mille blessures ouvertes? Qui repoussera la défiance, quand se montrent à découvert les mépris; et le soupçon, amer changement, converti en certitude; et la vérité devenue mensonge? O jalousie, cruel tyran de l'empire d'amour, mets un fer en mes mains; dédains, fournissez-moi (*una soga,* une corde) l'arme qui donne la mort! Mais, malheureux que je suis, la victoire que vous remportez sur la souffrance est trop cruelle.

Je meurs enfin, et pour que la mort me soit aussi funeste que la vie, je persiste dans mon délire. Je dirai que l'amour est sagesse, et que l'ame la plus soumise à la tyrannie de l'amour est la plus libre. Je dirai que ma constante ennemie possède une ame aussi belle que son corps, que le mépris qu'elle a pour moi n'est dû qu'à ma faute, et que l'amour affermit son empire par les maux qu'il nous fait. Dans cette opinion, et armé du lien fatal, je hâterai la misérable fin à laquelle me conduisent ses dédains, et j'offrirai aux vents mon corps et mon ame sans attendre d'autre récompense de l'avenir.

Toi qui fais éclater avec tant d'injustice la raison qui me porte à mettre fin à la vie que je déteste, tu vois si la plaie profonde de mon cœur te prouve assez la joie avec laquelle je m'offre à ta rigueur. Si tu viens à reconnaître que la sérénité de tes beaux yeux peut être troublée par ma mort, cherche à t'en défendre; je ne veux pas que tu récompenses ce don que je te fais de mes derniers soupirs. Fais voir au contraire que ma fin fut une fête pour toi. Mais n'est-ce pas à moi trop de simplicité de t'en prévenir? Je sais que tu mets ta gloire à voir finir promptement ma vie.

Vienne maintenant du plus profond de l'abîme, Tantale avec sa soif, Sisyphe sous le poids terrible de son rocher; que Tityé se montre avec son vautour, Ixion avec sa roue, viennent les sœurs condamnées à un travail sans fin, que leurs gémissements se réunissent, et qu'ils chantent tout bas de tristes obsèques (s'il en est dû à celui qui meurt désespéré) à l'infortuné qui ne peut même obtenir un linceul: que le portier infernal, accompagné de mille monstres fantastiques, fasse sortir de sa triple gueule un accord

funèbre, la mort d'un amant méprisé ne me paraît pas mériter d'autre pompe.

Chant de désespoir, ne cesse de faire entendre de douloureuses plaintes, et lorsque la cause qui te fit naître augmente son bonheur de mon infortune, ne porte pas la tristesse jusqu'au sein du tombeau.

Les assistants parurent approuver ces vers de Chrysostôme; cependant Vivalde observa que ces soupçons et ces jalousies s'accordaient mal avec ce qu'il avait entendu dire de la sagesse et de la bonne réputation de Marcelle; Ambrosio, qui avait connu jusqu'aux plus secrètes pensées de son ami, lui dit: Il faut que vous sachiez, seigneur, pour sortir de ce doute, que quand ce malheureux composa ces vers, il n'était pas auprès de Marcelle dont il s'était éloigné pour voir si l'absence ferait sur lui son effet ordinaire; et comme il n'y a point de soucis qui n'assiégent l'amant éloigné de ce qu'il aime, point de craintes qui ne l'atteignent, il se tourmenta de mille soupçons sans fondement qu'il tenait pour véritables: ainsi ses plaintes et ses reproches ne sauraient porter atteinte à la vertu de Marcelle, à qui, à part sa fierté, ses dédains et sa cruauté, l'envie ne saurait reprocher aucune faiblesse. Vivalde fut satisfait de la réponse, et il se préparait à lire un autre papier quand il en fut empêché par une merveilleuse apparition, ainsi peut-on appeler l'objet qui s'offrit tout à coup à leurs yeux. C'était Marcelle elle-même, plus belle encore que la renommée ne le publiait, qui parut sur le sommet de la roche au pied de laquelle on creusait la sépulture. Ceux qui ne l'avaient jamais vue la regardaient en silence avec admiration, et ceux qui étaient accoutumés à la voir l'admiraient comme s'ils la voyaient pour la première fois. A peine Ambrosio l'eut aperçue, qu'il lui dit avec indignation : Tu viens voir sans doute, monstre le plus dangereux de ces montagnes [1], si les plaies du malheureux que ta cruauté met dans le tombeau saigneront en ta présence? Viens-tu te glorifier

[1] *O fiero basilico destas montañas.*

des funestes effets de ton ingratitude, et les contempler de ces hauteurs comme un autre Néron, suivant des yeux l'incendie qu'il avait allumé dans Rome? Veux-tu fouler ce cadavre d'un pied superbe, comme foula le corps de son père l'ingrate fille de Tarquin [1] ? Dis-nous promptement ce qui t'amène, ce que tu demandes de nous; j'ai si bien connu la soumission de Chrysostôme à tes volontés, durant sa vie, que je ferai, lui mort, que tous ceux qui se disent ses amis t'obéissent de même. Rien de tout ce que vous dites ne m'amène, répondit la bergère. Je viens me défendre moi-même, et prouver l'injustice de ceux qui m'accusent de leurs tourments, et m'imputent la mort de Chrysostôme. Ainsi, je vous supplie, tous tant que vous êtes, de me prêter votre attention; je n'aurai besoin ni de beaucoup de temps ni de longs discours pour montrer la vérité aux personnes de bonne foi.

Le ciel, dites-vous, m'a fait naître avec tant de beauté que, sans pouvoir vous en défendre, elle vous oblige à m'aimer; et vous voulez que je sois obligée de vous aimer, parceque vous me témoignez de l'amour. Je comprends bien, par la raison que Dieu m'a donnée, que tout ce qui est beau est aimable, mais je ne vois point que ce qu'on aime pour sa beauté, soit obligé d'aimer qui l'aime; d'autant moins que celui qui aime peut être laid, et comme la laideur ne mérite que d'être haïe, il est déraisonnable de dire : Je t'aime pour ta beauté, tu dois m'aimer quoique laid. Mais admettons que la beauté soit égale de part et d'autre, il ne s'ensuit pas pour cela que les inclinations le doivent être; toutes les beautés ne donnent pas de l'amour, il y en a qui plaisent aux yeux sans soumettre le cœur. S'il n'y avait point de beauté qui ne forçât les cœurs de se rendre, le monde serait un mélange confus de desirs errants et vagabonds, qui ne sauraient où s'arrêter, attendu que la beauté étant l'apanage d'un grand nombre, les

[1] Cervantes devait dire, de Servius Tullius, qui fut le père de Tullie. C'est sans doute au dénûment absolu qui accompagne le séjour des prisons, qu'il faut attribuer cette faute.

desirs seraient infinis. J'ai ouï dire cependant que le véritable amour ne se divise point, et qu'il doit être volontaire et sans contrainte. S'il en est ainsi, comme je le crois, pourquoi voulez-vous que je soumette ma volonté à la force sans autre obligation que votre amour? S'il en est autrement, répondez. Si le ciel, au lieu de me faire belle, m'eût créée laide, aurais-je eu le droit de me plaindre de vous pour n'être point aimée? Considérez d'ailleurs que, cette beauté, je ne l'ai point choisie; c'est un don du ciel que je n'ai point sollicité. Et, de même que la vipère ne saurait être coupable pour le venin qu'elle porte, quoiqu'il tue, car c'est la nature qui le lui a donné, de même je ne mérite point de blâme pour être belle; la beauté dans une femme honnête est comme le feu isolé, comme le fer tranchant, qui ne peuvent brûler ni blesser ceux qui n'en approchent pas. L'honneur et la vertu sont les ornements de l'ame, sans lesquels le corps, quel qu'il soit, ne doit point paraître beau. Puis donc que l'honnêteté est la vertu qui enrichit, embellit le plus l'ame et le corps, pourquoi celle qui est aimée pour sa beauté consentirait-elle à la perdre, afin de répondre à l'intention de celui qui, n'écoutant que son goût, met toute sa puissance en usage pour la lui enlever? Je naquis libre, c'est pour rester libre que j'ai choisi la solitude des campagnes. Les arbres de ces montagnes sont ma compagnie, les eaux limpides des ruisseaux me servent de miroir. C'est aux arbres, aux ruisseaux que je communique mes pensées et ma beauté. Je suis ce feu isolé, cette épée placée à l'écart. Ceux que ma vue a rendus épris, je les ai désabusés par mes paroles, et si les desirs s'entretiennent par l'espérance, n'en ayant donné aucune à Chrysostôme ni à nul autre, on peut bien dire que c'est plutôt son obstination que ma cruauté qui l'a mis au tombeau. Si vous m'objectez que ses intentions étant honnêtes, j'étais obligée d'y répondre, je vous dirai que quand, dans ce même lieu où l'on creuse sa sépulture, il me découvrit la pureté de ses vues, je lui déclarai que mon dessein était de vivre dans une éternelle solitude, et que la terre seule obtiendrait, avec les dé-

pouilles de ma beauté, la pureté fruit de mon recueillement [1]. Si, malgré cet avis, il a voulu lutter contre l'espérance, et voguer contre le vent, faut-il s'étonner qu'il se soit plongé dans l'abîme? Si j'avais entretenu son espoir, j'aurais été fausse; si je l'avais satisfait, j'aurais agi contre mon intention. Rebuté, il s'obstina; sans être haï, il s'est désespéré. Voyez s'il est raisonnable de me faire un crime de son malheur. Que celui que j'ai trompé se plaigne, que celui que j'abusai par de fausses promesses se désespère, que celui que j'appellerai prenne confiance, que celui que j'admettrai s'enorgueillisse; mais que ceux que je n'appelle, n'admets, ne trompe, ou ne berce pas de promesses, ne me nomment ni cruelle ni homicide. Jusqu'ici le ciel n'a pas voulu que mon sort fût d'aimer, et penser que j'y vienne par choix est inutile. Que cet avis commun serve à quiconque me sollicite en particulier. Que l'on sache bien que, si quelqu'un meurt pour moi, ce ne sera ni d'infortune ni de jalousie; car qui n'aime personne ne peut rendre jaloux, et détromper n'est pas dédaigner. Celui qui m'appelle orgueilleuse et basilic peut me laisser comme un être méchant et nuisible; celui qui me nomme ingrate peut ne me pas servir; celui que je méconnais peut ne pas me connaître; celui qui me trouve cruelle ne pas me suivre. Cette orgueilleuse, ce basilic, cette ingrate, cette cruelle, cette méconnaissante, ne les cherchera, servira, connaîtra, ni suivra. Si l'impatience et l'ardent desir de Chrysostôme l'ont mis au tombeau, doit-on en accuser ma prudence et mon honnête procédé? Si je conserve ma pureté dans la compagnie des arbres, pourquoi prétend-il me la faire perdre celui qui voudrait que je la conservasse dans la compagnie des hommes? Mes richesses, vous le savez, sont à moi, je ne convoite point celles d'autrui. Je suis libre, et je ne veux pas m'assujettir; je n'aime, je ne hais personne, je ne trompe pas celui-ci, je ne recherche pas celui-là; je ne sais ni me moquer de l'un, ni me livrer à l'autre. L'honnête conversation des bergères et le soin de mes chèvres me suffi-

[1] *Gozase el fruto de mi recogimiento.*

sent; mes desirs ne s'étendent pas au delà de ces montagnes. S'ils en sortent, c'est pour contempler la beauté du ciel, et ramener doucement mon ame à sa première demeure.

A ces mots, et sans vouloir écouter aucune réponse, elle tourne le dos et s'enfonce dans les détours les plus cachés de la montagne voisine, laissant tous ceux qui l'avaient écoutée dans l'admiration de sa prudence et de sa beauté. Quelques-uns de ceux qui n'avaient pu résister aux traits partis de ses beaux yeux, semblaient se disposer à la suivre, sans être retenus par le désaveu formel qu'ils avaient entendu. Don Quijote s'aperçut de leur dessein et crut que c'était là le moment d'exercer sa chevalerie, en secourant les jeunes filles opprimées. Il porta la main sur la garde de l'épée, et, à haute et intelligible voix, s'écria : Que personne, de quelque rang et qualité qu'il puisse être, ne soit assez hardi pour suivre la belle Marcelle, sous peine d'encourir mon indignation. Elle a prouvé, par des raisons claires et satisfaisantes, le peu de part qu'elle a eu en la mort de Chrysostôme, et combien elle est éloignée de condescendre aux desirs d'aucun de ses amants : il est donc juste qu'au lieu de se voir sans cesse poursuivie, elle soit honorée et estimée de tous les gens de bien, puisqu'elle est peut-être la seule au monde qui vive avec des intentions si pures. Soit à cause des menaces de Don Quijote, soit parceque Ambrosio pria les bergers d'achever de rendre les derniers devoirs à son ami, aucun ne s'éloigna que la fosse ne fût achevée, les écrits de Chrysostôme brûlés, et le corps mis dans la sépulture au milieu des larmes de tous les assistants. On couvrit la fosse d'une grosse pierre, en attendant une tombe qu'Ambrosio dit qu'il faisait faire, et sur laquelle il ferait graver cette épitaphe :

Ici repose le corps glacé d'un malheureux amant ; c'était un pasteur dont une passion méprisée à causé la perte.

Il mourut victime des rigueurs d'une beauté ingrate et dédaigneuse, dont l'amour s'est servi pour étendre la tyrannie de son pouvoir.

La sépulture fut ensuite couverte de rameaux et de fleurs, et tous les bergers prirent congé d'Ambrosio en lui témoignant

la part qu'ils prenaient à son affliction; Vivalde et son compagnon lui firent aussi leur compliment. Don Quijote remercia ses hôtes et leur dit adieu. Mais les gentilshommes avec lesquels il avait fait route le pressèrent d'aller avec eux à Séville, l'assurant qu'il n'y avait pas de lieu au monde plus fertile en aventures, et qu'elles y naissaient sous les pas à chaque coin de rue; il leur rendit grâces de leur bonne volonté et de l'avis qu'ils lui donnaient, et leur dit qu'il ne pouvait, ni ne devait aller à Séville avant d'avoir nettoyé ces montagnes des brigands [1] dont elles étaient pleines. Les voyageurs, le voyant dans cette louable résolution, ne voulurent pas l'importuner davantage; ils le quittèrent après de nouveaux adieux, et poursuivirent leur chemin, ne manquant pas de sujets d'entretien, tant de l'histoire de Marcelle et de Chrysostôme que des folies de Don Quijote. Celui-ci se mit en tête de suivre la bergère Marcelle, pour lui offrir ses services; mais la chose n'arriva pas comme il le pensait, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette véridique histoire, dont la seconde partie se termine ici [2].

CHAPITRE XV.

De la désagréable aventure qu'eut Don Quijote avec des muletiers yangois

Le sage Cid Hamet Ben Engely raconte qu'après avoir pris congé de ses hôtes et de tous ceux qui s'étaient trouvés à l'enterrement de Chrysostôme, Don Quijote et son écuyer entrèrent dans le bois où ils avaient vu pénétrer Marcelle; après l'avoir inutilement cherchée plus de deux heures, ils se trouvèrent dans un pré tapissé d'herbe fraîche et arrosé par un limpide ruisseau. La beauté du lieu et la chaleur qui devenait ardente

[1] *Malandrines*. On appela *malandrins* des voleurs arabes qui pillaient les chrétiens pendant les croisades. D'autres, du même nom, ravageaient la France sous les règnes de Jean et de Charles V. Malandrin signifie aussi lépreux, et est formé du vieux mot *malandre*.

[2] Dans l'ancienne division; voyez la remarque à la fin du chap. VIII.

les invitèrent à y passer l'heure de la sicste. Don Quijote et Sancho mirent pied à terre, et, laissant à Rossinante et à l'âne la liberté de paître à leur fantaisie, ils délièrent le bissac, et sans cérémonie, le maître et l'écuyer mangèrent ensemble ce qui s'y trouva. Sancho ne s'était pas donné la peine de mettre des entraves à Rossinante, le connaissant si tranquille et si peu querelleur que toutes les juments de la prairie de Cordoue ne lui auraient pas fait commettre la moindre faute. Cependant le sort, ou plutôt le diable qui ne dort jamais, voulut qu'il se trouvât dans le même vallon une troupe de petites cavales de Galice, qui appartenaient à des muletiers yangois, dont la coutume est de s'arrêter ainsi, pendant la chaleur du jour, dans les endroits où ils trouvent de l'herbe et de l'eau pour rafraîchir leurs bêtes. Le lieu où se trouvait Don Quijote était tout à fait à leur convenance. Rossinante se sentit piqué du desir d'aller se ragaillardir [1] avec elles; et quittant son allure ordinaire, aussitôt qu'il les eut senties, sans demander congé à son maître, il prend un petit trot léger, et va cherchant à faire accueillir ses tentations gaillardes. Mais elles, qui, suivant toute apparence, avaient plus d'envie de repaître que d'autre chose [2], le reçurent avec les pieds et les dents, de sorte qu'en un instant elles lui rompirent les sangles et le laissèrent sans selle et tout nu. Mais ce qui fut plus sensible à Rossinante, c'est que les muletiers, voyant son attentat, accoururent avec des bâtons, et lui en donnèrent tant de coups qu'ils l'étendirent par terre en fort mauvais état. Don Quijote et Sancho, voyant comme on étrillait Rossinante, accouraient tout essoufflés: Ami Sancho, dit Don Quijote, à ce que je vois, ce ne sont pas ici des chevaliers, mais des rustres et gens de bas étage; ainsi tu peux m'aider à tirer vengeance de l'outrage fait en notre présence à mon cheval. Quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre? répondit Sancho. Ils sont plus de vingt, nous ne sommes que deux, et encore peut-être un et demi. J'en vaux cent moi seul,

[1] *Refocilarse*: du latin *refocillare*.
[2] *Que de al.*

répondit Don Quijote, et, sans plus de discours, il met l'épée à la main, et s'élance sur les muletiers. Sancho l'imite, animé par son exemple. De prime abord, Don Quijote donne un si grand coup à l'un d'eux, qu'il lui fend un sarrau de cuir dont il était vêtu, avec une grande partie de l'épaule. Les muletiers, se voyant ainsi maltraités par deux hommes seuls, pendant qu'ils sont en si grand nombre, saisissent leurs bâtons, entourent nos deux champions, et commencent à les charger avec une diligence admirable : à la vérité, dès le second assaut, Sancho fut renversé. Don Quijote le suivit, sans que son courage et son adresse lui servissent de rien. Le hasard voulut qu'il vînt tomber aux pieds de Rossinante, qui ne s'était point relevé ; ce qui montre combien sont redoutables des bâtons dans des mains rustiques que guide la colère. Les muletiers, après cet exploit, chargèrent le plus promptement possible leurs bêtes, et poursuivirent leur chemin, laissant nos deux aventuriers en mauvais équipage, et de plus mauvaise humeur encore.

Le premier qui revint à lui fut Sancho Pança, qui, se trouvant auprès de son maître, lui dit d'une voix faible et dolente : Seigneur Don Quijote, ah ! seigneur Don Quijote ! Que veux-tu, frère Sancho ? répondit le chevalier d'un accent non moins lamentable. Je voudrais bien, si cela était possible, dit Sancho, que vous me donnassiez deux gorgées de ce breuvage de Feoblas[1], si vous en avez sur vous. Il sera peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les blessures.—Hé ! malheureux que je suis, si j'en avais, que nous faudrait-il autre chose ? Mais je te jure, foi de chevalier errant, que, si la fortune n'en ordonne autrement, j'en aurai avant qu'il soit deux jours, ou je perdrai l'usage de mes mains. Mais quand croyez-vous que nous pourrons remuer les pieds ? repartit Sancho. Je n'en puis rien assurer, répondit Don Quijote tout rompu. Tout cela est bien arrivé par ma faute ; je ne devais pas tirer l'épée contre des hommes qui ne sont pas armés chevaliers comme moi ; aussi je crois que c'est en punition d'avoir transgressé les

[1] Pour Fier-à-bras. *Feoblas* signifie le laid Blaise.

lois de la chevalerie que le dieu des batailles a permis que je reçusse ce châtiment. C'est pourquoi, frère Sancho, il convient que tu sois bien averti de ce que je te vais dire pour notre intérêt commun; lorsque tu nous verras insultés par une semblable canaille, ne t'attends pas à me voir mettre l'épée à la main, car, assurément, je n'en ferai rien; mais, toi-même, arme-toi de la tienne, et châtie-les à ton plaisir; s'il survient à leur secours quelques chevaliers, je te saurai défendre et les attaquer de tout mon pouvoir, et tu connais par mille expériences toute la force de mon bras. C'était sa victoire sur le Biscayen qui donnait tant d'arrogance au pauvre chevalier. Sancho ne trouva pas l'avis si bon qu'il n'y eût quelque chose à redire. Seigneur, répondit-il, je suis un homme doux, pacifique, ami du repos; je sais passer sur une injure, parceque j'ai une femme et des enfants à nourrir; tenez-vous donc aussi pour bien averti, puisque je n'ai pas de commandement à faire[1], que je ne mettrai nullement l'épée à la main ni contre vilain, ni contre chevalier. Je pardonne devant Dieu toutes les injures qu'on m'a faites, ou qu'on me fera, que me les ait faites, me les fasse, ou doive faire personne élevée ou basse, riche ou pauvre, noble ou roturière, sans excepter aucun état ni condition. A ce serment, Don Quijote répondit: Je voudrais avoir assez d'haleine pour parler à mon aise, et que la douleur que je sens au côté s'apaisât un peu, afin de te faire comprendre toute ton erreur. Viens çà, malheureux; si le vent de la fortune, si contraire jusqu'à ce moment, vient à changer en notre faveur, enflant tout à coup la voile de notre espérance, et nous fait aborder sans peine à quelqu'une de ces îles dont je t'ai parlé, que sera-ce de toi, si après l'avoir conquise, je t'en donne le gouvernement? Tu rendras ma bonne volonté impossible, n'étant point chevalier, et ne le voulant point être; n'ayant ni valeur ni ressentiment pour repousser les injures et défendre ton état. Tu sauras que, dans les royaumes et provinces nouvellement conquis, les naturels n'ont jamais l'esprit si paisible,

[1] *Seale á vuestra merced tambien aviso, pues no puede ser mandato.*

si soumis à leur nouveau seigneur, qu'on n'ait à craindre d'eux quelque entreprise pour brouiller les choses, et, comme l'on dit, tenter de nouveau fortune. Il est donc nécessaire que le nouveau seigneur ait du jugement pour savoir gouverner, et du courage pour attaquer et pour se défendre en toute occurrence. J'aurais voulu, repartit Sancho, avoir ce jugement et ce courage dans l'aventure qui vient de nous arriver; mais je le jure, foi de pauvre homme, des emplâtres vaudraient mieux que des discours. Voyez si vous ne pourriez pas vous lever pour aider Rossinante, qui ne le mérite guère; car c'est lui qui nous a valu tous les coups que nous avons reçus. Je n'aurais jamais cru cela de lui; je le tenais pour aussi chaste et aussi pacifique que moi. On dit bien vrai, qu'il faut longtemps pour connaître les gens, et qu'il n'y a rien d'assuré dans la vie. Qui eût dit que tout de suite, après ces grandes estocades que vous déchargiez l'autre jour sur ce malencontreux chevalier errant, il nous viendrait en poste cette tempête de coups de bâton qui est tombée sur nos épaules? Au moins les tiennes, dit Don Quijote, doivent être faites à de semblables orages; mais les miennes, accoutumées aux toiles blanches et fines, s'en ressentiront plus longtemps. Si je ne m'imaginais, que dis-je, imaginais, j'en suis même certain, que toutes ces disgrâces sont attachées à la profession des armes, je me laisserais mourir ici de pur ennui. Mais, seigneur, répliqua l'écuyer, puisque toutes ces infortunes sont le fruit de la chevalerie, dites-moi, arrivent-elles souvent, ou finissent-elles dans un temps limité? Car il me semble que deux récoltes semblables nous mettront hors d'état de profiter de la troisième, à moins que Dieu ne nous assiste. Apprends, ami Sancho, répondit Don Quijote, que la vie des chevaliers errants est sujette à mille dangers, mille mésaventures, et qu'il n'en ont ni plus ni moins la puissance prochaine de devenir rois, empereurs, comme le prouve l'histoire que je possède de plusieurs d'entre eux. Sans la douleur que j'éprouve, je te parlerais de plusieurs qui, par la seule force de leurs bras, sont parvenus à la grandeur que je t'ai dit, et les mêmes se sont vus,

avant ou depuis, en butte aux misères et aux calamités. Le vaillant Amadis de Gaule ne tomba-t-il pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, son plus mortel ennemi? Et l'on tient pour certain qu'il lui donna plus de deux cents coups avec les rênes de son cheval, après l'avoir attaché à une colonne dans la cour de son château. Un auteur peu connu, mais digne de foi, rapporte que le chevalier du Soleil ayant été attiré par trahison sur une trappe qui s'enfonça sous ses pieds, dans un certain château, se trouva sous terre attaché par les pieds et les mains dans une profonde fosse, où d'abord on lui donna un lavement d'eau de neige et de sable; et si un sage de ses amis ne l'eût secouru dans ce triste état, le pauvre chevalier s'en fût bien mal trouvé. Ainsi, je puis bien me rencontrer avec de tels compagnons, et ils ont reçu des affronts encore plus grands que le nôtre. Il est bon que tu saches que les blessures faites avec les instruments que le hasard nous met entre les mains, ne font aucun affront au blessé. Il est dit expressément dans la loi des duels, que si le cordonnier frappe quelqu'un avec la forme qu'il tient à la main, quoiqu'elle soit de bois, ainsi qu'un bâton, on ne dira pas pour cela que le frappé ait reçu la bastonnade. Je te dis cela, Sancho, afin que tu ne penses pas que, pour avoir été assommés de coups par cette canaille, nous soyons déshonorés; car les armes dont ils nous ont frappés n'étaient autres que leurs épieux, et pas un d'eux, si je m'en souviens, n'avait estoc, épée ou poignard. Ils ne m'ont pas donné le temps d'y regarder, dit Sancho; j'eus à peine mis la main à mon épée, qu'ils me charpentèrent les épaules [1], et m'en donnèrent tant que les yeux et les jambes me manquèrent à la fois, et je tombai tout de mon long dans le même endroit où me voilà encore. Ce qui me met en peine, n'est pas de savoir si les coups d'épieux m'ont fait un affront, c'est la douleur même de ces coups qui ne sont pas moins empreints dans ma mémoire que sur mes épaules. Avec tout cela, frère Sancho, reprit Don Quijote, je te répète qu'il n'y a point de souvenir que le temps n'efface, ni de douleur que la mort ne

[1] *Santiguaron los hombros.*

dissipe. Et quel plus grand mal y a-t-il donc, répliqua Sancho, que celui que le temps peut seul effacer, ou qui ne finit que par la mort? Si le nôtre était de ceux qui s'en vont avec une couple d'emplâtres, encore se consolerait-on; mais tout l'onguent d'un hôpital ne suffirait pas à nous mettre en bonne voie. Laisse-là ces discours, dit Don Quijote, et tâchons tous deux de tirer des forces de notre faiblesse; c'est ce que je veux faire pour mon compte. Voyons en quel état est Rossinante : à ce qu'il me paraît, sa part n'a pas été la plus petite dans l'aventure. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Sancho : n'est-il pas aussi chevalier errant? Mais ce qui me surprend, c'est de voir que mon âne ait été seul exempt de coups, tandis qu'il ne nous reste pas une côte entière. La fortune laisse toujours une porte ouverte dans le malheur pour laisser entrer le remède, reprit Don Quijote; cette pauvre bête suppléera au défaut de Rossinante pour me transporter dans quelque château où je puisse être traité de mes blessures. Je ne tiendrai à déshonneur une telle monture; car il me souvient d'avoir lu que le vieux Silène, le père nourricier du joyeux Bacchus [1], était porté tout à son aise sur un bel âne, quand il fit son entrée dans la ville aux cent portes. Oui, mais il était monté sur son âne, dit Sancho, et il y a bien de la différence entre la posture d'un cavalier et celle d'un homme étendu de travers comme un sac [2]. Les coups que l'on reçoit dans les combats donnent de la gloire et non du déshonneur, reprit Don Quijote; ainsi, Pança, mon ami, ne me réplique plus; essaye de te lever, mets-moi comme tu pourras sur ton âne, et sortons d'ici avant que la nuit nous surprenne dans ce lieu solitaire. Mais ne vous ai-je pas ouï dire, reprit Sancho, que la coutume des chevaliers errants est de dormir dans les champs, dans les déserts, et que c'est une agréable aventure pour eux? Ils en usent ainsi, dit Don Quijote, quand ils ne peuvent faire mieux, ou quand ils sont amoureux; cela est si vrai, qu'on a vu tel chevalier passer deux ans entiers sur un rocher, exposé au

[1] *El alegre dios de la risa.*

[2] *Costal de basura*, un sac d'ordures.

soleil, ou à l'obscurité, à toutes les intempéries du ciel, sans que sa dame en eût seulement connaissance. Un de ceux-là fut Amadis, dans le temps qu'il se faisait appeler le Beau Ténébreux; il se retira sur la Roche-Pauvre, où il passa huit ans ou huit mois, je ne sais plus léquel; toujours est-il constant qu'il faisait pénitence pour je ne sais quel déplaisir qu'il avait reçu d'Oriane. Mais enfin, laissons cela, et achève avant qu'il arrive quelque disgràce à l'âne, aussi bien qu'à Rossinante. Ce serait bien le diable, dit Sancho : et poussant trente hélas, soixante soupirs, cent vingt blasphèmes et malédictions contre celui qui l'avait conduit là, il se leva, demeurant pourtant à moitié chemin courbé comme un arc, sans pouvoir achever de se redresser. Dans cette posture pénible, il arrangea son âne, qui, profitant de la liberté de cette journée, s'était écarté tant soit peu; ensuite il fit relever Rossinante, qui ne serait pas resté en arrière de Sancho et de son maître, s'il avait pu parler et se plaindre. Enfin, Sancho mit Don Quijote sur l'âne, attacha Rossinante à la queue du grison, et conduisant son convoi par le licou, se dirigea du côté où il crut trouver le grand chemin. Le sort, qui prenait soin de le favoriser, le lui fit découvrir au bout d'une petite lieue, puis une hôtellerie, que Don Quijote ne manqua pas de prendre pour un château, quoi qu'èn pût dire son écuyer; celui-ci soutenait que c'était une hôtellerie, le chevalier que c'était un château, et la dispute dura si longtemps qu'elle n'était pas finie quand ils se trouvèrent à la porte, où Sancho entra, avec sa caravane, sans plus ample information.

CHAPITRE XVI.

De ce qui arriva à Don Quijote dans l'hôtellerie, qu'il prenait pour un château.

Le maître de l'hôtellerie, surpris de voir cet homme en travers sur un âne, demanda à Sancho quel mal il avait : celui-ci

répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé d'un rocher en bas, et qu'il avait les côtes tant soit peu froissées. L'hôtelier avait une femme qui ne ressemblait pas à celles de son métier; elle était charitable, et prenait part aux maux de son prochain : aussi s'empressa-t-elle de secourir Don Quijote, et elle se fit aider par sa fille toute jeune et d'assez bonne apparence. Dans la même hôtellerie servait une jeune Asturienne, à la face large, à la tête plate[1], au nez épaté, louche d'un œil, et l'autre en piètre état : les avantages du corps réparaient ces défauts-là. Elle n'avait pas sept empans de la tête aux pieds, et ses épaules un peu lourdes à porter la contraignaient de regarder à terre un peu plus qu'elle n'aurait voulu. Cette gentille servante aida la fille de l'hôtelier; et toutes deux dressèrent pour Don Quijote un fort mauvais lit dans un grenier qui, selon toutes les apparences, avait servi pendant longtemps à mettre de la paille. Dans ce même lieu, un peu plus loin que Don Quijote, un muletier s'était aussi fait un lit des bâts et des couvertures de ses mulets, mais qui pourtant valait bien mieux que celui de notre aventurier, formé de quatre ais mal unis sur deux bancs inégaux, et d'une manière de matelas de l'épaisseur d'une courte-pointe que l'on eût cru remplie de mottes de terre, ou même de cailloux, à voir leur dureté, si la laine ne se fût montrée par les déchirures; les draps étaient un vrai cuir de bouclier, et la couverture aurait permis de ne pas se tromper d'un fil si on avait voulu les compter. On plaça Don Quijote dans ce mauvais lit; et aussitôt l'hôtesse et sa fille le couvrirent d'emplâtres depuis les pieds jusqu'à la tête; Maritorne les éclairait : c'est ainsi que s'appelait l'Asturienne. L'hôtesse, le voyant meurtri en tant d'endroits, dit que cela ressemblait plutôt à des coups qu'à une chute. Ce ne sont pas des coups, dit Sancho; mais c'est que le rocher avait beaucoup de pointes et d'inégalités, et chacune a fait sa meurtrissure. Arrangez les choses, madame, ajouta-t-il, de manière à garder quelques étoupes, il se trouvera quelqu'un

[1] *Llana de cogote.*

pour les employer, car les reins me font aussi un peu de mal. Vous êtes donc aussi tombé? reprit l'hôtesse. Je ne suis pas tombé, reprit Sancho; mais le contre-coup que j'ai reçu de voir tomber mon maître m'a été si sensible par tout le corps, qu'il me semble qu'on m'a donné mille coups de bâton. Cela pourrait bien être, dit la jeune fille; car il m'est souvent arrivé de songer que je tombais d'une tour en bas, et que je ne pouvais jamais arriver jusqu'à terre; et quand j'étais réveillée, je me trouvais aussi moulue, aussi brisée que si je fusse réellement tombée. Voilà justement l'affaire, dit Sancho; car, sans avoir nullement songé, plus éveillé que je ne le suis à cette heure, je ne me trouve pas moins meurtri que mon maître. Comment s'appelle-t-il, votre maître? dit Maritorne. Don Quijote de la Manche, répondit Sancho; il est chevalier errant, et des meilleurs et des plus vaillants que l'on ait vus depuis longtemps. Qu'est-ce qu'un chevalier errant? reprit l'Asturienne. Êtes-vous donc si neuve dans le monde, reprit Sancho, que vous ne le sachiez? Apprenez, ma fille, qu'un chevalier errant est une chose qui, en deux paroles, se voit empereur ou roué de coups; aujourd'hui la créature la plus nécessiteuse et la plus misérable, demain ayant trois ou quatre royaumes à donner à son écuyer. D'où vient donc, dit l'hôtesse, qu'étant écuyer d'un si grand seigneur, vous n'ayez pas au moins quelque comté? Il est encore de bonne heure, répondit Sancho; il n'y a pas plus d'un mois que nous allons cherchant les aventures, et nous n'en avons pas encore rencontré de celles-là : car souvent on cherche une chose, et l'on en trouve une autre. Bien est-il vrai que si monseigneur Don Quijote guérit de ses blessures ou de sa chute, et que je ne sois pas estropié des miennes, je ne troquerais pas mes espérances contre le meilleur titre d'Espagne.

Don Quijote écoutait attentivement cette conversation, et, se levant sur son séant le mieux qu'il put, il prit la main de l'hôtesse et lui dit : Croyez-moi, belle dame, vous pouvez vous estimer heureuse d'avoir reçu ma personne dans votre château. Si je ne vous en fais pas plus d'éloges, c'est que la louange de

soi-même est chose vile; mais mon fidèle écuyer vous apprendra qui je suis. Je me borne à vous dire que je conserverai éternellement empreint dans ma mémoire le service que vous m'avez rendu, pour vous en rendre grâce tous les jours de ma vie. Plût au ciel que l'amour ne m'eût pas autant asservi à ses lois, ne m'eût pas fait l'esclave des beaux yeux de l'ingrate dont je prononce tout bas le nom! Ceux de cette charmante demoiselle deviendraient bientôt maîtres de ma liberté. L'hôtesse, sa fille et la bonne Maritorne étaient tout étonnées des discours du chevalier, qu'elles n'entendaient pas plus que s'il eût parlé grec, quoiqu'elles se doutassent bien que c'étaient des offres de service et des propos d'amour. Peu accoutumées à ce langage, elles regardaient le chevalier et s'émerveillaient, le prenant pour un homme d'une autre espèce que les autres. Elles le remercièrent pourtant de ses offres, en style d'hotellerie, et le quittèrent. Maritorne pansa Sancho, qui n'en avait pas moins de besoin que son maître. Le muletier était convenu avec l'Asturienne de passer la nuit à se réjouir ensemble : elle lui avait promis qu'aussitôt que les hôtes se seraient retirés, et ses maîtres endormis, elle le viendrait trouver et se mettre à sa discrétion. On rapporte de cette bonne fille que jamais elle ne donna de semblables paroles sans les tenir, quand même elle les eût assignées sur une montagne, et sans témoins, car elle se vantait d'être née demoiselle, et ne croyait point avoir dérogé pour être servante d'hôtellerie; c'était, disait-elle, la mauvaise fortune qui l'avait réduite en cet état. Le dur, étroit, mince et traître lit de Don Quijote était le premier qu'on rencontrait au milieu de cette étable à demi découverte[1]. Sancho avait fait le sien tout auprès; c'était une natte de jonc, avec une couverture qui semblait plutôt de canevas que de laine. Un peu plus loin était celui du muletier, composé, comme je l'ai dit, des bâts et de tout le harnais de ses deux meilleurs mulets ; il en possédait douze fort gras, potelés, reluisants; car c'était un des plus riches muletiers d'Arevalo, à ce que dit l'auteur de

[1] *Estrellado establo.*

cette histoire, qui en fait une mention particulière, comme l'ayant bien connu; on dit même qu'ils étaient un peu parents. En outre, Cid Hamet Ben Engely fut un historien très exact et plein de recherches; on n'en peut douter, puisqu'il n'a voulu omettre aucun détail, aussi minutieux, aussi trivial qu'il pût être; exemple que devraient bien suivre les graves historiens, dont les récits sont si brefs, si succincts, qu'à peine arrivent-ils jusqu'à nos lèvres, et qu'ils laissent au bout de la plume, par négligence, ignorance ou malice, ce que l'œuvre a de plus substantiel. Loués soient mille fois l'auteur de Tablante, de Richemont, et l'historien du Comte Tomillas! Avec quelle ponctualité ils ont tout décrit! Je disais donc que le muletier, après avoir visité ses bêtes et leur avoir donné leur seconde ration, vint se coucher sur ses bâts, en attendant avec impatience sa ponctuelle Maritorne. Sancho, couché et couvert d'emplâtres, faisait ce qu'il pouvait pour dormir, et la douleur de ses côtes ne le lui permettait pas. Don Quijote, non moins souffrant, avait les yeux ouverts comme un lièvre. Tout était en silence dans l'hôtellerie, et elle ne contenait pas d'autre lumière que celle d'une lampe pendue sous la grande porte. Ce calme merveilleux, et les pensées que fournissaient sans cesse à notre chevalier les aventures décrites dans les livres auteurs de sa disgrâce, firent naître dans son esprit la plus extravagante conception que l'on puisse imaginer. Il crut être arrivé dans un fameux château (ainsi que nous l'avons dit, à ses yeux, toutes les hôtelleries étaient des châteaux), et que la fille de l'hôtelier était celle du seigneur châtelain. Touchée de sa gentillesse, elle s'était éprise de sa personne, et lui avait promis de venir, à l'insu de ses parents, passer quelque temps avec lui. Bien convaincu de cette chimère qu'il s'était forgée, il commença à s'inquiéter du péril où allait être exposée sa fidélité, et se promit bien de n'être point parjure à sa Dulcinée, quand il devrait se trouver en présence de la reine Genièvre et de sa fidèle Quintagnone. Comme il s'entretenait de ses rêveries, arriva l'heure, bien fatale pour lui, du rendez-vous de l'Asturienne.

Elle entra en chemise, les pieds nus, les cheveux ramassés sous une coiffe de futaine, marchant à pas sourds et incertains, en quête du lit du muletier. Elle n'était pas sur la porte que Don Quijote l'entendit : aussitôt, se relevant sur son lit, malgré ses emplâtres et la douleur de ses côtes, il tend les bras pour recevoir la belle demoiselle asturienne, qui, toute ramassée et sans dire mot, allongeait les mains pour trouver son bien-aimé; elle rencontre les bras de Don Quijote, qui la saisit fortement par le poignet, et, la tirant à lui sans qu'elle ose proférer une parole, la fait asseoir sur son lit. Sa chemise, faite d'une serpillière, parut à Don Quijote le tissu le plus fin et le plus délié; de gros morceaux de verre qu'elle portait aux bras, prirent l'apparence de perles orientales; ses cheveux, qui pouvaient passer pour des crins, il les prit pour des tresses de l'or le plus fin de l'Arabie, dont l'éclat obscurcissait le soleil, et son haleine forte [1], pour une vapeur suave qui s'exhalait de sa bouche : en un mot, il se la représenta telle qu'était peinte dans ses livres celle qui vint visiter dans les mêmes atours un chevalier blessé qui l'aimait. Telle était la préoccupation du pauvre gentilhomme, que le toucher, l'odeur forte, et les autres avantages de la demoiselle qui eussent fait rendre gorge à tout autre qu'au muletier, ne purent lui dessiller les yeux : il crut tenir dans ses bras la déesse de la beauté; et, la pressant amoureusement, il lui dit à demi-voix : Que n'est-il en mon pouvoir, belle et noble dame, de reconnaître l'insigne faveur que vous me faites en me montrant votre éclatante beauté. Mais il a plu à la fortune, qui ne se lasse point de persécuter les gens de bien, de me mettre dans ce lit, si froissé, si moulu, que, quand j'aurais la volonté de satisfaire à votre desir, la chose me serait impossible. A cette impuissance, s'en joint une plus grande : c'est la foi que j'ai promise à l'incomparable Dulcinée du Toboso, l'unique dame de mes secrètes pensées. Sans cet obstacle, je ne serais pas un chevalier assez insensé pour ne pas mettre à profit la

[1] *Que sin duda alguna olia ensalada fiambre y trasnochada.* Voilà de ces détails que le bon goût réprouve, et que l'on doit éliminer.

situation fortunée où me place votre grande bonté. Cependant, Maritorne était suffoquée; elle suait à grosses gouttes de se voir entre les mains de Don Quijote, et, sans attendre, sans vouloir écouter ses discours, faisait tous ses efforts pour se dégager en silence. Le muletier, que ses mauvais desirs tenaient éveillé, s'était bien aperçu de son arrivée[1] dès le premier moment, et écoutait attentivement les discours de notre chevalier; il soupçonne l'Asturienne de lui avoir manqué de parole en faveur d'un autre, s'approche du lit de Don Quijote, et se tient coi pour voir ce que deviendrait cet échange de paroles qu'il ne pouvait entendre. Mais, reconnaissant que Maritorne se débattait pour sortir des mains de Don Quijote, qui la retenait malgré elle, et le jeu ne lui plaisant pas, il lève le bras, et décharge un si terrible coup de poing sur les étroites mâchoires de l'amoureux chevalier, qu'il lui met toute la bouche en sang. Non content de cela, il lui monte sur les côtes, et le foule d'un bout à l'autre avec ses larges pieds. Le lit trop faible, et dont les fondements n'étaient pas trop assurés, ne peut porter cette surcharge: il tombe, et le fracas éveille l'hôte, qui se doute aussitôt que c'était quelque tour de Maritorne, parcequ'il l'avait appelée à haute voix sans qu'elle eût répondu. Prévenu de ce soupçon, il se lève, allume sa lampe, et accourt au bruit. La servante, qui l'entend venir, et qui connaissait son humeur peu endurante, va se cacher toute tremblante dans le lit de Sancho, qui dormait, et se tapit auprès de lui en peloton. L'hôte entre en l'apostrophant: Où es-tu, coquine? ce sont assurément ici de tes tours. Sancho s'éveille alors; sentant ce fardeau qui l'étouffait, il croit que c'est le cauchemar[2], et commence à s'escrimer des poings; nombre de coups tombe sur Maritorne. Vaincue par la douleur, et mettant à bas toute honte, elle prend sa revanche, et donne tant de coups à Sancho, qu'elle achève de l'éveiller. Celui-ci, se voyant traiter de la sorte, et sans savoir par qui, se relève le mieux qu'il peut,

[1] *Su coyma.*
[2] *La pesadilla.*

saisit à bras-le-corps Maritorne, et commence avec elle la plus plaisante et active escarmouche qu'on puisse voir. Le muletier, voyant, à la lumière de la lampe, comme on traitait sa dame, laisse Don Quijote, et vient lui donner le secours dont elle a besoin. L'hôte accourt aussi, mais avec des intentions différentes, et pour châtier l'Asturienne qu'il croit la cause de tout ce vacarme. Ainsi, comme on dit proverbialement, du chat au rat, du rat à la corde, de la corde au bâton; le muletier frappait sur Sancho, Sancho sur Maritorne, Maritorne sur Sancho, l'hôte sur Maritorne, et tout cela si dru et menu qu'ils ne se donnaient point de relâche. Heureusement la lampe s'éteignit; et, dans l'obscurité, ils se frappaient l'un l'autre avec tant d'acharnement, que partout où portait la main, rien ne restait en bon état. Le hasard voulut que, cette nuit, se trouvât dans l'hôtellerie un archer [1], de ceux qu'on appelait de l'ancienne confrérie de Tolède, qui, s'étant éveillé au bruit du combat, prit sa verge et la boîte de fer-blanc qui contenait ses titres, et s'en vint à travers l'obscurité sur le champ de bataille, en criant : Force à la justice ! respect à la sainte hermandad ! Le premier qui tomba sous sa main fut le moulu Don Quijote, qui gisait étendu le visage en haut parmi les ruines de son lit, sans aucun sentiment : il le prit à tâtons par la barbe, et ne cessait de crier : Main-forte à la justice ! Mais, s'apercevant que celui qu'il tenait ne faisait aucun mouvement, il ne douta point qu'il ne fût mort, et que ceux qui étaient dans la chambre ne fussent ses meurtriers. Dans cette idée, il crie encore plus fort : Qu'on ferme la porte de l'hôtellerie ! qu'on prenne garde que personne ne s'échappe ! on a tué ici un homme. Ces cris effrayèrent les combattants, et chacun lâcha prise et s'arrêta aussitôt. L'hôte se retira dans sa chambre, le muletier sur ses bâts, et la servante dans son grabat. Don Quijote et Sancho furent les seuls qui, ne pouvant remuer, demeurèrent à leur place; l'archer quitta la barbe de notre chevalier pour aller chercher de la lumière, et revenir s'assurer

[1] *Un quadrillero.*

des coupables. Mais il n'en trouva pas; l'hôte, en se retirant, avait exprès éteint la lampe, si bien que l'archer fut contraint de recourir à la cheminée, où, après beaucoup de temps et de peine, il parvint à en allumer une autre.

CHAPITRE XVII.

Suite des nombreux travaux de Don Quijote et de Sancho dans l'hôtellerie.

Pendant ce temps, Don Quijote était revenu de son étourdissement, et, du même ton qu'avait pris son écuyer, quand il l'avait appelé le jour précédent dans la vallée des épieux, il l'appela à son tour, lui disant : Ami Sancho, dors-tu? dors-tu, ami Sancho? Hé! comment dormirais-je, répondit Sancho, plein d'amertume et de colère, quand tous les diables ont été cette nuit après moi? Tu as raison de le croire, dit Don Quijote, car je n'y entends rien, ou ce château est enchanté. Apprends donc..... Mais ce que je te vais dire, jure-moi de n'en parler qu'après ma mort. Je vous le jure, répondit Sancho. J'exige ce serment, continua Don Quijote, parceque je ne veux jamais nuire à l'honneur de personne. Je vous dis que j'en jure, répliqua Sancho, et que je n'en ouvrirai la bouche jusqu'au jour de votre mort. Et plût à Dieu que je le pusse découvrir dès demain! T'ai-je donc fait tant de mal, Sancho, dit Don Quijote, que tu veuilles me voir mort si promptement? Ce n'est pas pour cela, répondit Sancho; mais c'est que je n'aime pas à garder si longtemps un secret, et je crains toujours qu'il ne s'évente. Qu'il en soit ce qu'il pourra, dit Don Quijote, mais j'ai meilleure idée de ton affection et de ta loyauté : sache donc que cette nuit il m'est arrivé une des plus étranges aventures que l'on puisse imaginer. Pour te la dire en peu de mots, apprends que la fille du seigneur de ce château m'est venue trouver il y a peu de temps : c'est la plus bienveillante et la plus belle demoiselle qui se puisse voir. Que te dirai-je

des graces de sa personne, du charme de son esprit, et de mille autres trésors cachés que je passerai sous silence, pour ne pas manquer à la foi que je dois à madame Dulcinée du Toboso. Je te dirai seulement que, le ciel étant jaloux du bonheur que la fortune avait mis dans mes mains, ou, peut-être (et c'est le plus sûr), comme je l'ai dit, ce château étant enchanté, au moment où j'avais avec cette belle un doux et amoureux entretien, sans que je la visse, sans que je susse par où elle était entrée, une main, sans doute appartenant à quelque démesuré géant, m'a déchargé sur les mâchoires un si grand coup que j'en suis tout en sang; et ensuite j'ai été moulu de telle sorte que je suis encore pis que je n'étais hier quand les muletiers nous traitèrent comme tu sais, à cause de l'incontinence de Rossinante. Je conclus de là que quelque Maure enchanté garde ici ce trésor de beauté, et que ce n'est pas pour moi. Ni pour moi non plus, reprit Sancho, car plus de quatre cents Maures m'ont meurtri de manière que les épieux des muletiers n'étaient que tourtes et gâteaux auprès. Mais, dites-moi, comment pouvez-vous appeler cette aventure bonne et rare, quand elle nous a mis dans l'état où nous sommes? Encore pour vous, qui avez eu le plaisir de tenir entre vos bras cette incomparable beauté, il y a moins de mal; mais moi, qu'ai-je eu, si ce n'est les plus rudes gourmades que je recevrai de ma vie? Malheureuse la mère qui m'a engendré! malheureux moi-même, je ne suis point chevalier errant, et je ne pense jamais l'être! et, de toutes les infortunes, il m'en vient toujours la meilleure part. As-tu donc aussi été battu? dit Don Quijote. Eh! maudite soit ma race! ne vous ai-je pas dit que oui? Ne t'en mets point en peine, dit Don Quijote; je vais faire tout-à-l'heure ce précieux baume de fier-à-bras, qui nous guérira dans un clin d'œil [1].

Ils en étaient là quand l'archer parvint enfin à allumer la lampe, et entra pour visiter celui qu'il croyait mort. Sancho, qui le vit en chemise, avec son mouchoir de tête, la lampe à la

[1] *En un abrir y cerrar de ojos.*

main, et une mauvaise figure, dit à son maître : Seigneur, ne serait-ce point là le Maure enchanté, qui revient nous châtier dans la crainte d'y avoir oublié quelque chose[1]? Ce ne peut être le Maure, répondit Don Quijote, car les enchantés ne se laissent voir à personne. S'ils ne se laissent voir, ils se font bien sentir, répliqua Sancho, mes épaules en peuvent dire quelque chose. Et les miennes aussi, ajouta Don Quijote; mais cette preuve n'est pas suffisante pour en conclure que ce soit ici le Maure. L'archer, entrant dans ce moment, fut fort étonné de trouver deux hommes s'entretenant paisiblement; mais, Don Quijote étant resté étendu tout de son long, sans pouvoir remuer, il s'approcha et lui dit : Hé bien, bonhomme, comment vous va? Je parlerais mieux si j'étais à votre place, répondit Don Quijote. Est-ce ainsi, insolent, qu'on parle aux chevaliers errants, dans votre pays? L'archer ne put souffrir de se voir ainsi traité par un homme de si pauvre apparence, et levant la lampe, la jeta avec toute l'huile sur la tête du malheureux chevalier; et, ne doûtant pas qu'il ne la lui eût fracassée, il s'éclipsa aussitôt à la faveur des ténèbres. Sans aucun doute, dit Sancho, c'est là le Maure qui garde le trésor pour les autres, et pour nous les gourmades et les coups de chandelier. Tu as raison, répondit Don Quijote, et il n'y a aucun cas à faire de tous ces enchantements ni à nous en mettre en colère; car, comme ce sont toutes choses fantastiques et invisibles, nous chercherions en vain de qui nous venger. Lève-toi, si tu le peux, et appelle le gouverneur de ce château; fais en sorte qu'on me procure un peu d'huile, de vin, de sel et de romarin, pour que je fasse le baume salutaire; car, en vérité, je crois en avoir grand besoin maintenant, au sang qui sort de la plaie que ce fantôme m'a faite. Sancho se leva malgré ses douleurs, et, allant à tâtons chercher l'hôte, il se heurta contre l'archer, qui cherchait à entendre ce qu'il était advenu. Seigneur, lui dit-il, qui que vous soyez, faites-nous la faveur de nous donner du romarin, du vin, du sel et de l'huile : nous en avons besoin

[1] *Si se dexo algo en el tintero.*

pour panser un des meilleurs chevaliers errants qui soit sur la terre, et qui gît dans ce lit, dangereusement blessé par le Maure enchanté qui est dans cette hôtellerie. A ce discours, l'archer prit Sancho pour un fou; mais, comme le jour commençait à paraître, il ouvrit la porte, appela l'hôte, et lui dit ce que cet homme demandait. L'hôte donna à Sancho tout ce qu'il voulut, et celui-ci le porta à son maître, qui se tenait la tête à deux mains, se plaignant du coup de lampe, qui ne lui avait pourtant fait d'autre mal que deux bosses un peu élevées; ce qu'il prenait pour du sang n'était autre chose que la sueur excitée par la tourmente. Don Quijote fit un mélange des différents ingrédients, qu'il laissa bouillir jusqu'à ce que la composition lui parût à son point; il demanda ensuite une bouteille pour la verser; mais il n'y en avait point dans l'hôtellerie; il prit alors le parti de la mettre dans une fiole ou huilier de fer-blanc que l'hôtelier lui abandonna généreusement. Il dit ensuite sur la fiole plus de quatre-vingts *Pater noster* et autant d'*Ave Maria*, de *Salve* et de *Credo*, accompagnant chaque parole d'un signe de croix, par forme de bénédiction. A cette cérémonie furent présents Sancho, l'archer et l'hôtelier; car, pour le muletier, il n'était occupé que de ses mulets. Ce précieux baume étant fait, Don Quijote voulut sur l'heure en éprouver la vertu; il avala une partie de ce qui n'avait pu tenir dans la fiole, et il en restait bien environ une demi-pinte. A peine avait-il fini de boire, qu'il commença à vomir de telle sorte, que rien ne lui resta dans l'estomac; ses efforts et les angoisses du vomissement ayant amené une sueur abondante, il demanda qu'on le couvrît, et qu'on le laissât reposer. Il dormit en effet plus de trois heures, au bout desquelles il se trouva si dispos et tellement soulagé de sa courbature, qu'il se regarda comme guéri, et ne douta point que ce ne fût là véritablement le baume de fier-à-bras, et qu'avec ce secours il ne fût en état d'entreprendre désormais sans danger les plus périlleuses aventures. Sancho Pança, trouvant la guérison de son maître miraculeuse, le pria de lui laisser prendre ce qui restait dans le

vase, et qui n'était pas en petite quantité. Don Quijote y consentit; Sancho, prenant le pot à deux mains, se mit, de la meilleure foi du monde, le tout sur la conscience, c'est-à-dire à peu près autant que son maître. Il fallait que le pauvre écuyer n'eût pas l'estomac aussi délicat que lui, car, avant que le remède fît son effet, il éprouva des nausées et des sueurs si violentes, et souffrit des angoisses si excessives, qu'il ne douta point que sa dernière heure ne fût venue; dans ce pitoyable état, il ne cessait de maudire le baume et le traître qui le lui avait donné. Je crois, Sancho, lui dit son maître, que tout ce mal ne te vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier, et je tiens, quant à moi, que cette liqueur n'a de vertu que pour ceux qui le sont. Hé! puisque vous le saviez, répliqua Sancho, pourquoi m'en avez-vous laissé goûter? En ce moment, le breuvage fit son effet, et le pauvre écuyer commença à se mettre à sec par la double issue d'une manière si prompte, que sa natte de jonc et sa couverture furent toutes gâtées. Il suait à outrance, avec de tels paroxysmes et de si grands efforts, que tous les assistants et lui-même désespéraient de sa vie. Cette bourrasque et le danger durèrent bien deux heures, après lesquelles il ne se trouva pas soulagé comme son maître, mais si brisé et si moulu, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Mais Don Quijote, qui, comme je l'ai dit, se sentait allègre et dispos, voulut partir sur-le-champ pour aller à la quête des aventures. Il lui semblait, surtout avec la confiance que lui inspirait son baume, que tous les moments qu'il perdait étaient autant de ravi au monde et aux malheureux qui avaient besoin de son appui. Dans son impatience, il sella lui-même Rossinante, mit le bât sur l'âne de son écuyer et l'aida à s'habiller et à monter; puis, s'étant jeté à cheval, il se saisit d'une demi-pique qu'il vit dans un coin, pour lui servir de lance. Tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie, au nombre de plus de vingt, le considéraient avec étonnement, et surtout la fille de l'hôtelier. Lui, de son côté, ne la quittait pas des yeux, et de temps en temps poussait un soupir, qu'il semblait tirer du fond de ses entrailles, et qu'attribuaient à ses douleurs

ceux qui l'avaient vu la nuit précédente tout couvert d'emplâtres.

Quand ils furent tous deux montés, Don Quijote, s'arrêtant sur le pas de la porte, appela l'hôtelier, et, d'une voix grave et posée : Seigneur alcade, lui dit-il, les faveurs que j'ai reçues dans votre château sont grandes, et je dois vous en conserver de la reconnaissance toute ma vie; si je puis la prouver en vous vengeant de quelque outrage reçu, sachez que mon office est de secourir les faibles, de venger les injures et de châtier les traîtres. Cherchez donc dans votre mémoire si vous vous rappelez quelque chose de semblable : il suffit de me l'indiquer, je vous promets, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, que vous serez bientôt satisfait. L'hôtelier répondit avec la même gravité : Seigneur chevalier, je n'ai pas besoin que vous me vengiez de personne; quand on m'offense, je sais fort bien me venger moi-même. J'ai seulement besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon hôtellerie, la paille et l'orge pour les bêtes, le souper et le gîte pour vous deux. Quoi ! c'est ici une hotellerie? répliqua Don Quijote. Oui, sans doute, et des plus en réputation, dit l'hôtelier. J'ai été bien abusé jusqu'à ce moment, répliqua le chevalier; je l'ai crue véritablement un château, et même d'importance; mais, puisque c'est une hôtellerie, ce qu'il y a de mieux à faire est de ne pas insister sur le paiement de ma dépense; car je ne puis contrevenir à l'ordre des chevaliers errants; je sais de science certaine, sans avoir jusqu'ici lu rien de contraire, qu'ils n'ont jamais payé gîte ou autre chose dans les hôtelleries, parcequ'en droit et en raison toute espèce de bon accueil leur est dû, en récompense des peines incroyables qu'ils endurent, en cherchant des aventures de jour et de nuit, l'hiver et l'été, à pied et à cheval, souffrant la faim et la soif, le froid et le chaud, et sans cesse exposés aux inclémences du ciel, à toutes les incommodités qui se rencontrent sur la terre. Je n'ai rien à voir en tout cela, répliqua l'hôtelier : payez-moi seulement ce que vous me devez, et laissons vos contes et votre

chevalerie; je ne me soucie que de recevoir ce qui m'est dû. Vous êtes un sot et un méchant hôte, dit Don Quijote. Puis, baissant sa demi-pique, et donnant des deux, il sort de l'hôtellerie sans que personne l'arrête, et parcourt un assez grand espace sans regarder si son écuyer le suit. L'hôte, le voyant partir sans payer, fait sa demande à Sancho; celui-ci répond que, puisque son maître n'a pas voulu payer, il ne payera pas non plus, et qu'étant écuyer de chevalier errant, il jouissait comme son maître du droit de ne pas payer dans les auberges et hôtelleries. L'hôte se fâche, et le menace, s'il ne payait, de se satisfaire d'une manière fâcheuse pour lui. Sancho assure de nouveau qu'en vertu de l'ordre de chevalerie qu'avait reçu son maître, il ne donnera pas une obole, dût-il lui en coûter la vie, parcequ'il ne voulait pas laisser perdre le bon et ancien usage des chevaliers errants, et que les écuyers à venir pussent reprocher à sa mémoire la destruction d'un droit si juste.

La mauvaise fortune du pauvre Sancho voulut qu'il se trouvât dans l'hôtellerie quatre ouvriers en laine de Ségovie, trois aiguilliers du Potro de Cordoue, et deux compagnons de Séville, tous gens de bonne humeur et disposés à rire. Poussés d'un même esprit, ils s'approchèrent de Sancho, le descendirent de son âne, et l'un d'eux alla chercher la couverture du lit de l'hôtelier. Sancho fut mis dans le milieu; mais, voyant que le dessous de la porte n'était pas assez haut pour leur dessein, ils passèrent dans la cour, qui n'avait pour toit que le ciel. Là ils commencèrent à lancer en l'air le jouet qu'ils s'étaient donné, comme on fait les chiens au carnaval [1]. Les cris poussés par le malheureux berné allèrent jusqu'aux oreilles de son maître, qui s'arrêta pour écouter attentivement, et crut d'abord que le ciel l'appelait à quelque nouvelle aventure; mais il reconnut bientôt que ces hurlements venaient de son écuyer, et tournant bride, il revint au pénible galop de Rossinante vers l'hôtellerie; il la trouva fermée, et en fit le tour pour chercher

[1] *Como con perro por carnestolendas.*

quelque entrée. Arrivé aux murailles de la cour, qui n'étaient pas fort hautes, il voit la manière dont on s'amusait de son écuyer; il le voit en l'air monter et descendre, avec tant de graces et d'agilité, que, sans la colère où il était, je crois qu'il n'eût pu s'empêcher de rire. Il essaye plusieurs fois de monter de dessus son cheval sur le haut de la muraille; mais il était si froissé qu'il ne pouvait seulement mettre pied à terre. Ainsi il se trouva réduit à dire, du haut de son cheval, tant d'injures aux berneurs, qu'il est impossible de les écrire. Ils n'en continuèrent pas moins leur besogne, et n'en rirent que plus fort: Sancho ne cessait de faire entendre ses plaintes entremêlées de prières et de menaces; rien ne fit, jusqu'à ce que les berneurs le laissèrent de pure lassitude; l'enveloppant de sa capote [1], ils le remirent sur son âne. La compatissante Maritorne, le voyant si épuisé, crut faire une bonne action en lui apportant un pot d'eau qu'elle alla tirer au puits pour l'avoir plus fraîche. Comme il le portait à sa bouche, il s'arrêta à la voix de son maître, qui lui criait de l'autre côté de la muraille: Ne bois point de cette eau, mon fils Sancho, n'en bois point; elle te fera mourir. J'ai ici le divin baume, dont deux gouttes te guériront en un moment (et il lui montrait la fiole). A ces mots, Sancho, le regardant tant soit peu de travers: Avez-vous donc oublié, par hasard, que je ne suis pas chevalier? ou voulez-vous que j'achève de vomir les boyaux qui me restent? Gardez votre breuvage, de par tous les diables, et laissez-moi en paix. Il dit et boit; mais sentant, à la première gorgée, que c'était de l'eau, il s'arrêta, et pria Maritorne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit de bon cœur, et le paya même de son propre argent. Aussi dit-on qu'elle avait l'ame chrétienne, quoiqu'il y en eût de plus scrupuleuses. Sancho, ayant bu, donna des talons à son âne, et, la porte de l'hôtellerie lui ayant été ouverte à deux battants, il sortit fort content d'être venu à bout de ne

[1] *Con su gaban.* Le *gaban* était une sorte de manteau d'étoffe feutrée, dont on se servait contre la pluie. *Seigneur, voulez-vous un bon gaban contre la pluie*, dit frère Jean à Pantagruel, liv. IV, chap. XXIV, *laissez-moi ces manteaux de loup et de bedouault* (blaireau).

rien débourser, quoique ce fût aux dépens de ses épaules, ses cautions ordinaires; il est vrai que son bissac demeura en paiement, mais dans son trouble il ne s'en aperçut pas. L'hôtelier le voyant dehors, voulut refermer la porte; mais les berneurs ne le permirent pas, ils étaient gens à ne faire aucun cas de Don Quijote, eût-il été véritablement chevalier de la Table ronde.

CHAPITRE XVIII.

Conversation de Don Quijote et de Sancho Pança, et autres aventures dignes d'être racontées.

Sancho vint rejoindre son maître, mais si las, si épuisé, qu'il n'avait seulement pas la force de faire aller son âne. Quand Don Quijote le vit en cet état : Maintenant, dit-il, Sancho, je ne doute plus que cette hôtellerie ou château ne soit enchanté; car que pouvaient être ceux qui se sont si cruellement joués de toi, sinon des fantômes et des gens de l'autre monde? Ce qui me le confirme, c'est que, dans le temps que je considérais ce triste spectacle par-dessus la muraille de la cour, je n'ai jamais pû y monter, ni seulement descendre de cheval, à coup sûr parcequ'ils me tenaient enchanté; je te jure, par ma foi, que si j'eusse pu faire l'un ou l'autre, je t'aurais vengé de telle sorte que ces félons et voleurs se fussent souvenus à jamais de leur réjouissance, encore que j'eusse bien su contrevenir en cela aux lois de la chevalerie, qui, comme je te l'ai dit souvent, ne permettent pas qu'un chevalier tire l'épée contre ceux qui ne le sont pas, si ce n'est pour la défense de sa vie, et dans une extrême nécessité.—Je me serais bien vengé moi-même si j'avais pu, chevalier ou non; mais cela n'a pas dépendu de moi. Je jurerais pourtant bien que ceux qui se sont divertis à mes dépens ne sont point des fantômes ni des hommes enchantés, comme vous le dites, mais bien des hommes en chair et en os,

comme nous; tous avaient leur nom, que j'ai entendu pendant qu'ils me bernaient : il y en avait un nommé Pedro Martinez; un autre s'appelait Tenorio Hernandez; et j'ai bien entendu que l'hôtelier s'appelle Jean Palomeque-le-Gaucher[1]. Ainsi, si vous n'avez pu passer par-dessus la muraille, ni mettre pied à terre, cela tient à autre chose qu'à un enchantement. Ce que je vois de plus clair, c'est que ces aventures que nous allons cherchant nous conduiront à tant de maux, que nous ne connaîtrons bientôt plus quel est notre pied droit. Le meilleur et le plus sûr, selon mon petit entendement, serait de nous en retourner à notre village, maintenant que voici le temps de la moisson, et de soigner nos biens, sans nous en aller sans cesse de çà et de là[2]. Que tu es mal instruit, interrompit Don Quijote, en fait de chevalerie! Tais-toi et prends patience; un jour viendra que tu verras de tes propres yeux combien cette profession est honorable. Car enfin, dis-moi, est-il quelque plaisir au monde qui égale celui de vaincre dans un combat, et de triompher de son ennemi? Aucun, sans doute. Cela doit être, répondit Sancho, je n'en sais pourtant rien. Tout ce que je sais, c'est que depuis que nous sommes chevaliers errants, au moins vous (car pour moi je n'ai point tant d'honneur), nous n'avons gagné d'autre bataille que celle contre le Biscayen, et encore y avez-vous laissé la moitié d'une oreille et partie de votre salade. Depuis, ce n'a été que bastonnade sur bastonnade, coups de poing sur coups de poing, et moi j'ai eu de plus l'avantage d'être berné par des gens enchantés, de qui je ne saurais me venger, pour savoir jusqu'où s'étend ce grand plaisir que vous dites qu'il y a à vaincre son ennemi. Voilà ma peine, dit Don Quijote, et ce doit être la tienne aussi; mais avant qu'il soit peu, je me procurerai une épée faite par tel artifice, que celui qui la portera ne pourra jamais être soumis à aucun enchantement; il pourrait même arriver que la fortune me mît

[1] *El zurdo.*

[2] L'espagnol dit : *de ceca en Meca, y de zoca en colodra. De zoca en colodra,* c'est : du pot à la terrine; proverbe espagnol.

entre les mains celle que portait Amadis quand il s'appelait *le Chevalier de l'Ardente épée* [1], et qui fut assurément la meilleure qu'ait jamais possédée un chevalier; car outre cette vertu, elle coupait comme un rasoir, et nulle armure, si forte, si enchantée fût-elle, ne pouvait résister à son tranchant. J'ai tant de bonheur, dit Sancho, que cela fût-il et eussiez-vous une pareille épée, elle n'aurait de vertu que pour ceux qui sont armés chevaliers, comme le baume, et les écuyers n'auront rien de bon à en attendre. Ne crains pas cela, dit Don Quijote, le ciel te sera plus favorable.

Nos aventuriers en étaient là de leur conversation, quand Don Quijote aperçut sur le chemin une épaisse nuée de poussière qui s'étendait de leur côté; Sancho, s'écria-t-il en se tournant vers son écuyer, voici le jour qui fera voir ce que me garde la fortune; voici le jour, dis-je, où va paraître plus que jamais la force de mon bras, et où je vais faire des exploits dignes d'être écrits dans les livres de la Renommée, pour servir d'instruction aux siècles à venir. Tu vois ce tourbillon de poussière? il est soulevé par une armée innombrable, composée de toutes les nations du monde, et qui marche droit à nous. A ce compte, dit Sancho, il doit y avoir deux armées, car, de cet autre côté, il s'élève une poussière semblable. Don Quijote se retourne, et, voyant que Sancho disait vrai, il sentit une joie inexprimable, croyant fermement que c'étaient deux armées qui venaient se choquer et se livrer bataille dans cette vaste plaine; car il avait à toute heure, à tout moment, l'imagination pleine de batailles, d'enchantements, d'aventures, de rêveries, d'amours, et de défis tels qu'on les cite dans les livres de chevalerie; tout ce qu'il disait, pensait ou faisait, tendait toujours vers de semblables choses. La poussière qu'il voyait était soulevée par deux grands troupeaux de moutons, qui venaient de deux endroits différents par le che-

[1] Ce fut Amadis de Grèce qui fut ainsi surnommé; mais Amadis de Gaule, celui qu'on avait coutume d'appeler simplement Amadis, était dit chevalier de la Verte épée.

min qu'il tenait, et cette poussière était si épaisse qu'elle ne aissait rien distinguer, à moins d'en être tout près. Don Quijote affirmait néanmoins avec tant d'assurance que c'étaient des armées, que Sancho vint à le croire, et lui dit : Seigneur, qu'avons-nous à faire là, nous autres? Ce que nous avons à faire? répondit Don Quijote : protéger les faibles, secourir ceux qui en auront besoin. Apprends, Sancho, que cette armée que tu vois venir droit à nous est commandée par le grand empereur *Alifanfaron,* seigneur de la grande île de Trapobane[1]; cette autre qui vient derrière est celle de son ennemi, le roi des Garamantes[2], *Pentapolin-au-bras-retroussé,* qu'on appelle ainsi parcequ'il combat toujours le bras droit nu. Et pourquoi, demanda Sancho, ces deux seigneurs-là se veulent-ils tant de mal? Ils sont devenus ennemis, répondit Don Quijote, parceque cet Alifanfaron est un païen furibond qui s'est épris d'amour pour la fille de Pentapolin, belle et gracieuse dame, et qui est chrétienne; son père ne veut pas la donner à Alifanfaron qu'il ne renonce auparavant à son faux Mahomet, et qu'il n'embrasse le christianisme. Par ma barbe, dit Sancho, Pentapolin fait fort bien, et je lui aiderai de bon cœur en tout ce que je pourrai. Tu feras ton devoir en cela, répondit Don Quijote; pour combattre dans de semblables batailles, il n'est point nécessaire d'être armé chevalier. Je le conçois aisément, dit Sancho; mais où mettrons-nous mon âne, pour être assurés de le retrouver après le combat? car s'y engager avec une telle monture, je ne crois pas que cela se soit encore vu. Tu as raison, dit Don Quijote; tu n'as qu'à le laisser aller à l'aventure, qu'il se perde ou non; car, après la victoire, nous aurons tant de chevaux à choisir, que Rossinante même court risque d'être changé pour un autre. Mais regarde et sois attentif : je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui se trouvent dans ces deux armées; et, afin que tu les puisses mieux remarquer, montons sur cette petite éminence, d'où l'on doit les découvrir

[1] L'île de Ceylan.
[2] Peuple de la Libye.

mieux. Ils montèrent, en disant cela, sur une hauteur d'où ils auraient bien pu reconnaître les deux troupeaux de moutons, qui, pour notre chevalier, se transformaient en armées, si la poussière ne leur eût offusqué la vue; mais enfin, Don Quijote, voyant en imagination ce qui n'existait pas, commença ainsi d'une voix élevée :

Ce chevalier aux armes dorées, qui porte dans son écu un lion couronné, couché aux pieds d'une jeune fille, est le valeureux *Laurcalco,* seigneur du Pont-d'Argent; cet autre qui a ces armes à fleurs d'or, et qui porte trois couronnes d'argent en champ d'azur, est le redouté *Micocolembo,* grand-duc de Quirocia; cet autre qui marche à sa droite, avec cette taille de géant, c'est l'intrépide *Brandabarbaran de Boliche,* seigneur des trois Arabies; il est revêtu d'une peau de serpent, et a pour écu une porte, qu'on dit être une de celles de ce temple que Samson renversa quand il se vengea de ses ennemis aux dépens de sa propre vie. Tourne maintenant les yeux de cet autre côté, tu verras, sur le front de cette armée, le victorieux et invincible *Timonel de Carcassonne,* prince de la Nouvelle-Biscaye; il porte des armes écartelées d'azur, de sinople, d'argent et d'or, et dans son écu un chat d'or en chant de gueules, avec cette devise M. I. U. qui forme la première syllabe du nom de sa dame, l'incomparable *Miuline,* fille du duc *Alphégniquen d'Algarve!* Cet autre, qui fait plier les reins à cette puissante jument sauvage [1], et dont les armes sont blanches comme la neige, l'écu uni et sans devise, c'est un nouveau chevalier français, nommé *Pierre Papin,* seigneur des baronnies d'Utrique. Celui qui, de ses talons ferrés, presse les flancs d'une jument légère et bien peinte [2], et porte des armes vair-azurées, c'est le puissant duc de Nervie, *Espartafilardo du Bocage;* son écu représente un champ semé de bottes d'asperges, avec cette devise castillane : *Rastrea mi suerte* [3]. Notre héros nomma de la

[1] *Alfana.*
[2] *Cebra* (le zèbre).
[3] Ainsi croît ma fortune.

même manière une foule de chevaliers qu'il croyait voir dans l'une et l'autre armée, leur donnant à tous sur-le-champ les armes, les couleurs et les devises que lui fournissait sa fertile folie; et, sans s'arrêter, il poursuivit : L'armée que tu vois en face est composée de diverses nations : ici sont ceux qui boivent les douces eaux du fameux Xante; là, les montagnards qui cultivent les champs massiliens; ici, ceux qui criblent la poudre d'or de l'Arabie Heureuse, ceux qui jouissent des fraîches et célèbres rives du Thermodon, ceux qui détournent en cent façons le Pactole aux sables d'or, les Numides à la foi douteuse, le Perse si adroit à tirer de l'arc, le Parthe et le Mède qui combattent en fuyant, l'Arabe aux tentes mobiles, le Scythe aussi cruel qu'il est blanc, l'Éthiopien aux lèvres percées, et mille autres nations que je vois et dont je connais les visages, mais dont je n'ai pas retenu les noms. De cet autre côté, viennent ceux qui boivent les eaux de crystal du Bétis [1], bordé d'oliviers; ceux qui se baignent dans les riches ondes du Tage, ceux qui jouissent des salutaires eaux du divin Xenil [2]; ceux qui foulent aux pieds les champs tartésiens, si fertiles en pâturages; ceux qui s'ébattent dans les prairies élyséennes de Xerès; les riches Manchègues, couronnés de blonds épis; cet antique reste du sang des Goths, tout bardé de fer [3]; ceux qui se baignent dans le Pisuerga, fameux par la tranquillité de ses eaux; ceux qui mènent paître leurs troupeaux dans les vastes pâturages du Guadiana tortueux, dont les eaux se cachent sous terre; ceux que transissent de froid les vents des Pyrénées ou les blancs sommets du haut Apennin; en un mot, tous ceux que l'Europe enserre dans sa vaste étendue. Dieu me soit en aide! combien de provinces, combien de nations ne nomma-t-il pas, donnant à chacune, avec une merveilleuse promptitude, les attributs qui lui convenaient, tout ravi qu'il était de ce qu'il avait lu dans ses livres mensongers [4]. Sancho

[1] Guadalquivir.

[2] Le *Singillis* des anciens, dans le royaume de Grenade.

[3] Les Biscayens, dans les montagnes desquels se retirèrent les Goths à l'arrivée des Maures.

[4] Cette belle description est imitée de l'*Iliade*.

recueilli, l'écoutait sans dire une parole, et de temps en temps levait la tête, pour voir s'il n'apercevrait pas ces chevaliers et ces géants que son maître lui nommait. Mais, n'en découvrant aucun : Je me donne au diable, dit-il, s'il paraît homme, chevalier, géant, de tous ceux que vous dites; du moins je ne les vois point; peut-être est-ce encore un enchantement comme les fantômes de cette nuit. Que dis-tu, répondit Don Quijote, est-ce que tu n'entends pas le hennissement des chevaux, le son des trompettes, le bruit des tambours? Je n'entends autre chose, reprit Sancho, que de grands bêlements de brebis et de moutons. Aussi était-ce la vérité, car les troupeaux étaient déjà fort près d'eux. La frayeur, dit Don Quijote, t'empêche de discerner les objets; car, un des effets de la peur est de troubler les sens, et de peindre les choses autrement qu'elles ne le sont. Mais, si le courage te manque, retire-toi à l'écart, et laisse-moi seul : seul je suffirai pour porter la victoire où je porterai mon bras. En disant ces mots, il donne des éperons à Rossinante, et, la lance en arrêt, descend de la colline comme un éclair. Revenez, seigneur, lui criait Sancho, pour Dieu, ce sont des moutons et des brebis que vous allez attaquer, revenez; que maudit soit le père qui m'a engendré! Quelle folie! Regardez qu'il n'y a ni géants, ni chevaliers, ni chats, ni armes, ni écus partis ou entiers, ni vairs azurés, ni endiablés; que fait-il? pécheur que je suis devant Dieu! Don Quijote ne s'arrêtait pas pour cela; au contraire, il criait de toute sa force : Courage, chevaliers, qui combattez sous les bannières du valeureux Pentapolin-au-bras-retroussé, suivez-moi tous, et vous verrez avec quelle facilité je le vengerai de son ennemi Alifanfaron de la Trapobane. En même temps il se mêle dans l'escadron de brebis, faisant mouvoir sa lance avec autant de courage et de vigueur que s'il eût eu affaire à ses plus cruels ennemis. Les bergers lui crient de s'arrêter; mais, voyant leurs cris inutiles, ils détachent leurs frondes, et commencent à faire siffler à ses oreilles des pierres grosses comme le poing. Don Quijote n'en tient compte; il court de tous côtés, criant à haute voix :

Où es-tu, superbe Alifanfaron? viens à moi, je suis un chevalier qui desire éprouver seul à seul tes forces, et t'ôter la vie pour te punir de la guerre injuste que tu fais au valeureux Pentapolin, roi des Garamantes. En ce moment, un énorme caillou [1] l'atteint dans les côtes, et lui en enfonce deux. A la violence du coup, il se croit mort, ou du moins dangereusement blessé; et, se rappelant son baume, il tire sa fiole et la porte à sa bouche; mais, avant qu'il en ait avalé la dose qu'il juge nécessaire, une autre pierre vient frapper le vase et la main qui le tenait, et, chemin faisant, lui emporte trois ou quatre dents en lui écrasant deux doigts. Ces deux coups furent si terribles que le pauvre chevalier tomba de cheval: les bergers accoururent; et, croyant l'avoir tué, ils rassemblèrent promptement leurs troupeaux, ramassèrent les morts au nombre de sept ou environ, et s'éloignèrent sans chercher à en savoir davantage. Sancho était resté pendant tout ce temps-là sur la colline, contemplant toutes les folies de son maître; il s'arrachait la barbe, et maudissait l'heure et le jour où sa mauvaise fortune le lui avait fait connaître. Mais, le voyant à terre et les bergers retirés, il descendit la côte, vint à lui, et le trouva en très mauvais état, quoiqu'il n'eût pas perdu le sentiment: Ah! seigneur, ne vous disais-je pas bien de revenir, et que c'étaient des moutons, non pas des armées que vous alliez attaquer? C'est ainsi, répondit Don Quijote, que ce larron d'enchanteur, mon ennemi, fait disparaître ou métamorphose les choses. Apprends, Sancho, que rien n'est plus facile à ces sortes de gens que de nous montrer ce qu'ils veulent; le négromant qui me persécute, envieux de la gloire que j'allais acquérir, a changé en troupeaux de moutons ces armées ennemies. Si cela n'est pas, fais une chose, je t'en prie, pour te désabuser et te convaincre de la vérité: monte sur ton âne, et suis-les avec précaution, tu les verras à quelques pas d'ici reprendre leur première forme, et, quittant celle de moutons, redevenir des hommes droits et bien faits, comme je te les ai dépeints

[1] L'espagnol dit: *una peladilla de arroyo* (une amande de ruisseau).

d'abord. Mais non, n'y va pas pour le moment, j'ai besoin de tes secours. Approche, et regarde combien il me manque de dents, car il me semble qu'il ne m'en est pas resté une seule dans la bouche. Sancho s'approcha si fort, qu'il avait quasi les yeux dans la bouche de son maître; le baume achevait d'opérer dans l'estomac de Don Quijote, de sorte, qu'avec la même impétuosité qu'aurait pu faire un coup d'arquebuse, il darda tout ce qu'il avait dans le corps au visage du charitable écuyer. Sainte Marie! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela! mon maître est blessé à mort; il rend le sang par la bouche. Cependant, y regardant de plus près, la couleur et l'odeur lui firent connaître que ce n'était pas du sang, mais le baume qu'il lui avait vu boire : ce qui lui donna un si grand soulèvement de cœur, que son estomac se révolta à son tour, et qu'il rejeta tout ce qu'il avait dans les entrailles au nez de son maître, demeurant tous deux dans le plus gracieux état [1]. Sancho courut à son âne, afin de tirer du sac le linge nécessaire pour s'essuyer et pour panser le blessé; mais, ne le trouvant point, peu s'en fallut que la tête ne lui tournât. Il se donna de nouveau mille malédictions, résolut au fond de son cœur de quitter son maître, et de s'en retourner à son village, abandonnant le salaire de ses services, et l'espérance du gouvernement de l'île. Don Quijote, cependant, se leva, et, mettant la main gauche sur sa bouche pour rassurer le reste de ses dents, prit de la droite la bride de Rossinante, qui n'avait pas bougé d'auprès de son maître (tant il était loyal et d'un bon naturel), et s'en alla du côté de Sancho, qu'il trouva penché sur son âne, la tête dans ses mains, comme un homme enseveli dans ses réflexions. Sais-tu, Sancho, lui dit-il, le voyant si triste, qu'un homme n'est supérieur à un autre qu'autant qu'il en fait plus que lui? Ces bourrasques qui nous arrivent sont des signes évidents que le temps va devenir serein, et nos affaires meilleures : il n'est pas possible que le

[1] Si tout le *Don Quijote* ne contenait que de semblables détails, il ne serait pas traduit dans toutes les langues. Florian les a passés. Nous n'avons pas osé le faire, voulant offrir au public une traduction complète et fidèle.

bien et le mal durent toujours? Ainsi, le mal ayant longtemps duré, le bien doit être près. Cesse donc de t'affliger des disgraces qui m'arrivent, puisque pour toi il ne t'arrive rien. Comment? reprit Sancho : peut-être que celui qui fut berné hier était autre que le fils de mon père? et le bissac que l'on m'a pris, avec tout ce qui était dedans, n'était-il pas au même? Quoi! tu as perdu le bissac? reprit Don Quijote. Oui, il me manque, dit Sancho. Ainsi nous n'avons pas de quoi manger aujourd'hui, repartit Don Quijote. Cela pourrait être, dit Sancho, si nous n'avions pas dans ces prés les herbes que vous connaissez, dites-vous, avec lesquelles les chevaliers malencontreux comme vous ont coutume de suppléer au défaut d'autre nourriture. Avec tout cela, reprit Don Quijote, j'aimerais mieux en ce moment un quartier de pain ou une fouace, et deux têtes de sardines ou de harengs, que toutes les herbes que décrit Dioscoride, fût-il commenté par Laguna [1]. Cependant, monte sur ton âne, mon bon Sancho, et suis-moi : Dieu, qui pourvoit à tout, ne nous manquera pas, à nous surtout qui nous consacrons à le servir comme nous le faisons, puisqu'il n'abandonne ni le moucheron de l'air, ni le vermisseau qui rampe sur la terre, ni la grenouille à peine née qui se cache sous les eaux; il luit également sur les méchants et sur les bons, et répand sa rosée sur l'injuste comme sur le juste. Votre seigneurie, interrompit Sancho, eût été meilleur prédicateur que chevalier errant. Les chevaliers savent et doivent savoir de tout, dit Don Quijote. Au temps passé, on en a vu au milieu d'un camp royal, composer un discours ou un sermon, comme s'ils eussent été gradués dans l'université de Paris; tant il est vrai que la lance n'émousse point la plume, ni la plume la lance. A la bonne heure, dit Sancho, il en sera ce que vous voudrez; mais éloignons-nous d'ici, et cherchons où loger pour cette nuit; Dieu veuille que ce soit dans un endroit où il n'y ait ni berneurs, ni couvertures, ni fantômes, ni Maures enchantés, car si j'en trouve,

[1] André de Laguna, natif de Ségovie, médecin du pape Jules III, traducteur et commentateur de Dioscoride.

je donne la chevalerie à tous les diables [1]. Prie Dieu qu'il nous guide, mon fils, dit Don Quijote, et prends le chemin que tu voudras, je te laisse pour cette fois le soin de nous loger. Mais donne-moi un peu ta main, et tâte avec le doigt combien il me manque de dents dans le haut de la mâchoire, du côté droit, car c'est là qu'est mon mal. Sancho lui mit les doigts dans la bouche; et, tâtant avec soin : Combien de dents aviez-vous de ce côté-là? lui dit-il. Quatre, répondit Don Quijote, sans compter l'œillère, toutes entières et bien saines. Seigneur, reprit Sancho, prenez bien garde à ce que vous dites. Je dis quatre, s'il n'y en avait même cinq, répondit Don Quijote, car on ne m'en a jamais arraché jusqu'à cette heure, il ne m'en est point tombé, et je n'en ai pas eu de gâtée. Oh bien, dit Sancho, vous n'avez plus que deux dents et demie en bas; pour le haut, il n'y a ni dent ni demie, tout est ras comme la paume de la main. Malheureux que je suis! dit Don Quijote à cette triste nouvelle, j'aimerais mieux qu'on m'eût coupé un bras, pourvu que ce ne fût pas celui qui tient l'épée; car une bouche sans dents est un moulin sans meule, une dent est plus précieuse qu'un diamant. Mais enfin, tel est notre partage, à nous qui suivons les austères lois de la chevalerie. Marche, ami, et me guide; j'irai le train que tu voudras. Sancho prit le devant, et s'achemina du côté où il crut trouver à loger, sans s'écarter du grand chemin, qui paraissait fort battu dans cet endroit-là. Comme ils allaient lentement, parceque Don Quijote souffrait beaucoup, Sancho voulut l'entretenir pour charmer son mal, et, entre autres choses, lui dit ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

[1] L'espagnol dit : *el hato, y el garabato* (je donne aux diables le paquet et le croc).

CHAPITRE XIX.

De l'agréable conversation de Sancho avec son maître, de la rencontre qu'ils firent d'un corps mort, avec d'autres événements admirables.

Cette suite de malheurs que nous éprouvons depuis quelques jours, est je crois la punition de la faute que vous avez commise contre l'ordre de chevalerie, en n'accomplissant point le serment que vous aviez fiat de ne manger pain sur nappe, de ne vous entretenir avec la reine, et tout ce qui s'ensuit, jusqu'à ce que vous eussiez enlevé l'armét de Malandrin, ou je ne sais comment, car j'ai oublié le nom du Maure. Tu as grandement raison, répondit Don Quijote; mais pour ne pas mentir, cela m'était sorti de la mémoire. Tu peux être sûr aussi que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé en temps et lieu que tu as été berné; mais enfin je ferai pénitence et réparerai ma faute, car dans l'ordre de chevalerie, il y a moyen d'accommodement pour tout. Mais, reprit Sancho, avais-je donc juré quelque chose? Cela ne fait rien, dit Don Quijote, il suffit que tu sois participant : ainsi il sera bon que nous y mettions ordre. S'il en est ainsi, dit Sancho, n'allez pas l'oublier comme le serment, car peut-être reprendrait-il fantaisie aux fantômes de s'ébattre derechef à mes dépens, et même aux vôtres, s'ils vous voyaient si incorrigible. Pendant leur conversation, la nuit les surprit au milieu du chemin, n'ayant pu découvrir aucun lieu pour se mettre à couvert. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'ils mouraient de faim; en perdant le bissac, ils avaient perdu toutes leurs provisions. Pour achever leur détresse, il leur arriva une aventure; mais pour cette fois, cela pouvait en paraître une bien réelle. La nuit devint tout-à-fait obscure; ils avançaient cependant, parceque Sancho s'imaginait qu'étant dans le grand chemin, à une ou deux lieues, tout au plus, ils trouveraient une hôtellerie. Soutenus par cette espérance, l'écuyer mourant de faim, le maître ayant grande envie de manger, et la nuit étant fort obscure, ils virent venir par le même chemin un

grand nombre de lumières qui paraissaient autant d'étoiles mouvantes. A cette vue, Sancho se pâma d'effroi, Don Quijote même fut ému; l'un tira le licou de son âne, l'autre retint la bride de son cheval; et ils s'arrêtèrent, cherchant à découvrir ce que ce pouvait être; les lumières venaient droit à eux, et plus elles s'approchaient, plus elles devenaient grandes : Sancho commença à trembler de tous ses membres [1]; les cheveux de Don Quijote se dressèrent sur sa tête; mais, rappelant son courage : Sancho, dit-il, voici sans doute une très grande et périlleuse aventure, où j'aurai besoin de ma force et de toute ma valeur. Malheureux que je suis! répondit Sancho; si c'est encore ici une aventure de fantômes, comme cela en a tout l'air, où sont les côtes qui pourront y fournir? Fantômes tant qu'ils voudront, dit Don Quijote; je ne souffrirai pas qu'ils touchent seulement au poil de ta casaque. S'ils se jouèrent de toi l'autre fois, c'est que je ne pus franchir les murailles de la cour; maintenant que nous sommes en rase campagne, je pourrai tout à l'aise m'escrimer de mon épée. Et s'ils vous enchantent, et engourdissent encore, dit Sancho, que servira-t-il que vous ayez le champ libre ou non? Prends courage seulement, répliqua Don Quijote, et l'expérience te prouvera quel est le mien. J'en aurai s'il plaît à Dieu, répondit Sancho. Et, se plaçant tous deux sur un des côtés du chemin, ils se mirent encore à considérer ce que pouvaient être ces lumières qui s'avançaient. Peu à peu ils découvrirent comme un grand nombre d'hommes vêtus de blanc. A cette épouvantable vision, Sancho perdit tout-à-fait courage, ses dents s'entrechoquèrent comme dans le frisson de la fièvre; et le claquement augmenta encore, lorsqu'ils virent distinctement environ vingt hommes à cheval, en chemise, et portant chacun une torche à la main; derrière eux venait une litière de deuil; suivie de six autres cavaliers tout couverts de noir jusqu'aux pieds de leurs mules. La lenteur de la marche faisait bien reconnaître que ce ne pouvait être des chevaux. Tous allaient murmurant entre leurs dents, d'une voix basse et triste.

[1] *Como un azogado*, comme un homme pris de vif argent.

Cet étrange spectacle, à pareille heure, et dans un lieu si désert, devait bien épouvanter et le maître et Sancho, dont la valeur fit tout-à-fait naufrage en cette occasion; il en serait peut-être arrivé autant à Don Quijote, s'il ne lui fût venu aussitôt dans l'esprit que c'était là une des aventures de ses livres. Il se figura que la litière était un brancard sur lequel on portait un chevalier mort ou grièvement blessé, dont la vengeance était réservée à lui seul; et, sans rien consulter, il met la lance en arrêt, s'affermit sur ses étriers, et d'une gaillarde contenance, se place au milieu du chemin par où cette troupe devait passer. Quand il les vit assez proche: Arrêtez, leur cria-t-il à haute voix, qui que vous soyez; apprenez-moi qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et ce que vous portez dans cette litière. Suivant toute apparence, vous avez fait ou vous avez souffert quelque outrage: il faut que je le sache, pour vous punir, ou pour vous venger. Nous sommes pressés, répond un des cavaliers, l'hôtellerie est encore loin, et nous n'avons pas le temps de vous rendre compte de ce que vous demandez, et piquant sa mule, il passe outre. Don Quijote, irrité de cette réponse, saisit les rênes de la mule: Arrêtez-vous, dit-il, soyez mieux appris, et répondez à ce que je vous demande, ou préparez-vous au combat. La mule était ombrageuse, et tellement que, quand Don Quijote la prit par le frein, elle se cabra et se renversa sur son maître. Un valet qui était à pied, le voyant tomber, se mit à injurier le chevalier, qui, déja tout en colère, et sans plus attendre, court la lance en arrêt sur un de ceux qui étaient couverts de deuil, et l'étend par terre fort blessé; il revient aussitôt contre les autres; c'était merveille de voir avec quelle promptitude il les assaillait et les abattait: on eût dit qu'en ce moment il était poussé des ailes à Rossinante, tant il montrait d'orgueil et de légèreté. Tous ces gens étaient peu courageux et sans armes. En un moment ils quittèrent le champ de bataille, et s'enfuirent à travers champs avec leurs torches allumées: on les eût pris pour des masques courant dans une nuit de réjouissance. Ceux qui étaient vêtus de deuil, embar-

rassés de leurs longs manteaux, ne pouvaient se remuer, aussi Don Quijote les frappa tout à son aise, et leur fit abandonner la place avec d'autant moins de peine que toute cette troupe le prenait pour un diable qui venait leur disputer le corps mort qu'ils portaient dans la litière. Sancho admirait toutes ces prouesses, émerveillé de l'audace de son seigneur et disait en lui-même, certainement mon maître est aussi vaillant qu'il le dit. Cependant une torche brûlait par terre à côté du premier qu'avait renversé sa mule; à la lueur Don Quijote le découvrit, il s'approcha, et lui mettant la pointe de sa lance sur le visage, il lui dit de se rendre, ou qu'il le tuerait. Je ne suis que trop rendu, répondit l'autre, puisque je ne saurais me remuer, et que j'ai une jambe rompue. Je vous supplie, seigneur, si vous êtes chrétien, de ne me pas tuer, ce serait un grand sacrilége, car je suis licencié, et j'ai reçu les premiers ordres. Hé! qui diable vous amène ici, dit Don Quijote, si vous êtes homme d'église? Ma mauvaise fortune, répliqua-t-il. Elle pourrait bien devenir encore plus mauvaise, reprit Don Quijote, si vous ne répondez tout-à-l'heure à tout ce que je vous ai d'abord demandé. Il ne sera pas difficile de vous satisfaire, répondit le licencié. Vous saurez donc que, bien que je me sois dit licencié, je ne suis qu'un simple bachelier. Je m'appelle Alonzo Lopez, natif d'Alcovendas; je viens de Baeça, avec onze autres ecclésiastiques, qui sont ceux qui viennent de s'enfuir avec leurs torches. Nous allons à Ségovie, accompagnant le corps placé dans cette litière, c'est celui d'un gentilhomme mort à Baeça, et qui doit être enterré à Ségovie, lieu de sa naissance. Qui l'a tué? demanda Don Quijote. Dieu, répondit le bachelier, par une fièvre maligne qu'il lui a envoyée. Cela étant, répliqua le chevalier, le seigneur m'a délivré du soin que je devais prendre de venger sa mort si quelque autre l'avait tué; avec celui qui l'a fait mourir, il n'y a qu'à se taire, et plier les épaules, comme je le ferais pour moi-même s'il s'en fût pris à moi. Que votre révérence sache, maintenant, que je suis un chevalier de la Manche, appelé *Don Quijote*, et que mon devoir et ma profession

sont d'aller par le monde, redressant les torts et défaisant les injures. Je ne vois pas, répondit le bachelier, comment vous pouvez appeler cela redresser les torts, puisque, de droit que j'étais, vous m'avez rompu une jambe [1], que je ne verrai peut-être jamais redressée. En voulant réparer un grief, vous m'avez grevé pour toujours; et vous, qui allez cherchant les aventures, vous m'avez fait trouver la plus triste mésaventure. Toutes choses n'ont pas un même succès, dit Don Quijote : le mal est venu, seigneur bachelier Alonzo Lopez, de courir ainsi de nuit avec ces longs manteaux de deuil, ces surplis et ces torches allumées, marmottant entre vos dents, et ressemblant tout à fait à des gens de l'autre monde. Je ne pouvais donc m'empêcher d'obéir à mes obligations en vous attaquant, et je vous aurais attaqué encore quand vous eussiez été, comme je le pensais, de vrais diables d'enfer. Puisque le sort l'a voulu ainsi, dit le bachelier, je vous supplie seulement, seigneur chevalier [2], de m'aider à me tirer de dessous ma mule, où j'ai une jambe engagée entre l'étrier et la selle. J'aurais parlé jusqu'à demain, répondit Don Quijote : que ne le disiez-vous donc plus tôt? Il cria aussitôt à Sancho d'approcher; mais celui-ci ne se pressait pas de venir, parcequ'il était occupé à dévaliser une mule de bagage [3] bien chargée de vivres, que menaient avec eux ces bons ecclésiastiques; il fit de sa casaque une manière de sac, et y faisant entrer tout ce qu'elle put contenir, il en chargea son âne. Il courut ensuite à la voix de son maître pour l'aider à dégager le bachelier : il le remit sur sa mule, lui rendit sa torche, et Don Quijote lui dit qu'il n'avait qu'à rejoindre ses compagnons, auxquels il le pria de présenter ses excuses du traitement qu'il leur avait fait et qu'il n'avait pu s'empêcher de leur faire. Si par hasard, ajouta Sancho, ces seigneurs demandent quel est le vaillant chevalier qui les a si bien menés, vous

[1] *Me habeis vuelto tuerto*. Jeu de mots sur celui de *tuerto*. Il en est de même de *agravado* et *agraviado*, de *aventura* et de *desventura*.

[2] *Señor caballero andante* (*que tan mala andanza me ha dado*). Autre jeu de mots.

[3] *Una acemila de repuesto*.

leur direz que c'est le vaillant Don Quijote de la Manche, dont le surnom est le chevalier de la Triste Figure.

Le bachelier s'éloigna, et Don Quijote demanda à Sancho pourquoi il l'avait appelé le chevalier de la Triste Figure, alors plutôt que dans un autre moment. Je vais vous le dire, répondit Sancho; je vous considérais à la lueur de la torche que porte ce pauvre éclopé, et véritablement vous aviez la plus triste figure que j'aie vue : il faut que cela vienne de la fatigue du combat, ou bien de la perte de vos dents. Ce n'est point cela, dit Don Quijote; mais il aura paru convenable au sage qui doit écrire mon histoire, que j'eusse un surnom comme tous les chevaliers du temps passé : car tel s'appelait le chevalier de l'Ardente Épée, tel autre de la Licorne, celui-ci des Demoiselles, celui-là du Phénix, un autre du Griffon, un autre de la Mort; ils étaient connus sous ces surnoms par toute la terre. Ainsi, sans doute, ce sage lui-même t'a mis sur les lèvres et dans la pensée le surnom de la *Triste Figure,* que je prétends désormais porter; et, afin qu'il me convienne encore mieux, je suis résolu de faire peindre sur mon écu, lorsque j'en trouverai l'occasion, une figure affligée. Il n'est pas nécessaire, reprit Sancho, de consacrer à cela du temps et de la dépense : il suffira de vous montrer, et tout aussitôt, sans image ni écu, tous ceux qui vous verront vous appelleront le chevalier de la Triste Figure. Croyez que je vous dis la vérité, et ne vous en offensez pas; la faim et le manque de dents vous ont fait un si mauvais visage que, comme je l'ai dit, on peut se passer de toute peinture. Don Quijote se mit à rire de la plaisanterie de son écuyer, et résolut tout de bon de prendre le surnom qu'il lui avait donné, et de faire peindre son écu.—Sais-tu, Sancho, que je crains d'être excommunié pour avoir mis la main sur un ecclésiastique? Conformément à ce qu'il est écrit : « Si quelqu'un, à l'instigation du diable, etc... » Il est vrai pourtant que je ne l'ai pas touché de la main, mais seulement de la lance; que je ne croyais pas que ce fussent là des prêtres, ni rien qui appartînt à l'Église, que j'honore et respecte comme catholique et fidèle chrétien, mais des fantômes

et des habitants de l'autre monde; quand je l'aurais su, je me souviens de ce qui arriva au Cid Ruy Dias, quand il mit en pièces le siége de l'ambassadeur de ce roi [1], en présence du pape, qui l'en excommunia. Le vaillant Rodrigue de Bivar n'en agit pas moins ce jour-là comme un digne et brave chevalier.

Le bachelier, après avoir entendu cette conversation, partit sans répliquer, comme nous l'avons dit. Don Quijote eût bien désiré voir si ce qui était dans la litière était ou non le corps entier du gentilhomme; mais Sancho s'y opposa. Vous avez mis à fin, dit-il, cette périlleuse aventure avec plus de succès que toutes les autres. Ces gens-ci, quoique vaincus et dispersés, pourraient bien faire attention que c'est un seul chevalier qui les a vaincus, la honte les ralliera peut-être, ils reviendront, et nous donneront fort à faire. Mon âne est en bon état, nous voici près de la montagne, la faim nous presse, qu'avons-nous plus à faire qu'à nous retirer gaillardement? Que le mort, comme on dit, aille à la sépulture, et le vivant à la pâture. Et poussant son âne en avant, il pria son maître de le suivre, ce qu'il fit sans répliquer, voyant bien que Sancho avait raison. Après avoir marché quelque temps entre deux collines, ils se trouvèrent dans un vallon spacieux et détourné, où ils s'arrêtèrent. Sancho déchargea son âne, et étendus sur l'herbe fraîche, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dînèrent, goûtèrent et soupèrent tout à la fois, satisfaisant leur faim avec les provisions des ecclésiastiques, qui rarement endurent la disette. Mais il leur arriva une autre disgrâce que Sancho trouva la pire de toutes, c'est qu'ils n'avaient ni vin, ni même une goutte d'eau pour se désaltérer. Cependant il s'aperçut que la prairie sur laquelle ils reposaient fournissait une herbe fraîche et épaisse, et dit à son maître ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

[1] Du roi de France, dont le siége était plus élevé que celui du roi d'Espagne. Voyez la *Romance* du Cid.

CHAPITRE XX.

De la plus inouie aventure qu'ait jamais terminée avec aussi peu de péril aucun chevalier errant, et qu'acheva Don Quijote.

Il est impossible que la fraîcheur de cette herbe n'annonce pas dans les environs quelque source qui l'arrose. Avançons quelques pas, nous trouverons à apaiser cette terrible soif, plus dure, sans aucun doute, à supporter que la faim. Don Quijote trouva le conseil raisonnable; prenant aussitôt Rossinante par la bride, et Sancho son âne par le licou, après l'avoir chargé des reliefs du souper, ils commencèrent à cheminer à tâtons, parce-que l'obscurité de la nuit ne leur laissait rien distinguer. Ils n'eurent pas fait deux cents pas qu'ils entendirent un grand bruit comme d'un torrent qui tomberait du haut des rochers. Ce bruit les réjouit grandement; et comme ils écoutaient de quel côté il pouvait venir, ils en entendirent un autre plus fort, qui diminua beaucoup leur joie, surtout celle de Sancho, qui naturellement ne brillait pas par le courage. C'étaient des coups mesurés [1], avec un certain cliquetis de fers et de chaînes, qui, joint au bruit affreux du torrent, aurait effrayé tout autre cœur que celui de notre héros. La nuit, comme je l'ai déja dit, était obscure, et le hasard les avait conduits sous de grands arbres, dont les feuilles agitées par un vent frais rendaient un son doux et pénétrant; si bien que la solitude, l'assiette du lieu, l'obscurité, le bruit de l'eau, le murmure des feuilles, tout les frappait d'horreur et d'épouvante, surtout quand ils virent que les coups ne cessaient point, que le vent soufflait sans cesse, que le jour ne venait point, et de plus ils ignoraient dans quel lieu ils se trouvaient. Mais Don Quijote, armé d'un courage intrépide, saute sur Rossinante, et embrassant son écu saisit sa lance : Ami Sancho, dit-il, apprends que le ciel m'a fait naître dans ce siècle de fer pour y ramener l'âge d'or. C'est à moi que

[1] *A compas.* C'est notre vieille expression *par compas*, c'est-à-dire avec mesure.

sont réservés les périls, les grandes actions, les faits héroïques; c'est moi, te dis-je, qui dois ressusciter les chevaliers de la Table ronde; les douze pairs de France, les neuf Preux [1]; qui dois faire oublier les Tablantes, les Olivantes, les Tirants, les Phébus [2], les Bélianis, et toute la troupe des chevaliers errants du temps passé, en faisant dans celui-ci de si grandes choses, des exploits si extraordinaires, qu'ils obscurciront leurs plus illustres actions. Tu remarques, loyal et fidèle écuyer, les ténèbres de cette nuit, son calme étrange, le sourd et confus murmure de ces arbres, l'épouvantable bruit de cette eau que nous sommes venus chercher, qui semble tomber et se précipiter des montagnes de la Lune, et ce continuel battement qui nous blesse les oreilles : toutes ces choses, et chacune en particulier, suffiraient pour faire entrer la crainte, l'effroi et l'épouvante dans le sein du dieu Mars lui-même, et bien plus encore de celui qui n'est pas accoutumé à de semblables aventures! Tout cela pourtant n'est qu'un aiguillon qui réveille mon courage : mon cœur tressaille du désir d'entreprendre cette aventure, quelque périlleuse qu'elle paraisse. Serre donc les sangles de Rossinante, et demeure en la garde de Dieu. Attends-moi ici pendant trois jours; si tu ne me vois pas revenir, tu pourras t'en retourner à notre village, et de là, pour honorer ma mémoire, tu iras au Toboso, dire à mon incomparable Dulcinée que le chevalier son esclave est mort en voulant entreprendre des choses qui le pussent rendre digne d'elle.

Quand Sancho l'entendit parler de la sorte, il se prit à pleurer le plus tendrement du monde, et lui dit : Je ne comprends pas, seigneur, pourquoi vous voulez entreprendre une si effroyable aventure. Il est nuit maintenant, personne ne nous voit : nous pouvons bien quitter le chemin et éviter le péril, quand nous ne devrions boire de trois jours; comme personne ne sera témoin de notre retraite, nul ne pourra nous accuser de poltronnerie. J'ai souvent entendu notre curé, que vous

[1] *Los nueve de la Fama.*
[2] Le chevalier du Soleil.

connaissez bien, dire en chaire que qui cherche le danger y périt : ainsi, il est mal de tenter Dieu en entreprenant une aventure dont vous ne sauriez vous tirer sans miracle. Ne suffit-il pas de ceux que le ciel a faits en votre faveur en vous sauvant d'être berné comme moi; en vous rendant vainqueur, libre et sauf, de tant d'ennemis qui accompagnaient ce mort? Que si tout cela ne peut émouvoir votre cœur de roche, qu'il s'attendrisse au moins, en pensant que vous ne serez pas plutôt parti d'ici que, de belle peur, je donnerai mon ame à qui la voudra. J'ai quitté ma maison, j'ai laissé ma femme et mes enfants pour vous suivre, espérant y gagner, non y perdre. Mais la convoitise rompt le sac : elle a détruit mes espérances; car, c'est au moment où j'attendais avec le plus de fondement cette malheureuse île que vous m'avez si souvent promise, que je vous vois disposé à me laisser seul dans un endroit éloigné de tout commerce humain. Au nom de Dieu, monseigneur, ne me faites point ce déplaisir; et, si vous ne voulez pas absolument vous désister de votre entreprise, attendez au moins qu'il soit jour. L'habitude que j'acquis lorsque j'étais berger, m'apprend qu'il ne doit pas y avoir plus de trois heures à attendre d'ici à l'aube, car voilà au-dessus de la tête la bouche de la petite Ourse, qui marque minuit dans la ligne du bras gauche. Comment peux-tu, Sancho, interrompit Don Quijote, voir cette ligne, cette bouche et cette tête, lorsque la nuit est si obscure qu'il ne paraît pas une seule étoile dans tout le ciel? Il est vrai, répondit Sancho; mais la peur a nombre d'yeux : elle voit les objets sous terre, à plus forte raison ceux qui sont au ciel; d'ailleurs il est facile de connaître qu'il n'y a pas loin d'ici au jour. Qu'il y ait ce qu'il voudra, dit Don Quijote, il ne sera pas dit qu'à cette heure ni dans aucun temps les prières et les larmes m'aient empêché de remplir le devoir de chevalier : ainsi, cesse tes instances, Sancho. Dieu, qui m'a mis au cœur le dessein de tenter à cette heure cette inouïe et périlleuse aventure, aura soin de mon salut, et de te consoler dans ta tristesse. Ce que tu as à faire, c'est de bien sangler Rossinante, et de m'attendre

ici : je reviendrai bientôt, mort ou vif. Sancho, voyant la dernière résolution de son maître, et le peu de pouvoir de ses larmes, de ses prières et de ses conseils, prit le parti d'user d'adresse, et de lui faire attendre le jour s'il le pouvait. Pour cela, tout en serrant les sangles de Rossinante, il lui lia doucement, et sans être aperçu, deux jambes avec le licou de son âne : de sorte que, quand Don Quijote voulut partir, il ne le put, son cheval ne se pouvant mouvoir que par sauts. Sancho, voyant l'heureux succès de sa ruse : Allons, seigneur, dit-il, le ciel, touché de mes larmes et de mes prières, a ordonné que Rossinante ne pourrait se mouvoir. Si vous vous opiniâtrez à lui donner de l'éperon, à le pousser, ce sera irriter la fortune, et, comme on dit, regimber contre l'aiguillon. Don Quijote se désespérait ; plus il donnait des éperons à son cheval, moins le pouvait-il faire mouvoir : et sans concevoir le moindre soupçon au sujet du licou, il résolut d'attendre ou que le jour parût ou que Rossinante fût en humeur de marcher, bien convaincu que cette résistance venait de toute autre cause que de l'industrie de Sancho. Puisqu'il plaît à Rossinante de rester en place, dit-il, je vais attendre le premier sourire de l'aube, quoique je verse des larmes de ce retard [1]. Il n'y a pas de quoi pleurer, reprit Sancho; je vous ferai des contes jusqu'au jour, si vous ne préférez mettre pied à terre, et dormir un peu sur l'herbe fraîche, à la manière des chevaliers errants, afin d'être plus dispos au moment d'entreprendre cette terrible aventure qui vous attend. Qu'appelles-tu dormir et mettre pied à terre ! dit Don Quijote : suis-je donc de ces chevaliers qui reposent au milieu des dangers ? Dors, toi qui es né pour dormir, ou fais ce que tu voudras ; pour moi, je ferai ce qui me paraîtra convenir à mes desseins. Ne vous fâchez point, seigneur, je ne l'ai point dit pour vous déplaire, reprit Sancho. Il s'approche en même temps de son maître, met une main par devant sur l'arçon de la selle, et l'autre par derrière, en sorte qu'il lui embrassait la cuisse

[1] *A que ria el alba, aunque yo llore lo que ella tardare en venir.*

gauche, sans oser tant soit peu s'en détacher, tant il était épouvanté de ces coups qui ne cessaient point. Fais-moi quelque conte, lui dit son maître, pour me faire passer le temps comme tu me l'as promis. Je le ferais volontiers, répondit Sancho, si le bruit que j'entends ne me troublait point; cependant, je vais tâcher de vous dire une histoire, la meilleure peut-être que vous ayez jamais ouïe, si j'en puis trouver la fin, et ne suis point interrompu. Or, écoutez, je m'en vais commencer :

Il y avait ce qu'il y avait; le bien qui viendra soit pour tout le monde, et le mal pour qui le va chercher[1]. Remarquez, je vous prie, seigneur, que les anciens ne commençaient pas leurs contes comme on fait aujourd'hui, mais par cette sentence de Caton, l'encenseur romain : *le mal est pour qui va le chercher;* ce qui vient ici comme une bague au doigt, pour que votre seigneurie se tienne tranquille, et n'aille pas chercher le mal, et au contraire pour nous faire prendre une autre route, puisque personne ne nous contraint de suivre celle-ci, où tant de frayeurs nous assiégent. Poursuis ton histoire, dit Don Quijote, et, quant au chemin que nous devons prendre, laisse-m'en le soin. Je dis donc, reprit Sancho, qu'en certain lieu de l'Estramadure il y avait un berger chevrier, c'est-à-dire qui gardait les chèvres, lequel berger ou chevrier, comme dit le conte, s'appelait Lopès Ruys; et ce Lopès Ruys était amoureux d'une bergère, nommée Torralba; cette bergère, nommée Torralba, était fille d'un riche berger, lequel riche berger... Si c'est ainsi que tu racontes ton histoire, interrompit Don Quijote, répétant deux fois la même chose, tu n'auras pas fini en deux jours. Conte ton histoire de suite en homme d'entendement, ou ne dis mot. Toutes les histoires se content dans mon pays comme je vous dis la mienne, reprit Sancho, je ne les sais

[1] Autrefois, dit Rodrigo Caro, dans ses *Dias geniales*, les gens de la campagne avaient coutume de commencer leurs contes par ce plaisant exorde : *Erase lo que era : el mal que se vaya, el bien que se venga : el mal para los Moros, el bien para nosotros.*

point conter d'autre façon; trouvez bon que je n'aille pas établir de nouvelles coutumes. Conte donc comme tu voudras, dit Don Quijote; puisque le sort veut que je t'entende, poursuis : Ainsi mon cher maître, continua Sancho, comme je l'ait dit, ce berger était amoureux de la bergère Torralba, qui était une grosse fille toute ronde, revêche, et qui tenait un peu de l'homme, car elle avait des moustaches. Il me semble que je la vois encore. L'as-tu donc connue? demanda Don Quijote. Non, seigneur, répondit Sancho; mais celui de qui je tiens le conte, m'a dit qu'il était si vrai, que, quand je le ferais à d'autres, je pouvais affirmer et jurer que j'avais tout vu. De manière donc que, les jours allant et venant, le diable qui ne dort point, et qui brouille tout, fit en sorte que l'amour du berger se changea en inimitié et mauvais vouloir. La cause en fut, selon les mauvaises langues, une bonne quantité de petites jalousies que la Torralba lui donnait, lesquelles passaient la raillerie, et allaient jusqu'au défendu. Dès lors, la haine du berger s'accrut si bien, que, pour ne la jamais voir, il résolut de s'en aller si loin, que ses yeux ne pussent jamais la rencontrer. Torralba, se voyant méprisée de Lopès Ruys, l'aima aussitôt plus qu'elle n'avait jamais fait. Voilà bien le naturel des femmes! dit Don Quijote; elles méprisent qui les aime, et aiment qui les hait. Poursuis, Sancho. Il arriva donc, continua Sancho, que le berger accomplit son projet, et touchant ses chèvres devant lui, s'achemina, par les champs de l'Estramadure, pour gagner le royaume de Portugal. La Torralba, qui en fut avertie, le suivit à pied, sans souliers, un bourdon à la main, un bissac à son cou, dans lequel il y avait, à ce qu'on dit, un morceau de miroir, un débris de peigne, et je ne sais quelle petite boîte de fard. Mais il y avait ce qu'il y avait, je ne vais pas m'inquiéter maintenant de le vérifier. Je vous dirai seulement que le berger, avec son troupeau de chèvres, arriva sur le bord du Guadiana, grossi alors et prêt à sortir de son lit : dans l'endroit où se trouvait le berger, il n'y avait ni bac, ni bateau, ni personne pour le passer lui et son troupeau. Il s'en affligeait beaucoup, parcequ'il ne

tait la Torralba déja bien près, et qu'elle allait l'importuner par ses prières et par ses larmes. Enfin, il regarda si bien, qu'il aperçut un pêcheur avec un bateau, mais si petit qu'il ne pouvait contenir qu'un homme et une chèvre. Cependant il fit marché avec ce pêcheur pour le passer lui et les trois cents chèvres qu'il conduisait. Le pêcheur entre donc dans le bateau, et passe une chèvre; il revient, en passe une autre, il revient encore et en passe une troisième. Rappelez-vous bien, seigneur, le compte des chèvres que passa le pêcheur; car, s'il vous en échappe seulement une de la mémoire, le conte finira, et il ne sera plus possible d'en retrouver un seul mot. Je continue donc : le rivage de l'autre côté était glissant et plein de boue, et le pêcheur perdait beaucoup de temps à aller et venir. Pourtant il revint prendre une autre chèvre, puis une autre, puis une autre encore. Eh! mets qu'il les passa toutes, dit Don Quijote, sans le faire aller et venir de cette manière : tu n'achèveras d'un an, si tu continues. Combien y en a-t-il de passées jusqu'à présent? demanda Sancho. Et qui diable le sait? répondit Don Quijote. Ne voilà-t-il pas ce que j'avais dit? reprit Sancho; je vous avais recommandé de bien compter, voilà mon conte achevé; il n'y a pas moyen de passer outre. Comment cela? dit Don Quijote; est-il si nécessaire à ton histoire de savoir en détail le compte des chèvres qui sont passées, que, si l'on en manque une, tu ne puisses poursuivre? Je ne le puis en aucune façon, seigneur, répondit Sancho; car, au moment où je vous ai demandé combien il y avait de chèvres passées, et que vous m'avez répondu que vous n'en savez rien, tout ce qui me restait à dire est sorti de ma mémoire, et c'était chose fort belle et de beaucoup d'agrément. Ainsi, dit Don Quijote, l'histoire est finie? Finie comme ma mère, dit Sancho. En vérité, continua le chevalier, tu m'as donné le plus étrange conte, fable ou histoire que l'on puisse imaginer; et cette manière de conter et de terminer ne s'est jamais vue[1] et ne se verra jamais. Au surplus je n'at-

[1] Ce burlesque conte n'appartient pas à Cervantes; il est imité d'une histoire à

tendais guère autre chose de ton esprit. Je ne m'en étonne point : sans doute ce bruit continuel t'a troublé la cervelle. Cela peut être, répondit Sancho; mais, pour le conte, il n'y a rien à ajouter, il finit toujours là où l'on manque le compte des chèvres. Qu'il finisse où il pourra, à la bonne heure, dit Don Quijote, et voyons si Rossinante voudra marcher. Il lui donne de nouveau des éperons, et le cheval reprend ses bonds, et reste en place, tant Sancho l'avait bien lié.

Sur ces entrefaites, soit que ce fût un effet de la fraîcheur du matin, soit que Sancho eût mangé quelque chose de laxatif, ou par une cause toute naturelle, ce qui est plus probable, il se sentit pressé de faire ce qu'un autre ne pouvait faire pour lui; mais il avait une si grande peur, qu'il n'osait s'éloigner tant soit peu [1] de son maître. Pourtant, différer de se satisfaire n'était pas possible; ce qu'il s'imagina de mieux fut de retirer la main droite dont il tenait le derrière de la selle, et, doucement et sans bruit, il détacha l'aiguillette unique qui serrait ses chausses, de sorte qu'elles lui tombèrent sur les talons, et l'entravaient comme s'il eût eu les fers aux pieds. Il releva ensuite sa chemise du mieux qu'il put, et mit à l'air ses deux fesses qui n'étaient pas petites. Cela fait, et il pensait que c'était le plus essentiel pour sortir de ce cruel embarras, il lui en survint un plus grand encore, ce fut la peur de ne pouvoir changer de position sans faire de bruit, si bien qu'il commença à serrer les dents et les épaules, retenant son haleine tant qu'il pouvait; mais, malgré toutes ces précautions, il fut si malheureux qu'il ne put s'empêcher de faire un léger bruit, bien différent de celui qui l'effrayait depuis si longtemps. Qu'entends-je? dit Don Quijote. Quel est ce bruit? Je ne sais, répondit Sancho; c'est sans doute quelque chose de nouveau, car les aventures ou mésaventures ne commencent jamais pour peu. Il fit ensuite une nouvelle tentative, et réussit si bien que sans

peu près semblable qui se trouve dans un recueil de *Cento novelle scelte*, publié à Venise, en 1571.

[1] L'espagnol dit : *un negro de uña*, du noir de l'ongle.

nouveau bruit, il se trouva délivré du fardeau qui le gênait si fort. Mais Don Quijote n'avait pas le sens de l'odorat moins vif que celui de l'ouïe, et Sancho était si rapproché, et comme cousu à lui, que certaines vapeurs montaient presque en ligne droite et arrivèrent jusqu'en haut. A peine en fut-il frappé, qu'il courut au remède, et se serrant le nez avec les doigts : Il me semble, dit-il, Sancho, que tu as grand'peur? Oui, répondit Sancho ; mais, seigneur, pourquoi vous en apercevez-vous à cette heure plutôt qu'auparavant? C'est, reprit le chevalier, qu'à cette heure, tu sens plus fort qu'auparavant, et ce n'est pas l'ambre. Cela peut être, dit Sancho, et ce n'est pas ma faute; mais celle de votre seigneurie qui me tient à une telle heure dans ces lieux que je ne connais point. Retire-toi à trois ou quatre pas, mon ami, reprit Don Quijote (sans cesser de se presser le nez), et désormais observe-toi davantage, et ce que tu me dois. La trop grande liberté que je te donne est cause de ce manque de respect. Je gage, répliqua Sancho, que vous vous imaginez que j'ai fait quelque chose qui ne se doit pas faire. Il suffit, dit Don Quijote, laissons cela[1]. Ils passèrent la nuit en de semblables discours; Sancho, voyant que le jour allait bientôt paraître, releva ses chausses et délia tout doucement les jambes de Rossinante. Aussitôt qu'il se sentit libre, il s'en montra joyeux, car quoique tout-à-fait modeste de son naturel, il commença à frapper du pied ; pour des courbettes, avec sa permission, il n'en savait pas faire. Son maître s'apercevant de ces mouvements, en augura bien, et crut que c'était le signal pour entreprendre cette épouvantable aventure.

Cependant le jour achevait de paraître, et les objets se montraient distinctement. Don Quijote vit qu'il était au milieu de grands châtaigniers dont l'ombrage épais avait rendu la nuit plus obscure; le grand bruit continuait toujours, mais il ne découvrit point ce qui l'occasionnait. Sans plus attendre, il donna des éperons à Rossinante, et, s'adressant à son écuyer pour lui dire une seconde fois adieu, il lui ordonna, comme il avait déja

[1] Il y a dans l'espagnol : *peor es meneallo*, c'est encore pis de remuer cela.

fait, de l'attendre là pendant trois jours, et de tenir pour certain, s'il ne revenait pas au bout de ce temps, que Dieu aurait jugé à propos de terminer sa vie dans cette périlleuse aventure; il lui renouvela le message dont il devait se charger pour Dulcinée, ajoutant qu'à l'égard de la récompense de ses services, il ne s'en mît point en peine, parceque, avant que de partir de sa maison, il y avait pourvu par un testament, où il se trouvait gratifié en raison du temps. Mais, que si Dieu le faisait sortir de cette périlleuse affaire sain, sauf et sans enchantements, il pouvait regarder comme assurée l'île qu'il lui avait promise. Sancho ne put se retenir de pleurer aux douloureuses paroles de son bon maître, et lui jura de le suivre jusqu'à la dernière fin de l'entreprise. Ces larmes et cette résolution si louable font dire à l'auteur de cette histoire que Sancho était bien né, et descendait au moins de vieux chrétiens. Don Quijote fut attendri, mais non pas au point de montrer aucune faiblesse; dissimulant le mieux qu'il put son émotion, il marcha du côté d'où lui semblaient venir ces coups redoublés et le bruit de l'eau. Sancho le suivait à pied, menant comme de coutume par le licou le fidèle compagnon de ses bonnes et mauvaises aventures. Après avoir marché quelque temps entre les châtaigniers et autres arbres touffus, ils arrivèrent dans une petite prairie au pied de rochers élevés, du haut desquels tombait une grande masse d'eau. Au bas de ces rochers étaient quelques cabanes mal bâties qui ressemblaient plutôt à des ruines qu'à des maisons; ils reconnurent que c'était de là que sortaient ces coups terribles qui duraient encore. Tout ce bruit épouvanta Rossinante; mais Don Quijote, le flattant de la main, s'approcha peu à peu des cabanes, se recommandant de tout son cœur à sa dame, et la suppliant de le favoriser de son secours dans cette effroyable entreprise; quelquefois aussi il ne laissait pas de prier Dieu de ne le point oublier. Sancho ne quittait pas le côté de son maître, allongeant le cou de temps en temps, pour regarder entre les jambes de Rossinante s'il ne découvrirait point ce qui lui faisait tant de peur. Ils firent bien encore cent pas, quand

au détour d'une pointe de rocher qui s'avançait un peu, ils virent enfin pleinement et à découvert la cause seule possible de cet épouvantable bruit qui les avait tenus toute la nuit en alarmes : c'étaient (lecteur, n'en conçois pas trop d'ennui) six moulins à foulon qui, par leurs mouvements alternatifs, faisaient tout ce vacarme. A cette vue, Don Quijote demeura muet, et pensa tomber de son haut. Sancho le regarda, et le vit la tête penchée sur sa poitrine, avec les signes d'une confusion profonde. Don Quijote regarda aussi Sancho, et le vit les deux joues enflées, et la bouche fermée comme un homme qui étouffe d'envie de rire; son désappointement ne put l'empêcher d'en faire autant; de sorte que Sancho, ravi que son maître eût commencé, se donna carrière au point d'être obligé de se serrer les côtes avec les poings pour n'en pas crever. Quatre fois il s'arrêta, et quatre fois il reprit de la même force. Don Quijote se donnait au diable; mais ce fut bien pis quand Sancho vint lui dire, par manière de moquerie : Apprends, ami Sancho, que le ciel m'a fait naître pour ramener dans ce siècle de fer l'âge d'or; c'est à moi que sont réservés les périls, les grandes actions et les faits héroïques, et lui répéta ainsi de suite les mêmes paroles que son maître avait dites la première fois qu'ils avaient entendu le bruit du moulin. Don Quijote, furieux des railleries de son écuyer, se courrouça si fort, qu'il leva sa lance et lui en donna sur les épaules deux si grands coups que, s'ils fussent tombés sur la tête, il était dispensé de payer les gages, à moins que ce ne fût à ses héritiers. Sancho, voyant que ses plaisanteries lui réussissaient si mal, et craignant que son maître ne continuât, lui dit avec beaucoup d'humilité : Seigneur, calmez-vous, au nom de Dieu; c'est une plaisanterie. Si vous plaisantez, je ne plaisante pas, moi, dit Don Quijote. Venez ici, mon gai seigneur; si c'avait été aussi bien une aventure réelle, comme ce ne sont que des marteaux de foulon, vous semble-t-il que je n'aie pas montré tout le courage qu'il fallait pour l'entreprendre et pour la mettre à fin? Suis-je obligé, moi qui suis chevalier, de connaître tous les sons que j'entends, et de distin-

guer ceux qui sont ou ne sont pas d'un moulin à foulon, surtout si je n'ai jamais vu de ces moulins, comme c'est la pure vérité? C'est bon pour vous, chétif paysan, né et nourri parmi ces sortes de choses. Mais faites que six moulins deviennent autant de géants; mettez-les en face de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble; et, si je ne leur mets à tous les pieds en l'air, raillez alors tant qu'il vous plaira. Il suffit, seigneur, répondit Sancho, je conviens que j'ai trop raillé. Mais à présent que nous sommes en paix (et puisse ainsi Dieu vous tirer de toutes les aventures sain et sauf comme de celle-ci), n'est-ce pas une chose risible et risible aussi à raconter, que la frayeur que nous avons eue? au moins moi, car pour vous, je sais que la peur vous est inconnue. Je ne dis pas, répondit Don Quijote, que ce qui nous vient d'arriver ne soit assez plaisant, mais non pas bon à raconter; tout le monde ne sait pas mettre les choses à leur vraie place. Vous du moins, seigneur, reprit Sancho, vous savez bien placer votre lance; visant à la tête, vous m'en avez donné sur les épaules, grâces à Dieu et à la promptitude avec laquelle je me suis mis de côté. Mais passe, tout cela s'en ira à la première lessive; et, comme on dit, qui bien aime bien châtie, et les grands seigneurs sont dans l'usage de donner des chausses à leurs valets après leur avoir dit de mauvaises paroles. Véritablement, je ne sais pas bien ce qu'ils donnent après des coups de bâton; mais je m'imagine que les chevaliers errants donnent pour le moins des îles ou quelque royaume en terre ferme. Écoute, dit Don Quijote, le destin pourrait bien réaliser ce que tu viens de dire. Cependant, pardonne-moi le passé en homme raisonnable; tu sais bien que l'on n'est pas maître des premiers mouvements. Mais je t'avertis d'une chose pour l'avenir, c'est d'être plus réservé en me parlant. Dans tous les livres de chevalerie que j'ai lus, qui sont en nombre infini, je n'ai jamais trouvé qu'aucun écuyer parlât autant à son maître que tu le fais avec moi. Et, en vérité, c'est une grande faute à nous deux, à toi de n'avoir pas assez de respect pour moi, à moi de ne me pas faire respecter davantage. Gan-

dalin, écuyer d'Amadis de Gaule, fut comte de l'Ile-Ferme, et cependant on rapporte qu'il ne parlait jamais à son maître que la toque à la main, la tête baissée et le corps à demi courbé, à la manière des Turcs. Et que dirons-nous de Gasabal, écuyer de don Galaor, qui fut si discret que, pour nous instruire de son merveilleux silence, l'auteur ne le nomme qu'une seule fois dans toute cette longue et véritable histoire? De tout ce que je viens de dire, Sancho, tu dois conclure qu'il faut qu'il y ait une différence entre le maître et le valet, le seigneur et le serviteur, le chevalier et son écuyer. Ainsi, désormais, tenons-nous dans les vraies limites, sans nous harceler l'un l'autre; car, après tout, de quelque manière que je me fâche contre toi, tu seras toujours le pot de terre. Les récompenses que je t'ai promises viendront dans leur temps; et, si elles ne se présentaient pas, ton salaire ne peut te manquer, comme je te l'ai dit. Tout ce que vous dites est très bien, seigneur, répliqua Sancho; mais si par malheur le temps des récompenses n'arrivait jamais, et qu'il fallût s'en tenir aux salaires, je voudrais savoir ce que gagnait dans ce temps-là l'écuyer d'un chevalier errant, et s'il faisait marché à tant par mois ou à la journée, comme les aides-maçons. Je ne crois pas, répondit Don Quijote, qu'on ait jamais vu de tels écuyers à gages, mais bien à la discrétion de leur maître; et, si j'ai désigné différemment ce que je fais pour toi dans mon testament, c'est qu'on ne sait ce qui peut arriver. Dans ces temps de calamités, j'ignore encore comment prouver ma chevalerie, et je ne voudrais pas que, pour ce peu de chose, mon âme fût en peine dans l'autre monde; car je veux que tu saches qu'il n'y a pas d'état plus périlleux que celui de nous autres aventuriers. Je n'en doute point, dit Sancho, puisque le seul bruit de marteaux à foulon a pu troubler et inquiéter un aussi vaillant chevalier. Mais tenez-vous pour assuré qu'à l'avenir, je n'ouvrirai pas les lèvres pour m'égayer sur vos aventures, mais seulement pour vous honorer comme mon maître et mon véritable seigneur. C'est le moyen de vivre longtemps en paix sur la terre, dit Don Quijote, parceque après les

pères et les mères, on doit respecter les maîtres qui les représentent.

CHAPITRE XXI.

De la grande aventure et riche conquête de l'armet de Mambrin, avec d'autres choses arrivées à notre invincible chevalier.

Ils furent surpris alors d'une petite pluie, et Sancho eût bien voulu entrer dans le moulin; mais Don Quijote l'avait pris en telle aversion, depuis la plaisanterie de son écuyer, qu'il n'y voulut jamais entrer. Changeant donc de chemin, ils en trouvèrent sur leur droite un autre semblable à celui qu'ils avaient parcouru la veille. Au bout de quelques pas, Don Quijote aperçut un homme à cheval, qui portait quelque chose qui reluisait comme si c'eût été de l'or. A peine l'eut-il vu, qu'il se tourna vers Sancho, et lui dit : Je crois, Sancho, qu'il n'y a point de proverbe qui ne soit vrai. Ils sont tous des maximes tirées de l'expérience, mère de toutes les sciences, et particulièrement celui qui dit : une porte se ferme, une autre s'ouvre. Je dis ceci, parceque, si cette nuit la fortune nous ferma la porte de l'aventure que nous cherchions, en nous abusant avec ces maillets, aujourd'hui elle nous en ouvre une toute grande pour une aventure plus importante et plus réelle; si je n'en viens à bout, ce sera ma faute, sans que je la puisse attribuer à l'obscurité, ni à une ignorance semblable à celle où j'étais pour les moulins. Je vois venir à nous, si je ne me trompe, un homme qui porte sur la tête l'armet de Mambrin [1], pour lequel j'ai fait le serment que tu sais. Seigneur, répondit Sancho, prenez garde à ce que vous dites, et plus encore à ce que vous allez faire; vous n'aimeriez pas à rencontrer ici encore d'autres moulins à foulon qui achèveraient de nous fouler l'entendement? Le diable t'emporte! interrompit Don Quijote, quel rapport les foulons ont-ils avec

[1] Roi des Sarrasins. Voyez le *Roland amoureux*, liv. I, chap. IV.

un armet? Je n'en sais rien, répondit Sancho; mais, si je pouvais parler comme autrefois, peut-être vous ferais-je voir par mes raisons que votre seigneurie pourrait bien se tromper. Et comment veux-tu que je me trompe, traître, mécréant [1]? reprit Don Quijote. Dis-moi, ne vois-tu pas ce chevalier qui vient droit à nous sur un cheval gris-pommelé, et qui porte en tête un armet d'or? Ce que je vois et revois, répliqua l'écuyer, c'est un homme monté sur un âne gris comme le mien, et qui porte quelque chose de luisant sur la tête. Eh bien, dit Don Quijote, ce que tu vois est l'armet de Mambrin. Éloigne-toi de quelques pas et me laisse seul; tu verras que sans plus de paroles pour épargner le temps, j'achèverai cette aventure et demeurerai maître de ce précieux armet que j'ai tant desiré. Pour me tenir à l'écart, répliqua Sancho, ce n'est pas une affaire, mais je vous dirai toujours, Dieu veuille que ce ne soit pas ici une manière de foulons [2]. Je vous ai déja dit, frère, reprit Don Quijote en fureur, de ne me plus parler de foulons, car je jure.... (ne m'en faites pas dire davantage), que je vous foulerai l'ame dans le corps. Sancho se tut, de peur que son maître n'accomplît le serment qui lui était si violemment échappé. Or il est bon de savoir ce que c'était que cet armet, ce cheval, et ce chevalier que voyait Don Quijote. Il y avait dans ce canton deux villages, l'un était si petit, qu'il n'y avait point de barbier; l'autre, très rapproché, en avait un qui desservait le grand village et le petit. Il était donc arrivé que, dans celui-ci, un malade avait eu besoin d'une saignée, et quelque autre de se faire faire la barbe. C'était là ce qui amenait le barbier, muni d'un bassin de cuivre. Surpris en chemin par la pluie, et pour conserver son chapeau, qui peut-être était neuf, il avait mis

[1] L'espagnol dit : *traidor escrupuloso.*

[2] Il y a dans l'espagnol : *que oregano sea, y no batanes.* C'est ici un jeu de mots qui ne peut pas se rendre en français. *Batanes* signifie bien fouloire; mais ce mot désigne aussi une plante ou graine, et *oregano*, une autre, celle que nous nommons *origan.* Sancho joue sur ces deux graines, en en présentant le choix à son maître. Cervantes est loin d'être exempt de ces misérables jeux de mots et *concetti* si en usage de son temps; mais il les rachète par des beautés toujours renaissantes.

sur sa tête le bassin bien récuré, qui reluisait d'une demi-lieue. Ce barbier montait un âne gris, comme l'avait remarqué Sancho, et c'est pour cela que don Quijote avait cru voir un cheval gris-pommelé, un chevalier et un armet d'or, car il accommodait toujours ce qu'il voyait à ses rêveries et extravagances chevaleresques. Voyant donc que le pauvre cavalier approchait, il courut à lui de toute la force de Rossinante, sans daigner lui adresser la parole, la lance basse, et résolu de le percer de part en part. Mais sur le point de l'atteindre, et sans retarder l'impétuosité de sa course : Défends-toi, lui cria-t-il, chétive créature, ou me rends de bon gré ce qui m'appartient avec tant de raison. Le barbier, fort éloigné de craindre cette attaque ou d'y songer seulement, voyant fondre sur lui ce fantôme, ne trouva d'autre moyen pour éviter le coup de lance que de se laisser aller à terre, et n'y fut pas plutôt que, se relevant plus leste qu'un daim, il se mit à fuir dans la plaine d'une vitesse à défier le vent. Le bassin resta par terre. Don Quijote fut satisfait de son trophée. Le païen, dit-il, a fait preuve de prudence, il a imité le castor, qui poursuivi par les chasseurs, coupe avec ses dents ce que son instinct lui dit être la cause du danger. Il ordonna à Sancho de ramasser l'armet. Par Dieu, dit Sancho en le considérant, le bassin n'est pas mauvais; il vaut huit réaux comme un maravédis. Puis il le donna à son maître, celui-ci le mit incontinent sur sa tête, le tournant de tous côtés pour trouver l'enchâssure. Mais ne la trouvant point : Sans doute, dit-il, le païen à la mesure duquel fut forgée cette fameuse salade, devait avoir une bien grosse tête; mais le pire, c'est qu'il en manque la moitié. Quand Sancho l'entendit appeler ce bassin salade, il ne put s'empêcher de rire; mais, se rappelant la colère de son maître, il étouffa cet accès de gaieté. De quoi ris-tu, Sancho? demanda notre chevalier. Je ris, répondit-il, en pensant à la grosse tête que devait avoir le païen maître de cette salade, qui ressemble exactement à un bassin de barbier. Sais-tu bien ce que je pense, Sancho? c'est qu'assurément cet armet enchanté sera tombé par hasard entre les

mains de quelqu'un qui n'en aura pas connu la valeur, et, sans savoir ce qu'il faisait, le voyant d'or fin, il en aura fondu la moitié pour profiter d'autant, et du reste a fait ceci, qui, comme tu le dis, ressemble à un bassin de barbier. Mais qu'il en soit ce qu'il pourra, pour moi, qui en connais le prix, cette transformation ne fait rien : je ferai remettre en état la salade au premier endroit où il y aura une forge, et non-seulement elle ne sera pas inférieure à celle que Vulcain forgea pour le Dieu de la guerre, mais elle la surpassera encore. Cependant je la porterai telle qu'elle est; mieux vaut peu de chose que rien; elle sera bonne au moins pour me garantir de quelque coup de pierres. Oui, dit Sancho, pourvu qu'elles ne soient pas lancées avec une fronde, comme elles le furent au combat des deux armées, quand les dents de votre seigneurie furent brisées, avec la fiole du breuvage béni qui me fit vomir les entrailles. Je m'afflige peu de cette perte, dit Don Quijote, tu sais que je connais la recette du baume. Je la sais bien aussi, répondit Sancho, mais s'il m'arrive jamais d'en faire, et encore moins d'en goûter, que ce soit ici ma dernière heure. Je compte bien du reste ne pas me mettre dans le cas d'en avoir besoin; car je suis résolu d'employer mes cinq sens de nature à me garantir d'être blessé, comme aussi à ne blesser personne. Pour ce qui est d'être berné une autre fois, je n'en dis rien; on prévient difficilement de semblables accidents; et s'ils arrivent, il n'y a rien autre chose à faire que de serrer les épaules, retenir son haleine, et se laisser aller les yeux fermés au gré du sort et de la couverture. Tu n'es pas bon chrétien, Sancho, dit Don Quijote : jamais tu n'oublies une injure. Apprends qu'il est d'un cœur noble et généreux de mépriser de semblables bagatelles. De quel pied es-tu boiteux? quelle côte a été rompue, quelle tête cassée, pour conserver le souvenir de cette plaisanterie? Car, à bien examiner la chose, ce ne fut qu'une farce et un passe-temps; si je ne l'entendais ainsi, j'y serais déja retourné, et j'aurais fait pour ta vengeance plus de mal que n'en firent les Grecs pour l'enlèvement d'Hélène, qui, au reste, ne serait pas en si grande

réputation de beauté, si elle vivait en ce temps-ci, ou si Dulcinée avait vécu dans le sien. Là il poussa un soupir à fendre les nues. Passe donc pour une plaisanterie, dit Sancho, puisqu'aussi bien il n'y a pas moyen d'en faire une chose sérieuse; mais sérieux ou plaisant, ma mémoire en conservera la trace aussi bien que mes épaules. Mais laissons cela; et dites-moi ce que nous ferons de ce cheval gris-pommelé, qui ressemble à un âne, et qu'a laissé ici son maître, ce Martin [1] que vous avez jeté par terre? De la manière dont il a gagné au pied, il n'a pas envie de revenir le chercher, et, par ma barbe, le grison n'est pas mauvais. Je n'ai pas coutume, répondit Don Quijote, de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et ce n'est pas l'usage de la chevalerie de leur enlever leurs chevaux et de les laisser à pied, à moins que le vainqueur n'ait perdu son coursier dans le combat; en ce cas, il peut légitimement prendre celui du vaincu, comme conquis de bonne guerre. Ainsi, Sancho, laisse là ce cheval ou cet âne, comme tu voudras; son maître ne manquera pas de le venir reprendre aussitôt qu'il nous verra éloignés. Dieu sait si je voudrais l'emmener, dit Sancho, ou du moins le troquer pour le mien, qui ne me paraît pas aussi bon. En vérité, les lois de la chevalerie sont bien étroites, si elles ne s'étendent pas jusqu'à permettre de troquer un âne contre un âne! au moins voudrais-je savoir s'il ne m'est pas permis de troquer les harnais. Je n'en suis pas trop assuré, répondit Don Quijote; dans le doute, et jusqu'à ce que j'en sois mieux informé, tu peux faire l'échange, pourvu que tu en aies un pressant besoin. Aussi pressant que si c'était pour moi-même, répondit Sancho. Avec cette permission de son maître, il fit l'échange des harnais [2], et fit la toilette de son âne, qui lui en parut deux fois [3] plus beau. Cela fait, ils déjeunèrent du reste des dépouilles du convoi, et burent de l'eau qui venait des moulins à foulon, sans regarder de ce côté-là, tant ils les avaient

[1] Pour Mambrin.
[2] Cervantes dit en latin : *mutatio caparum.*
[3] *En tercio y quinto.*

en horreur pour la frayeur qu'ils leur avaient donnée : la colère et le ressentiment dissipés, ils montèrent à cheval, et sans choisir de chemin (il est mieux à des chevaliers errants de n'en pas avoir de déterminé); ils se laissèrent guider à la fantaisie de Rossinante, qui entraînait celle de son maître et même celle de l'âne toujours disposé à suivre son compagnon de la meilleure amitié du monde. Ils arrivèrent ainsi dans le grand chemin, où ils marchèrent à l'aventure, n'ayant pour lors aucun dessein.

En cheminant ainsi doucement, Sancho dit à son maître : Seigneur, voudriez-vous me permettre de discourir un peu avec vous? Depuis que vous m'avez imposé ce rude silence, il m'est resté sur l'estomac plus de quatre bonnes choses; j'en ai présentement une sur le bout de la langue, que je voudrais bien qui ne se perdît pas. Dis-la, Sancho, reprit Don Quijote; mais sois court, les longs discours sont toujours ennuyeux. Je dis donc que, depuis quelques jours, je considère le peu que l'on gagne à courir ainsi les aventures, que vous allez chercher par les déserts et carrefours; les plus périlleuses que vous puissiez entreprendre et mettre à fin ne sont ni vües ni sues de personne, et demeureront ainsi ensevelies dans un éternel oubli, au préjudice de leur mérite et de votre bonne intention. Il me semblerait plus à propos, sauf votre meilleur avis, que nous allassions servir quelque empereur, ou autre grand prince qui fût en guerre; votre seigneurie pourrait montrer là sa valeur, sa force supérieure et son jugement plus profond encore. En voyant vos exploits, le seigneur que nous servirions serait bien obligé de nous récompenser, chacun suivant son mérite, et alors il ne manquera pas d'historien pour vos prouesses éterniser. Je ne parle point des miennes, car elles ne doivent pas franchir les limites de mon emploi, quoique je puisse dire que, s'il est d'usage dans la chevalerie d'écrire aussi les actions des écuyers errants, je ne pense pas que les miennes soient oubliées. Ce n'est pas mal dit à toi, répondit Don Quijote; mais, avant que d'en venir là, il faut aller ainsi par le monde pour faire ses preuves,

cherchant les aventures. On acquiert, après en avoir mis quelques-unes à fin, une renommée telle, qu'arrivant à la cour de quelque grand monarque, le chevalier est déjà connu par ses œuvres. A peine les enfants l'ont-ils vu entrer par une porte de la ville, qu'ils le suivent, l'environnent, en criant : C'est le chevalier du Soleil, ou celui du Serpent, ou de quelque autre emblème, sous lequel il aura accompli ses incomparables entreprises. C'est lui, dira-t-on, qui a vaincu en combat singulier le puissant géant Brocabrune, lui qui a désenchanté le grand Mameluc de Perse du long enchantement où il était depuis près de neuf cents ans ; ses louanges gagneront ainsi de proche en proche, et au bruit que feront les enfants et tout le peuple, le roi se mettra aux fenêtres de son palais. A l'aspect du chevalier qu'il reconnaîtra à ses armes, ou à la devise de son écu, il ne peut manquer de dire : En avant, chevaliers de ma cour ; allez recevoir à son arrivée la fleur de la chevalerie. A ce commandement, ils sortiront tous ; le roi lui-même descendra les degrés de son palais, il viendra embrasser étroitement le chevalier, et le saluera en le baisant au visage ; puis, le prenant par la main, le mènera à la chambre de la reine ; le chevalier la trouvera avec l'infante sa fille, qui doit être la plus belle et la plus parfaite personne qui se puisse trouver sur la terre. Il arrivera incontinent que l'infante jettera les yeux sur le chevalier, et le chevalier sur l'infante. Chacun paraîtra à l'autre une personne plus divine qu'humaine, et, sans savoir pourquoi ni comment ils se trouveront enlacés dans les inextricables rets de l'amour, mais en grand ennui de ne savoir comment se découvrir leurs peines. De là on mènera le chevalier dans un des plus splendides appartements du palais ; après l'avoir désarmé, on lui mettra sur les épaules un riche manteau d'écarlate ; et, s'il avait une haute apparence étant armé, il paraîtra mieux encore sous ce nouveau costume. La nuit venue, il soupera avec le roi, la reine et l'infante, dont il ne pourra détourner sa vue, mais cherchant à n'être pas surpris par les assistants ; elle fera de même, avec autant de prudence, parceque, comme je l'ai

dit, c'est une discrète personne. Au sortir de table, on verra pénétrer à l'improviste, par la porte de la salle, un hideux petit nain, suivi d'une belle dame entre deux géants, avec une certaine épreuve préparée par un ancien sage, et si difficile que celui qui en sortira sera tenu pour le meilleur chevalier de la terre. Aussitôt le roi voudra que tous ceux de sa cour tentent l'aventure; mais aucun ne pourra la mettre à fin que le chevalier, dont la gloire en augmentera. L'infante en sera remplie de joie, et se tiendra trop heureuse d'avoir mis ses pensées en si haut lieu. Par-dessus tout, le roi ou prince soutient une terrible guerre avec un de ses voisins aussi puissant que lui : le chevalier (après avoir séjourné quelques jours à sa cour) lui demandera congé de le servir dans cette guerre; le roi le lui accordera de bon cœur, et le chevalier lui baisera les mains pour le remercier de la grâce qu'il lui fait. Cette même nuit il fera ses adieux à l'infante sa souveraine, par une fenêtre grillée de son appartement, qui donne sur le jardin, où il lui a déja parlé plusieurs fois par l'entremise d'une demoiselle, médiatrice de leurs amours, en qui la princesse a une entière confiance. Il soupirera, elle s'évanouira; la demoiselle apportera vite de l'eau pour lui jeter au visage, et s'inquiétera fort, parceque le jour approche, et qu'elle ne voudrait pas que l'honneur de sa maîtresse fût compromis. Enfin, l'infante reviendra à elle, elle donnera ses blanches mains au travers de la grille au chevalier, qui les baisera mille et mille fois, et les arrosera de ses larmes. Ils conviendront ensuite des moyens qu'ils emploieront pour avoir des nouvelles l'un de l'autre, et la princesse priera le chevalier de revenir le plus tôt qu'il pourra; ce qu'il lui promettra avec de grands serments. Il lui baisera encore une fois les mains, et s'attendrira de telle sorte en lui disant adieu, qu'il s'en faudra peu qu'il ne meure. De là il se retirera dans son appartement, se jettera sur son lit, où la douleur de la séparation ne lui permettra pas de fermer l'œil. Dès la pointe du jour, il ira prendre congé du roi, de la reine, et de l'infante; mais on lui dira qu'elle est indisposée et qu'elle

ne peut recevoir. Le chevalier ne doute pas que ce ne soit à cause de son départ, il en est si pénétré que peu s'en faut qu'il ne trahisse le secret de son cœur. Cependant, la demoiselle confidente remarquera bien tout, et l'ira conter à sa maîtresse, qu'elle trouvera tout en larmes, et qui lui dira que sa plus grande peine est de ne pas savoir qui est son chevalier, s'il est de lignée royale ou non. La confidente l'assurera que tant de courtoisie, de grâce et de valeur ne peut exister que dans le sang de rois. La princesse affligée tâchera de se consoler avec cette assurance, pour ne donner aucun soupçon au roi et à la reine, et, au bout de deux jours, elle sortira en public. Déja le chevalier est parti; il combat, triomphe de l'ennemi du roi, prend nombre de villes et gagne plusieurs batailles. Revenu à la cour, il voit sa maîtresse au lieu accoutumé, et ils conviennent ensemble qu'il la demandera en mariage pour la récompense de ses services. Le roi n'y veut point consentir, parcequ'il ignore la naissance du chevalier; mais, avec tout cela, l'infante enlevée ou autrement, devient son épouse, le roi lui-même le tient à grand bonheur, parcequ'on vient à découvrir qu'il est fils d'un grand roi de je ne sais quel royaume; car il se peut qu'il ne soit pas sur la carte. Le père meurt : l'infante hérite, en deux mots voilà le chevalier roi. Alors il doit penser à récompenser son écuyer et tous ceux qui auront contribué à sa haute fortune; il marie son écuyer avec une demoiselle de l'infante, sans doute la médiatrice de ses amours, et fille d'un duc des plus considérables du royaume[1]. C'est ce que je demande, et je l'attends, s'écria Sancho[2]. Le tout arrivera au pied de la lettre avec ce nom de chevalier de la Triste Figure. N'en doute point Sancho, répliqua Don Quijote : c'est ainsi et par les mêmes degrés que je l'ai raconté, que les chevaliers errants parviennent à être rois et empereurs. Nous n'avons plus qu'à chercher quel

[1] Cette plaisante narration d'événements imaginaires, peut être regardée comme la récapitulation et en même temps comme la meilleure critique de tous les romans de chevalerie, quels qu'en soient les titres, à quelques enjolivements de plus ou de moins.

[2] Il y a dans l'espagnol : *y barras derechas* (et barres droites).

roi chrétien où païen se trouve en guerre et en possession d'une belle fille. Mais le temps viendra d'y penser, car, comme je te l'ai dit, il faut acquérir de la renommée en d'autres lieux avant que de paraître à la cour. Une autre chose cependant me manque : admettons que je trouve ce roi, cette guerre et cette infante, et que j'aie acquis une réputation incroyable dans tout l'univers, je ne vois point comment il se pourra faire que je sois de race royale, ou pour le moins cousin [1] de quelque empereur ; le roi ne voudra certainement jamais me donner sa fille, qu'il ne soit assuré de cela, quel que soit le mérite de mes actions ; je crains bien que cela ne me fasse perdre le prix de ma valeur. Pour gentilhomme [2], véritablement je le suis, de possession, de propriété, de maison connue ; et de chefs à cinq cents sous de solde. Il se pourrait que le sage qui écrira mon histoire éclaircît tellement ma généalogie qu'il me trouvât cinquième ou sixième neveu de roi. Car il faut que tu saches, Sancho, qu'il y a dans le monde deux sortes de races : l'une tire son origine de rois et de princes que le temps a fait décheoir peu à peu, et qui se terminent en pointe comme les pyramides ; l'autre provient de gens de basse extraction, successivement élevés, jusqu'à devenir de grands seigneurs ; de manière que la différence consiste en ce que les uns ont été et ne sont plus, les autres sont et n'étaient pas. Ainsi, il se pourrait, tout bien vérifié, que je fusse de ceux dont l'origine a été grande et fameuse, ce qui devrait contenter le roi mon beau-père. Mais, s'il en est autrement, l'infante m'aimera de telle sorte, qu'en dépit de son père, elle me recevra comme seigneur et époux, quand je serais fils d'un porteur d'eau ; sinon, c'est le cas de l'enlever et de l'emmener où bon me semblerait : le temps ou la mort termi-

[1] *Primo segundo.*

[2] *Hidalgo de solar conocido, etc., y de devengar quinientos sueldos.* C'était une prérogative et un privilége spécial des gentilshommes. Ils recevaient des rois cette somme en solde ou paye. Suivant d'autres, on emploie cette expression à l'égard des gentilshommes victimes d'un tort qui n'était pas punissable d'une peine corporelle. On leur attribuait cinq cents sous à prendre sur les biens de l'offenseur comme satisfaction et compensation du tort reçu. Les roturiers n'avaient droit qu'à trois cents sous.

nerait l'inimitié du beau-père. C'est bien aussi le lieu, dit Sancho, d'appliquer ce que disent certains vauriens : Ne demande point ce que tu peux prendre de force. Et ce qui est plus à propos encore : Mieux vaut le saut du buisson que la prière des gens de bien. Je veux dire que, si le roi votre beau-père ne veut pas condescendre à vous livrer madame l'infante, il n'y a, comme dit votre seigneurie, qu'à l'enlever et la transporter ailleurs. Le mal que j'y trouve, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez paisiblement du royaume, le pauvre écuyer pourra rester les dents longues devant les récompenses, à moins que la demoiselle médiatrice, qui doit être sa femme, ne s'en aille avec l'infante, et qu'il ne se console avec elle jusqu'à ce que le ciel en ordonne autrement ; son maître, je pense, pourra bien la lui donner pour légitime épouse. Et qui l'empêcherait ? dit Don Quijote. Puisqu'il en est ainsi, dit Sancho, il n'y a donc autre chose à faire que de nous recommander à Dieu, et de laisser courir le sort où il nous conduira le mieux. Dieu le veuille, répondit Don Quijote, suivant mes desirs et le besoin que tu en as ; méchant soit qui pour méchant se tient. Ainsi soit-il, reprit Sancho ; je suis des vieux chrétiens, il n'en faut pas davantage pour être comte ? Il y en a de reste, dit Don Quijote, et quand tu ne le serais pas, cela ne fait rien à l'affaire : car étant roi, je te puis ennoblir sans qu'il t'en coûte rien, ni que tu me serves en aucune manière. En devenant comte, te voilà chevalier ; et qu'on en dise ce qu'on voudra, il faudra bien qu'on te traite de seigneurie malgré qu'on en ait. Et pensez-vous, dit Sancho, que je ne ferai pas bien l'homme d'égalité ? Dis donc de qualité [1], reprit Don Quijote. Soit, répondit Sancho. Je dis que je représenterai à merveille. Je fus pendant quelque temps bedeau d'une confrérie, et la robe de bedeau m'allait si bien que tout le monde disait que je méritais d'être marguillier d'honneur. Que sera-ce donc quand j'aurai sur le dos un manteau ducal, ou que je serai tout couvert d'or et de perles, comme un comte étranger ? Je veux qu'on me

[1] Le jeu de mots espagnol est sur *litado* et *dictado*.

vienne voir de cent lieues. Tu auras bonne mine, dit Don Quijote; mais il faudra que tu te fasses raser soigneusement, car, avec cette barbe épaisse et mêlée, on te reconnaîtra à une portée d'arquebuse si tu n'y passes le rasoir pour le moins tous les deux jours. Qu'est-il besoin d'autre chose, reprit Sancho; que de prendre un barbier à gages dans ma maison, et, s'il le faut, de le faire suivre derrière moi comme l'écuyer d'un grand? Et comment sais-tu, demanda Don Quijote, que les grands mènent des écuyers après eux? Je vais vous le dire, répondit Sancho. Il y a quelques années, je fus environ un mois à la cour, et je vis un jour un petit homme, qu'on disait être un grand seigneur [1], qui se promenait. Un autre homme le suivait à cheval pas à pas, ni plus ni moins que s'il eût été sa queue. Je demandai à quelqu'un pourquoi celui-ci ne rejoignait pas l'autre, au lieu d'aller toujours derrière; on me répondit qu'il était son écuyer, et que c'était la coutume des grands de se faire suivre ainsi. Depuis ce temps, je l'ai si bien su que je ne l'ai pas oublié. Tu as raison, dit Don Quijote, tu peux bien mener ton barbier après toi: tous les usages n'ont pas été inventés à-la-fois, et tu peux être le premier comte qui se fera suivre d'un barbier; faire la barbe est même un emploi d'une plus haute confiance que de soigner l'écurie. Laissez-moi le soin du barbier, dit Sancho; songez seulement à devenir roi et à me faire comte. Aussi ferai-je, répondit Don Quijote, et levant les yeux, il vit ce que nous dirons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII.

Comment Don Quijote donna la liberté à quantité de malheureux qu'on menait où ils ne voulaient pas aller.

Cid Hamet Ben Engely, auteur arabe et manchèque, rapporte, dans cette grave, sublime, agréable, incomparable et

[1] On croit que ce petit homme, que désigne Cervantes, fut don Pedro Giron, duc d'Ossone, vice-roi de Sicile, puis de Naples. Il était de très petite taille, et se rendit célèbre par sa bravoure et ses grandes qualités.

plaisante histoire, qu'après la conversation rapportée au chapitre XXI, entre le fameux Don Quijote et son écuyer Sancho Pança, le chevalier levant les yeux vit venir environ douze hommes à pied, enfilés comme des grains de chapelet dans une longue chaîne qui les prenait tous par le cou, et ayant les menottes aux mains. Avec eux étaient deux hommes à cheval et deux autres à pied, les premiers armés d'arquebuses à rouet, les autres de dards et d'épées. D'abord que Sancho les vit : Voilà, dit-il, la chaîne des forçats qu'on mène servir le roi aux galères. Comment, s'écria Don Quijote, des forçats ! Est-il possible que le roi fasse violence à quelqu'un ? Je ne dis pas cela, répondit Sancho : je dis que ce sont des gens qu'on a condamnés, pour leurs crimes, à servir le roi sur ses galères. En définitive, dit Don Quijote, ces gens-là vont par force et non de leur gré. Certainement, dit Sancho. En ce cas, reprit Don Quijote, cela rentre dans les devoirs de ma profession qui consistent à empêcher les violences et à secourir les misérables. Pensez donc, seigneur, repartit Sancho, que la justice, qui est le roi lui-même, ne fait ni violence ni injure à de pareilles gens, mais qu'elle les châtie pour leurs crimes. En ce moment, la chaîne arriva, et Don Quijote pria les gardes, avec beaucoup de civilité, de vouloir bien lui dire pour quel sujet on menait ainsi ces malheureux. Un des cavaliers répondit : Ce sont des galériens qui vont servir dans les galères du roi ; je n'en sais pas plus, et je ne crois pas qu'il soit besoin que vous en sachiez davantage. Cependant, répliqua Don Quijote, je desirerais apprendre de chacun en particulier quelle est la cause de sa disgrâce. Il joignit à ces mots tant de civilités pour se faire raconter ce qu'il desirait, que l'autre garde à cheval lui dit : Nous avons bien ici les sentences de ces misérables; mais il serait trop long de les lire, et nous n'avons pas le temps de les chercher. Approchez et les interrogez vous-même, ils vous satisferont, s'ils le veulent, et ils ne demanderont pas mieux, car ils se plaisent à dire et à faire des méchancetés. Avec cette permission, que Don Quijote aurait prise si on ne la lui avait offerte, il s'approcha

de la chaîne, et demanda au premier quel crime il avait commis pour être ainsi traité. C'est pour avoir été amoureux, répondit-il. Quoi! pour cela, et rien de plus? dit le chevalier. Si l'on envoie les gens aux galères pour être amoureux, il y a longtemps que je devrais ramer. Mes amours n'étaient pas de ceux que vous pensez, dit le forçat : ce fut une corbeille pleine de linge que j'aimai si tendrement, je la tenais si étroitement embrassée, que, si la justice ne me l'eût arrachée, elle serait encore entre mes bras. Je fus pris sur le fait, il ne fut pas besoin de question : on me condamna; j'eus les épaules mouchetées d'une centaine de coups de fouet [1]; on y ajouta trois ans de gurapas (galères) [2]; et l'affaire fut faite. Qu'appelez-vous *gurapas?* demanda Don Quijote. Ce sont les galères, répondit le forçat, jeune homme d'environ vingt-quatre ans, natif de Piedrahita, à ce qu'il dit. Don Quijote fit la même demande au second : celui-ci était si triste qu'il ne répondit pas une parole; mais le premier lui en épargna la peine, et dit : Pour celui-ci, c'est un serin de Canarie, qui va aux galères pour avoir chanté. Comment, reprit Don Quijote, envoie-t-on aussi les musiciens aux galères? Oui, seigneur, répondit le galérien, parcequ'il n'y a rien de plus dangereux que de chanter dans l'angoisse [3]. Au contraire, dit Don Quijote, j'ai toujours entendu dire que, qui chante, son mal enchante. C'est tout au rebours ici, reprit l'autre, qui chante une fois, pleure toute sa vie. Je ne vous comprends pas, dit Don Quijote. Seigneur, dit alors un des gardes, entre ces honnêtes gens, chanter dans l'angoisse veut dire confesser à la torture. On a donné la question à ce misérable : il a avoué son crime, qui était d'avoir volé des bestiaux [4]; et, pour l'avoir confessé, il a été condamné à six ans de galères, outre deux cents coups de fouet qui lui ont été comptés sur les épaules; vous le voyez ainsi triste et hon-

[1] *Con ciento*, dit l'espagnol.
[2] *De gurapas*, terme de l'argot.
[3] *Cantar en el ansia*, autre terme de l'argot.
[4] *Ser qüatrero*, autre terme de l'argot.

teux, parceque les autres le raillent et le méprisent pour avoir confessé, et n'avoir pas eu la résolution de souffrir et de nier; car ils disent qu'il y a autant de lettres à *non* qu'à *oui*, et qu'un criminel est trop heureux que sa vie ou sa mort dépendent de sa langue, et non de celles des témoins, ni de preuves; je trouve pour moi qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort. Je le trouve aussi, dit Don Quijote. Et, passant au troisième, il lui fit la même demande qu'aux autres. Celui-ci, sans se faire prier, dit gaiement : Je m'en vais aux galères pour cinq ans, faute de dix ducats. J'en donnerai vingt de bon cœur pour vous en tirer, dit Don Quijote. C'est, reprit le galérien, comme celui qui a de l'argent au milieu de la mer, et qui meurt de faim faute de savoir où acheter ce dont il a besoin. Si j'avais eu en prison les vingt ducats que vous m'offrez maintenant, j'en aurais frotté la plume du greffier et réveillé l'esprit de mon procureur, et je serais aujourd'hui dans le Zocodover de Tolède, et non sur ce chemin, mené en laisse comme un lévrier. Mais, assez! patience, Dieu est grand. Don Quijote passa au quatrième, qui était un vieillard d'une figure vénérable, avec une longue barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Celui-ci se mit à pleurer quand on lui demanda qui l'avait mis là, et ne répondit pas un mot; mais le cinquième lui servit d'interprète. Cet honnête homme, dit-il, va pour quatre ans aux galères, après avoir été promené à cheval, vêtu pompeusement. Cela s'appelle, si je ne me trompe, dit Sancho, avoir fait amende honorable. Justement, répondit le galérien; et c'est pour avoir été courtier d'oreilles et même du corps entier, c'est-à-dire entremetteur [1], et s'être mêlé aussi un peu de sorcellerie [2]. Si ce n'était cette sorcellerie, reprit Don Quijote, et s'il n'avait été que messager d'amour, il n'aurait pas mérité d'aller ramer aux galères, mais d'y commander, et d'en être le général. L'emploi d'entremetteur n'est pas ce qu'on imagine; pour le bien exercer, il faut être habile et prudent. Il est très nécessaire dans un état bien réglé, et ne devrait appar-

[1] *Corredor de oreja, y aun de todo el cuerpo.*
[2] *Tener sus puntas y collar de hechicero.*

tenir qu'à des gens bien nés. Il serait même fort à propos de créer pour ces sortes de fonctions des contrôleurs et examinateurs, comme il y en a pour les autres, et en nombre déterminé comme les courtiers de commerce. On éviterait par là une infinité de désordres qui n'arrivent que parceque ce métier est entre les mains de gens idiots et de peu d'entendement, de femmelettes, de petits pages, de jeunes bouffons sans expérience, qui, dans l'occasion, et lorsqu'il est question de quelque chose d'important, restent interdits [1], et ne savent pas laquelle est leur main droite. Je voudrais m'étendre plus longuement sur ce sujet et donner les raisons du soin qu'il faudrait apporter dans le choix des hommes appelés à ces fonctions si nécessaires, mais ce n'est pas ici le lieu : j'en parlerai quelque jour à ceux qui peuvent y pourvoir et y remédier. Pour le moment, je dis seulement que la douleur que j'avais de voir cet homme, avec ses cheveux gris et sa barbe vénérable, si durement traité pour avoir été médiateur d'amour, a cessé quand vous y avez ajouté qu'il se mêlait aussi de sortiléges; je sais pourtant bien qu'il n'y a point de charmes au monde qui puissent forcer ni ébranler notre volonté, comme le pensent beaucoup d'esprits simples. Nous avons tous notre libre arbitre, et il n'y a ni herbe ni enchantement qui puissent le contraindre. Tout ce que savent faire des femmelettes et de mauvais charlatans, ce sont tout au plus des mixtions empoisonnées, dont ils rendent les gens fous, en leur faisant accroire qu'ils leur donnent de quoi se faire aimer, lorsqu'il est avéré qu'on ne peut forcer la volonté. C'est bien la vérité, dit le vieillard; et sur ma foi, seigneur, pour ce qui est d'être sorcier, j'en suis innocent. Pour le reste, je ne le nie pas; mais je n'ai jamais cru qu'il y eût du mal. Mon intention était que tout le monde se réjouît, et qu'on vécût en bonne amitié, sans procès ni peines; mais mon bon dessein n'a pu m'empêcher d'être envoyé dans un lieu d'où je n'espère pas revenir à l'âge que j'ai, et avec une rétention d'urine qui ne me

[1] *Se les yelan las migas entre la boca y la mano* (la bouillie leur gèle entre la bouche et la main).

donne pas un moment de repos. Le bonhomme recommença à pleurer, et Sancho en eut tant de compassion qu'il tira un réal et le lui donna. Don Quijote passa outre et demanda à un autre quel était son crime. Celui-ci répondit avec non moins de gaieté et même plus qu'aucun des précédents : Je suis ici pour avoir folâtré avec mes deux cousines germaines et avec deux autres sœurs qui ne m'étaient rien ; le jeu a été si fort, que ma parenté s'en est accrue, et tellement embrouillée qu'il n'y a sommiste qui puisse l'éclaircir. J'ai été convaincu de tout. J'ai manqué d'argent, de protection ; je me suis vu sur le point de perdre le cou [1] ; et j'ai été condamné à six ans de galères. Je me suis soumis : j'ai mérité le châtiment, je me sens jeune, la vie est longue. Si votre seigneurie a quelque chose à donner aux pauvres, Dieu vous le rendra dans le ciel, et nous autres nous aurons soin de le prier en terre de vous donner une bonne vie et longue, comme vous le méritez. Celui-ci était en habit d'écolier, et l'un des gardes dit qu'il était grand discoureur et parlait fort bien latin. Après tous ceux-là venait un homme de bonne mine, quoique louche [2], et de l'âge de trente ans ; il était attaché autrement que les autres : il avait une chaîne à un pied, si longue qu'elle lui entourait tout le corps, avec deux anneaux de fer au cou, l'un attaché à la chaîne, et l'autre de ceux qu'on appelle pied d'ami [3], d'où descendaient deux branches qui allaient jusqu'à la ceinture, et tenaient deux menottes qui lui serraient les mains avec un gros cadenas : de telle sorte qu'il ne pouvait ni porter les mains à sa bouche, ni baisser la tête jusque sur ses mains. Don Quijote demanda pourquoi celui-là était plus chargé de fers que les autres. Parceque lui seul, répondit le garde, est plus criminel que tous les autres ensemble, et qu'il est si hardi et si artificieux, que même en cet état-là nous ne sommes pas tranquilles et craignons qu'il ne nous échappe. Hé ! quels crimes a-t-il donc commis, répliqua Don Quijote, s'ils ne lui ont mé-

[1] *Los tragaderos.*
[2] *Un ojo en el otro.*
[3] *Guarda amigo, ó pie de amigo.*

rité que les galères? Il s'y rend pour dix ans, reprit le garde; ce qui équivaut à une mort civile. Il suffit de savoir que cet honnête homme est le fameux Ginès de Pasamonte, ou autrement Ginesillo de Parapilla. Seigneur commissaire, interrompit le forçat, allez moins vite, et ne nous mettons point ainsi à rechercher les noms et surnoms : je m'appelle Ginès et non Ginesille; Pasamonte est le nom de ma famille, et non pas Parapilla, comme vous dites; que chacun s'examine, il n'aura pas peu d'affaires. Parlez plus bas, maître larron, répliqua le commissaire, si vous ne voulez pas que je vous fasse taire malgré vous. Il paraît bien que l'homme va comme il plaît à Dieu, repartit le galérien; mais quelque jour quelqu'un saura si je m'appelle Ginesille Parapilla. Et ne t'appelle-t-on pas ainsi, imposteur? dit le garde. Hé! oui, répondit Ginès; mais je ferai en sorte qu'on ne le répète plus, ou j'y perdrai ma peine [1]. Seigneur chevalier, si vous nous voulez donner quelque chose, faites-le promptement, et vous en allez à la garde de Dieu. Cette curiosité d'apprendre la vie des autres nous fatigue; si vous voulez connaître la mienne, sachez que je suis Ginès de Pasamonte, et qu'elle est écrite de cette main. C'est la vérité, dit le commissaire, lui-même a écrit son histoire aussi bien qu'on le puisse faire; mais il a laissé son livre en gage dans la prison pour deux cents réaux. Je le dégagerai, dit Pasamonte, y fût-il pour deux cents ducats. Est-il donc si bon? dit Don Quijote. Il est si bon, dit Pasamonte, que mal en advient à *Lazarille de Tormes,* et à tous les livres de cette espèce, écrits ou à écrire. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il contient des vérités, et des vérités si profitables et si plaisantes, qu'il n'est point de fables qui les vaillent. — Et quel titre porte le livre? — *Vie de Ginès de Pasamonte.*—Est-il achevé? — Comment le serait-il, puisque ma vie ne l'est pas? — Il commence à ma naissance, et va jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. — Ce n'est donc pas ici la première? — Pour le service de Dieu et du

[1] *O me las pelaria donde yo digo entre mis dientes* (ou je me la pèlerai là où je dis entre mes dents).

roi, j'y ai demeuré déja quatre ans, et je sais ce que valent le biscuit et le nerf de bœuf. Je ne suis pas fâché de retourner aux galères : j'y pourrai achever mon livre, où il y a beaucoup de choses à ajouter. Dans les galères d'Espagne, on a plus de loisir qu'il n'en faudrait, et il ne m'en faut pas beaucoup, car j'ai déja dans l'esprit tout ce qui me reste à écrire. Tu me parais habile homme, dit Don Quijote. Et malheureux, répondit Ginès, car le malheur poursuit les gens de mérite. Il poursuit les méchants, interrompit le commissaire. Je vous ai déja dit, seigneur commissaire, d'aller peu à peu, répondit Ginès. Nos seigneurs ne vous ont pas donné cette verge pour nous maltraiter, mais pour nous mener où le roi a besoin de nous ; et, par la mort... Après tout, les taches qui se sont faites à l'hôtellerie pourraient bien paraître à la première lessive ; que chacun se taise, vive bien et parle mieux, c'est assez de passe-temps. Le commissaire leva sa baguette pour répondre aux menaces de Pasamonte ; mais Don Quijote se mit entre deux et le pria de ne le pas maltraiter, qu'il importait peu que celui qui avait les mains si bien attachées eût la langue un peu libre. Puis, se tournant du côté des forçats : Mes chers frères, dit-il, de tout ce que vous m'avez dit, je juge clairement que, quoique punis pour vos fautes, cette peine que vous allez subir ne vous plaît pas, que vous marchez à regret et contre votre volonté. Il est possible que le peu de courage de celui-ci à la question, le défaut d'argent de celui-là, le peu de faveur qu'obtint l'autre, enfin la raison peu éclairée du juge aient causé votre ruine, et que vous n'ayez pas obtenu toute la justice qui vous était due. Toutes ces choses se représentent à mon esprit : elles me disent, me persuadent, me commandent même de remplir à votre égard les devoirs pour lesquels le ciel m'a jeté dans ce monde et dans l'ordre de chevalerie que je professe, et le vœu que j'ai fait de secourir les faibles contre leurs oppresseurs. Mais, comme je sais qu'un des préceptes de la prudence est de ne pas employer de mauvais moyens où les bons peuvent suffire, je veux prier les seigneurs commissaire et gardes de vouloir bien vous détacher et vous

laisser aller en paix : il se trouvera assez d'autres gens pour servir le roi dans de meilleures occasions ; car, à mon sens, il est bien dur de rendre esclaves ceux que la nature et Dieu créèrent libres. Seigneurs gardes, ajouta Don Quijote, ces malheureux n'ont commis aucun délit contre vous : que chacun porte son péché. Il y a un Dieu au ciel qui n'oublie pas de châtier les méchants et de récompenser les bons ; il n'est pas bien que des hommes d'honneur soient les bourreaux des autres hommes, quand il n'y ont aucun intérêt. Je vous le demande, seigneurs, avec douceur et civilité, afin de pouvoir vous en remercier, si vous me l'accordez ; mais, si vous ne le faites de bonne grâce, cette lance, cette épée et la vigueur de mon bras vous le feront bien faire par force. Voici une bonne plaisanterie, répond le commissaire, et un agréable dénoûment : vous nous demandez la liberté des forçats du roi, comme si nous avions le pouvoir de les délivrer, et vous celui de nous le commander. Passez votre chemin, seigneur, et redressez le bassin que vous avez sur la tête, sans chercher trois pattes à notre chat. C'est vous qui êtes un chat, un rat et un coquin, répondit Don Quijote. Aussitôt dit, aussitôt fait, il l'attaque si brusquement que, sans lui laisser le temps de se mettre en défense, il le renverse à terre, dangereusement blessé d'un coup de lance. Heureusement pour Don Quijote, c'était celui qui portait l'escopette. Les gardes restèrent étonnés d'un mouvement si peu prévu ; mais revenus à eux, ils attaquèrent tous ensemble Don Quijote, qui les attendait tous de pied ferme, les uns avec leurs épées, et les autres avec leurs dards ; et sans doute ils lui auraient fait mal passer son temps, si les forçats, voyant une si belle occasion de recouvrer leur liberté, n'avaient essayé d'en profiter en s'efforçant de rompre la chaîne qui les réunissait. La confusion fut si grande alors, que les gardes accourant tantôt aux forçats qui se détachaient, tantôt à Don Quijote, qui ne leur donnait point de répos, ne purent rien faire de bon. Sancho, de son côté, aidait Ginès de Pasamonte, qui, se voyant le premier libre et débarrassé, se jeta sur le commissaire, lui enleva l'épée

et l'arquebuse, ajusta tantôt l'un, tantôt l'autre, sans tirer pourtant, tellement que, tant pour éviter l'arme que les pierres lancées par les autres galériens, les gardes prirent la fuite et quittèrent le champ de bataille. Sancho ne fut pas content de cette aventure, parcequ'il ne douta point que les fuyards n'allassent informer du fait la sainte hermandad, laquelle, au son des cloches, se mettrait à la recherche des coupables. Il le dit à son maître, l'engageant à quitter le chemin, et à se retirer dans la montagne dont ils étaient près. C'est bon, dit Don Quijote; mais, je sais ce qu'il convient de faire. Appelant en même temps les forçats, qui, tout en désordre, venaient de dépouiller le commissaire, et l'avaient mis tout nu, ils se rangèrent autour de lui pour savoir ce qu'il leur voulait. Il appartient aux gens bien nés, leur dit-il, de reconnaître les bienfaits, et l'ingratitude est de tous les vices le plus coupable aux yeux de Dieu. Vous voyez, seigneurs, ce que je viens de faire pour vous : je vous demande en reconnaissance, et telle est ma volonté, que chargés de cette chaîne que je vous ai ôtée, vous alliez dans la cité du Toboso, vous présenter devant madame Dulcinée, lui dire que c'est son esclave le chevalier de la Triste Figure, qui vous envoie vers elle et que vous lui racontiez mot pour mot tout ce qui s'est passé dans cette grande aventure, jusqu'à votre mise en liberté. Après cela, vous pourrez aller partout où vous voudrez. Ginès de Pasamonte répondit pour tous, et dit : Ce que vous nous ordonnez, seigneur chevalier, notre libérateur, nous est impossible, de toute impossibilité; car nous ne pouvons nous montrer tous ensemble dans les chemins : il faut, au contraire, que nous allions seuls, chacun de son côté, tâchant de nous cacher dans les entrailles de la terre, pour ne point tomber entre les mains de la sainte hermandad, qui ne manquera pas de nous poursuivre. Ce que votre seigneurie peut faire, et ce qui est juste, c'est de convertir cette obligation envers la dame Dulcinée du Toboso en une certaine quantité d'*Ave Maria* et de *Credo* que nous dirons en votre intention : c'est une chose que nous pourrons accomplir de nuit et de jour,

en fuite ou en repos, en paix ou en guerre; mais de penser que nous voulions retourner aux marmites d'Égypte, je veux dire reprendre notre chaîne, et nous mettre en chemin pour le Toboso, c'est vouloir qu'il soit nuit maintenant quoiqu'il ne soit pas dix heures du matin. Une pareille demande à nous, c'est demander des poires à un orme. Par la mort, dit Don Quijote enflammé de colère, don fils de catin, don Ginesillo de Parapilla, ou quel que soit votre nom, vous irez tout seul, traînant avec vous toute la chaîne. Pasamonte, qui n'était pas endurant, et était déja persuadé du peu de raison de Don Quijote, après l'action qu'il venait de faire de les remettre en liberté, ne put souffrir de se voir ainsi traiter : Il fit un signe à ses compagnons, qui s'écartant aussitôt les uns des autres, firent pleuvoir sur Don Quijote une telle grêle de pierres, qu'il ne pouvait suffire à se couvrir de son écu, et le pauvre Rossinante ne sentait pas plus l'éperon que s'il eût été de bronze. Sancho se mit derrière son âne, et s'en fit un rempart contre l'orage qui fondait sur eux. Don Quijote ne se put si bien garantir qu'il n'attrapât dans le corps quatre ou cinq cailloux qui le jetèrent par terre. L'écolier fondit aussitôt sur lui; et, lui prenant le bassin, lui en donna trois ou quatre coups sur les épaules, le frappa autant de fois contre terre, et le mit presque en pièces. Les forçats lui prirent une casaque [1] qu'il portait par-dessus ses armes, et lui auraient ôté ses bas-de-chausses si les grèves ne les en eussent empêchés. Ils emportèrent aussi le manteau de Sancho, et le laissant nu, ils partagèrent entre eux les dépouilles du combat; chacun ensuite s'en alla de son côté, avec plus de soin d'éviter la sainte hermandad que de reprendre la chaîne et d'aller se présenter à madame Dulcinée du Toboso. L'âne et Rossinante, Sancho et Don Quijote, demeurèrent seuls sur le champ de bataille; l'âne la tête basse, pensif et secouant parfois les oreilles, croyant sans doute que la pluie de cailloux durait encore; Rossinante, atteint aussi d'une volée de pierres, étendu près de son maître; Sancho nu et redoutant la sainte

[1] *Ropilla* (roupille, sorte de manteau court).

hermandad; et Don Quijote navré de se voir ainsi maltraité par ceux mêmes à qui il avait fait tant de bien.

CHAPITRE XXIII.

De ce qui arriva au fameux Don Quijote dans la Sierra-Morena [1], qui fut une des plus rares aventures qui se lisent dans cette véridique histoire.

Don Quijote, se voyant ainsi maltraité, dit à son écuyer : J'ai toujours ouï dire que faire du bien à des méchants, c'est porter de l'eau à la mer. Si je t'avais cru, j'aurais évité ce déplaisir; mais la chose est faite : patience, c'est une leçon pour l'avenir. Vous vous amenderez, seigneur, comme je suis Turc, dit Sancho; mais, puisque vous dites que, si vous m'aviez cru, vous auriez évité ce dommage, croyez-moi maintenant, et vous en éviterez un plus grand. Il faut que vous sachiez que toute la chevalerie est inutile avec la sainte hermandad : elle ne fait pas plus de cas de tous les chevaliers errants du monde que d'un maravédis. Et déja je crois entendre ses flèches siffler à mes oreilles. Tu es naturellement poltron, Sancho, dit Don Quijote; mais, afin que tu ne dises pas que je suis opiniâtre et que je ne fais jamais ce que tu me conseilles, je veux bien suivre ton avis pour cette fois, et m'éloigner du danger que tu crains tant; mais c'est à la condition que de ta vie et à l'heure de la mort tu ne diras jamais à personne que je me suis retiré et éloigné de ce danger par crainte, mais seulement pour me rendre à ta prière. Si tu dis autre chose, tu mentiras; et, à présent comme alors, alors comme à présent, je te démens, et dis que tu as menti et mentiras toutes les fois que tu le diras et penseras : ne me réplique pas davantage; car, de penser seulement que je m'éloigne et me retire de quelque péril, et surtout de celui-ci où il peut y avoir quelque chose à craindre, je suis tenté

[1] Montagne-Noire.

de demeurer et d'attendre ici seul, non-seulement la sainte confrérie que tu dis, et que tu redoutes, mais encore tous les frères des douze tribus d'Israël, les sept Machabées, Castor et Pollux, enfin tous les frères et confréries du monde. Seigneur, dit Sancho, se retirer n'est pas fuir; et attendre n'est pas sage quand le péril surpasse l'espérance : c'est à faire à gens sages de se garder aujourd'hui pour demain, sans aventurer tout en un jour. Et sachez que, quoique grossier et rustique, je ne suis pas dépourvu tout à fait de ce qu'on appelle bon gouvernement. Ainsi, ne vous repentez point d'avoir suivi mon conseil; montez sur Rossinante, si vous le pouvez, sinon je vous aiderai, et suivez-moi : j'ai dans l'esprit que nous avons plus besoin de nos pieds que de nos mains. Don Quijote monta à cheval sans rien dire davantage, et, Sancho prenant le devant, sur son âne, ils entrèrent dans la Sierra-Morena dont ils étaient tout près. Sancho avait intention de la traverser toute, d'aller jusqu'à Viso ou Almodovar del Campo, et de se cacher là quelques jours, parmi les rochers, pour ne pas tomber entre les mains de la sainte hermandad, si elle les cherchait. Ce qui l'encourageait, c'est qu'il avait sauvé de la bataille et des mains des forçats la provision de vivres [1] qui était sur son âne : et il regardait cela comme un miracle, à la manière dont les galériens avaient fureté et enlevé tout. Ils arrivèrent cette nuit-là au milieu de la Sierra-Morena, où Sancho crut qu'il était bon de s'arrêter pour cette nuit et même pour quelques jours, au moins autant que dureraient leurs provisions. Ils s'établirent entre deux rochers, sous des liéges. Mais le destin qui, suivant l'opinion de ceux que n'éclaire point la vraie foi, guide, compose et arrange tout à son gré, voulut que Ginès de Pasamonte, ce fameux fourbe et larron, que la générosité et la folie de Don Quijote avaient tiré de la chaîne, fuyant la sainte hermandad, qu'il redoutait à juste titre, résolut de se cacher aussi dans ces rochers, et arriva

[1] Il est assez difficile de concevoir comment Sancho put sauver les vivres qu'il avait mis dans son *gaban*, faute de bissac, puisque les galériens lui prirent ce gaban (*le quitaron el gaban*). C'est encore là une des inadvertances de Cervantes.

justement au même lieu où étaient Don Quijote et Sancho, qu'il put reconnaître et qu'il laissa s'endormir. Les méchants sont toujours ingrats, la nécessité entraîne et l'intérêt ferme les yeux sur l'avenir. Ginès, qui n'était ni reconnaissant ni bien intentionné, résolut de dérober l'âne de Sancho, qui dormait, ne se souciant pas de Rossinante, qu'il jugeait une pièce aussi peu avantageuse à engager qu'à vendre; Sancho dormait, il lui vola son âne, et, avant qu'il fût jour, s'éloigna de manière à ne pouvoir être atteint. L'aurore parut pour réjouir la terre, et contrister Sancho, quand il connut la perte de son roussin. Se voyant privé de son fidèle compagnon, il fit des plaintes si tristes et des gémissements si pitoyables, que Don Quijote s'éveilla et l'entendit s'écrier : O fils de mes entrailles! qui pris naissance en ma propre maison, jouet de mes enfants, délice de ma femme, envie de mes voisins, soulagement de mes travaux! enfin le nourricier de la moitié de ma personne, puisqu'avec vingt-six maravédis qu'il gagnait chaque jour, il fournissait la moitié de ma dépense! Don Quijote, connaissant la cause de ses plaintes, le consola le mieux qu'il put, l'engagea à prendre patience, et lui promit de lui donner une lettre de change de trois ânons à prendre sur cinq qu'il avait dans sa maison. Cette promesse consola Sancho, il essuya ses larmes, calma ses sanglots, et remercia son maître de la faveur qu'il lui faisait.

Don Quijote, en pénétrant dans ces montagnes, se sentit joyeux : ces lieux lui semblaient propres à trouver les aventures qu'il cherchait. Les merveilleux événements qui étaient arrivés aux chevaliers errants dans de semblables solitudes, revenaient en sa mémoire, et il était si pensif et si transporté dans ses rêveries, qu'il ne se souvenait d'autre chose au monde. Sancho n'avait guère d'autre souci (depuis qu'il se voyait en sûreté), que de réjouir son estomac des reliefs de la dépouille monacale. Il suivait son maître, chargé de tout ce que portait son âne, fouillant au sac et remplissant sa panse. Dans cette douce occupation, il n'aurait pas donné une obole de toute autre

aventure. Il leva les yeux cependant, et aperçut que son maître étant arrêté, soulevait avec le bout de sa lance je ne sais quel paquet qui était à terre. Il s'empressa d'accourir pour l'aider; quand il arriva, Don Quijote tenait déja au bout de sa lance un coussin et une valise qui y était attachée, le tout en fort mauvais état, et plus qu'à demi pourri, mais si pesant, qu'il fallut que Sancho aidât à le lever. Don Quijote lui dit de voir ce que contenait la valise : il le fit promptement, et quoiqu'elle fût fermée par une chaîne et son cadenas, il découvrit ce qu'elle renfermait, à l'aide des trous que la pourriture avait faits; c'était quatre chemises de toile de Hollande très fine, d'autre linge aussi recherché, et, dans un mouchoir, une bonne quantité d'écus d'or. Béni soit le ciel, dit Sancho à cette vue, qui nous envoie enfin une aventure profitable! En cherchant encore, il trouva des tablettes [1] richement garnies. Je retiens ceci pour moi, dit Don Quijote, et il lui permit de prendre et garder l'argent pour lui. Sancho lui baisa les mains pour le remercier; débarrassant la valise de tout le linge, il le fit passer dans le sac aux provisions. Il faut, dit Don Quijote, que quelque voyageur se soit égaré dans ces montagnes, et que des voleurs l'aient assassiné et enterré dans ces déserts. Cela ne peut être, monsieur, répondit Sancho : si c'étaient des voleurs, ils n'auraient pas laissé là cet argent. Tu as raison, dit Don Quijote, et je ne devine plus ce que ce peut être. Mais attends, peut-être trouverons-nous dans ces tablettes quelque écrit qui nous apprenne ce que nous desirons savoir. Il les ouvrit, et la première chose qu'il trouva en caractères lisibles, quoiqu'en brouillon, fut un sonnet, qu'il lut tout haut afin que Sancho l'entendît :

L'amour ne peut rien distinguer, c'est un dieu trop cruel, ou mon supplice n'est pas proportionné à ce qui donna naissance aux tourments auxquels je suis condamné.

Mais si l'amour est un dieu, il ne peut rien ignorer, et un dieu ne saurait

[1] *Librillo de memoria* (un souvenir).

rait être cruel. Qui donc a pu me réduire à la douleur que je ressens et dont je ne veux pas guérir ?

Si je dis que c'est vous, Philis, je me trompe. Tant de mal ne peut venir d'un si grand bien, et mon malheur ne peut m'accabler par l'ordre du ciel.

Je n'ai plus qu'à mourir, c'est le seul parti qui me reste ; il n'est pas de remède au mal dont on ignore la cause.

Ces vers ne nous apprennent rien, dit Sancho, à moins que par ce fil on ne puisse tirer le peloton. De quel fil parles-tu là ? répondit Don Quijote. Il me semble, seigneur, repartit Sancho, que vous avez parlé là de fil. Non, dit Don Quijote, j'ai dit Philis ; c'est sans doute le nom de la dame de qui se plaint l'auteur du sonnet, et, en bonne foi, il n'est pas mauvais poëte, ou je m'y connais mal. Quoi, seigneur, vous vous entendez aussi en vers [1] ? Plus que tu ne penses, répondit Don Quijote, et tu le verras toi-même, quand je te donnerai une lettre toute en vers pour porter à ma dame Dulcinée du Toboso. Apprends, Sancho, que tous les chevaliers errants du temps passé, ou le plus grand nombre, étaient poëtes et musiciens ; ces deux talents, ou, pour mieux dire, ces grâces sont les qualités essentielles des amants errants. A dire vrai, les poésies des anciens chevaliers avaient plus de sentiment que de véritable beauté. Lisez encore, seigneur, dit Sancho, peut-être se trouvera-t-il quelque chose qui nous satisfasse. Don Quijote tourna le feuillet : Voici de la prose, dit-il, et je pense que c'est une lettre. Une lettre missive ? demanda Sancho. Le commencement me fait croire qu'elle est d'amour, répondit Don Quijote. Lisez haut, seigneur, dit Sancho ; j'aime beaucoup les lettres d'amour. Je le veux bien, dit Don Quijote, et il lut ce qui suit, comme Sancho le lui avait demandé.

« La fausseté de tes promesses et mon malheur certain me « conduisent en un lieu d'où tu apprendras plus tôt les nou- « velles de ma mort que le bruit de mes plaintes. Tu m'as

[1] *Las trovas*, le talent des *troubadours*.

« quitté, ingrate, pour un plus riche, mais non pour un meil-
« leur que moi. Si la vertu était une richesse dont on tînt
« compte, je n'envierais point le bonheur des autres, et je n'au-
« rais pas à pleurer sur mes malheurs. Ce qu'éleva ta beauté,
« tes actions l'ont détruit. Par celle-là je te croyais un ange,
« par celles-ci je vois que tu n'es qu'une femme. Sois en paix,
« toi qui me fais une si cruelle guerre. Fasse le ciel que la per-
« fidie de ton époux soit toujours cachée, afin que tu n'aies
« point à te repentir de ce que tu as fait, ni moi à tirer une
« vengeance que je ne desire pas. »

Ceci dit encore moins que les vers, et tout ce que nous en pouvons tirer, dit Don Quijote, c'est que celui qui l'a écrit, est un amant trahi; et, feuilletant toutes les tablettes, il trouva d'autres vers et d'autres lettres, dont il ne put lire qu'une partie; mais ce n'était que des plaintes, des lamentations, des défiances, des plaisirs et des déplaisirs, des faveurs et des mépris; les uns solennisés, les autres déplorés. Pendant que Don Quijote passait en revue les tablettes, Sancho en faisait autant de la valise; il ne laissa pas le moindre repli, non plus que dans le coussin, sans chercher, examiner, fureter; pas une couture qu'il ne défît, pas un flocon de laine qu'il ne peignât, de peur de rien oublier par défaut de soin, tant son avidité avait été excitée par la découverte des écus d'or, dont il avait trouvé plus d'une centaine. Sans rien trouver de plus, il ne laissa pas de se croire bien dédommagé des sauts dans la couverture, du vomissement du baume, des bénédictions des pieux, des coups de poing du muletier, de la perte du bissac, du vol de son manteau, de la faim, de la soif, et de la fatigue qu'il avait endurés au service de son bon maître. Il se jugea plus que payé par l'abandon qui lui était fait de cette trouvaille. Le chevalier de la Triste Figure avait une bien grande envie de connaître le maître de la valise. L'or, la beauté du linge, le sonnet et la lettre, lui faisaient conjecturer que ce devait être un homme d'importance, que les dédains et les mauvais traitements de sa maîtresse avaient réduit au désespoir. Mais, comme personne ne

pouvait l'instruire dans ce lieu désert, il ne songea qu'à pénétrer plus avant, se laissant aller au gré de Rossinante, qui prenait le chemin le plus praticable. Il avait toujours dans l'idée que les aventures ne lui manqueraient pas dans ces lieux sauvages : soudain il aperçut, sur la cime d'une petite montagne qui était devant lui, un homme qui sautait de rocher en rocher, de buisson en buisson, avec une merveilleuse légèreté. Il crut le voir nu, avec une barbe épaisse et noire, les cheveux en désordre, les pieds et les jambes nus. Ses cuisses étaient couvertes d'un caleçon, qui semblait être de velours tanné, mais si déchiré, que la chair paraissait presque toute à découvert. Il avait la tête nue ; et, quoiqu'il passât avec une grande vitesse, le chevalier remarqua toutes ces particularités; il essaya de le suivre, mais il ne le put; la faiblesse de Rossinante ne lui permettait pas de courir sur un terrain si rude; outre que naturellement il était flegmatique et court d'allure. Don Quijote se persuada sur-le-champ que cet homme était le maître de la valise, et résolut de le chercher, dût-il errer une année entière dans ces montagnes. Il ordonna donc à Sancho de se diriger d'un côté pendant qu'il chercherait de l'autre : Peut-être, dit-il, atteindrons-nous par ce moyen celui qui a disparu si promptement à nos yeux. Je ne le puis, seigneur, répondit Sancho; je ne saurais m'éloigner tant soit peu de vous, qu'aussitôt la frayeur ne me vienne assaillir de tous côtés par mille visions; aiusi, soit dit une fois pour toutes, je vous avertis que dorénavant je ne m'en écarterai pas d'un doigt. A la bonne heure, dit le chevalier, je suis bien aise de voir ta confiance en ma valeur, elle ne te manquera jamais, quoique le courage t'abandonne. Suis-moi donc comme tu pourras, et fais de tes yeux une lanterne. En tournant autour de cette petite montagne, nous rencontrerons peut-être cet homme que nous avons vu, qui, sans doute, n'est autre que le maître de la valise. Il serait beaucoup mieux, répondit Sancho, de ne le pas tant chercher; car, si nous le trouvons, et que l'argent soit à lui, il est clair que je suis obligé de le lui rendre : ainsi, sans faire cette inutile

recherche, il est plus à propos que je le possède de bonne foi, jusqu'à ce que, par une voie moins singulière et moins fatigante, le vrai maître se présente, ce qui n'arrivera peut-être que lorsque je l'aurai dépensé; et alors je serai affranchi par la loi du prince. Tu te trompes en cela, Sancho, dit Don Quijote: du moment que nous soupçonnons quel est le maître de ce bien, nous sommes encore plus obligés de le chercher et de le lui rendre; si nous ne le cherchons pas, notre soupçon seul nous rend aussi coupables que si la chose était véritable. Ainsi, Sancho, que cette recherche ne te donne point de chagrin, car je serai soulagé d'un plus grand si je le retrouve. En disant ces mots, il piqua Rossinante, et Sancho le suivit à pied, chargé comme un baudet, grâce à Ginesille de Pasamonte.

Après avoir tourné une partie de la montagne, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau, où ils trouvèrent une mule avec sa selle et sa bride, plus qu'à demi mangée des chiens et des corbeaux : ce qui les confirma plus encore dans l'opinion que l'homme qui fuyait était le maître de la valise et de la mule. Pendant qu'ils s'arrêtaient à la considérer, ils entendirent siffler, comme font les bergers qui gardent des troupeaux, et en même temps ils virent sur la gauche un grand troupeau de chèvres, et derrière elles, au sommet de la montagne, le vieux berger qui les gardait. Don Quijote l'appela, le pria de descendre, et le bon homme, répondant à ses cris, leur demanda qui les amenait dans un endroit si sauvage, qui n'était jamais foulé que des pieds des chèvres, des loups, et d'autres bêtes farouches. Descendez seulement, dit Sancho, nous vous rendrons compte de tout. Le chevrier descendit, et, arrivant auprès de Don Quijote: Je gage, dit-il, que vous considérez cette mule de louage qui est morte dans cette fondrière. Il y a bien six mois qu'elle est là; mais, dites-moi, n'avez-vous point trouvé son maître en venant ici? Nous n'avons trouvé personne, répondit Don Quijote, mais seulement un coussin et une petite valise à quelques pas d'ici. Je les ai trouvés aussi, dit le chevrier, mais je me suis bien donné de garde de les prendre, ni même d'en approcher, de

peur d'accident, et qu'on ne m'accusât de les avoir volés; le diable est subtil, et fait souvent trouver sous les pieds des choses qui vous font tomber, sans savoir pourquoi ni comment. Voilà justement ce que je disais, répondit Sancho; j'ai aussi trouvé la valise, mais je n'en ai pas voulu approcher d'un jet de pierre; je l'ai laissée où elle était; je ne veux point de chien avec des sonnettes. Dites-moi, bon homme, dit Don Quijote, savez-vous qui est le maître de tous ces effets? Tout ce que je peux vous dire, répondit le chevrier, c'est qu'il y a environ six mois, un jeune homme de belle taille et de bonne mine, monté sur la même mule que vous voyez ici morte, avec le coussin et la valise que vous avez trouvés et n'avez point relevés, s'en vint à une cabane de bergers qui est à trois lieues d'ici; il nous demanda où était l'endroit le plus rude et le plus caché de la montagne. Nous lui indiquâmes celui où nous sommes maintenant; et la chose est bien vraie : car, si vous pénétrez plus avant d'une demi-lieue, vous aurez bien de la peine à en sortir; je m'étonne même que vous ayez pu venir jusqu'ici, car il n'y a ni chemin ni sentier qui y conduise. Or, donc, ce jeune homme n'eut pas plutôt entendu notre réponse, qu'il tourna bride, et prit le chemin que nous lui avions montré, nous laissant tous charmés de sa belle apparence, et surpris de l'empressement qu'il avait de se rendre à la montagne. Depuis ce temps nous ne le vîmes plus, sinon que, quelques jours après, il rencontra dans le chemin un de nos bergers, et, sans lui rien dire, se jeta sur lui et l'accabla de coups : de là il s'en alla à la bourrique qui portait les provisions, prit tout le pain et le fromage qu'il trouva, et s'enfuit dans la montagne. Quand nous sûmes cela, quelques-uns d'entre nous le cherchèrent plus de deux jours dans le plus fourré de la montagne; après avoir bien cherché, nous le trouvâmes caché dans le creux d'un gros liége. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, mais le visage tout défiguré, et si brûlé du soleil, que nous eussions eu de la peine à le connaître, sans ses habits, qui nous prouvèrent que c'était bien lui, et que nous reconnûmes, quoiqu'en lam-

beaux. Il nous salua courtoisement, et, en peu de mots, fort raisonnables, nous dit de ne pas nous étonner de le voir agir de la sorte, et qu'il fallait que ce fût ainsi, pour accomplir une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchés. Nous le priâmes de nous dire qui il était, mais nous ne pûmes jamais l'obtenir de lui. Nous lui dîmes aussi de nous enseigner où nous le pourrions trouver, afin de lui donner, quand il en aurait besoin, la nourriture dont il ne pouvait se passer, l'assurant que nous le ferions de bien bon cœur; que si cela ne lui convenait pas, il la demandât, du moins, sans la venir enlever aux bergers. Il nous remercia de nos offres, nous demanda pardon de l'insulte passée, promit de demander désormais pour l'amour de Dieu ce qui lui serait nécessaire, sans faire déplaisir à personne. Quant à sa retraite, il nous apprit qu'il n'en avait point d'autre que celle que lui présentait l'occasion quand la nuit le surprenait. Il finit son discours avec des pleurs si attendrissants, qu'il nous eût fallu être de pierre pour n'y pas joindre les nôtres après l'avoir entendu, et l'avoir vu tel qu'il se montra la première fois, si différent de ce qu'il était alors. C'était, comme je vous l'ai dit, un fort agréable jeune homme, qui montrait bien, par sa courtoisie, qu'il était bien né et bien élevé, puisque, malgré notre rusticité, nous étions touchés de sa grâce et de sa gentillesse. Au moment le plus intéressant de son discours, il s'arrêta tout d'un coup comme s'il était devenu muet, baissa les yeux en terre, et demeura longtemps en cet état, pendant que nous attendions en silence ce que produirait cette stupeur. C'était un sujet d'affliction pour nous de le voir les yeux ouverts et fixes sans remuer les paupières et ensuite les fermer serrant les lèvres, fronçant les sourcils, ce qui nous fit juger que quelque accident de folie lui était survenu. Il ne fut pas longtemps à nous confirmer dans cette pensée, car il se leva brusquement de terre où il était assis, et se jeta sur le premier de nous qu'il trouva sous sa main, avec tant de furie, que, si nous ne l'eussions soustrait à sa rage, il l'aurait assommé de coups de poing et déchiré avec ses dents. Il s'écriait en

même temps : Ah ! traître Fernand, c'est ici, c'est ici que tu me payeras l'outrage que tu m'as fait ; mes mains t'arracheront ce cœur où résident toutes les méchancetés, et surtout la fraude et la perfidie. Il ajoutait d'autres injures qui toutes s'adressaient à ce Fernand, et lui reprochaient son parjure et sa trahison. Nous lui arrachâmes notre camarade, non sans peine ; et lui, sans rien dire davantage, s'éloigna de nous, et courut se cacher dans les bruyères et les halliers, nous ôtant tout moyen de le suivre. Tout cela nous fit conjecturer que sa folie le prenait par intervalles, et que quelqu'un du nom de Fernand lui avait fait une méchanceté, dont l'état où il était réduit montrait assez toute l'étendue ; il nous l'a prouvé plusieurs fois depuis, en venant sur le chemin, tantôt demander doucement à manger aux bergers, tantôt leur arracher de force leur provisions : car, lorsqu'il est dans sa folie, nos bergers ont beau lui offrir de bon cœur ce qu'ils ont, il ne l'accepte pas, mais le leur arrache à coups de poing ; au contraire, quand il est dans son bon sens, il le demande pour l'amour de Dieu avec beaucoup de courtoisie, et leur rend grâces les larmes aux yeux. Je vous dirai, seigneur, poursuivit le chevrier, que nous avons résolu hier, deux bergers de mes amis, leurs deux valets et moi, de chercher ce pauvre jeune homme jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, et de l'emmener de gré ou de force à la ville d'Almodovar, à huit lieues d'ici, pour le faire traiter, s'il y a remède à son mal, ou, dans des intervalles de bon sens, nous tâcherons d'apprendre qui il est, et s'il a des parents qu'on puisse informer de son malheur. Voilà, seigneurs, tout ce que je peux vous dire sur ce que vous m'avez demandé ; celui que vous avez vu courir si légèrement et presque nu est le véritable maître de la valise que vous avez trouvée. Don Quijote demeura tout étonné de ce que le chevrier venait de lui conter, et n'en eut que plus d'envie de savoir qui était ce malheureux : il se confirma donc dans la résolution qu'il avait prise de le chercher par toute la montagne, sans laisser coin ni caverne qu'il ne visitât jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé ; mais la fortune en ordonna

mieux qu'il ne l'espérait, car dans le même moment, parut, dans une embrasure de rochers qui s'élevaient à peu de distance, le jeune homme venant vers eux, et marmottant entre ses dents quelque chose que l'éloignement ne permettait pas d'entendre, et qu'ils n'auraient pas entendu quand ils auraient été tout près; son vêtement était tel que nous l'avons dépeint, seulement Don Quijote reconnut à son approche, que son collet en lambeaux était parfumé d'ambre, et il se confirma dans l'idée qu'un homme ainsi vêtu ne pouvait être de basse condition. Le jeune homme les salua d'une voix enrouée, mais avec beaucoup de courtoisie. Don Quijote lui rendit le salut avec la même civilité, et, descendant de dessus Rossinante, s'avança de bonne grâce pour l'embrasser; il le retint longtemps entre ses bras. comme s'il l'eût connu depuis nombre d'années. L'autre, à qui nous pouvons donner le nom de Déchiré à la Méchante Figure, comme nous donnons le surnom de Triste Figure à Don Quijote, après s'être laissé embrasser, recula quelques pas, posa ses mains sur les épaules de Don Quijote, et le regarda comme cherchant à le reconnaître, non moins surpris sans doute de voir la figure, la taille et l'armure de Don Quijote, que Don Quijote pouvait l'être de le voir lui-même. Le premier des deux qui parla fut le déguenillé : et il dit ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

Où se continue l'aventure de la Sierra Morena.

L'histoire rapporte que Don Quijote écoutait avec grande attention ce que lui racontait le déplorable chevalier de la Montagne, qui, poursuivant son discours, dit : En vérité, seigneur, qui que vous soyez, car je ne vous connais point, je vous suis extrêmement obligé de la courtoisie et de l'honnêteté dont

vous avez usé envers moi, et je voudrais être en état de vous témoigner autrement que par le desir, la reconnaissance que j'ai d'un si bon accueil; mais ma mauvaise fortune ne m'a laissé pour répondre aux bontés que l'on me témoigne que ma bonne volonté. La mienne, répondit Don Quijote, est de vous servir; j'étais résolu de ne point sortir de ces montagnes jusqu'à ce que je vous eusse rencontré, et sans savoir de vous-même s'il n'est point, aux déplaisirs qu'annonce votre genre de vie, quelque remède, afin de le chercher, si cela est nécessaire, avec toute la diligence possible. Si vos malheurs sont du nombre de ceux qui ne peuvent accueillir aucune consolation, je voulais vous aider de mon mieux à les pleurer, à gémir; c'est, du moins, une consolation dans les disgrâces de trouver qui en ait compassion. Si ma bonne intention mérite quelque reconnaissance, je vous supplie, par la courtoisie dont je vous vois si rempli, je vous conjure par ce qui vous est ou vous fut le plus cher, de me dire qui vous êtes, et ce qui vous oblige à vivre et mourir dans ces lieux solitaires, comme les bêtes brutes, et dans une situation si peu faite pour vous, ainsi que le prouvent votre habit et votre personne. Je jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, et par la profession que j'en fais, que, si vous avez cette complaisance, je vous servirai fidèlement, comme mon devoir m'y oblige, soit en apportant du remède à vos malheurs, s'il en est, soit en vous aidant à les pleurer, comme je vous l'ai promis. Le chevalier du Bois entendant parler ainsi celui de la Triste Figure, ne faisait que le regarder et le regarder encore, l'examinant de la tête aux pieds. Après l'avoir bien contemplé, il lui dit : Si vous avez quelque chose à manger, pour l'amour de Dieu, faites qu'on me le donne : après avoir mangé, je ferai tout ce que vous voudrez en reconnaissance de vos bonnes intentions pour moi. Aussitôt, Sancho tira de son bissac, et le chevrier de sa besace, de quoi apaiser la faim du pauvre malheureux, qui se mit à manger comme un insensé, avec tant de hâte qu'un morceau n'attendait pas l'autre; il engouffrait plutôt qu'il ne mangeait, et

pendant ce temps tous gardaient le silence. Quand il eut fini de manger, il leur fit signe de le suivre, et les mena dans un petit pré qui était assez près de là, au bas d'un rocher. En arrivant il s'étendit sur l'herbe, les autres en firent autant, toujours sans parler; puis, s'étant placé à son gré, il commença ainsi : Si vous desirez, seigneurs, connaître en peu de mots l'étendue de mes infortunes, il faut que vous me promettiez de n'interrompre par aucune question ni autrement le fil de mon histoire : du moment que vous le ferez, mon récit finira. Ce préambule rappela à Don Quijote le conte de Sancho, où, faute d'avoir exactement compté le nombre des chèvres qui avaient passé la rivière, l'histoire finit. Je vous donne cet avis, ajouta le chevalier du Bois, parceque je voudrais achever en peu de temps le récit de mes disgrâces; les rappeler à ma mémoire ne fait que les accroître; et, moins vous me ferez de questions, plus tôt j'aurai fini; je n'omettrai pourtant rien d'important pour vous satisfaire. Don Quijote, au nom de tous, promit le silence. Avec cette assurance, l'infortuné commença de cette manière ;

Mon nom est Cardenio; ma patrie, une des principales villes de l'Andalousie, ma race noble, ma famille riche, mes malheurs si grands que mes parents ont dû les pleurer sans que leur richesse ait pu y apporter remède; les dons de la fortune sont impuissants contre les revers que le ciel nous envoie. Dans la même ville demeurait un être céleste [1], objet de tous mes desirs et de mes affections, Lucinde, fille noble et riche autant que moi, mais qui n'a pas eu assez de fermeté pour répondre à la sincérité de mes sentiments. J'aimai, j'adorai Lucinde dès mes plus tendres années, et Lucinde m'aima avec la franchise et la simplicité de son âge. Nos parents connaissaient notre inclination mutuelle, et ne s'en inquiétèrent point : ils voyaient bien qu'avec le temps elle ne pouvait amener qu'une union convenable à tous deux par l'égalité de biens et de naissance. L'âge crût et l'amour avec lui. Le père de Lucinde se crut alors obligé de m'interdire l'entrée de sa maison, imitant en cela les parents

[1] *Vivia en esta misma tierra un cielo.*

de cette Thisbé tant célébrée par les poëtes. Cette défense ne fit qu'augmenter notre amour, irriter nos desirs; en enchaînant notre langue, il ne put arrêter nos plumes; plus libres que la parole, elles interprètent sans réserve les plus secrètes pensées de l'ame, tandis que souvent la présence de l'objet aimé trouble l'intention la plus résolue, retient la langue la plus hardie. Dieux! combien de billets je lui écrivis! combien de douces et modestes réponses j'en obtins! combien je fis pour elle de chansons, de vers amoureux, dans lesquels je lui peignais ma flamme et mes ardents desirs, j'excitais son amour et charmais nos ennuis! Enfin, ne pouvant plus vivre sans la voir, je me résolus à une démarche qui me parut propre à me faire obtenir le bonheur que j'avais mérité, et je demandai sa main à son père. Il me répondit, en me remerciant d'une proposition également honorable pour tous les deux, que, mon père étant vivant, c'était à lui à faire cette demande, parceque, s'il n'approuvait pas cette union, sa fille n'était pas faite pour se donner ou être prise à la dérobée. Je lui rendis grâce de sa bonne volonté, trouvant qu'il avait raison; et, persuadé que mon père n'opposerait aucune difficulté, au même instant j'allai le trouver pour lui découvrir mon dessein. Lorsque j'entrai dans son appartement, il tenait une lettre ouverte qu'il me présenta avant que j'eusse dit une parole. Tu verras, Cardenio, me dit-il, par cette lettre, la faveur que le duc Richard te veut faire. Ce duc Richard, comme vous devez le savoir, seigneurs, est un grand d'Espagne, dont les terres sont situées dans la plus belle partie de l'Andalousie. Je lus la lettre : elle me parut si obligeante, que moi-même j'eusse trouvé mauvais que mon père eût refusé d'y souscrire. Le duc le priait de m'envoyer sur l'heure auprès de lui, parcequ'il voulait que je fusse avec son fils aîné, non comme serviteur, mais comme son compagnon, ajoutant qu'il se chargeait du soin de me faire une fortune qui répondît à la bonne opinion qu'il avait de moi. Je restai muet en lisant cet écrit, et surtout quand mon père me dit : Cardenio, tu partiras dans deux jours pour te rendre aux desirs du

duc. Remercie Dieu de ce qu'il t'ouvre une voie pour obtenir ce que je sais que tu mérites. Il joignit à ces mots les conseils d'un père sage et prudent. Le jour de mon départ arriva; une nuit je vis Lucinde, et lui appris tout ce qui se passait. Je fis la même déclaration à son père, je le suppliai d'attendre et de ne pas disposer de sa fille avant que j'eusse vu ce que je pouvais espérer du duc Richard. Il me le promit, et Lucinde me renouvela ses serments avec mille assurances de tendresse. Je me rendis auprès du duc : il m'accueillit avec tant de bienveillance que l'envie commença à se donner carrière. Les anciens serviteurs de la maison considérèrent les bontés qu'il me témoignait comme un dommage pour eux. Mais celui qui montra le plus de joie de me voir fut un second fils du duc, nommé Fernand, jeune homme aimable, gai, libéral, amoureux : en peu de temps, il me prit si fort en amitié que chacun en fut surpris, et quoique son aîné me témoignât beaucoup d'attachement, il n'approchait point de l'amitié de don Fernand. Comme entre amis il n'est point de secrets, et que la familiarité qui nous unissait était une véritable amitié, il m'ouvrit son cœur et me confia une intrigue amoureuse qui l'occupait beaucoup : il aimait la fille d'un riche laboureur des vassaux de son père. Elle était si belle, si sage, si discrète, si honnête, qu'on n'eût su dire laquelle de ces qualités excellait en elle. Toutes ces perfections enflammèrent tellement les desirs de don Fernand, que, pour obtenir sa maîtresse, il résolut de lui promettre de l'épouser; car, autrement, c'eût été tenter l'impossible. Reconnaissant de l'amitié de don Fernand, je m'efforçai de le détourner de ce dessein par les meilleures raisons et les plus sensibles exemples; mais, voyant mes remontrances inutiles, je résolus d'informer de tout le duc son père. Don Fernand, fin et rusé, se défia de mon intention, parcequ'il sentait bien que l'honneur m'engageait à découvrir un dessein si préjudiciable à la grandeur de sa maison; pour me tromper, il me dit qu'il ne trouvait point de meilleur remède pour éloigner de sa mémoire la beauté qui le captivait, que de s'absenter quelques mois;

qu'il voulait passer ce temps avec moi dans la maison de mon père, et que, pour prétexte de son absence, il dirait au duc que nous allions tous deux acheter des chevaux dans ma ville natale, où l'on trouve les meilleurs du monde. Je ne l'eus pas plutôt entendu parler de la sorte, que, sous l'impression de mon amour, j'approuvai vivement sa résolution; je l'aurais fait eût-elle été moins bonne, car elle me fournissait l'occasion de me rapprocher de Lucinde. J'applaudis donc à son dessein, je l'y confirmai, le pressant d'exécuter son projet le plus tôt possible, avec l'assurance que l'éloignement produirait l'effet ordinaire, auquel ne résistent pas les affections les plus fortes. Mais, lorsqu'il me fit cette proposition, il avait certainement déja, comme on l'a su depuis, obtenu les faveurs de sa maîtresse à titre d'époux, attendant l'occasion de se découvrir, dans l'incertitude du parti que prendrait son père, quand il apprendrait sa folie. L'amour, chez la plupart des jeunes gens, n'est autre chose qu'un appétit qui n'a pour but que le plaisir, et meurt lorsqu'il est satisfait, parcequ'il ne peut outre-passer les bornes que lui a prescrites la nature qui n'en a pas donné au véritable amour. Don Fernand ne fut pas plutôt heureux que ses desirs se calmèrent, son affection se refroidit; s'il avait feint auparavant de vouloir s'éloigner pour se vaincre, il le souhaitait véritablement alors pour ne pas remplir sa promesse. Le duc lui en donna la permission, et m'ordonna de l'accompagner. Nous vînmes chez mon père, où don Fernand fut reçu suivant sa qualité. Je volai chez Lucinde, et mes feux prirent une nouvelle force. Pour mon malheur, j'en fis confidence à don Fernand, persuadé qu'avec l'amitié qu'il me montrait, je ne lui devais rien cacher. Je lui vantai la beauté de Lucinde, sa grâce, sa sagesse; je lui en dis tant que je lui fis naître le desir de connaître une personne si accomplie; et, pour contenter son impatience, je la lui fis voir un soir à une fenêtre basse où nous avions coutume de nous parler. Elle parut si belle à ses yeux, qu'il oublia dans un moment toutes les beautés qu'il avait connues. Il perdit tout à coup la parole et le sentiment, demeura en extase, en un mot, il de-

vint éperdument amoureux, comme vous le verrez dans la suite de mon histoire. Pour l'enflammer davantage, et irriter des desirs dont il me faisait mystère, le sort voulut qu'il tombât entre ses mains un billet de Lucinde, par lequel elle me priait de la demander à son père. Ce billet lui parut si sage, si discret, si rempli d'amour, qu'il me dit, en le lisant, que Lucinde renfermait en elle seule toutes les grâces de l'esprit et de la beauté qui sont partagées entre le reste des femmes. Il est vrai, et j'avoue que les louanges de don Fernand, toutes justes qu'elles étaient, ne me plurent pas dans sa bouche : je commençai à le craindre et à me défier de lui, car il ne passait pas un moment sans me parler de Lucinde, à tout instant, à tout propos, fût-il, comme on dit, tiré par les cheveux, ce qui excitait ma jalousie; non que je soupçonnasse la fidélité de Lucinde, mais je craignais tout de mon mauvais sort. Don Fernand avait toujours une extrême curiosité de voir tous les billets que j'écrivais à Lucinde, et les réponses qu'elle me faisait, sous prétexte qu'il prenait beaucoup de plaisir à voir l'honnête manière dont nous nous écrivions tous deux.

Il arriva qu'un jour Lucinde, qui aimait les livres de chevalerie, m'en demanda un. C'était Amadis des Gaules..... A peine Don Quijote eut entendu nommer un livre de chevalerie, qu'il dit : Si vous m'aviez averti dès le commencement du goût de Lucinde pour les livres de chevalerie, il n'aurait pas été besoin d'autre preuve pour me donner à connaître la bonté de son esprit, et certes elle ne l'eût pas eu aussi bon que vous le faites, si elle n'avait pas aimé une si excellente lecture : ainsi, je n'ai pas besoin d'autre discours pour être convaincu de sa beauté, de son mérite et de son jugement; puisqu'elle a ce goût, je la maintiens pour la plus belle et la plus discrète personne du monde. Je souhaiterais, seigneur, qu'avec Amadis de Gaule vous lui eussiez envoyé aussi le bon Don Roger de Grèce; madame Lucinde aurait sans doute beaucoup aimé Darayda et Garaya, ainsi que l'esprit du berger Darinel, et les admirables vers de ses Bucoliques, qu'il chantait avec tant de

grâce, de naturel et de gaieté. Mais, avec le temps, il sera facile de réparer cette faute, et ce sera aussitôt que vous voudrez m'accompagner chez moi, où je vous montrerai plus de trois cents volumes qui font les délices de mon ame et la consolation de ma vie, encore que je croie n'en avoir plus aucun, grâce à la méchanceté des enchanteurs envieux. Pardonnez-moi, seigneur, si, contre ma promesse, je vous ai interrompu, mais, quand j'entends parler de chevalerie et de chevaliers errants, il m'est aussi impossible de me taire, qu'aux rayons du soleil de ne pas échauffer, et à ceux de la lune de ne pas donner de l'humidité. Ainsi oubliez cette interruption et poursuivez; c'est maintenant ce qui est le plus à propos.

Pendant le discours de Don Quijote, Cardenio avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément; et, quoique Don Quijote l'eût prié deux fois de continuer son histoire, il ne répondait pas un mot, et ne levait pas la tête. Il la leva pourtant au bout de quelque temps, et dit : On ne saurait m'ôter de la tête qu'il n'y a qu'un belître qui puisse me nier que ce faquin de maître Élisabeth vivait avec la reine Madasime. Non, par la mort...., s'écria Don Quijote en colère, c'est une calomnie et une plus grande méchanceté : la reine Madasime était une femme d'honneur, et l'on ne doit pas présumer qu'une aussi grande princesse s'amusât à faire l'amour avec un charlatan. Quiconque le dit en a menti comme un traître, et je le lui prouverai à pied comme à cheval, armé et désarmé, de jour et de nuit, tout comme il lui plaira. Cardenio, déja repris de son accès de folie, regardait attentivement Don Quijote, et n'était pas plus en état de continuer son histoire que Don Quijote de l'entendre, tant il était courroucé de l'affront qu'on faisait à la reine Madasime. Étrange folie, qui lui faisait prendre sa défense avec autant de chaleur que si elle eût été sa véritable reine, tant il était entêté de ses maudits livres. Cardenio, qui, comme je l'ai dit, était dans son accès, s'entendant traiter de traître et de menteur, prit mal la chose. Il ramasse à ses pieds un caillou, et le jette si rudement

dans l'estomac de Don Quijote, qu'il l'étend sur le dos. Sancho Pança, voyant traiter ainsi son maître, s'élance le poing fermé sur Cardenio, et le fou le reçoit de telle façon que, d'un seul coup de poing il l'étend à ses pieds, et lui sautant sur les côtes, les foule tout à son aise. Le chevrier, qui voulut aller au secours de Sancho n'en fut pas quitte à meilleur marché; et, après les avoir bien rossés et bien moulus, Cardenio rentra tranquillement dans le bois de la montagne. Sancho se releva, la rage dans le cœur de se voir ainsi maltraité, et voulut s'en prendre au chevrier, disant qu'il avait tort de ne les avoir pas avertis que cet homme avait de temps en temps des accès de fureur, et que, s'ils l'avaient su, ils se seraient tenus sur leurs gardes. Le chevrier répondit qu'il les avait avertis, et que, s'il ne l'avait pas entendu, ce n'était pas sa faute. Sancho repartit, le chevrier répliqua; et la fin des reparties et des répliques fut de se prendre à la barbe et de se donner de telles gourmades, que, si Don Quijote ne les eût apaisés, ils se seraient mis en pièces. Sancho, attaché au chevrier, criait à son maître : Laissez-moi faire, seigneur chevalier de la Triste Figure; celui-ci n'est qu'un vilain comme moi; il n'est pas armé chevalier, je puis tirer satisfaction de l'injure qu'il m'a faite en le combattant à armes égales, en homme d'honneur. Cela est vrai, dit Don Quijote; mais je sais qu'il n'a point de tort en ce qui nous est arrivé. Il les calma ainsi, et demanda au chevrier s'il ne serait pas possible de retrouver Cardenio, parcequ'il avait grande envie de savoir la fin de son histoire. Le chevrier répondit, comme il avait déja fait, qu'il ne savait point sa demeure; mais que s'il parcourait ces lieux pendant quelque temps, il ne pouvait manquer de le trouver fou ou sage.

CHAPITRE XXV.

Des choses étranges qui arrivèrent au vaillant chevalier de la Manche dans la Sierra Morena, et de la pénitence qu'il fit, à l'imitation du Beau Ténébreux.

Don Quijote dit adieu au chevrier, et, remontant sur Rossinante, dit à Sancho de le suivre, ce que celui-ci fit [1] de fort mauvaise grâce. Ils cheminaient lentement et pénétraient peu à peu dans le plus rude de la montagne. Sancho mourait d'envie de causer avec son maître; mais il eût bien desiré que ce dernier entamât la conversation, pour ne pas contrevenir à ses ordres. Enfin, ne pouvant supporter un plus long silence, seigneur Don Quijote, lui dit-il, je vous supplie de me donner votre bénédiction et mon congé, je veux m'en aller retrouver ma femme et mes enfants, avec lesquels au moins je pourrai parler et discourir tant qu'il me plaîra; car, de prétendre que je vous suive par ces déserts, de jour et de nuit, sans dire un mot quand l'envie m'en prendra, c'est vouloir m'enterrer tout vif. Si Dieu voulait que les bêtes parlassent comme au temps de Ysopet, le mal serait moins grand, je m'entretiendrais avec mon âne [2] de ce qui me viendrait dans la fantaisie, et ainsi passerait ma disgrâce. C'est une chose trop fâcheuse et trop difficile à supporter que d'aller sans cesse cherchant les aventures, et de ne trouver jamais que des coups, des bernements, des gourmades et des pierres, s'il faut encore rester la bouche cousue, sans oser dire ce que l'on a sur le cœur, comme si l'on était muet. Je t'entends, répondit Don Quijote, tu meurs d'envie que je lève l'interdit que j'ai mis sur ta langue; hé bien, parle, dis ce que tu voudras, à condition que cette liberté ne durera que le temps que nous serons dans ces montagnes. Ainsi soit, dit Sancho, que je parle à présent tout mon soûl, Dieu

[1] Autre distraction de Cervantes. Il y a dans l'espagnol : *con su jumento;* il oublie que Ginès avait volé l'âne de Sancho.

[2] Voyez la note précédente.

sait ce qui arrivera plus tard; et, pour commencer à jouir du privilége, je vous demanderai, seigneur, quel intérêt vous aviez à prendre si chaudement la défense de cette reine Magimasa, ou comme elle s'appelle? et que vous importait que cet Abad fût son ami ou non [1]? Si vous aviez laissé passer cela, puisque vous n'êtes pas leur juge, je crois bien que le fou aurait achevé son histoire, et vous nous auriez épargné le coup de pierre, les coups de pieds et plus de six soufflets. Certainement, Sancho, répondit Don Quijote, si tu savais comme moi combien c'était une haute et honorable dame que la reine Madasime, tu conviendrais que j'ai fait preuve de patience en ne brisant point les mâchoires d'où sortait un si grand blasphème : car, enfin, n'est-ce pas un crime exécrable que de dire ou penser qu'une reine ait fait l'amour avec un chirurgien ? La vérité de l'histoire est que le maître Élisabeth, dont a parlé le fou, fut un homme prudent et de bon conseil, qui servait de gouverneur et de médecin à la reine; mais, de penser qu'elle fût son amie, c'est une rêverie digne du plus rude châtiment. Et, afin que tu sois convaincu que Cardenio ne savait ce qu'il disait, ressouviens-toi qu'il était déja dans son accès d'égarement. Je vous demanderai alors, s'écria Sancho, qu'aviez-vous à faire de vous mettre en peine des discours d'un fou? Si le hasard au lieu de vous protéger avait dirigé ce caillou vers votre tête, comme il a fait dans l'estomac, nous serions en bel état pour avoir pris la défense de cette grande dame, que Dieu confonde, et Cardenio s'en fût aisément tiré comme fou. — Contre les fous et contre les sages, tout chevalier errant est obligé de défendre l'honneur des dames, quelles qu'elles puissent être; à plus forte raison celui des reines d'importance, comme le fut Madasime, pour qui j'ai une vénération particulière à cause de ses bonnes qualités : car, outre qu'elle était très belle, elle fut extrêmement sage et patiente dans ses nombreux malheurs. Les conseils et la compagnie de maître Élisabeth l'aidèrent à les supporter; ce

[1] *Magimasa* pour *Madasima*, *Abad* pour *Élisabat*; *Abad*, en outre, signifie *Abbé*.

fut de là que le vulgaire ignorant et malintentionné prit occasion de dire qu'ils vivaient familièrement ensemble; ils mentent encore une fois, et ils mentiront deux cents autres, tous ceux qui diront ou penseront une telle fausseté. Je ne le dis ni ne le pense, dit Sancho; c'est leur affaire : s'ils ont fait la folie, ils en rendront compte à Dieu; je viens de mes vignes, et ne sais rien; je ne cherche pas à connaître les affaires des autres. Qui achète et qui ment, en sa bourse le sent. Après tout, nu je naquis, nu je me trouve; je ne perds ni ne gagne. Quoi qu'ils aient fait, que m'importe à moi? On croit souvent qu'il y a du lard où il n'y a pas seulement des chevilles; et qui peut mettre des portes aux champs? Dieu me soit en aide! s'écria Don Quijote; combien enfiles-tu là de sottises! Qu'y a-t-il de commun entre ce dont nous parlons et tous ces proverbes? Tais-toi, Sancho, crois-moi; mêle-toi désormais de piquer ton âne, et non des choses qui ne t'importent point. Applique tes cinq sens de nature à bien comprendre que tout ce que j'ai fait, je fais et je ferai, est fondé en raison, et conforme aux lois de chevalerie, que j'entends mieux que tous les chevaliers qui en ont jamais fait profession. Seigneur, dit Sancho, est-ce une vraie loi de chevalerie que nous courions par ces montagnes comme gens perdus, sans voir ni chemin ni sentier, en quête d'un fou à qui la fantaisie viendra peut-être d'achever ce qu'il a commencé, non son histoire, mais de nous briser, à vous la tête et à moi les côtes? En voilà assez, encore une fois, répondit Don Quijote : apprends que mon dessein n'est pas seulement de trouver ce fou, mais de faire dans ces montagnes une action qui m'assurera une perpétuelle renommée sur la terre, et mettra le sceau à tout ce qui peut rendre parfait et fameux un chevalier errant. Est-elle bien périlleuse, seigneur, cette action-là? demanda Sancho. Non, répondit Don Quijote; cependant elle pourrait tourner de telle façon que nous rencontrerions hasard au lieu de chance; mais tout dépendra de ta diligence. De ma diligence? dit Sancho. Oui, répondit Don Quijote, parceque, si tu reviens promptement d'où je pense t'envoyer, ma peine sera

bientôt finie, et ma gloire commencera. Mais pour ne pas te tenir davantage en suspens, apprends, Sancho, que le fameux Amadis de Gaule fut un des plus parfaits chevaliers errants; j'ai tort de dire un! il fut le seul, le premier, l'unique, le seigneur de tous ceux qui vécurent de son temps; j'en suis fâché pour don Bélianis et autres que l'on prétendrait lui égaler : c'est une erreur, j'en jure. Je t'apprends aussi que le peintre qui veut se rendre fameux dans son art tâche d'imiter les originaux des plus grands maîtres, et la même règle s'applique à tous les arts, à toutes les sciences qui sont l'ornement des sociétés. C'est ainsi que doit se conduire celui qui veut acquérir la réputation de patient et de sage à l'imitation d'Ulysse, qu'Homère nous représente comme le modèle de la sagesse et de la patience. Ainsi, Virgile, en la personne d'Énée, nous a donné l'exemple de la piété envers son père, et de la prudence d'un vaillant capitaine : chacun dépeignant son héros, non tel qu'il fut, mais tel qu'il devait être, pour servir aux races futures d'exemple de vertu. De la même manière, Amadis ayant été le pôle, l'étoile, le soleil des vaillants et amoureux chevaliers, c'est lui que nous devons imiter, nous qui combattons sous la bannière de l'amour et de la chevalerie. Cela étant ainsi, je trouve, ami Sancho, que le chevalier errant qui l'imitera le mieux sera celui qui approchera le plus de la perfection. Une des circonstances dans lesquelles le grand Amadis fit éclater davantage sa prudence, son courage, sa valeur, sa patience, ce fut lorsque, dédaigné de sa dame Oriane, il se retira sur la Roche Pauvre pour y faire pénitence sous le nom du Beau Ténébreux, nom significatif et convenable à la vie qu'il voulait mener et qu'il avait choisie. Ajoute qu'il m'est plus facile de l'imiter dans sa pénitence que de fendre, à son exemple, des géants, couper la tête des serpents, tuer des endriagues [1], mettre des armées en déroute, disperser des flottes et détruire des enchantements. Et, puisque ces lieux sauvages sont parfaitement convenables pour un tel dessein, je ne veux pas man-

[1] Monstre imaginaire qui dévorait les vierges.

quer de saisir l'occasion qui s'offre si favorablement [1]. Mais enfin, seigneur, dit Sancho, que prétendez-vous faire dans un lieu si désert? Ne t'ai-je pas dit, répondit Don Quijote, que je prétends imiter Amadis, faisant ici l'insensé, le désespéré, le furieux afin d'imiter en même temps le valeureux Roland, lorsqu'il trouva à une fontaine les preuves que la belle Angélique s'était abandonnée à Médor? Il en conçut tant de chagrin qu'il devint fou, arrachant les arbres, troublant l'eau des fontaines, ravageant les troupeaux, tuant les bergers, brûlant leurs cabanes, abattant les maisons, dérobant les juments, et faisant cent mille autres extravagances dignes d'une éternelle mémoire. Et, quoique je ne prétende pas imiter exactement Roldan, Orlando ou Rotolando, car il avait ces trois noms-là, dans toutes les folies qu'il dit, fit et pensa, j'en ferai seulement l'esquisse en ce qui me paraîtra le plus essentiel; peut-être aussi, me contenterai-je d'imiter Amadis, qui, sans faire de folies dommageables, mais seulement des plaintes et des lamentations, acquit tant de réputation et de gloire, qu'on n'en peut avoir davantage. Il me semble, dit Sancho, que les chevaliers qui faisaient ces folies et ces pénitences en avaient quelque sujet; mais vous, seigneur, quelle raison avez-vous pour devenir fou? quelle dame vous a méprisé? quelles marques avez-vous trouvées qui vous fassent croire que madame Dulcinée du Toboso ait fait des sottises avec maure ou chrétien? Hé, voilà le point, s'écria Don Quijote, c'est là le plus ingénieux de mon affaire : qu'un chevalier errant devienne fou pour en avoir sujet, on ne peut lui en savoir gré; le mérite est d'extravaguer sans motif [2], et de donner à penser à ma dame ce que je pourrais faire dans l'occasion. Au reste, la longue absence qui me sépare de Dulcinée, ma dame pour la vie, ne m'en donne-t-elle pas assez de sujet? N'as-tu pas ouï dire au berger Ambrosio que l'absence fait craindre et sentir tous les maux? Ainsi, ami Sancho, ne

[1] *Que me ofrece sus quedejas* : c'est le toupet de la fortune.

[2] L'espagnol dit : *que si en seco hago esta, que hiciera en mojado* : si je le fais à sec, que ferais-je étant mouillé?

perds point le temps à me vouloir détourner d'une imitation si rare, si heureuse et si inouïe. Je suis fou, et fou je veux être jusqu'à ce que tu reviennes avec la réponse à une lettre dont je te veux charger pour madame Dulcinée. Si elle est telle que le mérite ma fidélité, ma folie et ma pénitence cessent. Dans le cas contraire, je serai fou réellement; et, dans cet état-là, je ne sentirai rien : de sorte que, quoi que me réponde ma dame, je sortirai toujours de l'incertitude où tu me laisses, jouissant comme homme sage du bien que j'espère de ton retour, ou, comme fou, ne sentant point le mal que tu m'auras apporté. Mais, dis-moi, Sancho, as-tu sauvé l'armet de Mambrin? Je t'ai vu le relever après que cet ingrat eut fait tous ses efforts pour le mettre en pièces sans en pouvoir venir à bout, ce qui prouve bien la bonté de sa trempe. Vive Dieu! seigneur chevalier de la Triste Figure, s'écria Sancho, je ne saurais souffrir patiemment certaines choses que vous dites, et elles me font croire que tout ce que vous me contez des chevaleries, de gagner des royaumes et des empires et de donner des îles et autres récompenses à la mode des chevaliers errants, que tout cela n'est que vent, mensonge, fatras, frivolité[1], comme vous voudrez. Qui peut vous entendre dire qu'un bassin de barbier est l'armet de Mambrin, et ne pas vous voir désabusé en quatre jours, ne peut que penser que celui qui dit de telles choses a perdu le jugement. J'ai le bassin tout bosselé dans mon bissac; je l'emporte pour le redresser dans ma maison, et m'en servir à me faire la barbe si Dieu me fait la grâce de me retrouver près de ma femme et de mes enfants. Sancho, dit Don Quijote, par le Dieu que tu viens de jurer, je te jure que tu es bien l'écuyer du plus petit entendement qu'il y ait encore eu au monde. Est-il possible que, depuis le temps que tu es avec moi, tu ne te sois pas encore convaincu que tout ce qui a rapport aux chevaliers errants semble chimère, folie, impertinence, et fait à rebours; non pas pour cela qu'il en soit ainsi, mais parcequ'il y a toujours parmi nous une foule d'enchanteurs qui changent et bou-

[1] *Pastraña, o patraña*, bourde, mensonge inventé à plaisir.

leversent tout comme il leur plaît, et selon qu'ils ont envie de nuire ou de favoriser? C'est pour celà que ce qui te paraît un bassin de barbier me paraît l'armet de Mambrin, et semblera autre chose à un autre. J'admire en cela la rare prévoyance du sage qui me protége, d'avoir fait que tout le monde prenne cet armet pour un bassin de barbier, parceque c'est une chose si précieuse, que tout le monde m'eût poursuivi pour me l'enlever; au lieu qu'avec cette apparence trompeuse, personne ne s'en soucie, comme l'a bien fait voir celui qui essaya de le rompre et le laissa. Il ne l'eût pas fait s'il en avait connu la valeur. Garde-le, ami, je n'en ai pas besoin pour l'heure : au contraire, je veux me désarmer entièrement, et me mettre tout nu, comme à l'heure de ma naissance, si je trouve qu'il soit plus à propos d'imiter la pénitence de Roland que celle d'Amadis.

En achevant ce discours, ils se trouvèrent au pied d'une roche fort haute, détachée de celles qui l'entouraient, comme si on l'eût taillée exprès. Un ruisseau coulait doucement par la pente, et formait tout autour un pré si verdoyant et si frais que l'œil en était enchanté; nombre d'arbres sauvages, de plantes et de fleurs en faisaient le lieu le plus agréable, Le chevalier de la Triste Figure le choisit pour y faire sa pénitence, et s'écria comme s'il eût été dans le délire : O ciel [1] ! voici les lieux que je

[1] *Este es el lugar, ó cielos, que diputo y escojo para llorar la desventura en que vosotros mismos me habeis puesto. Este es el sitio donde el humor de mis ojos acrecentará las aguas deste pequeño arroyo, y mis continuos y profundos suspiros moveran á la contina las hojas destos montaraces arboles en testimonio y señal de la pena que mi asendereado corazon padece. O vos otros quien quiera que seais, rusticos dioses que en este inhabitable lugar teneis vuestra morada, oid las quejas deste desdichado amante, á quien una luenga ausencia y unos imaginados zelos, han traido á lamentarse entre estas asperezas, y á quejarse de la dura condicion de aquella ingrata y bella, término y fin de toda humana hermosura. O vosotras, Napeas y Driadas, que teneis por costumbre de habitar en las espesuras de los montes! asi los ligeros y lascivos Satiros, de quien sois aunque en vano amadas, no perturben jamas vuestro dulce sosiego que me ayudeis á lamentar mi desventura, ó alomenos no os canseis de oirla. O Dulcinea del Toboso, dia de mi noche, gloria de mi pena, norte de mis caminos, estrella de mi ventura! asi el cielo te la dé buéna en quanto acertares á pedirle, que consideres el lugar y el estado á què tu ausensia me ha conducido, y que con buen ter-*

choisis pour y pleurer la cruelle destinée à laquelle tu m'as réduit; voici le ruisseau limpide dont mes pleurs grossiront les eaux; les arbres sauvages dont mes fréquents et profonds soupirs agiteront sans cesse les feuilles, en signe et témoignage des tourments qu'endure mon cœur éperdu. O vous! qui que vous soyez, dieux champêtres qui faites votre séjour dans ces lieux inhabitables, écoutez les plaintes d'un malheureux amant, qu'une longue absence et des soupçons jaloux ont conduit dans ces déserts, pour y gémir des rigueurs d'une ingrate, modèle achevé de toute humaine beauté. O vous, dryades et napées, qui vous cachez dans l'épaisseur des forêts, aidez-moi à pleurer ma douleur, ou du moins ne vous lassez pas d'en entendre les accents; et puissent les légers et pétulants satyres, toujours vainement épris de vos charmes, ne troubler jamais, par leurs audacieuses poursuites, votre doux repos! O Dulcinée du Toboso! jour de mes nuits, cause glorieuse de mon tourment, boussole de tous mes pas, étoile de ma fortune (le ciel en accorde une favorable à ta prière), prends pitié de l'état où m'a réduit ton absence; que ma fidélité te rende enfin favorable à mon amour. O vous, arbres solitaires, futurs compagnons de ma retraite, si ma présence vous agrée, faites-le-moi connaître en agitant doucement vos rameaux. Et toi, fidèle écuyer, qui partageas ma gloire et mes adversités, rétiens bien gravé dans ta mémoire tout ce que tu me verras faire, afin d'en rendre un compte exact à celle qui en est la seule et unique cause.

A ces mots, il mit pied à terre, ôta promptement la selle et la bride à son cheval, et le frappant de la main sur la croupe : Reçois, dit-il, la liberté que te donne celui qui a perdu la sienne, ô coursier aussi excellent pour tes grandes actions que malheureux dans ton sort! vas où tu voudras : tu portes écrit

mino correspondas al que á mi se le debe. O solitarios arboles, que desde hoy en adelante habeis de hacer compañia á mi soledad! dad indicio con el blando movimiento de vuestras ramas que no os desagrada mi presencia. O tú, escudero mio, agradable compañero en mis prosperos y adversos sucesos! toma bien en la memoria lo que aqui me verás hacer, para que lo cuentes y recites á la causa total de todo ello.

sur ton front que jamais l'Hippogriffe d'Astolphe, ni le fameux Frontin qui coûta si cher à Bradamante ne t'égalèrent en légèreté. Maudit soit, s'écria Sancho, celui qui m'a délivré du soin de débâter mon âne! il aurait à recevoir aussi de petits coups de main, et de belles paroles à sa louange. S'il était là pourtant, je ne permettrais pas que personne lui ôtât son bât; car il n'existe pas de raison pour cela, et il n'a rien de commun avec les folies des amoureux et des désespérés, puisque son maître, qui était moi, n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Mais, seigneur chevalier de la Triste Figure, si mon voyage et votre folie sont véritables, il sera bon de remettre la selle à Rossinante, afin qu'il supplée au défaut de mon grison. Ce sera épargner du temps pour l'allée et pour le retour : car, s'il me faut aller à pied, je ne sais quand j'arriverai ni quand je reviendrai, parceque je suis un fort mauvais piéton. Fais comme tu voudras, Sancho, répondit Don Quijote : ton idée ne me paraît pas mauvaise. Tu partiras dans trois jours; d'ici là, je veux que tu voies et puisses raconter à ma dame ce que je fais et dis pour l'amour d'elle. Et que puis-je voir davantage que ce que j'ai vu? dit Sancho. Tu n'y es pas encore, repartit Don Quijote; il me reste à déchirer mes habits, à disperser mes armes, à me frapper la tête contre ces rochers, et à faire mille autres choses qui te raviront en admiration! Pour l'amour de Dieu, dit Sancho, prenez bien garde à la manière dont vous vous frapperez la tête, vous pourriez trouver ici tel rocher qui, du premier coup, achèverait votre pénitence. Je serais d'avis, moi, s'il est absolument nécessaire de se heurter la tête, et que l'œuvre ne se puisse accomplir sans cela, que vous vous contentassiez, puisque le tout est feinte, imitation et plaisanterie, de frapper ces coups dans l'eau ou toute autre chose douce comme du coton. Et laissez-moi le soin de dire à madame Dulcinée que vous l'avez fait contre des pointes de roches plus dures que le diamant. Je te remercie, ami Sancho, de ta bonne intention, répondit Don Quijote; mais il faut que tu saches que tout ceci n'est point une feinte, une plaisanterie, mais une chose très sérieuse; au-

trement ce serait contrevenir aux lois de la chevalerie, qui nous défendent de mentir, sous peine d'être exclus de l'ordre, et, faire une chose pour l'autre, c'est mentir. Ainsi, il faut que mes coups de tête soient réels, effectifs et valables, sans aucune supercherie; il sera même bon que tu me laisses de la charpie pour mettre sur mes blessures, puisque nous avons malheureusement perdu notre baume. La perte de l'âne est plus à regretter, dit Sancho, puisqu'il portait la charpie et tout; mais, je vous en prie, ne me parlez jamais de ce maudit breuvage, à l'entendre seulement nommer, mon ame et mon estomac se soulèvent. Je vous prie aussi de supposer que les trois jours que vous aviez pris pour me rendre témoin de vos folies, sont passés : je les tiens pour vues et jugées. J'en dirai des merveilles à madame; écrivez votre lettre, et dépêchez-moi, sans plus de retard, car j'ai grand desir de revenir vous tirer du purgatoire où je vais vous laisser. Tu l'appelles purgatoire? dit Don Quijote; dis plutôt un enfer, et pis encore, si quelque chose peut l'être. Pour ce qui est en enfer, reprit Sancho, *nulla est retentio,* à ce que j'ai ouï dire. Je ne comprends pas, dit Don Quijote, ce que veut dire *retentio? Retentio,* dit Sancho, c'est-à-dire, que qui est en enfer n'en peut sortir, ce qui n'arrivera pas de vous, ou les pieds me manqueront pour enfoncer les éperons à Rossinante; qu'il me mette bientôt au Toboso, et en présence de madame Dulcinée; je lui dirai de telles choses de vos folies et de vos impertinences (je pense que c'est tout un), que je la rendrai plus souple qu'un gant, fût-elle plus dure qu'un chêne; avec sa réponse douce et emmiellée, je reviendrai par les airs, comme un sorcier, vous tirer de votre purgatoire, qui semble un enfer, mais qui ne l'est pas, puisqu'il y a espérance d'en sortir, ce que n'ont pas ceux qui sont en enfer. Et je crois que vous ne pensez pas autrement. C'est la vérité, dit Don Quijote; mais comment ferons-nous pour écrire la lettre? Et le mandat des ânons! ajouta Sancho. Tout y sera, reprit Don Quijote; mais, puisque je n'ai point de papier, il faudra que j'écrive, comme les anciens, sur des feuilles d'arbre ou sur des

tablettes de cire, quoiqu'il soit aussi difficile d'en trouver que du papier; cependant je me rappelle en ce moment que j'ai les tablettes de Cardenio, qui seront excellentes pour cela: tu auras soin de la faire transcrire en beaux caractères, sur du papier, au premier endroit où tu trouveras un maître d'école, ou, s'il n'y en a pas, un sacristain; mais donne-toi bien de garde de la faire écrire par un homme de chicane, car le diable ne le lirait pas. Et pour la signature, dit Sancho, comment ferons-nous? Jamais les lettres d'Amadis ne furent signées, répondit Don Quijote. — Passe pour cela, mais le mandat, il faut bien qu'il soit signé. Si je le fais transcrire, ils diront que le seing est faux, et me voilà sans ânons. — Le mandat sera signé dans les tablettes; quand ma nièce le verra, elle ne fera aucune difficulté de l'acquitter. Quant à la lettre d'amour, tu feras mettre au bas: *Vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste Figure.* Peu importe que l'écriture soit d'une main étrangère; car, si je m'en souviens bien, Dulcinée ne sait ni lire ni écrire, et de sa vie n'a vu ni de mes lettres ni de mon écriture. Nos amours ont toujours été platoniques, sans aller plus loin qu'un honnête regard, encore si rarement, que je puis jurer que, depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière de ces yeux périssables, je ne l'ai pas vue quatre fois, et peut-être même ne s'est-elle pas aperçue une seule que je la regardasse, tant est grande la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo, son père, et Aldonza Nogalès, sa mère. Ha! ha! s'écria Sancho, la fille de Laurent Corchuelo est madame Dulcinée du Toboso, autrement dit Aldonza Lorenzo? C'est elle-même, répondit Don Quijote, c'est elle qui mérite d'être souveraine de toute la terre. Je la connais bien, dit Sancho, et je sais qu'elle jette une barre aussi bien que le plus robuste garçon du village. Vive Dieu [1]! c'est une fille de mérite, droite, bien faite, qui a du poil sur l'estomac; et qui peut tirer de peine [2] tout chevalier errant ou à errer qui l'aura [3]. Quelle vigueur et quelle voix! Un

[1] *Vive el dador!* (le donneur).
[2] *Sacar la barba del lodo.*
[3] *O hideputa.*

jour elle monta au haut du clocher du village pour appeler des valets de son père qui étaient à plus de demi-lieue de là : ils l'entendirent aussi bien que s'ils eussent été au pied de la tour. Ce qu'elle a de meilleur, c'est de n'être point dédaigneuse, d'être de bon accueil, de rire avec tout le monde, et de s'amuser de tout. Je l'avoue maintenant, seigneur chevalier de la Triste Figure, vous pouvez et devez non-seulement faire pour elle autant de folies qu'il vous plaira, mais encore, à juste titre, vous désespérer et vous pendre : personne ne l'apprendra sans dire que vous aurez bien fait, le diable vous eût-il emporté. Je voudrais déja être en chemin, seulement pour la voir, car il y a longtemps que je ne l'ai vue; elle doit être changée, car le soleil, le grand air et le hâle des champs gâtent beaucoup le visage des femmes. Je vous le confesse, seigneur : j'avais vécu jusqu'ici dans une grande ignorance; je croyais de bonne foi que madame Dulcinée était quelque princesse dont vous étiez amoureux, ou du moins quelque dame d'importance, qui méritât les riches présents que vous lui avez envoyés, comme ceux du Biscayen, des forçats, et bien d'autres, attendu le grand nombre de victoires que vous avez remportées dans le temps où je n'étais pas encore votre écuyer. Mais, tout bien considéré, qu'importe à madame Aldonza Lorenzo, je veux dire madame Dulcinée du Toboso, que ceux que vous avez vaincus ou que vous vaincrez viennent plier le genou devant elle? ils pourraient bien arriver au moment où elle peigne du lin ou bat du blé dans la grange, et se fâcher de la trouver dans de telles occupations, tandis qu'elle, de son côté, se moquerait de votre présent. Je t'ai déja dit plusieurs fois, Sancho, reprit Don Quijote, que tu es un grand parleur, et, quoique d'un esprit grossier, que tu te mêles de subtiliser. Mais, pour te prouver à quel point tu es sot et combien j'ai de raison, je te ferai ce conte. Une veuve, belle, jeune, libre et riche, devint amoureuse d'un jeune frère lai, court et gros. Le supérieur vint à le savoir; il dit un jour à la veuve, à titre de représentation fraternelle : Je suis étonné, madame, et non sans cause, qu'une femme aussi distinguée,

aussi belle, aussi riche que vous, se soit prise d'amour pour un homme aussi abject, aussi commun, aussi idiot, tandis qu'il est ici tant de maîtres, tant de docteurs, tant de théologiens, parmi lesquels vous auriez pu faire un choix[1], et dire : Je veux celui-ci, je ne veux pas de celui-là. La dame lui répondit, avec beaucoup de gaieté et d'aisance : Vous vous abusez, seigneur, et vous pensez à la vieille mode, si vous trouvez que je me sois méprise en choisissant ce quidam, tout idiot qu'il paraisse ; car, pour moi, il sait autant et plus de philosophie qu'Aristote. Ainsi, Sancho, puisque j'aime Dulcinée du Toboso, elle vaut autant pour moi que la plus grande princesse de la terre. Crois-tu que toutes les dames célébrées par les poëtes, sous des noms que la fantaisie leur impose, soient à eux pour cela? Penses-tu que les Amarillis, les Philis, les Sylvies, les Dianes, les Galatées, les Alices, et tant d'autres dont les noms remplissent les livres, les romans, les théâtres, les boutiques de barbier, aient été des femmes en chair et en os, qui aient appartenu à ceux qui les ont chantées? Non, certes : la plupart sont des êtres imaginaires, dont ils font le sujet de leurs vers, et qui leur donnent la réputation d'hommes amoureux et dignes d'être aimés. Il me suffit donc de croire qu'Aldonza Lorenzo est belle et honnête : sa naissance importe peu, on n'a pas à faire d'information pour l'admettre dans aucun ordre. Pour moi, elle est la plus grande princesse du monde. Deux choses surtout nous excitent à aimer, je te l'apprends, si tu l'ignores : ce sont la bonne réputation et la beauté ; toutes deux se trouvent réunies au plus haut degré en Dulcinée, car nulle ne l'égale en attraits, et peu l'égalent en honnêteté. En un mot, je m'imagine que tout ce que je dis est vrai, sans plus ni moins. Je me la représente telle que je la desire, tant pour le mérite que pour la beauté ; Hélène n'en approche point, Lucrèce ne saurait l'égaler, ni aucune des femmes célèbres de l'antiquité, grecques, latines ou barbares. Qu'on en dise tout ce que l'on voudra : si les ignorants me blâment, les plus rigoureux ne me désapprouveront pas. Sei-

[1] *Como entre peras* (comme parmi des poires).

gneur, dit Sancho, vous avez raison en tout et partout, et je ne suis qu'un âne; mais pourquoi ce mot d'âne me vient-il à la bouche? il ne faut point parler de cordes dans la maison d'un pendu. Vienne donc la lettre, et adieu, je m'en vais. Don Quijote prit les tablettes, et se retirant à l'écart, se mit à l'écrire. Quand il l'eut achevée, il appela Sancho, et lui dit qu'il voulait lui lire, afin qu'il l'apprît par cœur, au cas qu'il la perdît en chemin; tout étant à craindre de sa mauvaise fortune. Écrivez-la plutôt, dit Sancho, deux ou trois fois dans les tablettes et donnez-les-moi, j'en aurai grand soin; car de penser que je la puisse mettre dans ma mémoire, c'est folie : je l'ai si mauvaise, que souvent je ne me souviens pas de mon nom. Cependant, lisez-la-moi, je serai fort aise de l'entendre. Elle doit être bien faite. Écoute donc, dit Don Quijote :

LETTRE DE DON QUIJOTE A DULCINÉE DU TOBOSO.

«Souveraine et haute dame,

«Celui qui est féru de la pointe aiguë de l'absence, blessé «jusqu'au fond du cœur, ô très douce Dulcinée du Toboso, vous «envoie salut et santé, dont il ne jouit pas. Si votre beauté me «méprise, si votre mérite ne brille en ma faveur, si vos dédains «m'accablent, encore que je sois assez patient, je pourrai mal «supporter cette affliction; car ce n'est pas assez qu'elle soit «forte, elle est aussi de longue durée. Mon fidèle écuyer San«cho vous rendra un compte exact, ô belle ingrate, ennemie «trop aimée! de l'état où je suis à cause de vous. S'il vous plaît «de me secourir, je suis à vous : sinon, faites à votre volonté; «en achevant de vivre, j'aurai satisfait à votre cruauté et à «mes desirs.

«*Le vôtre jusqu'à la mort.*

« Le chevalier de la TRISTE FIGURE. »

Par la vie de mon père! s'écria Sancho en écoutant cette lettre, voici la plus belle chose que j'aie jamais entendue. Comme

vous lui dites bien tout ce que vous voulez! et comme se trouve bien placée la signature, le *chevalier de la Triste Figure!* Je le dis en vérité; vous êtes le diable même, et il n'y a chose que vous ne sachiez. Il faut tout savoir, répondit Don Quijote, dans le métier que je fais. Or ça, reprit Sancho, écrivez donc de l'autre côté la cédule des trois ânons, et signez bien nettement, afin qu'on reconnaisse votre écriture. J'y consens, dit Don Quijote. Et, l'ayant écrite, il lut :

«Ma nièce, il vous plaira payer, par cette première de «change, à Sancho Pança, mon écuyer, trois ânons, de cinq «que j'ai laissés dans ma maison, et qui sont sous votre garde; «lesquels trois ânons j'entends lui être délivrés et payés pour «autant d'autres que j'ai reçus ici de lui, comptant, et avec la «présente et son acquit, ils seront bien délivrés.

«Fait dans les entrailles de la Montagne Noire, ce 27 août de «la présente année.»

C'est bon, seigneur, dit Sancho; vous n'avez qu'à signer. Il n'est pas besoin de signer, répondit Don Quijote; mon paraphe [1] suffit, non-seulement pour trois ânons, mais même pour trois cents. Je m'en rapporte à vous, dit Sancho. Je m'en vais seller Rossinante, et que votre seigneurie se prépare à me donner sa bénédiction, car je prétends partir tout à l'heure, sans m'amuser à voir les folies que vous voulez faire; je dirai que j'en ai tant vu, qu'elle n'en demandera pas davantage. Je veux, du moins, et il faut qu'il en soit ainsi, Sancho; je veux, dis-je, que tu me voies nu, faire une ou deux douzaines de folies, ce sera l'affaire de moins d'une demi-heure, afin que, les ayant vues de tes yeux, tu puisses jurer en sûreté de conscience de toutes celles que tu voudras y ajouter, et je t'assure bien que tu n'en diras pas autant que j'en veux faire. Pour l'amour de Dieu! seigneur, que je ne vous voie point nu : vous me feriez trop de pitié, je ne pourrais m'empêcher de pleurer, et j'ai la tête si mal d'avoir

[1] *Mi rubrica.*

pleuré cette nuit mon pauvre âne, que je n'ai pas besoin de recommencer; si vous voulez absolument que je vous voie faire des folies, faites-les tout vêtu, bien courtes, et de celles qui seront le plus à propos, quoique cela ne soit pas du tout nécessaire pour moi; ce sera, comme je vous l'ai dit, hâter mon retour, qui doit vous donner les nouvelles que desire et que mérite votre seigneurie. Sinon, madame Dulcinée n'a qu'à se bien tenir : je fais vœu solennel à qui je peux, si elle ne répond pas comme elle doit, de lui tirer une bonne réponse de l'estomac à beaux soufflets et coups de pied. Peut-on souffrir qu'un chevalier errant, aussi fameux que votre seigneurie, devienne fou, sans rime ni raison, pour une... Qu'elle ne me le fasse pas dire, la bonne dame; car, par Dieu, j'en dégoiserai et j'en dirai à la douzaine, sans marchander. Je suis bon pour cela, moi; elle me connaît mal : si elle me connaissait, elle chômerait ma fête. En bonne foi, Sancho, dit Don Quijote, à ce qu'il me paraît, tu n'es guère plus sage que moi. Je ne suis pas si fou, répliqua Sancho, mais je suis plus emporté; mais laissons cela. De quoi vivrez-vous, seigneur, jusqu'à mon retour? Irez-vous dans les chemins, comme Cardenio, enlever les provisions des pauvres bergers? Que cela ne te mette pas en peine, dit Don Quijote : eussé-je autre chose, je ne mangerais que les herbes de ces prés et les fruits de ces arbres; le mérite de ma résolution consiste à ne point manger, et en d'autres austérités. Seigneur, dit Sancho, savez-vous bien ce que j'appréhende? c'est de ne point retrouver cet endroit-ci, tant il est caché. Remarque-le bien, répondit Don Quijote; pour moi, je ne m'éloignerai pas d'ici alentour, et j'aurai soin de monter de temps en temps sur les plus hauts rochers, pour voir si je te découvre sur les chemins. D'ailleurs, pour plus grande sûreté, tu n'as qu'à couper des branches de genêt, et les placer de distance en distance, jusqu'à l'entrée de la plaine : elles te serviront d'enseignes et de guides, à l'imitation du fil de Thésée, pour sortir du labyrinthe. Je vais le faire, dit Sancho. Il coupa quelques branches, vint recevoir la bénédiction de son maître, et s'éloigna non sans que

tous deux répandissent des larmes; il monta sur Rossinante, que Don Quijote lui recommanda de soigner comme sa propre personne, et prit le chemin de la plaine, semant les branches de genêt comme son maître le lui avait conseillé. Il partait sans s'arrêter aux instances de Don Quijote, qui le voulait rendre témoin de deux extravagances seulement; mais il n'était pas éloigné de cent pas qu'il revint : Seigneur, dit-il, il me semble que vous avez raison; pour que je puisse jurer, en sûreté de conscience, que je vous ai vu faire des folies, il faut que je sois témoin, fût-ce d'une seule, quoique c'en soit une assez grande que le dessein de votre pénitence. Ne te le disais-je pas bien? répondit Don Quijote. Attends un peu, dans un *Credo* j'aurai fait. Et défaisant en hâte ses caleçons, il demeura nu en pans de chemise, fit deux sauts en l'air, puis deux culbutes, la tête en bas, les pieds en l'air, et découvrit de telles choses que, pour ne les plus voir, Sancho tourna promptement bride, et en eut assez pour pouvoir jurer que son maître était fou. Laissons-lui faire son voyage jusqu'au retour, qui fut prompt.

CHAPITRE XXVI.

Continuation des preuves d'amour du chevalier de la Manche dans la Sierra-Morena.

Pour revenir à ce que fit le chevalier de la Triste Figure, resté seul, l'histoire rapporte qu'ayant achevé ses culbutes, nu de la ceinture en bas, et le haut du corps vêtu, et voyant en outre que Sancho était parti sans vouloir attendre d'autres folies, il monta sur la cime d'une roche élevée, et là se remit à réfléchir sur une difficulté qu'il n'avait encore pu résoudre : c'était de savoir lequel serait le meilleur et le plus convenable, d'imiter Roland dans sa furieuse démence, ou Amadis dans ses folies mélancoliques; et, raisonnant en lui-même, il disait : Si Roland fut un chevalier si parfait, si fort et si vaillant, comme

on le dit, il ne s'en faut pas tant émerveiller. Après tout, il était enchanté, et on ne le pouvait tuer, sinon en lui enfonçant une épingle dans la plante du pied, et il portait toujours des souliers à sept semelles de fer. Néanmoins, ses précautions furent inutiles avec Bernard de Carpio, qui l'étouffa entre ses bras dans la plaine de Roncevaux. Mais, laissant sa vaillance à part, examinons sa folie ; il est incontestable qu'il perdit le jugement après les chiffres qu'il trouva à la fontaine, et les nouvelles que lui donna le berger, qu'Angélique avait couché plus de deux nuits avec Médor, jeune Maure à la chevelure bouclée et page d'Agramant. Si Roland ne douta point que sa dame ne lui eût fait une telle injure, il ne fit pas un grand effort de devenir fou. Mais moi, comment puis-je l'imiter dans ses folies, si je n'en ai pas le même sujet? car je ferais bien serment que ma dame Dulcinée du Toboso n'a jamais vu de sa vie un Maure avec son accoutrement, et qu'elle est encore telle que sa mère l'a mise au monde : ainsi, je lui ferais un outrage manifeste en adoptant le genre de folie de Roland le Furieux. Je vois d'un autre côté qu'Amadis de Gaule, sans perdre le jugement et sans faire de folies, acquit une aussi haute réputation d'amoureux que qui que ce soit; car, suivant son histoire, ce qu'il fit ne fut que pour s'être vu méprisé de sa dame Oriane, qui lui avait défendu de paraître devant elle jusqu'à ce qu'elle le rappelât. Voilà pourquoi il se retira sur la Roche Pauvre, en la compagnie d'un ermite. Là il versa des larmes en abondance, jusqu'à ce que le ciel lui vînt en aide au plus fort de son affliction. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi me donner la peine de courir nu, de maltraiter ces arbres qui ne m'ont fait aucun mal; qu'ai-je besoin de troubler l'eau de ces ruisseaux, qui m'offre une boisson salutaire? Vive la mémoire d'Amadis! qu'il soit imité autant que possible par Don Quijote de la Manche, dont on dira ce qu'on a dit de l'autre, s'il n'a pas achevé de grandes choses, il mourut en les entreprenant. Si je ne suis pas méprisé ni rebuté de Dulcinée, ne me suffit-il pas d'être éloigné d'elle? Courage donc, mettons la main à l'œuvre. Revenez dans ma mémoire,

actions d'Amadis, inspirez-moi par où je dois commencer à l'imiter. Je me rappelle bien que la prière fut une de ses plus grandes occupations : qu'elle soit aussi la mienne. Il se fit donc un rosaire d'une dizaine avec des noix enfilées. Ce qui le chagrinait le plus, était de n'avoir point là d'ermite pour se confesser et récevoir ses consolations. Il s'entretenait de ces pensées en se promenant dans le pré, écrivant sur le sable, gravant sur l'écorce des arbres des vers convenables à sa tristesse, et d'autres à la louange de Dulcinée; les seuls qu'on ait trouvé entiers, ou que l'on pût lire, sont ceux qui suivent [1].

Arbres élevés, herbes verdoyantes, plantes nombreuses qui embellissez cet asile, si vous ne vous réjouissez de mon malheur, soyez attentifs à mes plaintes; que ma douleur ne vous trouble pas, quelque terrible qu'elle soit; pour prix de l'asile que vous lui avez offert, ici Don Quijote pleura l'absence de Dulcinée du Toboso.

C'est ici le lieu où le plus loyal amant s'est soustrait aux regards de sa dame, c'est ici qu'il est arrivé à ce degré de douleur sans savoir comment ni pourquoi. L'amour l'a réduit en cet état déplorable de confusion ; c'est ici, qu'à remplir un tonneau, Don Quijote a pleuré l'absence de Dulcinée du Toboso.

Cherchant les aventures au milieu des plus durs rochers, il maudit les infortunes dont il est la proie au sein de ces lieux sauvages et hérissés. L'amour l'a frappé de la corde de son arc, et non de son doux bandeau, et pour avoir reçu ces atteintes sur la tête, ici Don Quijote a pleuré l'absence de Dulcinée du Toboso.

Cette addition *du Toboso* au nom de Dulcinée fit bien rire ceux qui lurent ces vers. Il semblait que Don Quijote eût craint qu'on ne les comprît pas s'il omettait ces mots; et telle aussi avait été sa pensée, comme il l'avoua depuis. Il en écrivit beaucoup d'autres ; mais, comme nous l'avons dit, on ne put recueillir bien entières que ces trois stances. C'était ainsi qu'il occupait sa solitude, soupirant, appelant les faunes et les sylvains de ces bois, les nymphes des ruisseaux et la plaintive Écho, les con-

[1] Cette romance est de trois couplets de dix vers chacun, en rimes croisées; le refrain de chacun est comme dans la traduction :

Ausencias de Dulcinea
Del Toboso.

jurant de l'écouter, de lui répondre et de le consoler. Il cherchait ensuite des herbes pour se nourrir, jusqu'au retour de son écuyer. Si, au lieu de revenir au bout de trois jours, il eût tardé trois semaines, le chevalier de la Triste Figure aurait été si bien défiguré, que la mère qui l'engendra ne l'eût pas reconnu. Mais laissons notre héros soupirer et faire des vers, et voyons ce qui advint à Sancho dans son ambassade.

Arrivé sur le grand chemin, il se mit à la recherche de la route du Toboso. Le jour suivant il arriva près de l'hôtellerie où lui était advenue la disgrâce de la berne. Il ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il lui sembla se voir encore une fois en l'air, et il ne voulut point y entrer, quoiqu'il fût heure de le faire, c'est-à-dire de dîner, et qu'il eût bien desiré manger quelque chose de chaud, depuis si longtemps qu'il n'avait rien mangé que de froid. Excité par ce desir, il avança jusqu'auprès de l'hôtellerie, hésitant s'il entrerait ou non, et pendant ce temps il en sortit deux hommes qui le reconnurent aussitôt. L'un dit à l'autre : Seigneur licencié, cet homme à cheval n'est-il pas Sancho Pança, celui que la gouvernante dit avoir suivi notre aventurier en qualité d'écuyer? C'est lui-même, répondit le licencié, et voilà le cheval de Don Quijote. C'étaient justement le curé et le barbier de son village, ceux qui avaient fait la recherche et le sacrifice [1] de ses livres. Ayant achevé de reconnaître le cheval et le cavalier, ils s'en approchèrent, desirant avoir des nouvelles de Don Quijote; le curé appela Sancho par son nom, et lui dit : Ami Sancho, où avez-vous laissé votre maître? Sancho les reconnut aussitôt, et résolut de cacher le lieu et l'état où il avait laissé le chevalier. Il répondit donc que Don Quijote était en certain endroit, occupé de certaine affaire de grande importance, qu'il ne pouvait découvrir sur les yeux de sa tête. Non, non, Sancho, dit le barbier, si vous ne nous dites où vous l'avez laissé, nous croirons, et nous croyons, que vous l'avez tué et dérobé, puisque vous êtes monté sur son cheval. Rendez-nous le maître, ou craignez une mauvaise affaire. — Vous n'avez pas besoin d'user

[1] *Auto general*, l'acte solennel d'un *auto da fe*, acte de foi.

de menaces envers moi : je ne suis point homme qui tue ni qui vole ; à chacun, sa destinée qui le tue, ou bien Dieu qui l'a fait. Mon maître est au milieu de la montagne, où il fait pénitence à son plaisir. Et, sans s'arrêter, il leur raconta dans quel état il l'avait laissé, les aventures qui lui étaient arrivées, comment il allait de sa part porter une lettre à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, dont il était éperdument amoureux[1]. Le curé et le barbier demeurèrent tout étonnés de ce que leur dit Sancho ; et, bien qu'ils connussent assez la folie de Don Quijote, plus ils en entendaient parler, plus leur étonnement augmentait. Ils demandèrent à voir la lettre à Dulcinée ; Sancho répondit qu'elle était écrite dans des tablettes, et qu'il avait ordre de son maître de la faire transcrire sur du papier, au premier village qu'il rencontrerait. Sur cela le curé lui promit de la transcrire lui-même en beaux caractères. Sancho Pança mit la main dans son sein pour chercher les tablettes ; mais il n'avait garde de les y trouver, car elles étaient demeurées dans les mains de Don Quijote, et il n'avait pas songé à les redemander. Quand Sancho vit qu'il ne les trouvait pas, son visage devint pâle comme la mort. Il se tâta par tout le corps, et se convainquit qu'il ne les avait pas. Portant aussitôt les deux mains à sa barbe, il s'en arracha la moitié, se donna une demi-douzaine de coups de poing dans le nez, et se mit tout en sang. Le curé et le barbier, voyant son désespoir, lui demandèrent ce qu'il avait pour se traiter de la sorte. Ce que j'ai ? répondit Sancho ; je viens de perdre en un instant, et d'une main à l'autre, trois ânons, dont le moindre valait un château. Comment cela ? dit le barbier. J'ai perdu, répondit Sancho, les tablettes où était la lettre pour madame Dulcinée, et une lettre de change signée de mon maître, par laquelle il mandait à sa nièce de me donner trois ânons, de quatre ou cinq qui sont en sa maison. Et il leur raconta la perte de son grison. Le curé le consola, l'assurant qu'après avoir trouvé son maître, il lui ferait donner un meilleur mandat, sur papier, comme c'était la coutume, parceque

[1] *Hasta los higados.*

ceux qu'on écrivait sur des tablettes n'étaient jamais acquittés. Puisqu'il est ainsi, dit Sancho, je regrette peu d'avoir perdu la lettre de Dulcinée : je la sais presque par cœur, et l'on pourra la transcrire quand on voudra. Dites-la-nous, Sancho, reprit le barbier, et nous la transcrirons. Sancho se mit à se gratter la tête pour rappeler sa mémoire : il se posait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, regardant le ciel, puis la terre; enfin, après s'être rongé les ongles, et avoir tenu ses auditeurs en suspens, il s'écria : Pardieu, seigneur licencié, tous les diables s'en mêlent; je ne saurais me rappeler ce que disait la lettre; elle commençait pourtant ainsi : *Haute et souterraine* [1] *dame.* Non, dit le barbier, il ne pouvait y avoir *souterraine :* c'est *surhumaine* ou *souveraine* qu'il faut dire. Vous avez raison, dit Sancho. Ensuite, si je ne me trompe, il y avait : *le blessé et manquant de sommeil, et le féru baise les mains de votre merci, ingrate et très méconnaissante belle.* Il y avait encore je ne sais quoi de *santé* et d'*infirmité* qu'il lui envoyait, et discourant encore, il finissait par : *Votre, jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste Figure.* L'heureuse mémoire de Sancho ne les réjouit pas peu; ils lui donnèrent beaucoup de louanges, et le prièrent de recommencer la lettre encore deux fois, afin qu'ils l'apprissent eux-mêmes par cœur, pour la transcrire. Il recommença donc trois autres fois; et, à chacune, il dit trois mille impertinences. Il répéta ensuite tout ce qu'il savait de son maître; mais il se garda bien de dire un seul mot de son bernement dans l'hôtellerie dans laquelle il ne voulait point entrer. Il dit encore que son maître était résolu, s'il lui rapportait une bonne réponse de madame Dulcinée, de se mettre en chemin pour s'aller faire empereur, ou pour le moins monarque, et qu'ils l'avaient ainsi arrêté entre eux : ce qui n'était pas une chose bien difficile pour son maître, avec la force de son bras et la valeur de sa personne. La chose faite, il devait le marier, parcequ'il serait sans doute veuf, et lui donner pour femme une demoiselle de l'impératrice, héritière d'un grand État en terre

[1] *Sobajada.*

ferme, sans île ni îlots, parcequ'il ne s'en souciait plus. Sancho disait toutes ces choses avec tant de sang-froid, se mouchant de fois à autre, et avec une folie si complète, que le curé et le barbier ne cessaient de s'étonner, considérant combien était forte la folie de Don Quijote, puisqu'elle avait entraîné avec elle l'esprit de ce pauvre homme. Ils ne voulurent point perdre de temps à le désabuser, pensant que, puisqu'il n'y avait rien en tout cela qui fît tort à sa conscience, il valait mieux le laisser dans son opinion, sans compter que ce serait un grand plaisir pour eux d'entendre ses extravagances. Ils lui dirent donc de prier Dieu pour la santé de son maître; que c'était une chose tout à fait facile, avec le temps, que de devenir empereur, ou pour le moins archevêque, ou quelque autre chose de semblable. Seigneurs, répondit Sancho, si les affaires allaient de telle sorte que mon maître perdît l'envie de se faire empereur, pour devenir archevêque, je voudrais savoir ce que les archevêques errants donnent à leurs écuyers. Ils ont coutume, dit le curé, de leur donner quelque bénéfice simple, une cure ou un office de sacristain qui leur rapporte un gros revenu, sans compter le casuel, que l'on estime pour le moins autant. Mais, pour cela, dit Sancho, il faut que l'écuyer ne soit pas marié, et qu'il sache au moins répondre la messe. S'il est ainsi, malheureux que je suis! j'ai une femme, et je ne connais pas seulement la première lettre de l'A B C. Que sera-ce de moi, si mon maître se va mettre en tête de se faire archevêque et non empereur, comme c'est la coutume des chevaliers errants? Que cela ne vous inquiète pas, ami Sancho, dit le barbier, nous lui en parlerons, nous lui conseillerons, lui en faisant même un cas de conscience, de se faire empereur plutôt qu'archevêque : la chose lui sera même plus facile, car il a plus de valeur que de science. C'est ce qu'il me semble aussi, dit Sancho; quoiqu'à vous dire le vrai je le croie propre à tout. Pour moi, je m'en vais prier Notre-Seigneur de le diriger vers ce qui lui sera le plus convenable, et le plus capable de fournir de grandes récompenses. Vous parlez en homme sage, dit le curé, et ce sera agir en bon chrétien. Ce qui

presse le plus à présent, c'est de tirer votre maître de cette inutile pénitence que vous dites qu'il s'est imposée; pour penser à la marche que nous devons suivre, aussi bien que pour dîner, car il en est l'heure, entrons dans l'hôtellerie. Entrez-y, dit Sancho; pour moi, j'attendrai dehors, et je vous dirai ensuite pourquoi je n'y veux pas entrer; mais, je vous prie, envoyez-moi quelque chose de chaud à manger, et de l'orge pour Rossinante. Ils entrèrent, et, peu de temps après, le barbier lui apporta à dîner; puis, concertant ensemble les moyens de faire réussir leur dessein, le curé en conçut un très analogue à l'humeur de Don Quijote. J'ai pensé, dit-il au barbier, à me déguiser en demoiselle errante, et que vous vous arrangiez le mieux que vous pourrez pour me servir d'écuyer. En cet état, je m'irai présenter devant Don Quijote, feignant d'être une demoiselle affligée qui cherche du secours, et je lui demanderai un don qu'il ne pourra refuser de m'octroyer, étant chevalier errant. Ce don sera de venir avec moi, pour me venger d'une injure que m'aura faite un méchant chevalier, le suppliant en même temps de ne point exiger que je lève mon masque, et de ne me demander aucune autre chose, avant qu'il m'ait fait justice de ce méchant chevalier. Vous êtes assuré que Don Quijote fera tout ce qu'on voudra, en le prenant de la sorte : par ce moyen, nous le tirerons du lieu où il est, et le ramènerons chez lui, où nous verrons à loisir s'il n'y a point de remède à sa folie.

CHAPITRE XXVII.

Comment le curé et le barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être racontées.

Le barbier approuva l'invention du curé, et la trouva si bonne qu'ils voulurent l'exécuter sur l'heure. Ils demandèrent à l'hôtesse un habit de femme et des coiffes, laissant en gage la soutane toute neuve du curé; le barbier se fit une grande barbe

de la queue rousse d'une vache. Cette queue servait à l'hôtelier à placer son peigne. L'hôtesse leur demanda ce qu'ils voulaient faire de tout cela; le curé lui apprit en peu de mots la folie de Don Quijote, et le besoin qu'ils avaient de ce déguisement pour le tirer de la montagne. L'hôtelier et sa femme devinèrent que c'était l'homme au baume et le maître de l'écuyer berné, et ils racontèrent en même temps tout ce qui s'était passé, sans oublier ce que Sancho desirait tant de cacher. Enfin, l'hôtesse habilla le curé de manière qu'il n'y manquait rien : elle lui mit une jupe de drap avec des bandes de velours noir d'un empan [1] de large, et toutes découpées, avec un corps de velours vert, garni de petites bandes de satin blanc, et qui paraissait ainsi que la jupe avoir été fait du temps du roi Vamba. Le curé ne voulut pas souffrir qu'on le coiffât en femme; il mit seulement un petit bonnet de toile piquée dont il se servait la nuit, et se serra le front avec une jarretière de taffetas noir, se faisant de l'autre une espèce de masque, dont il se couvrit la barbe et le visage. Par-dessus son bonnet, il mit son chapeau, qui était si grand, qu'il pouvait lui servir de parasol; et, se couvrant de son long manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, avec sa barbe rousse et blanche, faite, comme je l'ai dit, d'une queue de vache qui lui venait à la ceinture. Ils prirent congé de l'hôte, de l'hôtesse, et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire, quoique grande pécheresse, pour le succès d'une entreprise si chrétienne. A peine sortis de l'hôtellerie, il prit un scrupule au curé de s'être affublé de la sorte : il pensa que c'était une chose indécente à un prêtre de se déguiser ainsi, quoique ce fût à bonne intention, et s'adressant au barbier, il le pria de faire l'échange de leurs habits; il vaut mieux, dit-il, que vous soyez la demoiselle affligée, et moi je serai l'écuyer : j'en profanerai moins ma dignité. Si vous ne le voulez pas, je suis résolu de n'aller pas plus loin, le diable dût-il emporter Don Quijote. Sancho arriva sur ces entrefaites, et ne put s'empêcher de rire en voyant cette masca-

[1] *Palmo*, la longueur de la main ouverte du pouce au petit doigt.

rade. Le barbier se rendit sans difficulté aux desirs du curé : ils changèrent d'habits, et le curé l'instruisit de tout ce qu'il devait dire à Don Quijote pour l'obliger à quitter sa pénitence et à venir avec lui. Le barbier répondit qu'il saurait bien l'amener à ce qu'il voulait sans qu'on lui fît la leçon; mais il ne voulut point s'habiller qu'ils ne fussent près du lieu où se trouvait Don Quijote. Ainsi, il plia son costume, le curé accommoda sa barbe, et ils se mirent à marcher sous la conduite de Sancho, qui leur conta en chemin ce qui leur était arrivé avec le fou qu'ils avaient trouvé dans la montagne, sans rien dire pourtant de l'argent et de la valise : tout simple qu'il était, le bon homme entendait fort bien ses intérêts. Le jour suivant, ils arrivèrent au lieu où Sancho avait placé des branches pour retrouver son chemin; et, le reconnaissant, il leur dit que c'était là l'entrée; qu'il était temps de s'habiller, s'ils croyaient que cela pût servir pour tirer son maître de sa pénitence : ils lui avaient dit d'avance que ce déguisement était nécessaire, et soigneusement recommandé de ne pas témoigner devant Don Quijote qu'il les connût. S'il lui demandait, comme il n'y manquerait pas, s'il avait donné sa lettre à Dulcinée, il devait lui répondre que oui; mais que, ne sachant pas lire, elle avait répondu de bouche, et lui commandait, sous peine d'encourir sa disgrâce, de se rendre incessamment auprès d'elle, pour chose qui lui importait beaucoup. Par ce moyen, et avec ce qu'ils diraient, ils étaient assurés de lui faire changer de vie, et de l'amener à se mettre aussitôt en campagne pour s'aller faire empereur ou monarque, sans qu'il fût à craindre qu'il pensât à vouloir être archevêque. Sancho les écoutait attentivement, retenant avec soin tout ce qu'ils lui disaient. Il les remercia beaucoup de l'intention qu'ils avaient de persuader à son seigneur de se faire empereur plutôt qu'archevêque, car il était convaincu que pour faire du bien à leurs écuyers, les empereurs avaient plus de pouvoir que des archevêques errants. Il sera bon, ajouta-t-il, que j'aille un peu devant chercher mon maître, et lui donner la réponse de sa dame, ce sera peut-être assez pour le tirer de là, sans que

vous preniez tant de peine. L'avis de Sancho leur parut bon ; ils résolurent donc d'attendre son retour, et qu'il leur annonçât la découverte de son maître. Sancho s'engagea dans les anfractuosités de la montagne, laissant le curé et le barbier au bord d'un petit ruisseau; quelques arbres et les rochers répandaient l'ombre et la fraîcheur : c'était au mois d'août, vers trois heures de l'après-midi [1], au moment où la chaleur est la plus forte dans ces contrées, ce qui rendait encore cet asile plus agréable, et les engageait à y attendre le retour de Sancho; ce qu'ils firent.

Pendant qu'ils étaient là tous deux à se reposer au frais, ils entendirent une voix qui, sans être accompagnée d'aucun instrument, résonnait doucement à l'oreille; ils en furent surpris d'autant plus, qu'ils ne pouvaient comprendre comment, dans un lieu si sauvage, il se trouvait quelqu'un qui chantât aussi bien : car, quoiqu'on dise souvent qu'au milieu des champs et des bois on trouve des bergers qui ont des voix admirables, ce sont des exagérations de poëtes, et non des vérités. Ils furent bien plus surpris encore quand ils reconnurent que ce que l'on chantait était en vers, non tels que les font de rustiques bergers, mais dignes du courtisan le plus poli [2].

Qui a détruit mon bonheur? le dédain. Qui augmente mes peines? la jalousie. Qui exerce ma patience? l'absence.

Ainsi aucun remede ne s'offre à mon malheur, puisque les dédains, la jalousie et l'absence se réunissent pour détruire mon espoir.

Qui me cause cette douleur? l'amour. Qui s'oppose à ma gloire? la fortune. Qui consent à mon deuil? le ciel.

Je n'ai donc plus qu'à mourir de mon mal, puisque l'amour, la fortune et le ciel se réunissent pour m'accabler.

Qui améliorera mon sort? la mort. Les faveurs de l'amour, qui les obtient? l'inconstance. Ses maux, qui les guérit? la folie.

Il est donc déraisonnable de chercher à guérir d'une passion dont les remèdes sont la mort, l'inconstance et la folie.

[1] *Tres de la tarde.*

[2] Stances de dix vers rimés, entremêlés de grands et de petits. La traduction de Filleau ne peut en donner aucune idée.

L'heure, le lieu, la solitude, la voix douce et exercée de celui qui chantait, ravirent de plaisir nos deux amis. Ils n'osaient remuer, espérant entendre autre chose ; mais, voyant que le silence se prolongeait, ils résolurent de se mettre à la recherche du musicien qui chantait si bien. Comme ils sortaient, la même voix les arrêta, elle se fit entendre de nouveau, et chanta le sonnet suivant :

SONNET.

Sainte amitié ! qui n'as laissé que ton ombre sur la terre, et qui, portée sur des ailes légères, est remontée dans les champs du ciel au milieu des ames bienheureuses.

Tu aimes à nous montrer de là la paix couverte d'un voile qui laisse apercevoir quelquefois l'ardeur des actions généreuses dégénérant en actes coupables.

Descends du ciel, ô amitié ! et ne souffre pas que la fourberie se couvre de tes couleurs pour tromper la sincérité.

Si tu ne lui enlèves ce masque, le monde ne sera bientôt que l'arène de la discorde et de la confusion première.

La voix cessa de se faire entendre et fut suivie d'un profond soupir. Les deux amis attendirent quelque temps pour savoir si l'on chanterait encore ; mais, s'apercevant que ces modulations s'étaient changées en sanglots et en douloureuses plaintes, ils voulurent absolument connaître l'infortuné, aussi remarquable par la beauté de sa voix, que digne de compassion par ses gémissements. Ils n'eurent pas fait quelques pas, qu'au détour d'un rocher ils trouvèrent un homme semblable par la taille et la figure à la description qu'avait faite Sancho Pança en leur contant l'histoire de Cardenio. Cet homme les ayant aperçus, s'arrêta tout court, baissant la tête sur sa poitrine, comme un homme qui rêve profondément, sans les regarder de nouveau, ni lever les yeux depuis leur première apparition. Le curé, en homme bien instruit de sa disgrâce, et qui l'avait reconnu aux renseignements qui lui avaient été donnés, s'approcha de lui, et, avec des paroles obligeantes, mais réservées, le pria, le conjura d'abandonner une existence si misérable, à laquelle il

courait risque de succomber, ce qui serait le plus grand des malheurs. Cardenio jouissait alors de toute sa raison, libre de ces accès furieux qui le mettaient si souvent hors de lui; mais, voyant devant lui deux hommes autrement vêtus que ceux qu'il avait coutume de voir dans ces montagnes, et qui surtout paraissaient instruits de ses infortunes, à la manière dont le curé lui parlait, il ne laissa pas d'être surpris, et leur répondit : Je vois bien, seigneurs, qui que vous soyez, que le ciel, qui prend soin de secourir les gens de bien, et n'abandonne pas même les méchants, m'envoie, sans que je l'aie mérité, dans ces lieux éloignés de tout commerce humain, des personnes compatissantes qui me remettent devant les yeux, par de vives et saines raisons, combien la mienne est absente d'avoir embrassé la vie que je mène, et qui veulent me tirer d'ici pour me remettre dans une meilleure voie; mais, comme vous ne savez pas aussi bien que moi que je ne sors jamais d'un péril que pour tomber dans un plus grand, vous me croyez peut-être un homme de résolution légère, et, ce qui serait pis, sans jugement : je ne m'en étonnerais point, car je m'aperçois bien que le sentiment de mes disgrâces est si puissant, que sans pouvoir m'en délivrer je reste souvent absolument privé de raison; je le reconnais surtout quand on me dit ce que j'ai fait sous l'influence de ce terrible accident, et qu'on m'en donne des preuves dont je ne peux douter. Je ne puis alors que me plaindre et maudire ma mauvaise fortune, et, pour faire excuser mes folies, en raconter la cause en détaillant l'histoire de mes malheurs que je répète à qui la veut entendre : les gens sensés, connaissant cette cause, ne seront plus étonnés des effets qu'elle a produits; s'ils ne peuvent me soulager, du moins ils ne me jugeront point coupable, et la pitié que leur inspireront mes infortunes leur fera oublier mes folies. Si vous venez ici, seigneurs, avec la même intention que beaucoup d'autres, je vous supplie, avant de vous engager davantage, d'écouter le récit de mes tristes aventures : peut-être alors reculerez-vous devant d'inutiles efforts pour guérir des maux irréparables. Les deux

amis qui ne desiraient autre chose que d'apprendre son histoire de lui-même, le prièrent de la leur raconter, lui promettant de ne faire que ce qu'il desirerait pour sa consolation et son soulagement.

Le triste Cardenio commença sa déplorable histoire presque dans les mêmes termes dont il s'était servi quelques jours auparavant en présence du chevrier et de Don Quijote, lorsqu'à l'occasion de maître Élisabeth, et par l'effet d'une trop grande susceptibilité chevaleresque, le récit fut interrompu comme nous l'avons raconté. Cette fois-ci, Cardenio étant heureusement dans son bon sens, il eut le loisir de continuer jusqu'à la fin. Étant donc arrivé à l'endroit du billet que don Fernand avait trouvé dans le livre d'*Amadis de Gaule,* il dit qu'il s'en souvenait bien, et qu'il était ainsi conçu :

LUCINDE A CARDENIO.

« Je découvre tous les jours en vous de nouvelles perfections « qui m'imposent la loi de vous estimer davantage : si vous « voulez me décharger de cette obligation, sans nuire à mon « honneur, vous le pouvez aisément. J'ai un père qui vous con« naît et qui m'aime. Sans forcer ma volonté il pourra vous ac« corder votre demande avec justice, si vous m'estimez autant « que vous le dites, et que j'en suis persuadée. »

Ce billet me détermina à demander Lucinde en mariage, et donna de son esprit et de sa sagesse une si haute opinion à don Fernand, qu'elle lui fit prendre la résolution de renverser tous mes projets. Je lui dis ce qu'exigeait le père de Lucinde, c'était que le mien fît la demande, ce dont je n'osais le prier, dans la crainte qu'il ne s'y refusât, non qu'il ne fût convaincu que Lucinde avait assez de noblesse, de bonté, de vertu, de beauté pour honorer la meilleure maison d'Espagne; mais parcequ'il desirait que je ne me mariasse pas aussi promptement, et avant de savoir ce que le duc voulait faire pour moi. En un mot, je lui fis connaître que je n'osais risquer cette démarche, tant

pour cette raison que par suite d'autres obstacles qui se présentaient à moi. Don Fernand me répondit qu'il se chargeait de parler à mon père, et de l'amener à voir celui de Lucinde. O perfide ami! plus ambitieux que Marius, plus cruel que Catilina, plus criminel que Sylla, plus trompeur que Ganelon, plus traître que Vellido, plus vindicatif que Julien, plus avare que Judas! Monstre de cruauté, de trahison, de vengeance et de perfidie! quel déplaisir t'avait donné ce malheureux quand il te découvrit avec tant d'ingénuité les secrets et la félicité de son cœur? quelle offense t'avais-je faite? quelles paroles t'avais-je dites? ou quels conseils t'avais-je donnés qui n'eussent pas pour objet ton honneur et tes intérêts? Mais pourquoi me plaindre, malheureux? N'est-il pas certain que nos disgrâces, venant de la maligne influence des astres, descendent sur nous avec violence et fureur, et qu'il n'y a force sur terre qui puisse en arrêter la chute, ni industrie humaine qui les sache prévenir! Qui jamais eût pu s'imaginer que don Fernand, chevalier illustre et sage, obligé envers moi à la reconnaissance, assez puissant pour obtenir la satisfaction de ses desirs amoureux, quelque part qu'il pût s'adresser, eût voulu se souiller, et m'enlever, comme on dit, ma seule brebis, que je ne possédais pas encore? Mais laissons ces inutiles plaintes, et reprenons le fil de ma triste histoire. Don Fernand, voyant que ma présence était un obstacle à ses odieux projets, résolut de m'envoyer à son frère aîné; et, le jour même qu'il se chargea de parler à mon père, ayant fait exprès marché de six chevaux, il me pria d'aller demander à son frère de l'argent pour les payer. Pouvais-je prévenir une telle trahison, pouvais-je la soupçonner? Non, certes. Aussi je m'offris à partir à l'instant, satisfait du bon marché qu'il venait de conclure. Le soir, je parlai à Lucinde, et lui dis ce qui était convenu avec don Fernand; qu'elle eût bonne espérance, et que nos justes vœux seraient exaucés. Elle me répondit, soupçonnant aussi peu que moi la trahison de don Fernand, de m'efforcer de revenir promptement, qu'elle ne doutait pas du succès de nos vœux, aussitôt que mon père

aurait parlé au sien. Je ne sais ce qu'elle éprouva dans ce moment, mais ses yeux se remplirent de larmes, et, quelque effort qu'elle fit, elle se trouva si oppressée qu'elle n'en put dire davantage, quoiqu'il me parût qu'elle voulait me parler encore. Cet accident, dont je ne l'avais jamais vue atteinte, me surprit; chaque fois que mes soins et ma bonne fortune me permettaient de l'entretenir, c'était avec une satisfaction et une allégresse mutuelle, sans mêler nos entretiens de larmes, de soupirs, de jalousie, de soupçons et de craintes. Je ne faisais que me féliciter de mon bonheur de ce que le ciel me l'avait donnée pour maîtresse. J'exaltais sa beauté, son mérite, son jugement. Elle me rendait mes éloges, relevant en moi ce que l'amour lui faisait trouver digne de louanges. Enfin, nous nous entretenions de mille bagatelles, des aventures de nos voisins et connaissances, et la plus grande liberté que je me donnasse était de lui prendre presque de force ses blanches mains, et de les porter à mes lèvres, autant que me le permettait la jalousie qui nous séparait. Mais la nuit qui précéda le funeste jour de mon départ, elle pleura, gémit, soupira et me laissa plein de trouble et de confusion d'un spectacle si nouveau pour moi et si douloureux. Pour flatter mes espérances, je l'attribuai à la force de l'amour et au profond chagrin que cause l'absence à ceux qui s'aiment bien.

Enfin, je partis, triste et pensif, l'esprit rempli de frayeurs et d'images funestes, sans pouvoir me rendre compte de mes doutes ou de mes craintes, trop sûr présage des maux qui m'attendaient. Je rendis la lettre de don Fernand à son frère, qui m'accueillit bien, mais sans me renvoyer; il m'ordonna d'attendre huit jours avant de me présenter devant le duc, parceque c'était à l'insu de celui-ci que don Fernand lui demandait de l'argent. Tout cela était un artifice de don Fernand pour retarder mon retour, car son frère ne manquait pas d'argent pour m'expédier sans délai. Aussi fus-je sur le point de m'en retourner, ne pouvant vivre si longtemps éloigné de Lucinde, surtout l'ayant laissée aussi triste. J'obéis pourtant, et

je restai en ami fidèle, quoique je visse bien que c'était au prix de mon bonheur. Quatre jours après mon arrivée, un homme m'apporta une lettre que je reconnus être de Lucinde. Je l'ouvris en tremblant, persuadé qu'elle ne pouvait m'avoir écrit que pour une affaire importante, puisqu'à présent elle ne le faisait que rarement. Avant que de la lire, je demandai au porteur qui la lui avait donnée, et combien de temps il avait été en chemin. Il me répondit que, passant dans une rue de la ville, vers l'heure de midi, une dame fort belle et tout éplorée l'avait appelé par une fenêtre, et lui avait dit avec beaucoup de précipitation : Mon ami, si vous êtes chrétien, comme il me le paraît, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de faire remettre sur-le-champ cette lettre à son adresse : la personne est bien connue. Vous ferez une chose agréable à Dieu; et, afin que vous soyez en état de faire ce que je vous demande, voilà ce que je vous donne. En même temps elle me jeta un mouchoir dans lequel je trouvai cent réaux, avec cette bague d'or et la lettre; sans attendre de réponse, et après que je l'eus assurée, par signes, que je ferais ce qu'elle m'ordonnait, elle ferma sa fenêtre. Me trouvant donc si bien payé d'avance, et voyant que la lettre s'adressait à vous, que je connais bien, plus touché encore des larmes de cette belle dame, je n'ai pas voulu m'en fier à un autre, je suis venu moi-même, et dans seize heures j'ai fait les dix-huit lieues qu'il y a d'ici à la ville. Pendant que cet obligeant messager me parlait, je l'écoutais avidement, et mes jambes tremblaient si fort, que j'avais de la peine à me soutenir. Enfin, je lus la lettre de Lucinde, qui contenait ce qui suit :

« Don Fernand s'est acquitté de la parole qu'il vous avait « donnée de faire parler à mon père, mais il l'a fait dans son « intérêt et non dans le vôtre. Il m'a demandée en mariage, et « mon père, aveuglé par l'avantage qu'il espère de cette « alliance, y a consenti avec tant d'empressement que, dans « deux jours, don Fernand doit me donner la main, sans autres

« témoins que le ciel et quelques gens de notre maison. Jugez « de l'état où je suis. Si vous croyez pouvoir venir, venez promp- « tement. La suite de cette affaire vous fera voir si je vous « aime. Dieu veuille que cette lettre tombe entre vos mains, « avant que la mienne se voie contrainte de se joindre à celle « d'un homme qui garde si mal la foi promise. »

Telles étaient les nouvelles contenues dans la lettre. Je partis sur l'heure sans attendre argent ni réponse ; je vis bien claire- ment que ce n'était pas l'achat des chevaux, mais la satisfaction de ses desirs qui avait poussé don Fernand à m'envoyer vers son frère. La colère que j'en eus, la crainte de perdre un bien acquis par tant d'années de service, me donnèrent des ailes : j'arrivai le lendemain à la ville, justement à l'heure où je pou- vais parler à Lucinde. J'entrai secrètement, laissant ma mule à l'homme qui m'avait averti. La fortune, favorable encore cette fois, me fit trouver Lucinde à la fenêtre témoin de nos amours : nous nous reconnûmes aussitôt, mais non comme nous devions nous reconnaître. Qui peut se vanter d'avoir jamais pénétré les pensées confuses et mobiles d'une femme ? personne ! Cardenio, me dit Lucinde, je suis vêtue en épousée : le traître don Fer- nand et mon avaricieux père m'attendent dans la salle ; mais ils seront témoins de ma mort plutôt que de mon mariage. Ne te trouble point, ami, mais tâche de te trouver à ce sacrifice : si mes paroles n'ont pas assez de force pour l'empêcher, un poi- gnard caché me garantira mieux, et la fin de ma vie te sera une preuve éternelle de mon amour et de ma fidélité. Je lui répon- dis à la hâte, craignant d'être interrompu : Que tes actions répondent à tes paroles. Si tu portes un poignard auquel tu te confies, je porte une épée pour te défendre ou pour me tuer, si la fortune nous est contraire. Je ne sais si Lucinde m'entendit, car on l'appela de la salle voisine, parceque le fiancé l'attendait. Mon désespoir était au comble ; ma tête se troubla, mes yeux s'obscurcirent ; je ne pouvais trouver l'entrée de la maison, ni me diriger vers aucun endroit : cependant, pénétré de la

nécessité de ma présence en tout événement, je me ranimai le plus que je pus, j'entrai dans la maison. Je connaissais parfaitement les êtres, et dans la confusion qui régnait, personne ne m'aperçut. Je me cachai dans le creux d'une fenêtre, recouvert d'une double tapisserie, qui me permettait de voir, sans être vu, tout ce qui se passait dans la chambre. Qui pourrait peindre les battements de mon cœur, les pensées qui m'agitèrent, les réflexions que je fis? je ne saurais les exprimer, et ce tableau est peu nécessaire. Don Fernand entra dans la salle avec ses habits ordinaires, conduit pas un cousin germain de Lucinde. Aucune personne du dehors ne s'était réunie aux gens de la maison. Quelque temps après, Lucinde sortit d'une chambre, accompagnée de sa mère, et suivie de deux demoiselles qui la servaient : sa parure répondait à sa qualité, et à la perfection de sa beauté. J'étais trop troublé pour la bien remarquer. Je ne vis que les couleurs de l'étoffe incarnate et blanche, et l'éclat des pierreries dont elle était couverte, moins brillantes pourtant que ses beaux cheveux blonds dont l'éclat attirait les regards plus que les diamants et les flambeaux qui éclairaient la salle. O souvenir cruel, ennemi de mon repos, pourquoi me représentes-tu si fidèlement l'incomparable beauté de l'infidèle que j'adore? Retrace-moi plutôt ce que je lui vis faire, afin que, sous l'impression d'une trahison si noire, je puisse me venger, ou du moins perdre la vie. Ne vous rebutez point, seigneurs, de mes continuelles digressions : ma peine n'est pas de celles que l'on peut raconter sans interruption; chaque circonstance me paraît mériter un long discours. Le curé lui répondit que non-seulement ils ne se lassaient point de l'entendre, mais que les détails qu'il leur donnait les intéressaient vivement, et méritaient autant d'attention que l'histoire principale. Je vous disais, poursuivit Cardenio, que, sur ces entrefaites, arriva le curé de la paroisse : il prit les mains des fiancés, comme l'exige cette cérémonie, et demanda à Lucinde, recevez-vous pour époux, ainsi que l'ordonne l'Église, *don Fernand, ici présent*. En ce moment, j'avançai la tête hors de la

tapisserie, et l'ame troublée, l'oreille attentive, j'écoutai ce que Lucinde allait dire, attendant sa réponse comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Oh ! si j'avais eú le courage de sortir alors, et de m'écrier : Lucinde, Lucinde! prends garde à ce que tu vas faire; considère ce que tu me dois; pense que tu es à moi, que tu ne peux appartenir à un autre. Songe que dire *oui*, c'est terminer ma vie d'un seul mot. Ah ! traître don Fernand, voleur de ma gloire, assassin de ma vie, que cherches-tu ? que prétends-tu ? Considère que tu ne peux chrétiennement satisfaire tes desirs, puisque Lucinde est mon épouse, et que je suis son mari. Insensé que je suis ! maintenant que je suis loin d'elle et, de cet affreux moment, je dis ce que je devais faire et ce que je ne fis pas; maintenant que je me suis laissé dérober ce gage précieux, je maudis le ravisseur, tandis que je pouvais me venger de lui, si j'avais eu le courage de le faire comme j'ai celui de me plaindre. Enfin, puisque je fus lâche et sot, qu'importe que je périsse maintenant honteux, repentant et insensé ? Le prêtre attendait la réponse de Lucinde, qui fut longtemps à la faire; et, quand je m'imaginais qu'elle allait tirer son poignard pour se délivrer, ou délier sa langue pour accuser la vérité, je l'entendis répondre, d'une voix faible et mal assurée : *Oui, je le reçois ;* don Fernand ayant répondu de même, lui donna l'anneau du mariage, et il furent unis pour jamais. Le marié s'approcha pour embrasser son épouse; mais elle, mettant la main sur son cœur, tomba évanouie entre les bras de sa mère.

Il me reste maintenant à dire ce que je devins, en voyant par ce *oui* fatal toutes mes espérances trompées, les promesses de Lucinde violées, et le bonheur perdu en un instant, impossible à recouvrer. Je ne sus que résoudre; je me crus abandonné du ciel, l'objet de l'inimitié de la terre qui me portait, je crus que l'air refusait l'haleine à mes soupirs, l'eau des larmes à mes yeux; le feu seul s'accumula de telle sorte dans mon sein, que je brûlais de rage et de jalousie. L'évanouissement de Lucinde troubla toute l'assemblée; et, sa mère l'ayant délacée pour lui donner

de l'air, on trouva dans son sein un papier plié, que don Fernand prit aussitôt, et lut à la clarté d'un flambeau. Après cette lecture, il se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur sa main, comme un homme qui réfléchit, sans s'occuper des secours que l'on portait à sa femme pour la faire revenir. Pour moi, voyant tous les gens de la maison dans le trouble, je me hasardai à sortir, que l'on me vît ou non, résolu, si l'on m'apercevait, de faire un tel éclat, que tout le monde pût reconnaître mon indignation au châtiment du traître don Fernand et de sa trompeuse épouse. Mais la fortune, qui me réservait à de plus grands malheurs, s'il en est, me conserva alors un reste de jugement, qui m'a tout à fait manqué depuis. Je sortis sans tirer de mes ennemis une vengeance bien facile, puisqu'ils ne se défiaient point de moi, résolu d'exercer sur moi-même la punition qui leur était due, et même avec plus de rigueur que je n'en eusse usé envers eux si je leur avais donné la mort. Celle qui nous surprend brusquement termine bientôt notre peine, mais celle qui se prolonge dans les tourments, se répète sans cesse sans mettre fin à notre vie. Enfin, je sortis de cette maison : j'allai retrouver l'homme à qui j'avais laissé ma mule; je la fis seller, et, sans lui dire adieu, je partis et sortis de la ville sans oser, comme un autre Loth, me retourner pour la regarder. Quand je me vis seul dans les champs, dans le silence et l'obscurité de la nuit, si favorable aux plaintes, sans crainte d'être entendu ni reconnu, je me répandis en imprécations contre Lucinde et don Fernand, comme si elles eussent pu réparer l'outrage qu'ils m'avaient fait. J'appelai Lucinde cruelle, ingrate, perfide, et surtout avare, puisque la richesse de mon ennemi l'avait aveuglée au point de me sacrifier à lui, et de s'unir à celui envers qui la fortune s'était montrée plus libérale. Cependant, au milieu de mes emportements, je cherchais encore à l'excuser : je me disais qu'il n'était pas étonnant qu'une jeune fille, élevée sous les yeux de ses parents, accoutumée et pliée à leur obéir en tout, se fût soumise à leur volonté, lorsqu'ils lui donnaient pour époux un homme de haute naissance, si riche et d'un si

grand mérite, que le refuser eût été montrer peu de jugement, ou donner à penser qu'elle avait porté ses vœux ailleurs, ce qui pouvait nuire beaucoup à sa réputation. Mais ensuite, je me ravisais : si, disais-je, elle avait avoué notre union, ses parents auraient bien vu qu'elle n'avait pas fait un mauvais choix, et facilement ils l'auraient excusée; car, avant que don Fernand s'offrît à eux, ils n'auraient pu desirer et rencontrer un meilleur parti que moi-même, en supposant leurs desirs réglés par la raison. Elle-même, avant de se laisser contraindre à disposer de sa main, pouvait dire qu'elle avait accepté la mienne : j'aurais paru pour soutenir tout ce qu'elle eût dit pour sa défense. Enfin, je conclus que peu d'amour et de jugement, trop d'ambition et l'amour des grandeurs, lui avaient fait oublier les serments par lesquels elle m'avait trompé, endormi, entretenu dans mes fermes espérances et dans mes honnêtes desirs.

Je marchai le reste de la nuit dans cette agitation, répétant mes plaintes, et le matin je me trouvai à l'entrée de ces montagnes, où je cheminai encore trois jours sans tenir aucune route, jusqu'à ce que j'arrivasse dans des prairies situées dans je ne sais quelle partie de ces montagnes. Je demandai à des bergers quel était l'endroit le plus désert : ils m'enseignèrent celui-ci, où je vins sans m'arrêter, dans la résolution d'y achever ma triste vie. En arrivant au pied de ces rochers, ma mule tomba morte de faim et de lassitude [1]. Moi je demeurai sur mes pieds, sans forces, mourant de besoin, sans secours et sans savoir où en trouver. Je restai je ne sais combien de temps étendu par terre, d'où je me levai ensuite sans éprouver aucun besoin; je vis auprès de moi des bergers qui m'avaient sans doute secouru, car ils m'instruisirent du pitoyable état dans lequel ils m'avaient trouvé, de toutes les extravagances que j'avais dites et qui prouvaient que j'avais perdu l'esprit. J'ai bien reconnu moi-même, depuis, que je ne l'ai pas bien sain, et si affaibli que

[1] Cervantes ajoute : *O lo que yo mas creo, por desechar de si tan inutil carga como en mi llevaba*, ou ce que je crois plutôt, pour rejeter un fardeau aussi inutile que je l'étais.

je fais mille folies, déchirant mes habits, criant à pleine tête au milieu de ces solitudes, maudissant ma mauvaise fortune, et répétant en vain le nom chéri de ma cruelle ennemie, sans avoir d'autre dessein que d'expirer au milieu de mes cris. Quand je reviens à moi, je me trouve tellement abattu que je puis à peine me remuer. Mon asile ordinaire est un liége creux, qui s'est trouvé assez gros pour abriter ce misérable corps. Les vachers et les chevriers de ces montagnes, émus de pitié, me mettent à manger dans les chemins et sur les roches où ils pensent que je le pourrai trouver en passant; car, quoique j'aie perdu le jugement, la nature ne laisse pas de me faire sentir ses besoins, et éveille en moi le desir et la volonté de les satisfaire : quelquefois, quand ces bonnes gens me trouvent avec un peu de raison, ils me disent que je leur arrache leur provision par force, quoiqu'ils me l'eussent donnée de bon cœur. Voilà de quelle manière je passe ma misérable vie, en attendant que le ciel en amène la fin, ou m'enlève la mémoire pour me faire perdre le souvenir de la beauté, de l'ingratitude de Lucinde, et de la perfidie de don Fernand. Si j'obtiens cette faveur sans perdre la vie, j'espère que les troubles de mon esprit se dissiperont; sinon, je ne puis que recommander mon ame à la miséricorde de Dieu, car je n'ai point assez de force pour me retirer de l'abîme où je me suis plongé moi-même. Telle est, seigneurs, la déplorable histoire de mes malheurs; dites-moi si elle peut s'exprimer sans les démonstrations de douleur que vous avez reconnues en moi. Ne prenez point une peine inutile en m'offrant des consolations et les conseils que la raison vous dira m'être salutaires, ils me serviront comme une médecine ordonnée par un docteur habile, au malade qui ne la veut pas prendre. Sans Lucinde, je ne veux point de la santé; et, puisqu'il lui a plu de se donner à un autre, lorsqu'elle était ou devait être à moi, il me plaît d'être malheureux, tandis que je pouvais être fortuné; elle a voulu, par son changement, rendre ma perte assurée; moi, je veux achever de me perdre pour satisfaire sa volonté. Je servirai d'exemple à l'avenir, car à moi seul a manqué ce qui reste à tous les malheu-

reux que l'impossibilité d'un sort meilleur amène à la résignation et console; pour moi, mes maux sont bien plus grands et d'une autre nature, et je ne sais si la mort y pourra mettre un terme.

Cardenio finit ainsi le long récit de ses malheurs; et, comme le curé s'apprêtait à lui offrir quelques consolations, il en fut empêché par le bruit d'une voix plaintive qui disait ce que nous verrons dans la quatrième partie de cette histoire. C'est ici que termine la troisième le savant et exact Cid Hamet Ben Engely.

CHAPITRE XXVIII.

De la nouvelle et agréable aventure qui arriva au curé et au barbier dans la Sierra-Morena.

Ce fut un très heureux siècle que celui qui donna naissance à l'intrépide chevalier Don Quijote de la Manche; c'est parce-qu'il a formé la généreuse résolution de ressusciter la chevalerie errante, presque entièrement perdue, que, dans ces temps malheureux, dépourvus d'entretiens agréables, nous jouissons, non-seulement des agréments de sa véridique histoire, mais encore des nouvelles et des épisodes qu'elle renferme, et qui ne sont ni moins agréables, ni moins intéressants, ni moins véridiques que l'histoire elle-même : elle poursuit le fil[1] des aventures de notre chevalier, et rapporte qu'au moment où le curé se disposait à consoler Cardenio, une voix se fit entendre qui répétait ces tristes accents :

Serait-il possible, grand Dieu, que j'eusse enfin trouvé le lieu propre à servir de sépulture inconnue à ce corps misérable dont je porte si involontairement le fardeau? Oui, si la solitude de ces montagnes ne me trompe pas. Infortunée que je suis! combien la compagnie de ces rochers et de ces bruyères qui me laissent exhaler mes plaintes vers le ciel est plus conforme à ma

[1] *Su rastrillado, torcido, y aspado hilo.*

douleur que celle des créatures humaines, dont aucune ne saurait m'offrir de conseils dans ma détresse, de soulagement dans mes infortunes, ni de remède à mes maux! Cette voix, résonnant aux oreilles du curé et de ses compagnons, leur fit juger que celui qui se plaignait ainsi ne devait pas être loin: Ils se levèrent pour l'aller chercher, et n'eurent pas fait vingt pas qu'ils aperçurent au pied d'un frêne, derrière un rocher, un jeune homme vêtu en paysan. Sa tête penchée vers ses pieds, qu'il lavait dans un ruisseau, ne leur permit pas de distinguer son visage : ils s'approchèrent si doucement que ce jeune homme ne les entendit point; il n'était occupé que de baigner ses pieds, semblables à deux morceaux de cristal mêlés aux pierres du ruisseau. Leur blancheur et leur beauté [1], leur firent juger que, malgré son habit de laboureur, l'inconnu n'était point accoutumé à marcher nu-pieds ni à conduire les bœufs et la charrue. Voyant qu'ils n'avaient pas été aperçus, le curé, qui marchait devant, fit signe à ses compagnons de se baisser ou de se cacher derrière des rochers; ils le firent, en observant soigneusement les actions du jeune homme. Il portait une capote grise retroussée des deux côtés et serrée par une écharpe blanche, ses chausses et ses guêtres étaient de même étoffe, son bonnet de la même couleur grise; ses guêtres étaient relevées jusqu'à la moitié de sa jambe aussi blanche que l'albâtre. Quand il eut achevé de laver ses pieds, il tira de dessous son bonnet un linge dont il les essuya, et, levant en même temps la tête, il laissa voir une beauté si incomparable, que Cardenio dit à voix basse au curé, puisque ce n'est pas Lucinde, ce n'est pas une créature humaine. Le jeune homme ôta son bonnet, secoua la tête, et aussitôt on vit se dérouler des cheveux qui auraient fait envie à ceux du soleil. Ils reconnurent alors que celui qu'ils avaient pris pour un laboureur était une jeune et délicate fille, la plus belle qui se fût offerte à leurs regards, même à ceux de Cardenio s'il n'avait pas connu et admiré Lucinde, et

[1] *Eran tales que no parecian sino dos pedazos de blanco cristal, que entre las otras piedras del arroyo se habian nacido.*

lui-même avoua qu'elle seule pouvait lui disputer le prix de la beauté. Ses longs cheveux blonds lui couvrirent non-seulement les épaules, mais la voilèrent entièrement; et telle était leur longueur et leur abondance qu'ils ne laissèrent apercevoir que ses pieds. Pour les séparer, ses mains lui servirent de peigne, et, si, dans l'eau, ses pieds avaient l'éclat du cristal, ses mains, au milieu de ses cheveux, le disputaient en blancheur à la neige. Toutes ces circonstances augmentèrent l'étonnement de ses trois admirateurs et le desir qu'ils avaient de la connaître. Ils résolurent donc de se montrer; mais, au bruit qu'ils firent en se levant, la jeune fille tourna la tête, écartant avec ses deux mains les cheveux qui lui couvraient le visage. A peine les eut-elle aperçus, que, sans songer à rassembler ses cheveux, ni à se chausser, elle prit à la hâte un petit paquet, et, remplie d'effroi, essaya de fuir; mais elle n'eut pas fait six pas que ses pieds délicats ne pouvant supporter la dureté des pierres, elle tomba; à cette vue ils accoururent tous les trois, et le curé le premier lui cria : Arrêtez-vous, madame, qui que vous soyez, nous n'avons d'autre intention que celle de vous servir. Vous n'avez aucune raison de fuir; vos pieds s'y refuseront, et nous n'y consentirons pas. Elle ne répondait rien, interdite et confuse. Ils s'approchèrent, et le curé la prenant par la main, lui dit : Ce que votre habit nous cachait, madame, vos cheveux nous l'ont fait découvrir. Des motifs bien importants ont pu seuls vous engager à déguisér ainsi votre beauté sous cet indigne habit, et vous conduire en ces déserts, où c'est un grand hasard que nous vous ayons rencontrée. Si nous ne pouvons apporter de remède à vos maux, au moins peut-être pourrons-nous vous donner quelque conseil. Il n'est point de maux, tant extrêmes qu'ils soient (pourvu qu'ils ne mettent point fin à notre vie), qui puissent nous empêcher d'écouter les conseils qu'on nous donne dans de bonnes intentions. Ainsi, seigneur ou madame, comme vous le voudrez, perdez ce trouble que vous a inspiré notre vue, et apprenez-nous votre bonne ou mauvaise fortune. Vous trouverez en nous tous, et en chacun de nous en particu-

lier, des personnes prêtes à vous aider dans vos malheurs et à les partager.

Pendant ces paroles du curé, la jeune déguisée restait interdite; elle les regardait tous sans ouvrir la bouche et sans dire un seul mot, comme un rustre villageois à qui l'on montre à l'improviste une chose rare qu'il n'a jamais vue. Mais enfin, le curé ayant renouvelé ses sollicitations, elle fit un grand soupir, rompit le silence et dit :

Puisque la solitude des montagnes n'a pu me cacher aux humains, et que mes cheveux ne m'ont pas permis de soutenir un mensonge, il serait désormais inutile de feindre une chose que vous ne pourriez plus croire que par courtoisie. Ainsi, seigneurs, je vous rends grâces de vos offres obligeantes, qui m'imposent la loi de satisfaire vos desirs. Je crains bien toutefois que le récit de mes infortunes ne vous cause autant d'ennui que de compassion, car vous ne trouverez ni remède pour les faire cesser, ni consolation pour en diminuer le poids. Cependant, je ne veux point vous laisser de doute sur mon honneur : vous m'avez reconnue pour femme, vous me trouvez ici seule, et sous ce costume, dans un aussi jeune âge. Toutes choses, dont chacune en particulier suffirait pour ruiner la meilleure réputation : il faut donc que je vous confie ce que j'aurais tenu caché si cela m'eût été possible. Ainsi parla la jeune fille sans s'arrêter, avec tant de grâces, un son de voix si doux, qu'ils n'admirèrent pas moins sa modestie que sa beauté. Ils lui firent de nouvelles offres de services, la conjurant de tenir sa promesse. Elle reprit sa chaussure sans se faire prier davantage, retroussa ses cheveux; s'assit auprès d'eux sur une pierre, et, d'une voix claire et posée, s'efforçant de retenir ses larmes, commença dans ces termes l'histoire de sa vie.

Dans l'Andalousie est une ville dont un duc prend son titre, ce qui fait de lui un de ceux auxquels on donne le nom de grands, en Espagne. Il a deux fils, l'aîné est héritier de son nom et, comme il le paraît, de ses vertus; le plus jeune, je ne sais de quoi il est héritier, si ce n'est des trahisons de Vellido,

des méchancetés de Ganelon. Mes parents, d'une humble condition, sont vassaux de ce duc, mais si riches, que, si leur naissance égalait leur fortune, ils n'auraient rien eu à desirer, ni moi, sans doute, à redouter les malheurs qui me sont arrivés, car mon infortune vient de ce que mes parents ne sont pas nés nobles; ils ne sont pourtant pas d'une condition si basse qu'elle doive les faire rougir, mais elle n'est pas non plus assez relevée pour que je ne la regarde pas comme la cause de mon infortune : ils sont laboureurs, gens simples et modestes, d'une race sans mélange; ils sont, comme on dit, vieux chrétiens, et si anciens, que leurs grands biens, leur train magnifique, les élevaient au rang des gentilshommes et même des chevaliers. Mais, à leurs yeux, leur plus grande fortune, le plus beau titre de noblesse dont ils s'enorgueillisaient était de m'avoir pour fille; et, comme ils me chérissaient, et que j'étais leur unique héritière, nul enfant ne fut plus aimé, plus carressé que moi. J'étais leur bâton de vieillesse, le miroir où ils se contemplaient, l'objet de toutes leurs sollicitudes, de tous les vœux qu'ils adressaient au ciel, leur bonté unissait mes desirs et les leurs, et, de même que j'étais maîtresse de leurs affections, je l'étais de leurs biens. C'était moi qui arrêtais ou congédiais les domestiques, qui faisais le compte de tout ce qu'on semait et recueillait, des moulins à huile, des pressoirs, des troupeaux grands et petits, des ruches, en un mot de tout ce que peut posséder un riche laboureur comme mon père. Je disposais de tout avec tant de vigilance de ma part et de satisfaction de la leur, que je ne saurais vous le dire. Ce qui me restait de loisir, après m'être occupée de tout ce qui concernait les bergers, les laboureurs [1] et les autres travailleurs, je l'employais aux exercices utiles et convenables aux jeunes filles, comme l'aiguille, le métier [2] et la quenouille; s'il me restait ensuite un peu de temps pour récréer mes esprits, je prenais quelque livre de dévotion, ou je pinçais de la harpe; car l'expérience m'a prouvé que la musique calme

[1] *Capataz*, le chef des valets de charrue.
[2] *La almohadilla*, le coussin.

les esprits troublés, et allége les travaux qui exigent de l'application. Ainsi s'écoulait ma vie au sein de la maison paternelle. Si je suis entrée dans ces détails, ce n'est point par vanité, ni pour faire parade de mes richesses, mais afin de prouver que ce n'est point par ma faute que je suis tombée de cet état fortuné dans la situation malheureuse où je me trouve. Pendant que je passais ma vie au milieu de ces occupations et dans une retraite qui ne peut se comparer qu'à celle des couvents, croyant n'être vue que des gens de notre maison, sans sortir que pour aller à l'église, mais de grand matin, accompagnée de ma mère et des servantes, et si soigneuse de me cacher que je voyais à peine au delà de la terre où posaient mes pieds, les yeux de l'amour ou plutôt ceux de l'oisiveté, plus perçants que ceux du lynx, me découvrirent à don Fernand, c'est le nom du second fils du duc dont je vous ai parlé. Au nom de don Fernand, Cardenio changea de couleur, et donna des marques d'une si grande altération que le curé et le barbier, qui le virent, appréhendèrent qu'il n'entrât dans ces furieux accès dont ils avaient entendu parler, et qui le prenaient de temps en temps; mais heureusement il demeura tranquille, tout en sueur, considérant la belle paysanne, que son imagination devinait. Quant à elle, sans prendre garde aux mouvements de Cardenio, elle continua ainsi son histoire. Don Fernand ne m'eut pas plutôt vue, dit-elle, qu'il sentit, à ce qu'il m'a répété depuis, cette passion violente dont les preuves éclatèrent assez. Mais, pour achever promptement l'histoire de mes malheurs irréparables, je passerai sous silence toutes les tentatives qu'il fit pour me déclarer son amour. Il suborna tous les gens de notre maison, fit mille offres à mon père. Tous les jours furent des jours de fête dans notre rue; et les nuits, des sérénades y tenaient tout le monde éveillé. Les billets qui, je ne sais comment, tombaient sans cesse entre mes mains, étaient pleins d'offres et de tendres sentiments, et contenaient moins de lettres que de serments et de promesses; tous ces empressements, loin de m'attendrir, m'irritaient comme s'ils fussent venus d'un ennemi, et tous ces

efforts pour me plaire produisaient l'effet opposé. Ce n'est pas qu'il me déplût dans sa personne, ni que ces galanteries m'importunassent : j'éprouvais une certaine satisfaction de me voir aimée d'un homme de cette qualité, et les louanges qu'il me donnait dans ses lettres flattaient mon amour-propre; quelque laides que nous soyons, nous autres femmes, nous aimons toujours à nous entendre appeler belles. Mais à tout cela s'opposait mon honneur et les continuels avis que me donnaient mes parents, qui avaient aisément pénétré les intentions de don Fernand, car il se mettait peu en peine qu'on les connût. Ils me disaient que c'était à mon honnêteté, à ma vertu, qu'ils confiaient leur honneur et leur réputation; que je considérasse l'inégalité de condition qui était entre don Fernand et moi; que par là je reconnaîtrais que, malgré ses protestations, ses pensées tendaient plus à la satisfaction de ses desirs, qu'à mon avantage; que, si je voulais lui opposer un obstacle qui le fît renoncer à ses poursuites, ils me marieraient promptement avec qui je voudrais des principaux de l'endroit ou d'alentour, car leurs richesses et ma bonne réputation me permettaient de choisir. Avec cette assurance, convaincue de la solidité de leurs raisons, je persistais dans ma retenue, et jamais je ne répondis à don Fernand une seule parole qui pût lui donner l'espérance même la plus éloignée d'en venir à ses fins. Toutes ces précautions, qu'il devait prendre pour du mépris, irritèrent sans doute ses coupables desirs, je suis bien obligée de nommer ainsi le motif de ses poursuites, car, s'il eût été honnête, vous n'entendriez pas mes plaintes, puisque je n'aurais pas à en faire. Enfin, don Fernand apprit que mon père allait me marier pour lui ôter toute espérance ou du moins me donner un défenseur de plus; cette nouvelle ou les soupçons qu'il conçut le firent résoudre à l'action que vous allez entendre.

Une nuit que j'étais dans ma chambre, sans autre compagnie que celle d'une jeune fille qui me servait, et ma porte bien fermée, pour qu'aucune négligence ne mît mon honneur en danger; sans imaginer comment cela s'était fait, malgré tant de

précautions, je vis tout à coup paraître devant moi don Fernand : cette vue inopinée me troubla tellement que je perdis à la fois l'usage des yeux et de la voix ; je ne pus donc appeler au secours, et sans doute il ne l'eût pas permis, car il me prit dans ses bras sans que j'eusse la force de m'en défendre, et me dit de telles raisons, que je ne saurais comprendre comment le mensonge est si habile à prendre la couleur de la vérité. Ses larmes donnaient du crédit à ses paroles, et ses soupirs semblaient justifier son intention. Moi pauvrette, seule, sans expérience en amour, je commençai à prendre pour des vérités les mensonges qu'il me débitait. Cependant, ses larmes et ses soupirs ne m'inspiraient qu'une honnête compassion ; revenue de ce premier trouble, je repris un peu mes esprits, et lui dis, avec plus de fermeté que je ne l'eusse espéré : Si, de même que je suis dans vos bras, seigneur, j'étais entre les griffes d'un lion rugissant, et que, pour en échapper, il me fallût faire ou dire quelque chose contre l'honneur, il me serait aussi possible de le faire ou de le dire que d'empêcher le passé d'exister [1]. Si vous retenez mon corps étreint dans vos bras, moi j'ai mon ame liée à d'honnêtes pensées, totalement opposées aux vôtres, comme vous en pourrez juger si, pour les effectuer, vous voulez user de violence. Je suis votre vassale et non votre esclave : la noblesse de votre sang ne peut vous donner et ne vous donnera pas le droit de déshonorer l'humilité du mien ; villageoise et fille de laboureurs comme je le suis, je ne m'estime pas moins dans ma condition que vous dans la vôtre. Ne croyez donc pas m'étonner par vos efforts, m'éblouir par vos richesses, me séduire par vos paroles, m'attendrir par vos larmes et par vos soupirs. Si je voyais quelqu'une des choses que j'ai dites dans celui que mes parents doivent me donner pour époux, sa volonté réglerait la mienne : mon honneur étant sauf, encore que sans empressement, je vous livrerais de bon gré ce que vous prétendez obtenir de force. Ainsi, seigneur, persuadez-vous bien que

[1] *Asi fuera posible hacella o decilla como es posible dexar de haber sido lo que fue.*

nul autre que mon époux légitime n'obtiendra rien de moi. Si tes refus n'ont pas d'autre cause, répondit ce déloyal chevalier, je jure d'être à toi, belle Dorothée (c'est le nom de l'infortunée qui vous parle); j'en prends à témoin le ciel, à qui rien ne peut être caché, et cette image de Notre-Dame que voici. A ce nom de Dorothée, Cardenio tressaillit de nouveau, et se confirma dans sa première opinion. Il ne voulut pas cependant interrompre le récit de Dorothée, desirant en apprendre la fin, quoiqu'elle lui fût à peu près connue; il lui dit seulement : Quoi! Dorothée est votre nom, madame? j'ai entendu nommer de même une autre personne, dont les disgrâces ont bien du rapport avec les vôtres; mais continuez, j'aurai le temps de vous apprendre des choses qui vous surprendront autant qu'elles vous affligeront. Dorothée s'arrêta à ces mots pour considérer Cardenio, et son étrange dénûment. Je vous conjure, lui dit-elle, si vous savez quelque chose qui me regarde, de me l'apprendre tout de suite; si la fortune m'a laissé quelque chose, c'est le courage pour supporter tous les malheurs qui peuvent me survenir; ne suis-je pas sûre d'ailleurs que les miens ne peuvent s'accroître! Je ne vous le tairai point, madame, répondit Cardenio, si ce que j'imagine est vrai; il importe peu, pour le moment, de vous le dire, et l'occasion n'en est pas perdue. Soit, répondit Dorothée, voici la suite de mon récit : Don Fernand se saisit d'une image de la Vierge qui se trouvait dans la chambre, et la prit à témoin de notre union, ajoutant les discours les plus persuasifs et les serments les plus solennels d'être mon époux. Avant qu'il eût achevé, je lui dis de bien réfléchir à sa conduite; de considérer le déplaisir qu'aurait son père de le voir marié avec une paysanne, sa vassale; de ne se point laisser aveugler par ma beauté, quelle qu'elle fût, trop faible pour excuser sa faute; que le plus grand bien que son amour pouvait le porter à me faire, était de me laisser à une destinée proportionnée à ma condition, car jamais les mariages disproportionnés ne sont heureux et ne conservent longtemps cette félicité qu'on éprouve en les contractant. A ces raisons, j'en

ajoutai beaucoup d'autres que je ne me rappelle pas. Aucune ne put le détourner de sa résolution. Celui qui n'a point l'intention d'acquitter une dette, ne s'arrête guère aux inconvénients du marché. Je réfléchis alors et me dis à moi-même, assurément je ne serai point la première qui, d'un état humble, soit parvenue aux grandeurs par la voie du mariage, et don Fernand ne sera pas, non plus, le premier à qui la beauté, ou, ce qui est plus certain encore, un amour aveugle ait fait prendre une compagne d'une naissance inférieure à la sienne. Si donc je n'établis ni un monde ni un usage nouveaux, je puis bien accepter un honneur que la fortune m'offre, quand bien même l'amour qu'il me témoigne ne durerait que jusqu'à l'accomplissement de son desir; car, enfin, aux yeux de Dieu je serai son épouse. Si, au contraire, je le rebute par mes dédains, il est en situation, s'il veut oublier son devoir, d'user de violence envers moi, et je me verrai déshonorée et sans excuse aux yeux de ceux qui ne connaîtront pas comment j'aurai été amenée à ce point. Qui pourra persuader à mes parents, à tout le monde, que cet homme est entré dans mon appartement sans mon aveu? Toutes ces considérations se croisèrent en un instant dans mon esprit. Mais, ce qui me détermina et me fit pencher vers le parti qui, sans que je le soupçonnasse, causa ma perte, ce furent les serments de don Fernand, ses larmes, les témoins qu'il prenait de son amour, et enfin ses grâces et sa gentillesse, unies à tant de marques d'un véritable amour, qui eussent séduit tout autre cœur aussi libre, aussi reservé que le mien. J'appelai ma servante afin de joindre ce terrestre témoin à ceux que don Fernand avait pris dans le ciel. Il confirma, il renouvela ses serments, invoqua de nouveaux saints, et se soumit à mille malédictions s'il ne tenait pas sa parole. Il m'attendrit par de nouveaux soupirs et de nouvelles larmes, me serra plus étroitement dans ses bras, dont il ne m'avait pas permis de m'échapper; et, cette fille s'étant retirée, je perdis mon innocence, et il consomma sa trahison. Le jour, qui succéda à la nuit de mes disgrâces, venait moins promptement sans doute que ne l'eût desiré don Fernand,

car, lorsque l'appétit est satisfait, le plus grand desir que l'on puisse éprouver est de s'éloigner des lieux où il a été contenté. Je fais cette réflexion parcequ'il se hâta de me quitter; et par les soins de ma servante qui l'avait introduit, il se vit dans la rue avant qu'il fût jour. En prenant congé de moi, encore que ce ne fût pas avec autant d'affection et de chaleur qu'il en avait à son arrivée, il me dit que je me tinsse pour assurée de sa foi; que ses serments étaient fermes et véritables; et, pour gage de sa parole, il tira de son doigt un riche anneau qu'il mit au mien. Il partit, et je demeurai dans un état tel que je ne puis dire si j'étais triste ou joyeuse : tout au moins j'étais rêveuse, confuse, et presque hors de moi, d'un événement si nouveau. Je n'eus pas le courage, ou je ne me souvins pas de gronder ma servante de la trahison dont elle s'était rendue coupable en enfermant don Fernand dans ma propre chambre, tant j'étais incapable de déterminer si ce qui venait de m'arriver était bon ou mauvais. J'avais dit à don Fernand, avant son départ, qu'il pouvait se servir de la même voie pour me venir voir d'autres nuits, puisque j'étais à lui, jusqu'à ce qu'il trouvât à propos de déclarer notre union; mais il ne revint que la nuit suivante, et depuis ce temps-là je ne l'ai pu voir une seule fois, ni dans la rue ni à l'église, en tout un mois que je me suis lassée à le chercher, quoique je susse bien qu'il était dans le voisinage, et qu'il allait tous les jours à la chasse, exercice qu'il aimait beaucoup. Ces heures, ces jours furent bien insupportables et malheureux pour moi! Ce fut alors que je commençai à douter, à me défier de la foi de don Fernand; je me souvins alors de faire à ma servante les reproches que je lui avais épargnés jusque-là. Je me vis contrainte à retenir mes larmes, à composer mon visage, de peur que mes parents ne me demandassent la cause de mon affliction, et ne m'obligeassent à recourir à des mensonges pour les tromper. Mais bientôt toutes ces précautions furent inutiles; les considérations s'évanouirent, la patience échappa, mes plus secrètes pensées furent découvertes :

nous apprîmes, au bout de quelques jours, que, dans une ville voisine, don Fernand s'était marié avec une demoiselle d'une grande beauté, d'une maison illustre, mais non pas assez riche pour avoir pu aspirer à un aussi grand mariage. On nous dit qu'elle s'appelait Lucinde, et l'on ajouta sur ses noces des détails surprenants. Au nom de Lucinde, Cardenio ne fit que serrer les épaules, se mordre les lèvres, froncer les sourcils, et un instant après il laissa échapper de ses yeux deux ruisseaux de larmes; mais Dorothée ne laissa pas de continuer son histoire en ces termes : Cette triste nouvelle, loin de glacer mon cœur, excita ma rage, au point qu'il s'en fallut peu que je n'allasse publier dans les rues la trahison de don Fernand et l'injure qu'il m'avait faite. Mais ce premier mouvement se calma lorsque j'eus formé le projet que j'exécutai cette même nuit : ce fut de prendre les habits d'un jeune berger de la maison de mon père; je lui découvris ma mésaventure, en lui demandant de m'accompagner jusqu'à la ville où était mon ennemi. Ce garçon me fit des représentations sur ma hardiesse et condamna ma résolution, mais, me voyant déterminée, il s'offrit de m'accompagner jusqu'au bout du monde. Je mis promptement dans une taie d'oreiller un habit de femme, quelques bijoux et de l'argent par précaution, et, dans le silence de la nuit, sans dire mot à ma perfide domestique, je sortis de la maison, accompagnée du jeune paysan et de mes nombreuses pensées. Je pris le chemin de la ville, à pied, emportée par le desir d'arriver, non pour empêcher ce que je croyais déjà fait, mais pour demander à don Fernand comment il avait pu commettre une pareille action.

En deux jours et demi j'arrivai à la ville. Je demandai, en entrant, où était la maison du père de Lucinde, et le premier à qui je m'adressai me répondit plus de choses que je n'en voulais savoir. Il m'enseigna la maison, et me raconta les circonstances du mariage, si connues dans la ville qu'on s'y rassemble pour s'en entretenir. Il me dit que, la nuit de ce mariage, Lucinde était tombée évanouie au moment où elle avait juré d'être l'épouse de don Fernand en prononçant le *oui* fatal; et que

lui, voulant la délacer pour lui donner de l'air, avait trouvé dans son sein un papier écrit de sa main, par lequel elle déclarait qu'elle ne pouvait être son épouse, parce qu'elle l'était de Cardenio, que cet homme me dit être un gentilhomme des plus qualifiés de la même ville; qu'elle n'avait feint de donner son assentiment à ce mariage que pour ne pas désobéir à ses parents. Il me dit enfin, qu'il paraissait, d'après le contenu de cette lettre, que Lucinde avait eu dessein de se tuer en achevant la cérémonie, ce que confirmait un poignard qu'on avait trouvé sur elle; don Fernand, se voyant ainsi joué et méprisé, se précipita sur elle et l'aurait frappée de ce poignard même, si ceux qui étaient présents ne l'en eussent empêché. Il ajouta que don Fernand était aussitôt sorti de la ville, et que Lucinde n'était revenue de son évanouissement que le lendemain; elle déclara alors à ses parents qu'elle était véritablement l'épouse de Cardenio, que j'ai nommé. J'appris en outre que ce Cardenio s'était trouvé présent à la cérémonie, et que, voyant Lucinde mariée, ce qu'il n'eût jamais pensé, il était sorti de la ville, désespéré, après avoir laissé une lettre par laquelle il faisait connaître l'infidélité de Lucinde, et disait qu'il s'éloignait pour jamais. Ces faits étaient publics, notoires, et faisaient le sujet de toutes les conversations, surtout lorsqu'on apprit que Lucinde avait disparu de la maison paternelle et de sa ville natale, car on ne la trouvait nulle part; ses parents en étaient au désespoir, et ne savaient comment la retrouver. Ces nouvelles ranimèrent mes espérances, et me persuadèrent que tout remède à mes maux ne m'était pas interdit; qu'il valait mieux que je n'eusse pas rencontré don Fernand que de le trouver marié; qu'il se pouvait que le ciel eût mis cet empêchement à une seconde union, pour lui donner à connaître combien la première était sacrée, pour lui rappeler qu'il était chrétien, et par conséquent plus obligé au salut de son ame qu'aux considérations humaines. Je repassais ces idées dans ma tête, pour me bercer de vaines consolations, d'espérances éloignées qui soutinssent une vie que je déteste. J'étais

en cette situation sans savoir à quoi me résoudre, puisque je ne trouvais point don Fernand, lorsque j'entendis publier par la ville qu'on donnerait une grande récompense à qui me découvrirait, avec désignation de mon âge et de l'habit que je portais. J'appris qu'on répandait le bruit que le berger qui était venu avec moi m'avait enlevée de chez mon père : cette nouvelle me pénétra de douleur ; je voyais combien ma réputation avait souffert non-seulement par ma fuite, mais encore pour avoir choisi un sujet si bas et si indigné de moi. Je sortis de la ville, aussitôt que j'eus entendu les crieurs, avec ce garçon, dont la fidélité me paraissait devenue assez douteuse, et, cette même nuit, nous pénétrâmes dans le plus secret de ces montagnes avec la crainte d'être découverts. Mais, ainsi qu'on le dit, un mal en appelle un autre, et la fin d'une disgrâce n'est que le commencement d'une plus grave ; ainsi m'arriva-t-il : ce berger, jusque-là fidèle et sûr, ne me vit pas plutôt dans cette solitude, que mu par sa méchanceté bien plus que par l'attrait de ma beauté, il voulut profiter de l'occasion qui lui était offerte, et, sans aucune retenue, sans crainte de Dieu, sans respect pour moi, me requit d'amour ; voyant que je répondais avec un juste mépris à son impudente proposition, il laissa là les prières, auxquelles il avait cru devoir recourir d'abord, et voulut employer la violence. Mais le ciel, qui, rarement, ou plutôt jamais ne cesse de protéger les intentions honnêtes, me favorisa de manière qu'avec mes seules forces et peu de peine, je le poussai au bord d'un précipice où je le laissai vif ou mort. Fuyant aussitôt avec plus de légèreté que ne devaient le permettre mon trouble et ma faiblesse, j'entrai plus avant dans ces montagnes, sans autre dessein que de me cacher à ceux qui me cherchaient de la part de mon père. Il y a je ne sais combien de mois que j'y suis. J'ai trouvé un berger qui m'a pris à son service, et m'a conduit dans un lieu qui est au centre [1] de ces montagnes. Je lui ai servi de garçon pendant tout ce temps-là, cherchant à être toujours dans les champs, afin de cacher

[1] *En las entrañas.*

ces cheveux qui, sans que j'y pensasse, viennent de me découvrir. Mais tous mes soins et mes précautions ne m'ont servi de rien : mon maître a reconnu que je n'étais pas un garçon, et conçu les mêmes desirs que mon valet ; et, comme la fortune ne met pas toujours le remède à côté du mal, je ne trouvai point de précipice pour terminer les poursuites et les peines[1] de cet homme comme j'avais fait de l'autre. Ainsi, je pensai qu'il valait mieux fuir et me cacher de nouveau dans ces montagnes, que d'avoir recours à mes forces ou à mes prières. Je cherchai donc un lieu où je pusse librement m'efforcer d'émouvoir le ciel par mes soupirs et mes larmes, lui demander de me secourir et de me sauver, ou terminer ma vie au sein de ces solitudes, sans qu'il reste souvenir d'une infortunée qui, sans être coupable, a tant fait parler d'elle dans son pays et ailleurs.

CHAPITRE XXIX.

De l'ingénieux artifice dont on se servit pour arracher notre amoureux chevalier à la rude pénitence qu'il s'était imposée.

Voilà, seigneurs, le fidèle récit de ma triste histoire. Jugez maintenant si les soupirs que vous avez entendus, les paroles que vous avez écoutées, les larmes que vous avez vues couler de mes yeux, ont un juste sujet de se manifester en abondance ; voyez ma disgrâce et vous conviendrez que toute consolation serait vaine, puisqu'on n'y saurait apporter de remède. La seule faveur que je vous demande, et vous devez et pouvez me l'accorder facilement, c'est de m'indiquer en quel lieu je pourrai passer ma vie sans crainte d'être trouvée par ceux qui me cherchent : malgré le grand amour que me portent mes parents et l'assurance d'être bien reçue d'eux, je suis si confuse à la seule pensée de paraître devant eux, d'une manière si peu conforme à leurs espérances, que je préfère me bannir pour jamais de leur vue, à l'idée de leur montrer un visage sur lequel ils ne

[1] Il y a dans l'espagnol : *de donde despeñar y despenar al amo.*

retrouveraient plus cette honnêteté qu'ils devaient attendre de moi.

En achevant ces mots, Dorothée se tut. Un vive rougeur colora ses joues, et laissa voir à découvert tout le désordre et la confusion qui agitaient son ame. Ses auditeurs éprouvaient autant de pitié que d'étonnement au récit de ses infortunes. Le curé aurait désiré la consoler sur-le-champ et lui offrir ses conseils, mais Cardenio prit le premier la parole : Hé quoi! dit-il, madame, vous êtes la belle Dorothée, fille unique du riche Clénardo? Dorothée fut très surprise d'entendre le nom de son père, et de voir le triste état de celui qui le prononçait, car on a vu dans quel misérable dénûment se trouvait Cardenio. Qui êtes-vous donc, mon frère, lui dit-elle, vous qui connaissez le nom de mon père; car, si j'ai bonne mémoire, je ne crois pas l'avoir nommé une seule fois pendant le récit que j'ai fait de ma disgrâce? Je suis, répondit-il, ce malheureux que, d'après votre récit, Lucinde a proclamé son époux, cet infortuné Cardenio que la conduite de celui qui causa vos malheurs a mis dans l'état où vous le voyez, brisé, nu, dénué de toute humaine consolation, et, ce qui est plus cruel encore privé de l'usage de sa raison, si ce n'est quand il plaît au ciel de m'accorder quelque intervalle lucide. C'est moi qui fus le témoin du parjure de don Fernand, et qui entendis ce *oui* fatal par lequel Lucinde l'accepta pour époux. Je n'eus pas le courage d'attendre ce qui résulterait de son évanouissement et de la découverte du papier trouvé dans son sein : mon ame ne put supporter tant d'assauts répétés; je perdis courage et quittai la maison, laissant à mon hôte une lettre, avec prière de la remettre dans les mains de Lucinde, et je m'acheminai vers ces montagnes, dans l'intention d'y terminer une vie qui, depuis cet instant, m'a toujours été odieuse. Mais la fortune s'est contentée de me priver de la raison, et n'a pas voulu mettre fin à mes jours, peut-être pour me réserver l'heureux hasard de vous rencontrer; car si, comme je n'en doute point, ce que vous nous avez raconté est vrai, il est possible encore

que le ciel réserve à nos malheurs une fin plus heureuse que nous ne l'avons cru. En admettant, en effet, que Lucinde ne peut appartenir à don Fernand, puisqu'elle est à moi, comme elle-même l'a déclaré, ni don Fernand s'unir à elle, puisqu'il vous a donné sa foi, nous pouvons espérer que le ciel nous rendra ce qui nous appartient, puisque tout existe encore et que rien n'a été détruit ou aliéné. Ainsi, puisqu'il se présente à nous une consolation qui n'est fondée ni sur de folles imaginations, ni sur des espérances trop éloignées, je vous supplie, madame, de changer de résolution, dans l'espoir d'une meilleure fortune, comme j'ai moi-même intention de le faire. Je vous jure, foi de chrétien et de chevalier, de ne vous point abandonner que je ne vous voie au pouvoir de don Fernand; et, dans le cas où je ne pourrai l'amener, par la raison, à reconnaître ce qu'il vous doit, de recourir au droit que me donne le titre de chevalier, de le défier en réparation de l'injure [1] qu'il vous a faite, sans faire mention de mon grief particulier, dont j'abandonne la vengeance au ciel, pour ne m'occuper ici-bas que de vos intérêts.

Dorothée, au comble de l'étonnement de tout ce que lui disait Cardenio, et ne sachant comment reconnaître de telles offres de service, voulait se précipiter à ses pieds [2], mais il ne le voulut pas permettre; le curé répondit pour tous deux, loua les bonnes intentions de Cardenio, et fit si bien, par ses conseils et par ses prières, qu'il leur persuada de le suivre dans son village, où ils pourraient se procurer tout ce qui leur manquait, et aviser aux moyens de retrouver don Fernand, de reconduire Dorothée chez ses parents, ou de faire ce qui leur paraîtrait le plus convenable. Dorothée et Cardenio remercièrent le curé, et acceptèrent ses offres obligeantes. Le barbier, qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, attentif à tout ce qui se passait, se mêla alors à la conversation, et, avec non moins de bonne volonté que le curé, s'offrit de les servir en

[1] *En razon de la sinrazon*. Toujours des jeux de mots.
[2] *Para besarselos*.

tout ce qui dépendrait de lui. Il raconta brièvement la cause qui les avait amenés dans ces montagnes, l'étrange folie de Don Quijote, et comment ils attendaient là son écuyer qui était allé à sa recherche. Cardenio se ressouvint alors, comme d'un songe, de la querelle qu'il avait eue avec Don Quijote, et la raconta aux autres; mais il ne put jamais se rappeler la cause de la dispute.

En ce moment, ils entendirent une voix qu'ils reconnurent pour être celle de Sancho, qui, ne les ayant pas trouvés au rendez-vous, ne cessait de les appeler. Ils allèrent au-devant de lui, et lui demandèrent des nouvelles de Don Quijote. Il répondit qu'il l'avait trouvé nu en chemise, maigre, pâle, à demi mort de faim, et soupirant pour sa dame Dulcinée; et que, quoiqu'il lui eût dit qu'elle lui commandait de quitter ces lieux, et de venir la trouver au Toboso où elle l'attendait, il lui avait répondu qu'il était déterminé à ne point paraître devant sa beauté avant d'avoir fait quelque grande action qui pût lui mériter sa grâce. Si cela dure, il court risque ne n'être jamais empereur, comme il y est obligé, ni même archevêque, qui est le moins qu'il puisse prétendre; ainsi, voyez ce qu'il est convenable de faire pour le tirer de là. Le curé lui répondit de ne se pas mettre en peine, qu'ils le feraient bien sortir de la montagne malgré lui. Il communiqua alors à Dorothée et à Cardenio ce qu'il avait imaginé pour guérir Don Quijote, ou, tout au moins, pour le ramener dans sa maison. Dorothée repartit qu'elle ferait la demoiselle affligée beaucoup mieux que le barbier, d'autant plus qu'elle avait avec elle des habits pour la représenter au naturel; qu'ils s'en reposassent sur elle du soin de remplir son personnage de manière à amener le succès de leurs desseins, parcequ'elle avait lu beaucoup de livres de chevalerie, et connaissait bien le style des demoiselles affligées quand elles requéraient un don des chevaliers errants. Il ne faut donc plus, dit le curé, que se mettre promptement à l'œuvre. Sans doute la fortune se déclare en ma faveur, puisqu'elle a commencé, seigneurs, et d'une manière si imprévue à vous pré-

senter quelque soulagement, et qu'elle nous facilite, à nous, l'exécution de notre entreprise. Aussitôt Dorothée tira de sa taie d'oreiller une jupe de riche toile, une mantille verte; dans une boîte, elle prit un collier et d'autres joyaux dont elle se para dans un moment, de manière qu'elle paraissait une grande et riche dame. Elle leur dit qu'elle avait apporté ces objets et d'autres encore de sa maison, pour s'en servir si l'occasion se présentait; mais que, jusqu'alors, il ne s'en était offert aucune. Sa grâce, sa gentillesse et sa beauté charmèrent tous les assistants, et leur confirmèrent que don Fernand était homme de peu de jugement, puisqu'il avait pu dédaigner une si rare beauté. Mais celui qui témoigna le plus d'admiration fut Sancho; il lui semblait, et avec raison, n'avoir, de sa vie, vu une aussi belle personne. Aussi demanda-t-il avec empressement au curé quelle était cette dame si belle, et ce qu'elle venait chercher dans ces déserts. Cette belle dame, frère Sancho, lui répondit le curé, n'est rien moins que l'héritière en ligne directe et masculine du grand royaume de Micomicon. Elle vient à la recherche de votre maître, pour lui requérir un don, qui est de la venger d'un tort que lui a fait un méchant géant. La réputation de bon chevalier dont jouit Don Quijote par toute la Guinée, a déterminé cette princesse à se mettre à sa recherche. Heureuse recherche! heureuse découverte! s'écria Sancho, surtout si mon maître est assez heureux pour venger cette injure et redresser ce tort, en tuant ce traître de géant. Il le tuera certainement, s'il le rencontre, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car, contre les fantômes, mon maître est sans pouvoir. Mais, seigneur licencié, je veux avant tout vous supplier d'une chose, et c'est de peur qu'il ne lui prenne fantaisie de se faire archevêque, de lui conseiller de se marier sur-le-champ avec la princesse : par ce moyen, il sera dans l'impossibilité de recevoir les ordres sacrés, parviendra facilement à se faire empereur, et moi, à la fin de tous mes desirs. J'ai bien réfléchi là-dessus, et je trouve, pour moi, qu'il ne me convient pas que mon maître soit archevêque, attendu que je suis un sujet inu-

tile à l'Église, étant marié; de penser que j'aille maintenant courir après des dispenses pour pouvoir occuper des bénéfices, ayant, comme j'ai, femme et enfants, ce serait à n'en jamais finir. Ainsi, seigneur, l'essentiel est que mon maître se marie promptement avec cette dame que je ne nomme point par son nom, parceque je ne le sais pas encore. Elle s'appelle, dit le curé, la princesse Micomicona; car son royaume ayant nom Micomicon, il est clair qu'elle doit s'appeler ainsi. Il n'y a pas de doute, répliqua Sancho; j'ai vu beaucoup de gens prendre pour nom et surnom celui du lieu de leur naissance, comme Pédro d'Alcala, Juan de Ubéda, Diégo de Valladolid : c'est la même chose en Guinée, et les reines doivent y prendre le nom de leur royaume. Je le pense comme vous, dit le curé. Quant au mariage de votre maître, je m'y emploierai de tout mon pouvoir. Sancho fut aussi content de cette promesse que le curé surpris de sa simplicité, et de voir à quel point il s'était pénétré des mêmes rêveries que son maître, qu'il se persuadait devoir, sans aucun doute, devenir un jour empereur.

Pendant cette conversation, Dorothée était déja montée sur la mule du curé. Le barbier avait placé la fausse barbe de queue de bœuf. Ils dirent à Sancho de les conduire au lieu où était Don Quijote, et lui recommandèrent surtout de ne pas dire qu'il connaissait le barbier et le licencié, car, de ce seul point dépendait la possibilité que Don Quijote devînt empereur. Le curé et Cardenio ne voulurent même point aller avec les autres, de peur que Don Quijote ne se rappelât la querelle qu'il avait eue avec ce dernier, et parceque la présence de l'autre n'était pas encore nécessaire. Ils laissèrent donc aller leurs amis devant, et les suivirent doucement à pied. Le curé n'oublia point de répéter à Dorothée les instructions qu'il lui avait données; mais elle répondit qu'ils ne se missent pas en peine, que tout se passerait, de point en point, comme l'enseignent et le décrivent les livres de chevalerie.

Ils avaient fait à peu près trois quarts de lieue, quand ils aperçurent, au milieu des rochers, Don Quijote déja vêtu, mais

non encore armé. A sa vue, Dorothée, avertie par Sancho, donna du fouet à son pâlefroi, suivie de son écuyer, le barbier à la longue barbe. Arrivée près du chevalier, l'écuyer descendit de sa mule et s'avança pour prendre Dorothée entre ses bras; elle mit pied à terre avec grâce et courut aussitôt se jeter aux genoux de Don Quijote; malgré ses efforts pour la faire relever, elle resta dans cette posture et lui parla en ces termes : Je ne me relèverai pas d'ici, valeureux et invincible chevalier, que votre courtoisie ne m'ait octroyé un don qui exhaussera votre personne en honneur et renommée, et tournera à l'avantage de la plus outragée et la plus inconsolable demoiselle que le soleil ait jamais éclairée; si votre valeur et la force de votre bras répondent à l'éclat de votre immortelle renommée, vous êtes obligé de protéger une infortunée qui vient de contrées si lointaines, attirée par le bruit de votre nom fameux, vous demander le remède à ses maux. Je ne vous répondrai pas une seule parole, belle dame, dit Don Quijote, et je n'écouterai rien de plus de votre requête, que vous ne vous soyez relevée. Seigneur, reprit la belle affligée, je ne me lèverai point que votre courtoisie ne m'ait d'abord accordé le don que je requiers. Je vous l'octroie et concède, répondit Don Quijote, pourvu qu'il ne m'oblige à rien de contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, et de celle qui tient dans ses mains la clef de mon cœur et de ma liberté. Non, mon bon seigneur, répliqua la belle affligée, il ne peut porter préjudice à ceux dont vous parlez. Sancho, s'approchant alors de Don Quijote, lui dit à l'oreille : Vous pouvez facilement, seigneur, lui accorder ce qu'elle vous demande : ce n'est qu'une bagatelle. Il ne s'agit que d'assommer un vilain géant, et celle qui vous en prie est la princesse Micomicona, reine du grand royaume de Micomicon, en Éthiopie. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit Don Quijote, je ferai mon devoir et ce que me dicte ma conscience, conformément à ma profession. Et, se tournant vers la demoiselle : Que votre grande beauté se lève, dit-il, je lui octroie le don qu'elle me voudra demander. Ce que je demande, dit la demoiselle, est

que votre magnanime personné s'en vienne incontinent avec moi où je la conduirai, et qu'elle me promette de ne s'engager dans aucune autre aventure, de n'écouter aucune requête, jusqu'à ce qu'elle m'ait vengée du traître qui, contre tout droit divin et humain, s'est emparé de mes états. Je vous l'octroie à ces conditions, répondit Don Quijote : ainsi, madame, vous pouvez, dès ce moment, bannir la mélancolie qui vous accable, et donner à vos espérances perdues un nouvel aliment et de nouvelles forces; avec l'aide de Dieu et de mon bras, vous vous verrez bientôt rétablie dans votre royaume, et de nouveau assise sur le trône de votre ancien et puissant État, en dépit des félons qui voudraient s'y opposer. La main à l'œuvre donc, on dit communément que le péril est dans la demeure. La belle affligée fit tous ses efforts pour baiser les mains de Don Quijote; mais toujours galant et courtois chevalier, il ne le voulut pas permettre, la fit relever et l'embrassa avec grâce et affabilité. Il ordonna à Sancho d'examiner les sangles de Rossinante, et de l'armer lui-même sur-le-champ. Sancho décrocha les armes, pendues à un arbre comme en trophée, visita les sangles du cheval, arma dans un instant son maître, et celui-ci se voyant équipé : Sortons d'ici, dit-il, au nom de Dieu, et allons secourir cette grande princesse. Le barbier était resté à genoux, se donnant bien garde de rire et de laisser tomber sa barbe, dont la chute aurait peut-être empêché la réussite de leur louable entreprise; mais, voyant le don octroyé, et la promptitude avec laquelle Don Quijote se disposait à l'accomplir, il se leva, prit l'autre main de sa maîtresse, laissée libre par Don Quijote, et à eux deux ils la mirent sur sa mule. Le chevalier sauta alors sur Rossinante, le barbier s'accommoda sur sa monture, et Sancho resta à pied, non sans se rappeler avec douleur la perte de son roussin, qui lui faisait tant de faute en ce moment; mais il se consolait facilement de tout en pensant que son maître était en bon chemin pour devenir empereur, car il ne faisait aucun doute qu'il ne dût se marier avec la princesse, et être au moins roi de Micomicon. Une seule chose le chagrinait, c'était de

penser que ce royaume était au pays des nègres, et que, par conséquent, les vassaux qu'on lui donnerait seraient tous noirs. Mais il y trouva bientôt un bon remède dans son imagination. Que m'importe, se dit-il à lui-même, que mes vassaux soient nègres? je n'aurai qu'à les faire charger et conduire en Espagne, où je les pourrai vendre. On me les payera comptant, et avec cet argent, je pourrai acheter un titre, un office, qui me fera vivre à l'aise le reste de mes jours. Endormez-vous donc et n'ayez pas assez d'esprit et d'habileté pour disposer les choses [1], et vendre trente ou dix mille vassaux en moins d'un tour de main [2]? Par Dieu, je les ferai voler grands ou petits, ou comme je pourrai, et, quelque noirs qu'ils soient, je les ferai devenir blancs ou jaunes. Approchez-vous que je me tette le doigt [3]. Ces pensées l'occupaient si agréablement, qu'il ne songeait pas au déplaisir de cheminer à pied. Cardenio et le curé, cachés dans les halliers, ne perdaient rien de ce qui se passait ; mais ils ne savaient comment s'y prendre pour les rejoindre. Cependant, le curé, qui était fort inventif, imagina un moyen pour y parvenir : ce fut de couper promptement la barbe à Cardenio, avec des ciseaux qu'il avait dans un étui ; puis il le revêtit d'une petite capote grise qu'il portait, lui donna son manteau noir, et, demeura lui-même en chausses et en pourpoint. Cardenio fut tellement changé par cette métamorphose, que lui-même ne se fût pas reconnu s'il se fût regardé dans un miroir. Cela fait, malgré l'avance qu'avaient prise les autres pendant cette toilette, ils arrivèrent facilement les premiers au grand chemin, parceque les broussailles et les mauvais passages empêchaient les cavaliers d'avancer aussi promptement que les gens de pied. En effet, au sortir de la montagne, ils s'établirent dans la plaine, et lorsque Don Quijote et ses compa-

[1] Il y a dans l'espagnol : *No sino dormios, y no tengais ingenio ni habilidad para disponer de las cosas, y para vender*, etc.

[2] *En dacame esas pajas.*

[3] *Que me mamo el dedo* : Expression proverbiale qui n'appartient qu'à la langue espagnole. C'est à peu près comme si l'on disait : Vous verrez si je suis manchot, si je me mouche du pied, etc.

gnons parurent, peu de temps après, le curé se mit à le considérer, faisant bien entendre par ses signes qu'il le reconnaissait. Après l'avoir ainsi contemplé quelque temps, il courut à lui, les bras ouverts, disant à haute voix : Soyez le bien trouvé, miroir de la chevalerie, mon bon compatriote Don Quijote de la Manche, la fleur et l'élite de la gentillesse, le rempart et la consolation des affligés, la quintessence des chevaliers errants. En disant ces mots, il embrassait le genou gauche de Don Quijote, qui, tout étonné des actions et des paroles de cet homme, se mit à son tour à le considérer avec attention, et le reconnut enfin, fort surpris de le rencontrer en ce lieu; il fit tous ses efforts pour mettre pied à terre; mais le curé s'y opposa; laissez-moi, disait Don Quijote, laissez-moi descendre, seigneur licencié; il n'est pas convenable que je sois à cheval, et qu'une aussi respectable personne que votre seigneurie soit à pied. Je n'y consentirai nullement, dit le curé : que votre grandeur reste à cheval, puisque c'est à cheval que vous mettez à fin les plus périlleuses aventures qui se soient vues de notre âge; pour moi, quoique je sois prêtre indigne, il me suffira de monter en croupe derrière un de ces seigneurs qui vous accompagnent, s'ils l'ont pour agréable, et je me croirai monté sur Pégase, ou sur le zèbre ou l'alfana[1] que montait le fameux Maure Muzaraque, lequel est encore à présent enchanté dans la grande côte de Zulema, non loin de la grande Compluto. Je n'y faisais point attention, seigneur licencié, répondit Don Quijote; je sais que, pour l'amour de moi, madame la princesse ordonnera à son écuyer de vous céder la selle de sa mule, et qu'il s'accommodera de la croupe, si elle y porte. Oui, elle y porte à ce que je crois, répondit la princesse; et il ne

[1] Nous avons déjà dit que, par *alfana*, on entendait une cavale ou jument d'immense stature dont se servaient les géants ou chevaliers errants. Le zèbre (*la zebra*) est ce joli animal, rayé de blanc et de noir, ou de brun, que l'on voit dans nos ménageries. Il paraît que ce quadrupède fut connu en Espagne dès les temps les plus reculés, puisque dans la Galice, est une montagne appelée de son nom *Cebrero*. On croit également certain que la chair de cet animal se servait autrefois sur les tables.

sera pas nécessaire de prescrire son devoir à mon écuyer ; il est trop courtois pour souffrir qu'un ecclésiastique aille à pied pouvant être à cheval. Sans doute, répondit le barbier; et mettant pied à terre, il invita le curé à occuper la selle, ce qu'il fit sans se faire beaucoup prier. Malheureusement lorsque le barbier sauta sur la croupe, la mule, qui était de louage, c'est assez dire qu'elle était mauvaise, leva le derrière, et fit deux ruades en l'air, qui, si elles l'eussent atteint à la tête ou à la poitrine, lui eussent fait donner au diable la recherche de Don Quijote. Il fut toutefois ébranlé de sorte qu'il tomba sans faire attention à sa barbe qui se détacha. Se voyant ainsi le visage à découvert, il ne trouva rien de mieux à faire que de se couvrir la figure avec ses deux mains, en criant qu'il avait toutes les dents brisées. Don Quijote voyant, loin du visage de l'écuyer, ce gros paquet de barbe, sans mâchoires et sans être souillé de sang, s'écria : Vive Dieu ! voici un grand miracle, sa barbe s'est détachée et abattue comme si on l'eût décollée. Le curé, voyant sa ruse en danger d'être découverte, ramassa promptement cette barbe, s'approcha de maître Nicolas qui gisait par terre, se plaignant toujours, lui prit la tête qu'il appuya contre sa poitrine, et lui remit subitement sa barbe, marmottant quelques paroles qu'il dit être un charme propre à rattacher les barbes, comme ils l'allaient voir. Quand elle fut solidement fixée, il se recula, et l'écuyer parut aussi sain, aussi barbu qu'auparavant; Don Quijote s'en émerveilla grandement, et pria le curé de lui apprendre ce charme quand il en aurait le loisir, ne doutant pas que sa vertu ne s'étendît plus loin qu'à rattacher des barbes, puisqu'il était évident que, là où la barbe avait été arrachée, la chair devait être offensée, et que, puisqu'on la voyait saine et guérie, ce charme devait avoir de plus grandes vertus. Il est vrai, répondit le curé, et il promit à Don Quijote de le lui apprendre à la première occasion. On convint que le curé monterait en ce moment, et que tous trois auraient alternativement leur tour jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'hôtellerie qui était à deux lieues de là.

Ainsi disposés, trois à cheval, Don Quijote, la princesse et le curé, et trois à pied, Cardenio, le barbier et Sancho, Don Quijote dit à la princesse : Que votre grandeur, madame, nous guide par où il lui plaira. Avant qu'elle répondît, le licencié lui dit : Vers quel royaume veut nous conduire votre seigneurie : serait-ce, par aventure, vers celui de Micomicon? Cela doit être, ou je ne me connais pas en royaumes. Dorothée, qui avait de l'esprit, connut bien qu'il fallait répondre affirmativement. En effet, dit-elle, mon chemin est vers ce royaume. Cela étant, dit le curé, il est nécessaire que nous passions par le milieu de mon village, et de là vous prendrez la route de Carthagène, où vous pourrez vous embarquer à la bonne aventure. Si le vent est propice, la mer calme et sans bourrasque, en un peu moins de neuf ans vous pourrez arriver en vue du grand lac Méona, je veux dire Méotides, qui est à un peu plus de cent journées de votre royaume. Vous vous trompez, seigneur, répondit-elle, il n'y a pas deux ans que j'en suis partie, et pourtant je n'ai point eu de beau temps; pourtant j'ai eu le bonheur d'arriver et de voir celui que je desirais tant, le seigneur Don Quijote de la Manche, dont la renommée parvint à mes oreilles aussitôt que j'eus mis le pied en Espagne; elle m'encouragea à le chercher pour me recommander à sa courtoisie, et confier ma juste cause à la valeur de son invincible bras. C'est assez, repartit Don Quijote; cessez de me louer : je suis ennemi de toute espèce d'adulation, et, quoiqu'il n'y ait point ici de flatterie, mes oreilles sont offensées de semblables discours. Tout ce que je puis vous dire, madame, vaillant ou non, c'est que la valeur que j'aurai ou n'aurai pas sera employée pour votre service, jusqu'à y perdre la vie. Remettant donc cela au temps qui lui sera propre, je prierai le seigneur licencié de m'apprendre ce qui l'a conduit dans ces lieux, seul, sans aucun valet, et vêtu tellement à la légère que j'en suis tout surpris. Pour vous répondre en peu de mots, dit le curé, vous saurez que maître Nicolas, notre ami, notre barbier, et moi, nous allions à Séville pour recouvrer certain argent

qu'un mien parent, qui depuis plusieurs années est passé dans les Indes, m'avait envoyé; la somme n'était pas si petite qu'elle ne s'élevât à soixante mille pièces. En passant hier par cet endroit-ci, nous fûmes assaillis par quatre voleurs qui nous prirent tout, jusqu'à nos barbes qu'ils nous coupèrent : de telle sorte que le barbier est obligé d'en porter une postiche, et le jeune homme que vous voyez ici, ajouta-t-il, en montrant Cardenio, ils le mirent presque tout nu [1]: Ce qu'il y a de bon, c'est que le bruit court, dans ces environs, que ceux qui nous ont volés sont certains forçats que l'ont dit avoir été délivrés, presque dans ce même lieu, par un homme si vaillant, qu'en dépit du commissaire et des gardes il les a tous mis en liberté. Sans aucun doute, cet homme n'était pas dans son bon sens, ou bien il est aussi scélérat qu'eux : un homme sans ame et sans conscienee, puisqu'il a voulu lâcher le loup parmi les brebis, le renard au milieu des poules, la mouche dans le miel; il a voulu frauder la justice, agir contre son roi, son seigneur naturel, car il a transgressé ses justes mandements; il a voulu enlever [2] aux galères le travail des condamnés, porter le trouble dans la sainte hermandad, qui, depuis nombre d'années, jouissait du repos; enfin, il a commis une action à perdre son ame, sans profit pour son corps. Sancho avait raconté au barbier et au curé l'aventure des galériens que son maître avait mise à fin avec tant de gloire. C'était pour cela que le curé insistait si fortement sur ce point, afin de voir ce que ferait ou dirait Don Quijote. Celui-ci changeait de couleur à chaque parole, et n'osait s'avouer pour le libérateur de ces honnêtes gens. Ce furent, ajouta le curé, ces galériens qui nous dépouillèrent. Dieu fasse miséricorde à celui qui n'a pas permis qu'ils fussent conduits au supplice qu'ils avaient mérité.

[1] *Le pusieron como de nuevo.*
[2] *Quitar sus pies á las galeras*, ôter aux galères leurs pieds.

CHAPITRE XXX.

Prudence de la belle Dorothée, et autres choses aussi intéressantes que divertissantes.

Le curé n'eut pas sitôt achevé de parler que Sancho lui dit : Par ma foi, seigneur licencié, l'auteur de cet exploit fut mon maître : ce n'est pas que je ne l'aie averti auparavant de prendre bien garde à ce qu'il allait faire, et que c'était un péché de mettre en liberté ces gens-là, qui tous étaient de méchants garnements. Sot que tu es, repartit Don Quijote, il n'appartient pas aux chevaliers errants de vérifier si les affligés, les opprimés et les captifs qu'ils rencontrent par les chemins sont ainsi traités et souffrent pour leurs fautes ou pour leurs bonnes actions : il leur appartient seulement de venir à leur aide comme nécessiteux, sans considérer leurs méfaits, mais leurs peines. Je rencontre enchaînés, comme les grains d'un rosaire, des gens tristes et misérables, je fais pour eux ce que ma religion me commande, peu m'importe le reste. Celui qui trouve cette action mauvaise, sauf le saint caractère du seigneur licencié et son honorable personne, je dis qu'il ne s'entend guère en matière de chevalerie, et qu'il en a menti comme un fils de p..... et comme un mal appris, ce que je lui ferai connaître plus au long avec mon épée. En disant ces mots, il s'affermit sur ses étriers, enfonçant son morion, attendu que le bassin du barbier, qui à ses yeux était l'armet de Mambrin, ayant été tout bosselé par les forçats, il l'avait pendu à l'arçon de sa selle, pour le faire raccommoder. Dorothée, aussi gaie que spirituelle, et bien instruite déjà du dérangement d'esprit de Don Quijote, dont tout le monde se moquait, excepté Sancho, ne voulut pas être la dernière à s'en amuser. Voyant donc sa grande colère : Seigneur chevalier, lui dit-elle, veuillez rappeler à votre mémoire le don que vous m'avez octroyé; pour y rester fidèle, il ne vous est permis d'entreprendre aucune autre aventure, quelque urgente qu'elle soit. Apaisez-vous donc; si le seigneur licencié

eût su que c'était par ce bras invincible que les forçats avaient été délivrés, il eût fait trois points d'aiguille à sa bouche, il se fût mordu trois fois la langue avant que de dire une seule parole qui eût pu vous déplaire. Je le jure, dit le curé ; je me fusse plutôt arraché une moustache. Je me tairai, madame, répondit Don Quijote, je réprimerai la juste colère qui déja s'était emparée de moi, et me tiendrai paisible et tranquille jusqu'à ce que j'aie satisfait au don que je vous ai accordé. Mais en récompense de ma soumission, je vous supplie de m'apprendre, si vous n'y trouvez pas à redire, quel est le sujet de votre affliction ; le nom, la qualité, et le nombre des personnes de qui je dois tirer une légitime, suffisante et entière vengeance. Je le ferai volontiers, répondit Dorothée, s'il ne vous ennuie pas d'entendre le récit de malheurs et de tristes aventures. — Non, madame, je n'en serai nullement ennuyé. Prêtez-moi donc toute votre attention, repartit la belle affligée. A ces mots, le barbier et Cardenio se placèrent à ses côtés, curieux d'entendre comment elle se tirerait de son histoire supposée. Sancho les imita, car il n'était pas moins abusé que son maître sur le compte de Dorothée. Pour elle, après s'être mise à son aise sur la selle, avoir toussé, et fait tous les préliminaires d'usage, elle commença à parler en ces termes :

Vous saurez d'abord, seigneurs, que l'on m'appelle... En cet endroit, elle s'arrêta un instant, parcequ'elle ne se rappelait plus le nom que lui avait donné le curé. Mais ce dernier, remarquant la cause de son embarras, vint bientôt à son aide. Ce n'est pas merveille, dit-il, madame, que votre grandeur se trouble et s'embarrasse dans le récit de ses malheurs : ils sont quelquefois tels qu'ils font perdre la mémoire à ceux qui en sont accablés, au point d'oublier leur propre nom ; c'est ce qui arrive à votre seigneurie, qui, dans ce moment, ne se rappelle pas qu'elle se nomme la princesse Micomicona, légitime héritière du grand royaume de Micomicon. Avec cette remarque, vous pourrez maintenant rappeler facilement à votre esprit le douloureux souvenir de vos infortunes. Vous avez bien raison,

dit-elle, et je ne pense pas qu'à présent il me soit besoin d'aucun secours; j'espère mener à bon port le récit fidèle de ma déplorable histoire. Vous saurez donc que le roi mon père, qui se nommait Tinacrio le Savant, fut très versé dans ce qu'on appelle l'art magique, et connut par sa science que ma mère, la reine Xaramilla, devait mourir avant lui; qu'il la suivrait de près, et qu'ainsi je demeurerais orpheline de père et de mère. Il disait que cela l'affligeait moins que la pénible certitude où il était qu'un démesuré géant, souverain d'une grande île voisine de notre royaume, et nommé Pandafilando aux yeux louches (c'est une chose avérée que, quoique ses yeux soient droits dans leurs orbites, il regarde toujours de travers, comme s'il était bigle, et cela par malice et pour effrayer); mon père, dis-je, savait que ce géant, me voyant orpheline, devait envahir mes États avec de nombreuses troupes, et s'en emparer en totalité, sans me laisser un méchant village pour m'y retirer; cependant je pouvais éviter cette ruine si je voulais consentir à l'épouser; mais, autant qu'il en pouvait juger, mon père ne pensait pas que j'acceptasse un mariage aussi inégal: en cela, il prévoyait la pure vérité, car jamais il ne m'est venu dans la pensée d'épouser ce géant, ni aucun autre, quelque grand et démesuré qu'il pût être. Mon père me conseilla, lorsque après sa mort je verrais Pandafilando entrer dans mes États, de ne point m'amuser à me mettre en défense, ce qui serait tout perdre, et de lui laisser librement le royaume. C'était le seul moyen d'éviter la mort et l'entière destruction de mes bons et loyaux sujets, car il serait impossible de résister à la force endiablée de ce géant; que j'eusse incontinent à me mettre en route pour les Espagnes, avec quelques-uns des miens, et que là je trouverais le remède à mes maux, dans la rencontre d'un chevelier errant dont la renommée serait en ce temps-là répandue par tout le royaume; il devait s'appeler, si j'ai bonne mémoire, Don Azote ou Don Gigote. Dites Don Quijote, madame, interrompit Sancho Pança, ou, sous un autre nom, le chevalier de la Triste Figure. C'est la vérité, reprit Dorothée. Il me dit encore que ce

chevalier devait être de haute stature, maigre de visage, et que, sur le côté, au-dessous de l'épaule gauche, ou tout auprès, il aurait un signe gris recouvert de poils semblables à des crins. Don Quijote, entendant ces mots, dit à son écuyer : Viens ici, Sancho, mon fils, aide-moi à me déshabiller : je veux voir si je suis le chevalier prédit par ce sage roi. Pourquoi donc votre seigneurie veut-elle se déshabiller? demanda Dorothée.—Pour voir si j'ai ce signe dont a fait mention votre père. Il n'est pas nécessaire d'ôter vos habits, dit Sancho; je sais que vous avez au milieu de l'épine du dos un signe de cette espèce, qui est indice d'un homme vigoureux. Cela suffit, dit Dorothée, entre amis on ne doit pas regarder à peu de chose : que ce signe soit à l'épaule ou sur l'épine du dos, peu importe; il suffit qu'il y en ait un; qu'il soit où il voudra, c'est toujours la même chair. Sans contredit, mon père a fort bien rencontré dans toutes ses prédictions, et moi j'ai rencontré comme lui, en me recommandant au seigneur Don Quijote, qui est bien celui qui me fut annoncé : car les signes de la figure s'accordent parfaitement ainsi que la bonne renommée qu'a acquise ce chevalier, non-seulement en Espagne, mais dans toute la Manche. En effet, à peine débarquée à Ossuna, j'entendis raconter de lui de tels exploits que le cœur me dit aussitôt qu'il était celui que je venais chercher. Comment votre seigneurie a-t-elle pu débarquer à Ossuna? demanda Don Quijote; cette ville n'est point un port de mer. Avant que Dorothée pût répondre, le curé prit la parole et dit : La princesse veut dire qu'après être débarquée à Malaga, la première ville où elle entendit parler de vous fut Ossuna. C'est ce que j'ai voulu dire, reprit Dorothée. C'est aussi la vérité, ajouta le curé : que votre majesté daigne poursuivre. Je n'ai rien à ajouter, dit Dorothée, sinon que j'ai été assez heureuse pour rencontrer le seigneur Don Quijote, et que déja je me regarde comme reine et souveraine de tous mes États; puisque, par sa courtoisie et sa magnanimité, il m'a promis le don de m'accompagner partout où je le mènerai, ce ne sera pas ailleurs que devant Pandafilando aux yeux louches, afin qu'il le

tue et me rende ensuite ce qui me fut usurpé contre toute justice. Tout cela doit s'accomplir à souhait [1], puisque ainsi l'a prédit mon bon père, Tinacrio le Savant. De plus, il a ajouté et écrit en lettres chaldéennes ou grecques, que je ne sais pas lire, que, si le chevalier en question, après avoir coupé la gorge au géant, desire se marier avec moi, je dois aussitôt, et sans réplique, m'offrir à lui pour sa légitime épouse, et le mettre en possession de mon royaume et de ma personne. Ami Sancho, que t'en semble? dit à ces mots Don Quijote. N'entends-tu pas ce que l'on propose? et ne te l'ai-je pas bien dit? Vois si nous n'avons pas déja un royaume à commander, une reine à épouser. Oui, je le jure, dit Sancho, que fils de p..... soit celui qui ne se mariera point après avoir ouvert le gosier au seigneur Pandahilado. Vous semble-t-il que la reine soit laide? Puissent les puces de mon lit lui ressembler! En même temps, il fit deux sauts en l'air, avec démonstration d'une grande joie; puis, tout aussitôt il courut saisir les rênes de la mule de Dorothée, la fit arrêter, et se mit à genoux devant elle, la suppliant de permettre qu'il lui baisât les mains, en signe qu'il la reconnaissait pour sa reine et maîtresse. Était-il un des assistants qui pût s'empêcher de rire en voyant la folie du maître et la simplicité du valet? Dorothée lui donna ses mains, lui promettant de le faire grand seigneur dans son royaume, quand la faveur du ciel lui permettrait de le recouvrer. Sancho l'en remercia avec de telles paroles qu'il renouvela les ris de tous. Voila, seigneurs, poursuivit Dorothée, toute mon histoire. Il me reste seulement à vous dire que, de la nombreuse suite avec laquelle j'étais sortie de mon royaume, il ne m'est demeuré que ce bon écuyer barbu; tous les autres se sont noyés dans une tempête que nous avons essuyée à la vue du port. Lui et moi nous nous sauvâmes et abordâmes à terre sur deux planches, comme par miracle; vous avez pu le remarquer, en effet, tout est merveille et mystère dans ma vie. Si mon récit vous a semblé prolixe ou mal ordonné, attribuez-en la cause à ce qu'a dit au commencement le

[1] *A pedir de boca.*

seigneur licencié, les peines excessives et continuelles détruisent la mémoire qui les subit. Je ne la perdrai point, moi, haute et valeureuse dame, dit Don Quijote, par les peines que j'endurerai à votre service, quelque grandes et inouïes qu'elles puissent être. Je confirme de nouveau le don que je vous ai octroyé, et je jure d'aller avec vous au bout du monde, jusqu'à ce que je me voie aux prises avec votre fier ennemi, dont j'espère, par l'aide de Dieu et de mon bras, abattre la tête superbe avec mon épée (que je ne dirai pas bonne, grâces à Ginès de Pasamonte qui m'a enlevé la mienne). Il dit ces derniers mots entre ses dents, et ajouta : Après lui avoir coupé la tête, et vous avoir mise en paisible possession de vos États, vous serez libre, madame, de disposer de votre personne selon votre volonté : car, tant que j'aurai la mémoire occupée, la volonté captive et l'entendement perdu pour celle... Je n'en dis pas davantage; il n'est pas possible que j'aie même la pensée de me marier, fût-ce avec l'oiseau Phénix. Ces derniers mots, au sujet du mariage, parurent si déplacés à Sancho, qu'il s'écria : Mort de ma vie! seigneur Don Quijote, je jure que le jugement de votre seigneurie n'est pas sain. Comment est-il possible que vous hésitiez un seul instant à épouser une aussi grande princesse? Pensez-vous que la fortune ait à tout bout de champ à vous offrir une aventure comme celle qui se présente? Madame Dulcinée est-elle plus belle, par hasard? Non, certes, pas la moitié autant : je dirai même qu'elle ne s'élève pas jusqu'à la chaussure de celle qui est devant vous. Aussi, à la malheure, obtiendrai-je le comté que j'espère, si vous allez chercher des friandises dans la mer. Au nom du diable, mariez-vous, mariez-vous promptement, et prenez ce royaume qui vous vient entre les mains de *vobis vobis;* puis, quand vous serez roi, faites-moi marquis ou sénéchal[1], et que le diable emporte le tout. Don Quijote, entendant proférer de tels blasphèmes contre sa dame Dulcinée, ne put le souffrir. Haussant sa lance, sans dire une

1 *Adelantado.*

parole à Sancho, sans autre forme de procès[1], il lui en asséna deux si grands coups qu'il le renversa par terre, et, sans l'intervention de Dorothée, qui le supplia de ne plus frapper, il lui eût sans doute ôté la vie. Pensez-vous, lui dit-il au bout d'un moment, méchant vilain, que je sois toujours disposé à endurer vos insolences, et que tout doive être faute de votre part et pardon de la mienne? Ne le croyez pas, traître excommunié; car sans doute vous l'êtes, puisque vous osez exercer votre langue contre la sans pareille Dulcinée. Ne savez-vous pas, gueux, faquin, bélître, que, si ce n'était la valeur qu'elle communique à mon bras, je n'aurais pas le courage de tuer une puce? Dites, maraud à la langue de vipère, qui pensez-vous qui ait conquis ce royaume, coupé la tête à ce géant, et vous ait fait marquis (car je regarde tout cela comme fait et passé en jugement), si ce n'est la valeur de Dulcinée, prenant mon bras pour l'instrument de ses exploits? Elle combat en moi, triomphe en moi, et moi je vis et respire en elle; je tiens d'elle l'être et la vie. O méchant! voyez votre ingratitude, maintenant que vous êtes élevé de la poussière de la terre au rang de seigneur titré! Vous répondez à un si grand bienfait en disant du mal de qui vous l'a fait. Sancho n'était pas en si mauvais état qu'il n'entendît très bien tout ce que disait son maître. Il se releva promptement, et courut se placer derrière le palefroi de Dorothée; de là s'adressant à son maître : Dites-moi, seigneur, si vous êtes déterminé à ne point vous marier avec cette grande princesse, il sera clair alors que le royaume ne vous appartiendra pas, et, s'il ne vous appartient pas, quelle récompense pouvez-vous me donner? C'est là ce dont je me plains. Mariez-vous une bonne fois pour toutes avec cette reine, maintenant que nous la tenons ici comme tombée du ciel, et vous pourrez ensuite retourner à madame Dulcinée : il doit avoir existé dans le monde des rois qui avaient des maîtresses. Quant à la beauté, je ne m'en mêle point, et, en vérité, s'il faut le dire, elles me semblent bien toutes les deux, quoique je n'aie jamais vu ma-

[1] *Sin decirle esta boca es mia.*

dame Dulcinée. Comment, traître! blasphémateur! tu ne l'as jamais vue? dit Don Quijote; ne viens-tu pas, tout à l'heure, de m'apporter un message de sa part? Je veux dire que je ne l'ai pas vue assez longtemps, repartit Sancho, pour avoir observé de point en point ses perfections et sa beauté; mais, en gros, elle me paraît bien. Maintenant, je t'excuse, dit Don Quijote; pardonne-moi le déplaisir que je t'ai fait; les hommes ne sont pas maîtres de leurs premiers mouvements. Je le vois bien, dit Sancho, en moi le premier mouvement est toujours de parler, et je ne puis m'empêcher de dire une fois ce qui me vient à la langue. Avec tout cela, Sancho, reprit Don Quijote, réfléchis bien à ce que tu dis, parceque tant va là cruche à l'eau... Je ne t'en dis pas davantage. Or bien, dit Sancho, Dieu est au ciel, qui voit nos erreurs, et jugera qui de nous fait pire, moi en ne parlant pas bien, vous en agissant mal. Laissons cela, dit Dorothée; allez, Sancho, baiser la main de votre maître : demandez-lui pardon, et dorénavant soyez plus mesuré dans vos éloges et dans vos critiques; ne dites plus de mal de cette dame du Toboso, que je ne connais que pour la servir, et prenez confiance en Dieu, qui ne vous laissera pas manquer d'un État dans lequel vous vivrez comme un prince. Sancho s'avança, la tête basse : il demanda la main à son maître, qui la lui présenta d'un air calme. Sancho baisa cette main, Don Quijote lui donna la bénédiction, puis il lui dit de marcher un peu en avant avec lui, parcequ'il avait quelques questions à lui faire, et à l'entretenir de choses importantes. Ils s'avancèrent donc tous deux, et Don Quijote lui dit : Depuis ton retour, je n'ai pu trouver l'occasion ni le temps de te demander beaucoup de particularités de la mission que tu viens de remplir, et de la réponse que tu m'as apportée; en ce moment, la fortune nous favorise, ne me refuse pas la satisfaction que tu peux me procurer par ces bonnes nouvelles. Demandez-moi ce qu'il vous plaira, répondit Sancho. Je vous donnerai à tout une aussi bonne issue que j'ai eu bonne entrée, mais je vous supplie, seigneur, de ne pas être à l'avenir si vindicatif. — Pourquoi me dis-tu cela,

Sancho ? — Je le dis, parceque ces deux coups de lance de tout à l'heure viennent plutôt du différend que le diable mit entre nous l'autre soir, que de mes propos sur madame Dulcinée, que j'aime et révère comme une relique, encore qu'il n'y ait pas sujet, mais seulement parceque c'est un bien qui vous appartient. Ne reviens pas sur ce sujet, dit Don Quijote, c'est me fâcher. Je te pardonnai alors; mais tu sais bien qu'on a coutume de dire : A nouveau péché, nouvelle pénitence.

Sur ces entrefaites, ils virent venir par le chemin qu'ils suivaient, un homme monté sur un âne, et lorsqu'il fut proche, il leur parut être un bohémien. Mais Sancho, qui, dès qu'il voyait un âne, le suivait du cœur et des yeux, eut à peine aperçu cet homme qu'il reconnut Ginès de Pasamonte, et, par suite, son âne, sur lequel le bohémien était effectivement monté. Pasamonte, pour n'être point découvert, et vendre l'âne, s'était déguisé en bohémien, dont la langue et beaucoup d'autres lui étaient aussi familières que la sienne propre. Sancho ne l'eut pas plutôt reconnu qu'il lui cria d'une voix forte : Holà, larron de Ginesillo, laisse-là mon bien, rends-moi ma vie, mon repos, mes délices; rends-moi mon âne : fuis, coquin, éloigne-toi, larron; et laisse là ce qui n'est point à toi. Il n'était point besoin de tant de paroles et d'injures; à la première, Ginès sauta à bas, partit à beau trot [1], et en un moment disparut. Sancho s'approcha de son grison, et lui dit, en l'embrassant : Comment t'es-tu porté, mon bien, grison de mes yeux, mon compagnon? Il le baisait, le caressait, comme si c'eût été une personne. L'âne se taisait, et se laissait baiser et caresser sans répondre un mot. Toute la compagnie s'approcha, et félicita Sancho d'avoir retrouvé son âne, particulièrement Don Quijote, qui lui dit que, pour cela, il ne révoquait ni n'annulait la cédule des trois ânons. Sancho l'en remercia. Pendant que le maître et l'écuyer s'entretenaient ainsi, le curé louait Dorothée de l'esprit qu'elle avait montré dans son conte, tant par sa brièveté, que par sa ressemblance avec les histoires de chevalerie. Elle lui répondit

[1] *Que parecia carrera.*

qu'elle avait souvent lu de ces livres, mais qu'elle ne connaissait pas bien les provinces et les ports de mer, ce qui était cause qu'elle avait dit, au hasard, être débarquée à Ossuna. Je m'en suis bien aperçu, dit le curé : aussi suis-je accouru vous aider pour raccommoder la chose. Mais, dites-moi, n'est-ce pas une chose étrange dé voir avec quelle facilité ce malheureux gentilhomme croit tous les mensonges et toutes les inventions, seulement parcequ'elles ont du rapport avec les extravagances qu'il a lues dans ses livres? Cette folie, dit Cardenio, est si rare et si nouvelle, que je ne sais si, à la vouloir inventer et en composer une fable, il se trouverait un esprit assez subtil pour en venir à bout. Mais une chose plus surprenante encore, dit le curé, c'est que, si vous écartez les simplicités que débite ce digne gentilhomme, relativement à l'objet de sa folie, si vous lui parlez d'autres choses, il en discourt avec d'excellentes raisons, et montre un jugement sain et lucide : de sorte qu'en n'abordant pas ses idées de chevalerie, il n'est personne qui ne le prenne pour un homme d'un grand sens. Pendant cette conversation, Don Quijote poursuivait la sienne avec Sancho. Ami, lui dit-il, laissons de côté toutes nos querelles, et, sans garder rancune, dis-moi maintenant où, quand et comment tu as vu Dulcinée, ce qu'elle faisait, ce que tu lui dis, ce qu'elle te répondit, quelle mine elle faisait en lisant ma lettre, qui te l'a transcrite, en un mot, tout ce que tu croiras digne d'être su, demandé, de rendre satisfait, sans y ajouter ni mentir pour me faire plaisir, sans en retrancher pour nuire à mon contentement. Seigneur, s'il faut dire la vérité, personne ne m'a copié la lettre, attendu que je n'en ai point emporté. Ce que tu dis est vrai, reprit Don Quijote; car, deux jours après ton départ, je trouvai les tablettes où je l'avais écrite, ce qui me mit en grande peine, car je ne savais pas ce que tu ferais quand tu t'apercevrais de ton oubli, et je croyais que tu reviendrais dès que tu t'en serais aperçu. Je l'aurais fait, répondit Sancho, si je n'avais pas appris la lettre par cœur lorsque vous m'en fîtes lecture : de sorte que je la dictai à un sacristain, qui me l'écrivit de point en point, et qui me dit

que, de ses jours, quoiqu'il eût bien lu des lettres d'excommunication, il n'en avait vu d'aussi belles que celles-là. — Et la sais-tu encore par cœur ?—Non, seigneur, parce qu'après l'avoir donnée, voyant qu'elle ne devait plus servir à rien, je me mis à l'oublier; s'il me souvient de quelque chose, c'est de la *souterraine,* je veux dire *souveraine dame,* et, la fin, *vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste Figure;* et, au milieu de tout cela, je mis plus de trois cents *ames, vies et mes yeux.*

CHAPITRE XXXI.

Du plaisant entretien de Don Quijote et de Sancho Pança, son écuyer, avec d'autres événements.

Tout cela ne me déplaît point : poursuis, dit Don Quijote. Tu arrivas; mais que faisait cette reine de la beauté? Tu la trouvas sans doute enfilant des perles, ou brodant en cannetille d'or une écharpe pour le chevalier son esclave. Je l'ai trouvée, seigneur, dit Sancho, criblant deux mesures de froment dans une basse-cour de sa maison. Sois certain, dit Don Quijote, que ces grains de froment, touchés par ses belles mains, devenaient des perles. Mais, dis-moi, si tu y pris garde, était-ce du blé blanc ou brun? — Non, seigneur, il était jaune. — Je puis bien t'assurer que ce blé, touché par ses mains, devait produire le pain le plus blanc. Mais poursuis. Quand tu lui donnas ma lettre, la baisa-t-elle, la mit-elle sur sa tête, ou fit-elle quelque autre cérémonie digne d'une telle lettre? Que fit-elle enfin? — Quand je la lui présentai, elle était au plus fort de son occupation et remuait le blé dont le crible était plein; de sorte qu'elle me dit : Mon ami, posez votre lettre sur ce sac; je ne puis la lire avant d'avoir achevé de cribler ce que vous voyez. O la discrète dame! s'écria Don Quijote : c'était afin de la lire tout à loisir, et d'y prendre son contentement. Poursuis, Sancho. Tandis qu'elle était ainsi occupée, quelle fut sa conversation avec toi? que te demanda-t-elle de moi? et que lui répondis-tu?

Achève, conte-moi tout, ne laisse pas échapper un seul trait. —Elle ne me demanda rien, mais je lui contai la pénitence que votre seigneurie s'était imposée pour son service, nu de la ceinture en haut, au milieu des montagnes comme un sauvage, couchant sur la dure, sans manger pain sur nappe, sans vous peigner la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Tu as mal fait de lui dire que je maudissais ma fortune, je la bénis, au contraire, et la bénirai tous les jours de ma vie, de m'avoir rendu digne d'être admis à aimer une aussi haute dame que Dulcinée du Toboso. Elle est si haute, dit Sancho, qu'en bonne foi elle me passe d'un demi-pied. — Comment cela, t'es-tu mesuré avec elle? — Voici de quelle manière; je m'approchai pour l'aider à mettre un sac de blé sur un âne, et nous nous joignîmes de si près que je remarquai qu'elle me passait d'un grand empan. N'est-il pas vrai, reprit Don Quijote, que cette haute taille est accompagnée et embellie par mille millions de grâces? Mais du moins tu ne me nieras pas une chose : lorsque tu t'approchas d'elle, n'as-tu pas senti une odeur suave [1], une émanation aromatique, un je ne sais quoi de délicieux que je ne puis nommer, une douce vapeur semblable à celle qui se répand dans la boutique d'un gantier élégant? — Tout ce que je puis vous dire, c'est que je sentis une odeur semblable à celle d'un homme, ce qui provenait sans doute du violent exercice qui l'avait mise tout en sueur. — Ce n'était pas cela, tu étais sans doute enrhumé, ou bien tu te sentais toi-même, car je sais bien ce que sent cette rose entre les épines; ce lis des champs, cet ambre dissous. Cela peut être, dit Sancho, car souvent il sort de mon corps une odeur semblable à celle que m'a paru répandre madame Dulcinée du Toboso, mais cela n'est pas étonnant, un diable ressemble à un autre. Hé bien, poursuivit Don Quijote, après avoir criblé son blé, et l'avoir envoyé au moulin, que fit-elle en lisant ma lettre? — La lettre, elle ne la lut pas, parcequ'elle dit qu'elle ne savait ni lire ni écrire; au contraire, elle la déchira en mille pièces, disant qu'elle ne voulait la faire

[1] *Sabeò*, du royaume de Saba, pays riche en aromates.

lire à personne, afin qu'on ne connût point ses secrets dans le village; qu'il suffisait de ce que je lui avais dit de bouche au sujet de l'amour que vous lui portiez, et de la pénitence que vous faisiez pour l'amour d'elle. Finalement, elle me chargea de vous dire qu'elle vous baisait les mains, et qu'elle avait plus envie de vous voir que de vous écrire; qu'elle vous suppliait, en conséquence, et vous ordonnait, aussitôt la présente vue, de quitter ces halliers, de cesser de faire des folies, et de prendre promptement le chemin du Toboso, s'il ne survenait aucun événement de plus grande importance, parcequ'elle avait un grand desir de vous voir. Elle rit beaucoup quand je lui dis que vous vous appeliez *le chevalier de la Triste Figure*. Je lui demandai si le Biscaïen d'autrefois était venu la trouver; elle me dit que oui, et qu'il était fort homme de bien. Je lui demandai aussi des nouvelles des forçats; mais elle me dit qu'elle n'en avait encore vu aucun. Tout va bien jusqu'ici, dit Don Quijote; mais, dis-moi, quel joyau t'a-t-elle donné à ton départ pour les bonnes nouvelles que tu lui portais de moi, car c'est un usage antique et constant, parmi les chevaliers et dames errantes, de donner aux écuyers, demoiselles ou nains qui leur apportent des nouvelles, à celles-ci de leurs chevaliers, aux chevaliers de leurs dames, quelque joyau de prix en reconnaissance du message? — Il peut bien en être ainsi, et je tiens que c'est un bon usage; mais ce devait être dans les temps passés : maintenant je pense qu'on a pris l'habitude de ne plus donner au messager qu'un morceau de pain et de fromage, et c'est là tout ce que m'a donné madame Dulcinée, par-dessus les murs de la basse-cour, lorsque je pris congé d'elle, à telles enseignes que c'était du fromage de brebis. Elle est pourtant très libérale, reprit Don Quijote. Si elle ne t'a point donné quelque joyau d'or, c'est qu'apparemment elle n'en avait pas à la main. Mais, les manches sont encore bonnes après Pâques; je la verrai, et l'on satisfera à tout. Sais-tu de quoi je m'étonne, Sancho? c'est qu'il me semble que tu sois allé et revenu par les airs, car tu n'as guère été plus de trois jours en route, et du Toboso ici il y a plus de trente

lieues. C'est ce qui me persuade que mon ami, le sage négromant qui s'intéresse à mes affaires (car j'en dois nécessairement avoir un, ou je ne serais pas bon chevalier errant); je me persuade, dis-je, que ce sage négromant t'a aidé à voyager sans que tu t'en sois aperçu : il y a tel de ces enchanteurs qui enlève un chevalier dormant dans son lit, et, sans savoir comment, ce chevalier se réveille le lendemain à plus de mille lieues de l'endroit où il était couché. S'il n'en était pas ainsi les chevaliers errants ne pourraient pas se secourir l'un l'autre dans leurs périls, comme ils le font à tout moment. Il arrive, par exemple, que l'un d'eux se trouve dans les montagnes d'Arménie, à combattre une endriague ou quelque autre monstre, ou bien contre un chevalier : au plus fort du danger, et près de succomber, il voit arriver, sur une nuée ou sur un char de feu, un chevalier de ses amis, qui peu de moments auparavant était en Angleterre; il vient à son secours, lui sauve la vie, et, le soir, il se trouve dans sa maison, soupant tout à son aise : cependant il y a ordinairement deux ou trois mille lieues de distance d'un endroit à l'autre. Tout cela se fait par la science et l'industrie de ces sages enchanteurs qui veillent sur les valeureux chevaliers. Ainsi, ami Sancho, je ne fais pas difficulté de croire que tu sois allé et revenu en si peu de temps d'ici au Toboso, parceque, comme je viens de le dire, quelque sage de mes amis t'aura porté en volant, sans que tu t'en sois aperçu. Cela pourrait bien être, dit Sancho, car, en bonne foi, Rossinante allait comme l'âne d'un bohémien, avec du vif-argent dans les oreilles. — Comment, il y avait du vif-argent? il y avait bien une légion de diables; c'est une engeance qui chemine et vous fait cheminer sans lassitude, tant que bon lui semble. Mais laissons cela. Que penses-tu que je doive faire dans cette conjoncture, où ma dame me mande auprès d'elle? car, bien que je sois obligé d'obéir à son commandement, je me vois cependant dans l'impossibilité de le faire, à cause du don que j'ai accordé à la princesse; la loi de chevalerie m'ordonne de tenir ma parole avant de satisfaire à mon plaisir. D'un côté, le desir de voir ma

dame me presse et me tourmente, de l'autre, la foi, que j'ai promise, et la gloire que je dois acquérir dans cette entreprise me poussent et m'appellent. Voici ce que je compte faire. Je vais cheminer rapidement pour arriver bientôt où est le géant : en arrivant, je lui coupe la tête, je rétablis la princesse en toute sûreté dans ses États, puis je reviens aussitôt auprès de cette lumière qui éclaire mes sens ; je lui ferai de telles excuses qu'elle finira par trouver bon mon retard, surtout quand elle verra qu'il n'aura fait qu'accroître sa gloire : car, toute celle que j'ai acquise, que j'acquiers, et que j'acquerrai par les armes pendant ma vie, me vient uniquement de la faveur qu'elle m'accorde d'être son esclave. Ah ! dit Sancho, que vous avez la cervelle mal faite ! Dites-moi, seigneur, pensez-vous donc faire tout ce chemin pour rien, et laisser échapper un aussi important, un aussi riche établissement que celui-là, où l'on vous apporte en dot un royaume qui, véritablement, a bien, à ce que j'ai ouï dire, vingt mille lieues de tour, qui abonde en toutes les choses nécessaires à la vie, et qui est plus grand que le Portugal et la Castille réunis ? Taisez-vous, pour l'amour de Dieu, et ayez honte de ce que vous dites : suivez mon conseil, et croyez-moi, mariez-vous au premier endroit où il y aura un curé, ou bien voici notre licencié qui s'en acquittera très bien. Faites attention que je suis en âge de donner des conseils, et que celui que je vous donne vous vient tout à propos ; que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole. Qui a du bien et choisit mal, si mal lui en prend, qu'il ne s'en plaigne. Avoue, Sancho, répondit Don Quijote, que le conseil que tu me donnes, de me marier, en tuant le géant, pour devenir bientôt roi, est afin que j'aie les moyens de tenir la promesse que je t'ai faite, et de te récompenser ; sache bien que, sans me marier, je saurai te satisfaire aisément ; car, avant d'entrer en bataille, je stipulerai que, si j'en sors victorieux, encore que je ne me marie point, on m'abandonnera une partie du royaume, dont je serai libre de faire don à qui je voudrai ; et, si l'on y consent, à qui veux-tu que je la donne si ce n'est à

toi? Cela est clair, dit Sancho; mais que votre seigneurie choisisse cette partie sur le bord de la mer, afin que, si le pays ne me convient pas, je puisse embarquer mes noirs vassaux, et en faire ce que j'ai déja dit. Et ne vous souciez pour le moment d'aller voir madame Dulcinée, mais allez tout de suite tuer le géant, et terminons cette affaire; car, par Dieu, j'ai dans l'idée que nous en retirerons grand honneur et beaucoup de profit. Tu as raison, répondit Don Quijote; je te répète que je suivrai ton conseil d'aller avec la princesse avant de me présenter à Dulcinée; mais prends soin de ne parler à personne, pas même à nos compagnons de voyage, de ce dont nous avons discouru ensemble : car, puisque Dulcinée est si discrète qu'elle ne veut pas que l'on connaisse ses pensées, il ne conviendrait pas que je les découvrisse, ni d'autres par mon fait. Mais, seigneur, dit Sancho, pourquoi donc envoyez-vous vers elle tous ceux que vous avez vaincus? N'est-ce pas confirmer, et comme signer de votre nom que vous lui voulez du bien, et que vous êtes son amoureux? Si ceux qui sont contraints d'aller se mettre à genoux devant elle lui disent qu'ils viennent de votre part lui rendre hommage, comment espérez-vous cacher vos communes pensées? O que tu es simple et novice! répondit Don Quijote : ne vois-tu pas que cela tourne à sa plus grande gloire? Apprends que, dans nos usages de chevalerie, c'est un grand honneur pour une dame d'avoir plusieurs chevaliers qui la servent, sans étendre leurs prétentions au delà de ces services, uniquement pour son mérite, sans espérer d'autre récompense de leurs bons offices que d'être agréés par elle pour ses chevaliers. J'ai ouï dire en chaire, reprit Sancho, que c'est de cette espèce d'amour qu'il faut aimer Notre-Seigneur, pour lui seul, sans être mû par aucune espérance de gloire, ni crainte de peine, quoique pour moi je voulusse bien l'aimer et le servir pour quelque chose. Le diable soit du vilain! dit Don Quijote; tu dis quelquefois des choses qui feraient croire que tu as étudié. Je ne sais pourtant pas lire, reprit Sancho.

En ce moment, maître Nicolas leur cria d'attendre un peu,

parcequ'ils voulaient se rafraîchir à une petite fontaine qui se trouvait sur le chemin. Don Quijote se rapprocha des autres, à la grande satisfaction de Sancho, qui se lassait de mentir si longtemps, et craignait que son maître ne le prît en faute : car, encore qu'il sût que Dulcinée était une paysanne du Toboso, il ne l'avait pourtant jamais vue de sa vie [1]. Cependant, Cardenio s'était revêtu des habits que portait Dorothée quand ils l'avaient trouvée; quoiqu'ils ne fussent pas des meilleurs, ils valaient beaucoup mieux que les haillons dont il était couvert. On mit pied à terre auprès de la fontaine : et, avec ce que le curé avait apporté de l'hôtellerie, ils calmèrent un peu la faim qui les pressait.

Pendant leur modeste repas, vint à passer un jeune garçon qui s'arrêta pour considérer attentivement ceux qui étaient assis auprès de la fontaine; bientôt il accourut vers Don Quijote, et, lui embrassant les genoux, se mit à pleurer, en disant : Eh quoi! seigneur, ne me reconnaissez-vous pas? Regardez-moi, je suis ce jeune André que vous déliâtes du chêne où j'étais attaché. Don Quijote le reconnut, le prit par la main, et, se tournant vers la compagnie : Afin, dit-il, que vos seigneuries connaissent de quelle importance il est pour le monde d'avoir des chevaliers errants, qui redressent les torts et les griefs des hommes insolents et pervers, vous saurez que, ces jours passés, traversant un bois, j'ouïs des cris et des plaintes douloureuses, comme d'une personne affligée ou maltraitée. Pressé par mon devoir, je courus vers l'endroit d'où me semblaient partir ces cris, et j'aperçus, attaché à un chêne, le jeune garçon que vous voyez devant vous. Je m'en réjouis, parceque c'est un témoin qui ne me laissera mentir en rien. Il était donc attaché à un chêne, nu de la ceinture en haut; et un paysan, que j'ai su depuis être son maître, le déchirait de coups avec les rênes d'une cavale. Je lui demandai la cause d'un si cruel traitement : le

[1] Et, cependant, ci-dessus, chapitre xxv, Sancho, apprenant que Dulcinée est la fille de Corchuelo, dit qu'il la connaît bien : *bien la conozco*, etc. C'est encore là une inadvertance de Cervantes.

rustre me répondit qu'il le châtiait parceque c'était son valet, et que certaines négligences qu'il lui reprochait tenaient plus du larron que de l'homme simple. S'il me frappe, Seigneur, répondit le jeune garçon, c'est seulement parceque je lui demande mes gages. Le maître voulut s'excuser, à l'aide de je ne sais quelles raisons que j'entendis sans les croire. Bref, je fis délier le jeune homme, et je tirai du vilain le serment qu'il le mènerait chez lui, et le payerait jusqu'au dernier réal, et même en réaux parfumés. Tout cela n'est-il pas vrai, mon fils André? Ne te rappelles-tu pas avec quelle autorité je lui commandai, avec quelle humilité il promit de faire tout ce que je lui prescrivis, notifiai ou ordonnai? Réponds avec confiance, ne te trouble point : dis à ces seigneurs tout ce qui s'est passé, afin qu'ils voient et considèrent s'il est utile d'avoir des chevaliers errants sur les grands chemins. Tout ce qu'a dit votre seigneurie est très vrai, répondit le jeune garçon; mais l'affaire tourna bien au rebours de ce que vous imaginez. Comment, au rebours? dit Don Quijote : est-ce que le vilain ne t'a pas payé? — Non-seulement il ne me paya pas, mais à peine étiez-vous hors du bois, et fûmes-nous seuls, qu'il me rattacha au même chêne, et me donna tant de coups, qu'il me laissa écorché comme un saint Barthélemy; à chaque coup, il me disait quelque plaisanterie pour se moquer de votre seigneurie, et, si je n'avais pas tant souffert, j'aurais ri moi-même de ses discours. Il me mit enfin en tel état, que, jusqu'à cette heure, je suis resté à l'hôpital, pour me faire panser du mal que ce maudit vilain m'a fait. La faute en tout cela est bien à vous; car, si vous aviez passé votre chemin, sans venir où l'on ne vous demandait pas, et sans vous mêler des affaires d'autrui, mon maître se serait contenté de me donner une ou deux douzaines de coups, m'aurait ensuite détaché et payé ce qu'il me devait. Mais, comme vous vîntes lui faire affront si hors de propos, et lui dire tant de vilenies, la colère le prit; ne pouvant la passer sur vous, quand il se vit seul, il fit tomber l'orage sur moi, et de telle sorte, que je crois que je ne serai plus homme de ma vie. Le mal fut, dit Don Qui-

jote, de m'être en allé : je n'aurais pas dû partir qu'il ne t'eût payé; car une longue expérience aurait dû m'apprendre qu'il n'y a vilain qui tienne sa parole s'il voit qu'il ne soit point de son intérêt de la tenir. Mais tu dois te rappeler, André, que je jurai que, s'il ne te payait pas, je retournerais le chercher, et que je le trouverais, fût-il caché dans le ventre de la baleine. Il est vrai, dit André; mais cela ne servit de rien. — Tu vas voir si cela sert à quelque chose. A ces mots, Don Quijote se lève, et commande à Sancho de brider Rossinante, qui s'en allait paissant pendant qu'on dînait. Dorothée demanda à Don Quijote ce qu'il prétendait faire. Je veux, répondit-il, aller chercher le vilain, le châtier de sa cruauté, et faire payer André jusqu'au dernier maravédis, en dépit de tous les vilains du monde. Dorothée lui observa qu'en raison du don promis, il ne pouvait s'engager dans aucune entreprise avant d'avoir mis à fin la sienne, et que sachant cela mieux que personne il apaisât les mouvements de son cœur jusqu'au retour. Vous avez raison, madame, dit Don Quijote : il faut donc bien qu'André prenne patience jusque-là; mais je lui renouvelle le serment de ne prendre aucun repos que je ne l'aie vengé et fait payer. Je ne me repose point sur ces serments, dit André; j'aimerais mieux pour l'heure avoir de quoi me rendre à Séville, que toutes les vengeances du monde. Donnez-moi quelque chose à manger et à emporter si vous l'avez, et que Dieu soit avec vous et avec tous les chevaliers errants. Puissent-ils être aussi chanceux pour eux qu'ils l'ont été pour moi! Sancho tira de sa réserve du pain et du fromage, et, le présentant au jeune garçon : Tenez, frère André, lui dit-il, nous prenons tous part à votre disgrâce. Et quelle part y prenez-vous, vous? demanda André. — Cette part de fromage et de pain, que je vous donne, Dieu sait si elle ne me fera point faute ou non, car il faut que vous sachiez que nous autres écuyers des chevaliers errants, nous sommes sujets à la faim, aux mésaventures, et à d'autres inconvénients qu'on sent mieux qu'on ne les dit. André prit le pain et le fromage; et, voyant que personne ne lui donnait

autre chose, il baissa la tête et continua son chemin [1]. Toutefois, en partant, il dit à Don Quijote : Pour l'amour de Dieu, seigneur chevalier errant, si vous me rencontrez une autre fois, me verriez-vous mettre en pièces, ne me secourez point, et laissez-moi dans ma disgrâce; elle ne sera jamais si grande que celle qui me viendrait de votre secours. Que Dieu vous maudisse, et tout autant de chevaliers errants qu'il y en a dans le monde. Don Quijote allait se lever pour châtier son insolence, mais André se mit à courir de façon que personne n'eut envie de le suivre. Don Quijote fut étrangement courroucé du récit d'André, et bien fallait-il que chacun s'observât beaucoup pour ne pas rire, dans la crainte de l'irriter tout à fait.

CHAPITRE XXXII.

De ce qui arriva dans l'hôtellerie à toute la société de Don Quijote.

Le dîner fini, ils se remirent en route; et, sans qu'il leur survînt aucun accident digne d'être raconté, ils arrivèrent le lendemain à l'hôtellerie, épouvantail de Sancho. Il eût bien voulu se dispenser d'y entrer, mais il ne put l'éviter. L'hôte, l'hôtesse, leur fille et Maritorne, qui virent arriver Don Quijote et Sancho, coururent au-devant d'eux avec de grandes démonstrations de joie. Le chevalier les reçut avec une contenance grave et posée, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que l'autre fois. L'hôtesse lui répondit que, s'il le payait mieux, il aurait un lit de prince. Don Quijote y consentit, et on lui dressa un lit assez passable, dans le même grenier qu'il avait occupé. Il se coucha sur-le-champ, car il était tout froissé, et avait même l'esprit troublé. Il ne fut pas plutôt enfermé, que l'hôtesse attaqua le barbier; et, le prenant par la barbe : Par ma foi [2], dit-elle, vous ne vous servirez plus de

[1] *Y tomo el camino en las manos, como suele decirse.*
[2] *Para mi santiguada.*

cette queue pour vous faire une barbe : vous me la rendrez tout à l'heure, car le.... je veux dire le peigne de mon mari que j'avais coutume de trouver à cette bonne queue est toujours traînant par terre. Le barbier ne voulait pas la rendre, bien que l'hôtesse tirât de toutes ses forces, jusqu'à ce que le licencié dit à maître Nicolas de la donner, qu'il n'était plus besoin d'user de cette industrie, et qu'il pouvait se découvrir et montrer sa figure; qu'on dirait à Don Quijote que, lorsque les forçats les avaient dépouillés, le barbier s'était sauvé dans l'hôtellerie; que, s'il demandait après l'écuyer de la princesse, on lui dirait qu'elle lui avait fait prendre les devants pour donner avis à ceux de son royaume de son retour sous l'escorte de son libérateur. Sur cela, maître Nicolas rendit la queue à l'hôtesse, et en même temps on lui restitua les hardes qu'elle avait prêtées pour délivrer Don Quijote. Tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie s'émerveillèrent de la beauté de Dorothée, et de la bonne mine du jeune Cardenio. Le curé s'occupa de faire préparer pour le dîner ce qui se trouvait dans l'hôtellerie, et l'hôte, espérant être mieux payé que l'autre fois, leur prépara un repas assez passable. Pendant ce temps-là, Don Quijote dormait, et l'on fut d'avis de ne point l'éveiller, car on pensa que le sommeil lui ferait plus de bien que de manger. Durant le dîner, ils parlèrent devant l'hôte, sa femme, sa fille, Maritorne et tous les voyageurs, de l'étrange folie de Don Quijote, et de la manière dont ils l'avaient retrouvé. L'hôtesse leur conta tout ce qui s'était passé entre lui et le muletier, puis cherchant si Sancho était là et ne le voyant pas, elle raconta aussi comment il avait été berné, ce qui réjouit fort toute la société. Et, comme le curé ajoutait que les livres de chevalerie que Don Quijote avait lus lui avaient tourné la tête, l'hôte reprit : Je ne sais pas comment cela peut se faire, car, en vérité, autant que j'en puis juger, il n'y a pas de meilleure lecture au monde. J'en ai là deux ou trois parmi d'autres papiers, ils m'ont véritablement donné la vie, non-seulement à moi, mais à plusieurs autres. Quand vient le temps de la moisson, il se rassemble ici les jours

de fête beaucoup de moissonneurs, parmi lesquels il s'en trouve toujours quelqu'un qui sait lire : il prend un de ces livres, nous nous mettons plus de trente autour de lui, et l'écoutons avec tant de plaisir qu'il nous ôte mille cheveux blancs [1]. Pour moi, je vous dirai que, quand j'entends parler de ces furieux et terribles coups que donnent les chevaliers, il me prend envie d'en faire autant, et j'écouterais cette lecture nuit et jour. Et moi de même, dit l'hôtesse, car je ne peux avoir un bon moment dans la maison, que quand vous écoutez lire : vous y êtes si attentif que vous ne vous souvenez plus de crier. C'est la vérité, dit Maritorne; et, de bonne foi, je prends aussi bien du plaisir à entendre lire toutes ces choses qui sont bien belles, surtout quand on raconte que l'autre dame est sous des orangers, entre les bras de son chevalier, tandis qu'une vieille duègne fait le guet tout en mourant de peur et de jalousie. Je dis que ce sont choses bien douces [2]. Et à vous, mademoiselle, que vous en semble? dit le curé, en s'adressant à la fille de l'hôte. Je ne sais, sur mon ame, seigneur, répondit-elle, je les écoute, et, en vérité, quoique je ne les comprenne pas, je prends plaisir à les entendre. Je n'aime pourtant pas ces coups qui plaisent tant à mon père; mais je m'intéresse aux lamentations des chevaliers absents de leurs dames : en vérité, ils me font quelquefois pleurer, tant j'en ai compassion. Vous vous laisseriez donc attendrir, mademoiselle, dit Dorothée, s'ils pleuraient pour vous? Je ne sais ce que je ferais, répondit la jeune fille ; je sais seulement que quelques-unes de ces dames sont si cruelles que les chevaliers les appellent tigres, lions et de mille autres vilains noms. Jésus! qu'est-ce donc que ces femmes, sans ame et sans conscience, qui, sans égard pour un homme d'honneur, le laissent mourir ou devenir fou? Je ne sais à quoi servent ces façons qu'elles font; si c'est par sagesse, que ne se marient-elles avec ces chevaliers, puisqu'ils ne demandent pas autre chose? Tais-toi, petite, dit l'hôtesse, il semble que tu sais

[1] Il nous rajeunit.
[2] *Cosa de mieles.*

beaucoup de choses, et il n'est pas bon qu'une jeune fille en sache et en dise tant. Ce seigneur me l'a demandé, dit-elle : il faut bien que je lui réponde. Maintenant, dit le curé, seigneur hôte, apportez-moi ces livres, je suis curieux de les voir. Volontiers, répond l'hôte. Et entrant dans sa chambre, il en tire une vieille malle fermée d'une petite chaîne, l'ouvre, et y prend trois grands livres et quelques papiers écrits à la main. Le premier livre qu'on ouvrit était *Don Cirongilio de Thrace*[1]; le second, *Félix Marte d'Hircanie;* et le troisième, l'*Histoire du grand capitaine Gonzalo Hernandez de Cordoue,* avec la *Vie de Diégo Garcia de Paredès.* A la lecture des deux premiers titres, le curé se tourna vers maître Nicolas, et lui dit : Nous aurions bien besoin ici de la gouvernante de notre ami et de sa nièce. Il n'est pas nécessaire, répondit le barbier : je les saurai porter aussi bien qu'elles, à la cour ou dans la cheminée, car, en vérité, il y a un fort bon feu. Comment, dit l'hôte, vous voulez brûler mes livres? Rien que ces deux-ci, reprit le curé : *Don Cirongilio* et *Félix Marte.* Mais, reprit l'hôte, pour les vouloir brûler, mes livres sont-ils, par aventure, hérétiques ou flegmatiques? Vous voulez dire schismatiques? reprit maître Nicolas. C'est vrai, dit l'hôte; mais, si vous voulez absolument en brûler, que ce soit ce *Grand capitaine,* ou *Diégo Garcia;* car, pour les autres, je laisserais plutôt brûler mon enfant. Mon frère, dit le curé, ces deux livres sont menteurs et pleins de rêveries, tandis que celui du grand capitaine est une histoire véritable, qui raconte les actions de Gonzalo Hernandez de Cordoue, qui, par ses nombreux et brillants exploits, mérita le surnom de *Grand capitaine,* surnom fameux et illustre, dont lui seul fut digne. Quant à Diégo de Paredès, ce fut un excellent chevalier, natif de Truxillo en Estramadure, vaillant soldat, et d'une force si prodigieuse, que, d'un seul doigt, il arrêtait une roue de moulin dans sa

[1] Les livres de *Don Cirongilio de Thrace,* fils du noble roi Elesfron de Macédoine, composés par Bernard de Vergas, et traduits en latin. Séville, 1545, in-folio.

furie. Étant un jour sur un pont, armé d'une épée à deux mains, il arrêta toute une armée. Il fit tant de prouesses que, si, au lieu d'être racontées par lui-même, avec la modestie d'un chevalier et d'un homme qui est son propre historien, elles eussent été décrites par un autre, en toute liberté et sans passion, elles auraient fait oublier les exploits d'Hector, d'Achille et de Roland. Prenez-vous-en à mon père [1], répondit l'hôte. Et de quoi vous étonnez-vous, arrêter une roue de moulin? lisez donc ce que j'ai lu, moi, de Félix Marte d'Hircanie, qui, d'un seul revers, coupa par le milieu du corps cinq géants, comme s'ils avaient été faits de fèves à la façon des petits moines que font les enfants [2]. Une autre fois, il attaqua lui seul une grande et puissante armée, dans laquelle on comptait plus d'un million six cent mille soldats, tous armés de pied en cap, et les défit tous, comme si c'eût été des troupeaux de brebis. Et que me direz-vous aussi de ce bon Cirongilio de Thrace, si vaillant et si courageux, comme on le voit dans le livre, qui rapporte que, naviguant un jour sur une rivière, il en vit sortir un serpent de feu? Il se jeta sur lui, se mit à cheval sur son dos écailleux, et lui serra la gorge avec ses mains, d'une telle force, que le serpent, sentant qu'il l'étranglait, n'eût d'autre ressource que de se laisser aller au fond de l'eau, entraînant avec lui le chevalier, qui ne voulut jamais lâcher prise : quand ils furent en bas, il se trouva dans des palais et des jardins si beaux que c'était merveille, et le serpent se changea en un vieillard, qui lui apprit tant de choses qu'on ne saurait le dire. Taisez-vous, seigneur : si vous lisiez cela, vous deviendriez fou de plaisir. Deux figues pour votre grand capitaine et pour Diégo Garcia. Dorothée, entendant ces paroles, dit tout bas à Cardenio : Il manque peu de chose à notre hôte pour faire le second tome de Don Quijote. Je le crois comme vous, dit Cardenio, car, il fait assez voir qu'il tient pour certain que tout ce que racontent ses livres est arrivé

[1] C'est-à-dire : O la belle merveille! que me contez-vous là, etc.
[2] *Como los fraylecicos que hacen los niños.*

ni plus ni moins qu'ils le disent, et les frères déchaux ne le feraient point changer de sentiment. Mais, dit le curé, faites donc attention, frère, qu'il n'y a jamais eu au monde de Félix Marte d'Hircanie, ni de Cirongilio de Thrace, ni aucun de ces chevaliers dont parlent tous les livres de chevalerie; tout est composition et fiction, ouvrages d'esprits oisifs, pour, ainsi que vous le dites, tuer le temps, comme le font vos moissonneurs en lisant ces contes : car, je le répète et je vous le jure, on ne vit jamais dans le monde ni semblables chevaliers, ni de telles folies. A d'autres [1], répondit l'hôte, comme si je ne savais pas combien font cinq, et où le soulier me blesse. Ne pensez pas me donner de la bouillie, car je ne suis plus petit enfant. Il est bon que vous veniez me faire accroire que tout ce que racontent ces bons livres n'est que mensonges et balivernes, lorsqu'ils sont imprimés avec la permission des seigneurs du conseil royal, comme s'ils étaient gens à permettre qu'on imprimât tant de fables, tant de batailles et d'enchantements, qui font perdre la raison. Je vous ai déja dit, ami, reprit le curé, que cela est permis pour occuper l'oisiveté de nos esprits, de même que, dans les gouvernements bien ordonnés, on permet les jeux d'échecs, de paume, de billard, pour l'amusement de ceux qui n'ont rien à faire, qui ne peuvent ou ne doivent pas travailler; ainsi, l'on tolère l'impression et l'existence de tels livres, dans la persuasion bien fondée qu'il ne se trouvera personne assez ignorant pour les regarder comme des histoires véritables; si j'en avais le loisir, et que l'auditoire le permît, je dirais ici concernant la manière dont les livres de chevalerie doivent être composés pour être bons, des choses qui peut-être donneraient à plusieurs profit et agrément; mais j'espère qu'il viendra un temps où je pourrai les communiquer à gens en état d'y remédier. En attendant, seigneur hôte, veuillez croire ce que je vous ai dit, reprenez vos livres, arrangez-vous de leurs vérités ou de leurs mensonges, et grand bien vous fasse; Dieu veuille que vous ne clochiez pas du même pied que Don Quijote.

[1] *A otro perro con ese hueso*, à d'autres chiens avec cet os.

Pour cela, non, dit l'hôte, je ne serai point assez fou pour me faire chevalier errant. Je vois bien qu'on n'en use plus maintenant comme on le faisait au temps où l'on dit que couraient le monde ces fameux chevaliers. Vers le milieu de cette conversation, Sancho était entré dans la salle : il resta tout pensif et confus d'entendre dire qu'il n'y avait plus alors de chevaliers errants, et que tous les livres de chevalerie n'étaient qu'un tissu de mensonges et de folies. Il résolut en lui-même d'attendre le succès qu'aurait le voyage de son maître, et, s'il n'avait pas une aussi heureuse fin qu'il l'avait espéré, de le quitter, et s'en retourner auprès de sa femme et de ses enfants, reprendre son travail accoutumé. L'hôte remportait la malle et les livres, lorsque le curé lui dit : Attendez, je desire voir ce que c'est que ces papiers écrits à la main. L'hôte les lui remit. C'était un cahier d'environ huit feuilles manuscrites, et au commencement ce grand titre : *Nouvelle* du *Curieux impertinent.* Le curé lut en particulier quelques lignes, et dit : Le titre de cette nouvelle me plaît assez : j'ai envie de la lire tout entière. Votre révérence le peut bien faire, répondit l'hôte, je puis assurer qu'elle a fait grand plaisir à plusieurs de mes hôtes qui l'ont lue : ils me l'ont vivement demandée; mais je n'ai pas voulu la leur donner, ayant l'intention de la rendre au propriétaire de cette malle qui l'a oubliée, et qui pourra bien quelque jour repasser par ici. Quoique ces livres doivent me faire grande faute, je veux les restituer, car si je suis hôtelier, je suis aussi chrétien. Vous avez bien raison, ami, dit le curé : mais, du moins, si la nouvelle me plaît, vous me permettrez d'en prendre copie. De tout mon cœur, répondit l'hôte. Cardenio, cependant, avait pris le papier, et commençait à le lire : il en jugea comme le curé, et pria celui-ci d'en faire lecture à haute voix. Je le ferais bien volontiers, dit le curé, s'il n'était pas plutôt temps de se coucher que de lire. Ce sera un repos pour moi que cette lecture, dit Dorothée, car mon esprit n'est pas encore assez tranquille pour me permettre de dormir quand j'en ai besoin. S'il en est ainsi, dit le curé, je vais la lire pour

satisfaire notre curiosité : peut-être y trouverons-nous du plaisir. Maître Nicolas et Sancho se joignirent aux autres pour faire la même prière au curé, et celui-ci, voyant que ce serait faire plaisir à tout le monde ainsi qu'à lui-même, leur dit : Soyez donc tous attentifs, je vais commencer.

CHAPITRE XXXIII.

LE CURIEUX IMPERTINENT.

Nouvelle.

A Florence, ville opulente et célèbre de l'Italie, dans la province de Toscane, vivaient deux chevaliers riches et distingués, Anselme et Lothaire; ils étaient si unis, que tous ceux qui les connaissaient les avaient surnommés par excellence [1] *les deux amis*. Ils étaient tous deux garçons, du même âge, de la même humeur, et cette conformité contribuait encore à resserrer leur union. Il est vrai qu'Anselme recherchait les plaisirs de l'amour avec plus d'empressement que Lothaire, celui-ci préférait ceux de la chasse : dans l'occasion Anselme sacrifiait ses goûts pour suivre ceux de Lothaire, et Lothaire abandonnait les siens pour se conformer à ceux d'Anselme. Ainsi leurs volontés étaient si bien d'accord, que les mouvements d'une horloge bien réglée ne l'étaient pas davantage.

Anselme aimait éperdument une demoiselle de la même ville, belle et de bonne maison, et si recommandable par sa famille et par elle-même, que, sur l'avis de Lothaire, sans lequel il ne faisait jamais rien, il résolut de la demander en mariage à ses parents. Lothaire se chargea de l'ambassade, et conduisit l'affaire si fort au gré de son ami, qu'en peu de temps Anselme se vit en possession du bonheur qu'il avait desiré. Camille, de son côté, se trouva si satisfaite de cette union, qu'elle ne ces-

[1] *Por escelensia y antonomasia* : figure de rhétorique par laquelle on prend l'épithète pour le nom.

sait d'en rendre grâces à Dieu, puis à Lothaire, dont l'entremise lui avait procuré tant de félicité. Pendant les premiers jours du mariage, consacrés ordinairement aux fêtes, Lothaire visita son ami comme de coutume, cherchant à lui faire honneur, à le fêter et le divertir par tous les moyens possibles. Mais, les noces achevées et l'affluence des visites ralentie, il commença à se retirer avec précaution de la maison d'Anselme, convaincu que tout homme discret ne doit point hanter la demeure de ses amis mariés aussi librement qu'il le faisait quand ils étaient garçons : car, encore que la bonne et vraie amitié ne puisse et ne doive être susceptible de soupçon, cependant l'honneur d'un époux est si délicat qu'il peut être offensé même par des frères, à plus forte raison par des amis. Anselme ne tarda pas à s'apercevoir du changement de Lothaire : il lui en fit de grandes plaintes, et lui dit que, s'il avait prévu que son mariage porterait obstacle à leur fréquentation ordinaire, il ne l'aurait jamais contracté ; que si, pour l'intime union qui régnait entre eux lorsqu'il était garçon, ils avaient mérité qu'on leur donnât le doux nom des *deux amis*, il ne voulut point, pour une circonspection déplacée, perdre un titre si honorable et si beau ; il le suppliait donc, si l'amitié peut admettre de telles expressions, de revenir chez lui, d'y être le maître de la maison, d'y entrer et d'en sortir comme de coutume, l'assurant que son épouse Camille n'avait pas d'autre goût et d'autre volonté que celle qu'il lui inspirait, et que sachant quelle était auparavant leur intimité, elle avait beaucoup de peine de son éloignement. A toutes ces raisons qu'alléguait Anselme à Lothaire pour lui persuader de revenir chez lui comme de coutume, ce dernier répondit avec tant de prudence, de jugement et de discrétion, qu'Anselme demeura convaincu de sa bonne intention. Ils convinrent qu'à l'avenir Lothaire viendrait dîner chez lui deux jours de la semaine et les jours de fêtes. Malgré cette convention, Lothaire se proposait toujours de ne rien faire qui pût nuire à l'honneur de son ami, dont la réputation lui était plus chère que la sienne

propre. Il lui disait, et avec raison, que celui à qui le ciel accordait une belle femme, devait examiner avec autant de soin quels amis il recevait chez lui, que les amitiés que contractait sa femme avec celles de son sexe, parceque, ce qui ne pouvait se concerter ni se faire dans les églises, dans les places publiques, dans les fêtes et les spectacles (lieux où le mari ne peut pas toujours empêcher sa femme d'aller), pouvait s'exécuter facilement dans la maison d'une amie ou de la parente dont on était le plus sûr; il lui remontrait combien était nécessaire aux maris d'avoir un ami sûr, qui les avertît des fautes qu'ils pourraient faire dans le gouvernement de leur maison, parceque, souvent, aveuglés par leur amour pour leur femme, ils ne leur donnent pas, pour ne les point chagriner, les avis qu'ils leurs devraient, de faire ou de ne pas faire telles choses auxquelles sont attachées l'honneur ou le blâme; avertis par un ami, ils y pouvaient facilement apporter remède. Mais où trouver un ami aussi sincère, aussi loyal, aussi discret que le demandait Lothaire? Certes, je l'ignore, si ce n'est Lothaire lui-même, qui veillait avec tant de sollicitude sur l'honneur d'Anselme; qui éloignait, passait, abrégeait les rapprochements convenus, pour ne point donner au vulgaire oisif, aux regards malveillants et curieux, occasion de gloser, en voyant un jeune homme riche, noble et doué de mille qualités hanter la maison d'une aussi belle femme que Camille; quoique la sagesse connue de cette jeune femme eût pu mettre un frein à la médisance, il ne voulait pas exposer au plus léger soupçon sa réputation et celle d'Anselme. Aussi il employait les jours convenus à d'autres choses sous des prétextes qu'il cherchait à rendre obligatoires, et lorsqu'ils se réunissaient, la plus grande partie du jour se passait en plaintes et reproches d'un côté, et en excuses de l'autre.

Or, un jour que les deux amis se promenaient dans un pré hors de la ville, Anselme tint à Lothaire le discours suivant: Tu crois peut-être, ami Lothaire, qu'après la grâce que Dieu m'a accordée en me faisant naître de parents aussi estimables

que les miens, en répandant sur moi, comme à pleines mains, les biens de la nature et ceux de la fortune, je ne puis sentir une reconnaissance égale au bienfait surtout lorsque je puis me féliciter de posséder un ami tel que toi, et une femme comme Camille. J'estime ces biens, sinon comme je le dois, du moins autant qu'il est en mon pouvoir. Cependant, avec tous ces avantages qui composent ordinairement toute la félicité humaine, je suis l'homme du monde le plus inquiet, le plus mélancolique. Depuis je ne sais quel temps je suis obsédé d'un desir si étrange, si extraordinaire, que je m'étonne de moi-même; je me blâme et voudrais me dérober à mes propres pensées, mais j'ai autant de peine à l'écarter que j'en aurais à le découvrir à tout le monde. Puis donc que je ne saurais le renfermer plus longtemps, je veux du moins le confier à ta discrétion, persuadé qu'avec la diligence que ton amitié va mettre à y apporter remède, je me verrai bientôt délivré de l'angoisse qui m'oppresse, et passerai, par tes soins, à une satisfaction égale au chagrin que je dois à ma folie.

Lothaire, interdit du discours d'Anselme, ne savait où devait aboutir ce long préambule. Il cherchait à deviner quel pouvait être ce desir de son ami, et ne pouvait arriver au but. Pour mettre fin à ce tourment, il dit à Anselme que c'était faire une injure notoire à son amitié que de chercher tant de détours pour lui découvrir ses plus secrètes pensées, puisqu'il devait être assuré de recevoir de lui ou des conseils pour se conduire, ou des secours pour remédier à ses maux. Je le sais, répondit Anselme, et cette certitude m'encourage à t'avouer que le desir qui me tourmente est de savoir si Camille est aussi parfaite et aussi fidèle que je le pense. Le seul moyen qui puisse me convaincre, c'est une épreuve telle que sa fidélité puisse se manifester, comme le feu fait connaître la bonté de l'or : je crois qu'une femme ne peut être dite vertueuse qu'en proportion des sollicitations; et que celle-là seule est fidèle qui n'est point émue par les promesses, les présents, les larmes et les continuelles importunités des soupirants. Peut-on avoir obligation

à une femme, ajoutait-il, d'être bonne, si personne ne lui donne sujet d'être mauvaise? Est-ce merveille que celle-là soit craintive et retirée, à qui l'on ne fournit pas l'occasion de s'affranchir, et si, d'ailleurs, elle sait qu'à la première faute son mari est capable de lui ôter la vie? Ainsi, celle qui n'est sage que par crainte ou défaut d'occasion, ne saurait dans mon estime égaler la femme sollicitée, persécutée, qui sort du combat avec la couronne du triomphe. Par ces raisons, et beaucoup d'autres que je pourrais t'alléguer pour justifier mon opinion, je desire vivement que Camille, mon épouse, passe par ces épreuves, qu'elle s'épure au feu des sollicitations et des poursuites d'un homme qui ait assez de mérite pour exciter ses desirs. Si, comme je l'espère, elle en sort à sa gloire, j'estimerai ma félicité sans égale, je me verrai au comble de mes vœux, je dirai que le sort m'a donné la femme forte dont le sage a dit : *Qui la trouvera?* S'il en arrive autrement que je ne pense, le plaisir d'être convaincu de la vérité de mon opinion me fera supporter la peine qu'aura dû me causer une épreuve aussi coûteuse. Maintenant, cher Lothaire, certain qu'aucune des raisons que tu pourrais m'alléguer ne serait capable de me détourner de l'exécution de mon dessein, je te demande de te disposer à être l'instrument de cette épreuve, objet de mon desir. Je te fournirai tous les moyens de la mettre à exécution, sans oublier rien de ce que je croirai capable d'émouvoir une femme honnête, honorée, tranquille et désintéressée. Ce qui me détermine surtout à te choisir pour cette entreprise difficile, c'est que, si tu viens à triompher de Camille, j'ai l'intime persuasion que tu n'abuseras pas de la victoire, mais que tu regarderas comme fait ce que tu auras eu le pouvoir de faire : si bien que je ne serai offensé que d'intention, mon injure demeurera ensevelie grâces à ton silence, et je sais qu'en ce qui me regarde il sera éternel comme celui de la mort. Ainsi, mon ami, si tu veux que je jouisse de ce qu'on peut appeler la vie, il faut que dès ce moment tu commences ce combat amoureux, mais sans froideur, sans négligence, et avec toute la

chaleur et la diligence qu'exigent mon desir et la confiance ue me donne notre amitié.

Tel fut le discours d'Anselme à Lothaire, qui l'écoutait avec tant d'attention qu'il n'ouvrit la bouche que pour prononcer le peu de paroles que nous avons rapportées. Lorsque Anselme eut cessé de parler, son ami le considéra longtemps, comme on regarde une chose qu'on n'a jamais vue, et qui vous frappe d'étonnement et de stupeur. Enfin il lui dit :

Je ne saurais me persuader, cher Anselme, que tout ce que tu viens de dire ne soit une plaisanterie : car, si j'avais pensé que tu parlasses sérieusement, je ne t'aurais pas laissé aller si loin, et en ne t'écoutant pas j'aurais mis fin à ta longue harangue. Je suis tenté de croire que tu ne me connais pas encore, ou que, moi, je ne te connais pas. Mais non, tu sais bien que je suis Lothaire, et je sais que tu es Anselme. Mais, hélas! j'ai bien peur que tu ne sois plus l'Anselme d'autrefois, et tu as cru sans doute que je n'étais plus le même homme; car les propos que tu m'as tenus ne sont point de mon ami, et les propositions que tu me fais ne peuvent s'adresser au Lothaire que tu connais? On éprouve ses amis, on compte sur eux, comme l'a dit un poëte, *usque ad aras,* jusqu'à l'autel, ce qui signifie qu'on ne doit jamais les employer contre les lois divines. Si cette vérité fut sensible pour un païen, combien plus encore doit-elle l'être au chrétien, qui sait qu'aucune affection ne doit nous faire perdre de vue nos devoirs envers Dieu; si l'homme est capable d'oublier ce qu'il doit au ciel pour ne s'occuper que de son ami, ce doit être du moins pour ce qui peut compromettre son honneur ou sa vie, et non pour des choses frivoles et de peu d'importance. Dis-moi donc, Anselme, quel est ce péril qui menace ton honneur ou ta vie, pour que je sois obligé de te complaire en faisant une chose aussi détestable que celle que tu me demandes? Aucun, sans doute, n'existe. Mais je vois, au contraire, que tu me demandes de t'ôter l'honneur et la vie, et de sacrifier moi-même l'un et l'autre : car, t'ôter l'honneur, c'est t'ôter la vie, puisqu'un homme sans honneur est pire qu'un

homme mort; et moi, qui, comme tu le demandes, serai l'instrument d'un aussi grand mal, ne me verrai-je pas déshonoré, et, par conséquent, sans vie? Écoute-moi, cher Anselme, et ne m'interromps point que je ne t'aie dit tout ce qui s'offre à mon esprit pour répondre à ce que tu desires : tu auras tout le loisir ensuite de me répondre et moi de t'écouter. J'y consens, dit Anselme; parle tant que tu voudras. Lothaire poursuivit ainsi : Il me paraît que ton esprit est en ce moment comme celui des Maures, auxquels on ne peut faire comprendre les erreurs de leur secte par des citations de l'Écriture sainte, par des raisonnements spéculatifs empruntés à l'intelligence ou fondés sur des articles de foi : il faut leur offrir des exemples palpables, faciles, intelligibles, démonstratifs, indubitables, des démonstrations mathématiques aussi incontestables que celle-ci : de deux quantités égales, ôtez deux parties égales, les restes seront égaux. S'ils n'entendent point nos paroles, comme de fait ils ne les comprennent pas, il faut leur montrer cela avec les mains, le leur mettre sous les yeux, et, avec tout cela, on n'arrive jamais à les convaincre des vérités de notre sainte religion. Je serai contraint d'en user de même avec toi; car ta passion t'a tellement égaré, ton desir est si loin de toute ombre de raison, que ce serait perdre le temps que l'employer à te faire comprendre ta simplicité : je ne puis me servir d'un autre nom, et je suis tenté de te livrer à ta coupable folie, mais l'amitié que je te porte me défend de t'abandonner dans le péril manifeste où tu te trouves; écoute-moi et tu n'en douteras plus. Tu veux que je sollicite d'amour une femme tranquille et retirée, que je séduise une personne honnête, que j'offre à celle qui n'est point intéressée, que j'importune une femme prudente ! Ce sont tes propres expressions. Mais, tu sais que ta femme a toutes ces qualités, que cherches-tu ? Si tu crois, comme je n'en fais aucun doute, qu'elle sortira triomphante de mes attaques, quels titres plus honorables lui donneras-tu que ceux qu'elle a déjà; quelles perfections aura-t-elle de plus? Ou tu ne la crois pas ce que tu dis, ou tu ne sais ce que tu

demandes. Si tu ne crois pas à ses vertus, pourquoi l'éprouver? Agis envers elle comme envers une coupable, ainsi que bon te semblera. Mais, si tu la juges parfaite, n'est-il pas impertinent de vouloir faire l'épreuve d'une vérité qui ne changera rien à l'opinion que tu avais déja? Entreprendre des choses qui ne peuvent être que nuisibles, sans nous apporter aucun profit, est le propre des esprits téméraires et déréglés, surtout quand rien ne nous y contraint, et que la moindre réflexion suffit pour rendre notre folie évidente. Les choses difficiles, on les entreprend ordinairement ou pour Dieu, ou pour les hommes, ou pour tous deux ensemble : celles qui se font en l'honneur de Dieu sont les actions des saints, qui, avec des corps d'hommes, ont mené la vie des anges; celles qu'on fait en vue du monde, ce sont les efforts des voyageurs qui traversent l'immensité des mers, bravent tous les climats, visitent les nations étrangères pour acquérir les biens de la fortune; celles qui se font pour Dieu et pour les hommes ensemble sont les exploits des valeureux soldats, qui voient à peine aux murailles des ennemis une brèche large comme un boulet de canon, qu'insensibles à la crainte, insouciants du danger qui les menace, enflammés de l'ardeur de combattre pour leur foi, leur patrie et leur roi, ils se jettent tête baissée au travers de mille morts : voilà les entreprises qu'il faut tenter, on y trouve gloire, honneur, avantages, quelque difficiles, quelque périlleuses qu'elles puissent être. Mais ce que tu médites ne saurait te produire ni gloire aux yeux de Dieu, ni honneur parmi les hommes, ni profit pour toi-même : si tu réussis comme tu l'espères; tu n'en seras ni plus satisfait, ni plus riche, ni plus estimé; et, si l'issue n'est point heureuse, tu te verras le plus misérable des hommes, sans qu'il te serve de rien de savoir que ton infortune est ignorée, car il suffira pour ton supplice que tu la connaisses toi-même. Pour te confirmer cette vérité, je veux te citer une stance du célèbre poëte Louis Tansile, qui se trouve à la fin de la première partie de ses *Larmes de saint Pierre :*

Pierre sent s'accroître sa douleur et sa honte à l'apparition du jour ; il ne découvre personne et rougit de lui-même à la seule pensée de son péché : la honte, dans un cœur magnanime, ne vient pas des témoins. Il rougit de son erreur, ne fût-elle connue que du ciel et de la terre [1].

Ainsi le secret n'allégera point ta douleur : tu verseras des larmes continuelles ; et, si tes yeux t'en refusent, ton cœur te fournira des larmes de sang, comme celles que versait ce docteur trop crédule qui fit l'épreuve du vase enchanté, que Renaud, plus prudent, refusa de tenter [2]. Cet exemple, quoiqu'il soit une fiction poétique, contient une instruction morale qui doit servir d'avis, de sujet de réflexion et de règle de conduite. Mais je prétends, à l'aide de ce que je te vais dire, achever de te convaincre de ton erreur. Dis-moi, si le ciel ou ta bonne fortune t'avaient rendu possesseur d'un magnifique diamant, dont la pureté, l'éclat et la valeur satisfissent les plus habiles lapidaires, au point que tous s'accordassent à le signaler comme la pierre la plus parfaite de ce genre, et que toi-même le regar-

[1] Voici la stance du Tansile, traduite par Cervantes lui-même.

Crece el dolor, y crece la verguenza
En Pedro, quando el dia se ha mostrado;
Y aunque alli no ve à nadie, se averguenza
De si mismo por ver que habia pecado.
Que à un magnanimo pecho à haber verguenza
No solo ha de moverle el ser mirado;
Que de si se averguenza quando yerra,
Si bien otro no ve que cielo y terra.

Le poëme du Tansile a été traduit en castillan par Grégoire Hernandez de Velasco, et par Francesco Damian Alvarez. Voici la même stance traduite par Velasco, dont la version n'a point été imprimée :

Crecio el dolor de Pedro, y juntamente
Crecio la afrenta con la luz del dia :
Y bien que alli no hay nadie que le afrente,
El mesmo de si mesmo se corria;
Que un rostro noble sin tener presente
Testigo de su error ó cobardia
Se tiñe de verguenza quando yerra
Aunque no le vea mas que cielo y tierra.

[2] Voyez le *Roland furieux,* chants 41 et 42. Il s'agit ici d'un vase enchanté qui avait la vertu de faire distinguer les femmes fidèles de celles qui ne l'étaient pas. Cet épisode, qui a fourni à La Fontaine le sujet de sa *Coupe enchantée*, pourrait bien aussi avoir donné à Cervantes l'idée de son *Curieux impertinent*.

dasses comme tel, sans que rien pût t'en faire douter, serait-il raisonnable qu'il te prît fantaisie de le mettre entre l'enclume et le marteau, et d'éprouver ainsi à grands renforts de chocs, s'il est aussi dur que tu le penses? Je suppose que la pierre fasse résistance et supporte ce ridicule essai, aura-t-elle pour cela plus de mérite et de prix? Si elle se brise, ce qui pourrait très bien arriver, tout ne serait-il pas perdu, et chacun bien convaincu que l'inventeur d'une si belle expérience n'est qu'un sot? Hé bien, Anselme, ce diamant, c'est Camille, dans ton opinion comme dans celle de tous : il n'est pas raisonnable de l'exposer à se rompre; car, si elle résiste, elle n'aura pas plus de valeur; si elle cède, vois dès aujourd'hui ce que tu deviendras sans elle, et avec combien de raison tu pourras te plaindre de toi-même pour avoir causé sa perte et la tienne. Considère qu'il n'y a point au monde de diamant aussi précieux qu'une femme chaste; que l'honneur des femmes consiste uniquement dans la bonne opinion que nous avons d'elles. La réputation de la tienne est aussi pure que tu le sais, pourquoi en faire l'objet du doute? Souviens-toi que la femme est un animal imparfait; qu'on ne doit pas mettre des embarras sur sa route pour la faire trébucher et tomber, mais qu'au contraire on doit lui dégager les chemins de tout obstacle si l'on veut qu'elle arrive sans encombre à la perfection qu'elle cherche ou à la vertu. Les naturalistes rapportent, de l'hermine, que ce petit animal a le poil d'une extrême blancheur, et que, lorsque les chasseurs veulent le prendre, ils usent de cet artifice : ils remarquent les sentiers qu'il fréquente, et y mettent de la boue, puis ils le poursuivent de ce côté; lorsque l'hermine arrive à l'endroit souillé par la boue, elle s'arrête tout court, et aime mieux se laisser prendre, que d'aller plus avant, et de gâter la blancheur de son poil, qu'elle préfère à la liberté et à la vie. L'honnête et chaste femme est cette hermine; sa vertu, sa pudeur, la rendent plus pure et plus blanche que la neige : pour conserver cette blancheur, et l'empêcher de se souiller, il faut user d'un artifice tout différent de celui qu'on emploie avec

l'hermine, et ne pas leur mettre devant les yeux l'ordure des présents et des sollicitations des amants, parceque peut-être, et même à coup sûr elles n'ont pas assez de force naturelle pour éviter par elles-mêmes de pareilles embûches ; il faut les leur éviter et ne leur montrer que la beauté de la vertu, et le charme attaché à une bonne renommée. La femme honnête est un miroir de cristal brillant et poli, que la moindre haleine obscurcit et rend terne : on doit en user comme des reliques, l'adorer et ne pas la toucher, la considérer comme un beau jardin plein de fleurs et de roses, où le propriétaire ne permet pas de cueillir une rose, mais dont on admire, à travers un treillage, l'élégance et la fraîcheur. A ce propos, je veux te rapporter quelques vers d'une comédie moderne qui me revient à la mémoire, le sujet me paraît analogue a celui que nous traitons. Un sage vieillard conseille à un père de bien garder sa fille, de la surveiller, de l'enfermer. Entre autres raisons, il lui dit :

La femme est semblable au verre ; il n'est pas prudent d'essayer s'il peut ou non se casser, car tout est possible.

Comme il peut se briser très facilement, il est fou de s'exposer à rompre ce qu'on ne peut resouder.

C'est l'opinion de tout le monde, et je la trouve très fondée, que s'il y a des Danaé, il y a aussi des pluies d'or.

Je ne t'ai parlé jusqu'ici, cher Anselme, que de ce qui te touche : tu me permettras bien maintenant de te dire un mot sur ce qui me concerne ; si mes discours te semblent trop longs, excuse-moi ; il ne faut guère moins de paroles pour te retirer du labyrinthe dans lequel tu t'es jeté. Tu me regardes comme ton ami, et tu me veux ravir l'honneur, procédé contraire à l'amitié : non-seulement tu me le veux ravir, mais tu demandes que je te l'ôte à toi-même : que tu veuilles me déshonorer, le fait est évident, car, lorsque Camille verra que je cherche à la séduire, ainsi que tu le desires, elle me regardera comme un homme sans délicatesse, sans honneur, d'avoir pu concevoir un projet aussi odieux, aussi contraire à notre commune amitié ;

que tu veuilles aussi que je te déshonore, la chose n'est pas moins certaine; Camille aura lieu de penser que j'ai découvert en elle quelque faiblesse qui m'enhardit à lui parler de mon amour; le déshonneur que je verserai sur elle ne retombera-t-il pas sur toi, puisqu'elle t'appartient? Voilà d'où vient le mépris que l'on a pour le mari de la femme adultère. Il peut ignorer son malheur, n'y avoir point donné lieu par sa conduite, s'être vu dans l'impossibilité de l'empêcher, il n'en est pas moins revêtu d'un nom ridicule et méprisé. Ceux qui connaissent la mauvaise conduite de sa femme le traitent avec dédain, au lieu de le plaindre, quoique cette disgrâce provienne plus des mauvaises inclinations de sa femme que de sa négligence. Je veux te développer ici la raison pour laquelle le mari de la femme infidèle est déshonoré, quoiqu'il ignore son malheur, qu'il n'en soit point la cause, et n'en ait point fourni l'occasion. Ne sois point ennuyé de m'entendre; c'est pour ton bien que je parle.

Lorsque Dieu, dit la sainte Écriture, eut créé notre premier père, et l'eut placé dans le paradis terrestre, il envoya le sommeil à Adam, et, pendant qu'il dormait, il lui enleva, du côté gauche, une côte dont il forma notre mère commune, Ève. Adam se réveilla, l'aperçut et s'écria : *Voici la chair de ma chair et l'os de mes os*. Dieu ajouta : *Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et tous deux ne feront qu'une chair.* Ainsi fut institué le divin sacrement du mariage, avec des liens si étroits que la mort seule peut les dénouer; ce sacrement mystérieux a tant de force et de vertu qu'il fait de deux êtres différents une même chair; c'est plus encore, dans les unions heureuses, deux ames n'ont qu'une même volonté : c'est donc parceque la chair de la femme ne fait qu'une avec celle du mari, que les fautes et les imperfections de celle-là retombent sur celui-ci, quoiqu'il n'y ait point, comme je l'ai dit, donné lieu; de même qu'une douleur au pied ou dans quelque autre membre se fait sentir par tout le corps, de même que la douleur de la cheville se fait sentir

jusqu'à la tête parceque ce n'est qu'une même chair, de même l'époux partage le déshonneur de sa femme, parcequ'il ne fait qu'un avec elle. D'ailleurs, comme tout ce qui est honneur ou déshonneur au monde, et, par conséquent, les déportements de la femme adultère proviennent du sang et de la chair, le mari en a sa part inévitablement, et est tenu pour déshonoré, quoiqu'il les ignore. Vois, Anselme, à quel danger tu t'exposes en cherchant à troubler la tranquillité dans laquelle vit ta digne épouse; vois combien est vaine et impertinente la curiosité qui te pousse à émouvoir l'humeur paisible de cette femme chaste; réfléchis que ce que tu peux gagner est peu de chose, et ce que tu perdras au-dessus de toute expression. Si tout ce que je t'ai dit n'est pas suffisant pour te détourner de ton mauvais dessein, tu peux bien chercher un autre instrument de ton infortune et de ton déshonneur : je me refuse à l'être, dussé-je perdre ton amitié, ce qui serait pour moi la perte la plus sensible [1].

Le vertueux et prudent Lothaire se tut. Anselme, confus et pensif, demeura longtemps sans pouvoir lui répondre une parole : enfin il reprit : Tu as vu, cher Lothaire, par l'attention avec laquelle j'ai écouté tes raisonnements, tes exemples, tes comparaisons, combien j'approuve ta grande discrétion, et l'extrême et sincère amitié que tu me portes; j'avoue même que, si je ne suis point tes conseils, et me laisse entraîner à mes idées, je fuirai le bien pour courir au mal : cela posé, imagine que j'ai une maladie semblable à celle de certaines femmes qui mangent de la terre, de la cendre, du charbon, et autres choses pires à voir et encore plus à manger : ainsi, il est nécessaire de s'employer à me guérir, et cela est facile, si tu

[1] Filleau et les autres traducteurs ont supprimé la plus grande partie de ces deux discours, qui peut-être ont en effet paru un peu longs au lecteur, car Cervantes n'est pas à l'abri du reproche de prolixité. Mais, ayant formé le dessein de faire connaître en France son livre tel qu'il l'a écrit, nous n'avons dû nous permettre aucun retranchement. C'est ainsi qu'au chapitre XIV ci-dessus, nous avons rapporté dans son entier le discours de Marcelle pour sa défense, discours que les autres traducteurs ont également abrégé.

veux seulement te prêter à solliciter Camille, ne fût-ce que faiblement et par feinte. Elle n'est pas si faible qu'à la première tentative son honneur s'évanouisse, et je demeurerai content de cet essai. Pour toi, tu auras acquitté ce que tu dois à l'amitié, non-seulement en me donnant la vie, mais encore en me donnant la conviction de l'intégrité de mon honneur. Une raison doit seule te déterminer à ne me pas refuser, c'est que, résolu comme je le suis à tenter cette épreuve, tu ne souffriras pas que j'aille confier ma folie à un autre, et compromettre mon honneur, que tu crains de me voir perdre. Quant au tien, tu ne dois point t'arrêter à la mauvaise opinion que Camille pourra prendre de toi en te voyant lui faire la cour; car, aussitôt que nous aurons connu le résultat de l'épreuve que nous voulons tenter, tu seras libre de lui découvrir l'artifice, et alors elle te rendra toute l'estime qu'elle avait pour toi. Ainsi, puisque tu risques si peu dans cette tentative, qu'il est en ton pouvoir de me rendre si satisfait, ne me refuse pas, quelque difficulté que tu y trouves, car, je te l'ai dit, tu n'auras pas plutôt essayé, que je regarderai la chose comme terminée.

Lothaire, voyant la ferme résolution d'Anselme, ne sachant plus quelles raisons lui objecter, quelles remontrances lui faire, entendant sa menace de communiquer sa folie à un autre, résolut, pour éviter un plus grand mal, de le contenter, avec le projet bien arrêté, toutefois, de se conduire de manière à satisfaire Anselme, sans altérer les honnêtes sentiments de Camille. Il le pria donc de ne communiquer son dessein à personne, qu'il se chargerait, lui, de l'entreprise, et la commencerait quand il voudrait. Anselme l'embrassa tendrement, et le remercia mille fois, comme s'il lui eût rendu le meilleur office du monde. Il fut convenu que, dès le jour suivant, on mettrait la main à l'œuvre, qu'Anselme procurerait à Lothaire l'occasion d'entretenir Camille tête à tête, et lui fournirait l'argent et les bijoux qui devaient lui être offerts. Il conseilla aussi à son ami de donner des sérénades à Camille, de lui adresser des vers, ajoutant que, si Lothaire ne voulait pas prendre la peine de les faire, il

les ferait pour lui. Lothaire promit tout ce qu'on voulut, mais avec des intentions bien différentes de celles d'Anselme. Les choses ainsi convenues, les deux amis revinrent chez ce dernier, et trouvèrent Camille fort inquiète de ce que son époux tardait plus que de coutume à rentrer.

Anselme resta aussi satisfait que Lothaire, de retour chez lui, se trouva pensif et embarrassé, ne sachant comment s'y prendre pour se tirer convenablement d'une aussi impertinente affaire. Il rêva toute la nuit au moyen de tromper Anselme sans offenser Camille. Le lendemain, il alla dîner chez son ami, et fut bien reçu de sa femme, qui lui témoignait d'autant plus d'amitié qu'elle connaissait son intime liaison avec Anselme. Le dîner fini, celui-ci pria Lothaire de tenir compagnie à Camille, jusqu'à ce qu'il fût revenu d'un endroit où une affaire indispensable le retiendrait pendant environ une heure et demie. Camille l'engagea à rester, Lothaire s'offrit à l'accompagner; mais tout fut inutile, il recommanda à sa femme de ne pas laisser Lothaire seul, et insista pour que ce dernier l'attendît, parcequ'il avait à lui parler d'affaires importantes. Enfin, il sut si bien colorer la nécessité de son absence, qu'il eût été difficile d'en pénétrer le motif. Voilà donc Camille et Lothaire seuls à table, car les gens étaient allés dîner. Ce dernier se trouvait, suivant le desir d'Anselme, en présence d'un ennemi qui, par sa seule beauté, eût pu triompher d'un escadron de chevaliers armés de pied en cap. Lothaire pouvait bien se trouver intimidé : ce qu'il trouva de mieux à faire fut de s'accouder sur le bras de son fauteuil, la main sur sa joue, et, s'excusant auprès de Camille de lui faire si mauvaise compagnie, il lui demanda la permission de reposer un peu jusqu'au retour de son ami. Camille lui répond qu'il sera beaucoup mieux sur des oreillers que dans un fauteuil, et l'engage à s'y placer; mais il refusa, et se mit à dormir jusqu'au retour d'Anselme. Celui-ci trouve Camille dans sa chambre, Lothaire endormi, et pense que, son absence ayant été longue, Lothaire a eu le temps d'entretenir Camille, puis après de s'endormir. Il attend avec impatience le réveil de

Lothaire, pour le suivre à son départ, et s'informer de ce qui s'est passé. Lorsqu'il fut éveillé, ils sortirent. Lothaire lui dit qu'il n'a pas jugé convenable de se découvrir tout-à-fait le premier jour; qu'il s'est borné à louer Camille sur sa beauté, lui disant que, dans toute la ville, il n'était bruit que d'elle, de ses charmes, de ses rares qualités; c'était un bon début, ajouta-t-il, pour s'insinuer dans ses bonnes grâces et la disposer à l'écouter avec plaisir : il convient de se servir de l'artifice du démon, qui, lorsqu'il veut tromper un mortel en garde contre ses embûches, se transforme en ange de lumière, quoiqu'il soit l'ange des ténèbres, le séduit sous de flatteuses apparences, et à la fin se découvre et vient à bout de son dessein, si, dès le principe, on n'a déjoué ses projets. Ces détails plurent à Anselme. Il dit à Lothaire que, sans sortir de sa maison, il lui procurerait tous les jours les mêmes facilités, et qu'il s'y prendrait de manière à ne donner à Camille aucun soupçon de leur artifice. Plusieurs jours s'écoulèrent. Lothaire, sans parler à Camille, répondait aux questions d'Anselme, qu'il l'avait sollicitée sans pouvoir obtenir d'elle la moindre marque de faiblesse, ou même une ombre d'espérance : elle le menaçait, au contraire, disait-il, d'avertir son mari, s'il n'abandonnait ses projets coupables. Voilà qui va bien, dit Anselme : jusqu'ici Camille a su résister aux paroles; il faut voir maintenant si elle résistera aux actions. Je te donnerai demain deux mille écus d'or que tu lui offriras, et deux autres mille pour acheter des joyaux dont tu lui feras présent pour la mieux séduire. Il n'est rien que les femmes, quelque chastes qu'elles soient, préfèrent à la parure, surtout quand elles sont belles. Si Camille résiste à cette tentation, je serai satisfait et je ne te tourmenterai plus. Lothaire répondit que, puisqu'il avait commencé, il voulait aller jusqu'à la fin, et qu'il espérait bien en sortir las et vaincu. Le jour suivant, il reçut les quatre mille écus, et en même temps quatre mille soucis, car il ne savait plus quels nouveaux mensonges inventer. Enfin, il se détermina à dire que Camille résistait aussi bien aux dons et aux promesses qu'aux protestations d'amour, et

qu'il était inutile de se fatiguer davantage, car toutes ces tentatives étaient autant de temps perdu. Mais la fortune, qui en ordonnait autrement, voulut qu'un jour Anselme, après avoir comme de coutume laissé seuls Camille et Lothaire, s'enfermât dans une chambre voisine de la leur, écoutant et regardant par le trou de la serrure ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient : il vit que, pendant plus d'une demi-heure, Lothaire n'ouvrit pas la bouche ; il n'eût pas dit un seul mot, fût-il resté là un siècle. Il soupçonna alors que tout ce que Lothaire lui avait dit des réponses de Camille n'était que feinte et mensonge. Pour s'en assurer, il sortit de la chambre, et, appelant Lothaire à l'écart, il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau, et de quelle humeur était Camille. Lothaire lui dit qu'il ne pensait pas pouvoir se mêler plus longtemps de cette fâcheuse affaire; que Camille lui répondait avec tant d'aigreur et d'emportement, qu'il n'avait plus le courage de lui adresser une seule parole. Ah! Lothaire, Lothaire! dit Anselme, que tu réponds mal à ce que tu me dois, et à la trop grande confiance que j'avais en toi! Je regardais par le trou de cette serrure, et je me suis convaincu que tu n'as pas dit un mot à Camille, ce qui me fait juger que tu ne lui as jamais parlé. S'il en est ainsi, comme je n'en saurais douter, pourquoi me tromper, et m'ôter par ta ruse le moyen de me satisfaire? Anselme ne lui en dit pas davantage; mais c'était assez pour le laisser confus et piqué : il se faisait un point d'honneur d'avoir été pris en mensonge, et il jura à Anselme de mettre à l'avenir tous ses soins à le contenter, qu'il ne mentirait plus, et qu'il s'en pourrait assurer s'il les épiait de nouveau; mais qu'il ne serait pas besoin de cette preuve, parcequ'il y mettrait assez d'ardeur pour lui ôter tout soupçon. Anselme le crut; et, pour donner à Lothaire plus de facilités, il résolut de s'absenter de chez lui pendant huit jours, pour aller chez un de ses amis à la campagne, non loin de la ville. Il se fit inviter d'une manière pressante, afin d'avoir auprès de Camille un prétexte de s'éloigner. Malheureux insensé! que prétends-tu faire? quel est ton dessein? quel projet oses-tu former? Tu agis contre toi-même,

tu trames ton déshonneur! tu ourdis ta perte! Ton épouse est honnête; tu la possèdes en paix; rien ne trouble tes plaisirs; ses pensées ne franchissent pas les murs de la maison; tu es son ciel sur la terre, le but de ses desirs, l'objet unique de ses affections, l'arbitre de sa volonté qu'elle règle d'après la tienne et les ordres du ciel. Si, sans aucune peine, tu retires de son honneur, de sa beauté, de son honnêteté, toute la richesse que tu peux desirer, à quel propos veux-tu creuser la terre et chercher de nouvelles mines d'un trésor inconnu, t'exposant au danger de voir tout renversé, puisque l'édifice n'est soutenu que sur les débiles appuis d'une nature fragile? Considère qu'à celui qui demande l'impossible, il est juste que le possible même soit refusé. Un poëte a mieux exprimé cette vérité dans ces vers :

Dans la mort, je cherche la vie; dans la maladie, la santé; dans la prison, la liberté; dans un lieu fermé, une issue; dans le traître, la loyauté.

Mais mon destin, dont je n'attends jamais rien de bon, a voulu, d'accord avec le ciel, me refuser même ce qui est possible, puisque c'est l'impossible que je demande

Le lendemain, Anselme s'en fut à la campagne, disant à Camille que, pendant son absence, Lothaire viendrait veiller aux intérêts de la maison et dîner avec elle, et lui recommanda de le traiter comme lui-même. En femme sage et discrète, Camille s'affligea de l'ordre de son mari : elle le pria d'observer qu'il serait peu décent qu'en son absence un autre occupât sa place à table; que, s'il le faisait par défaut de confiance dans son talent à administrer sa maison, il la mît à l'épreuve pour cette fois, et qu'il la reconnaîtrait capable de se livrer à des soins plus importants. Anselme lui répondit que tel était son desir, et qu'elle n'avait autre chose à faire qu'à s'y soumettre [1]. Camille le promit, quoique bien malgré elle. Anselme partit, et Lothaire vint dès le lendemain chez son ami. Camille l'accueillit affectueusement;

[1] *Que baxar la cabeza y obedecelle.*

mais elle eut soin de ne jamais se trouver seule avec lui : toujours quelqu'un de ses gens allait et venait, et surtout une de ses femmes, appelée Léonelle, qu'elle avait amenée de chez son père lorsqu'elle épousa Anselme, et qu'elle aimait beaucoup parcequ'elles avaient été nourries ensemble. Les trois premiers jours, Lothaire ne lui dit rien, quoiqu'il eût pu lui parler après le repas, lorsque les valets allaient dîner, ce qui n'était pas long suivant l'ordre qu'en avait donné Camille. Léonelle avait ordre de dîner avant sa maîtresse, afin de se tenir toujours auprès d'elle; mais cette fille, que des choses plus agréables occupaient, et qui profitait de ce temps-là pour ses plaisirs, ne tenait pas toujours compte des ordres de sa maîtresse, et souvent elle les laissait seuls, comme si c'était cela qu'on lui avait recommandé. Cependant, l'honnêteté de Camille, son maintien grave, la décence répandue sur toute sa personne, fermaient la bouche à Lothaire. Mais l'heureux effet des vertus de Camille, en imposant un tel silence, tourna mal pour tous deux : car, si la langue se taisait, les pensées allaient leur train, et Lothaire avait tout le loisir de contempler en détail les charmes de Camille, capables d'animer une statue de marbre, à plus forte raison le cœur d'un mortel; il admirait au lieu de parler, il songeait combien elle était digne d'être aimée, et cette réflexion affaiblit insensiblement les égards qu'il avait pour Anselme. Mille fois il fut tenté de quitter la ville, et de se retirer dans un endroit où jamais il ne vît ni Anselme ni Camille, mais déja le plaisir qu'il éprouvait à la voir était assez puissant pour le retenir : il luttait de toutes ses forces contre lui-même pour détruire et ne pas éprouver le charme de cette vue; il s'accusait, se nommait mauvais ami, mauvais chrétien; il faisait des comparaisons d'Anselme et de lui : toutes le conduisaient à conclure que la folie de l'un surpassait de beaucoup l'infidélité de l'autre, et que, s'il était aussi excusable aux yeux de Dieu qu'à ceux des hommes, il n'avait pas à craindre la punition de sa faute. Enfin, les grâces et la beauté de Camille, jointes à l'occasion qu'un mari insensé lui avait mise dans les

mains, triomphèrent de la loyauté de Lothaire : sans autre entraînement que celui de sa passion, après trois jours passés dans des combats continuels, depuis le départ d'Anselme, il se mit à rechercher les bonnes grâces de Camille, avec tant d'empressement et de trouble, qu'elle en demeura tout interdite, et ne put faire autre chose que de quitter son siége et de se retirer dans son appartement, sans répondre une parole. Mais cette sévérité ne put détruire en Lothaire l'espérance, qui toujours naît avec l'amour : il se sentit plus enflammé pour Camille, qui, surprise d'une conduite aussi imprévue, ne savait que résoudre. Jugeant, toutefois, qu'il n'était ni bienséant ni sûr de donner à Lothaire une autre occasion de lui parler, elle prit le parti d'envoyer cette nuit même un valet à Anselme, avec un billet conçu dans ces termes :

CHAPITRE XXXIV.

Suite de la nouvelle du Curieux impertinent.

«On a coutume de dire qu'une armée n'est pas bien sans son «général, et un château sans son châtelain ; je dis de même «qu'une femme mariée est pis encore sans son mari, lorsque au«cune affaire importante ne les sépare. Je me trouve si mal «sans vous, et je souffre si impatiemment votre absence que, «si vous ne revenez promptement, je serai contrainte de me «retirer dans la maison de mon père, dût la vôtre rester sans «gardien : aussi bien, celui que vous m'avez laissé, si vous lui «donnez ce titre, me paraît plus occupé de son plaisir que de ce «qui vous touche; vous êtes prudent, il suffit; je n'en dois pas «dire davantage.»

Anselme, par ce billet, connut que Lothaire avait commencé l'entreprise, et que Camille avait répondu suivant ses desirs. Ravi de ces heureuses nouvelles, il fit dire de bouche à sa femme qu'elle se gardât bien de quitter sa maison sous aucun prétexte,

attendu qu'il ne tarderait pas à revenir. Camille fut dans le plus grand étonnement de la réponse de son mari, son incertitude en augmenta, elle n'osait rester chez elle, et craignait d'aller chez ses parents : rester, c'était mettre son honneur en péril; s'éloigner, c'était contrevenir à la volonté de son mari. Entre ces deux partis elle choisit le pire, qui fut de rester chez elle, et même de ne point fuir Lothaire, afin de prévenir les propos de ses gens. Elle se repentait d'avoir écrit à son époux, craignant qu'il ne s'imaginât que Lothaire avait découvert en elle quelque légèreté contraire au respect qui lui était dû. Rassurée par son innocence, elle mit sa confiance en Dieu et dans ses honnêtes sentiments, à l'aide desquels elle espérait résister, par le silence, à toutes les sollicitations de Lothaire, sans avoir besoin d'avertir son époux, pour ne lui pas causer d'inquiétude et de souci; elle pensait même aux moyens de disculper Lothaire aux yeux d'Anselme, lorsque celui-ci lui demanderait le motif de sa lettre. Avec ces résolutions, plus louables que sûres, elle écouta le jour suivant les protestations de Lothaire; elles devinrent si pressantes qu'elles commencèrent à ébranler sa fermeté : toute son honnêteté suffit à peine à empêcher ses yeux de témoigner la tendre compassion qu'avaient éveillée dans son cœur les larmes et les soupirs de Lothaire. Celui-ci s'aperçut de ses progrès, et son amour s'en accrut; il jugea qu'il fallait savoir mettre à profit l'absence d'Anselme pour presser le siége de cette forteresse. Ses premiers assauts furent des louanges sur sa beauté : car rien ne soumet et ne renverse plus sûrement les tours[1] de la vanité des belles femmes, que cette même vanité mise en jeu par l'adulation; enfin il mina avec tant de persévérance la roche de sa pudeur[2], qu'eût-elle été de bronze, elle ne pouvait éviter de succomber : pleurs, supplications, promesses, adulations, feintes même, il mit tout en usage, avec tant d'adresse, tant de démonstrations d'une passion véritable, qu'il fit échouer

[1] *Las encastilladas torres de la vanidad.*
[2] *La roca de su entereza.*

toute la résistance de Camille, et obtint ce qu'il espérait le moins et desirait le plus. Camille se rendit : mais faut-il s'en étonner si l'amitié de Lothaire ne sut pas mieux se maintenir? Exemple qui prouve clairement que la fuite seule peut vaincre l'amour, et que nul ne doit entreprendre de lutter contre un si puissant ennemi, parcequ'il faudrait des forces divines pour triompher des humaines faiblesses. Léonelle seule connut celle de sa maîtresse : les deux amis perfides, les deux nouveaux amants ne pouvaient la lui cacher. Lothaire ne voulut point découvrir à Camille la folie d'Anselme, et les occasions qu'il lui avait fournies, de crainte qu'elle ne fît moins de cas de son amour, et qu'elle ne s'imaginât que c'était par hasard, et non de son plein gré, qu'il l'avait sollicitée.

Peu de jours après, Anselme revint, et ne s'aperçut point de ce que Camille avait perdu, c'était ce qu'il estimait le plus et savait garder le moins. Il courut chez Lothaire, et, après les premières embrassades, lui demanda des nouvelles de sa vie ou de sa mort. Les nouvelles que je te peux donner, cher Anselme, lui répondit Lothaire, sont que tu as une femme qui peut servir d'exemple et de modèle [1] à toutes les femmes honnêtes. Mes paroles se sont perdues dans l'air; mes offres, elle les a méprisées; mes présents, elle les a rejetés; les larmes feintes que j'ai versées, elle s'en est moquée : en un mot, si elle est le type de la beauté, elle est aussi le sanctuaire de l'honnêteté, de la pudeur, de toutes les vertus qui peuvent procurer le bonheur et la gloire à une femme honnête et sage. Reprends ton argent, je n'ai point eu l'occasion de m'en servir : Camille a l'ame trop noble pour céder à des choses si viles que des présents et des promesses. Sois donc satisfait, Anselme : ne cherche plus de nouvelles preuves; tu es parvenu à traverser à pied sec cette mer de défiances et de soupçons dont on a coutume d'environner les femmes, ne tente pas imprudemment de t'y rembarquer encore, et de faire essayer par un autre pilote la solidité du navire sur lequel le

[1] *Y corona.*

ciel a marqué ton passage; regarde-toi comme dans un port assuré, et restes-y sur tes ancres jusqu'au moment de payer la dette dont rien n'affranchit. Anselme fut extrêmement satisfait du discours de Lothaire, qu'il crut aussi fermement que si c'eût été paroles d'oracle. Cependant, il le conjura de ne pas abandonner entièrement l'entreprise, ne fût-ce que par divertissement et par curiosité, sans toutefois y prendre autant de peine qu'auparavant : qu'il le priait seulement de lui adresser quelques vers sous le nom de Chloris; que lui, Anselme, dirait à Camille que Lothaire était amoureux d'une dame qu'il célébrait sous ce nom, afin de la pouvoir célébrer sans manquer au respect qu'il lui devait; que, si Lothaire ne voulait pas s'assujettir à composer des vers, il lui en éviterait la peine. Il n'est point nécessaire, répondit celui-ci : les Muses ne me sont point assez cruelles pour ne pas me visiter quelquefois. Dis à Camille ce que tu as imaginé sur mes feintes amours, moi je lui ferai des vers : s'ils ne sont point aussi bons que le sujet le mérite, du moins je ferai de mon mieux. Les choses ainsi résolues entre le crédule et le perfide ami, Anselme s'en retourna chez lui, et demanda à Camille, assez surprise qu'il ne l'eût pas fait encore, quel motif l'avait portée à lui écrire. Celle-ci lui répondit qu'il lui avait semblé que Lothaire la regardait avec plus de hardiesse que quand son mari était présent; mais qu'elle s'était bientôt désabusée, et qu'elle avait reconnu que c'était une imagination de sa part, car Lothaire évitait avec soin de se trouver seul avec elle. Anselme lui répondit qu'elle ne devait avoir aucune crainte à ce sujet, qu'il savait de bonne part que Lothaire était amoureux d'une des premières demoiselles de la ville, qu'il chantait sous le nom de Chloris, et que, quand il ne l'aurait pas été, on devait s'en rapporter à sa foi et à leur mutuelle amitié. Si Lothaire n'avait déja prévenu Camille de cet amour prétendu pour une Chloris, qui lui donnait la liberté de la chanter tout à son aise, et qu'il l'avait fait accroire à Anselme, elle aurait certainement conçu de la jalousie, mais bien avertie, comme elle l'était, la confidence d'Anselme ne lui

causa aucun ombrage. Un jour qu'ils causaient tous les trois après le repas, Anselme pria Lothaire de leur réciter quelques-uns des vers qu'ils avait fait pour sa Chloris, ajoutant qu'il les pouvait dire sans indiscrétion, puisque Camille ne la connaissait point. Quand elle la connaîtrait, répondit Lothaire, je n'en ferais pas plus de mystère : car un amant ne saurait nuire à la réputation de sa maîtresse lorsqu'il se plaint de sa rigueur, en la louant sur sa beauté. Voici un sonnet que j'ai fait hier sur son ingratitude :

SONNET.

Dans le silence de la nuit, lorsque le doux sommeil s'est emparé des mortels, j'adresse au ciel et à ma Chloris des plaintes au-dessous de mes souffrances.

Au moment où le soleil annonce son retour et colore les portes vermeilles de l'orient, je continue mes soupirs et recommence mes plaintes douloureuses.

Quand l'astre du jour, au plus haut de sa course étincelante, dirige sur la terre le feu de ses rayons, mes pleurs se pressent, mes gémissements redoublent.

La nuit revient, et me revoit fidèle à ma douleur ; sans cesse je trouve le ciel et Chloris sourds à ma plainte éternelle.

Camille trouva le sonnet bon ; Anselme le trouva meilleur encore, ajoutant qu'il fallait que cette dame fût bien cruelle pour ne pas se laisser toucher par un si sincère amour. Tout ce que disent les poëtes amoureux est-il donc la vérité, observa Camille? Non pas comme poëtes, répondit Lothaire ; mais, comme amoureux, leur passion est bien plus forte qu'ils ne sauraient l'exprimer. Je n'en fais aucun doute, dit Anselme, toujours prêt à appuyer les sentiments de Lothaire auprès de Camille, toujours aussi peu instruite de l'artifice d'Anselme, qu'éprise d'amour pour Lothaire; chérissant tout ce qui venait de lui, et surtout prévenue que c'était à elle que s'adressaient ces vers, puisqu'elle était la véritable Chloris, elle lui demanda s'il se rappelait quelque autre sonnet ou d'autres vers. J'en sais un autre, dit Lothaire, mais je le crois plus faible que le premier, vous en jugerez :

Je sens que je meurs, et si tu ne me crois pas, sache que je suis aussi sûr de mourir, que je le suis de me voir à tes pieds, ô ingrate beauté! plutôt mort que repentant de mon amour pour toi!

Je me verrai plongé dans l'oubli, privé de vie, de bonheur, et sans laisser de regrets. On verra alors combien ton beau visage était profondément gravé dans mon cœur.

C'est le secours que je garde pour me protéger dans le malheur dont me menace ma persévérance, augmentée par tes rigueurs.

Malheur à celui qui navigue sous un ciel obscur, à travers une mer inconnue et périlleuse, sans étoile qui le guide, sans port où se réfugier.

Anselme ne loua pas moins ce second sonnet que le premier : c'était ainsi qu'il ajoutait anneau sur anneau à la chaîne où s'attachait son déshonneur. Plus Lothaire le déshonorait, plus il croyait gagner en considération. Les pas que Camille faisait vers la honte, la conduisaient aux yeux de son mari au faîte de la gloire et de la bonne renommée.

Or, un jour que Camille se trouvait seule avec sa suivante : J'ai grand regret, lui dit-elle, ma chère Léonelle, de m'être sitôt abandonnée à Lothaire, et de ne lui avoir pas fait acheter, par une plus forte résistance et de plus longs services, la possession de ma personne et l'empire que je lui ai donné sur ma volonté. Je crains qu'un succès aussi prompt ne m'expose au mépris, et qu'il ne l'attribue à ma légèreté sans tenir compte de la force avec laquelle il a surmonté ma résistance. Ne vous mettez point en peine de cela, répondit Léonelle; ce n'est point ainsi que se mesurent les affections; les choses pour être accordées promptement ne perdent point de leur valeur : si ce qui se donne est bon et mérite effectivement d'être estimé, n'a-t-on pas coutume de dire que donner vite c'est donner deux fois? Oui, répondit Camille; mais on dit aussi que ce qui coûte peu s'estime encore moins. Ceci ne peut s'appliquer à vous, dit Léonelle : l'Amour, ainsi que je l'ai ouï dire, tantôt vole et tantôt va cheminant; avec les uns il court, il marche lentement avec d'autres; tiède avec ceux-ci, il embrase ceux-là; tantôt il frappe, tantôt il tue; parfois un même instant voit naître et

satifaire ses desirs; si le matin il livre l'assaut à une forteresse, le soir même elle est obligée de se rendre, car il n'est force qui puisse lui résister. De quoi vous étonnez-vous donc? et que craignez-vous, si Lothaire en a fait autant que vous, si l'Amour avait marqué, pour l'instant de son triomphe, le temps de l'absence d'Anselme? Ne fallait-il pas bien que ce qu'il avait déterminé s'accomplît, sans donner, comme on dit, le temps au temps? Car Anselme pouvait à tous moments revenir, et, par sa présence, arrêter le succès. L'Occasion est le meilleur ministre qu'ait l'Amour pour faire exécuter ses arrêts : il s'en sert dans toutes ses entreprises, et surtout dans les commencements. Tout ce que je vous dis, je le sais par expérience bien plus que par ouï-dire; je vous en entretiendrai quelque jour, car enfin je suis de chair et d'os comme une autre. Quant à vous, madame, je ne vois point que vous vous soyez rendue si promptement que vous n'ayez pu voir toute l'ame de Lothaire dans ses yeux, dans ses soupirs, dans ses présents et dans ses promesses, et reconnaître combien toutes ses qualités le rendaient digne d'être aimé. S'il en est ainsi, pourquoi vous remplir l'imagination de vains scrupules et de fâcheuses pensées? Soyez certaine qu'il vous estime autant que vous l'estimez; qu'il vit content et satisfait de son amoureuse chaîne; que non-seulement il justifie les quatre S que l'on dit être la loi de tous les loyaux amants [1], mais qu'il remplit à lui seul l'alphabet entier; si vous ne le croyez, écoutez-moi, je vous le dirai par cœur : il me paraît à moi, Agréable, Bon, Chevaleresque, Donnant, Enamouré, Ferme, Gaillard, Honoré, Illustre, Loyal, Merveilleux, Noble, Obéissant, Puissant, Qualifié, Riche, les quatre S que j'ai dites, Tranquille, Véridique, Zélé pour votre honneur; l'X est une lettre rude qui ne compte pas, et l'Y forme la liaison [2].

[1] C'est ici une expression particulière à la langue espagnole; ces quatre S sont :
Sabio, Solo, Solicito, y *Secreto.*
Sage, Solitaire, Sollicitant, Secret.
Voyez le quatrième chant des *Lagrimas de Angelica,* de Louis di Soto.

[2] Voici les dix-neuf adjectifs espagnols : *Agradecido, Bueno, Caballero, Dadivoso, Enamorado, Firme, Gallardo, Honrado, Illustre, Leal, Mozo, Noble,*

Camille rit beaucoup de l'alphabet de Léonelle, et vit bien qu'elle était plus experte en amour qu'elle ne le voulait dire. Celle-ci ne s'en défendit pas, et avoua même qu'elle était en relation avec un jeune homme de bonne maison, de la même ville. Camille, troublée de cet aveu, dont elle redoutait les suites pour sa réputation, voulut savoir si ces relations allaient plus loin que des propos d'amour; Léonelle, avec peu de honte et beaucoup d'effronterie, confessa qu'elle ne s'était point arrêtée là. C'est ainsi que les fautes des maîtresses ôtent tout respect aux servantes; elles ne se soucient guère de broncher, ni qu'on le sache, lorsqu'elles voient faire un faux pas à celles qui les commandent. Camille ne put faire autre chose que de prier Léonelle de ne rien confier à celui qu'elle disait être son amant, et de se conduire avec assez de prudence pour qu'Anselme et Lothaire ne s'aperçussent de rien. Léonelle le promit; mais elle s'en acquitta si mal, qu'elle justifia la crainte qu'avait Camille de voir sa réputation perdue. Aussi effrontée que corrompue, enhardie par le dérangement de sa maîtresse, elle osa faire venir son amant dans la maison, sûre que Camille n'oserait rien dire quand même elle verrait cet homme. Telle est, en effet, la punition des femmes qui ont des fautes à se reprocher; elles se voient réduites à être les esclaves de leurs servantes, à couvrir elles-mêmes toutes leurs vilenies; c'est ce qui était arrivé à Camille. Elle s'aperçut plus d'une fois que Léonelle recevait son amant, dans quelque chambre de sa maison, et non-seulement elle n'osait la gronder, mais encore elle aidait à le cacher, et prenait toutes les précautions pour qu'il ne fût point aperçu de son mari.

Elle ne put si bien les prendre, qu'un matin, à l'aube du jour, Lothaire ne vît sortir un homme : il le prit d'abord pour un fantôme; mais, le voyant marcher et s'envelopper avec pré-

Oneste, Principal, Quantioso, Rico, Tacito, Verdadero, Zelador; quant à l'*y*, cette lettre, en espagnol, exprime la conjonction *et*. Cette plaisanterie, qui ne peut guère passer que dans la bouche de Léonelle, rappelle le petit jeu de société que nous désignons par ces mots : *J'aime mon amant par A*. Du reste, ce singulier passage n'avait jamais été traduit.

caution dans son manteau, il changea bientôt d'idée, et conçut un soupçon qui les aurait perdus tous, si Camille n'eût su y porter remède. Ne pensant pas seulement qu'il y eût au monde une Léonelle, il ne crut pas cet homme entré pour elle dans la maison d'Anselme. Il pensa que Camille était aussi facile et légère pour un autre qu'elle l'avait été pour lui : tel est le malheur de la femme qui s'est abandonnée une fois, elle perd même la confiance de celui qui l'a séduite par ses prières; il pense toujours qu'un autre en peut faire autant, et ajoute foi à tous ses soupçons. Lothaire perdit en ce moment sa raison ordinaire; n'écoutant aucune réflexion, aucun sentiment raisonnable, il court aussitôt chez Anselme, qui n'était pas encore levé, impatient d'assouvir la jalouse rage qui le dévore, et de se venger de Camille, qui ne l'a point offensé. Ami, dit-il, voici plusieurs jours que je me fais violence pour ne te pas découvrir ce que je ne puis ni ne dois te cacher plus longtemps. Apprends donc que la fière Camille est enfin soumise, et prête à faire tout ce qu'il me plaira. Si je ne t'ai pas plus tôt découvert cette triste vérité, c'est que je voulais m'assurer si ce n'était pas une fantaisie du moment, ou bien pour m'éprouver, et connaître si l'amour que je lui témoignais de ton aveu était sincère. Je suis convaincu que d'ailleurs, si Camille était telle qu'elle le doit, et que nous l'avons crue, elle t'aurait instruit déjà de mes poursuites; mais, puisqu'elle s'obstine à garder le silence, je regarde comme réelle la promesse qu'elle m'a faite de m'entretenir dans l'arrière-chambre où l'on serre les habits, lorsque tu feras une nouvelle absence (c'était en effet le lieu de leurs rendez-vous ordinaires). Cependant, je ne veux point que tu te hâtes de courir à la vengeance, car le crime n'en est encore qu'à l'intention, et peut-être, avant de l'exécuter, Camille en viendra-t-elle au repentir. Ainsi, puisque jusqu'ici tu as suivi mes conseils, en tout ou en partie, conforme-toi encore à celui que je vais te donner, afin que, sans erreur, et après de mûres réflexions, tu puisses prendre le parti qui te paraîtra convenable. Feins, comme à l'ordinaire, une absence de deux ou trois jours,

et arrange-toi de manière à t'introduire dans la pièce que je t'ai indiquée : les tapisseries et les hardes te cacheront facilement : alors nous verrons tous deux, par nos propres yeux, quel est le dessein de Camille; s'il est coupable, et nous avons plus lieu de craindre que d'espérer, tu pourras aisément en tirer vengeance, prudemment et sans bruit.

A ce discours, Anselme devint muet, interdit, absorbé dans ses réflexions; il apprenait ces nouvelles au moment où il les attendait le moins : déja la victoire de Camille lui paraissait assurée, et il commençait à s'en enorgueillir. Il demeura longtemps les yeux fixés en terre, sans dire une parole; enfin, il répondit : Tu as fait, cher Lothaire, ce que j'attendais de ton amitié : j'ai suivi tes conseils en tout; agis maintenant comme tu le jugeras convenable, et avec la discrétion qu'il convient de garder dans une conjoncture aussi imprévue. Lothaire le promit. Mais, à peine se fut-il éloigné, qu'il se repentit de ce qu'il avait fait, considérant qu'il eût pu se venger de Camille d'une manière moins cruelle et moins déshonorante : il s'accusait de légèreté, maudissait sa promptitude, et ne savait comment s'y prendre pour détruire tout ce qu'il venait de faire, ou s'en tirer d'une façon raisonnable; enfin, il résolut d'avouer tout à Camille, et comme il ne manquait pas d'occasions, le même jour il la trouva seule. Cher Lothaire, lui dit-elle aussitôt, j'éprouve une peine qui me tourmente, et me suffoquera si elle dure : l'effronterie de Léonelle est devenue si grande, que chaque nuit elle introduit dans cette maison un homme et le garde jusqu'au jour. Elle expose ainsi ma réputation au hasard de tous les jugements de quiconque verra cet homme entrer ou sortir à des heures indues. Ce qui m'afflige le plus, c'est que je n'ose ni la reprendre ni la châtier : la confidence qu'elle a de nos amours me ferme la bouche sur les siens, et je crains bien que cela ne soit la cause de quelque malheur. Lothaire crut d'abord que c'était un artifice de Camille pour lui donner le change sur l'homme qu'il avait vu sortir de sa maison; mais, la voyant pleurer, se désoler, et lui demander son assistance, il ne douta

plus de sa sincérité, et n'en fut que plus confus et plus repentant. Il lui dit de ne point se mettre en peine; qu'il apporterait remède à l'insolence de Léonelle; et, de suite, lui avoua ce que la jalousie lui avait fait dire à Anselme, qui devait se cacher dans la garderobe pour voir de ses propres yeux la preuve de son infidélité. Il lui demanda pardon de sa folie, et la conjura de l'aider à sortir du maudit labyrinthe où son imprudence l'avait engagé. Camille fut effrayée de l'aveu de Lothaire, et lui fit de tendres reproches sur la mauvaise opinion qu'il avait eue d'elle, et sur le parti désespéré qu'il avait pris : mais, comme l'esprit des femmes est plus prompt que le nôtre au bien ainsi qu'au mal, quoiqu'elles agissent moins bien quand il s'agit d'une chose qui demande de la réflexion, Camille eut bientôt trouvé du remède à ce qui n'en paraissait pas susceptible. Elle dit à Lothaire de faire en sorte qu'Anselme se cachât, le jour suivant, au lieu désigné, et que, de son côté, elle espérait tirer de là le moyen de ne plus rien redouter à l'avenir; puis, sans lui découvrir son projet, elle ajouta qu'il se tînt prêt à venir chez elle quand Léonelle irait le chercher, et qu'à tout ce qu'elle lui dirait, il répondît comme si personne ne l'écoutait. Lothaire insista pour en savoir davantage afin de se conduire avec plus d'assurance, et ne rien faire qui ne fût convenable. Il n'y a pas d'autre précaution à prendre, dit Camille, que de me répondre conformément à ce que je vous dirai. Elle ne voulut pas entrer dans de plus grands détails, de crainte que Lothaire ne trouvât pas son projet aussi bon qu'il lui paraissait, et qu'il ne cherchât à en employer d'autres moins heureux.

Lothaire partit, et le lendemain Anselme feignit d'aller à la campagne chez son ami : il sort de la maison et rentre pour se cacher, d'autant plus facilement que Camille et Léonelle lui donnent beau jeu; il se cache avec toute l'inquiétude qu'on peut imaginer dans un homme qui venait là pour voir de ses propres yeux la preuve de son déshonneur, et la perte du bonheur qu'il avait fondé sur sa chère Camille. Celle-ci, bien assurée qu'il est aux écoutes, entre dans la chambre, suivie de Léonelle;

et, poussant un profond soupir : O chère amie, s'écrie-t-elle, ne vaudrait-il pas mieux qu'au lieu d'exécuter un projet que je ne veux point te confier, de crainte que tu ne t'y opposes, tu prisses le poignard d'Anselme que je t'ai demandé, et que tu en frappasses mon indigne sein? Cependant, n'en fais rien! il n'est pas juste que je porte la peine de la faute d'autrui : je veux auparavant savoir ce que les yeux téméraires et déshonnêtes de Lothaire ont pu voir en moi qui fût capable de l'enhardir à me découvrir son infâme passion, pour déshonorer son ami et moi-même. Regarde à la fenêtre, Léonelle, et l'appelle; sans doute il est dans la rue, attendant l'heure de mettre à exécution son odieux projet, mais le mien, aussi cruel que vertueux, l'aura prévenu. Quoi, madame, répond la rusée Léonelle, que prétendez-vous faire de ce poignard? voulez-vous vous frapper ou punir Lothaire? Quoi que vous fassiez, vous perdez votre honneur et votre réputation : ne vaut-il pas mieux dissimuler votre injure, que de laisser pénétrer ce méchant homme dans cette chambre où nous nous trouvons seules? Songez, madame, que nous ne sommes que de faibles femmes; lui, c'est un homme déterminé, et comme il vient aveuglé par ses mauvais desseins et le cœur épris d'amour, peut-être, avant que vous puissiez accomplir votre projet, il pourra faire pis que de vous ôter la vie. Maudite soit la pensée du seigneur Anselme, de donner tant de crédit à ce méchant homme dans sa maison! Mais, quand vous l'aurez tué, madame, car je vois bien que c'est votre dessein, que ferons-nous de son corps? Ce que nous en ferons, Léonelle? nous le laisserons là pour qu'Anselme le fasse enterrer : n'est-il pas bien juste qu'il ait cette peine, en échange de celle que j'aurai prise à cacher son infamie dans les entrailles de la terre? Achève; appelle-le promptement : il me semble que le temps que je laisse passer sans me venger est un outrage à la loyauté que je dois à mon époux. Anselme entendait tous ces discours, et chaque parole de Camille bouleversait toutes ses idées; mais, quand il comprit qu'elle était résolue à tuer Lothaire, il fut sur le point de sortir

de sa retraite, et de se montrer pour empêcher ce malheur : toutefois, il fut retenu par le desir de voir comment se terminerait une si honnête et si courageuse résolution, se réservant de paraître quand il en serait temps. En ce moment, il prit à Camille une grande faiblesse : elle se jeta sur un lit qui se trouvait là, et Léonelle se mit à pleurer, en disant : Malheureuse que je suis! il ne me manque plus que de voir expirer entre mes bras la fleur de l'honnêteté de ce monde, la couronne des femmes vertueuses, l'exemple de la chasteté, et mille autres exclamations semblables qui l'eussent fait passer pour la fille la plus à plaindre et la plus estimable, et sa maîtresse pour une nouvelle Pénélope. Camille ne tarda pas à revenir de son évanouissement, et s'écria en reprenant ses sens : Que ne vas-tu donc, Léonelle, appeler cet ami, le plus loyal qu'éclaire le soleil et que cache la nuit? hâte-toi, cours, vole; ne laisse point éteindre le feu de ma colère, et que ma vengeance ne s'évanouisse pas en impuissantes malédictions. J'y vais, répond Léonelle; mais, auparavant, remettez-moi ce poignard, de peur qu'en mon absence vous ne fassiez une chose qui prépare des pleurs éternels à tous ceux qui vous aiment. Sois sans crainte, répond Camille; quoique je te paraisse emportée et déraisonnable dans la vengeance que je médite, je ne le suis pourtant pas autant que cette Lucrèce, qui, sans être coupable, se donna la mort avant d'avoir immolé l'auteur de sa disgrâce : je veux mourir, mais si je meurs ce ne sera qu'après m'être vengée de celui qui m'oblige à venir dans ces lieux pleurer une injure que je ne me suis pas attirée. Léonelle se fit longtemps prier avant d'aller chercher Lothaire; enfin, elle sortit; et, pendant son absence, Camille, feignant de se parler à elle-même, disait : Mon Dieu, n'aurais-je pas mieux fait de repousser Lothaire comme les autres fois, plutôt que de le mettre en droit, ainsi que je le fais, d'avoir mauvaise opinion de moi, même pendant le peu de temps qui s'écoulera jusqu'à ce que je le désabuse? Sans doute, c'eût été le meilleur parti....; mais, quoi! je ne serais pas vengée, ni l'honneur de mon mari satis-

fait, s'il se retirait sain et sauf[1] d'un lieu où l'ont amené ses mauvais desseins. Que le traître paye de sa vie ses infâmes projets : que le monde sache, si par hasard il est instruit, que Camille non-seulement garde à son époux la foi qui lui est due, mais qu'elle a su le venger de celui qui l'avait outragé..... Cependant, ne vaudrait-il pas mieux encore avertir Anselme? Je l'avais assez mis sur la voix dans la lettre que je lui écrivis à la campagne; s'il négligea le danger que je lui signalais, ce fut sans doute par confiance et par bonté : il ne voulut et ne put pas croire que, dans l'esprit d'un aussi parfait ami que Lothaire, il pût se former des pensées contraires à son honneur. Je ne le voulus pas croire moi-même pendant quelque temps, et je penserais encore de même, si l'insolence de ce perfide, ses présents, ses promesses et ses larmes continuelles ne m'avaient convaincue. Mais, à quoi bon tous ces discours? Est-il encore besoin de se consulter lorsqu'on a pris une généreuse résolution? Non, certes : vengeance! vengeance! Qu'il vienne, le traître! qu'il approche, qu'il meure! en arrive ce qui pourra. J'entrai pure au pouvoir de celui que le ciel m'a donné pour époux : j'en veux sortir pure; je le serai plus encore en mourant baignée dans mon chaste sang et dans le sang impur du plus faux ami qui soit au monde. En disant ces mots, elle se promenait dans la salle, le poignard nu à la main, marchait à grands pas, sans ordre ni mesure, et faisait des gestes si étranges, qu'on eût dit qu'elle avait perdu la raison, et qu'on l'eût plutôt prise pour un homme désespéré que pour une femme délicate.

Anselme écoutait et considérait tout, caché derrière une tapisserie : il était en admiration, et trouvait que tout ce dont il était témoin suffisait pour détruire des soupçons encore plus graves : il aurait souhaité que la nouvelle preuve qu'il devait tirer de l'arrivée de Lothaire vînt à manquer, et redoutait quelque accident imprévu; il était prêt à se montrer, à sortir pour embrasser et désabuser sa femme, lorsqu'il vit Léonelle revenir

[1] *A manos lavadas, y tan á paso llano.*

avec Lothaire. Aussitôt que Camille l'aperçut, elle fit avec le poignard une grande raie sur le plancher, et lui dit : Écoutez-moi, Lothaire ; si vous osez passer la raie que vous voyez, au premier pas que je vous vois faire pour la franchir, je me plonge ce poignard dans le sein. Avant que de me répondre, je veux que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire ; vous parlerez ensuite. Et d'abord, dites-moi, connaissez-vous mon époux Anselme? quelle opinion en avez-vous? et me connaissez-vous moi-même? Répondez sans vous troubler et sans hésiter, car ce que je vous demande ne présente point de difficultés. Lothaire n'était pas si novice que, du moment où Camille lui avait dit de faire cacher Anselme, il n'eût imaginé ce qu'elle voulait faire : aussi répondit-il avec tant de discrétion et si à propos, qu'il n'était personne qui n'eût pris toute cette comédie pour une vérité. Je ne pensais pas, lui dit-il, belle Camille, que vous m'eussiez fait venir ici pour me demander des choses si étrangères au sujet qui m'y amène ; si vous le faites pour éluder vos promesses, vous auriez dû l'exécuter il y a longtemps : car un bien nous flatte d'autant plus que le moment de le posséder est prochain ; mais, afin que vous ne m'accusiez pas de ne point répondre à vos demandes, je vous dirai que je connais bien votre époux Anselme : nous sommes unis dès nos plus jeunes ans ; je ne veux pas insister sur une amitié qui vous est si connue ; ce serait rendre témoignage de l'outrage que l'amour m'entraîne à commettre envers lui, et l'amour en fait excuser de plus grands encore. Je vous connais également : vous m'êtes aussi chère qu'à lui-même ; s'il n'en était pas ainsi, pour de moindres qualités que les vôtres, je n'aurais pas oublié ce que je me dois à moi-même et les saintes lois de l'amitié, que l'Amour, ce tyran des cœurs, m'a contraint de violer. Après cet indigne aveu, dit Camille, réponds, ennemi mortel de tout ce qui mérite d'être aimé, de quel front oses-tu paraître devant le miroir où se contemple celui que tu aurais dû considérer, pour voir avec quelle indignité tu l'outrages? Mais, hélas ! malheureuse que je suis ! je soupçonne la cause qui t'a fait écarter de ton devoir : je me

serai permis devant toi quelque liberté, je ne dis pas une chose déshonnête, car je n'aurai point agi de propos délibéré, mais de ces négligences qui échappent aux femmes lorsqu'elles ne croient point avoir de précautions à garder. Si ce n'est point cela, dis-moi, traître, ai-je jamais répondu un mot à tes sollicitations, laissé échapper un geste qui pût éveiller en toi la moindre espérance de réussir dans tes infâmes desseins? ai-je quelquefois écouté tes propos d'amour sans les repousser avec colère, avec mépris? m'a-t-on vue croire à tes promesses, accepter tes présents? Et cependant, persuadée qu'il n'est pas naturel de persévérer longtemps dans une entreprise amoureuse, si l'on n'est soutenu de quelque espoir, je m'attribue à moi-même la faute de ta hardiesse : je veux m'en punir, faire retomber sur moi la peine que tu mérites, parceque sans doute quelque imprudence de ma part a soutenu tes espérances; mais, afin que tu connaisses que je ne serai pas moins inhumaine pour moi que pour toi, j'ai voulu te rendre témoin du sacrifice que je veux faire à l'honneur outragé de mon respectable époux, que tu as offensé autant que tu l'as pu et que j'ai offensé moi-même par le peu de soin que j'ai mis à fuir les occasions, si je t'en ai donné, qui pouvaient favoriser tes coupables intentions. Je le répète, c'est cette opinion que j'ai de moi-même qui me tourmente le plus, c'est cette faute que je veux punir de mes propres mains, de peur que frappée par tout autre, ma faute ne devienne plus connue; mais, en mourant, je veux aussi donner la mort, emporter avec moi le plaisir de m'être vengée, voir, en quelque lieu que je sois, le spectacle d'une punition juste et sévère, et que celui qui m'a perdue ne puisse l'éviter. En disant ces mots, elle se jette, le poignard à la main, sur Lothaire, avec autant de force que de légèreté; elle feint si bien de vouloir le frapper, que lui-même ne sait presque si ces démonstrations sont vraies ou simulées, et qu'il est obligé d'employer la force et l'adresse pour empêcher Camille de le blesser : en effet, elle jouait cette scène de trahison avec tant d'énergie que, pour la rendre encore plus vrai-

semblable, elle voulut faire couler son propre sang. Voyant donc qu'elle ne pouvait frapper Lothaire, ou du moins le feignant, elle s'écria : Puisque le sort refuse de se prêter à mon juste dessein, il n'aura pas le pouvoir de m'empêcher de l'accomplir en partie. Alors, dégageant avec force sa main armée du poignard que retenait Lothaire, elle en dirigea la pointe vers un endroit où la plaie ne pouvait être profonde, au côté gauche, près de l'épaule, puis se laissa tomber comme évanouie. Léonelle et Lothaire, la voyant à terre, baignée dans son sang, furent frappés d'épouvante : celui-ci courut promptement, et hors de lui, retirer le poignard de la plaie ; mais, la voyant si peu dangereuse, il fut rassuré bientôt, et admira de nouveau la ruse, l'adresse et la prudence de Camille. Pour jouer aussi son rôle, il se mit à faire de grandes lamentations, comme si elle fût morte, donnant mille malédictions non-seulement à lui, mais à l'auteur de tout ce désastre : comme il savait qu'Anselme l'entendait, il exprimait une telle douleur qu'à l'entendre il eût inspiré plus de pitié que Camille même, toute morte qu'elle paraissait.

Léonelle prit sa maîtresse dans ses bras, et la mit sur le lit, suppliant Lothaire d'aller chercher quelqu'un qui pût la panser secrètement. Elle lui demanda conseil sur ce qu'il faudrait dire à Anselme, s'il revenait avant que Camille fût guérie. Lothaire lui répondit qu'elle dît ce qu'elle voudrait ; qu'il n'était pas en état de donner aucun avis ; il lui recommanda seulement de tâcher d'arrêter le sang ; que, pour lui, il s'en allait dans un lieu où il ne pût être vu de personne : il se retira donc avec de grandes démonstrations de douleur ; quand il se trouva seul et hors de danger d'être vu, il ne cessait de s'émerveiller de l'adresse de Camille et de la finesse de Léonelle ; il pensait à quel point Anselme devait être persuadé qu'il possédait en sa femme une seconde Porcie, et desirait se trouver avec lui, pour célébrer ensemble ce qui n'était dû qu'à la plus profonde dissimulation et à l'adresse la plus consommée. Léonelle arrêta le sang : il n'en était guère sorti que ce qui était nécessaire pour donner

crédit à l'artifice; elle lava la plaie avec du vin, la pansa le mieux qu'elle put, accompagnant ses actions de telles paroles, que, n'en eût-il pas entendu d'autres, Anselme eût pensé que sa femme était le modèle de l'honnêteté. Camille, de son côté, s'appelait timide, lâche, se reprochait d'avoir manqué de courage, au moment où elle en avait le plus besoin, pour s'ôter une vie qu'elle avait en horreur. Elle demandait à Léonelle s'il était convenable d'instruire son époux de ce qui venait de se passer: celle-ci lui conseilla de n'en rien faire, de peur de le mettre dans l'obligation de se venger de Lothaire, ce qu'il ne pouvait faire sans exposer ses jours, ajoutant qu'une femme prudente devait mettre tous ses soins à écarter de son mari tout sujet de querelles. Camille approuva cet avis, et promit de s'y conformer; mais elle observa qu'il fallait, dans tous les cas, trouver quelque excuse à donner à son mari, au sujet de la plaie, qu'il était impossible de lui cacher. Léonelle répondit qu'elle ne savait pas mentir, même en plaisantant. Et moi, ma chère, reprit Camille, le sais-je davantage? je n'aurais point l'assurance de forger et de soutenir un mensonge, y allât-il de ma vie; si nous ne trouvons aucun expédient, il vaudra mieux avouer la vérité toute nue, que de nous faire prendre en faute. Ne vous mettez point en peine, dit Léonelle, d'ici à demain j'y songerai; peut-être d'ailleurs que votre blessure, placée où elle est, pourra se cacher sans qu'il la soupçonne, et le ciel daignera favoriser nos honnêtes desseins. Calmez-vous donc et tranquillisez-vous, pour qu'Anselme ne vous trouve pas si fort troublée. Du reste, reposez-vous-en sur moi et sur la bonté de Dieu, qui favorise toujours les bonnes intentions.

Anselme avait très attentivement écouté et vu représenter la tragédie de la mort de son honneur; elle avait été exécutée avec tant de naturel et de pathétique, qu'on l'eût prise pour la vérité même; il attendait la nuit avec impatience, pour pouvoir sortir de sa maison, se retrouver avec son ami Lothaire, et se féliciter avec lui de la perle précieuse qu'il avait trouvée

dans l'honneur et la chasteté de son épouse. Elles eurent soin de lui donner toute commodité de sortir; il en profita sans perdre de temps, et courut chez Lothaire. On ne peut exprimer quel était son ravissement, combien de fois il l'embrassa, ni tout ce qu'il dit à la louange de Camille. Lothaire l'écoutait sans pouvoir témoigner une grande joie; il se représentait combien Anselme était abusé, et combien lui-même le trompait indignement. Anselme remarqua bien le peu de satisfaction que témoignait Lothaire; mais il l'attribua à la blessure de Camille, dont il était la cause : aussi, pour le consoler, il lui dit de ne point s'inquiéter de l'événement arrivé à Camille, et que, sans doute, la blessure était légère, puisque les deux femmes étaient convenues de ne lui en point parler : qu'il fallait donc bannir toute crainte, et ne songer qu'à se réjouir avec lui, puisque, par son entremise, il se voyait parvenu au plus haut degré de félicité; que son ami ne devait songer qu'à faire des vers en l'honneur de Camille, pour rendre son nom immortel chez les races futures. Lothaire loua cette excellente résolution, et promit de contribuer à l'érection de ce glorieux monument. Anselme continua ainsi d'être l'homme le plus heureusement trompé : lui-même, de sa propre main, conduisait dans sa maison l'instrument de sa honte, croyant y conduire celui de son honneur. Camille le recevait avec un visage mécontent, en apparence, pendant qu'elle était satisfaite en son cœur. Cette tromperie dura quelque temps; mais au bout de peu de mois la Fortune tourna sa roue : la fourberie, jusque-là cachée avec tant de soin, fut découverte, et il en coûta la vie à Anselme pour son impertinente curiosité.

CHAPITRE XXXV.

Du sanglant et terrible combat que Don Quijote livre à des outres de vin rouge [1], et fin de la nouvelle du Curieux impertinent.

Il ne restait plus que peu de choses à lire de la nouvelle, quand, du grenier où reposait Don Quijote, sortit Sancho tout en désordre, s'écriant : Accourez vite, seigneurs; venez au secours de mon maître, qui se trouve engagé dans la plus épouvantable bataille que j'aie jamais vue. Vive Dieu ! il a donné un si grand coup d'épée au géant ennemi de madame la princesse Micomicona, qu'il lui a coupé la tête à la hauteur du cou [2], comme si c'eût été un navet. Que dites-vous, frère? répondit le curé, laissant là ce qui restait à lire de sa nouvelle : êtes-vous dans votre bon sens, Sancho? comment diable cela peut-il se faire, puisque ce géant est à deux mille lieues d'ici? En même temps, on entendit un grand bruit dans la chambre, et Don Quijote qui s'écriait : Arrête, larron, brigand, félon ; je te tiens : ton cimeterre ne te servira de rien. Et, en même temps, il donnait de grands coups d'épée contre les murs. Ne vous amusez-pas à écouter, dit Sancho : entrez, séparez les combattants, ou donnez du secours à mon maître, quoiqu'il n'en ait pas besoin; car sans doute le géant est déja mort, et rend compte à Dieu de sa mauvaise vie. J'ai vu couler son sang par terre, et tomber à côté de lui sa tête, qui est aussi grosse qu'une grande outre de vin. Je veux mourir, dit l'hôte, si Don Quijote ou Don Diable n'a donné quelque coup d'épée dans ces outres de vin rouge [3] qui sont toutes pleines, à la tête de son lit, et le vin répandu doit être ce que ce bonhomme prend pour du sang. Il entra alors dans la chambre et les autres après lui, et ils trouvèrent Don Quijote dans le plus étrange équipage du monde : il était en chemise, mais elle était si peu entière par

[1] Cervantes peut avoir pris l'idée de cette fiction chez Apulée, qui l'a employée dans son *Ane d'or*, liv II et III.

[2] *Cercen á cercen.*

[3] *Vino tinto.*

devant, qu'elle ne lui couvrait pas les cuisses, et par derrière elle avait six doigts de moins; ses jambes, longues et maigres, étaient toutes velues et sales. Sa tête était couverte d'un petit bonnet rouge tout gras, appartenant à l'hôtelier; sur son bras gauche était la couverture du lit, objet du ressentiment de Sancho, qui savait bien pourquoi; de la main droite, il tenait son épée nue, et s'en escrimait à droite et à gauche, faisant les mêmes menaces que si véritablement il eût combattu quelque géant. Le bon de l'affaire était qu'il avait les yeux fermés: car il dormait, et rêvait qu'il combattait le géant; son imagination était si pénétrée de l'aventure qu'il allait mettre à fin, qu'il se crut arrivé déja au royaume de Micomicon, et combattant son ennemi. Il avait donné tant de coups d'épée aux outres, croyant les donner au géant, que toute la chambre était pleine de vin: l'hôtelier, à ce spectacle, entra dans une telle colère, qu'il se jeta sur Don Quijote, et lui donna tant de coups à poings fermés, que, si le curé et Cardenio ne le lui avaient arraché des mains, la guerre du géant aurait été terminée. Malgré cette grêle de coups, le pauvre chevalier ne s'éveillait pas; le barbier s'avisa enfin d'aller chercher au puits un grand seau d'eau fraîche qu'il lui jeta sur le corps. Don Quijote s'éveilla, mais pas assez pour s'apercevoir de l'état où il se trouvait. Dorothée, voyant son défenseur si succinctement vêtu, ne voulut pas entrer pour être témoin du combat. Sancho cherchait partout la tête du géant; et, ne la trouvant pas, il s'écria: Je savais déja que tout était enchantement dans cette maison: l'autre fois, au même endroit où je me trouve, on me donna force gourmades et coups de poing, sans que je susse qui me les donnait et sans voir personne; maintenant je ne découvre pas cette tête que j'ai vu couper de mes propres yeux, le sang sortait du corps comme d'une fontaine. Quel sang et quelle fontaine veux-tu dire, ennemi de Dieu et des saints? répond l'hôtelier; ne vois-tu pas, larron, que cette fontaine et ce sang ne sont autre chose que mes outres que tu vois percées et le vin rouge dans lequel on nage ici? Que puisse de même nager dans les enfers l'ame

de celui qui me les a percées? Je n'en sais rien, reprit Sancho : tout ce que je sais, c'est que, si je suis assez malheureux pour ne pas trouver cette tête, mon comté va fondre comme le sel dans l'eau. Sancho, éveillé, était pis que son maître endormi, tant les promesses de ce dernier lui avaient tourné la tête. L'hôte se désespérait de voir le flegme de l'écuyer et la folie du maître : il ne voulait pas qu'il en fût cette fois comme l'autre, qu'ils s'en allèrent sans payer ; et que les priviléges de chevalerie les exemptassent de payer l'un et l'autre, et même ce qu'il en pourrait coûter pour réparer les outres percées. Le curé tenait les mains de Don Quijote; celui-ci, croyant avoir achevé l'aventure, et se trouver en présence de la princesse Micomicona, se mit à genoux devant le curé et lui dit : Votre grandeur, haute et puissante dame, peut maintenant vivre en toute sécurité, sans craindre les mauvais traitements de cette discourtoise créature : je suis, dès ce jour, quitte de la parole que je vous ai donnée, puisque, avec l'aide de Dieu, et la faveur de celle pour qui je vis et je respire, j'ai si bien rempli ma promesse. Ne vous le disais-je pas bien? interrompit Sancho en entendant ces paroles; je n'étais pas ivre : voyez si mon maître n'a pas déjà mis le géant au saloir. Les taureaux sont assurés[1], et mon comté aussi. Qui pouvait s'empêcher de rire en entendant ces folies du maître et du valet? tous riaient, excepté l'hôtelier, qui se vouait à Satan. Enfin, Cardenio, le barbier et le curé firent tant, que, non sans peine, ils remirent Don Quijote dans son lit, où il resta endormi, avec des marques d'une extrême fatigue. Ils le laissèrent dormir et revinrent à la porte de l'hôtellerie pour consoler Sancho de n'avoir pu trouver la tête du géant; mais ils eurent bien plus de peine encore à apaiser l'hôtelier, désespéré de la mort subite de ses outres. L'hôtesse, de son côté, jetait les hauts cris : Maudits soient l'heure et le moment où est entré chez moi ce chevalier errant; que ne l'ai-je jamais vu, au prix qu'il me coûte! La dernière fois, il s'en alla sans nous payer le prix d'une nuit, du souper, du lit, de la

[1] Expression prise de ce qui se pratique aux *combats de taureaux*.

paille et de l'orge, pour lui et pour son écuyer, pour l'âne, pour le roussin, disant qu'il était chevalier errant, courant les aventures; (que Dieu les lui garde mauvaises, à lui et à tous les aventuriers du monde!) qu'en cette qualité il était dispensé de rien payer; que cela était écrit dans les ordonnances de la chevalerie errante. Maintenant, pour l'amour de lui, est venu cet autre qui m'a emporté ma queue de vache, pour me la rapporter avec plus de deux maravédis de dommage, et si pelée qu'elle ne pourra plus servir à mon mari. Et, pour conclusion, ce maudit chevalier vient crever mes outres et répandre mon vin. Puissé-je voir ainsi répandre son sang! Mais qu'il ne pense pas en être quitte: par les os de mon père et par le siècle de ma mère, il me payera tout cela sans que rien y manque[1], ou j'y perdrai mon nom et je ne serai point fille de mon père! L'hôtesse exhalait ainsi sa colère, et la bonne Maritorne ne restait pas en arrière. Pour la fille, elle ne disait mot, et se contentait quelquefois de sourire. Enfin, le curé apaisa tout le bruit, en promettant de payer le dégât des outres, du vin et particulièrement de la queue dont ils faisaient tant de cas. Dorothée consola Sancho; l'assurant que, du moment qu'il serait établi que son maître avait coupé la tête du géant, elle lui promettait, dès qu'elle se verrait en paisible possession de son royaume, de lui donner le meilleur comté qu'elle eût. Cette promesse consola Sancho, il affirma à la princesse qu'il avait certainement vu tomber la tête du géant, à telles enseignes qu'elle avait une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture, et que, si on ne la trouvait pas, c'était parceque, dans cette maison, tout se faisait par enchantement, comme il l'avait éprouvé lui-même à son premier passage. Dorothée lui répondit qu'elle le croyait ainsi, qu'il ne se mît point en peine, et que tout irait suivant ses desirs. Le bruit apaisé, le curé, voyant qu'il ne restait guère à lire de la nouvelle, voulut l'achever. Cardenio, Dorothée et les autres l'en prièrent, et lui, desirant les satisfaire et se contenter lui-même, poursuivit ainsi:

[1] *Un quarto sobre otro.*

L'assurance qu'avait Anselme de la vertu de sa femme le rendait l'homme le plus satisfait et le plus heureux. Camille s'étudiait à faire mauvaise mine à Lothaire, afin qu'Anselme se méprît à ses sentiments, et Lothaire, pour le mieux confirmer dans son opinion, sollicita de lui la permission de ne plus fréquenter sa maison, puisque sa présence était si désagréable à Camille. Mais Anselme, toujours abusé, n'y voulut pas consentir : ainsi, lui-même était l'instrument de son déshonneur en croyant assurer son contentement. Sur ces entrefaites, Léonelle, aveuglée par la liberté qu'elle goûtait dans ses amours, s'y laissait emporter sans aucune retenue ; elle se fiait sur la protection de sa maîtresse qui lui fournissait elle-même les moyens de se satisfaire sans bruit. Enfin, une nuit, Anselme entendit marcher dans la chambre de Léonelle ; et, voulant y entrer pour voir qui c'était, il sentit que l'on s'appuyait contre la porte. Cette résistance lui donna plus d'envie de l'ouvrir, et il fit un tel effort qu'il en vint à bout ; entrant aussitôt, il vit un homme sauter par la fenêtre. Il s'élança promptement pour le saisir, ou du moins pour le reconnaître, mais en vain ; Léonelle se mit au-devant de lui : Arrêtez, seigneur, lui dit-elle, ne vous irritez point, et ne cherchez pas à suivre celui qui s'enfuit. Ceci me regarde seule : c'est mon mari. Anselme n'en voulut rien croire ; et, aveuglé par la colère, tira son poignard, et la menaça de la tuer si elle ne disait la vérité. La peur lui fit perdre la tête ; elle répondit : Ne me tuez pas, je vous apprendrai des choses plus importantes que vous ne le pensez. Dis-les sur-le-champ, ou tu es morte, reprit Anselme. Dans ce moment, et dans le trouble où je suis, c'est impossible, répliqua Léonelle ; attendez à demain matin : je vous découvrirai des choses qui vous étonneront ; ne doutez pas, cependant, que celui qui a sauté par la fenêtre est un jeune homme de cette ville, qui m'a promis le mariage. Anselme s'apaisa, résolu d'attendre jusqu'au lendemain, et ne pensant guère apprendre quelque chose contre Camille, de l'honnêteté de laquelle il se croyait si sûr. Il sortit de la chambre, y laissant Léonelle enfermée, et

lui dit qu'elle ne serait point libre qu'elle ne lui eût dévoilé tout ce qu'elle savait. Il se rendit aussitôt à l'appartement de Camille, lui raconta ce qui venait de se passer, et la promesse que lui avait faite Léonelle de lui révéler des choses importantes. Si Camille fut troublée à ce récit, on peut se le figurer : elle crut, et elle avait raison de le croire, que Léonelle ne manquerait pas de découvrir tout ce qu'elle savait du peu de foi de sa maîtresse. Sa frayeur fut si grande qu'elle ne voulut pas attendre si ses soupçons se trouveraient faux. Aussi, cette même nuit, dès qu'elle crut Anselme endormi, elle prit de l'argent et ses plus riches bijoux; puis, sans être aperçue, elle sortit de la maison, et courut chez Lothaire, auquel elle raconta ce qui venait de se passer, le conjurant de la mettre en sûreté, ou de fuir avec elle les poursuites d'Anselme. Lothaire fut si troublé qu'il ne pouvait répondre une parole, et ne savait à quoi se résoudre; enfin, il prit le parti de conduire Camille dans un monastère dont la prieure était sa sœur : ce qui fut exécuté promptement; et lui-même aussitôt sortit de la ville, sans prendre congé de personne. Le lendemain matin, Anselme se leva sans s'apercevoir que Camille n'était pas près de lui, et, ne pensant qu'au secret que devait lui révéler Léonelle, il court à la chambre où il l'avait enfermée, l'ouvre, entre et ne trouve personne; les draps du lit étaient attachés à la fenêtre, et l'on pouvait voir qu'elle s'était enfuie par là. Contrarié vivement, il retourne vers Camille, et ne la trouve ni chez elle ni dans toute la maison : une sombre inquiétude s'empare de lui, il appelle les valets; aucun ne peut lui en donner de nouvelles; il aperçoit enfin les coffres ouverts, et que les bijoux n'y sont plus; cette découverte achève de lui confirmer sa disgrâce, et lui persuade que Léonelle n'en est pas la seule cause. Triste et pensif, demi-vêtu, il veut aller confier son malheur à Lothaire; mais quand il apprend qu'il est aussi disparu, et que ses gens lui disent qu'il est parti la nuit, emportant tout son argent, il pensa perdre le jugement; pour l'achever, à son retour chez lui, il ne trouva plus ni valets ni servantes : la maison était

déserte. Il ne savait que penser, que dire ni que faire, et petit à petit sa tête se perdait : il se voyait en un moment, sans femme, sans ami, sans domestiques, abandonné du ciel même, et, par-dessus tout, dépouillé de son honneur, car la fuite de Camille lui en révélait la perte. Il résolut enfin d'aller chez cet ami auprès duquel il s'était rendu quand il avait fourni les moyens de préparer sa disgrâce. Il ferme la porte de sa maison, monte à cheval, et se met en route, navré de douleur. Il n'a pas fait la moitié du chemin, qu'abattu par ses tristes pensées, il est contraint de mettre pied à terre, et d'attacher son cheval à un arbre, au pied duquel il se laisse tomber, suffoqué par ses sanglots. Il demeura dans ce lieu jusqu'au soir. Il aperçut alors un homme à cheval, venant de la ville : il le salue, et lui demande ce qu'on dit de nouveau dans Florence. Les choses les plus étranges qu'on ait jamais ouïes, lui répond le voyageur : on dit publiquement que Lothaire, ce grand ami d'Anselme le riche, qui demeurait auprès de Saint-Jean, a enlevé cette nuit Camille, femme de cet Anselme, qui est aussi disparu. On a su cela par une suivante de Camille, que la garde a arrêtée cette nuit comme elle descendait avec des draps par la fenêtre de la maison. Je ne connais pas bien toutes les circonstances de cette aventure ; je sais seulement que toute la ville en est dans l'étonnement, car on ne devait pas attendre un tel résultat de l'intime union qui régnait entre ces deux hommes, que l'on n'appelait que les *deux amis*. Savez-vous, par hasard, demande Anselme, le chemin qu'ont pris Lothaire et Camille? Je n'en ai pas la moindre connaissance, répond le voyageur ; le gouverneur a fait jusqu'ici d'inutiles démarches pour en être instruit. Que Dieu vous accompagne, seigneur, dit Anselme. Qu'il vous protége, répond le voyageur. Et il poursuit son chemin.

Accablé d'aussi tristes nouvelles, Anselme fut sur le point de perdre la raison et la vie. Il se leva comme il put, et se rendit chez son ami, qui n'était point encore informé de sa disgrâce ; mais le voyant arriver si pâle et si défait, il jugea bien qu'il

lui était arrivé quelque fâcheux accident. Anselme le pria de lui faire préparer un lit, et de lui donner ce qu'il fallait pour écrire. Il se coucha, voulut être seul, et qu'on fermât sa porte. Livré à lui-même, il se trouva tellement accablé de l'idée de son infortune, qu'aux angoisses qu'il éprouvait il vit bien que la vie allait lui échapper : il voulut donc faire connaître la cause étrange de sa mort. Il se mit à écrire, mais, avant qu'il eût achevé sa lettre, les forces lui manquèrent, et il mourut de la douleur que lui avait causée son impertinente curiosité. Le maître de la maison, voyant qu'il était déja tard et qu'Anselme n'appelait personne, entra dans sa chambre pour savoir des nouvelles de son indisposition : il le trouva la moitié du corps hors du lit, penché sur la table, la plume à la main, et appuyé sur un papier écrit tout ouvert devant lui. Il l'appelle; mais, voyant qu'il ne lui répond pas, il le prend par la main, la trouve froide et s'aperçoit qu'il est mort. Saisi d'étonnement et de douleur, il appelle ses gens pour être témoins de cet événement déplorable, et se met à lire ce papier, sur lequel était écrit de la main d'Anselme, dont il reconnut bien le caractère :

« Un sot et impertinent desir me coûte la vie. Si la nouvelle « de ma mort parvient à Camille, qu'elle sache que je lui par« donne : elle n'était point obligée de faire des miracles, et je « ne devais pas exiger qu'elle en fît; et, puisque j'ai été moi« même l'instrument de mon déshonneur, il ne faut pas que..... »

Il n'en avait point écrit davantage, et l'on reconnut qu'il avait expiré sans pouvoir achever ce qu'il voulait dire. Le lendemain, l'ami d'Anselme fit connaître sa mort à ses parents, qui avaient appris déja sa triste aventure. Quant à Camille, elle était dans son couvent, prête à suivre Anselme dans son dernier voyage, non à cause de la nouvelle de la mort de son époux, mais par l'effet de celle qu'elle reçut de la mort de Lothaire; elle n'avait pas voulu, assure-t-on, malgré son veuvage, faire profession, ni sortir du couvent, jusqu'à ce qu'elle apprit, et ce fut bientôt, que Lothaire avait été tué dans une

bataille qui s'était donnée au royaume de Naples, entre M. de Lautrec et Gonzalo Fernandez de Cordoue, surnommé le *grand capitaine.* Telle avait été la fin d'un ami qui se repentit trop tard. Alors Camille prononça ses vœux, et ne tarda pas à voir arriver la fin d'une vie livrée à la tristesse et aux regrets. Ainsi périrent trois personnes, parcequ'une d'elles s'était laissée aller à un desir insensé.

Cette nouvelle me paraît bonne, dit le curé, mais je ne puis me persuader qu'elle soit véritable; si ce n'est qu'une fiction, je la trouve mauvaise : car, peut-on supposer un époux assez sot pour vouloir faire une épreuve aussi dangereuse? Passe encore s'il était question d'un amant et de sa maîtresse; mais, entre mari et femme, c'est la chose impossible. Quant à la manière de raconter, je n'en suis pas mécontent.

CHAPITRE XXXVI.

Des autres grands événements qui se passèrent dans l'hôtellerie.

Sur ces entrefaites, l'hôtelier, qui se tenait à la porte de la maison, s'écria : Voici venir une belle troupe d'hôtes; s'ils s'arrêtent ici, nous ferons *gaudeamus*. Quelle espèce de gens est-ce? demanda Cardenio. — Quatre hommes à cheval, couverts de masques noirs, armés de lances et d'écus, avec eux une dame vêtue de blanc, le visage également voilé, et deux valets de pied. Sont-ils près? demanda le curé. Si près, dit l'hôte, que les voilà qui arrivent. A ces mots, Dorothée abattit son voile, et Cardenio passa dans la chambre de Don Quijote. C'était à peine fait que toute la troupe entra dans l'hôtellerie. Les cavaliers, tous de belle apparence, mirent pied à terre, et s'approchèrent de la dame pour l'aider à descendre : l'un d'eux l'enleva dans ses bras, et vint l'asseoir sur une chaise qui se trouvait à la porte de la chambre où s'était caché Cardenio. Cependant, aucun d'eux ne s'était démasqué, et n'avait dit une parole; la dame

seulement fit un grand soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne malade et épuisée. Les valets conduisirent les chevaux à l'écurie. Le curé, que ce déguisement et ce silence rendaient plus curieux encore, suivit les valets, et demanda à l'un d'eux ce qu'il desirait savoir. Parbleu! seigneur, je ne saurais vous le dire: je sais seulement que ce sont des gens de qualité, surtout celui qui a pris dans ses bras la dame que vous avez vue; tous les autres lui portent respect, et l'on ne fait que ce qu'il ordonne. — Et la dame, qui est-elle? Je ne suis pas plus instruit de ce qui la regarde, répondit le valet; car, dans tout le voyage, je n'ai pas vu sa figure. Je l'ai entendue soupirer souvent, et faire de tels gémissements qu'on dirait qu'elle va rendre l'ame: au reste, il n'est pas étonnant que nous n'en sachions pas davantage, car il n'y a que deux jours que nous sommes avec eux, mon compagnon et moi. Nous les avons rencontrés dans le chemin, et ils nous ont persuadé de les suivre en Andalousie, nous promettant de nous payer généreusement. En avez-vous entendu nommer quelqu'un? demanda le curé. — Non, certes; car ils voyagent tous dans un tel silence que c'est merveille; l'on n'entend autre chose que les soupirs et les sanglots de la pauvre dame qui nous fait grand'pitié: nous sommes persuadés qu'ils l'emmènent par force; et, si l'on peut en juger par son habit, elle est religieuse, ou va l'être, ce qui paraît plus certain; c'est peut-être parceque sa volonté ne l'y conduit pas qu'elle est si triste. Cela peut être, répondit le curé. Et il les quitta pour se rapprocher de Dorothée. Celle-ci, ayant entendu soupirer la jeune dame, s'était approchée d'elle, émue d'une tendre compassion, et lui disait: Quel mal sentez-vous, madame? Si c'est un de ceux que les femmes savent guérir, je vous offre de bon cœur mes services. La dame affligée se taisait, et Dorothée redoubla ses instances. Enfin, le chevalier masqué, que le valet avait désigné au curé comme le maître, s'approcha et dit à Dorothée: Ne vous obstinez point, madame, à faire offre de services à cette femme, car elle ne sait reconnaître rien de ce que l'on fait pour elle, et ne lui demandez

aucune réponse, si vous ne voulez entendre des mensonges. Jamais je n'en ai dit, répondit alors l'inconnue; c'est pour avoir été trop vraie et sans détour que je me trouve dans ce triste état. Je vous en prends vous-même à témoin, puisque c'est ma sincérité qui vous rend faux et menteur. Ces paroles furent clairement entendues de Cardenio, qui n'était séparé de celle qui parlait que par la porte de Don Quijote. Grand Dieu! s'écria-t-il, qu'ai-je entendu? quelle voix est venue frapper mon oreille? A ces cris, la dame, toute troublée, tourne la tête, et, ne voyant pas celui qui parlait, elle veut entrer dans la chambre; mais le chevalier la retient, sans lui permettre de faire un pas. Dans ce moment de trouble, son voile s'abat, et laisse voir une beauté incomparable, un visage miraculeux, quoique pâle et défait. Elle tournait les yeux de tous côtés, avec tant de marques d'inquiétude, qu'on l'eût prise pour une folle, et l'ignorance où l'on était de ses motifs, faisait naître une grande pitié en Dorothée et parmi les autres. Le chevalier la tenait fortement par les épaules, et avait assez à faire pour relever son propre masque qui s'échappait, et qui en effet tomba par terre. Dorothée leva les yeux dans le moment, et reconnut son époux don Fernand [1]. Aussitôt un cri douloureux s'échappe du fond de son cœur, et elle tombe sans connaissance : elle serait tombée jusqu'à terre, si le barbier n'eût été assez près pour la retenir dans ses bras. Le curé s'approcha pour lui ôter son voile et lui jeter de l'eau sur la figure. A peine l'eut-il découverte, que don Fernand la reconnut. A cette vue, il parut comme frappé de mort. Cependant il ne lâchait point Lucinde (c'était elle), qui faisait tous ses efforts pour s'échapper; elle avait reconnu la voix de Cardenio, comme celui-ci avait reconnu la sienne. Il entendit aussi le cri que poussa Dorothée en tombant : s'imaginant que c'était Lucinde, il sortit de la chambre tout effrayé, et le premier objet qu'il aperçut fut don Fernand qui la retenait. Ce dernier le reconnut aussitôt : tous trois, Lu-

[1] Comment ne l'avait-elle pas reconnu à la voix, de même que Cardenio avait reconnu Lucinde? Cette invraisemblance est échappée à Cervantes.

cinde, Dorothée et Cardenio restèrent muets, immobiles, comme ignorant ce qui leur était arrivé; Dorothée regardait don Fernand, celui-ci Cardenio, Cardenio Lucinde, et Lucinde Cardenio. Ce fut elle qui rompit le silence la première, et, s'adressant à don Fernand, elle lui dit : Laissez-moi, seigneur, au nom de ce que vous vous devez à vous-même, puisque aucune autre considération ne vous touche, laissez-moi m'attacher au mur dont je suis le lierre, à l'appui dont n'ont pu me détacher vos importunités, vos menaces, vos promesses, ni vos présents. Voyez par quelles voies secrètes et inusitées le ciel m'a fait retrouver mon véritable époux : vous savez, par mille expériences qui nous ont coûté cher, que la mort seule serait capable de l'effacer de ma mémoire. Que de si clairs avis fassent donc changer votre amour en fureur (puisque vous n'êtes point susceptible d'autres sentiments), et vos desirs en dépit. Otez-moi la vie : si je la perds en présence de mon époux, je la croirai bien employée; ma mort sera pour lui le témoignage de la foi que je lui ai gardée jusqu'au dernier moment. Pendant ce discours, Dorothée était revenue à elle, et avait entendu les paroles de Lucinde, qui la lui faisaient connaître. Voyant donc que don Fernand ne cessait pas de la retenir, et ne lui répondait rien, elle se lève avec peine, va se jeter à ses pieds, et, versant un torrent de larmes qui l'embellissaient encore, elle lui dit : Si vos yeux, seigneur, n'étaient pas éblouis par l'éclat de ce soleil que vous tenez dans vos bras, vous vous seriez aperçu déja que la malheureuse prosternée devant vous est la triste Dorothée, que vous pouvez rendre aussi infortunée que vous le voudrez : je suis cette humble paysanne que votre amour ou votre bonté voulut élever à l'honneur de lui appartenir; je suis celle qui, renfermée dans les limites d'une vie honnête, vivait contente, jusqu'à ce que, cédant à vos poursuites et à ce qui semblait être vos amoureux desirs, elle eut franchi pour vous les bornes de la retenue, et remis entre vos mains sa liberté; don mal reconnu, comme le prouve la nécessité qui me contraint à me trouver en ce lieu, et l'état dans lequel je vous vois. Gar-

dez-vous, cependant, de croire que c'est l'idée de mon déshonneur qui m'amène ici, je n'y suis conduite que par la douleur et le chagrin de me voir oubliée. Vous avez désiré que je fusse à vous, et tel fut le résultat de vos vœux, qu'encore qu'ils aient changé, vous ne pouvez cesser d'être à moi. Considérez, seigneur, que l'excessive affection que je vous porte peut contrebalancer la noblesse et la beauté de celle pour qui vous m'abandonnez. Vous ne pouvez appartenir à Lucinde, puisque vous êtes à moi; Lucinde ne saurait vous appartenir, puisqu'elle s'est donnée à Cardenio : il vous sera bien plus facile de revenir à celle qui vous adore, que d'amener à vous aimer une femme qui n'a pour vous que de l'aversion. Vous m'avez conjurée de vous écouter, vous m'avez demandé le sacrifice de mon honnêteté, vous n'avez pas ignoré ma condition, vous savez bien de quelle manière j'ai cédé à vos desirs, vous n'avez aucun sujet de vous plaindre d'avoir été trompé. S'il en est véritablement ainsi, si vous êtes chrétien aussi bien que chevalier, pourquoi tant différer de me rendre aussi heureuse à la fin que vous l'aviez fait au commencement? Si vous ne voulez pas de moi pour votre légitime épouse, et reconnaître mes droits, permettez au moins que je sois votre esclave : pourvu que je vous appartienne, je m'estimerai trop heureuse. Ne souffrez pas que votre abandon me rende l'objet de la censure publique; ne remplissez pas d'amertume les vieux jours de mes parents, c'est une récompense que n'ont point méritée les loyaux services qu'ils ont toujours rendus à votre famille, comme de bons vassaux. Si vous pensez avoir avili votre sang en le mêlant au mien, réfléchissez qu'il n'est aucune noblesse au monde, ou peu du moins, qui n'aient suivi la même route, et que celle qui vient des femmes ne compte point dans les grandes généalogies : d'ailleurs, la véritable noblesse consiste dans la vertu; si vous n'obéissez point à sa voix en me rendant ce qui m'est dû, je serai donc plus noble que vous. Enfin, seigneur, que vous le vouliez ou non, je suis votre épouse : vos serments, qui ne sauraient être faux, en sont témoins, si vous vous enorgueillissez véritablement de

ce qui me rabaisse à vos yeux. J'en prends encore à témoin la promesse que vous m'avez faite par écrit, et le ciel que vous avez pris pour garant de votre parole : quand toutes ces preuves me manqueraient, votre propre conscience ne cesserait de réclamer pour moi; au milieu des plaisirs, sa voix retentirait dans votre ame, et y proclamerait la vérité que j'atteste devant vous.

La triste Dorothée avait parlé avec tant d'émotion et de larmes que ceux mêmes qui accompagnaient don Fernand, et les autres, assistants ne purent s'empêcher de pleurer avec elle. Don Fernand l'écouta sans répondre un seul mot, jusqu'à ce qu'elle eut cessé ses plaintes pour ne plus faire entendre que des soupirs et des sanglots : un cœur de bronze était seul capable de voir son affliction sans en être attendri. Lucinde plaignait sa douleur, admirait sa beauté, sa sagesse; elle aurait voulu s'approcher de l'infortunée, et lui donner quelque consolation, mais don Fernand la retenait toujours. Enfin, après avoir longtemps considéré Dorothée, plein de trouble et de confusion, il ouvre les bras, rend à Lucinde la liberté, et s'écrie : Tu as vaincu, Dorothée, tu as vaincu ! il est impossible de résister plus longtemps à de telles vérités. Lucinde, qui n'était pas entièrement revenue de sa faiblesse, se trouvant sans appui, serait tombée à terre, si Cardenio, qui s'était placé derrière don Fernand pour n'en être point vu, ne se fût trouvé tout près, et bannissant toute autre considération, ne l'eût retenue dans ses bras. Si le ciel pitoyable daigne enfin t'accorder quelque repos, lui dit-il, digne, loyale et courageuse épouse, en aucun lieu tu ne le trouveras plus heureusement que dans ces bras qui te reçoivent maintenant et qui te reçurent autrefois, quand il me fut permis de t'appeler mienne. A ces mots, Lucinde lève les yeux sur Cardenio, ses regards achèvent une reconnaissance que la voix avait déja préparée, et sans être retenue par aucun respect humain, elle se jette à son cou et s'écrie : Oui, vous êtes le seul arbitre de mes destinées ; oui, je suis votre captive, malgré tous les obstacles et toutes les

menaces que l'on fait à cette vie qui ne se soutient que par la vôtre. Ce touchant spectacle émut tous les assistants, et surprit étrangement don Fernand. Dorothée le vit pâlir et porter la main sur son épée, comme pour se venger de Cardenio. Aussi prompte que la pensée, elle embrasse ses genoux, l'empêchant de se mouvoir, et lui dit: Que voulez-vous faire, ô mon unique refuge, dans cette rencontre inopinée? Vous voyez votre épouse à vos pieds; celle que vous vouliez contraindre est dans les bras de son mari: convient-il, vous serait-il même possible de défaire ce que le ciel a fait? ne vaut-il pas mieux élever, égaler à vous celle qui a tant souffert, et qui, dans ce moment, inonde de douces larmes d'amour le sein de son véritable époux? Je vous en conjure, au nom de Dieu, que ce spectacle n'allume pas votre colère, qu'il l'adoucisse au contraire; permettez que ces deux amants jouissent de tout le bonheur que le ciel voudra leur accorder; ce sera montrer la générosité de votre noble et illustre sang, et le monde apprendra que la raison a sur vous plus d'empire que les passions. Cependant Cardenio tenait toujours Lucinde embrassée, et n'ôtait pas les yeux de dessus don Fernand, résolu de se défendre s'il lui voyait faire le moindre mouvement, et même de combattre ceux qui voudraient lui nuire, dût-il lui en coûter la vie; mais les amis de don Fernand, le curé, le barbier, et tous ceux qui étaient présents, sans oublier le bon Sancho Pança, entourèrent don Fernand, et le conjurèrent d'avoir égard aux larmes de Dorothée, et de ne pas permettre qu'elle se vît frustrée de ses espérances, puisqu'elle ne lui avait dit que la vérité; de considérer que ce n'était point le hasard, mais bien un arrêt de la Providence qui les avait tous réunis dans ce lieu lorsque aucun d'eux n'y songeait; la mort seule, ajouta le curé, peut désunir Lucinde et Cardenio, et cette mort, s'ils la recevaient ensemble, ils l'estimeraient heureuse; il est d'un généreux courage, dans les circonstances auxquelles on ne peut rien changer, de se vaincre soi-même et de permettre, par sa seule volonté, que deux amants jouissent du bien que le ciel leur envoye.

Jetez les yeux sur la beauté de Dorothée, elle n'a que peu ou point d'égale, à plus forte raison n'en est-il pas qui la surpassent : voyez sa modestie et son amour ; surtout réfléchissez, si vous faites cas des titres de chrétien et de chevalier, que vous ne pouvez manquer à la parole donnée, seul moyen de satisfaire à ce que vous devez à Dieu et aux personnes sages, qui connaissent et respectent les prérogatives de la beauté; encore qu'elle se trouve en un sujet d'humble naissance, si elle est accompagnée de l'honnêteté, elle peut s'élever à quelque rang que ce soit, sans rabaisser celui qui s'associe à son sort; enfin, celui qui obéit à la puissance de ses desirs, s'il n'en résulte aucun péché, ne saurait encourir le blâme de personne. A ces raisons, ils en ajoutèrent tant d'autres, qu'enfin le cœur généreux de don Fernand ne démentit point le sang illustre qui l'animait : il s'apaisa et se laissa vaincre par les vérités qu'il ne pouvait nier, il en donna la preuve en relevant Dorothée; et, l'embrassant tendrement : Levez-vous, madame, lui dit-il; il n'est pas juste que l'on voie à mes pieds celle qui règne dans mon ame. Si jusqu'ici ma conduite n'a point répondu à mes paroles, c'est sans doute par un ordre du ciel qui voulait que je fusse témoin de la foi que vous m'avez gardée, pour vous en estimer davantage. Daignez me pardonner mes mauvais procédés et mon aveuglement. Le même charme qui m'avait mis dans vos bras, m'en avait aussi éloigné. Contemplez cette Lucinde, aujourd'hui si contente, et vous trouverez dans ses yeux mon excuse. Mais, puisqu'elle a rencontré ce qu'elle desire, et que je trouve en vous tout ce qui peut me satisfaire, qu'elle vive heureuse et tranquille, et passe avec son Cardenio des jours aussi longs que fortunés : je prierai le ciel de m'accorder avec ma Dorothée la même félicité. En achevant ces mots, il l'embrassa de nouveau d'une manière si tendre, qu'il lui fallut faire un violent effort pour que ses larmes ne donnassent pas un nouveau gage de son amour et de son repentir. Il n'en fut pas de même de Cardenio, de Lucinde et des autres : ils pleurèrent avec tant d'abondance, les uns par suite de leur propre

joie, les autres par sympathie, qu'on les eût dits tous frappés de quelque grand événement. Sancho lui-même pleurait; mais il a avoué depuis que c'était pour avoir bien vu que Dorothée n'était pas la reine de Micomicon, dont il espérait de si grandes récompenses. L'étonnement et les larmes durèrent quelque temps. Enfin, Lucinde et Cardenio furent se jeter aux genoux de don Fernand, et le remercièrent de sa générosité, dans des termes si expressifs que, ne sachant que leur répondre, il les releva et les embrassa tendrement. Il pria Dorothée de lui apprendre comment elle était venue dans un lieu si éloigné de chez elle. Elle lui raconta en peu de mots tout ce qu'elle avait dit précédemment à Cardenio; don Fernand et sa suite prirent tant d'intérêt à son récit, qu'ils eussent desiré qu'il fût plus long, tant elle le débitait avec grâce. Don Fernand leur raconta ensuite ce qui lui était arrivé après avoir trouvé dans le sein de Lucinde le papier par lequel elle se déclarait l'épouse de Cardenio; il la voulait tuer, disait-il, et l'eût fait si ses parents ne l'en eussent empêché; il sortit alors de la maison, résolu de remettre sa vengeance à un moment plus favorable. Mais il apprit le lendemain que Lucinde avait quitté la maison paternelle, sans que l'on sût ce qu'elle était devenue; enfin, quelques mois après, il sût qu'elle s'était retirée dans un monastère, avec l'intention d'y demeurer toute sa vie si elle ne pouvait la passer avec Cardenio; aussitôt qu'il en fut informé, il se fit accompagner de trois cavaliers, et se rendit auprès du couvent qu'elle habitait: il n'avait pas voulu la voir, de crainte que le sachant là, on ne se tînt sur ses gardes au monastère; mais un jour, ayant attendu que la porte fût ouverte, il laissa deux des siens pour la garder, et lui-même, escorté par l'autre, entra dans le couvent pour chercher Lucinde; ils la trouvèrent dans le cloître, parlant avec une religieuse; l'enlevèrent sans lui donner le temps de se reconnaître, et la conduisirent dans un lieu où ils se procurèrent tout ce qui était nécessaire pour le voyage; cela leur avait été d'autant plus facile que le couvent était éloigné de la ville. Il ajouta que, lorsque Lucinde s'était vue en son pouvoir, elle avait perdu

tout sentiment, et depuis n'avait fait que pleurer et soupirer sans dire un seul mot; ainsi, dans le silence et les larmes, ils étaient arrivés à l'hôtellerie, et, pour lui, c'était être arrivé au ciel, où aboutissent et se terminent toutes les infortunes de la terre.

CHAPITRE XXXVII.

Suite de l'histoire de l'illustre infante Micomicona, et autres aventures.

Sancho, cependant, écoutait tout, non sans ressentir une vive douleur de voir s'évanouir et s'en aller en fumée ses espérances, la belle princesse Micomicona devenue Dorothée, le géant devenu don Fernand, et que, pendant tout ce temps-là, son maître dormait sans s'embarrasser de rien. Dorothée, de son côté, prenait son bonheur pour un rêve, Cardenio et Lucinde n'étaient pas plus rassurés. Don Fernand rendait grâce au ciel de ses faveurs, et de l'avoir retiré d'un labyrinthe où il avait été sur le point de perdre son ame et sa réputation. Enfin, tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtellerie étaient joyeux de l'heureuse issue qu'avaient eue des événements si embrouillés, et qui présentaient si peu d'espoir de succès. Le curé, en homme prudent, surveillait tout, et félicitait chacun du bien qui lui était arrivé. Mais celle qui montrait le plus de joie était l'hôtesse, à qui Cardenio et le curé avaient promis de payer les dommages et intérêts du dégât qu'avait causé Don Quijote. Sancho seul, comme on l'a dit, était triste, mélancolique, désolé. Aussi, avec une contenance triste, entra-t-il chez son maître, qui venait de s'éveiller, et lui dit : Seigneur chevalier de la Triste Figure, votre seigneurie peut bien dormir tant qu'il lui plaira, sans s'inquiéter de tuer aucun géant et de remettre la princesse sur son trône, car tout est déja fait et conclu. Je le crois bien, répondit Don Quijote, puisque j'ai livré au géant le plus terrible combat que j'aie jamais eu l'occasion de soutenir, et que d'un revers, pan [1], je

[1] *Zas.*

lui ai tranché la tête, d'où tant de sang a jailli qu'il coulait à terre, en ruisseaux, comme si c'eût été de l'eau. Dites plutôt du vin rouge, reprit Sancho : car il est bon que vous sachiez, si vous ne vous en doutez pas, que ce géant mort n'est autre chose qu'une outre percée, et ce sang, six arrobes de vin rouge qu'elle avait dans le ventre; la tête que vous avez coupée est la putain qui m'a engendré, et que Satan puisse tout emporter ! Que dis-tu, fou? reprit don Quijote; as-tu perdu la raison? Levez-vous, seigneur, répondit Sancho; vous verrez le beau dégât que vous avez fait, et qu'il nous faudra payer. Vous verrez aussi la reine changée en une simple particulière appelée Dorothée, et d'autres événements qui auront lieu de vous surprendre. Je ne m'émerveillerais de rien, dit Don Quijote; car, si tu te le rappelles, la dernière fois que nous vînmes ici, je te dis que tout s'y passait réellement par enchantement, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'il en fût de même à présent. — Je le croirais aussi, si mon bernement avait été de même nature; mais il était réel et véritable; je vis l'hôtelier, qui est bien le même qui est ici, tenir un des coins de la couverture et me faire bondir en l'air avec autant de plaisir que de vigueur. Quand on reconnaît les personnes, je crois, moi, pauvre pécheur, qu'il n'y a aucun enchantement, mais bien des côtes froissées et une grande mésaventure. Dieu y remédiera, répondit Don Quijote. Donne-moi mes habits, et laisse-moi aller, je veux voir les métamorphoses dont tu parles. Sancho l'aida donc à s'habiller; et, pendant ce temps, le curé instruisait don Fernand et les autres de la folie de Don Quijote, et de l'artifice qu'il lui avait fallu mettre en usage pour le tirer de la *Roche Pauvre*, où il s'imaginait avoir été relégué par les dédains de sa dame. Il leur raconta tout ce que Sancho lui avait appris; ils s'émerveillèrent et rirent beaucoup, et il leur parut comme à tous que c'était le genre de folie le plus étrange qui pût se loger dans un cerveau détraqué. Il ajouta que, puisque la félicité inattendue de Dorothée empêchait de poursuivre le dessein qu'on avait formé, il était nécessaire d'en imaginer un autre pour ramener le cheva-

lier chez lui. Cardenio offrit de continuer en remplaçant Dorothée par Lucinde. Non, non, répondit don Fernand; je desire que Dorothée mette à fin l'entreprise : et, s'il n'y a pas trop loin d'ici à la demeure de ce bon chevalier, je serai bien aise de contribuer à sa guérison. Il n'y a pas plus de deux journées, dit le curé. Quand il y en aurait davantage, reprit don Fernand, je prendrais avec plaisir part à votre bonne œuvre. En ce moment parut Don Quijote, armé de pied en cap, l'écu au bras, appuyé sur sa branche d'arbre ou lance, et le chef couvert de l'armet de Mambrin, encore tout bosselé. Don Fernand et les autres étrangers restèrent tout surpris de cette étrange figure : ils considéraient cette face longue d'une demi-lieue, ce visage sec et basané, le bizarre assemblage de ses armes et sa contenance posée. Ils attendirent en silence ce qu'il allait dire, et lui, d'un ton grave et les yeux fixés sur Dorothée, s'exprima ainsi : Je suis informé, belle dame, par mon écuyer, que votre grandeur s'est évanouie et que votre état a disparu, puisque, de reine et grande dame que vous paraissiez être, vous êtes devenue une simple demoiselle : si cette métamorphose s'est opérée par l'ordre du roi négromancien votre père, dans la crainte que je ne fusse point capable de vous porter l'assistance dont vous aviez besoin, je dis qu'il ne sait pas la moitié de sa messe, et qu'il n'est guère versé dans l'histoire de la chevalerie : car, s'il la possédait aussi bien que moi, et s'il l'avait lue avec autant d'attention, il aurait vu, à chaque pas, des chevaliers moins fameux que moi, mettre à fin des choses plus difficiles. Ce n'est pas une si grande merveille que de tuer un gigandeau, quelque arrogant qu'il soit. Il n'y a pas longtemps que je me suis mesuré avec lui, et.... Mais je me tais, de peur qu'on ne m'accuse de mensonge : le temps, qui découvre toutes choses, fera connaître la vérité lorsqu'on y pensera le moins. Vous vous êtes mesuré avec deux outres, et non avec un géant, interrompit l'hôtelier. Mais don Fernand lui imposa silence, et lui défendit d'interrompre Don Quijote, qui poursuivit ainsi : Je dis donc, princesse déshéritée, que si, pour la raison que j'ai allé-

guée, votre père a fait en vous cette métamorphose, vous ne devez vous y confier ; car il n'est point de péril sur la terre, au travers duquel mon épée ne vous ouvre un chemin; avec elle je jetterai à vos pieds la tête de votre ennemi, et je saurai mettre sur la vôtre la couronne qui vous appartient. Don Quijote se tut, et attendit la réponse de la princesse; celle-ci, connaissant l'intention de don Fernand de poursuivre l'aventure jusqu'à ce qu'on eût ramené Don Quijote chez lui, lui répondit avec beaucoup de douceur et de gravité : Quiconque vous a dit, vaillant chevalier de la Triste Figure, que j'étais métamorphosée, et que j'avais perdu mon premier état, ne vous a point dit la vérité, car je suis aujourd'hui la même que j'étais hier. Il est bien vrai que quelques événements heureux ont apporté certains changements dans ma fortune et l'ont rendue meilleure que je ne pouvais le desirer; mais, pour cela, je n'en suis pas moins telle que j'étais, ni moins résolue d'employer la valeur de votre invincible bras. Ainsi, seigneur, que votre courtoisie daigne rendre l'honneur au père qui m'a engendré, et le tenir pour un homme sage et prudent, qui par sa science a su trouver un moyen si facile pour remédier à ma disgrâce : je crois que sans vous, seigneur, je n'eusse pas joui du bonheur que j'obtiens; et tous ceux qui sont ici présents peuvent bien attester la vérité de ce que je dis. Ce qui nous reste à faire est de poursuivre demain notre route, car aujourd'hui nous ne pourrions faire qu'une petite journée; quant au succès que j'espère, je m'en remets à Dieu et à la force de votre bras. Tel fut le discours de la spirituelle Dorothée. Alors Don Quijote, se tournant vers Sancho, lui dit d'un air irrité : Petit Sancho, vous êtes bien le plus grand maraud de toutes les Espagnes. Réponds, larron : ne viens-tu pas de me dire que la princesse était changée en une demoiselle appelée Dorothée? que la tête que je pense avoir coupée au géant était la putain qui t'a engendré? et autres sottises qui m'ont mis dans la plus grande confusion où je me sois trouvé de ma vie? Par la mort! ajouta-t-il, les yeux fixés au ciel et les dents serrées, je ne sais qui me tient de faire

de ton corps un tel exemple qu'il rende sage à l'avenir [1] tout autant d'écuyers menteurs qu'il y en a dans le monde. Calmez-vous, seigneur, répondit Sancho : il est possible que je me sois trompé sur le changement de madame la princesse Micomicona; mais, pour ce qui est de la tête du géant, ou du moins des outres percées, et du sang qui est du vin rouge, vive Dieu! les outres sont encore au chevet de votre lit, et le vin forme un lac dans la chambre : vous le verrez bien quand on en viendra au fait, et que l'hôtelier vous demandera le payement de tout le dommage; que, si madame la reine est toujours la même qu'elle était, je m'en réjouis fort dans l'ame, car il m'en revient ma part comme à chaque fils du voisin. C'est assez, reprit Don Quijote; tu n'es qu'un sot, mon pauvre Sancho. Ne parlons plus de tout ceci, dit don Fernand; puisque madame la princesse ordonne qu'on ne se mette en route que demain, attendu qu'il est trop tard aujourd'hui, qu'ainsi soit fait : nous pourrons passer cette nuit en conversation jusqu'au jour, et demain nous accompagnerons tous le seigneur Don Quijote; car nous desirons être témoins de ses exploits rares et inouïs dans une aussi grande entreprise. Ce sera moi, répondit Don Quijote, qui vous servirai et vous accompagnerai. Je vous rends grâce de la faveur que vous daignez me faire, et de la bonne opinion que vous avez de moi; je m'efforcerai de la justifier, dût-il m'en coûter la vie, et plus encore, s'il est possible. Il se fit un long échange de compliments et d'offres de services entre Don Quijote et don Fernand : mais tout rentra dans le silence à l'arrivée d'un voyageur dont l'habit annonçait un chrétien nouvellement arrivé du pays des Maures : il était en effet vêtu d'une casaque de drap bleu à courtes basques, demi-manches et sans collet; ses chausses étaient de toile bleue, et le bonnet de la même couleur; ses brodequins étaient couleur de dattes, et un cimeterre maure pendait à un baudrier qu'il portait en écharpe. Avec lui venait une femme montée sur un âne, et vêtue à la moresque; un voile cachait sa figure; son bonnet était de brocart; un long

[1] *Hacer un estrago en ti que ponga sal en la mollera a todos*, etc.

voile la couvrait de la tête aux pieds. L'homme était d'une taille robuste et agréable, âgé d'un peu plus de quarante ans ; son teint était basané, ses moustaches longues et sa barbe soignée : en un mot, son extérieur annonçait que s'il avait été mieux vêtu, il aurait paru un homme de qualité. En entrant, il demanda une chambre ; et, comme on lui eut dit qu'elles étaient toutes occupées, il montra beaucoup de déplaisir. Cependant, il prit la Moresque dans ses bras et la mit à terre. Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille et Maritorne, attirées par la nouveauté d'un costume qu'elles n'avaient pas encore vu, l'entourèrent ; et Dorothée, toujours gracieuse, affable et discrète, la voyant aussi contrariée que son guide de ne pas trouver de chambre, lui dit : Ne vous affligez point, madame, de ce contre-temps, c'est l'ordinaire des hôtelleries de ne point offrir ce dont on a besoin ; mais, s'il vous plaît de loger avec nous, dit-elle en montrant Lucinde, peut-être, dans le cours de votre voyage, aurez-vous trouvé un asile et un accueil moins agréables. La Moresque ne répondit rien ; seulement elle se leva, croisa ses bras sur sa poitrine, et s'inclina profondément, en signe de remercîment : ce silence fit juger que sans doute elle était Maure, et qu'elle n'entendait pas les langues des pays chrétiens. En ce moment, le captif, qui jusqu'alors avait été occupé d'autre chose, entra ; voyant toutes les dames autour de l'étrangère silencieuse, il leur dit : Mesdames, cette jeune personne entend à peine ma langue, et n'en sait point d'autre que celle de son pays : voilà pourquoi elle ne vous a point répondu et ne vous répond point. Nous lui offrions seulement notre compagnie pour cette nuit, dit Lucinde, et de partager notre chambre, où nous lui ferons le meilleur traitement que nous pourrons, avec tout le plaisir qu'on doit avoir à obliger les étrangers, à plus forte raison une femme. Pour elle et pour moi, répondit le captif, je vous baise les mains, madame, je vous rends grâce de la faveur que vous nous offrez ; dans cette occasion, et venant de personnes telles que vous paraissez être, nous devons la regarder comme très grande. Dites-moi, sei-

gneur, demanda Dorothée, cette dame est-elle chrétienne ou Maure? son habit et son silence nous font craindre qu'elle ne soit ce que nous ne voudrions pas qu'elle fût. Elle est Maure d'habits et de naissance, répondit le captif; mais, dans l'ame, elle est bonne chrétienne, et a un grand desir de le devenir. Elle n'est donc pas encore baptisée? dit Lucinde. Nous n'en avons pas encore eu le loisir, répondit le captif, depuis qu'elle est sortie d'Alger, sa patrie. Jusqu'à présent elle ne s'est point vue en danger de mort qui l'obligeât de recevoir le baptême avant de bien connaître toutes les cérémonies que commande notre mère la sainte Église : Dieu, je l'espère, permettra qu'elle soit baptisée promptement, avec la décence qu'exige sa qualité, qui est beaucoup au-dessus de ce que témoigne son habit et le mien. Ce discours fit naître en chacun le desir de savoir qui étaient la Maure et le captif; mais personne ne voulut le lui demander, car il paraissait plus convenable de leur procurer du repos que de les questionner sur leurs aventures. Dorothée prit la Moresque par la main, la fit asseoir à côté d'elle, et la pria d'ôter son voile. Elle regarda le captif, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire : il lui dit, en arabe, qu'on la priait d'ôter son voile, et qu'elle le fît. Elle se découvrit donc et laissa voir une figure si belle, que Dorothée la trouvait plus parfaite que Lucinde, Lucinde plus belle que Dorothée, et tous les assistants pensèrent que la Moresque seule pouvait le disputer à l'une et à l'autre; il s'en trouva même qui lui donnaient l'avantage : c'est un effet ordinaire de la beauté d'attirer à soi le cœur et la volonté de tout le monde, aussi tous s'empressèrent de servir la belle Maure, et de lui faire mille caresses. Don Fernand demanda au captif comment elle s'appelait. Lela Zorayda, répondit-il. Mais elle, entendant ce nom, comprit ce que l'on demandait au chrétien, et dit, avec inquiétude et vivacité : *No, no, Zorayda; Maria, Maria;* donnant à entendre qu'elle s'appelait Marie, et non Zorayde. Ces mots, et l'expression avec laquelle ils furent dits, firent répandre plus d'une larme aux assistants, et surtout aux femmes, naturellement plus sensibles.

Lucinde l'embrassa tendrement, en lui disant : Oui, oui, Maria. Elle répondit : *Si, si, Maria; Zorayda macangé;* ce qui veut dire *non*.

Cependant, la nuit venait, et l'hôtelier, par l'ordre des compagnons de don Fernand, s'était employé à préparer le meilleur souper qu'il lui fût possible. L'heure étant venue, tout le monde s'assit à une table longue comme celle d'un réfectoire, car il n'y en avait dans l'hôtellerie ni de ronde ni de carrée. On donna la place d'honneur à Don Quijote, malgré ses refus : il voulut avoir à côté de lui la princesse Micomicona, puisqu'elle était sous sa garde. Lucinde et Zorayde venaient ensuite; en face d'elles, don Fernand et Cardenio, puis, le captif et les autres cavaliers. Le barbier et le curé se mirent à côté des dames. Ils soupèrent fort gaiement; mais leur satisfaction s'accrut quand ils virent que Don Quijote, cessant de manger, et mû du même esprit qui l'avait tant fait discourir chez les chevriers, prit la parole et dit :

En vérité, seigneurs, si l'on y fait bien attention, ceux qui font profession de l'ordre de la chevalerie errante sont témoins d'événements aussi grands qu'inouïs. Si vous en doutez, quel est l'homme qui, entrant dans ce château, et nous trouvant ainsi réunis, pourrait deviner ce que nous sommes? Qui pourrait croire que cette dame, assise à mes côtés, est cette grande reine que nous savons; que je suis, moi, ce chevalier de la Triste Figure, dont la Renommée daigne s'occuper? Serait-on donc mettre en doute maintenant que cet art et cette profession surpassent tous ceux et celles que les hommes ont inventés, et qu'on leur doit d'autant plus d'estime qu'ils exposent à plus de dangers? Loin d'ici ceux qui prétendent que les lettres ont l'avantage sur les armes : quels qu'ils soient, je leur prouverai qu'ils ne savent ce qu'ils disent. En effet la raison qu'ils ont coutume d'alléguer, et sur laquelle ils se fondent le plus, est que les travaux de l'esprit l'emportent sur ceux du corps, et que les armes n'occupent que ce dernier comme si c'était un métier de crocheteur, pour lequel il ne fût besoin que d'être

robuste, et que ce que nous appelons les armes, nous autres qui les professons, ne comprenait pas en soi les actions de courage et d'éclat, dont l'exécution réclame une rare intelligence. Le guerrier qui conduit une armée, ou qui se charge de la défense d'une ville assiégée, ne travaille-t-il donc pas autant de l'esprit que du corps? Parviendra-t-on, avec les forces corporelles, à prévoir et déjouer l'intention de l'ennemi, ses desseins, ses stratagèmes, résoudre les difficultés, prévenir les dangers que l'on craint? tout cela appartient à l'esprit, le corps n'y est pour rien. S'il est donc certain que les armes exigent de l'esprit aussi bien que les lettres, voyons maintenant lequel des deux, du littérateur ou du guerrier, supporte de plus grands, de plus utiles travaux; nous en pourrons juger par le but vers lequel chacun s'achemine, car une vocation doit être estimée d'autant plus qu'elle tend à une fin plus noble. L'objet des lettres, j'entends les lettres humaines (car, pour les divines, leur mission étant de conduire notre ame au ciel, l'infini vers lequel elles tendent les met hors de toute comparaison); l'objet des lettres humaines, dis-je, est d'éclairer la justice distributive, de rendre à chacun ce qui lui appartient, de faire observer les lois bonnes et justes fin assurément généreuse, grande et digne de louanges, mais moins pourtant que celle à laquelle tendent les armes, c'est-à-dire la PAIX, le plus grand des biens que l'homme puisse desirer dans cette vie. Aussi, les premières bonnes nouvelles que reçurent le monde et les hommes à la venue du Sauveur, la nuit qui fut pour nous la source de la lumière, furent ce cantique exécuté dans les airs : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Le salut que le bienveillant maître du ciel et de la terre apprit à ses disciples et bien-aimés fut celui-ci : Quand vous entrerez dans quelque lieu, leur dit-il, répétez : *La paix soit dans cette maison*. D'autres fois il leur disait : *Je vous donne ma paix; je vous laisse ma paix, la paix soit avec vous*, comme un gage et joyau, donné d'une telle main, sans

[1] *Gloria in excelsis Deo, et in terrâ* PAX *hominibus bonæ voluntatis.*

lequel aucun bien ne saurait être en la terre comme au ciel. Je dis donc que la paix est la véritable fin de la guerre, armes et guerre ne sont qu'une même chose. Cette vérité démontrée, ainsi que l'avantage que le but des armes a sur le but des lettres, examinons maintenant les travaux de corps du littérateur, et comparons-les à ceux du guerrier.... Dans tout ce discours, Don Quijote suivait son raisonnement de telle sorte, et s'exprimait en si bons termes, qu'il força ses auditeurs à ne plus songer à sa folie : au contraire, comme ils étaient presque tous chevaliers, élevés aux armes, ils l'écoutaient avec beaucoup de plaisir. Il poursuivit ainsi : Voici quelles sont les peines de l'homme d'étude. D'abord, la pauvreté : non qu'ils soient tous dans la misère, mais je veux mettre les choses au pis; dire qu'ils sont pauvres, me semble propre à exprimer leurs souffrances, car le pauvre ne possède rien de bon; il endure cette misère dans toutes ses parties, tantôt la faim, tantôt le froid, la nudité, tantôt tout ensemble. Cependant il mange quelquefois, il est vrai, un peu plus tard qu'il n'est d'usage, il se nourrit des restes des riches, ce qui est la plus grande misère de l'étudiant, et ce qu'ils appellent entre eux *aller à la soupe*. Il ne lui manque pas non plus quelque méchant brasier pour le réchauffer, ou du moins pour diminuer qui le saisit; enfin, la nuit, il dort à couvert. Je ne veux point parler d'autres misères, comme du manque de chemises, de souliers, de la légèreté de son habit tout râpé, ni des excès que la faim lui fait faire quand la fortune lui envoie quelque bon repas. Par cette route que j'ai tracée, rude et difficile, bronchant par-ci, tombant par-là, se relevant d'un côté, tombant de l'autre, ils parviennent au but de leurs desirs. Nous en avons vu qui, après avoir traversé ces Syrtes, ces Scyllas, ces Charybdes, comme emportés au vol par la fortune, se sont trouvés appelés à gouverner le monde du haut de leur siége, voyant leur faim changée en satiété, leur froid en besoin de se rafraîchir, leur nudité en habits somptueux, leur coucher sur une natte en lits de Damas et draps de toile de Hollande : juste récompense de

leur mérite. Mais enfin, toutes ces peines et travaux, comparés à ceux de l'homme de guerre, sont bien peu de chose, ainsi que je vais vous le prouver.

CHAPITRE XXXVIII.

Suite du discours de Don Quijote sur les armes et sur les lettres.

Don Quijote continua en ces termes : Puisque nous avons d'abord examiné l'étudiant sous le rapport de la pauvreté, voyons si le soldat est plus riche; nous trouverons que nul ne saurait être aussi nécessiteux que lui; il faut qu'il se contente d'une modique paye, qui vient tard ou jamais, et de ce qu'il peut marauder de ses mains, au péril de sa vie et de sa damnation. Quelquefois il est si nu, qu'un collet tout déchiré lui sert de chemise et de parure; dans le cœur de l'hiver, il n'a pour se garantir des inclémences du ciel, au milieu d'une campagne rase, que sa propre haleine, qui, sortant d'un lieu vide, doit être plutôt froide que chaude. Vous pensez peut-être qu'il espère la nuit pour se dédommager de toutes ces incommodités dans le lit qui l'attend? Certes, il ne sera trop étroit que par sa faute, car il peut bien mesurer sur la terre autant de pieds qu'il voudra, et s'y rouler à son aise, sans craindre que ses draps soient trop courts. Viennent ensuite le jour et l'heure de l'exercice; peut-être est-ce un jour de bataille : il sera estropié d'un bras, d'une jambe, ou une balle lui traversera les tempes, et on lui mettra sur la tête un bourrelet de charpie pour le panser; s'il ne lui arrive aucun mal, et que le ciel pitoyable le conserve sain et sauf, il peut bien se faire qu'il reste toujours dans la même indigence. Il faudra d'autres rencontres, d'autres batailles, et qu'il se tire heureusement de toutes pour profiter de quelque chose. Mais ces miracles se voient rarement. Dites-moi, seigneurs, si vous y avez quelquefois réfléchi, combien est petit le nombre de soldats récompensés par la guerre, au-

près de ceux qui y périssent. Vous me répondrez, sans doute, qu'il ne saurait y avoir de comparaison : qu'on ne peut compter les morts, et qu'avec trois chiffres seulement on établirait le nombre de vivants récompensés. C'est toujours au rebours chez les gens lettrés, soit à grandes manches, soit à robes longues[1] : tous ont de quoi s'entretenir. Ainsi, les plus grandes peines sont pour le soldat, et la récompense est moindre. On peut me répondre qu'il est plus facile de récompenser deux mille lettrés que trente mille soldats, parcequ'aux premiers on donne les offices qui appartiennent de droit à leur profession, et que les autres ne peuvent être récompensés qu'aux frais du seigneur qu'ils servent. Cette considération même vient à l'appui du sentiment que je soutiens. Mais laissons de côté ce labyrinthe de difficultés, et retournons à la prééminence des armes sur les lettres; cette question est encore à décider, malgré les raisons avancées de part et d'autre. Les défenseurs des lettres disent que sans elles les armes ne pourraient se soutenir, parceque la guerre a ses lois, auxquelles elle est assujettie, et les lois appartiennent aux lettres et aux lettrés. Les partisans des armes répondent que les lois ne pourraient se maintenir sans elles; car c'est par les armes que les républiques sont défendues, les royaumes conservés, les villes gardées, les chemins rendus sûrs, les mers purgées de corsaires; en un mot, sans elles, les républiques, les royaumes, les monarchies, les cités, les chemins de terre et de mer seraient sujets aux dangers, à la confusion que la guerre entraîne avec elle, tant qu'elle dure et use de ses droits et de sa force. C'est un principe reconnu que ce qui coûte le plus doit être estimé davantage. Pour parvenir à un rang éminent dans les lettres, il en coûte du temps, des veilles, la faim, la nudité, les maux de tête et d'estomac, et les autres peines que j'ai déja dénombrées ; mais, pour devenir bon soldat dans toute la force du terme, il en coûte les mêmes sacrifices qu'à l'étudiant, dans un degré tellement supérieur qu'il ne saurait y avoir de comparaison ; car, à chaque moment,

[1] *Porque de faldas, que no quiero decir de mangas.*

le soldat court risque de la vie. Que peut souffrir un étudiant, de la faim ou de la misère, qui approche de ce que doit redouter un soldat assiégé dans une forteresse, mis en sentinelle sur un ravelin, ce cavalier, qui s'aperçoit que l'ennemi creuse une mine sous ses pas, et ne peut s'écarter sous aucun prétexte, ni fuir le danger qui le menace? Tout ce qu'il peut faire est d'avertir son capitaine de ce qui se passe, afin qu'il y remédie par une contre-mine, et il reste là immobile, attendant à tout moment de se voir enlevé dans les nues ou précipité dans un abîme. Si ce danger vous paraît peu de chose, voyons s'il en existe un égal, ou plus grand lorsque deux galères s'abordent, par la proue, au milieu d'une vaste mer. Liées ainsi l'une à l'autre, elles ne laissent au combattant que deux pieds d'espace sur les ais de l'éperon; il voit en face, à la distance d'une lance, autant de ministres de la mort qu'il y a de pièces d'artillerie sur la galère ennemie, au premier faux pas il ira visiter les sombres demeures de Neptune; malgré tout cela, cependant, à la voix de l'honneur, son courage intrépide l'offre en but aux coups qui le menacent; il le précipite à travers une étroite planche, sur la galère ennemie. Ce qu'il y a de plus admirable, à peine un soldat est-il tombé pour ne se relever jamais, un autre lui succède; s'il tombe à son tour dans la mer qui l'attend en ennemie, un autre, puis un autre encore le remplacent sans laisser de loisir à la mort, intrépidité la plus grande que puissent offrir les hasards de la guerre. Heureux, cent fois heureux les siècles qui n'ont pas connu les terribles effets des instruments de l'artillerie! L'enfer sans doute a récompensé l'auteur de cette invention diabolique, par laquelle un infâme et lâche poltron peut ôter la vie à un vaillant chevalier. Dans l'ardeur du courage qui enflamme les cœurs valeureux, arrive, sans que l'on sache comment ni par où, une maudite balle, lancée peut-être par quelque fuyard tout effrayé de la flamme de son arquebuse, et cette balle tranche les jours, détruit toutes les pensées de celui qui mériterait de vivre une longue suite d'années. Lorsque je réfléchis à cela, je suis prêt à dire que je me repens d'avoir

embrassé la profession de chevalier errant, dans le siècle détestable où nous vivons : car, quoique aucun danger ne m'épouvante, je ne suis pas sans souci lorsque je pense que la poudre et le plomb peuvent à tout moment m'ôter les moyens de me rendre fameux sur toute la surface de la terre, par la force de mon bras et le tranchant de mon épée. Au reste, que le ciel en ordonne : si je réussis, je serai d'autant plus estimé que je me serai exposé à de plus grands dangers que les chevaliers des siècles passés.

Don Quijote débita ce long discours pendant que les autres soupaient, sans penser à manger un seul morceau, quoique Sancho l'eût à plusieurs reprises averti de souper, et qu'ensuite il aurait tout loisir de parler à son aise. Ses auditeurs furent émus d'une nouvelle pitié en pensant qu'un homme qui montrait tant de jugement et qui s'exprimait si bien dans tous ses discours, perdait entièrement la raison lorsqu'il était question de sa maudite chevalerie. Le curé lui accorda qu'il avait pleinement raison dans tout ce qu'il venait de dire en faveur des armes, et que lui-même, quoique lettré et gradué, il était de son avis. On acheva de souper; la table fut levée; et pendant que l'hôtesse, sa fille et Maritorne, préparaient la petite chambre de Don Quijote, où il avait été convenu que les dames se retireraient, don Fernand pria le captif de leur raconter l'histoire de sa vie, ajoutant qu'elle ne pouvait manquer d'être intéressante, à en juger par son arrivée dans la compagnie de Zorayde. Le captif répondit qu'il y consentirait volontiers, sans la crainte que le récit ne leur parût moins agréable qu'il ne l'eût désiré, que, cependant, il le ferait pour leur obéir. Le curé et tous les autres le remercièrent, et insistèrent de nouveau. Se voyant donc pressé de tous côtés, il se mit en devoir de les satisfaire. Vous allez, leur dit-il, entendre une histoire véritable, que ne pourraient peut-être point égaler les fables inventées avec le plus de soin. Prêtez-moi toute votre attention. Chacun alors fit silence, et lui, voyant qu'on était prêt à l'écouter, d'une voix agréable et posée, prit la parole en ces termes :

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

Ma famille est originaire des montagnes de Léon; mes parents furent mieux partagés des dons de la nature que de ceux de la fortune; dans un pays aussi pauvre, mon père avait cependant la réputation d'être riche, et véritablement il l'eût été s'il avait mis autant d'activité à conserver son bien qu'à le dépenser. Ce penchant à la libéralité et à la dépense lui venait d'avoir été soldat dans sa jeunesse : car cet état est une école où l'économe devient libéral, le libéral prodigue; et, s'il se voit des soldats avares, ils sont, comme les monstres, une chose fort rare. Mon père passait les limites de la libéralité : il était tout près d'être prodigue, qualité peu profitable pour un homme marié, qui a des fils pour succéder à son nom et à sa fortune. Nous étions trois, tous garçons et en âge d'embrasser un état. Mon père, voyant donc qu'il ne pouvait, comme il le disait lui-même, mettre un frein à son funeste penchant, résolut de se priver des moyens de le satisfaire, c'est-à-dire, de son bien, privation qui eût imposé des bornes à Alexandre lui-même. Il nous fit venir un jour tous trois dans sa chambre, et nous dit : Mes enfants, pour vous persuader que je vous veux du bien, il suffit de vous rappeler que vous êtes mon sang; et, pour voir que je vous fais du mal, il suffit de savoir que je ne suis pas maître de moi en ce qui touche la conservation de votre bien : or, afin que vous soyez convaincus à l'avenir que je vous chéris comme un père, et que je ne veux pas votre ruine comme un mauvais parent[1], je vais exécuter un projet qui vous concerne et que je médite depuis longtemps. Vous êtes en âge de prendre un état, ou du moins de choisir une occupation qui, lorsque vous serez plus âgés, pourra vous conduire à la gloire et à la fortune. Mon dessein est de faire quatre parts de mon bien : trois parfaitement égales vous sont destinées, et je me réserve la quatrième pour m'aider

[1] *Padrastro.*

à vivre le reste de mes jours. Mais je voudrais qu'après avoir reçu ce qui lui revient, chacun de vous prît un des chemins que je vais vous indiquer. Nous avons en Espagne un proverbe qui me paraît très vrai, comme ils le sont tous, puisque ce sont de courtes sentences fruit d'une longue expérience; voici celui dont je parle : *l'Église, la mer, ou la maison royale*[1]; ce qui signifie plus clairement que qui veut devenir riche doit ou entrer dans l'Église, ou s'embarquer et se livrer au commerce, ou entrer au service du roi dans sa maison, car, comme on le dit, *mieux valent les miettes du roi que les grâces d'un seigneur*. Mon intention est donc que l'un de vous suive les lettres, un autre le commerce, et qu'un autre serve le roi en guerre, attendu qu'il est trop difficile d'entrer dans sa maison : la guerre, il est vrai, ne rapporte pas beaucoup de richesse, mais elle donne au moins de la valeur et de la renommée. Dans huit jours, je vous remettrai vos parts à chacun, en argent, sans vous faire tort d'une obole, comme vous le verrez. Dites-moi, maintenant, si vous voulez suivre mon conseil. Il s'adressa d'abord à moi, qui suis l'aîné. Je le conjurai de ne point se défaire de son bien, mais de le dépenser à sa volonté : je lui représentai que nous étions en âge d'en gagner; j'ajoutai que je me conformerais à ses desirs, et que je prendrais le parti des armes, servant à la fois Dieu et mon roi. Mon second frère lui fit les mêmes représentations, et choisit d'aller trafiquer dans les Indes avec la part qui lui revenait. Le plus jeune, et, je crois, le plus sage, dit qu'il voulait entrer dans l'Église, et aller à Salamanque achever ses études. Nous étant accordés ainsi, mon père nous embrassa, et, dans le délai qu'il nous avait fixé, exécuta ce qu'il avait résolu. Il remit à chacun sa part en argent, montant, autant qu'il m'en souvient, à trois mille ducats, à l'aide de l'argent d'un oncle à nous qui acheta tout le bien pour qu'il ne sortît point de la famille, et le paya

[1] *Tres cosas hacen al hombre medrar; ciencia, y mar, y casa real*. C'est ainsi que Lope de Véga rapporte ce proverbe dans sa *Dorothée* (acte I, scène VIII); le mot *ciencia* est bien plus général et bien plus étendu que celui de *Iglesia* dont se sert Cervantes, puisqu'il renferme en lui les lettres divines et humaines.

comptant. Nous prîmes tous trois congé de notre père le même jour; mais, avant de partir, trouvant inhumain de laisser mon père âgé avec aussi peu de bien, je le contraignis de reprendre deux mille de mes trois mille ducats, le reste me paraissant suffisant pour former l'équipement d'un soldat. Mes deux frères, touchés de cet exemple, lui abandonnèrent chacun mille ducats, ce qui lui fit un supplément de quatre mille ducats, outre sa part de trois mille, en biens-fonds qu'il ne voulut point vendre. Nous nous séparâmes enfin de lui et de notre oncle, non sans attendrissement et sans larmes, et avec recommandation de lui donner de nos nouvelles bonnes ou mauvaises, toutes les fois que nous le pourrions. Nous le promîmes, et il nous donna sa bénédiction; puis l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où j'eus avis qu'un vaisseau chargé de laine faisait voile pour Gênes. Il y a vingt-deux ans que j'ai quitté la maison paternelle; et depuis ce temps, quoique j'aie plusieurs fois écrit, jamais je n'ai reçu de nouvelles de mon père ni de mes frères. Je vais maintenant raconter en peu de mots ce qui m'est arrivé.

Parti d'Alicante, j'arrivai heureusement à Gênes, d'où je me rendis à Milan pour y acheter des armes et tout l'attirail d'un soldat. Mon intention était d'aller prendre parti dans le Piémont; j'étais en chemin pour Alexandrie, quand j'appris que le grand-duc d'Albe passait en Flandre. Je changeai d'avis : je le suivis, et fis la campagne avec lui. Je fus présent à la mort des comtes d'Egmont et de Horn, et je devins enseigne d'un vaillant capitaine de Guadalaxara, nommé Diégo de Urbina[1]. Quelque temps après mon arrivée en Flandre, on eut connaissance de la ligue que Sa Sainteté Pie V, d'heureuse mémoire, avait faite avec l'Espagne et la république de Venise contre l'ennemi commun, le Turc, qui venait avec sa flotte de s'emparer de l'île de Chypre appartenant aux Véni-

[1] Ce Diégo de Urbina n'est point un personnage imaginaire. Il se trouva à la bataille de Lépante, où il se comporta vaillamment, et enleva l'étendard royal d'Égypte.

tiens, perte importante et douloureuse. On sut aussi d'une manière sûre que don Juan d'Autriche, frère naturel de notre bon roi don Philippe, venait prendre le commandement de cette ligue; il n'était bruit que de l'immensité des préparatifs. Ces nouvelles enflammèrent mon courage, et me donnèrent le desir de me trouver à la journée que l'on attendait; et, quoique j'eusse l'espoir et à peu près l'assurance qu'à la première occasion je serais promu au grade de capitaine, je quittai tout et m'en allai en Italie. Heureusement don Juan ne faisait que d'arriver à Gênes, d'où il s'embarqua pour Naples, où il devait joindre l'armée des Vénitiens, ce qu'il fit depuis à Messine. Enfin, je me trouvai à cette heureuse et célèbre journée de Lépante [1], avec le rang de capitaine d'infanterie, auquel ma bonne fortune m'éleva plus que mon mérite. Ce jour, si heureux pour la chrétienté, puisqu'il détruisit l'erreur où l'on était que les Turcs fussent invincibles par mer, ce jour, dis-je, où fut confondu l'orgueil du superbe ottoman, parmi tant d'êtres fortunés (les chrétiens morts dans le combat furent plus heureux que ceux qui survécurent après la victoire), moi seul je fus malheureux : car, au lieu d'une couronne navale que je pouvais espérer si j'avais vécu du temps des Romains, je me vis, la nuit qui suivit un si beau jour, chargé de chaînes, les fers aux pieds et aux mains; ce qui arriva de cette manière. Uchialy, roi d'Alger [2], heureux et intrépide corsaire, avait cerné et pris la capitane de Malte, où il ne restait plus que trois chevaliers grièvement blessés [3]. La capitane de *Jean Andrea*, sur laquelle j'étais avec ma compagnie, accourut pour la secourir. Je fis mon devoir, et sautai dans la galère ennemie; mais, au même

[1] Le 7 octobre 1571. Ce fut à cette journée célèbre que Cervantes, qui avait embrassé le parti des armes, fut blessé d'un coup d'arquebuse qui lui fracassa la main gauche dont il resta toujours estropié. Dans plusieurs de ses ouvrages il se plaît à rappeler cette fameuse bataille, où la flotte des chrétiens mit en déroute celle des Turcs. Il a d'ailleurs retracé dans cette nouvelle du *Captif* une partie de ses propres aventures.

[2] *Argel.*

[3] L'un de ces trois chevaliers était Pedro Justiniano, prieur de Messine, et général de Malte.

instant, elle se dégagea de celle qui l'avait assaillie, de sorte que mes soldats ne purent me suivre, et je me trouvai seul au milieu des ennemis, forcé de céder au nombre, et tout couvert de blessures. Vous avez su qu'Uchialy se sauva avec toute son escadre : ainsi, je demeurai en son pouvoir, seul triste parmi tant d'hommes joyeux, seul captif le jour où tant d'autres furent délivrés. Quinze mille chrétiens, esclaves dans les galères turques, venaient de recouvrer la liberté. Je fus conduit à Constantinople, où le sultan Sélim fit mon maître général de la mer, parcequ'il avait fait son devoir dans la bataille, et qu'il rapportait, comme un gage de sa valeur, l'étendard de Malte. La seconde année, en 1572, je me trouvai à Navarin, sur la capitane *les Trois Fanaux ;* je remarquai l'occasion que l'on perdit de bloquer dans ce port toute la flotte turque : les Levantins et les janissaires qui s'y trouvaient étaient tellement persuadés qu'on devait les investir, qu'ils tenaient toutes prêtes leurs hardes et leurs chaussures [1], afin de s'enfuir par terre, sans attendre le combat, tant était grande la frayeur qu'ils avaient conçue de notre armée. Mais le ciel en ordonna autrement, non par la faute ou la négligence de notre général, mais pour les péchés de la chrétienté, et parceque Dieu permet que nous ayons toujours des bourreaux pour nous châtier. En effet, Uchialy se réfugia à Modon, île voisine de Navarin, y débarqua ses troupes, fortifia l'entrée du port, et y resta tranquillement jusqu'à ce que don Juan fût parti. Dans cette expédition, nous prîmes la galère appelée *la Presa,* commandée par un fils du fameux corsaire Barberousse. Ce fut la capitane de Naples, appelée *la Loba,* qui fit cette prise sous les ordres de ce foudre de guerre, ce père des soldats, cet heureux et invincible capitaine don Alvar de Bazan, marquis de Santa-Cruz. Je ne saurais passer sous silence ce qui advint à la prise de cette galère [2]. Le fils de Barberousse était si cruel, et traitait si mal ses esclaves, que, lorsque ses rameurs virent que *la Loba* les

[1] *Sus pasamaques, que son sus zapatos.*
[2] *En la presa de la Presa.* Toujours des jeux de mots.

gagnait et allait les atteindre, ils abandonnèrent tous en même temps les rames, se jetèrent sur le capitaine, qui se tenait sur l'estanterolle [1], leur criant de ramer vivement; et, le faisant passer de banc en banc, de la poupe à la proue, ils lui donnèrent tant de coups, qu'avant qu'il eût passé de beaucoup le grand mât, son ame avait déja passé en enfer, tant était grande sa cruauté envers eux et la haine qu'ils lui portaient. Nous retournâmes à Constantinople. L'année suivante, 1573, nous apprîmes que don Juan s'était emparé de Tunis sur les Turcs, et qu'il en avait mis en possession Muley Hamet, ôtant toute espérance d'y rentrer à Muley Hamida, le plus cruel et le plus vaillant des Maures [2]. Le Grand Turc fut très sensible à cette perte. C'est pourquoi, usant de la prudence ordinaire à sa maison, il fit la paix avec les Vénitiens, qui la desiraient plus encore que lui. L'année d'après, 1574, Sélim attaqua la Goulette et le fort que don Juan avait laissé près de Tunis, à moitié édifié. Pendant toutes ces rencontres, j'étais à la rame, sans espoir aucun de recouvrer ma liberté; du moins, je ne l'espérais pas au moyen d'une rançon, car j'étais résolu de ne pas donner à mon père connaissance de ma disgrâce. Enfin, la Goulette et le fort furent pris. On avait mis devant ces deux places soixante-quinze mille hommes de troupes turques, et plus de quatre cent mille Arabes et Maures de toute l'Afrique, avec tant de munitions et d'attirails de guerre, et tant de pionniers, qu'à l'aide des mains, et en jetant la terre à poignée, ils eussent aisément comblé le fort et la Goulette. Celle-ci fut prise la première, quoiqu'elle eût la réputation d'être imprenable. Ce ne fut point par la faute de ses défenseurs, ils firent pour la sauver tout ce qu'ils devaient et pouvaient; mais le hasard apprit aux Turcs avec quelle facilité l'on pouvait faire des tranchées

[1] *Estantarol*, pilier à la poupe de la galère.

[2] Cet Hamida était frère de Muley Hamet, et tous deux fils de Muley Hacan, souverain de Tunis. Le cruel Hamida avait ôté la vue à son père avec un fer rouge, et s'était emparé du royaume. Hamet se retira à Palerme. Don Juan le fit venir et le nomma gouverneur de Tunis. Quant au féroce Hamida, don Juan le confia à la garde de don Carlos d'Aragon, vice-roi de Sicile. Il fut depuis transféré à Naples, où l'un de ses fils embrassa la religion chrétienne.

dans le sable, sous lequel jadis on trouvait à deux palmes l'eau, qui ne se rencontrait plus à deux toises [1] : à force de sacs de sable, ils élevèrent des retranchements si hauts qu'ils surpassaient les murailles de la ville, et, s'en servant de cavalier, ils paralysaient la défense des assiégés [2]. On disait communément que les nôtres n'auraient pas dû s'enfermer dans la Goulette, et qu'ils eussent mieux fait de tenir la campagne pour s'opposer au débarquement des ennemis. Ceux qui parlent ainsi ne sont pas sur les lieux, et montrent peu d'expérience de ces choses : car, il y avait à peine sept mille soldats dans le fort et dans la Goulette; comment une aussi petite troupe, quelque déterminée qu'elle fût, aurait-elle pu tenir la campagne et défendre ces places contre une armée aussi nombreuse que celle des ennemis? D'ailleurs, quelle est la place qui puisse se soutenir sans être secourue, surtout lorsqu'elle est assiégée par des troupes nombreuses et opiniâtres qui sont dans leur propre pays? Pour moi, j'ai pensé, comme beaucoup d'autres, que la prise de la Goulette fut une grâce, une faveur particulière que le ciel fit à l'Espagne, en la délivrant de cette officine de toute méchanceté, de ce cloaque, de cette éponge, de ce ver rongeur qui consumait sans profit des monceaux d'or, sans servir à autre chose qu'à perpétuer la mémoire de l'invincible Charles-Quint, qui l'avait conquise, comme si cette masse de pierre eût été nécessaire pour l'éterniser. Le fort se rendit aussi; mais les Turcs ne l'emportèrent que pied à pied, car les soldats qu'il renfermait se défendirent avec tant de constance et de valeur, qu'ils tuèrent plus de vingt-cinq mille ennemis, en vingt-deux assauts qu'ils soutinrent; des trois cents soldats qui survécurent, il n'y en eut pas un seul qui fût pris sans blessure, témoignage irrécusable de leur courage. Un petit fort ou tour, situé au milieu de l'étang [3], se rendit à discrétion; il était commandé

[1] *Dos varas.*

[2] Tous ces détails appartiennent à l'histoire.

[3] Ce que Cervantes appelle un étang était l'ancien port de Carthage. Au milieu de ce lac était une tour antique, dont Cerbellon fit une forteresse. Zanoguerra se

par don Juan Zanoguerra, de Valence, intrépide guerrier. Les ennemis firent prisonniers don Pedro Puerto Carrero, général de la Goulette; il avait fait tous ses efforts pour défendre la place, et eut tant de déplaisir de l'avoir perdue qu'il mourut de chagrin sur le chemin de Constantinople où on le conduisait. Ils prirent aussi le commandant du fort, Gabrio Cerbellon, chevalier milanais, habile ingénieur et vaillant guerrier. Il périt dans les deux forteresses plusieurs hommes de condition, entre autres Pagan Doria, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, homme généreux, comme le prouve l'extrême libéralité dont il usa envers son frère, le fameux Jean André Doria. Ce qu'il y eut de plus triste dans sa mort, c'est qu'il périt de la main de quelques Arabes auxquels il s'était fié voyant le fort perdu; ils lui avaient offert de le conduire en habit de Maure à Tabarca, petit port ou habitation qu'ont les Génois sur la côte, où ils s'occupent de la pêche du corail : ces Arabes lui coupèrent la tête, et la portèrent au général de l'armée turque; celui-ci vérifia bien à leur égard notre proverbe espagnol : la trahison plaît, mais le traître est en horreur : on dit qu'il les fit pendre, sous prétexte qu'ils ne le lui avaient pas amené vivant. Parmi les chrétiens qui furent faits prisonniers, il y en avait un nommé don Pedro d'Aguilar, né dans je ne sais quel endroit de l'Andalousie; il était enseigne dans le fort, c'était un guerrier, doué d'une intelligence rare, et qui surtout avait un talent particulier pour la poésie : je le sais, parceque le sort le conduisit à ma galère, à mon propre banc, et le fit esclave du même maître que moi. Avant que nous quittassions le port, il fit deux sonnets pour servir d'épitaphes à la Goulette et à l'autre fort. Je veux vous les dire, car je les sais par cœur, et je crois qu'ils ne vous déplairont pas. Au moment où le captif nomma don Pedro d'Aguilar, don Fernand regarda ses compagnons : tous trois échangèrent un sourire, et quand il fut question des sonnets, l'un d'eux dit au captif : Avant tout, je vous supplie de me

rendit à condition qu'il aurait la liberté lui et sa garnison. Mais Sinan, commandant de l'armée de terre, réduisit cette grâce à cinquante soldats seulement.

dire ce qu'est devenu ce don Pedro d'Aguilar dont vous parlez. Tout ce que je sais, répondit le captif, c'est qu'au bout de deux ans de séjour à Constantinople, il s'enfuit en habit d'Arnaute [1] avec un espion grec. J'ignore s'il parvint à recouvrer sa liberté; je le crois pourtant, car, l'année suivante, je revis le Grec à Constantinople; mais sans pouvoir lui demander le succès de leur voyage. Don Pedro d'Aguilar revint en Espagne; reprit le cavalier, je suis son frère. Il est dans sa patrie, riche, marié, père de trois enfants: Je rends grâces à Dieu, dit le captif, de la protection qu'il lui a donnée, car il n'y a pas à mon avis sur la terre un bonheur égal à celui de recouvrer sa liberté perdue. De plus, dit le cavalier, je sais les sonnets que fit mon frère. Dites-les donc, reprit le captif: vous vous en acquitterez mieux que moi. Je le veux bien, répondit le cavalier. Voici celui de la Goulette.

CHAPITRE LX.

Suite de l'histoire du captif.

SONNET.

Ames heureuses, qui, délivrées des ombres de la mort, en récompense du bien que vous avez fait, vous êtes élevées du sein de la terre au séjour glorieux du ciel,

Vous qui avez montré votre courage, et prouvé l'ardeur de votre dévouement généreux, en teignant de votre sang et de celui de l'ennemi les flots de la mer et le sable du rivage.

La vie abandonna avant la valeur vos bras fatigués, et votre mort a jeté sur la défaite tout l'éclat de la victoire.

Votre chute, entre la muraille sanglante et le fer menaçant, vous a mérité la renommée parmi les hommes, et la gloire dans le ciel.

C'est ainsi que je le sais, dit le captif. Celui du fort, si ma mémoire ne me trompe, dit le cavalier, est ainsi conçu :

[1] *Arnaute,* ancien nom des naturels d'Albanie.

Du sein de cette terre stérile, des ruines de ces tours renversées, les ames de trois mille soldats se sont élevées à un meilleur séjour.

La force de leurs bras s'exerça en vain ; fatigués et réduits enfin à un petit nombre, ils abandonnèrent leur vie au tranchant du glaive.

Cette terre a toujours été peuplée de mille douloureux souvenirs dans les siècles passés ainsi que de nos jours.

Mais jamais ames plus saintes ne sont sorties de son sein dévorant, pour atteindre le ciel, jamais elle ne soutint des hommes plus vaillants.

Ces sonnets furent trouvés assez bons; le captif se réjouit d'apprendre ces nouvelles de son camarade, et poursuivit ainsi: Le fort et la Goulette s'étant donc rendus, les Turcs donnèrent ordre de démanteler celle-ci; pour le fort, il était en tel état qu'il ne restait rien à renverser. Pour réussir avec moins de travail et de temps, on mina la goulette dans trois endroits : mais tous les efforts échouèrent même contre les vieilles murailles qui semblaient les plus faibles. Quant aux nouvelles fortifications qu'avait fait construire le Fratin, elles furent détruites en un instant. Enfin, la flotte rentra triomphante dans Constantinople; peu de temps après mourut mon maître, Uchialy [1], on l'appelait ordinairement *Uchialy Fartax*, ce qui en langue turque signifie *le renégat teigneux*. Il l'était en effet, et les Turcs ont coutume de donner aux gens des surnoms tirés, ou de quelque défaut particulier, ou de quelque vertu; cela vient de ce qu'ils n'ont en tout que quatre noms de famille différents parmi les descendants de la maison ottomane : tous les autres, on les désigne, comme je viens de le dire, par des défauts du corps ou des qualités de l'esprit. Cet Uchialy mania la rame

[1] Ce nom, que l'on écrit en espagnol *Uchali*, ou *Ochali*, est, par corruption, pour *Aluch Aly*, qui veut dire *le renégat Aly*. Cet homme était natif de Licastelli en Calabre. Il se fit musulman en 1560, et, huit ans après, devint roi d'Alger. Il donna du secours aux Maures dans la guerre de Grenade, et fut général de l'armée turque dans celle de 1571. Il mourut de poison vers 1580. Il avait toute la tête pelée par la teigne, était d'une haute taille, robuste, basané. Sa voix était tellement rauque qu'on avait de la peine à saisir ce qu'il disait. Il portait habituellement des vêtements noirs; et lorsqu'il était de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait souvent, il ne pouvait entendre parler d'affaires.

pendant quatorze ans qu'il fut esclave du Grand Seigneur. A l'âge de trente-quatre ans, un Turc lui ayant donné un soufflet, il renia sa foi, pour pouvoir se venger. Il se distingua tellement par sa valeur que, sans passer par les degrés intermédiaires que sont obligés de franchir les favoris du sultan, il devint roi d'Alger, et fut depuis général de la mer, qui est la troisième charge de l'État. Il était Calabrois de nation, et fut sous le rapport moral homme de bien, traitant ses esclaves avec beaucoup d'humanité; il en avait trois mille, qui furent partagés après sa mort, suivant son testament, entre les renégats qui lui étaient unis et le Grand Seigneur, lequel est héritier de tous ceux qui meurent, et partage avec les enfants du défunt. Pour moi, j'échus à un renégat vénitien, jadis matelot; il fut pris par Uchialy, qui en fit un de ses favoris les plus intimes; il devint le plus cruel renégat que l'on pût voir. Il s'appelait Azan Aga, devint fort riche, et fut aussi roi d'Alger. Je le suivis de Constantinople, non sans quelque plaisir de me rapprocher de l'Espagne; je n'avais pas l'intention d'écrire à personne pour faire connaître mon sort, mais j'espérais que la fortune me serait plus favorable qu'à Constantinople, où j'avais tenté de m'enfuir mille fois sans pouvoir en trouver l'occasion. Je comptais faire d'autres tentatives en Alger : car je ne perdis jamais l'espoir de recouvrer la liberté; lorsque le projet que je comptais mettre à exécution ne réussissait pas, loin de me décourager, je dressais d'autres batteries, et me berçais de nouvelles espérances; elles me soutenaient quelque légères qu'elles fussent. Cependant, je passais ma vie dans une prison, ou bâtiment que les Turcs appellent *bains*[1], où l'on enferme les esclaves chrétiens, tant ceux du roi que ceux de certains particuliers, et ceux que l'on nomme de magasin ou du conseil, qui servent aux ouvrages publics. Ces derniers recouvrent difficilement leur liberté, parceque étant à tous, et n'ayant pas de maître particulier, ils ne savent avec qui traiter de leur rançon, s'ils ont de quoi la payer. Dans ces bains, quelque particuliers aussi

[1] *Baño*, dont nous avons fait le mot *bagne*.

mettent, comme je l'ai dit, leurs esclaves, surtout ceux qui sont dans le cas de se racheter, parcequ'ils y sont en sûreté jusqu'à ce que la rançon arrive. Les esclaves du roi qui sont dans la même attente ne travaillent point avec le reste de la chiourme, à moins que l'argent ne tarde à venir : car alors, pour leur donner plus d'ardeur à écrire, on les fait travailler et on les envoie au bois avec les autres, ce qui n'est pas une petite fatigue. J'étais un de ces captifs destinés au rachat; on sut que j'étais capitaine, et l'on me mit dans cette classe quoique je protestasse de mon peu de moyens pour me racheter. La chaîne que je portais était plutôt un indice de rançon future qu'une mesure de sûreté : ainsi, je passais ma vie dans les bains, parmi les chevaliers et gens de qualité désignés pour être rachetés; la faim et la nudité nous tourmentaient souvent, mais rien ne nous affligeait plus que d'être témoins des cruautés inouïes que mon maître exerçait sur les chrétiens : il n'y avait pas de jour qu'il ne fît pendre celui-ci, empaler celui-là, couper les oreilles d'un autre, et cela sans motif ou pour des sujets si légers, que les Turcs reconnaissaient qu'il agissait ainsi par pure inclination, et que sa nature le portait à la destruction. Un soldat espagnol, surnommé Saavedra[1], parvint seul à braver sa cruauté : il fit, pour recouvrer sa liberté, des choses dont les Turcs conserveront longtemps le souvenir; jamais Azan ne lui donna ni ne lui fit donner un seul coup, jamais il ne lui dit une parole dure. A la plus légère action, et il en fit beaucoup, nous craignions tous de voir ce soldat empalé; lui-même il le craignit plus d'une fois; si j'en avais le temps, je vous raconterais quelqu'un de ses traits de courage, ce serait un récit plus surprenant et d'un intérêt plus grand que ma propre histoire.

[1] Ce soldat espagnol, ce Saavedra, c'est Cervantes lui-même, qui n'a pu résister au desir de dire un mot de ses propres aventures dans cette nouvelle. Quant au héros du conte, ou captif, c'est le capitaine Biedma, qui partagea les fers de Cervantes, et fut esclave, comme lui, du cruel Azan. Ce terrible renégat était Vénitien de naissance et se nommait Andréta. Il fut écrivain de vaisseau, fait prisonnier, prit le turban, et devint trésorier d'Uchialy. Lui-même fut deux fois roi d'Alger, une fois de Tripoli, et général de la mer. Il mourut empoisonné.

Sur la cour de notre prison donnaient les fenêtres de la maison d'un riche Maure; ce n'étaient, selon l'usage du pays, que d'étroites lucarnes, fermées par des jalousies épaisses et serrées. Un jour que j'étais sur la terrasse de notre prison avec trois de mes compagnons, nous exerçant à sauter avec nos chaînes, pour amuser le temps, restés seuls parceque tous les autres étaient au travail, je levai par hasard les yeux sur ces fenêtres, et j'aperçus une canne au bout de laquelle était un linge attaché; cette canne était agitée comme pour nous inviter à aller la prendre. A cette vue, un de nous fut se mettre au-dessous de la canne, pour voir si on la laisserait tomber; mais à son arrivée on la releva et on l'agita de droite et de gauche, comme lorsque, avec la tête, on veut dire non. Le chrétien s'éloigna et la canne fut abaissée de nouveau et agitée comme la première fois. Un autre de mes compagnons s'approcha, mais n'eut pas un meilleur succès; le troisième ne fut pas plus heureux. Je voulus à mon tour tenter la fortune, et je ne me fus pas plutôt approché qu'on lâcha la canne : elle vint tomber à mes pieds dans le bain. Je m'empressai de dénouer le linge, et j'y trouvai dix *cianis*, petite monnaie d'or à bas titre, qui a cours parmi les Maures, et qui vaut dix réaux. Si je fus satisfait d'un tel secours, je n'ai pas besoin de le dire, notre joie fut égale à notre étonnement; nous ne pouvions imaginer d'où nous venait ce bien qui paraissait évidemment s'adresser à moi, puisqu'on n'avait pas voulu lâcher la canne aux autres. Je serrai mon argent, rompis la canne, et revins sur la terrasse, où je me mis à considérer la jalousie : j'en vis sortir une main très blanche et je remarquai qu'on ouvrit et referma sur-le-champ la fenêtre. Nous comprîmes ou imaginâmes que quelque femme de cette maison nous faisait cette libéralité. En signe de reconnaissance, nous saluâmes à la façon des Maures, baissant la tête, pliant le corps et croisant les bras sur la poitrine. Peu de temps après, on montra, par la même fenêtre, une petite croix faite de roseaux, et on la retira sur-le-champ : cette action nous confirma dans la pensée qu'il y avait dans cette maison

quelque chrétienne esclave, et que c'était elle qui nous faisait ce bien. Cependant, l'extrême blancheur de la main, et le bracelet que nous avions aperçu, nous firent abandonner cette idée. Nous imaginâmes ensuite que c'était plutôt une chrétienne renégate que son maître avait prise pour épouse légitime; car ils estiment plus ces femmes-là que celles de leur propre nation. Toutes nos conjectures étaient fort loin néanmoins de la vérité. Depuis ce moment, notre unique occupation était de considérer la fenêtre où nous avait apparu cette bienheureuse canne: c'était le pôle qui nous attirait. Il se passa néanmoins plus de quinze jours sans que nous vissions ni la main ni aucun autre signal; toutes les informations que nous prîmes pour savoir s'il y avait dans cette maison quelque chrétienne renégate, n'aboutirent qu'à nous faire savoir qu'elle était habitée par un riche Maure nommé Agi Morato, qui avait été gouverneur de la Pata, un des emplois les plus honorables parmi eux. Enfin, un jour, au moment où nous nous attendions le moins à voir tomber des cianis, et où nous nous trouvions seuls comme la première fois, nous vîmes paraître une canne, avec un mouchoir qui semblait plus enflé. Nous recommençâmes l'épreuve, et la canne ne se rendit qu'à moi. Je défis le nœud, et trouvai quarante écus d'or d'Espagne, avec une lettre écrite en arabe, au bas de laquelle était tracée une grande croix. Je baisai la croix, pris les écus, retournai sur la terrasse: nous fîmes nos saluts; la main reparut; je fis signe que je lirais le papier, et l'on ferma la fenêtre. Nous étions aussi satisfaits que surpris de notre bonne fortune; mais pas un de nous ne savait l'arabe, et cependant nous avions le plus vif désir de savoir le contenu du papier: le plus difficile était de trouver quelqu'un pour le lire. Enfin, je résolus de me fier à un renégat de Murcie qui me faisait de grandes démonstrations d'amitié, et que certains rapports avec moi obligeaient à garder le secret que je voulais lui communiquer. En effet, ceux des renégats qui ont intention de retourner en terre de chrétienté, ont coutume de se procurer, de la part des esclaves les plus distingués, des attestations qui font

foi que tel renégat est homme de bien, qu'il a toujours favorisé les chrétiens, et désiré de s'enfuir à la première occasion. Parmi ces renégats, les uns recherchent ces attestations dans des vues sincères et louables, d'autres en font un coupable usage : lorsqu'ils vont pirater en pays chrétien, s'il arrive qu'ils soient pris, ils produisent ces attestations et disent qu'elles feront connaître dans quelles intentions ils sont venus. C'est pour rester parmi les chrétiens qu'ils affirment avoir suivi les Turcs dans leurs courses. Par ce moyen, ils évitent le premier danger, et se réconcilient avec l'Église, sans qu'on leur fasse aucun mal; puis, quand ils trouvent l'occasion favorable, ils retournent en Barbarie reprendre leur premier métier. Il y en a pourtant qui usent de ces attestations loyalement et restent en terre chrétienne. Or l'ami dont je vous ai parlé était un de ces renégats; il avait obtenu de tous mes camarades des attestations semblables, en bonne forme, et, si les Maures lui avaient trouvé ces papiers, ils l'auraient brûlé vif. Je savais qu'il entendait parfaitement l'arabe, et que non-seulement il le parlait, mais qu'il l'écrivait. Cependant, avant de m'ouvrir entièrement à lui, je lui dis seulement de me lire ce papier que j'avais trouvé dans un coin de ma loge. Il l'ouvrit, et resta quelque temps à l'examiner, marmottant entre ses dents. Je lui demandai s'il le comprenait. Parfaitement, me répondit-il; et si vous voulez que je le traduise mot pour mot, et plus exactement, procurez-moi seulement une plume et de l'encre. Je lui donnai ce qu'il me demandait; il traduisit la lettre avec soin, et me dit : ce qui est là en espagnol renferme tout ce que contient ce papier moresque, sans qu'il y manque une lettre. Je dois seulement vous avertir que, partout où vous trouverez ces mots : *Léla Marien*, cela signifie *Notre-Dame la Vierge Marie*. Voici ce que contenait cet écrit :

«Quand j'étais petite fille, mon père avait une esclave qui «m'enseigna dans ma langue l'adoration chrétienne, et me dit «beaucoup de choses de Léla Marien. Cette esclave mourut, et

« je sais bien qu'elle n'alla point au feu, mais avec Allah, car « elle m'a apparu deux fois depuis, et m'a dit de m'en aller « dans le pays des chrétiens, pour y voir Léla Marien, qui « m'aime beaucoup. Je ne sais comment cela se fait : j'ai vu bien « des chrétiens par cette fenêtre, mais aucun ne m'a semblé « chevalier, si ce n'est toi. Je suis jeune et très belle, je puis « emporter beaucoup d'argent avec moi. Vois si tu peux faire « en sorte que nous partions. Tu seras mon mari si tu le veux; « si tu ne le veux pas, je ne m'en mets point en peine, car Léla « Marien saura bien m'en procurer un. C'est moi-même qui « t'écris; prends bien garde à qui tu feras lire cette lettre; ne « te fie à aucun Maure : ils sont tous trompeurs. Cela me « donne beaucoup d'inquiétude. Je voudrais bien que tu ne te « découvrisses à personne : car si mon père venait à savoir « ceci, il me jetterait dans un puits, et le comblerait de pierres. « Je mettrai un fil à la canne, attaches-y ta réponse. Si tu n'as « personne pour écrire en arabe, explique-toi par signes : Léla « Marien me les fera comprendre. Elle et Allah te gardent, « ainsi que cette croix que je baise souvent, comme me l'a « recommandé la captive. »

Jugez vous-mêmes, seigneurs, si les expressions de cette lettre durent nous combler de surprise et de joie. Aussi le renégat s'aperçut aisément que ce n'était point le hasard qui nous l'avait fait trouver, mais qu'elle était adressée à l'un de nous. Il nous conjura, si sa conjecture était véritable, de nous fier à sa discrétion, ajoutant qu'il exposerait, s'il le fallait, sa vie pour nous procurer la liberté. En disant ces mots, il tira de son sein un petit crucifix de métal, et, versant beaucoup de larmes, il jura, par le Dieu qu'on y voyait représenté, dans lequel, quoique infidèle et pécheur, il mettait toute sa confiance, de nous garder le secret dans tout ce que nous voudrions lui découvrir; il prévoyait que, par le moyen de celle qui avait écrit cette lettre, nous et lui-même nous verrions tous en liberté, et qu'il pourrait satisfaire l'ardent desir qu'il avait de rentrer

dans le sein de notre mère la sainte Église, de laquelle l'ignorance et le péché l'avaient séparé comme un membre gangrené. Le renégat nous donna ces assurances avec tant de larmes, et nous témoigna un repentir si sincère, que tous quatre, d'un commun accord, résolûmes de nous fier à lui. Nous lui découvrîmes tout, sans la moindre réserve; nous lui montrâmes même la fenêtre où apparaissait la canne. Il examina soigneusement la maison, et promit d'avoir un soin particulier de s'informer par qui elle était habitée. Nous pensâmes ensuite qu'il serait bon de répondre au billet de la charitable Maure: nous avions maintenant qui le pouvait faire; le renégat écrivit aussitôt ce que je lui dictai dans ces termes; je les répéterai exactement, car les circonstances de mon esclavage ne s'effaceront jamais de ma mémoire:

«Le vrai Allah te garde, ainsi que la benoîte Marie, qui est «la véritable mère de Dieu: c'est elle qui t'inspire le généreux «dessein de t'en aller chez les chrétiens, parcequ'elle t'aime «beaucoup. Prie-la de te faire connaître les moyens d'exécuter «ce qu'elle t'ordonne: elle est si bonne qu'elle le fera. De mon «côté, en mon nom et en celui de tous les chrétiens qui sont «avec moi, je t'offre de faire pour toi tout ce qui dépendra de «nous, même au péril de notre vie. Ne cesse pas de m'écrire et «de m'instruire de tes projets: je te répondrai toujours, car le «grand Allah nous a procuré l'assistance d'un chrétien esclave «qui sait lire et écrire ta langue, comme tu le verras par cette «lettre. Ainsi, tu peux sans crainte me communiquer tout ce «que tu voudras. Quant à l'offre que tu me fais d'être ma «femme lorsque nous serons en lieu de sûreté, je l'accepte en «véritable chrétien, et tu verras qu'ils sont plus fidèles à leur «parole que les Maures. Dieu te garde, ainsi que Léla Marien sa «mère.»

La lettre écrite et fermée, j'attendis deux jours avant que le bain fût libre. Je montai alors sur la terrasse, pour voir si la canne paraîtrait, et je n'attendis pas longtemps. Aussitôt que

je la vis, sans pouvoir distinguer personne, je montrai mon papier, pour donner à entendre de mettre le fil; mais il y était déja. J'attachai ma lettre : on la reçut, et peu de temps après notre étoile reparut avec le mouchoir noué, blanche bannière de paix. Je le ramassai, et trouvai dedans en toutes sortes de monnaies d'or et d'argent plus de cinquante écus, qui doublèrent cinquante fois notre joie et l'espoir de notre liberté. Cette même nuit, le renégat revint, et nous confirma ce que nous savions déja, que la maison était habitée par le Maure Agi Morato, homme extrêmement riche, qui n'avait qu'une fille unique, héritière de tous ses biens; elle passait dans toute la ville pour la plus belle femme de la Barbarie, et plusieurs vice-rois l'avaient demandée en mariage, mais elle n'avait jamais voulu se marier. Il savait aussi qu'elle avait eu une esclave chrétienne qui était morte : tous ces détails s'accordaient parfaitement avec ce que la lettre nous avait appris. Nous tînmes conseil, avec le renégat, pour aviser aux moyens d'enlever la Maure et de nous sauver en chrétienté; enfin, il fut décidé que l'on attendrait de nouveaux avis de Zorayde (c'est ainsi que s'appelait celle qui desire aujourd'hui porter le nom de Marie) : car nous vîmes bien qu'elle seule pouvait nous donner le moyen de sortir de ces difficultés. Le renégat, toutefois, nous engagea à ne pas nous décourager, et nous répéta qu'il perdrait la vie ou qu'il viendrait à bout de nous délivrer. Quatre jours durant le bain fut plein de monde, ce qui fut cause que nous ne vîmes point la canne. Enfin, elle parut, avec un mouchoir tellement enflé qu'il nous promettait un heureux accouchement : j'y trouvai cent écus d'or, avec une nouvelle lettre. Dans ce moment le renégat était avec nous, et nous lui donnâmes la lettre à lire.

« Je ne sais, seigneur, comment faire pour nous sauver en « Espagne : Léla Marien ne me l'a point dit, quoique je l'en aie « bien priée. Tout ce que j'imagine, c'est de te donner par cette « fenêtre beaucoup d'or, avec lequel tu te rachèteras, toi et tes

« amis. Que l'un d'eux aille au pays des chrétiens acheter une « barque, et revienne prendre les autres. Pour moi, on me « trouvera toujours au jardin de mon père, qui est à la porte « de Babazoun, sur le bord de la mer, où je vais passer l'été, « avec mon père et mes esclaves. Tu pourras facilement m'en- « lever de nuit et me conduire à la barque. Mais souviens-toi « que tu m'as promis d'être mon mari : car, si tu y manques, je « prierai Léla Marien de te punir. Si tu ne te fies à personne « pour acheter la barque, rachète-toi, vas-y toi-même : je suis « bien sûre que tu reviendras, car tu es chevalier et chrétien. « Informe-toi de l'endroit où est le jardin ; quand tu te promè- « neras dans cette cour-ci, je saurai qu'il n'y a personne dans le « bain, et je te donnerai beaucoup d'argent. Qu'Allah te garde, « seigneur. »

Tel était le contenu de cette seconde lettre ; chacun s'offrit à se faire racheter, promettant de revenir ponctuellement ; je m'y offris moi-même : mais le renégat s'y opposa fortement, disant qu'il ne consentirait pas qu'aucun fût libre avant les autres, parceque l'expérience lui avait appris combien peu ceux qui recouvraient la liberté tenaient les promesses qu'ils avaient faites étant esclaves ; que souvent des captifs de distinction avaient usé de ce moyen, rachetant un d'entre eux pour se rendre à Valence ou à Mayorque, avec de l'argent pour y faire équiper une barque, et revenir prendre les autres ; que pas un n'était revenu, parceque la joie d'avoir obtenu leur liberté, et la crainte de la perdre de nouveau, leur ôtait de la mémoire toutes les obligations qu'ils avaient contractées. En preuve, il nous rapporta un fait arrivé récemment à des chevaliers chrétiens, fait le plus étrange que l'on connût dans un pays où se passaient journellement tant de choses extraordinaires. Enfin, il nous dit que ce qui était possible et se devait faire était de lui remettre l'argent que l'on eût employé au rachat d'un d'entre eux, pour en acheter une barque dans Alger même, sous prétexte de faire le commerce dans Tétuan et sur la côte ;

qu'étant le maître de cette barque, il pourrait aisément les tirer du bain et les recevoir tous; que, bien plus, si la Maure donnait l'argent qu'elle avait promis pour les racheter tous, il leur serait extrêmement facile de s'embarquer même en plein jour, étant devenus libres; la seule difficulté qui s'offrait était que les Maures ne permettaient point aux renégats d'acheter ni d'occuper des barques, mais seulement de grands bâtiments armés en course, dans la crainte que celui qui achète une barque, surtout s'il est Espagnol, ne le fasse pour se rendre au pays des chrétiens. Mais qu'il remédierait à cet inconvénient en associant un Maure tagarin à la propriété de la barque et au gain de son commerce : par cette ruse il aurait la barque à sa disposition, et pour le reste il ne doutait pas du succès.

Il nous paraissait plus prudent, à mes camarades et à moi, d'envoyer acheter une barque à Mayorque, comme me le conseillait la Maure; mais nous n'osâmes contredire le renégat, dans la crainte que, si nous n'agissions pas à sa guise, il ne découvrît notre intelligence avec Zorayde, et ne mît en danger nos jours et les siens, pour lesquels nous nous serions tous sacrifiés. Nous résolûmes donc de nous remettre entièrement entre les mains de Dieu et de cet homme. Il répondit sur-le-champ à Zorayde que nous ferions tout ce qu'elle nous prescrivait; que ses conseils étaient aussi bons que s'ils venaient de Léla Marien; que d'elle seule dépendait ou de différer l'entreprise ou de la mettre incontinent à exécution. Je lui offris de nouveau de devenir son époux. Le jour suivant, nous voyant seuls, elle me donna, à diverses reprises, avec la canne et le mouchoir, deux mille écus d'or, et un papier portant que le premier juma ou vendredi, elle se rendrait au jardin de son père; qu'auparavant elle nous donnerait encore de l'argent, et que, si cela ne suffisait pas, de l'en avertir, qu'elle nous en donnerait autant que nous en voudrions; son père en avait tant, disait-elle, qu'il ne s'apercevrait de rien; d'ailleurs c'était elle qui avait les clefs de tout. Nous donnâmes à l'instant même cinq cents écus au renégat pour acheter une barque. Avec huit

cents autres je payai ma rançon : je remis l'argent à un marchand de Valence qui se trouvait à Alger, et qui me racheta du roi, sur sa parole de livrer la somme à l'arrivée du premier vaisseau de son pays. S'il avait tout de suite donné cet argent, le roi aurait pu soupçonner que le prix de ma rançon était depuis longtemps dans la ville, et que le marchand l'avait retenu pour le faire valoir ; le roi mon maître était si défiant, que je n'osai d'aucune manière en hâter la remise. Le jeudi qui précéda le vendredi indiqué, Zorayde nous donna encore mille écus, et nous avertit de son départ, me recommandant, lorsque je serais racheté, de m'informer du jardin de son père, et de chercher en tout cas l'occasion de la voir. Je lui répondis en peu de mots que je le ferais, et que surtout elle nous recommandât à Léla Marien par toutes les prières que lui avait enseignées l'esclave. Après quoi, nous donnâmes ordre au rachat de mes trois compagnons, pour faciliter notre sortie du bain, et de peur que, me voyant racheté sans eux, lorsque j'avais de l'argent, ils ne prissent de l'inquiétude, et que le diable ne leur inspirât l'idée de nuire à Zorayde. Leur condition, sans doute, me répondait d'eux ; mais, malgré cela, je ne voulus rien livrer au hasard. Je les fis donc racheter par le même moyen que j'avais employé pour moi, consignant tout l'argent nécessaire entre les mains du marchand, afin qu'il pût les cautionner en toute sûreté, sans toutefois lui découvrir le secret de notre plan, ce qui eût été trop dangereux.

CHAPITRE XLI.

Suite de l'histoire du captif.

Avant quinze jours, le renégat eut acheté une barque capable de contenir plus de trente personnes ; et, pour colorer son achat, il fit un voyage à Sargel, lieu distant de trente lieues d'Alger, du côté d'Oran, et où l'on fait un grand commerce de figues sèches. Deux ou trois fois il renouvela ce voyage, en

compagnie du Tagarin dont j'ai parlé. On appelle ainsi, dans la Barbarie, les Maures d'Aragon; ceux de Grenade portent le nom de *Mudexares* [1]. Ces derniers sont appelés *Elches* dans le royaume de Fez, et c'est parmi eux que le roi de ce pays prend la plupart de ses gens de guerre. Chaque fois que le renégat passait avec sa barque, il ne manquait pas de jeter l'ancre dans une petite anse qui n'était pas à deux traits d'arbalète du jardin de Zorayde: là, avec ses rameurs maures, il s'amusait à faire la zala [2], et, afin d'essayer ce qu'il méditait sérieusement, il allait même au jardin de Zorayde demander des fruits, et le père de la Maure lui en faisait donner quoique sans le connaître; il aurait desiré parler à Zorayde, comme il me l'a confié depuis, et lui dire qu'il était celui que j'avais choisi pour la conduire en chrétienté, qu'elle n'eût aucune inquiétude; mais il ne put y réussir, parcequ'aucune femme maure ne se laisse voir à un Maure ou un Turc, sans que son père ou son mari le lui commandent. Quant aux esclaves chrétiens, elles communiquent volontiers avec eux, même plus qu'il ne faudrait. Pour moi, je n'aurais pas été satisfait qu'il lui eût parlé, car sans doute elle se fût alarmée de voir son sort entre les mains d'un renégat. Mais Dieu, qui en ordonnait autrement, ne permit pas qu'il la rencontrât. Voyant enfin avec quelle facilité il allait et venait; qu'il jetait l'ancre quand et comme il voulait, et partout où il voulait; que le Tagarin, son associé, n'avait plus d'autre volonté que la sienne; que j'étais racheté, qu'il ne nous manquait plus que quelques chrétiens pour manier la rame, il me dit de choisir ceux que je voulais emmener, outre mes compagnons rachetés, et de les avertir de se tenir prêts pour le premier vendredi, jour qu'il avait fixé pour notre dé-

[1] On appelait aussi *Mudexares* ou *Mudaxares* les Maures du royaume de Murcie, surtout ceux de la vallée de Ricote. Ces peuples ayant de grandes liaisons avec les vieux chrétiens, furent exceptés des premières expulsions que l'on fit des Maures en Espagne; mais enfin ils en sortirent en 1613, au nombre de plus de vingt mille.

[2] *Zala,* acte d'adoration des Maures à Dieu, en croisant les mains sur la poitrine et s'inclinant.

part. Je m'abouchai donc avec douze Espagnols, vigoureux rameurs, et de ceux qui pouvaient le plus aisément sortir de la ville. Ce fut un grand bonheur pour moi d'en trouver un tel nombre en cette conjoncture; car vingt bâtiments étaient sortis en course et avaient enlevé tous les hommes propres à ramer. Je n'aurais pas même pu trouver ceux-là si leur maître n'était resté chez lui pendant cette saison pour faire achever une galère qu'il avait sur les chantiers. Je ne dis pas autre chose à ces hommes, sinon que, le premier vendredi, sur le soir, ils sortissent de la ville un à un, avec précaution, et qu'ils allassent m'attendre auprès du jardin d'Agi Morato. Cet ordre fut donné à chacun séparément, et j'ajoutai que, s'il trouvait là d'autres chrétiens, il se contentât de dire que je lui avais prescrit d'attendre en ce lieu. Il me restait une chose bien plus importante à faire, c'était d'avertir Zorayde de l'état de notre entreprise; afin que, bien prévenue, elle ne fût pas effrayée de se voir saisie et enlevée avant le temps qu'elle pouvait juger nécessaire à l'arrivée d'une barque partie du pays des chrétiens. Ainsi, je me décidai à aller au jardin d'Agi Morato, dans l'espoir de parler à Zorayde. Je m'y rendis la veille du jour fixé pour le départ, sous prétexte de cueillir des herbes. La première personne que je rencontrai fut son père, qui m'adressa la parole dans la langue qui se parle dans toute la Barbarie, et même à Constantinople, entre les esclaves et les Maures; ce n'est ni du castillan, ni du moresque, ni aucune autre, mais un mélange de toutes à l'aide duquel nous nous entendions. Il me demanda qui je servais, et ce que je cherchais dans son jardin : je lui répondis que j'appartenais à l'arnaute Mamy, que je savais être un de ses plus grands amis, et que je cherchais des herbes pour faire de la salade. Il voulut savoir si j'étais racheté, et combien Mamy exigeait de moi. Sur ces entrefaites, arriva dans le jardin la belle Zorayde, qui m'avait déja reconnu; comme les dames maures ne font point difficulté de se montrer aux chrétiens, et ne les évitent point, ainsi que je l'ai dit, elle s'approcha sans façon de l'endroit où je parlais à son père, qui l'appela même

dès qu'il la vit. Ce serait une chose impossible que de vous dire la rare beauté, la grâce, le riche costume que j'admirai dans Zorayde : les perles qui pendaient à ses oreilles, à son cou, à sa tête, surpassaient en nombre ses cheveux; ses pieds, qu'elle avait nus, étaient recouverts de carcans ou bracelets à la moresque, d'or pur, enrichis de tant de pierreries qu'elle m'a dit depuis que son père les estimait dix mille doublons, et ceux qu'elle portait aux bras en valaient autant. Les perles étaient en grand nombre et de la plus rare qualité. C'est le plus bel ornement des dames maures[1], aussi les Maures en possèdent une plus grande quantité que toutes les autres nations. Le père de Zorayde passait pour avoir les plus précieuses de tout Alger, outre plus de deux cent mille écus d'Espagne, dont sa fille avait l'entière disposition. Pour juger, seigneurs, de ce qu'elle devait être alors dans une si brillante parure, contemplez ce qu'elle est encore après avoir tant souffert. Vous vous ferez peut-être une idée de ce qu'elle était aux jours de sa prospérité. Vous n'ignorez pas que la beauté de la plupart des femmes est journalière, qu'un rien l'accroît ou la ternit : les passions de l'ame l'élèvent ou l'abaissent, et plus souvent encore la détruisent. Enfin je la trouvai sous ces riches parures aussi brillante que belle, et plus belle qu'aucune femme que j'eusse jamais vue; et, lorsque je considérais les obligations infinies que je lui avais, je croyais me voir en présence d'une divinité descendue du ciel pour mettre fin à mes malheurs. Quand elle fut près de nous, son père lui dit, en arabe, que j'étais un esclave de son ami l'arnaute Mamy, et que je venais cueillir une salade. Elle prit la parole, et me demanda, en langue franque, si j'étais chevalier et ce qui m'empêchait de me racheter. Je lui répondis que je l'étais, et qu'elle pouvait juger du prix que mon maître attachait à ma personne, puisque j'avais été contraint de payer quinze cents sultanins. En vérité, dit-elle, si tu avais appartenu à mon père, j'aurais fait en sorte qu'il ne te laissât

[1] *Perlas y aljofar.* Ce dernier mot exprime ce que nous nommons semence de perles.

pas aller pour deux fois autant : car vous mentez dans tout ce que vous dites, vous autres chrétiens, et vous vous faites pauvres pour tromper les Maures. Cela peut être arrivé, répondis-je; mais, pour moi, j'ai traité de bonne foi avec mon maître, et j'en agirai de même avec tout le monde. — Et quand t'en vas-tu ? — Demain, je crois; car il y a au port un vaisseau de France, et je compte me servir de cette occasion. — Mais ne vaudrait-il pas mieux attendre un vaisseau d'Espagne, que de t'en aller avec les Français, qui ne sont pas amis de ta nation? Non, répondis-je : je pourrais bien attendre, sans doute, s'il est vrai, comme on le dit, qu'on attende un vaisseau d'Espagne; mais le plus sûr est de partir demain, car l'impatience que j'ai de me voir dans ma patrie, avec les personnes que j'aime, ne me permet pas de différer plus longtemps, fût-ce même pour attendre une meilleure occasion. — Tu es sans doute marié dans ton pays, et voilà pourquoi tu es si empressé d'aller retrouver ta femme? — Je ne le suis pas encore; mais j'ai donné ma parole de me marier en arrivant. — Et la femme à qui tu l'as donnée est-elle belle? — Si belle que, pour la louer comme elle le mérite, je vous dirai qu'elle vous ressemble beaucoup. A ces mots, son père se mit à rire. Par Allah [1], me dit-il, chrétien, il faut qu'elle soit bien belle si elle ressemble à ma fille, qui n'a point d'égale en ce pays : regarde-la bien, et tu verras que je te dis la vérité. Le père de Zorayde nous servait, pour ainsi dire, d'interprète, comme ayant plus d'usage; car, quoique sa fille parlât la langue franque, elle se faisait plutôt comprendre par signes que par ses paroles.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous vîmes accourir un Maure qui s'écria que quatre Turcs venaient d'escalader les murs du jardin, et qu'ils pillaient le fruit, quoiqu'il ne fût pas encore mûr. Le vieillard et sa fille se troublèrent à ces mots : car les Maures ont naturellement une grande frayeur des Turcs, et surtout des soldats; ils sont extrêmement insolents,

[1] *Guala.* C'est une interjection maure, composée de la particule *gue* qui signifie *et*, et du mot *Allah*. Elle équivaut par conséquent au *por Dios* des Espagnols.

et traitent avec tant d'autorité les Maures qui leur sont soumis, que leur sort est pire que celui des esclaves. Ma fille, dit Agi Morato, rentre et enferme-toi, tandis que je vais parler à ces chiens. Et toi, chrétien, ajouta-t-il, cueille tes herbes et va-t'en; qu'Allah te conduise en sûreté dans ton pays. Je m'inclinai; et il alla parler aux Turcs, me laissant seul avec Zorayde, qui fit semblant de s'en retourner: Mais à peine son père eut-il disparu sous les arbres, qu'elle revint à moi les yeux pleins de larmes, et me dit : *Tamexi,* chrétien? *tamexi?* ce qui veut dire : *T'en vas-tu?* Oui, lui répondis-je; mais ce ne sera point sans toi : nous sommes au premier vendredi; ne sois pas effrayée de nous voir, et sans aucun doute, nous nous rendrons en pays chrétien. Je lui parlai de telle sorte qu'elle comprit tout ce que je lui disais ; et, passant un bras autour de mon cou, elle s'achemina vers sa maison, comme près de tomber en défaillance. Cette attitude pouvait nous devenir funeste, si le ciel n'en eût autrement ordonné; nous vîmes revenir son père, et nous aperçûmes bien qu'il nous avait vus dans la situation où nous étions : mais Zorayde, en personne avisée, au lieu de retirer son bras, se pencha davantage sur moi, laissa tomber sa tête sur mon sein, et fléchit un peu les genoux, comme une femme qui s'évanouit, et je feignais de mon côté de ne la soutenir que malgré moi. Son père accourut à nous, et voyant sa fille en cet état lui demanda ce qu'elle avait; mais, voyant qu'elle ne lui répondait pas : Sans doute, dit-il, la frayeur que lui ont causée ces chiens a produit cet évanouissement; il la prit dans ses bras; et elle, les larmes aux yeux, me dit avec un grand soupir : *Amexi,* chrétien; *Amexi.* Va-t'en, va-t'en [1]. Il est peu important qu'il s'en aille, répondit Agi Morato : il ne t'a fait aucun mal. Les Turcs sont partis. Sois tranquille, ma fille; personne ici ne peut te causer de frayeur, ils se sont retirés par où ils étaient venus. Ce sont

[1] On lit ici *Amexi,* et plus haut, *Tamexi,* différence que n'ont point observée la plupart des éditeurs de Cervantes. *Amexi* signifie *Va-t'en :* c'est la seconde personne de l'impératif du verbe arabe; et *Tamexi* veut dire *Tu t'en vas :* c'est la seconde personne du présent de l'indicatif. Cervantes avait été trop longtemps esclave en Afrique pour ne pas bien connaître et l'arabe et la langue franque.

ces Turcs qui l'ont effrayée. Vous l'avez dit, seigneur, repris-je à mon tour; mais, puisqu'elle desire que je m'en aille, je ne veux point la contrarier. Soyez en paix. Avec votre permission, je reviendrai cueillir des herbes dans votre jardin : car mon maître dit que nulle part on ne trouve de meilleure salade. Tu peux venir tant que tu le voudras, répondit Agi Morato. Ce que ma fille disait ne regarde ni toi ni les autres chrétiens : elle voulait que les Turcs s'en allassent, et, dans son trouble, elle t'a dit de t'en aller, ou elle voulait t'avertir qu'il était temps d'aller cueillir tes herbes. Aussitôt je les quittai. Zorayde suivit son père, et je crus qu'il lui en coûtait de grands efforts. Sous prétexte de ramasser de la salade, je parcourus à mon aise tout le jardin; je remarquai bien les entrées, les issues, la résistance que pouvait présenter la maison, et les facilités qu'elle offrait pour la réussite de mon entreprise. Ensuite j'allai rendre compte de tout ce que j'avais fait au renégat et aux autres. J'étais dans la plus vive impatience de jouir sans trouble du bonheur que m'offrait la fortune dans la possession de la belle Zorayde. Enfin, le temps se passa; le jour, l'instant si desiré arrivèrent : et, grâces aux mesures que la prudence et une mûre délibération nous avaient fait prendre, nous obtînmes tout le succès que nous pouvions espérer. Le vendredi qui suivit le jour où je parlai à Zorayde, le renégat vint jeter l'ancre presque en face de la maison. Les rameurs chrétiens étaient tous à leurs postes, cachés en divers endroits environnants; tous étaient pleins d'inquiétude, et m'attendaient, prêts à s'emparer de la barque qu'ils voyaient : ils ignoraient l'intelligence que j'avais avec le renégat, et pensaient que c'était par la force que nous devions recouvrer notre liberté, en massacrant les Maures de la barque. J'arrivai quelque temps après avec mes compagnons; et, dès que nos rameurs nous virent, ils vinrent se joindre à nous. Les portes de la ville étaient fermées et personne ne se montrait aux environs. Ainsi réunis, nous étions en doute s'il valait mieux commencer par enlever Zorayde, ou nous rendre maîtres des Maures, lorsque le renégat parut, et nous dit qu'il était temps

de s'assurer des Maures, dont la plupart dormaient et ne se doutaient de rien; nous lui communiquâmes notre incertitude, et son avis fut que le plus important était de nous rendre d'abord maîtres du bateau, ce que nous pouvions faire aisément et sans péril; qu'ensuite nous irions vers Zorayde. Cet avis nous parut le plus sage; et sans plus de retard, nous le suivîmes au bateau : il y sauta le premier, tira son cimeterre, et cria en langue moresque : Qu'aucun de vous ne fasse un mouvement, sous peine de la vie! En même temps, les chrétiens se présentèrent : les Maures, gens de peu de courage, qui n'avaient que peu d'armes, entendant parler ainsi leur patron, restèrent immobiles et pleins d'effroi, sans même avoir recours à leurs armes, dont ils étaient mal pourvus, et se laissèrent lier les mains par les chrétiens, qui les menacèrent de les tuer s'ils jetaient le moindre cri. Cette mesure prise, nous laissâmes la moitié des nôtres pour garder le bateau; puis, toujours guidés par le renégat, nous marchâmes vers le jardin d'Agi Morato. Nous nous approchâmes pour enfoncer la porte; mais le hasard voulut qu'elle s'ouvrît avec la plus grande facilité, comme si elle n'avait point été fermée : ainsi, nous nous avançâmes en silence vers la maison, sans être entendus de personne.

La belle Zorayde nous attendait à une fenêtre : elle nous aperçut et demanda à voix basse si nous étions Nazaréens[1], ce qui veut dire chrétiens. Je répondis que oui et qu'elle descendît; elle me reconnut, descendit aussitôt, ouvrit la porte, et parut à nos yeux si belle et si magnifiquement vêtue que je n'essaie pas de le décrire. Je lui baisai la main, tous les autres en firent autant : ils ignoraient les détails de l'entreprise et nous imitaient croyant que nous lui rendions grâces de notre liberté. Le renégat lui demanda, en langue maure, si son père était dans le jardin. Oui, répondit-elle, il dort. Il serait nécessaire de le réveiller, de l'emmener avec nous, repartit-il, et d'emporter tout ce qu'il y a de bon dans ce jardin. Non, dit-elle, je ne veux pas qu'on touche à mon père. Il n'y a dans la

[1] *Nizarani.*

maison que ce que j'emporte, et il y en a assez pour vous rendre tous riches et contents: attendez un moment. En disant ces mots, elle rentra, nous recommandant le silence, ajoutant qu'elle allait revenir aussitôt. Je demandai au renégat le sujet de l'entretien et il me le raconta. Je le conjurai de ne rien faire contre la volonté de Zorayde, qui reparut bientôt chargée d'un coffre plein d'or, si lourd qu'à peine pouvait-elle le porter. Le malheur voulut que son père s'éveillât dans ce moment; il entendit du bruit dans le jardin, parut à une fenêtre, et, reconnaissant une troupe de chrétiens, se mit à crier en arabe: Aux chrétiens! aux chrétiens! aux voleurs! Ces cris nous causèrent une frayeur extrême; mais le renégat, voyant le péril où nous étions, et combien il importait de terminer notre entreprise avant d'être découverts, monta rapidement où était Agi Morato, avec quelques-uns des nôtres; pour moi, je n'osai quitter Zorayde, qui s'était évanouie dans mes bras. Ils s'y prirent avec tant d'adresse que nous les vîmes descendre un moment après avec Agi Morato, qui avait les mains liées et un mouchoir sur la bouche, le menaçant de le tuer s'il poussait le moindre cri. Quand sa fille l'aperçut, elle mit sa main sur ses yeux pour ne le pas voir, et lui, resta interdit, ne sachant pas que sa volonté seule l'avait mise entre nos mains[1]. Mais, les moments étant précieux, nous nous jetâmes en diligence dans la barque, où les autres nous attendaient, craignant déja qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur. Il était à peine deux heures de nuit quand nous nous trouvâmes tous réunis dans la barque. Alors, on délia les mains d'Agi Morato, on lui ôta le mouchoir de dessus la bouche, mais le renégat lui renouvela la menace de le tuer s'il disait un seul mot. Mais, à la vue de sa fille, il se mit à soupirer tendrement, surtout quand il remarqua que je la tenais étroitement embrassée, et qu'elle restait calme, sans se défendre ni se plaindre; toutefois, craignant les menaces du renégat, il n'osait parler. Cependant, Zorayde, se voyant dans

[1] *En nuestras manos; mas entonces siendo mas necesarios los pies.* Toujours des jeux de mots.

la barque et qu'on se mettait en devoir de ramer, souffrant de voir son père et les autres Maures attachés, pria le renégat de me demander la liberté de son père, et que l'on déliât les Maures, ajoutant qu'elle se jetterait plutôt à la mer que de voir emmener captif et à cause d'elle un père qui la chérissait si tendrement. Le renégat me communiqua cette prière : j'y souscrivis de bon cœur ; mais il m'observa qu'il n'était pas encore temps, parceque, si nous les relâchions dans cet endroit, ils appelleraient au secours, ameuteraient les gens de la ville, qui nous donneraient la chasse avec quelque bâtiment léger, de manière que nous ne pourrions éviter d'être pris ; que tout ce que nous pouvions faire était de leur rendre la liberté quand nous serions arrivés à la première terre des chrétiens. Nous nous rangeâmes à cet avis, et Zorayde elle-même s'y soumit aussitôt qu'elle fut instruite de nos raisons. Ainsi donc, nos braves rameurs mirent la main à l'œuvre en silence et pleins de joie, se recommandant à Dieu de tout leur cœur, et nous nous dirigeâmes vers l'île de Mayorque, le premier pays chrétien. Mais, la tramontane [1] ayant légèrement soufflé et la mer étant un peu agitée, il ne nous fut pas possible de suivre cette route, et nous nous vîmes portés en longeant la côte vers Oran, à notre grand regret, craignant d'être aperçus de Sargel, qui est sur cette côte tout au plus à soixante milles d'Alger. Nous redoutions aussi de rencontrer dans ces parages quelque galère de celles qui reviennent de charger à Tetuan : cependant, chacun de nous était bien résolu, si nous rencontrions quelque bâtiment chargé de marchandises, et non armé en course, non-seulement de ne pas se laisser prendre, mais, au contraire, de nous emparer de ce bâtiment, qui nous servirait à terminer notre voyage avec beaucoup plus de sécurité.

Pendant que nous voguions, Zorayde avait sa tête dans mes mains pour ne pas voir son père, et j'entendais qu'elle invoquait Léla Marien. Nous avions bien fait trente milles quand le jour nous prit à trois portées d'arquebuse de la terre. Elle

[1] Le vent du nord.

nous parut déserte, et nous n'aperçûmes personne qui pût nous découvrir. Cependant nous fîmes force de rames pour gagner un peu plus au large, la mer étant agitée, et deux lieues plus loin les matelots eurent ordre de ramer chacun leur tour, tandis que nous prendrions quelque nourriture : car la barque était bien pourvue. Mais les rameurs nous dirent qu'il n'était pas temps de se reposer; que ceux qui ne ramaient pas pouvaient s'occuper de ce soin, mais que pour eux ils ne voulaient pas quitter la manœuvre. Il se leva bientôt un bon vent[1], qui nous obligea de tendre la voile et de laisser l'aviron, toujours dans la direction d'Oran, puisque nous ne pouvions pas tenir une autre route. Les manœuvres s'exécutaient avec promptitude: la voile nous faisait courir huit milles à l'heure, sans autre crainte que celle de rencontrer quelque bâtiment armé en course. Nous donnâmes à manger aux Maures[2]. Le renégat les consolait, en leur disant qu'ils n'étaient point captifs, et qu'on les mettrait en liberté à la première occasion. Il en dit autant au père de Zorayde, mais celui-ci répondit : Je pourrais, chrétiens, croire toute autre chose et l'espérer de votre libéralité; mais la liberté, ne me croyez pas assez simple pour l'attendre : vous ne vous êtes pas exposés à un si grand péril pour me l'ôter avec l'intention de me la rendre si généreusement, sachant surtout qui je suis et ce que vous pouvez gagner à me la faire recouvrer. Si vous voulez fixer un prix à ma rançon, je vous offre, dès ce moment, tout ce que vous exigerez pour moi et pour ma malheureuse fille, ou même pour elle seule, qui est la meilleure et la plus grande partie de mon ame. En disant ces mots, il se mit à pleurer si amèrement qu'il nous émut tous de compassion. Zorayde ne put se contraindre, et, le voyant en cet état, elle se sentit si émue, qu'elle courut l'embrasser, colla son visage contre le sien, et tous deux confondirent leurs larmes avec tant de tendresse que beaucoup d'entre nous ne purent

[1] *Viento largo.*
[2] *Los Moros bagarinos,* ou *bogarinos.* On appelait ainsi les Maures employés *para bogar,* c'est-à-dire à ramer.

se défendre de les imiter. Ce fut alors qu'Agi Morato s'aperçut qu'elle était parée comme en un jour de fête, et toute couverte de pierreries. Qu'est-ce-ci? lui dit-il en sa langue; hier soir, avant notre disgrâce, je te vis avec tes habits ordinaires, et maintenant, sans que tu aies eu le loisir de t'habiller, sans qu'il nous soit arrivé d'événement heureux à solenniser, je te vois revêtue de ce que j'ai pu te donner de plus précieux quand la fortune nous fut plus favorable! Réponds-moi. Ceci m'étonne plus encore que mon malheur. Le renégat nous rapportait toutes ces questions, et Zorayde ne répondait pas un mot. Enfin, le Maure aperçut dans un coin de la barque le coffret où sa fille serrait ses bijoux; il savait qu'il l'avait laissé dans Alger, et ne l'avait pas apporté au jardin. Plus surpris encore, il lui demanda comment ce coffret se trouvait entre nos mains, et ce qu'il y avait dedans. Le renégat, sans laisser à Zorayde le temps de répondre, prit la parole et dit: Ne prends pas le soin, seigneur, d'adresser à ta fille tant de questions. Une seule réponse va te satisfaire : apprends que Zorayde est chrétienne, et que c'est elle qui a brisé nos chaînes. Elle vient avec nous de sa libre volonté, et aussi satisfaite, je crois, que doit l'être celle qui passe des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, du supplice à la gloire. Est-il vrai, ma fille? dit le Maure. Oui, répondit Zorayde. — Quoi! tu es chrétienne? et c'est toi qui livres ton père au pouvoir de ses ennemis! — Il est bien vrai que je suis chrétienne, mais ce n'est pas moi qui ai causé ta captivité : je n'ai jamais eu l'intention de t'abandonner ni de te faire le moindre mal; j'ai voulu seulement chercher pour moi le bonheur. — Et quel bonheur penses-tu donc trouver? — Demande-le à Léla Marien : elle te le dira mieux que moi. A ces mots, le Maure, avec une promptitude incroyable, se jeta dans la mer, la tête la première; il se serait noyé sans nul doute, si sa longue robe ne l'eût soutenu sur l'eau. Zorayde fit un cri : nous accourûmes tous; nous le saisîmes par son cafetan, et le retirâmes à demi suffoqué et sans sentiment. Zorayde en ressentit tant de douleur qu'elle fit sur lui autant de gé-

missements que s'il était mort. On le renversa pour lui faire rendre l'eau qu'il avait prise[1]; il en rendit beaucoup, et deux heures après il revint à lui. Pendant ce temps, le vent changea, nous ramenant vers la terre que nous ne pûmes éviter qu'à force de rames. Enfin, notre bonne fortune nous poussa dans une anse formée par un petit promontoire ou cap, que les Maures appellent la *Cava Rumia*, ce qui veut dire, en notre langue, la mauvaise femme chrétienne. La tradition des Maures est que la cava[2] qui perdit l'Espagne est enterrée dans cet endroit. *Cava* signifie mauvaise femme, et *Rumia* chrétienne. Ils tiennent à mauvais présage de s'y arrêter : jamais ils ne le font qu'ils n'y soient contraints; pour nous, la méchante femme ne fut pas seulement un abri, mais un port assuré contre la tourmente. Nous posâmes des sentinelles à terre sans quitter les rames, et nous prîmes un léger repas, nous recommandant à Dieu et à la Vierge, pour obtenir une issue favorable à cette entreprise si heureusement commencée. Zorayde nous conjura de nouveau de mettre à terre son père et les autres Maures, car elle n'avait pas la force de les voir à la chaîne. Nous lui promîmes de le faire au moment de partir; car il n'y avait aucun danger à les laisser dans le lieu désert où nous nous trouvions. Enfin, nos prières furent exaucées : la mer devint tranquille, et le vent favorable nous invita à poursuivre notre route. Nous déliâmes les Maures, et les mîmes à terre un à un, ce dont ils furent fort étonnés; mais, quand nous vînmes au père de Zorayde, qui alors avait entièrement repris ses sens : Pour quelle raison, chrétiens, nous dit-il, pensez-vous que cette méchante créature se félicite que l'on me rende la liberté? Pensez-vous que ce soit par tendresse pour moi? Non, certes; elle le fait pour éviter la honte que lui causerait ma présence quand elle mettra à exécution ses mau-

[1] On sait qu'il y a peu de temps encore, tel était le moyen barbare que l'on employait pour essayer de rappeler les noyés à la vie, et qui, bien souvent, hâtait l'instant de leur mort.

[2] Florinde, fille du comte Julien.

vais desseins. Ne croyez pas qu'elle ait changé de religion parcequ'elle trouve la vôtre meilleure, mais parcequ'elle sait que dans votre pays les femmes sont plus libres que chez nous. Puis, se tournant vers Zorayde, qu'un autre chrétien et moi tenions par les bras, de crainte qu'il ne se portât à quelque excès : Infâme, lui dit-il, fille insensée, où vas-tu, aveugle que tu es, parmi ces chiens, nos ennemis naturels? Maudite soit l'heure où je t'engendrai! maudits les soins qu'avec tant d'amour j'ai pris de ton enfance! Voyant alors qu'il n'était pas près de finir ses plaintes, je le fis mettre promptement à terre, où il continua ses malédictions, conjurant Mahomet de demander à Allah notre ruine; et, lorsque ayant fait voile il ne nous fut plus possible d'entendre ses paroles, nous le vîmes s'arracher les cheveux, la barbe, et se rouler par terre. Une fois pourtant il éleva la voix assez pour que nous entendions ces mots: Reviens, ma fille bien-aimée, reviens, je te pardonne tout. Laisse à ces hommes cet argent: aussi bien est-il à eux déja. Reviens consoler ton malheureux père, qui laissera la vie dans ces déserts si tu l'abandonnes. Zorayde l'écoutait, partageait sa douleur et pleurait sans pouvoir lui répondre que ces seuls mots : Veuille Allah, ô mon père! que Léla Marien, qui m'a rendue chrétienne, te console dans ta tristesse. Allah sait bien que je n'ai pu m'empêcher de faire ce que j'ai fait, et que ces chrétiens ne me doivent aucune obligation; quand j'aurais voulu ne pas les suivre et rester parmi les miens, cela m'eût été impossible, tant j'avais d'empressement à faire ce que je crois le bien et ce que toi, ô mon père, tu trouves le mal. Elle parlait encore qu'il ne l'entendait plus, et nous-mêmes nous ne pouvions plus le voir. Je la consolai et nous ne nous occupâmes plus que de notre route. Le vent nous était si favorable que nous tenions pour assuré de voir le lendemain, à la pointe du jour, les côtes d'Espagne; mais, comme rarement, ou plutôt jamais, le bien n'arrive sans être accompagné ou suivi de quelque mal qui y mêle son amertume, ou peut-être par suite des malédictions que le Maure avait lancées contre sa fille, et que

l'on doit redouter de quelque père qu'elles viennent, sur les trois heures de nuit, nous trouvant en pleine mer, voguant à voile déployée et les rames suspendues, car le vent propice les rendait inutiles, nous vîmes, à la clarté de la lune, et tout près, le gouvernail portant un peu à gauche, un bâtiment rond qui, toutes voiles dehors, traversait devant nous. Nous en étions si près que nous fûmes contraints d'abaisser notre voile pour éviter le choc; eux, de leur côté, appuyèrent sur le gouvernail pour nous laisser passer. L'équipage s'était mis au bord du bâtiment pour nous demander qui nous étions, où nous allions, d'où nous venions. Mais, comme ils nous parlèrent français, le renégat nous dit: Que personne ne réponde; ce sont sans doute des corsaires français, qui n'épargnent personne. Nous passâmes donc sans dire un mot, et nous avions fait quelque chemin les laissant sous le vent; quand à l'improviste, ils nous tirèrent deux coups de canon, probablement à boulets ramés, car le premier coupa par le milieu notre mât, qui tomba dans la mer avec la voile; et le second frappa notre barque sur le milieu et l'ouvrit tout entière sans blesser personne: nous voyant près de couler à fond, nous demandâmes du secours, à grands cris, suppliant que l'on vînt nous prendre parceque nous périssions. Alors ils plièrent les voiles, et mirent l'esquif en mer: douze Français sautèrent dedans, armés d'arquebuses avec les mèches allumées, et ils s'approchèrent de nous. Voyant notre petit nombre et que la barque coulait, ils nous recueillirent en nous disant que nous ne devions nous en prendre de notre malheur qu'à notre incivilité. Le renégat prit le coffret de Zorayde, et le jeta dans la mer sans être aperçu. Nous passâmes tous sur le bord des Français; après nous avoir fait toutes les questions qu'il leur plut, ils nous dépouillèrent comme s'ils eussent été nos ennemis capitaux. Ils ôtèrent à Zorayde jusqu'aux cercles qui ornaient ses pieds; ma plus vive crainte était qu'après s'être emparés de ses bijoux, ils ne voulussent lui ravir un bien mille fois plus précieux; mais cette espèce de gens n'en veut qu'à l'argent.

Leur avidité n'est jamais satisfaite et elle leur eût fait prendre jusqu'à nos vêtements de captifs s'ils eussent su qu'en faire. Ils consultèrent entre eux, et plusieurs furent d'avis de nous jeter tous à la mer, enveloppés dans une voile, parcequ'ils avaient intention de s'arrêter en quelque port d'Espagne, en se donnant pour Bretons, et que, s'ils nous débarquaient en vie, leur vol serait découvert et puni. Mais le capitaine, celui qui avait dépouillé Zorayde, dit qu'il se contentait du butin qu'il avait fait; qu'il ne voulait toucher à aucun port d'Espagne; que son dessein était de passer de nuit ou comme il pourrait le détroit de Gibraltar et de s'en retourner à La Rochelle, d'où il était parti. Ils se déterminèrent alors à nous donner leur chaloupe, munie de tout ce qui était nécessaire pour notre courte navigation, ce qu'ils effectuèrent le lendemain à la vue des terres d'Espagne; à cette vue toutes nos disgrâces et notre misère furent oubliées, tant est vive la satisfaction qu'on éprouve en recouvrant la liberté. Il était environ midi quand ils nous mirent dans la barque avec deux barils d'eau et un peu de biscuit. Le capitaine, touché de je ne sais quelle pitié pour la belle Zorayde, lui donna quarante écus d'or, et ne voulut pas que ses soldats lui ôtassent ses habits, qui sont les mêmes que vous lui voyez. Nous entrâmes donc dans la chaloupe; et, montrant plus de reconnaissance que de ressentiment, nous leur rendîmes grâces du bien qu'ils nous faisaient. Ils prirent le large, et suivirent la route du détroit. Quant à nous, ayant uniquement pour but la terre qui s'offrait à nos yeux, nous nous mîmes à ramer avec une telle vigueur, qu'au coucher du soleil nous jugeâmes que nous pourrions prendre terre avant la nuit. Mais, le ciel étant obscur et la lune ne se montrant point cette nuit, ignorant d'ailleurs dans quel parage nous nous trouvions, il ne nous parut pas prudent d'aborder; d'autres soutenaient qu'il valait mieux descendre, fût-ce entre des rochers et loin de tout lieu peuplé, dans la crainte, assez fondée, qu'il ne se trouvât sur la côte quelque corsaire de Tétuan: car, le soir ils sont en Barbarie, et le matin on les voit sur les côtes

d'Espagne, où ils font quelque bonne prise, puis retournent coucher chez eux. Au milieu de ces avis contraires, on décida que nous approcherions peu à peu, et que, si la tranquillité de la mer le permettait, nous débarquerions où nous le pourrions. Ainsi fut fait. Un peu avant minuit, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne escarpée, qui laissait entre elle et la mer assez d'espace pour prendre terre. Nous sautâmes sur la côte, et baisâmes cette terre si desirée, rendant grâces à Dieu de la protection que nous en avions reçue pendant notre voyage. Nous ôtâmes nos provisions de la chaloupe, et nous la tirâmes à terre; puis nous montâmes une partie de la montagne, ne pouvant nous assurer encore que la terre que nous foulions était bien celle d'un pays chrétien. Le jour parut enfin, plus tard, ce me semblait, qu'à l'ordinaire. Nous achevâmes de monter, pour voir si nous découvririons quelque endroit habité, quelques cabanes de berger; mais, à perte de vue, nous n'aperçûmes ni hommes, ni villages, ni même aucun chemin frayé. Nous résolûmes alors d'avancer davantage, car nous ne pouvions manquer de rencontrer bientôt quelqu'un qui nous apprît où nous étions. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était de voir Zorayde marcher à pied dans ces chemins difficiles. Je la portais quelquefois sur mes épaules; mais la fatigue que j'éprouvais lui causait plus de peine que le repos ne lui apportait de soulagement : elle ne voulut donc plus que je la portasse ainsi; je la soutins avec mon bras, et elle marcha avec courage et même une apparence de gaieté. Enfin, au bout d'un quart de lieue, nous entendîmes le son d'une clochette, indice certain qu'un troupeau se trouvait près de là. Regardant de tous côtés, nous vîmes au pied d'un liége un jeune berger, qui taillait tranquillement une baguette avec son couteau. Nous l'appelâmes : il leva la tête et fut bientôt sur pied. Les premiers qu'il aperçut furent Zorayde et le renégat en habits de Maure, il s'enfuit à toutes jambes dans un bois, pensant, comme nous l'avons su depuis, avoir à ses trousses tous les Maures de Barbarie. Il courait en criant à tue-tête : Aux Maures ! aux Maures ! les Maures sont dans

le pays! A ces cris, nous restâmes interdits, ne sachant que faire; mais, réfléchissant que le berger allait ameuter les environs, et que la cavalerie de la côte viendrait bientôt nous reconnaître, nous ôtâmes promptement au renégat ses habits turcs, pour le revêtir d'une casaque d'esclave qu'un de nous lui donna, ne gardant que sa chemise. Après nous être recommandés à Dieu, nous suivîmes le chemin qu'avait pris le berger nous attendant toujours à voir arriver cette cavalerie. Nous ne fûmes pas trompés dans notre conjecture : au bout de deux heures de chemin, au sortir du taillis et à l'entrée de la plaine, nous vîmes accourir vers nous cinquante cavaliers. Nous nous arrêtâmes aussitôt pour les attendre. Ils nous abordèrent; et, ne trouvant, au lieu de Maures, que de pauvres chrétiens, ils nous demandèrent si c'était nous qui étions la cause de l'alarme qu'avait répandue le berger. Oui, lui répondis-je; et je commençais à lui raconter notre entreprise et d'où nous venions, lorsqu'un de nos chrétiens reconnut le cavalier qui me parlait, et m'interrompit en disant : Rendons grâces à Dieu qui nous a conduits à si bon port; car, si je ne me trompe, et si mon esclavage ne m'a point fait perdre la mémoire, le pays où nous nous trouvons est la province de Velez-Malaga; et vous, seigneur cavalier, qui nous demandez qui nous sommes, vous êtes Pedro de Bustamante, mon oncle. A ces mots, le cavalier saute à terre, et vient embrasser le jeune homme, en lui disant : Oui, je te reconnais, cher objet de toutes mes affections. Je t'ai bien pleuré comme mort, moi, ma sœur ta mère, et tous tes parents, qui sont encore en vie. La Providence a voulu conserver leurs jours pour qu'ils eussent le bonheur de te revoir. Nous avions appris que tu étais esclave en Alger; et, à en juger par tes habits et ceux de toute la compagnie, vous ne vous êtes sauvés que par miracle. C'est la vérité, répondit le jeune homme : nous aurons tout le temps de nous en entretenir. Aussitôt que les autres cavaliers eurent entendu que nous étions des chrétiens revenant de captivité, ils mirent pied à terre, et chacun nous offrit son cheval pour nous conduire à la ville de

Velez-Malaga, distante d'une lieue et demie. Quelques-uns allèrent chercher notre barque dans l'endroit où nous l'avions laissée, pour la conduire à la ville; d'autres nous prirent en croupe. Zorayde monta derrière l'oncle de notre compagnon. Tous les habitants de la ville, avertis de notre arrivée, vinrent au-devant de nous. Ce n'était pas un spectacle nouveau pour eux de voir des Maures esclaves ou des chrétiens revenant de captivité : tous les habitants de cette côte y sont accoutumés; mais ils admiraient la beauté de Zorayde, brillante en ce moment de tout son éclat, par le travail du chemin et la joie de se voir en sûreté dans un pays chrétien. Cette sécurité avait tellement animé son visage que si l'affection ne me trompait pas, j'oserais dire qu'un objet plus beau ne pouvait exister, à mes yeux du moins. Nous allâmes à l'église pour rendre grâce à Dieu; et, en y entrant, Zorayde dit qu'elle apercevait des figures semblables à celle de Léla Marien. Nous lui dîmes que c'étaient ses images. Le renégat lui en expliqua, le mieux qu'il put, la sainteté, afin qu'elle les adorât comme la véritable Léla Marien qui lui était apparue. Son esprit vif lui fit comprendre facilement ce qu'on lui disait. On nous distribua ensuite chez divers bourgeois de la ville. Quant à Zorayde, au renégat et à moi, le neveu de Bustamante nous mena chez ses parents, gens assez aisés, qui nous traitèrent comme leur fils. Nous y demeurâmes six jours, au bout desquels le renégat, instruit de ce qu'il avait à faire, se rendit à Grenade pour y rentrer dans le giron de l'Église, avec le secours de la sainte inquisition. Les autres chrétiens s'en retournèrent chacun où bon lui sembla, et je restai seul avec Zorayde, ayant pour tout bien le peu d'écus que le Français lui avait donnés; avec ce secours j'achetai le cheval qui la porte. Depuis ce moment, je lui sers de père, d'écuyer, mais non encore d'époux. Nous allons savoir si mon père est encore en vie, ou si quelqu'un de mes frères a eu plus de bonheur que moi, quoique aucune fortune ne me semble faite pour entrer en balance avec la compagnie de Zorayde. Sa patience à supporter les incommodités résultantes de la pau-

vreté, son empressement à devenir chrétienne excitent mon admiration, et suffisent pour me dévouer à la servir toute ma vie. Cependant, la satisfaction que j'éprouve à lui appartenir, et de la voir à moi, se trouve bien affaiblie par l'incertitude où je suis de pouvoir retrouver dans mon pays un coin de terre qui la reçoive, ou de rencontrer quelqu'un qui me reconnaisse, si mon père et mes frères ont terminé leurs jours. Je n'ai plus rien à ajouter à mon histoire, seigneurs; jugez si elle est digne de votre intérêt. J'aurais desiré vous la conter plus brièvement, quoique la crainte de vous ennuyer m'ait fait supprimer bien des détails.

CHAPITRE XLII.

Nouveaux événements arrivés dans l'hôtellerie, et autres choses dignes de mémoire.

Le captif cessa de parler. Seigneur capitaine, dit don Fernand, la manière dont vous avez conté cette étonnante histoire est aussi digne d'intérêt que les événements eux-mêmes. Tout en est neuf, singulier, et rempli d'incidents qui excitent également l'attention et l'étonnement. Elle nous a tellement intéressés, que nous aurions passé la nuit entière à vous entendre. Cardenio [1] et tous les autres lui firent mille offres de service, avec tant d'empressement qu'il en était comblé. Don Fernand, entre autres, lui offrit de l'emmener avec lui, promettant que le marquis son frère serait le parrain de Zorayda, et que lui-même le mettrait en état de rentrer avec honneur et sans craindre les contestations dans sa patrie. Le captif remercia avec beaucoup de politesse, et cependant se défendit d'accepter ces offres généreuses.

Cependant, la nuit s'avançait et elle allait se fermer, quand il parut devant la porte de l'hôtellerie un coche accompagné de quelques gens de cheval. Ils demandèrent à loger; mais l'hôtesse

[1] On lit ici dans l'espagnol : *don Antonio.*

répondit qu'il n'y avait pas le plus petit coin de vide. Malgré cela vous trouverez bien quelque place, dit un des cavaliers, pour le seigneur auditeur [1] qui est dans cette voiture. A ce nom, l'hôtesse, un peu troublée, répondit : La vérité est que nous n'avons pas de lit; mais, si le seigneur auditeur en porte un avec lui, comme je le pense, il peut entrer : mon mari et moi nous lui céderons notre chambre. A la bonne heure, dit l'écuyer. En même temps on vit sortir du coche un homme dont le costume annonçait la charge, la longue robe et les manches tailladées firent en effet connaître qu'il était auditeur. Il tenait par la main une jeune personne d'environ seize ans, en habit de voyage, si jolie et de si bon air qu'on la vit avec admiration, et on aurait cru qu'il se fût trouvé difficilement une beauté pareille s'il ne se fût trouvé là Lucinde, Zorayde et Dorothée. Don Quijote était présent à l'arrivée de l'auditeur et de la jeune personne; en les apercevant, il lui dit : Votre seigneurie peut entrer en toute assurance dans ce château; car, encore qu'il soit petit et mal en ordre, il n'y a point d'incommodité qui empêche de donner asile aux lettres et aux armes, surtout quand elles ont pour guide la beauté. Les lettres en votre personne suivent les pas de cette belle demoiselle, devant laquelle les châteaux doivent s'ouvrir, les rochers se fendre, et les montagnes s'aplanir pour la recevoir. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis : vous y trouverez des étoiles et des soleils dignes du ciel que vous menez avec vous, les armes dans tout leur éclat, et la beauté dans tout son lustre. L'auditeur, surpris de ce discours, se mit à considérer Don Quijote, et ne trouva pas sa personne moins étrange que ses paroles. Il ne savait que lui répondre; mais il fut bien plus surpris encore quand il aperçut Lucinde, Zorayde et Dorothée, qui, à la nouvelle de l'arrivée de ces hôtes et de la beauté de la jeune fille que l'hôtesse leur avait vantée, accouraient pour la recevoir. Cardenio, don Fernand et le curé lui firent mille compliments, les dames accueillirent la jeune fille. L'auditeur n'était pas moins étonné de tout ce qu'il voyait, que

[1] *Señor oidor*

de ce qu'il entendait, il jugeait bien que la compagnie était composée de gens de qualité; mais il ne comprenait rien à la figure, au costume et à la tournure de Don Quijote. Après force civilités de part et d'autre, on arrêta que toutes les dames se réuniraient dans une même chambre, comme on en était déja convenu, et que les hommes resteraient en dehors pour les garder. L'auditeur envoya donc sa fille avec les autres dames, elle se réunit à elles avec plaisir; et la moitié de l'étroit lit de l'hôtelier, jointe à celle du coucher de l'auditeur, les accommoda mieux qu'ils ne le pensaient. Le captif avait à peine aperçu l'auditeur, qu'il sentit s'élever dans son cœur des mouvements qui lui disaient que c'était son frère. Il demanda à l'un de ses gens comment il s'appelait et de quel pays il était : le valet lui répondit qu'il s'appelait le licencié Jean Perez de Biedma, et qu'il avait entendu dire que son maître était des montagnes de Léon. Cette réponse et ses propres remarques lui confirmèrent que l'auditeur était celui de ses frères qui avait suivi les lettres par le conseil de son père. Ravi de cette découverte, il part à l'écart Cardenio, don Fernand et le curé, et leur raconta ce qu'il venait d'apprendre, les assurant que l'auditeur était son frère. Le valet lui avait dit encore qu'il était pourvu de la charge d'auditeur aux Indes, dans l'audience du Mexique; il apprit aussi que la jeune personne était sa fille, que la mère était morte en couche, et que l'auditeur était resté fort riche, en possession de la dot et de l'enfant. Le captif leur demanda comment il s'y prendrait pour se découvrir, ou pour s'assurer d'abord si son frère, après l'avoir découvert, rougirait de le trouver si pauvre, ou le recevrait avec tendresse. Laissez-moi faire cette épreuve, dit le curé, quoique je ne doute guère que vous ne soyez bien reçu : car la sagesse et la prudence que montre votre frère n'indiquent point un homme arrogant, et qui ne sait pas reconnaître les accidents de la fortune. Malgré cela, répondit le captif, je ne voudrais me découvrir que peu à peu. Je vous répète, dit le curé, que je mènerai les choses à la satisfaction de chacun. Cependant, la table était dressée, et

tous les hommes s'y placèrent, à la réserve du captif, qui mangea avec les dames dans leur chambre. Vers le milieu du repas, le curé se mit à dire : Seigneur auditeur, j'eus jadis à Constantinople, où je fus esclave quelques années, un camarade du même nom que vous : c'était un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole ; mais il était encore plus malheureux que brave. Et comment s'appelait ce capitaine? demanda l'auditeur. — Il s'appelait Rui Perez de Biedma, natif des montagnes de Léon. Il me raconta, sur son père et ses frères, un fait si singulier, que, s'il ne m'eût été attesté par un homme aussi véridique que lui, je l'aurais pris pour l'un de ces contes que les vieilles débitent l'hiver au coin du feu. Il me dit que son père avait partagé tout son bien entre ses trois fils, et leur avait donné des conseils plus sages que ceux de Caton ; je puis dire que le parti des armes, choisi par mon camarade, lui réussit si bien, qu'en peu d'années, sans autre aide que son courage et sa valeur, il était devenu capitaine d'infanterie, et s'était vu à la veille d'être mestre-de-camp ; mais la fortune lui devint contraire au moment de ses plus grandes espérances : car il perdit la liberté dans l'heureuse journée de Lépante, qui la rendit à tant de prisonniers. Moi je fus pris à la Goulette ; depuis, divers événements nous rendirent compagnons d'infortune à Constantinople. Il vint ensuite à Alger, où lui arriva un des plus singuliers événements que l'on puisse éprouver. Là-dessus, le curé raconta succinctement tout ce qui s'était passé entre Zorayde et le frère de l'auditeur. Celui-ci l'écoutait avec une telle attention qu'il n'avait jamais mieux justifié son titre. Le curé n'alla pas plus loin que le moment où les Français dépouillèrent les chrétiens de la barque, et peignit la profonde misère où s'étaient vus réduits son camarade et la belle Maure ; il finit en disant qu'il ignorait s'ils étaient arrivés en Espagne, ou si les corsaires les avaient conduits en France. Le captif, qui se tenait à l'écart, entendait tout ce que disait le curé, et suivait de l'œil tous les mouvements de son frère. Celui-ci, voyant que le curé avait tout dit, fit un grand soupir, et s'écria, les yeux

pleins de larmes : O seigneur ! si vous saviez quelles nouvelles vous venez de m'apprendre, et qu'elles me touchent au point de ne pouvoir retenir, malgré mes efforts, les pleurs que vous me voyez répandre. Ce vaillant capitaine dont vous m'avez parlé, c'est mon frère aîné, qui, plus brave et plus entreprenant que moi et mon autre frère, choisit l'honorable profession des armes, un des trois partis que notre père nous proposa, comme vous le dit votre camarade. Moi, je pris celui des lettres, dans lequel Dieu et mes veilles m'ont fait parvenir au rang que vous me voyez. Mon jeune frère est au Pérou, si riche qu'avec ce qu'il nous a envoyé, il a non-seulement acquitté la part qu'il avait reçue, mais il a mis mon père à même de satisfaire sa libéralité naturelle. Moi j'ai pu suivre mes études avec plus d'aisance et de dignité et devenir ce que je suis. Mon père est encore en vie, n'aspirant qu'au bonheur de revoir son fils aîné, et demandant sans cesse à Dieu de ne pas fermer ses yeux avant de l'avoir revu. Mais, ce qui m'étonne, c'est qu'au milieu de tant de travaux et d'infortunes, ou de succès, mon frère, sage et prudent comme il l'est, n'ait jamais donné de ses nouvelles à mon père : car, s'il en avait reçu, ou quelqu'un de nous, mon frère n'eût pas eu besoin du miracle de la canne pour se racheter. La crainte qui me reste, c'est d'ignorer si ces Français lui ont rendu la liberté, ou l'ont tué pour couvrir leur larcin. Cette cruelle inquiétude sera cause que je poursuivrai dans la tristesse et la mélancolie mon voyage commencé avec tant de plaisir. Mon bon frère, que ne sais-je où tu es maintenant? J'irais te chercher et te délivrer au péril de ma vie. Que ne s'est-il trouvé quelqu'un pour annoncer à notre vieux père que tu vivais encore, quoique dans les plus secrets cachots de la Barbarie, ses richesses t'en eussent tiré, ou les miennes, ou celles de mon frère. Belle et généreuse Zorayde, qui pourrait payer le bien que tu as fait à notre frère? Quelle félicité pour nous d'assister à ton baptême et à des noces qui nous donneraient tant de satisfaction ! En disant ces mots, l'auditeur montrait une affliction si vive, que tous les témoins de cette scène en étaient extrêmement

touchés. Mais, lorsque le curé vit son intention et les desirs du capitaine si bien remplis, il voulut mettre fin à la tristesse commune : il se leva de table, passa dans l'autre chambre, et prit par la main Zorayde, que suivirent bientôt Lucinde, Dorothée et la fille de l'auditeur. De l'autre main il prit le captif, attendant ce qu'il voulait faire, et, les amenant tous deux à l'auditeur : Séchez vos larmes, lui dit-il, vos vœux sont accomplis : voici votre bon frère et votre chère belle-sœur. Je vous présente le capitaine Biedma et la belle Maure qui lui a rendu de si grands services. Les Français dont je vous ai parlé les ont mis dans l'état où vous les voyez, pour vous donner occasion de prouver la générosité de votre cœur. Le capitaine courut embrasser son frère, qui lui mit les deux mains sur la poitrine pour mieux l'examiner encore. Quand il eut achevé de le reconnaître, il le serra si étroitement dans ses bras, versa tant de larmes de joie, qu'il émut tous les assistants. Leurs caresses, leur émotion ne sauraient se redire : ils se rendirent en peu de mots compte de leurs affaires, et firent bien voir toute la puissance de l'amitié fraternelle. L'auditeur embrassait Zorayde, la faisait embrasser à sa fille ; il lui offrait tout son bien ; la chrétienne et la Maure attendrirent tout le monde. Don Quijote regardait tout, écoutait sans dire un seul mot, attentif à tant d'événements inopinés qu'il attribuait à la chevalerie errante. Il fut décidé que le capitaine et Zorayde suivraient leur frère à Séville ; qu'on donnerait avis au père du retour de son fils, afin qu'il se rendît, comme il le pourrait, dans cette ville, pour assister au baptême et aux noces de Zorayde : l'auditeur ne pouvait changer la direction de son chemin, ayant eu nouvelles qu'à un mois de là la flotte devait partir de Séville pour la Nouvelle-Espagne, et c'eût été pour lui un notable dommage que de perdre cette occasion. Tout le monde prit part au bonheur du captif ; et, les deux tiers de la nuit s'étant écoulés, on résolut de donner le reste au repos. Don Quijote offrit de faire la garde du château, de peur que quelque géant ou quelque chevalier félon, envieux des trésors de beauté qu'il renfermait, ne vînt l'attaquer pen-

dant la nuit. Ceux qui le connaissaient acceptèrent son offre, et mirent l'auditeur au fait de son étrange folie, ce qui le divertit beaucoup. Sancho seul se désespérait de ce qu'on était si longtemps à se retirer. Il s'arrangea mieux que tous les autres, se faisant un lit du bât de son âne, qui lui coûta bien cher, comme on le verra plus loin. Les dames retirées dans leur chambre, et les autres arrangés du mieux qu'ils purent, Don Quijote sortit de l'hôtellerie pour veiller sur le château, comme il l'avait promis.

Quelque temps avant le point du jour, les oreilles des dames furent flattées des sons d'une voix si juste et si douce qu'elle éveilla toute leur attention, surtout celle de Dorothée, qui ne dormait pas, et couchait auprès de doña Clara Biedma; ainsi se nommait la fille de l'auditeur. Personne ne pouvait s'imaginer quel était celui qui chantait si bien : c'était une voix seule, sans aucun accompagnement; elle semblait venir tantôt de la cour, tantôt de l'écurie. Cardenio s'approcha de la porte des dames, et leur dit : Que celles qui ne dorment pas écoutent; elles entendront un jeune muletier qui chante à ravir. Nous l'écoutons, répondit Dorothée, et prêtant l'oreille, elle entendit la chanson suivante :

CHAPITRE XLIII.

Histoire du jeune muletier, et autres étranges événements arrivés dans l'hôtellerie.

Je suis marinier d'amour, je navigue sur ses flots sans espoir de trouver le port.

Je suis une étoile, que je découvre de loin; elle est plus belle et plus brillante que toutes celles que vit Palinure.

Je ne sais où elle me guide, car mon ame tout entière attachée à la contempler est insensible à tout autre soin.

Le respect importun, la décence, sont les nuages qui me la dérobent quand je sens plus d'ardeur de la voir.

Pure et brillante étoile, dont la lumière est ma vie, le moment où je ne te verrai plus sera celui de ma mort.

Le chanteur en était là, lorsque Dorothée crut qu'il ne serait pas bien de priver Clara d'entendre cette jolie voix. Elle l'éveilla doucement, et lui dit : Pardon, si je vous éveille : je veux vous donner le plaisir d'entendre la plus jolie voix du monde. Clara, à demi endormie, ne comprit pas d'abord ce que lui disait Dorothée; celle-ci le lui ayant répété, elle se mit à écouter. Mais à peine eut-elle entendu deux vers, qu'il lui prit un tremblement aussi violent que si elle eût eu la fièvre; et, se jetant dans les bras de Dorothée, elle lui dit : Ah! mon amie, pourquoi m'avez-vous réveillée? Le plus grand bien qui pouvait m'arriver en ce moment était d'avoir les yeux et les oreilles fermées, pour ne point voir ou entendre ce malheureux musicien. Que dites-vous, mon enfant? reprit Dorothée : celui qui chante est dit-on un jeune muletier. Non, non, répondit Clara; c'est le seigneur de Lugarès [1] : et la place qu'il occupe dans mon cœur est si bien assurée, que, s'il ne la quitte lui-même, il l'occupera toujours. Dorothée resta surprise des raisonnements de la jeune fille, qui lui semblaient extraordinaires pour son âge, et lui dit : Ma chère amie, expliquez-vous mieux, car je ne vous comprends point. Que parlez-vous de place, de cœur, et de ce musicien, dont la voix vous cause tant de trouble? Ou plutôt ne me dites rien en ce moment : car je ne veux pas perdre, en vous écoutant, le plaisir que j'éprouve à l'entendre; je m'aperçois qu'il commence une chanson d'une autre mesure. Comme vous le voudrez, dit Clara. Et, en même temps, elle mit les mains sur ses oreilles pour ne rien entendre, ce qui surprit beaucoup Dorothée. Celle-ci prêta toute son attention au chant, et les paroles étaient celles-ci :

Douce espérance, qui romps tous les obstacles, suis le chemin que tu t'es tracé toi-même, et ne te décourage pas si tu te vois à chaque instant près de périr.

[1] *Señor de lugares* (des places) *y el que él tiene en mi alma* : et celle qu'il occupe dans mon ame. Toujours des jeux de mots.

Les lâches n'obtiennent pas de triomphes honorables, ils ne parviennent point à la victoire. Le bonheur n'est pas pour ceux qui ne savent pas lutter contre la fortune et se livrent à l'oisiveté.

Il est juste que l'amour fasse acheter chèrement le bonheur; il n'y a pas de plus riche possession que celle dont notre desir établit le prix, et ce qui se paye peu doit être de peu de valeur.

La persévérance en amour obtient quelquefois ce qui paraît impossible; quoique la mienne ait à combattre les difficultés les plus grandes, je ne désespère pas d'atteindre de la terre au ciel.

Ici la voix se tut, et Clara poussa de nouveaux soupirs; la curiosité de Dorothée en redoublait. Elle desirait connaître la cause de ces amoureuses plaintes et du trouble de la jeune fille, et ainsi elle lui demanda de nouveau ce qu'elle avait voulu lui dire. Clara, craignant d'être entendue de Lucinde, embrassa tendrement Dorothée, et, plaçant sa bouche si près de l'oreille de sa confidente, qu'elle pouvait être sûre de n'être pas entendue par une autre, elle dit : Celui qui chante, ma chère amie, est le fils d'un chevalier aragonais, possesseur de deux seigneuries [1], et dont la maison, à Madrid, est vis-à-vis celle de mon père : quoique nos fenêtres fussent fermées de jalousies en été, et en hiver avec des toiles, je ne sais comment cela se fit, mais le jeune homme, qui allait à ses études, me vit, soit à l'église, soit ailleurs; il devint amoureux de moi, et me le fit entendre par ses fenêtres, avec des démonstrations si vives, et tant de larmes, que je finis par le croire et par l'aimer, sans savoir encore ce qu'il me voulait. Entre autres signes qu'il me faisait, il joignait ses deux mains pour me faire comprendre qu'il se marierait avec moi. J'aurais bien voulu que la chose arrivât; mais seule et privée de ma mère, je ne savais à qui me confier. Ainsi, la seule faveur que je lui faisais était, lorsque nos deux pères se trouvaient sortis, de soulever un peu ma jalousie, et de me laisser voir à lui, ce qui lui causait tant de joie qu'on eût dit qu'il devenait fou. Sur ces entrefaites, arriva le départ de mon père, il l'apprit, non par moi, car je ne pus jamais l'en

[1] *Señor de dos lugares.*

informer : il en tomba malade de chagrin, je pense; de sorte que, le jour où nous nous mîmes en route, je ne pus le voir pour lui dire adieu, ne fût-ce que des yeux. Mais, après deux jours de voyage, à l'entrée d'une hôtellerie à une journée d'ici, je le vis à la porte de la maison, en habit de muletier, et si bien déguisé, que, s'il n'avait été si présent à mon cœur, il m'aurait été impossible de le reconnaître. Sa vue me surprit et me causa bien de la joie. Il me regardait à la dérobée, car il se cache toujours de mon père dans les chemins et dans les hôtelleries où nous logeons. Quant à moi, qui connais sa condition, lorsque je considère que pour l'amour de moi, il marche ainsi à pied, avec tant de fatigue, j'en suis au désespoir, et mes yeux suivent tous ses pas. Je ne sais dans quelle intention il me suit, ni comment il a pu s'échapper de chez son père, qui le chérit tendrement, car il n'a que lui d'héritier, et parcequ'il le mérite, comme vous pourrez vous en convaincre quand vous le verrez. Je vous dirai, de plus, que tout ce qu'il chante, il le tire de sa tête : car j'ai ouï dire qu'il est fort instruit et poëte; chaque fois que je le vois, ou que je l'entends chanter, je tremble, j'éprouve une émotion extrême, tant je crains que mon père ne vienne à le connaître et à découvrir notre intelligence. Je ne lui ai parlé de ma vie, et cependant je l'aime au point que je ne pourrai vivre sans lui. Voilà, ma chère amie, tout ce que je peux vous dire de ce musicien, dont la voix vous a plu si fort, qu'elle suffit bien pour vous faire reconnaître qu'elle n'appartient point à un muletier, mais bien à un jeune seigneur [1]. C'en est assez, dit Dorothée en embrassant mille fois Clara, c'en est assez, attendons le jour, j'espère conduire vos affaires de manière à leur donner une aussi heureuse fin que les commencements en sont honnêtes et touchants. Et quelle fin puis-je espérer, puisque son père est si riche et si puissant qu'il ne me trouvera jamais digne d'être la servante, encore moins l'épouse de son fils? car, me marier à l'insu de mon père, rien au monde ne m'y ferait consentir. Je voudrais que ce jeune

[1] *Señor de almas y lugares.*

homme s'en retournât et me laissât, peut-être en cessant de le voir, et par la distance qui va nous séparer, trouverai-je quelque soulagement à ma peine, encore que je craigne bien que ce remède ne soit insuffisant. Je ne sais quel démon s'en est mêlé, et d'où vient l'amour que je lui porte, étant si jeunes tous les deux : car je crois que nous sommes du même âge ; je n'ai pas encore seize ans, et je ne les aurai, dit mon père, qu'à la Saint-Michel prochaine. Dorothée ne put s'empêcher de rire de la naïveté de Clara. Reposons-nous, lui dit-elle, le reste de la nuit, et demain je m'emploierai pour vous, où j'y perdrai ma peine [1]. Elles cessèrent alors de s'entretenir, et dans toute l'hôtellerie régnait un profond silence. La fille de l'hôtesse et Maritorne seules ne dormaient pas; connaissant l'étrange humeur de Don Quijote, qui, monté sur Rossinante et armé de pied en cap, faisait la garde hors de l'hôtellerie, elles résolurent de lui jouer quelque tour, ou du moins de passer le temps en écoutant ses folies.

Dans toute la maison, il n'y avait aucune fenêtre sur les champs sauf une lucarne par laquelle on jetait la paille. Les deux demi-demoiselles [2] se placèrent à ce trou, et virent Don Quijote à cheval, appuyé sur sa lance, et poussant par moments de si profonds soupirs, qu'on eût dit que chacun allait lui arracher l'ame. Elles l'entendirent bientôt, d'une voix amoureuse et tendre, s'écrier : O dame de mes pensées, Dulcinée du Toboso, chef-d'œuvre de beauté, modèle accompli de la sagesse, trésor des grâces les plus parfaites, dépôt de toutes vertus, type, en un mot, de tout ce qu'il y a d'utile, d'honnête et de délectable dans le monde, que fais-tu maintenant? Daignerais-tu t'occuper de ton esclave, de ton chevalier qui, dans la seule vue de te servir, s'expose volontairement à tant de périls? Donne-moi de ses nouvelles, déesse aux trois visages; peut-être, jalouse de la beauté du sien, tu la contemples se promenant dans quelque galerie de ses magnifiques palais; ou

[1] *O mal me andarán las manos.*
[2] *Las dos semidoncellas.*

bien appuyée sur quelque balcon, elle rêve aux moyens de calmer la tourmente de mon cœur affligé, sans compromettre sa gloire et sa vertu; d'accorder une récompense à mes peines, du repos à mes soucis, un prix à mes services, la vie enfin à celui qui meurt pour elle. Et toi, Soleil, qui maintenant te hâtes d'atteler tes coursiers pour venir admirer plus tôt celle que j'adore, salue-la, je te prie, de ma part; mais garde-toi de lui donner un baiser, car je serais plus jaloux de toi que tu ne le fus de cette ingrate et légère beauté qui te fit tant courir dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée, je ne sais pas bien où ton amour t'entraîna cette fois-là. Don Quijote allait poursuivre ce pathétique discours, quand la fille de l'hôtesse lui dit à demi-voix : Approchez-vous un peu, seigneur, je vous en prie. A ces mots, il tourne la tête, et voit, à la clarté de la lune, qui brillait alors de toute sa lumière, qu'on l'appelle par cette lucarne, qui à ses yeux est une fenêtre à treillis d'or, comme en doivent avoir de riches châteaux tels que lui semblait être l'hôtellerie. Au même instant, sa folle imagination lui représente, comme la première fois, la fille du seigneur châtelain ne pouvant se défendre de son amour, et venant lui faire de nouvelles sollicitations. Dans cette pensée, pour ne pas se montrer ingrat et incivil, il fait tourner bride à Rossinante, et s'approche de la lucarne. A la vue des deux jeunes filles : En vérité, dit-il, madame, j'ai pitié de vous voir adresser vos amoureuses pensées à celui qui ne saurait y répondre convenablement à votre mérite. N'en attribuez point la faute au malheureux chevalier errant à qui l'amour interdit d'engager sa volonté à d'autre qu'à celle que, dès la première vue, il a fait maîtresse de son ame. Pardonnez-moi, généreuse dame; retournez dans votre chambre, et ne cherchez point, en m'entretenant plus longtemps de vos feux, à me faire paraître plus ingrat encore. Si vous trouvez en moi quelque autre chose que l'amour pour payer celui que vous me portez, demandez-le-moi : je jure, par cette douce ennemie, que vous l'aurez aussitôt, fût-ce une tresse des cheveux de Méduse coiffée de

serpents, ou les rayons mêmes du soleil enfermés dans une fiole. Ma maîtresse n'a besoin de rien de tout cela, dit à son tour Maritorne. Et que lui faut-il donc, sage duègne ? reprend Don Quijote. — Seulement une de vos belles mains, afin de pouvoir, en la touchant, calmer un peu l'ardeur qui l'a conduite en ces lieux, avec tant de péril pour son honneur, que si son père en avait connaissance il lui couperait au moins les oreilles. Je voudrais bien voir cela, dit Don Quijote : mais il s'en gardera bien, s'il ne veut pas faire la fin la plus déplorable que père au monde ait jamais faite pour avoir porté la main sur les membres délicats de son amoureuse fille. Maritorne, bien persuadée que Don Quijote ne manquerait pas de donner cette main qu'on lui demandait, s'avisa d'une malice : elle courut à l'écurie chercher le licou de l'âne de Sancho Pança, et revint lestement au moment où le chevalier mettait les deux pieds sur la selle de Rossinante, pour atteindre jusqu'à la lucarne où il voyait l'amoureuse châtelaine. Prenez, madame, lui dit-il en la lui présentant, cette main, ou plutôt ce bourreau de tous les méchants de l'univers : prenez-la, dis-je, madame : jamais aucune femme ne la toucha, pas même celle à qui appartient toute ma personne. Je ne vous la donne pas pour que vous la baisiez, mais pour que vous admiriez la contexture des nerfs, l'enlacement des muscles et la grosseur des veines ; vous pourrez juger par là de la force du bras auquel appartient une telle main. C'est ce que nous verrons tout à l'heure, dit Maritorne. En même temps, elle fit un nœud coulant au licou, le lui passa au poignet, et, descendant de la lucarne, s'en fut attacher fortement l'autre bout de la courroie au verrou de la porte du palier. Don Quijote, sentant la dureté de la corde, s'écria : il semble que votre seigneurie me ratisse la main au lieu de la caresser. Ne la traitez pas si durement : elle n'est pas la cause du mal que je vous fais souffrir ; et il n'est pas juste de faire porter toute votre colère sur une si petite partie ; considérez qu'on ne se venge pas si cruellement quand on aime véritablement. Il avait beau se plaindre, personne ne l'écoutait : car, à

peine Maritorne avait-elle formé le nœud, qu'elles s'enfuirent toutes deux en étouffant de rire, et le laissant dans l'impossibilité de se dégager. Il était donc, comme je l'ai dit, debout sur Rossinante, le bras passé dans la lucarne, le poignet attaché au verrou de la porte, tremblant, si Rossinante faisait le moindre écart, de rester suspendu par le bras; il n'osait donc risquer un mouvement, bien que l'on pût espérer, de la patience et de la tranquillité de l'animal, qu'il demeurerait un siècle entier sans bouger. Se voyant ainsi retenu, et les dames parties, il s'imagina bientôt que tout cela se faisait par enchantement, comme l'autre fois, quand, dans ce même château, le Maure enchanté, c'est-à-dire le muletier, l'avait roué de coups. Il maudissait son imprudence d'être revenu dans un lieu d'où il était sorti si mal la première fois. Ne devait-il pas savoir que, lorsqu'un chevalier errant tente une aventure sans la mettre à fin, c'est une preuve que cette aventure est réservée à un autre, et que par conséquent il est inutile de l'entreprendre de nouveau. Cependant il tirait son bras pour essayer de se dégager, mais il était si bien attaché que tous ses efforts furent vains : il est vrai qu'il tirait avec précaution, de peur que Rossinante ne fît quelque mouvement; il aurait bien voulu s'asseoir et se mettre en selle, mais il fut contraint de rester debout, sous peine de s'arracher le poignet. C'est alors qu'il regretta la fameuse épée d'Amadis qui rompait tous les enchantements. C'est alors qu'il maudit sa fortune, et se représenta tout le tort qu'allait faire au monde entier le temps qu'il allait passer dans son enchantement : car il ne doutait pas un instant qu'il ne fût enchanté. Il invoquait sa bien-aimée Dulcinée, appelait son fidèle Sancho qui, couché sur le bât de son âne, et enseveli dans le sommeil, ne se souvenait pas seulement de la mère qui l'avait engendré; il invoquait à son aide les sages Lirgandes et Alquif, et sa bonne amie Urgande. Enfin, le jour le surprit, si désespéré qu'il beuglait comme un taureau; car il ne croyait pas que le jour dût le tirer de peine, son enchantement lui paraissait devoir être éternel, et ce qui achevait de

l'en convaincre, c'était l'immobilité de Rossinante; de sorte qu'il pensait demeurer ainsi sans boire, manger ni dormir, lui et son cheval, jusqu'à ce que la maligne influence des astres fût passée, ou qu'un enchanteur plus habile l'eût désenchanté.

Il se trompait pourtant beaucoup dans ses conjectures; car à peine l'aurore commençait à paraître, qu'arrivèrent à l'hôtellerie quatre cavaliers bien équipés, et armés d'escopettes : ils frappèrent à coups redoublés à la porte de la maison qui était encore fermée. Don Quijote, qui les aperçut de dessus son cheval, où il continuait ses fonctions de sentinelle, leur cria d'une voix haute et fière : Chevaliers ou écuyers, qui que vous soyez, vous ne devez pas frapper ainsi à la porte de ce château : il est bien clair qu'à une telle heure ceux qui l'habitent dorment, ou n'ont pas coutume d'ouvrir les forteresses avant le lever du soleil. Retirez-vous; attendez qu'il soit grand jour, et nous verrons alors s'il convient de vous ouvrir ou non. Quelle diable de forteresse ou de château est donc cette maison, dit un de ces hommes, pour exiger toutes ces cérémonies? Si vous êtes l'hôte, faites-nous ouvrir : nous sommes des voyageurs, nous ne voulons que donner de l'avoine à nos chevaux, et poursuivre notre route, car nous sommes pressés. Vous semble-t-il, chevaliers, que j'aie l'air d'un tavernier? reprit Don Quijote. Je ne sais de quoi vous avez l'air, dit un autre voyageur; mais je sais bien que vous rêvez d'appeler cette hôtellerie un château. — C'en est un, vous dis-je, et des meilleurs de la province : il s'y trouve des gens qui ont manié le sceptre et porté la couronne. Il serait mieux de dire, au contraire, reprit le voyageur, des gens qui ont eu le sceptre sur la tête et la couronne en main. Il y a peut-être ici quelque troupe de comédiens, qui souvent, en effet, portent le sceptre et la couronne; on ne saurait l'entendre autrement d'une hôtellerie de si peu d'apparence. Vous connaissez peu le monde, dit Don Quijote, puisque vous ignorez les aventures ordinaires de la chevalerie errante. Les voyageurs, ennuyés du colloque de notre chevalier, se mirent à frapper avec grand bruit, tellement que l'hôtelier et tous les autres

s'éveillant, on alla voir qui frappait ainsi. Cependant, une des montures de ces hommes s'approcha pour flairer Rossinante, qui, triste et les oreilles basses, soutenait sans se mouvoir le corps allongé de son maître : comme, après tout, Rossinante était de chair, encore qu'on eût pu le croire de bois, il ne resta point insensible et voulut à son tour flairer qui lui faisait des avances; mais à peine eut-il fait un léger mouvement, que la selle se déroba sous les deux pieds de Don Quijote; et il serait tombé par terre s'il n'avait été retenu par le bras. La secousse lui occasionna une douleur si vive qu'il lui sembla qu'on lui coupait le poignet ou qu'on lui arrachait le bras. Il était si près de la terre qu'il l'effleurait du bout des pieds, et c'était un nouveau supplice : car, se sentant si voisin du sol, il faisait d'inutiles efforts pour prendre pied, comme ceux à qui l'on donne l'estrapade accroissent eux-mêmes leur tourment dans l'espérance de toucher la terre en s'allongeant.

CHAPITRE XLIV.

Suite des étranges événements arrivés dans l'hôtellerie.

Don Quijote faisait de tels cris, que l'hôtelier se hâta d'ouvrir les portes, tout effrayé, pour aller voir d'où partaient ces clameurs, et les autres le suivirent. Maritorne, éveillée par ces mêmes cris, et se doutant bien de ce que c'était, courut promptement au grenier, et, sans être vue de personne, délia le licou qui soutenait Don Quijote; il vint aussitôt tomber à terre, à la vue de l'hôtelier et des voyageurs. Tous lui demandent ce qu'il avait à crier ainsi; mais lui, sans répondre une parole, ôte le licou de son poignet, se relève, saute sur Rossinante, embrasse son écu, met sa lance en arrêt, et prenant du champ, revient au petit galop, en criant : Quiconque voudra soutenir que j'ai été enchanté à juste titre, je lui dis qu'il en a menti, et, si madame la princesse Micomicona me le permet, je le défie en combat singulier. Les nouveaux venus le regardèrent avec

étonnement; mais l'hôte mit fin à leur surprise en leur apprenant ce que c'était que Don Quijote, et qu'il ne fallait pas faire attention à ce qu'il disait, parcequ'il était fou. Ces cavaliers demandèrent ensuite à l'hôtelier, si par hasard il était venu dans son hôtellerie un jeune homme de quinze ans, vêtu en muletier, de telle et telle façon, donnant le signalement de l'amant de doña Clara. L'hôtelier répondit qu'il y avait tant de monde dans sa maison, qu'il ne pouvait leur en rien dire; mais l'un d'eux ayant reconnu la voiture de l'auditeur, s'écria : Oui, sans doute, il doit être ici, car voilà la voiture que l'on dit qu'il suit : que l'un de nous reste à la porte, tandis que les autres le chercheront. Il serait même bon qu'il y en eût un qui fît le tour de la maison, de peur qu'il ne s'échappe par-dessus les murailles de la cour. C'est bien, répondit un d'entre eux. Ainsi, l'un resta à la porte, deux autres entrèrent dans la maison, et le quatrième tourna tout autour des murs. L'hôtelier les regardait faire, et ne devinait pas le motif de leur conduite, quoiqu'il pensât bien qu'ils cherchaient ce jeune homme. Il était déjà grand jour; les cris de Don Quijote avaient réveillé tout le monde : chacun se levait, et spécialement Dorothée et Clara qui n'avaient pu dormir, l'une de savoir son amant si près d'elle, l'autre d'envie de le voir. Don Quijote étouffait de rage de voir que pas un des nouveaux venus ne répondait à son défi, et ne faisait même attention à lui : certes, s'il eût lu dans les lois de la chevalerie qu'un chevalier errant, malgré sa parole donnée de ne former aucune entreprise, pouvait tenter une nouvelle aventure, il les eût attaqués tous, et les eût bien contraints à lui répondre; mais sa foi donnée à la princesse Micomicona de ne rien entreprendre avant de l'avoir rétablie sur son trône, l'obligea de rester tranquille, attendant quelle serait l'issue des recherches de ces hommes. L'un d'eux, enfin, trouva celui qu'ils cherchaient, dormant à côté d'un muletier, et bien éloigné de penser qu'on le cherchait, et moins encore qu'on le trouverait. Cet homme le prit par le bras, et lui dit : En vérité, seigneur don Louis, le costume où je vous trouve est bien

digne de votre rang, et ce lit répond bien à la délicatesse avec laquelle votre mère vous a élevé. Le jeune homme frotte ses yeux encore appesantis par le sommeil, considère celui qui le tient par le bras, le reconnaît pour un domestique de son père, et demeure si saisi qu'il ne peut répondre une parole. Il ne s'agit plus, seigneur don Louis, continua le valet, que de prendre patience, et de revenir à la maison de votre père, si vous ne voulez pas le voir aller dans l'autre monde : car on ne peut guère attendre un autre résultat du chagrin que lui cause votre absence. Et comment mon père a-t-il su, demanda don Louis, que j'avais pris ce chemin, et sous cet habit? — Un étudiant à qui vous vous êtes confié a tout révélé, touché de la douleur de votre père à la nouvelle de votre fuite. Aussitôt il a dépêché quatre de ses domestiques pour courir après vous : nous voici tous à vos ordres, plus satisfaits qu'on ne saurait le dire de la bonne nouvelle que nous allons rapporter, en vous ramenant, à celui qui vous aime si tendrement. Ce sera comme je le voudrai, ou comme le ciel l'ordonnera, répond don Louis. Et que pouvez-vous décider, et que peut ordonner le ciel, dit le domestique, sinon de venir avec nous, puisqu'il ne peut en être autrement? Le muletier qui couchait auprès de don Louis entendit toute cette conversation, il se leva, et fut donner avis de ce qui se passait à don Fernand, à Cardenio, et aux autres qui déja étaient sur pied, ajoutant que l'on traitait le jeune homme de *don*, qu'on voulait le ramener chez son père, et que lui ne le voulait pas. Ces nouvelles, jointes à ce qu'ils savaient de la voix du jeune homme, leur inspirèrent le desir de savoir plus particulièrement qui il était, et même de le secourir si l'on voulait user envers lui de violence. Ils s'acheminèrent donc vers l'endroit où il disputait avec son domestique. En ce moment, Dorothée sortit de sa chambre, suivie de Clara toute troublée : elle prit à part Cardenio, et lui dit, en peu de mots, l'histoire du musicien et de la jeune fille. Lui, de son côté, lui conta l'arrivée des domestiques de don Louis; mais il ne put le faire si secrètement que Clara ne l'entendît : elle en fut si saisie que, si Dorothée ne

l'eût retenue, elle serait tombée par terre. Cardenio dit à Dorothée de rentrer dans sa chambre, et qu'i ferait en sorte de remédier à tout. Déja les quatre domestiques étaient entrés dans l'hôtellerie et entouraient don Louis, s'efforçant de lui persuader de revenir sans plus de retard auprès de son père. Il répondait qu'il ne le pouvait point avant d'avoir terminé une affaire d'où dépendaient sa vie, son honneur et sa félicité. Les domestiques le pressaient, et l'assuraient qu'ils ne s'en retourneraient pas sans lui, et qu'ils l'emmèneraient de force ou de gré. Vous ne m'emmènerez que mort, leur dit don Louis : car, de toute manière, me faire partir, c'est m'ôter la vie. Déja étaient accourus à la contestation tous les habitants de l'hôtellerie, Cardenio, don Fernand, ses amis, l'auditeur, le curé, le barbier, et même Don Quijote, qui avait trouvé que le château n'avait plus besoin d'être gardé. Cardenio, qui connaissait l'histoire du jeune homme, demanda aux domestiques pour quelle raison ils voulaient l'emmener malgré lui. C'est, répondent-ils, pour rendre la vie à son père, que son absence met en danger de la perdre. Il n'est pas besoin, dit don Louis, de conter ici mes affaires : je suis libre, je m'en retournerai si je le veux; aucun de vous ne peut m'y contraindre. La raison vous y contraindra, dit le domestique; et, si elle ne peut rien sur vous, elle nous enseigne à remplir notre mission et à faire notre devoir. Sachons un peu ce qu'il y a au fond de tout cela, dit l'auditeur. Le domestique le reconnut pour un voisin de la maison de son maître, et lui dit : Eh quoi! seigneur auditeur, vous ne remettez pas le fils de votre voisin dans ce jeune cavalier, qui a quitté la maison de son père, sous un habit si peu digne de son rang, comme vous le voyez? L'auditeur le regarde plus attentivement, le reconnaît et lui dit en l'embrassant : Quel enfantillage est ceci, seigneur don Louis? ou quelles causes puissantes ont pu vous déterminer à voyager ainsi, dans un état si peu conforme à votre qualité? Les larmes vinrent aux yeux du jeune homme, et il ne put répondre. L'auditeur dit aux domestiques de se tenir en repos, que tout ira bien. Il

prend don Louis par la main, le tire à l'écart, et lui demande le sujet de son voyage.

Tandis qu'il interrogeait le jeune homme, on entendit de grands cris à la porte de l'hôtellerie : deux hommes qui y avaient passé la nuit, voyant tout le monde occupé de l'affaire qui avait amené les quatre voyageurs, avaient tenté de s'en aller sans payer; mais l'hôtelier, plus occupé de ses affaires que de celles des autres, les saisit au pas de la porte, et réclama son payement, leur reprochant leur mauvaise action en tels termes, qu'ils lui répondirent à coups de poing, et le chargèrent si bien qu'il fut contraint d'appeler au secours. L'hôtesse et sa fille ne virent que Don Quijote, assez peu occupé pour donner son appui, et la fille lui dit : Seigneur chevalier, par la valeur que Dieu vous a donnée, secourez, je vous prie, mon pauvre père, que deux hommes battent comme blé. Belle demoiselle, répondit lentement Don Quijote avec le plus grand flegme, je ne saurais en ce moment souscrire à votre requête, car il m'est interdit d'entreprendre aucune aventure avant d'en avoir mis à fin une pour laquelle j'ai donné ma parole : tout ce que je peux faire pour votre service, c'est de vous engager à aller dire à votre père de se soutenir et de se défendre le mieux qu'il pourra, surtout de ne pas se laisser vaincre, tandis que j'irai demander à la princesse Micomicona licence de le secourir. Si elle me l'accorde, tenez-vous pour assurée que je le tirerai de danger. Ah ! malheureuse pécheresse que je suis ! s'écria Maritorne, avant que vous ayez obtenu la permission que vous dites, mon maître sera dans l'autre monde. Souffrez, madame, que je demande cette permission, reprend Don Quijote; quand je l'aurai obtenue, peu importe que votre père soit dans l'autre monde, je saurai bien l'en tirer en dépit du monde lui-même, ou du moins je tirerai de ceux qui l'y auront conduit une telle vengeance, que vous aurez lieu d'être satisfaite. Sans s'arrêter davantage, il court se jeter aux genoux de Dorothée, et lui demande, en style de chevalier errant, la permission de secourir le seigneur châtelain qui se trouve dans un pressant

danger. La princesse la lui accorda de bonne grâce; et lui, tout aussitôt embrasse son écu, met l'épée à la main, et court à la porte de l'hôtellerie, où les deux hôtes continuaient de battre le tavernier. Mais, tout à coup, il s'arrête et reste immobile, malgré les cris de Maritorne et de l'hôtesse qui lui demandent ce qui l'empêche de leur donner du secours. Je m'arrête, répond Don Quijote, parcequ'il ne m'est pas permis de me mesurer avec des écuyers; mais appelez Sancho, mon écuyer: c'est à lui qu'appartient cette défense. Cette scène se passait à la porte de l'hôtellerie, où les coups de poing et les gourmades pleuvaient sur le malheureux hôtelier, au grand désespoir de Maritorne, de l'hôtesse et de sa fille, qui se désespéraient de la couardise de Don Quijote, et des coups que recevait le maître de la maison.

Mais laissons-le là pour un moment: il ne manquera pas de gens pour le secourir, sinon apprenne à se taire celui qui veut entreprendre au delà de ses forces. Retournons à cinquante pas de là: et sachons ce que répond don Louis à l'auditeur, qui lui demande la cause de son voyage, sous un vêtement aussi ignoble. Le jeune homme lui serre fortement les mains, comme pour montrer tout son saisissement; puis, versant un torrent de larmes, il lui dit: Seigneur, je ne puis vous répondre autre chose, sinon que depuis l'instant où le ciel et notre voisinage ont permis que je visse doña Clara, votre fille, je la fis souveraine de ma volonté; et, si la vôtre, ô mon père! ne s'y oppose, elle sera dès aujourd'hui mon épouse. C'est pour elle que j'ai quitté la maison de mon père, que j'ai pris ce déguisement afin de la suivre en tous lieux, comme la flèche cherche le but et le marin son étoile. Elle ne sait de mon amour que ce qu'ont pu lui en apprendre mes larmes. Vous connaissez, seigneur, la noblesse et la fortune de mes parents, vous savez que je suis leur unique héritier: si ces titres vous paraissent suffisants pour consentir à faire mon bonheur, acceptez-moi promptement pour votre fils. Si mon père, préoccupé de quelque autre dessein sur moi, ne sait pas apprécier le bien que je me serai procuré, le

temps est plus puissant que la volonté des hommes pour changer les choses. Le jeune amoureux se tut, et l'auditeur, surpris, resta tout interdit de l'avoir entendu, admirant les termes modestes et sages dont s'était servi don Louis pour lui découvrir ses sentiments, et ne sachant quel parti prendre dans une circonstance aussi imprévue. Il se contenta donc de lui répondre de se tranquilliser; d'obtenir des gens de son père de ne point l'emmener ce jour-là, afin d'aviser aux moyens d'arranger les choses pour le mieux. Don Louis lui baisa les mains, les arrosa de ses larmes, ce qui eût attendri des cœurs de marbre, à plus forte raison celui de l'auditeur, homme prudent et sage, qui avait reconnu combien ce mariage offrait d'avantages à sa fille. Mais il eût fort desiré obtenir le consentement du père de don Louis, qu'il savait avoir l'intention d'obtenir un titre pour son fils.

Cependant les hôtes avaient fait la paix avec le tavernier et l'avaient payé, plus par les conseils de Don Quijote que par ses menaces. Les valets de don Louis attendaient la fin de la conférence de l'auditeur et la résolution de leur maître, quand le diable, qui ne s'endort pas, fit entrer dans l'hôtellerie le barbier à qui Don Quijote avait pris l'armet de Mambrin, et Sancho Pança le harnais de son âne, qu'il troqua contre le sien. Le barbier, menant sa bête à l'écurie, voit Sancho qui accommode quelque chose à ce bât; il le reconnaît sur-le-champ, se jette sur Sancho et lui dit : Ah! je vous tiens, don larron; rendez-moi tout-à-l'heure mon bassin et mon bât, avec tous mes harnais que vous m'avez volés. Sancho, se voyant attaqué à l'improviste, et chargé d'injures, retient le bât d'une main, et de l'autre donne au barbier un coup de poing qui lui met toutes les dents en sang. Celui-ci ne lâche pas prise, et se met à crier si haut que tous les gens de l'hôtellerie accourent au bruit. Justice, dit-il, justice au nom du roi! Ce larron, ce voleur de grands chemins, m'a pris mon bien, et il veut m'assassiner. Tu en as menti, répond Sancho; je ne suis point un voleur de grands chemins : c'est de bonne guerre que mon maître a gagné ces dépouilles. Don Qui-

jote était présent, ravi de voir avec quelle vigueur son écuyer attaquait et se défendait : il le tint depuis ce jour pour un homme de cœur, et se proposa de l'armer chevalier à la première occasion qui se présenterait, pensant faire en lui une bonne acquisition pour l'ordre de la chevalerie. Entre autres raisons qu'alléguait le barbier : Seigneurs, disait-il, ce bât est à moi comme ma vie que je dois rendre à Dieu [1]; je le connais comme si je l'avais enfanté. Mon âne est là dans l'étable pour me démentir : sinon qu'on le lui essaye; et, s'il ne lui va pas de point en point [2], que je passe pour un infâme. Il y a plus : le jour où l'on me l'a pris, on m'a volé aussi un bassin de cuivre tout neuf qui n'avait pas encore servi, et qui valait bien un écu. Là-dessus, Don Quijote ne put s'empêcher de répondre. Il se met entre les deux combattants, les sépare; et posant le bât par terre, afin que tout le monde le voie jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie : Seigneurs, dit-il, pour vous prouver manifestement l'erreur de ce bon écuyer, sachez qu'il appelle un bassin ce qui a été, est, et sera toujours l'armet de Mambrin; je le lui ai pris de bonne guerre, et m'en suis rendu maître par une légitime possession. Quant au bât, je ne m'en mêle point. Tout ce que je puis dire, c'est que mon écuyer Sancho me demanda la permission d'enlever le harnais du cheval de ce poltron vaincu, et d'en revêtir le sien : je le lui permis, il le prit; pour ce qui regarde la conversion de ce harnais en bât, je ne peux en donner d'autre raison que celle d'usage, que ces métamorphoses sont communes dans l'histoire de la chevalerie. Pour confirmer ce que je viens de dire, cours, mon fils Sancho, et apporte cet armet que ce bon homme appelle un bassin. Pardieu, seigneur, répond Sancho, si nous n'avons pas d'autre preuve à donner que celle-là, l'armet de Mambrin est aussi bien un bassin que le harnais un bât. Fais ce que je te commande, réplique Don Quijote; tout ce qui se passe dans ce château ne sera peut-être pas enchantement. Sancho alla donc chercher le bassin, l'apporta,

[1] Il y a dans l'espagnol : *comola muerte que debo à Dios.*
[2] *Pintiparada.*

et Don Quijote le lui prenant des mains : Regardez, seigneurs, dit-il ; cet écuyer pourra-t-il oser soutenir que c'est là un bassin et non le heaume que je dis ? Je jure, par l'ordre de chevalerie dont je fais profession, que c'est le même que je lui ai pris, sans y avoir rien ajouté ni retranché. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le même, dit Sancho : car, depuis que mon seigneur l'a conquis jusqu'à présent, il ne s'en est servi que dans une seule bataille, lorsqu'il délivra ces malheureux enchaînés ; et, sans cet armet bassin [1], il eût mal passé son temps, car il reçut assez de coups de pierres dans cette rencontre.

CHAPITRE XLV.

Où l'on achève de vérifier les doutes de l'armet de Mambrin et du bât, avec d'autres aventures aussi véritables.

Que vous semble-t-il, seigneurs, dit le barbier, de ces honnêtes personnages qui affirment que ceci n'est pas un bassin, mais bien un armet? Qui ose soutenir le contraire? reprend Don Quijote ; je lui ferai connaître qu'il ment, s'il est chevalier ; et, s'il est écuyer, qu'il ment et rement mille fois. Notre barbier (maître Nicolas), qui était présent, et connaissait bien l'humeur de Don Quijote, voulut encourager sa folie, et pousser le jeu plus loin pour divertir la compagnie. Seigneur barbier, dit-il à l'autre, ou qui que vous soyez, sachez que je suis de votre profession : il y a plus de vingt ans que j'ai mes lettres d'examen, et je connais tous les instruments de la barberie, sans en excepter un seul. Et, ni plus ni moins, je fus soldat dans ma jeunesse : je sais ce que c'est qu'un heaume, un morion, une salade entière et toutes les autres choses de guerre, surtout celles des armes. Je dis, sauf meilleur avis, m'en rapportant toujours à plus habile que moi, que la pièce que ce bon seigneur tient dans ses mains, non-seulement n'est pas un bassin de bar-

[1] *Baciyelmo.*

bier, mais en est aussi loin que le blanc l'est du noir, la vérité du mensonge : j'ajoute que c'est un armet, mais qui n'est pas entier. Non, certes, dit Don Quijote, il en manque la moitié qui est la mentonnière. C'est la vérité, dit le curé, qui avait aisément saisi l'intention de maître Nicolas. Cardenio, don Fernand et ses compagnons furent du même avis, et l'auditeur, sans doute, l'eût aussi confirmé, s'il n'eût été tout occupé de l'affaire de don Louis, ce qui lui faisait prêter peu ou point d'attention à toutes ces plaisanteries. Dieu me soit en aide! s'écrie le barbier dont on se moquait; est-il possible que tant d'honnêtes gens disent que ceci est un armet et non un bassin? Il y aurait de quoi étonner la plus savante université. Mais, si le bassin est un armet, le bât, sans doute, sera un harnais de cheval, comme l'a dit cet autre. A moi, il me paraît un bât, dit Don Quijote; mais je vous ai déja dit que je ne m'en mêlais point. S'il est bât ou harnais, c'est au seigneur Don Quijote à prononcer là-dessus, reprend le curé; en fait de chevalerie, nous déclarons, tous tant que nous sommes, que nous lui cédons l'avantage. Par Dieu, seigneurs, répond ce dernier, il m'est arrivé de si étranges aventures dans ce château, en deux fois que j'y ai logé, que je n'ose décider affirmativement de rien de ce qui peut s'y rencontrer; je suis persuadé que tout s'y fait par enchantement. La première fois, je fus fort travaillé par un Maure enchanté qui s'y trouvait, et Sancho ne fut guère mieux traité par des gens de sa séquelle; cette nuit, je me suis vu suspendu par le bras, pendant près de deux heures, sans savoir comment, ni ce qui a pu m'attirer cette disgrâce. Ainsi, m'exposer à donner mon avis sur des choses aussi confuses, serait porter un jugement téméraire. Je vous ai déja dit mon opinion sur l'armet; mais je ne me hasarderai point à décider si ceci est un bât ou un harnais : je m'en rapporte, seigneurs, à votre jugement. Peut-être, n'étant pas armés chevaliers comme moi, les enchantements seront-ils sans pouvoir sur vous : vous aurez l'esprit libre, et pourrez juger sainement de ce qui se passe dans ce château, les choses seront pour vous ce qu'elles

sont réellement, et non telles qu'elles me paraissent. Il n'y a point de doute à cela, dit don Fernand : comme l'observe très judicieusement le seigneur Don Quijote, c'est à nous qu'appartient la décision de cette affaire; pour procéder avec plus de sûreté, je vais recueillir secrètement les voix de chacun de nous, et je ferai connaître religieusement le résultat. Cette scène était un grand sujet de divertissement pour ceux qui connaissaient l'humeur de Don Quijote; mais les personnes qui n'étaient point initiées, n'y voyaient que la plus grande absurdité du monde, entre autres les quatre domestiques de don Louis, don Louis lui-même, et trois nouveaux venus qui paraissaient être des archers, et qui l'étaient en effet. Le barbier seul se désespérait de voir, sous ses yeux, son bassin devenu armet de Mambrin, et de penser que, sans doute, le bât allait devenir un riche harnais de cheval. Les uns et les autres riaient de voir don Fernand recueillir les voix et parler à l'oreille de chacun, afin que l'on pût prononcer en secret si l'objet de ce grand différend était un bât ou un harnais. Enfin, ayant consulté tous ceux qui connaissaient Don Quijote, il dit à haute voix : Bon homme, je suis las de recueillir tant d'opinions, je ne consulte personne qui ne me réponde que c'est folie d'appeler ceci un bât d'âne, tandis que c'est véritablement un harnais de cheval, et même de cheval de bonne race [1] : ainsi, prenez patience; car, en dépit de votre âne et de vous, ceci est un harnais et non un bât. Vous avez mal contesté et mal fourni vos preuves. Que je n'aie jamais ma part du ciel, s'écria le pauvre barbier, si toutes vos seigneuries ne se trompent, et qu'ainsi paraisse mon ame devant Dieu, comme il me paraît que voici un bât et non un harnais! Mais ainsi vont les lois.... Je n'en dis pas davantage. Il est pourtant bien sûr que je ne suis pas ivre, car je n'ai point encore déjeûné, si ce n'est de péché. Les naïvetés du barbier ne prêtaient pas moins à rire que les folies de Don Quijote, qui se mit à dire : Il ne reste plus rien à faire, sinon que chacun reprenne ce qui lui appartient. Ce que Dieu a donné, que saint Pierre le bénisse.

[1] *Castizo.*

Là-dessus, un des quatre valets s'écria : Si tout ceci n'est pas un tour concerté, je ne saurais me persuader que tant d'hommes de bon jugement comme sont ou paraissent être tous ceux qui se trouvent ici, puissent dire et soutenir que cela n'est point un bât, ni ceci un bassin. Je pense donc qu'il y a du mystère là-dessous, quand je vois défendre une opinion si contraire à l'expérience et à la vérité. Je me voue au diable [1], nul homme vivant ne me fera croire que ceci n'est point le bassin d'un barbier et le bât d'un âne. Ce pourrait bien être celui d'une ânesse, dit le curé. Autant vaut, répond le valet; il s'agit seulement de savoir si c'est un bât ou si ce n'en est pas un comme vous le dites. Un des archers qui venaient d'entrer, et qui avait entendu toute la dispute, s'écria alors tout en colère : Parbleu, ceci est un bât comme mon père : celui qui dit ou a dit autre chose est ivre. Tu mens comme un vilain, répond Don Quijote. Et, levant sa lance, qu'il ne quittait jamais, il allait lui en décharger sur la tête un si grand coup, que, si l'archer ne se fût mis à l'écart, il l'eût étendu par terre. La lance se brisa contre le pavé; les autres archers, voyant ainsi maltraiter leur camarade, crient : Force à la sainte hermandad! A ces mots, l'hôtelier, qui était membre de la confrérie, court au logis prendre sa verge et son épée, et revient prendre place à côté des archers. Les valets de don Louis entourent celui-ci, de crainte qu'il ne leur échappe dans la bagarre. Le barbier, voyant toute la maison en trouble, veut se saisir du bât Sancho en fait de même. Don Quijote met l'épée à la main, et fond sur les archers; don Louis crie à ses gens de le quitter et d'aller secourir Don Quijote, don Fernand et Cardenio qui le secondaient. Le curé criait, l'hôtesse criait, sa fille se lamentait, Maritorne pleurait; Dorothée était tremblante, Lucinde interdite, Clara évanouie. Le barbier gourmait Sancho, Sancho rouait de coups le barbier. Don Louis, qu'un de ses gens avait osé prendre par le bras, de peur qu'il ne s'enfuît, lui donne un si grand coup de poing qu'il lui met les dents en sang : l'auditeur le défend. Don Fernand

[1] *Voto á tal (y arrojole redondo), que*, etc.

tenait renversé un des archers et le foulait aux pieds; l'hôtelier grossissait sa voix pour crier : Secours à la sainte hermandad! De sorte que, dans toute l'hôtellerie, ce n'était que cris, hurlements, pleurs, confusion, épouvante, trouble, disgrâces, coups de bâton, coups de pied et sang répandu. Au milieu de ce chaos, de ce labyrinthe inextricable, Don Quijote fut retrouver dans sa mémoire qu'il était dans le camp d'Agramant, au plus fort de la discorde. Il s'écrie d'une voix qui fait retentir toute l'hôtellerie : Que chacun s'arrête, qu'il se calme, qu'il remette son épée au fourreau, qu'il m'écoute, s'il veut conserver la vie. Aussitôt tous s'arrêtent; il poursuit : Ne vous ai-je pas dit, seigneurs, que ce château est enchanté, et qu'une légion de diables y a fixé sa demeure? Pour vous le prouver, voyez comme la discorde, qui régnait au camp d'Agramant, s'est introduite en ces lieux et s'agite parmi nous : l'un combat pour l'épée, l'autre pour le cheval, celui-ci pour l'aigle, celui-là pour un armet; tous nous combattons et nous ne nous entendons point. Approchez, seigneur auditeur, et vous, seigneur curé : que l'un de vous représente le roi Agramant, l'autre le roi Sobrin, et mettez la paix parmi nous : car, par le Dieu tout-puissant, c'est une chose indigne que tant de gens de distinction que nous sommes s'entre-tuent pour des choses si légères. Les archers, qui n'entendaient rien au style de Don Quijote, et qui se voyaient maltraités par Cardenio, don Fernand et les autres, ne voulaient point cesser le combat. Le pauvre barbier ne demandait pas mieux : la moitié de sa barbe avait été arrachée dans la mêlée, et le bât était tout rompu. Sancho, en écuyer fidèle, s'était arrêté à la première parole de son maître; les valets de don Louis s'étaient apaisés, réfléchissant combien il leur importait peu de ne le pas faire; l'hôtelier seul s'opiniâtrait à vouloir qu'on châtiât le fou qui troublait sans cesse sa maison. Enfin, tout s'apaisa : le bât demeura harnais jusqu'au jour du jugement, le bassin un armet, et l'hôtellerie un château, dans l'esprit de Don Quijote.

La paix étant rétablie, et tous redevenus amis à la persua-

sion de l'auditeur et du curé, les valets de don Louis recommencèrent à le presser de les suivre, à l'instant même; pendant qu'il s'arrangeait avec eux, l'auditeur consultait le curé, don Fernand et Cardenio, leur contant ce qu'il avait appris du jeune homme. Il fut arrêté que don Fernand se ferait connaître aux valets de don Louis, qu'il leur ferait savoir que son intention était d'emmener avec lui le jeune homme en Andalousie, où il serait reçu suivant son mérite par son frère le marquis : car il voyait bien que don Louis se serait plutôt fait mettre en pièces que de retourner de cette manière auprès de son père. Les valets, instruits de la qualité de don Fernand, et de la résolution de leur jeune maître, décidèrent que trois d'entre eux retourneraient auprès du père pour l'informer de ce qui se passait, et que le quatrième demeurerait auprès de don Louis pour le servir, et ne le quitterait pas jusqu'à ce qu'ils revinssent le chercher, ou que le père donnât de nouveaux ordres. Ce fut ainsi que s'apaisa cet amas de discordes, par l'autorité du sage Agramant et du roi Sobrin. Mais l'ennemi de la paix et de la concorde, furieux de se voir joué, méprisé, et d'avoir tiré si peu de fruit de cette œuvre de confusion, résolut de tenter un nouvel effort, et de susciter de nouveaux troubles, de nouvelles querelles.

Les archers, apprenant la qualité de leurs adversaires, se retirèrent de la mêlée, persuadés que, de toute manière, elle ne pouvait que tourner mal pour eux; mais un d'eux, celui que don Fernand avait foulé aux pieds, vint à se rappeler que, parmi les divers mandats d'arrêt qu'il avait contre plusieurs délinquants, il en avait un contre Don Quijote, que la sainte hermandad donnait ordre d'arrêter pour avoir rendu la liberté aux forçats, ce que Sancho n'avait pas redouté sans raison. Il voulut donc s'assurer si le signalement que portait ce mandat s'appliquait bien à Don Quijote : il tire le parchemin qui se trouva être celui qu'il cherchait, et, prenant son temps, parce qu'il ne savait pas trop bien lire, à chaque mot il jette les yeux sur Don Quijote, et s'assure qu'il est bien celui que désignent

les termes du mandat. Convaincu de l'identité, il replie son parchemin, le prend de la main gauche, et, de la droite, saisit fortement au collet le chevalier, qu'il empêche de respirer, et crie à pleine tête : Force à la sainte hermandad! et, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance, voici le mandat qui ordonne d'arrêter ce voleur de grands chemins. Le curé prend le mandat, en vérifie l'exactitude, et voit que l'archer dit vrai. Don Quijote, transporté d'une fureur à frémir jusqu'aux os de se voir ainsi traité par ce malandrin, lui empoigne la gorge avec les deux mains, le mieux qu'il peut, et le serre de telle manière que, si ses compagnons ne fussent venus à son secours, il eût perdu la vie avant que Don Quijote eût lâché prise. L'hôtelier, obligé de secourir ses confrères, accourt à leur aide. L'hôtesse, qui voit de nouveau son mari dans la bagarre, recommence ses cris; sa fille et Maritorne se mettent à l'unisson, implorant la faveur du ciel et de tous ceux qui se trouvaient dans la maison. Sancho, voyant ce qui se passe, s'écrie : Vive Dieu! mon maître a bien raison dans tout ce qu'il dit des enchantements de ce château, car il n'est pas possible d'y vivre une heure en repos. Don Fernand sépare Don Quijote et l'archer, à leur grande satisfaction; car ils se tenaient comme chevillés, l'un au collet, l'autre à la gorge. Cependant, les archers ne cessaient de demander leur prisonnier, qu'on leur aidât à l'attacher, qu'on le remît entre leurs mains, parcequ'ainsi le requérait le service du roi et de la sainte hermandad, au nom de laquelle on leur devait assistance pour arrêter ce larron, ce détrousseur de passants, ce voleur de grands chemins. Don Quijote riait de leurs injures, et leur dit avec le plus grand flegme : Venez ici, vile canaille : vous appelez donc voler sur les grands chemins, donner la liberté aux enchaînés, délivrer les prisonniers, secourir les malheureux, défendre les opprimés? Race infâme, indigne par votre abject entendement, que le ciel vous fasse comprendre la valeur renfermée dans la chevalerie errante, vous fasse connaître l'ignorance où vous êtes en ne portant pas respect à l'ombre même, encore bien plus à la présence d'un

chevalier errant! Venez ici, larrons en troupe, et non archers [1]; voleurs de grands chemins par brevet de la sainte hermandad, quel est l'ignorant qui a signé un mandat d'arrêt contre un chevalier tel que moi? Ne sait-il donc pas que les chevaliers errants ne peuvent être cités devant aucun tribunal; que leur loi c'est leur épée, leurs droits leur valeur, et leurs décrets leur volonté? Quel est l'insensé qui peut ignorer qu'il n'est aucun titre de noblesse qui donne autant de privilèges, autant d'exemptions que celui qu'acquiert un chevalier le jour où il est admis dans l'ordre et se consacre à ses pénibles devoirs? Quel chevalier errant a jamais payé taille, chaussure de la reine, monnaie foraine, droits de péage ou de navigation? Quel tailleur lui fit jamais payer la façon d'un habit, quel châtelain son écot? Quel roi ne le reçoit à sa table? quelle demoiselle ne s'est éprise d'affection pour lui, ne s'est rendue à sa discrétion? enfin, quel chevalier errant y a-t-il eu, y a-t-il, et y aura-t-il dans le monde, qui n'ait le pouvoir de donner lui seul quatre cents coups de bâton à quatre cents archers qui lui voudront barrer le chemin?

CHAPITRE XLVI.

Notable aventure des archers, grande valeur [2] de notre bon Don Quijote.

Tandis que Don Quijote parlait ainsi, le curé tâchait de convaincre les archers qu'il était entièrement privé de jugement, comme ils pouvaient le reconnaître par ses paroles et par ses œuvres, et qu'ils ne devaient pas pousser plus loin cette affaire; parceque après l'avoir pris et emmené, ils seraient obligés de le relâcher comme fou. A cela, le porteur du mandat répondait que ce n'était pas à lui de juger de la folie de Don Quijote, mais d'obéir aux ordres de son supérieur, et qu'une fois pris on le relâcherait trois cents fois si l'on voulait. Avec tout cela, dit

[1] *Ladrones en quadrilla, que no quadrilleros*. Jeu de mots.
[2] *Ferocidad*.

le curé, vous ne l'emmènerez pourtant pas cette fois, car il ne se laissera pas conduire à ce que je vois. Enfin, il sut tant leur en dire, et Don Quijote fit tant de folies, qu'ils auraient été plus fous que lui s'ils n'avaient pas reconnu sa démence. Ils prirent donc le parti de se calmer, et voulurent même mettre la paix entre le barbier et Sancho, qui montraient encore beaucoup d'animosité : ils se portèrent médiateurs comme membres de la justice, et arbitrèrent de telle sorte que les deux parties furent, sinon entièrement contentes, du moins à peu près satisfaites. On échangea les bâts, mais non les sangles ni les licous. Quant à l'armet de Mambrin, le curé, sous main, donna huit réaux au barbier, sans que Don Quijote s'en aperçût ; le barbier lui fit une quittance par laquelle il s'engageait à n'en point appeler comme d'abus, ni pour lors, ni à jamais, amen. Ces deux querelles apaisées, et c'étaient les plus importantes, les plus difficiles, il restait à décider les valets de don Louis à ce que trois d'entre eux s'en retournassent, et que le quatrième demeurât pour accompagner son maître où il plairait à don Fernand de le conduire : mais la fortune avait commencé à se déclarer en faveur des amantes et des braves que renfermait l'hôtellerie, elle voulut achever son ouvrage, et donner à tout une heureuse issue. Les valets consentirent à tout ce que don Louis exigea d'eux, et Clara en fut si contente, qu'il était aisé de lire sa joie sur sa jolie figure. Zorayde, quoiqu'elle n'entendît pas grand'chose à tout ce qui se passait, s'attristait ou se réjouissait suivant qu'elle le voyait faire aux autres, et surtout à son Espagnol, sur lequel elle avait toujours l'ame et les yeux attachés. L'hôtelier, qui s'était aperçu du présent que le curé venait de faire au barbier, réclama l'écho de Don Quijote, avec le prix des outres et du vin, jurant que Rossinante et l'âne de Sancho ne sortiraient pas de la maison qu'il ne fût payé jusqu'au dernier maravédis. Le curé mit ordre à tout, et don Fernand paya, quoique l'auditeur eût offert de le faire. Enfin, la paix fut rétablie de telle sorte, que l'hôtellerie n'offrait plus le tableau de la discorde du camp d'Agramant,

suivant l'expression de Don Quijote ; mais la même union ; la même tranquillité que du temps d'Octave : chacun fut d'avis qu'on en devait rendre grâce à l'éloquence persuasive du curé, à l'inépuisable libéralité de don Fernand.

Don Quijote, se voyant enfin libre et débarrassé de toutes ces querelles, tant des siennes que de celles de son écuyer, trouva qu'il était convenable de continuer son voyage, et de terminer la grande aventure pour laquelle on l'avait appelé et choisi; il alla donc se mettre aux genoux de Dorothée qui ne lui permit pas de dire un mot avant qu'il se fût relevé. Il se releva pour lui obéir, et lui tint ce discours : C'est un commun proverbe, belle dame, que la diligence est la mère de la bonne fortune; et, dans les circonstances d'une haute importance, on a reconnu que la sollicitude conduit à bonne fin les affaires les plus douteuses. Mais cette vérité n'est jamais plus évidente que dans les entreprises de guerre, où la promptitude déjoue les projets de l'ennemi, et assure la victoire avant qu'il se soit mis en défense. Je vous présente ces observations, haute et digne princesse, parcequ'il me semble que notre séjour dans ce château ne nous est plus d'aucune utilité, et peut au contraire nous apporter un dommage dont nous nous apercevrions un jour. Qui sait, en effet, si par des espions secrets et diligents, votre ennemi le géant n'est pas averti déja que je marche pour le détruire; et si avec le loisir que nous lui laissons, il ne s'est pas fortifié dans quelque inexpugnable château contre lequel ne pourront me servir ni ma diligence ni la force de ce bras infatigable? Ainsi, madame, croyez-moi, prévenons ses desseins par notre promptitude, et partons sans retard : car l'accomplissement de vos souhaits ne sera différé que jusqu'à ce que je me trouve en présence de votre ennemi. Don Quijote se tut, attendant gravement la réponse de la belle infante; celle-ci, d'un air de princesse, et se conformant au style de notre héros, lui répondit : Je vous remercie, seigneur chevalier, du desir que vous témoignez de me soulager dans mon affliction, en bon et honnête chevalier, voué au secours des orphelins et des mal-

heureux. Fasse le ciel que vos vœux et les miens s'accomplissent, afin que vous soyez convaincu qu'il existe dans le monde des femmes reconnaissantes. Quant à mon départ, qu'il ait lieu tout à l'heure, je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Disposez de moi comme il vous plaira : celle qui vous a confié la défense de sa personne, et a mis dans vos mains le rétablissement de ses droits, ne doit rien se permettre de contraire à ce qu'ordonnera votre prudence. A la garde de Dieu, répond Don Quijote; puisqu'une aussi grande dame que vous s'humilie devant moi, je ne veux pas perdre l'occasion de la relever et de la rétablir sur son trône héréditaire. Partons promptement : l'impatience et la longueur du chemin me pressent; et, comme on dit, le péril est dans le retard. Puisque le ciel n'a rien créé, ni l'enfer rien produit qui m'épouvante, Sancho, va seller Rossinante, apprêter ton âne et le palefroi de la reine; prenons congé du châtelain et de tous ces seigneurs, et partons. Sancho, présent à cet entretien, répondit en branlant la tête : Ah! seigneur, seigneur! il y a plus de mal au hameau qu'on ne pense, soit dit sans offenser personne [1]. — Et quel mal peut-il y avoir, vilain, dans aucun village ni dans toutes les villes du monde, qui puisse tourner à mon préjudice? Si votre seigneurie se fâche, répondit Sancho, je me tairai; je ne vous dirai point ce que je me crois obligé de vous découvrir, comme bon écuyer, et comme un serviteur fidèle le doit à son maître. — Dis tout ce que tu voudras, pourvu que tes discours ne tendent point à m'inspirer de la crainte. Si la peur te domine, fais comme il te convient : pour moi, qui ne la connais point, j'agis ainsi que le doit un homme tel que moi. Ce n'est point cela, Dieu me pardonne, répond Sancho; je dis et je regarde comme avéré que cette dame, qui se dit reine du grand royaume de Micomicon, l'est comme ma mère : si elle était ce qu'elle dit, elle n'irait pas à toute heure, à toutes rencontres, baiser le museau de quelqu'un qui est ici. Dorothée devint rouge à ces paroles de Sancho : car il était vrai que plus d'une fois à la dérobée, son époux don Fernand avait

[1] *Las tocas honradas.*

recueilli de ses lèvres quelque avance sur le prix de son amour. Sancho s'en était aperçu, et trouvait que cet abandon dans les manières tenait plus d'une courtisane que de la souveraine d'un grand royaume. Aussi Dorothée ne put-elle répondre un seul mot, et Sancho poursuivit : Je vous dis ceci, seigneur, parceque, si, après que nous aurons cheminé par monts et par vaux, passant de méchantes nuits et de pires jours, un de ceux qui se réjouissent dans cette hôtellerie s'en vient recueillir le fruit de nos travaux, il n'est pas besoin de me presser de seller Rossinante, de bâter mon âne, d'apprêter le palefroi : il vaut mieux nous tenir en repos ; que chaque p.... file, et dînons.

Dieu me protége! qui pourra peindre la colère de Don Quijote à cet impertinent discours de son écuyer? Elle fut si grande, que, bégayant de fureur, jetant le feu par les yeux, il s'écria : Rustre, veillaque, mal avisé, insolent, mal appris, grossier, bavard, impudent, médisant, blasphémateur, oses-tu bien tenir de tels propos, en ma présence et devant ces illustres dames? comment peux-tu forger dans ta lourde imagination des pensées si téméraires et si déshonnêtes? Ote-toi de devant mes yeux, monstre de nature, cloaque de mensonges, magasin d'impostures, grenier de méchancetés, inventeur de malices, conteur d'extravagances, ennemi du respect que l'on doit aux personnes royales. Va-t'en; ne reparais jamais devant moi, sous peine d'encourir mon indignation. En disant ces mots, il enfle ses joues, fronce les sourcils, porte ses yeux de tous côtés, et frappe violemment du pied la terre, signes de la colère qui le suffoque. A ces paroles terribles, à ces gestes furieux, Sancho demeura tellement stupéfait, si épouvanté, qu'il eût voulu que la terre s'entr'ouvrît sous ses pas pour l'engloutir; ne sachant que faire, il tourne les épaules et s'éloigne de son maître irrité. Mais la sage Dorothée, qui connaissait bien l'humeur de Don Quijote, lui dit pour l'apaiser : Ne vous fâchez point, seigneur chevalier de la Triste Figure, des sottises que vient de débiter votre bon écuyer : il ne les a sans doute pas dites sans sujet; et son bon naturel, sa conscience

ne permettent pas de le soupçonner de vouloir produire un faux témoignage. Ainsi, nous devons croire, sans aucun doute, que, puisque dans ce château tout se fait par enchantement, comme vous le dites vous-même, seigneur, Sancho aura vu, par cette voie diabolique, les choses dont il parle, et qui blessent si fort mon honneur. Par le Dieu tout-puissant! répond Don Quijote, votre grandeur a frappé au but: quelque mauvaise vision aura fasciné les yeux de ce pécheur de Sancho, et lui aura fait voir ce qui ne pouvait être vu que par cet enchantement; car je connais trop bien l'innocence et la bonté de ce malheureux pour le croire capable de porter de faux témoignages. Cela est, et doit être cru ainsi, dit don Fernand; c'est pourquoi, seigneur Don Quijote, votre seigneurie doit lui pardonner, et le rappeler au giron de ses bonnes grâces, comme il y était avant d'avoir eu de telles visions [1]. Je lui pardonne, dit Don Quijote. Le curé alla chercher Sancho; il vint humblement se mettre à genoux devant son maître, et lui demanda sa main à baiser; Don Quijote la lui donna avec sa bénédiction, et lui dit: A cette heure, mon fils Sancho, tu ne mettras pas en doute la vérité de ce que je t'ai dit bien des fois, que tout dans ce château se fait par enchantement. Je le crois ainsi, dit Sancho, excepté les sauts dans la couverture, qui arrivèrent réellement et par des moyens naturels. Ne le pense pas, reprit Don Quijote; car, si c'eût été vrai, je t'aurais vengé alors, et maintenant encore; mais, ni pour lors, ni dans ce moment, je n'ai vu sur qui tirer vengeance du mal qu'on t'avait fait. Tout le monde voulut savoir ce que c'était que cette couverture, et l'hôtelier raconta de point en point le bernement de Sancho: ce ne fut pas un médiocre sujet de risée pour tous, et Sancho se serait encore fâché si son maître ne l'avait assuré de nouveau que c'était un enchantement. Cependant, dans le fond de son cœur, sa folie n'alla jamais au point de croire qu'être berné par des personnages en chair et en os, et non par des fantômes,

[1] On lit dans le texte: *sicut erat in principio.*

comme le prétendait et l'affirmait son maître, n'était pas une vérité constante et sans mélange d'illusion.

Il y avait déja deux jours que cette illustre compagnie séjournait dans l'hôtellerie. Résolus d'en partir, et pour éviter à don Fernand et à Dorothée la peine de reconduire Don Quijote dans son village en continuant l'histoire de la reine Micomicona, ils avisèrent au moyen que le barbier et le curé pussent le ramener chez lui comme ils le desiraient, afin d'essayer de le guérir. Ce moyen fut de s'entendre avec un charretier qui passait par là, pour conduire Don Quijote de la manière suivante. Ils construisirent une espèce de cage, formée de morceaux de bois entrelacés, et capable de le contenir bien à l'aise. Quand elle fut faite, don Fernand, ses amis, les gens de don Louis, les archers, et l'hôte lui-même, se masquèrent et se déguisèrent de diverses manières, par l'avis du curé, afin de n'être pas reconnus pour les habitants de l'hôtellerie. Cela fait ils entrèrent tous, en grand silence, dans la chambre de notre chevalier, qui dormait et se reposait de ses fatigues, bien éloigné de penser à une telle aventure : ils le saisirent, lui lièrent fortement les pieds et les mains; de sorte que, s'étant éveillé en sursaut, il ne put se remuer, et resta tout interdit de voir de si étranges figures. Aussitôt il lui vint en pensée ce que sa folle imagination lui représentait sans cesse : il prit toutes ces figures pour des fantômes du château enchanté, et se crut enchanté lui-même, puisqu'il ne pouvait ni se mouvoir ni se défendre. Ainsi, tout arriva comme l'avait prévu le curé, qui conduisait toute la machine. Sancho, seul de tous les assistants, conservait la même figure et son bon sens ordinaire : quoiqu'il ne fût pas bien éloigné de partager la folie de son maître, il ne laissa pas de reconnaître toutes ces figures déguisées; mais il n'osa pas ouvrir la bouche jusqu'à ce qu'il sût où tendait la surprise faite à Don Quijote, et sa captivité. Celui-ci, non plus, ne disait mot, attendant la fin de sa disgrâce, qui se termina de cette manière. On apporta la cage et on l'y enferma. On la cloua assez fortement pour que tous ses efforts ne pus-

sent l'ébranler; puis ils la chargèrent sur leurs épaules; et, lorsqu'on le sortit de sa chambre, une voix formidable se fit entendre, aussi forte que put la donner le barbier, non celui du bât, mais l'autre, qui proféra ces paroles :

«O chevalier de la Triste Figure ! ne t'afflige pas de ta captivité : elle est nécessaire pour mettre plus tôt fin à l'aventure dans laquelle t'a engagé ton grand courage; elle s'achèvera lorsque le terrible lion de la Manche et la blanche colombe du Toboso ne formeront plus qu'un seul être, après avoir courbé leurs têtes altières sous le joug heureux de l'hyménée. De cette union sans pareille, sortiront et brilleront à la lumière du monde de braves lionceaux dont les griffes égaleront celles de leur valeureux père. Ces événements arriveront avant que celui qui poursuit sans cesse la nymphe fugitive ait visité deux fois dans son cours rapide les brillantes images de la voûte étoilée. Et toi, le plus noble, le plus soumis des écuyers qui ait jamais porté glaive au côté, barbe au menton, odorat au nez, ne t'afflige point de voir ainsi conduire, sous tes yeux, la fleur de la chevalerie errante : bientôt, s'il plaît au Créateur du monde, tu te verras tellement élevé, dans un poste si éminent, que tu ne te reconnaîtras pas, et les promesses que t'a faites ton bon seigneur ne seront point vaines. Je te certifie, au nom de la sage Mentironiane, que tu seras payé de ton salaire, comme tu le verras par le fait. Suis les traces du valeureux et enchanté chevalier : car il convient que tu l'accompagnes jusqu'au point où vous devez vous arrêter tous deux. Comme il ne m'est pas permis de dire autre chose, adieu ; je m'en retourne où je sais bien.»

Aux derniers mots de cette prophétie, le barbier renforça sa voix, puis il l'affaiblit par degrés, avec tant d'art, que ceux qui connaissaient la tromperie furent tentés de la prendre pour une réalité. Don Quijote se consola avec les promesses de l'oracle : il en avait parfaitement saisi le sens, et voyait qu'on lui promettait d'être uni par les saints nœuds d'un mariage légitime avec sa bien-aimée Dulcinée du Toboso ; que de cette

union naîtraient des lionceaux, ce devait être ses enfants, pour la gloire éternelle de la Manche. Plein de foi dans cet oracle, il éleva la voix, et dit, en poussant un profond soupir : O toi ! qui que tu sois, qui me promets tant de bonheur, conjure, je te prie, le sage enchanteur qui prend soin de mes affaires de ne pas me laisser périr dans cette prison où l'on me mène, avant d'avoir vu s'accomplir de si douces et si incomparables promesses. S'il m'exauce, je me ferai gloire de ma captivité, je regarderai comme un allégement les chaînes qui me retiennent, et ce lit sur lequel on me couche ne me paraîtra point un dur champ de bataille, mais un lit délicat et une heureuse couche nuptiale. Quant aux consolations que tu présentes à Sancho Pança, mon écuyer, sa bonté, ses honnêtes procédés m'assurent qu'il ne m'abandonnera point dans ma bonne et ma mauvaise fortune; car, s'il arrivait que ma mauvaise fortune ou la sienne le privassent de l'île que je lui ai promise, ou de quelque chose d'équivalent, du moins son salaire ne lui manquerait pas : j'ai déclaré, dans mon testament, qui est déjà fait, ce que je voulais qui lui fût donné, non sans doute en proportion de ses grands et bons services, mais du moins suivant mes moyens. Sancho s'inclina respectueusement, et baisa les deux mains de son maître; pour une, il ne le pouvait, car elles étaient attachées ensemble. Au même instant, les fantômes enlevèrent la cage sur leurs épaules et la posèrent sur la charrette, traînée par des bœufs.*

CHAPITRE XLVII.

De l'étrange manière dont fut enchanté Don Quijote, et autres événements merveilleux.

Lorsque Don Quijote se vit mis en cage de cette manière, et placé sur le chariot, il dit : J'ai lu bien des histoires de chevaliers errants, et des plus importantes, mais je n'ai jamais lu, vu, ni ouï dire que les chevaliers enchantés fussent conduits de la

sorte, et aussi lentement qu'on doit l'attendre de ces paresseux animaux. Ordinairement, c'est par les airs qu'on les transporte avec une vitesse prodigieuse, enveloppés dans quelque nuage gris et obscur, dans un char de feu, sur un hippogriffe ou quelque autre animal semblable; mais que l'on me conduise ainsi sur un char traîné par des bœufs, vive Dieu! je n'y conçois rien. Peut-être cependant la chevalerie et les enchantements de ces temps-ci doivent-ils suivre une autre route que ceux des siècles passés; peut-être aussi que, de même que je suis un nouveau chevalier dans le monde, et le premier qui aie ressuscité l'ordre oublié de la chevalerie errante, on a inventé d'autres genres d'enchantements et d'autres manières de conduire les enchantés. Que te semble de ceci, Sancho mon fils? Je ne sais ce qu'il m'en semble, répond Sancho; car je n'ai pas lu comme vous dans les livres de chevalerie; mais, avec tout cela, j'oserais bien affirmer et jurer que les fantômes qui nous entourent ne sont pas du tout catholiques. — Catholiques! père éternel! comment le seraient-ils, si ce sont autant de démons qui ont revêtu des corps fantastiques pour opérer toutes ces choses et me mettre en cet état? Si tu veux t'en convaincre, touche-les, palpe-les: tu verras que leurs corps ne sont que de l'air, et des apparences. — Par Dieu! seigneur, je les ai touchés: ce diable que vous voyez si affairé a une peau bien douce, et possède une autre propriété bien différente de celle qu'on attribue aux démons: on a coutume de dire qu'ils sentent le soufre ou quelque autre mauvaise odeur; mais celui-ci sent l'ambre d'une demi-lieue[1]. Sancho voulait parler de don Fernand, qui, comme grand seigneur, faisait usage de parfums. Ne t'étonne point de cela, dit Don Quijote; les diables sont habiles: en supposant qu'ils portent des odeurs, ils ne sentent rien, parceque ce sont des esprits; s'ils sentent, ce ne peut être que quelque chose de désagréable et de mauvais: la raison en est qu'ils traînent partout leur enfer avec eux, sans

[1] Du temps de Cervantes, les parfums étaient tellement en vogue parmi les gens riches, que les cuisiniers même en faisaient usage dans les ragoûts.

pouvoir recevoir aucun soulagement à leurs maux : ainsi, la bonne odeur étant une chose qui délecte et réjouit, tu vois qu'il n'est pas possible qu'ils sentent bon. Si ce démon-ci, dont tu parles, te paraît sentir l'ambre, ou tu te trompes, ou c'est lui qui t'abuse, afin que tu ne le reconnaisses pas pour un démon. Pendant cet entretien du maître et du serviteur, don Fernand et Cardénio, craignant à tout moment que Sancho ne vînt à découvrir entièrement leur ruse qu'il soupçonnait déja, voulurent hâter leur départ : ils prirent l'hôte à part, et lui commandèrent de seller Rossinante et de bâter l'âne ; ce qu'il fit promptement. Le curé convint avec les archers d'un prix journalier pour le reconduire dans son village. Cardenio suspendit à la selle de Rossinante, d'un côté l'écu, de l'autre le bassin, et fit signe à Sancho de monter sur son âne et de prendre Rossinante par la bride. Il plaça les archers avec leurs escopettes aux deux côtés du chariot ; mais, avant qu'il sortît de l'hôtellerie, l'hôtesse, sa fille et Maritorne vinrent prendre congé de Don Quijote, feignant de déplorer sa disgrâce. Ne pleurez point, mes bonnes dames, leur dit-il : ces accidents sont communs à ceux de ma profession ; s'ils ne m'étaient point arrivés, je ne m'estimerais pas un fameux chevalier errant : car jamais rien de semblable n'arrive à ceux de peu d'importance, leur mémoire s'éteint avec eux ; mais cela se voit souvent pour les vaillants chevaliers, qui ont pour envieux nombre de princes et autres attachés à la ruine des gens de bien. En dépit de tout cela, la vertu a tant de pouvoir, que, par elle seule, et malgré toute la nécromancie de Zoroastre, son premier inventeur, elle sort victorieuse du combat, et répand sur la terre une lumière aussi éclatante que l'est au ciel celle du soleil. Pardonnez-moi, belles dames, si, sans le vouloir, je vous ai causé quelque déplaisir : je n'en ai jamais fait volontairement à personne. Priez Dieu de me délivrer de cette prison où me tient captif un enchanteur malveillant ; si j'en sors, je ne me rappellerai les services que j'ai reçus de vous dans ce château que pour les reconnaître comme ils le méritent, vous honorer et vous servir. Pendant cet entre-

tien avec les dames du château, le barbier et le curé prirent congé de don Fernand et de ses amis, du capitaine et de son frère, et de toutes ces heureuses dames, particulièrement de Lucinde et de Dorothée. Ils s'embrassèrent en se promettant de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Don Fernand exigea du curé qu'il l'instruisît de tout ce qui arriverait à Don Quijote, l'assurant que rien ne pourrait lui faire plus de plaisir; il lui promit, de son côté, de l'informer de tout ce qui pouvait l'intéresser, de son mariage, du baptême de Zorayde, de ce qui aurait rapport à don Louis, et du retour de Lucinde dans sa maison. Le curé s'engagea à se conformer à ses prières; ils s'embrassèrent de nouveau, et se firent de nouvelles offres de services. L'hôtelier remit au curé des papiers qu'il avait trouvés dans une doublure de la malle où était la nouvelle du *Curieux impertinent*, et lui dit qu'il pouvait les emporter tous, puisque le maître de cette malle n'avait pas reparu, et que lui-même n'en avait pas besoin, puisqu'il ne savait pas lire. Le curé le remercia, regarda ce cahier, et vit qu'il était intitulé: *Rinconnet et Cortadillo, nouvelle;* ce titre, en lui apprenant que c'était une nouvelle, lui donna à penser qu'elle pourrait bien n'être pas mauvaise, celle du *Curieux impertinent* s'étant trouvée bonne, et toutes deux pouvant être du même auteur: en conséquence, il la prit pour la lire à son loisir. Le barbier et lui montèrent à cheval, et gardèrent leurs masques, pour n'être pas tout de suite reconnus de Don Quijote; puis ils se mirent en route dans l'ordre suivant: le chariot marchait devant, conduit par son maître; aux deux côtés, se tenaient les archers avec leurs escopettes; venait ensuite Sancho, sur son âne, tenant Rossinante par la bride; le barbier et le curé fermaient la marche, avec une contenance grave, montés sur de puissantes mules, la face couverte de leurs masques; et tous se conformaient au pas lent des bœufs. Don Quijote était assis dans sa cage, les pieds étendus et posés sur les bâtons, les mains liées, et tellement immobile et muet qu'on l'eût pris pour une statue de pierre, et non pour un homme. On

fit ainsi deux lieues en silence, et on se trouva dans un vallon, où le charretier voulait faire repaître ses bœufs; mais le barbier, après avoir pris l'avis du curé, conseilla d'aller un peu plus avant, parceque, derrière un coteau qu'on voyait, se trouvait une autre vallée où l'herbe était plus épaisse et meilleure. On écouta son avis, et l'on continua de marcher.

En ce moment, le curé tourna la tête, et vit derrière lui six ou sept hommes à cheval, bien équipés, et qui les eurent bientôt atteints, parcequ'ils n'étaient pas soumis à l'allure grave et posée des bœufs; ils avaient, au contraire, des mules de chanoine, et voulaient se hâter d'arriver pour prendre du repos à une hôtellerie distante environ d'une lieue. Ces cavaliers eurent bientôt atteints les gens du paisible cortége; ils les saluèrent avec courtoisie, et l'un d'entre eux, chanoine de Tolède, et le maître des autres, apercevant cette singulière procession du chariot, les archers, Sancho, Rossinante, le barbier et le curé, mais surtout voyant Don Quijote en cage, ne put s'empêcher de demander quel était cet homme que l'on menait ainsi; il imaginait, à voir les archers, que ce ne pouvait être que quelque fameux voleur ou autre criminel, dont le châtiment appartenait à la sainte hermandad. Un des archers, auquel il s'adressa, lui répondit : Seigneur, c'est à ce chevalier lui-même à vous apprendre pour quelle raison on le conduit ainsi : car nous n'en savons rien. Don Quijote, entendant ces propos, se mit à dire : Seigneurs chevaliers, êtes-vous versés dans la science de la chevalerie errante? En ce cas, je vous entretiendrai de mes disgrâces; mais si vous ne l'êtes pas, il est inutile que je me fatigue à vous les conter. En ce moment, le barbier et le curé, voyant que les voyageurs étaient en conversation avec Don Quijote, s'approchèrent afin de pouvoir répondre sans découvrir leur ruse. Cependant, le chanoine répondit à Don Quijote : En vérité, frère, je connais mieux les livres de chevalerie que *les Petites Sommes* de Villalpando [1] : ainsi,

[1] *Summulas*. Gaspard Cardillo de Villalpando, natif de Ségovie, fut un théologien très estimé de son temps, et envoyé par son souverain au concile de Trente, où il se distingua par son érudition.

s'il ne tient qu'à cela, vous pouvez me communiquer tout ce que vous désirerez. A la main de Dieu, repartit Don Quijote; sachez donc, seigneur chevalier, que je me trouve enchanté dans cette cage par la ruse et la jalousie de méchants enchanteurs : car la vertu est plus vivement persécutée des méchants qu'elle n'est aimée des gens de bien. Je suis chevalier errant, non pas de ceux que la renommée n'adopta jamais pour éterniser leurs noms, mais bien un de ceux qui, malgré l'envie, en dépit de tout ce que la Perse a produit de mages, l'Inde de brachmanes, l'Éthiopie de gymnosophistes, gravera son nom dans le temple de l'Immortalité, pour servir, dans les siècles futurs, d'exemple et de véhicule aux chevaliers errants, dans la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent parvenir au faîte de la gloire. Le seigneur Don Quijote dit vrai, reprit le curé : il est enchanté sur ce char, non pour ses fautes ou ses péchés, mais par la malveillance de ceux que blesse la valeur, qu'offense la vertu. Vous voyez, seigneur, *le chevalier de la Triste Figure,* dont peut-être vous avez entendu parler; ses grands travaux, ses exploits mémorables seront gravés sur le bronze, éternisés par le marbre, malgré les efforts de l'envie pour en ternir l'éclat, et de la malice pour les ensevelir dans l'oubli. Le chanoine, entendant parler du même style, et le prisonnier et celui qui était libre, pensa faire de surprise le signe de la croix : il ne savait où il en était, et tous ceux qui l'accompagnaient n'étaient pas moins émerveillés que lui. Sancho, qui s'était approché pour entendre la conversation, voulant éclaircir l'affaire, se mit à dire : Seigneur, pensez-en bien ou mal, la vérité est que mon seigneur Don Quijote est enchanté comme ma mère : il a son jugement entier, il boit, il mange, il fait ses nécessités comme les autres hommes, et comme il les faisait hier avant d'être dans cette cage. Cela étant, comment voudra-t-on me persuader qu'il est enchanté? J'ai d'ailleurs ouï dire à nombre de personnes que les enchantés ne mangent, ne dorment ni ne parlent, et mon maître, si on ne l'interrompt, parlera plus que trente procureurs. Puis, se retournant du côté du

curé : Ah ! seigneur curé, seigneur curé ! lui dit-il, avez-vous imaginé que je ne vous reconnaisse pas, et que je ne devine pas à quoi tendent ces nouveaux enchantements? Sachez que je vous connais bien, quoique vous vous cachiez la figure, et que je vous ai pénétré, quoique vous dissimuliez votre tromperie ; mais, où règne l'envie la vertu ne saurait vivre, ni la libéralité où règne l'avarice. Au diable la rencontre : si ce n'était votre révérence, mon maître aurait déja épousé l'infante Micomicona, et moi je serais comte, pour le moins ; car je ne pouvais moins espérer de la bonté de mon seigneur le chevalier de la Triste Figure, ni de la grandeur de mes services. Mais je vois combien on a raison de dire que la roue de la Fortune tourne plus facilement que celle d'un moulin, et que ceux qui se trouvaient hier au faîte sont aujourd'hui par terre. Mes regrets sont pour mes enfants et ma femme : quand ils pouvaient et devaient espérer de voir revenir leur père devenu gouverneur ou vice-roi de quelque île ou royaume, ils le verront arriver en palefrenier. Ce que je vous ai dit, seigneur curé, ce n'est que pour exciter votre paternité à se faire conscience du mauvais traitement que l'on fait à mon maître : prenez garde que Dieu ne vous demande compte, dans l'autre vie, de sa prison, et de tout le bien qu'il eût pu faire s'il n'avait été détenu. Allumez les lampes ! s'écria dans ce moment le barbier. Comment, Sancho, vous êtes de la confrérie de votre maître ! Vive Dieu ! je vois que vous pourriez lui tenir compagnie dans la cage, et rester enchanté comme lui pour ce qu'il vous a communiqué de son humeur et de sa chevalerie. Vous avez mal pris votre temps pour devenir gros de ses promesses, et pour vous mettre dans la cervelle cette île que vous desirez tant. Je ne suis gros de rien, répondit Sancho, et ne suis pas homme à me laisser engrosser, fût-ce par le roi lui-même. Quoique pauvre, je suis vieux chrétien, et je ne dois rien à personne. Si je desire des îles, d'autres desirent des choses pires : chacun est fils de ses œuvres, et tout homme peut devenir pape, à plus forte raison gouverneur d'une île, surtout si mon maître en gagne

tant qu'il ne sache à qui les donner. Regardez comme vous parlez, seigneur barbier; ce n'est pas le tout de faire des barbes, il y a quelque chose à dire de pierre à pierre : je dis cela parceque nous nous connaissons tous, et ce n'est pas à moi qu'il faut jeter un faux dé. Quant à l'enchantement de mon maître, Dieu connaît la vérité; et restons-en là, aller plus loin nous ferait trouver pire. Le barbier ne voulut pas répondre à Sancho, de peur qu'il ne découvrît, par ses simplicités, ce que lui et le curé s'efforçaient de cacher. Cette crainte engagea ce dernier prier le chanoine de prendre un peu les devants avec lui, et qu'il le mettrait au fait du mystère de la cage, et autres choses plaisantes. Le chanoine et ses gens s'étant avancés, écoutèrent avec admiration tout ce qu'il leur dit de la condition, de la vie, des habitudes et de la folie de Don Quijote. Il exposa en peu de mots l'origine de ses extravagances et leurs progrès, jusqu'au moment où on l'avait enfermé dans cette cage pour le ramener dans sa maison, et essayer de le guérir. Toutes les particularités de cette histoire leur parurent surprenantes; et, lorsqu'il eut cessé de parler : Vraiment, seigneur curé, lui dit le chanoine, je pense, pour mon compte, que ces livres de chevalerie sont très préjudiciables à l'État. Entraîné par un faux goût et par beaucoup de loisir, j'ai lu le commencement de presque tous ceux qui sont imprimés, mais je n'ai jamais pu en lire un seul depuis le commencement jusqu'à la fin : car il me semble qu'à peu de chose près, ils disent la même chose, et qu'on ne trouve rien de plus dans l'un que dans l'autre. Ce genre de composition a pris, selon moi, naissance des fables milésiennes, contes ridicules qui n'ont d'autre but que de récréer l'esprit, et non de l'éclairer, bien différentes des apologues qui réunissent l'agrément à l'utilité. En admettant que le but principal de ces livres soit d'amuser, je ne sais comment ils y parviennent, étant pleins d'absurdités. Les plaisirs de l'esprit naissent de la beauté, de la convenance des choses que nous voyons ou qui s'offrent à notre imagination, et tout ce qui porte en soi laideur ou incohérence ne saurait le satis-

faire. Or, dites-moi, quelle beauté peut-il se rencontrer, quelle proportion des parties au tout, et du tout aux parties, dans un livre ou dans une fable où un garçon de seize ans coupe en deux, d'un seul revers, un géant aussi grand qu'une tour, sans plus de difficulté que s'il était de sucre? Ces auteurs veulent-ils décrire une bataille; après nous avoir dit que l'armée des ennemis compte un million de combattants, il suffit que le héros du livre les combatte pour que nous le voyions, seul contre tous, et malgré que nous en ayons, remporter la victoire par la force de son bras. Mais que dirons-nous de la facilité avec laquelle une reine, l'héritière d'un grand empire, s'abandonne aux bras d'un chevalier inconnu? Quel esprit, s'il n'est absolument inculte et barbare, pourra prendre plaisir à lire qu'une haute tour, remplie de chevaliers, vogue en pleine mer, comme un vaisseau par un vent favorable, qu'elle se trouve en Lombardie ce soir, et demain chez le Preste-Jean des Indes, ou dans d'autres pays que jamais ne connut Ptolémée, et ne vit Marc Polo? Si l'on m'objecte que les auteurs de ces livres ne les donnent que pour des fables, et ne sont pas tenus d'observer les convenances et les vraisemblances, je répondrai que les fictions sont d'autant meilleures et plaisent d'autant plus qu'elles approchent davantage de la vérité, et rentrent dans le domaine des choses possibles. Les fables mensongères doivent être assorties à l'intelligence de ceux qui les lisent, et conçues de manière à rendre possible ce qui ne l'est pas, aisé ce qui n'est que difficile : elles doivent tenir sans cesse l'esprit en suspens, exciter l'admiration et le plaisir, au moyen de la surprise, de l'émotion, du ravissement; tous ces effets ne peuvent être produits par ceux qui s'éloignent de la vraisemblance et de cette mesure dans l'imitation qui est la perfection de l'art. Je n'ai jamais vu un livre de chevalerie dont la fable forme un corps entier avec tous ses membres, de manière que le milieu réponde au commencement, et la fin au commencement et au milieu : c'est un assemblage de tant de membres, qu'il semble plutôt qu'on ait voulu former une chimère ou quelque autre

monstre, qu'une figure régulière et proportionnée. Indépendamment de tout cela, le style est dur, les faits incroyables, les amours lascifs, la courtoisie de mauvais goût, les batailles sans fin, les raisonnements pitoyables, les voyages extravagants : en un mot, on y voit une telle absence de talent qu'on doit s'empresser de chasser de tels auteurs de tout État chrétien comme gens inutiles.

Le curé prêtait à ce discours toute son attention : le chanoine lui semblait homme de bon sens et avoir pleinement raison dans tout ce qu'il disait. Il lui répondit qu'il partageait son opinion, et que par haine contre les livres de chevalerie, il avait brûlé tous ceux de Don Quijote, qui étaient en grand nombre. Là-dessus, il lui raconta l'examen qu'il leur avait fait subir, nommant ceux qu'il avait condamnés au feu, et ceux qu'il avait épargnés. Le chanoine rit beaucoup de ce récit, et ajouta que, malgré tout le mal qu'il avait dit des livres de chevalerie, il y trouvait une bonne chose, c'était d'offrir aux bons esprits un vaste champ pour s'exercer et se déployer, où la plume pouvait courir sans obstacle, décrire des tempêtes, des naufrages, des rencontres, des batailles; peindre un vaillant capitaine avec toutes les qualités qui lui sont nécessaires, prudent dans le danger, habile à prévoir les ruses de ses ennemis, orateur éloquent et dirigeant à son gré ses soldats, mûr dans le conseil, prompt à se déterminer, et non moins redoutable quand il temporise que lorsqu'il attaque. Tantôt ils peuvent mettre sous les yeux un événement tragique, tantôt des images riantes, des scènes imprévues : c'est une belle dame, honnête, avisée, prudente; un chevalier chrétien, vaillant et posé; un fanfaron brutal; un prince courtois, valeureux et affable; des vassaux dévoués et loyaux; des seigneurs nobles et généreux. Ils nous représenteront un astrologue, un cosmographe, un musicien consommés; un homme versé dans les affaires d'État, et même, dans l'occasion, un magicien. Ils peuvent nous peindre les ruses d'Ulysse, la piété d'Énée, le courage d'Achille, les malheurs d'Hector, la trahison de Sinon,

l'amitié d'Euriale, la générosité d'Alexandre, la valeur de César, la clémence et la sincérité de Trajan, la fidélité de Zopire, la prudence de Caton, en un mot, toutes les actions qui peuvent rendre parfait un personnage illustre, les présentant tantôt réunies, tantôt divisées entre plusieurs. Un style agréable, ajouté au charme d'une invention ingénieuse, et toujours voisine de la vérité, formerait sans doute un riche tissu varié des plus brillantes couleurs, et l'œuvre achevée, présenterait tant de grâce et de perfection, qu'elle atteindrait le but qu'on se propose dans les ouvrages d'esprit, et qui est, ainsi que je l'ai dit, d'instruire et d'amuser. Quoique écrit en prose, un tel livre donne à l'auteur l'occasion de se montrer épique, lyrique, tragique, comique, en un mot, versé dans toutes les parties qui constituent la rhétorique et la poésie, car le genre épique admet aussi bien la prose que les vers.

CHAPITRE XLVIII.

Suite du discours du chanoine sur les livres de chevalerie, et autres choses dignes de son esprit.

Ce que vous venez de dire, seigneur chanoine, est bien juste, répondit le curé, et voilà ce qui rend plus blâmables encore ceux qui, jusqu'à ce jour, ont composé de pareils livres, sans s'assujettir à aucun plan, et sans observer les règles qui eussent pu les rendre aussi célèbres par leur prose que le sont par leurs vers les deux princes de la poésie grecque et latine. Moi du moins, reprit le chanoine, j'ai eu la tentation de faire un livre de chevalerie, sans m'écarter des préceptes que je viens d'indiquer. S'il faut avouer la vérité, j'en ai écrit plus de cent pages; et, pour m'assurer si elles répondaient à mon objet, je les ai communiquées à des hommes passionnés pour cette lecture, instruits et sages, et aussi à des ignorants qui ne se plaisent qu'aux extravagances : j'ai obtenu de tous une flatteuse approbation. Malgré cela, je n'ai point poursuivi mon entreprise, elle me semblait d'une part peu conforme à ma profes-

sion, et d'un autre côté j'ai reconnu que le nombre des sots l'emporte sur celui des gens de mérite; quoiqu'il soit plus agréable d'être loué par un petit nombre de sages que bafoué par une multitude d'ignorants, je n'ai pas voulu m'exposer au jugement incertain du vulgaire inconsidéré qui recherche ces sortes d'ouvrages. Ce qui m'en éloigna le plus, et surtout me détourna de l'achever, ce fut un raisonnement que je me fis à moi-même, au sujet des comédies que l'on représente aujourd'hui. Ces comédies, me dis-je, ou du moins le plus grand nombre, tant les historiques que celles d'invention, sont des inepties évidentes, et n'ont ni pied ni tête; cependant le vulgaire les écoute avec plaisir, il les tient pour bonnes, et les approuve quoiqu'elles soient si loin de l'être. Les auteurs qui les composent, et les acteurs qui les représentent, disent qu'il faut qu'elles soient ainsi, parceque le peuple les veut de cette manière, et non d'une autre; que celles qui sont bien conduites et dont l'action est conforme aux règles de l'art, ne conviennent qu'à trois ou quatre bons esprits qui en apprécient les beautés, tandis que tous les autres font de vains efforts pour les comprendre, et qu'il vaut mieux gagner à dîner avec le plus grand nombre, qu'une bonne réputation avec les autres. Il en sera de même de mon livre : après m'être brûlé les sourcils pour observer les règles avec soin, j'aurai perdu mon fil et ma peine. J'ai voulu, plusieurs fois, persuader aux acteurs qu'ils se trompaient dans leur opinion; qu'ils attireraient plus de monde, et se feraient plus d'honneur en représentant des comédies selon les règles, que des pièces extravagantes : ils sont si entêtés de leur opinion, qu'il n'y a ni raison ni évidence qui puisse la leur ôter. Je me souviens que je dis une fois à l'un de ces opiniâtres : Ne vous rappelez-vous pas qu'il y a quelques années on représenta, en Espagne, trois tragédies composées par un fameux poëte de ce royaume? Elles étaient si belles qu'elles étonnèrent et ravirent tous ceux qui les entendirent, aussi bien les ignorants que les gens instruits, le peuple aussi bien que les connaisseurs, et qu'elles rapportèrent plus d'ar-

gent à elles trois, que n'en produisent trente des meilleures pièces qu'on a données depuis? Sans doute, répondit l'acteur que j'interrogeais : vous voulez parler de l'*Isabelle*, de la *Philis* et de l'*Alexandre* [1]? Oui, répondis-je : voyez si tous les préceptes de l'art n'y sont pas scrupuleusement observés ; malgré cela, elles ne laissèrent pas de paraître ce qu'elles étaient, et de plaire à tout le monde. Vous voyez donc que la faute n'est pas au peuple qui demande des sottises, mais bien à ceux qui ne savent pas lui donner autre chose. Trouvez-vous que ce fussent des inepties que *l'Ingratitude vengée* [2], *la Numance* [3], *le Marchand amoureux* [4], *l'Ennemie favorable* [5], et quelques autres productions de poëtes consommés qui en ont obtenu de l'honneur, et qui ont donné du profit à ceux qui les représentèrent? J'ajoutai d'autres raisons à celles-là pour le tirer de son erreur, et je crus m'apercevoir qu'il était embarrassé, mais non pas convaincu. Seigneur chanoine, dit à son tour le curé, vous venez de réveiller en moi contre les comédies d'à présent une vieille rancune, qui n'est guère moins forte que celle que je garde aux livres de chevalerie. La comédie, suivant Cicéron, doit être le miroir de la vie humaine, l'exemple des mœurs, l'image de la vérité. Celles que l'on représente aujourd'hui sont le miroir des extravagances, l'exemple des niaiseries, l'image de la lasciveté. Se peut-il une plus grande sottise, par exemple, que de nous montrer, à la première scène du premier acte, un enfant au maillot, qui, dans le second acte, porte barbe au menton? N'est-il pas ridicule de voir un vieillard valeureux, un jeune homme poltron, un valet rhétoricien, un page conseiller, un roi portefaix, une princesse fille de cuisine? Que vous dirai-je relativement au temps pendant lequel peu-

[1] Ces trois pièces sont de Lupercio Leonardo y Argensola, natif de Balbastro, et secrétaire du vice-roi de Naples; l'*Isabelle* et l'*Alexandra* sont imprimées au tome 6 du *Parnasse espagnol*; la *Philis* ne l'a jamais été.

[2] Comédie de Lope de Vega.

[3] Cette pièce est de Cervantes lui-même.

[4] *El Mercader amante*, par Gaspard d'Avila, poëte de Valence. Cette comédie a beaucoup de rapport avec la nouvelle du *Curieux impertinent*.

[5] Par François Tarréga, chanoine de Valence.

vent se succéder les faits représentés? J'ai vu une comédie dont la première journée se passait en Europe; la seconde en Asie, la troisième se terminait en Afrique; sans doute, si elle avait eu quatre journées, la quatrième se serait terminée en Amérique : ainsi elle eût fait parcourir au spectateur les quatre parties du monde. S'il est vrai que l'imitation soit la partie essentielle de la comédie, comment l'intelligence la plus commune concevra-t-elle que, dans une action qui se passe du temps du roi Pépin ou de Charlemagne, le personnage principal soit l'empereur Héraclius, qui entre avec la croix dans Jérusalem, et prend possession du saint sépulcre, comme le fit Godefroi de Bouillon, tandis qu'entre ces deux époques il y a un nombre infini d'années? Si le sujet de la comédie repose sur des fictions, n'est-ce pas le comble de la démence de lui attribuer des vérités historiques en confondant les temps, les lieux et les personnes, et cela sans ombre de vraisemblance, mais en accumulant les erreurs les plus inexcusables? Le plus grand mal, c'est que les ignorants disent qu'en cela gît la perfection; que le reste n'est qu'une recherche frivole [1]. Si nous venons ensuite aux comédies saintes, combien de faux miracles! que de choses apocryphes et mal entendues! On y attribue à un saint les miracles d'un autre; on ose même en produire dans les pièces profanes, sans aucun respect, aucune retenue, seulement parcequ'il semble que tel miracle ou apparition fera bien dans tel endroit, étonnera le vulgaire ignorant, et le ramènera au spectacle. Toutes ces choses sont au préjudice de la vérité, déprécient l'histoire, et tournent à la honte des écrivains espagnols : car les étrangers, stricts observateurs des lois de la comédie, nous regardent comme des barbares et des ignorants, à la vue des absurdités de celles que nous composons. Et ce ne serait pas une excuse plausible de dire que le principal but que se proposent les États bien gouvernés, en permettant les spectacles publics, est d'entretenir et d'amuser le peuple par une honnête récréation, de le détourner des dangers qu'engendre l'oisiveté,

[1] *Buscar gullurias.*

et que ce but pouvant être atteint avec toute comédie bonne ou mauvaise, il est inutile de prescrire des règles et d'obliger ceux qui les composent et les jouent à se renfermer dans les limites tracées, puisque, de toutes manières, le résultat que l'on cherche est obtenu. A cela, je pourrais répondre que l'on atteindra bien mieux ce but avec les bonnes comédies qu'avec celles qui ne le sont pas : parceque, après avoir entendu une comédie conduite avec art, l'auditeur sortira du spectacle, réjoui par les plaisanteries, instruit par les vérités morales, satisfait de l'action, rendu sage par les leçons, prudent par les fourberies, éclairé par les exemples, abhorrant le vice et chérissant la vertu : la bonne comédie doit produire tous ces effets sur l'esprit de celui qui l'écoute, quelque rustre et stupide qu'il soit. Il est impossible que la comédie qui réunira toutes ces qualités ne réjouisse, n'instruise, ne plaise et ne satisfasse plus que celles qui ne les ont pas, et on ne trouve rien qui y ressemble dans la plupart de celles qu'on représente aujourd'hui. Ce n'est pas la faute des poëtes modernes si leurs pièces ne valent pas mieux : car plusieurs d'entre eux connaissent bien où ils pèchent, et savent ce qu'il conviendrait de faire ; mais, les comédies étant devenues une marchandise, ils disent, et avec vérité, que les comédiens ne les achèteraient pas si elles n'étaient pas faites dans ce goût. Ainsi, le poëte s'arrange sur ce que lui demande l'acteur qui le paye. La vérité de ce que j'avance est prouvée par le nombre infini de comédies qu'a composées un heureux génie de ce royaume[1], avec tant de grâce, de goût, d'élégance dans les vers, de justesse dans les raisonnements, de profondeur dans les maximes, en un mot, tant de noblesse et de facilité dans le style, qu'il remplit le monde de sa renommée. Forcé de s'accommoder au goût des acteurs, tous ses ouvrages n'ont pas également atteint la perfection qui se fait admirer dans quelques-uns. D'autres apportent si peu de soin et de mesure dans la composition de leurs pièces, qu'après la représentation, les acteurs sont obligés de

[1] Lope de Vega.

fuir et de se cacher, dans la crainte d'être punis, comme ils l'ont été plusieurs fois pour avoir insulté quelque souverain ou quelque famille illustre. Ces inconvénients, et d'autres encore, que je ne dis pas, cesseraient si l'on établissait à Madrid un homme intelligent et sage, pour examiner toutes les pièces avant la représentation, non-seulement celles qui sont faites à la cour, mais dans toute l'Espagne, et sans cette approbation et autorisation, les tribunaux ne permettraient la représentation d'aucune pièce. De cette manière, les comédiens enverraient leurs pièces à la cour, avec exactitude, et pourraient les représenter en toute sûreté; et les auteurs apporteraient plus de soin et de travail dans la composition de leurs ouvrages, sachant qu'ils passeraient par l'examen rigoureux d'un juge éclairé. Nous aurions ainsi de bonnes comédies, et l'on obtiendrait ce que l'on desire, l'amusement du peuple, la gloire des auteurs espagnols, la sécurité et l'avantage des comédiens. Si on voulait aussi charger une autre personne, ou la même, d'examiner les livres de chevalerie qui se publieraient à l'avenir, il s'en pourrait trouver quelques-uns qui atteignissent au degré de perfection dont vous venez de parler, enrichissant notre langue d'un précieux trésor, et vouant à l'obscurité de vieux livres effacés par l'éclat de nouvelles compositions, honnêtes passe-temps, non-seulement pour les oisifs, mais pour les hommes les plus occupés : car l'arc ne saurait être tendu sans cesse, et l'humaine faiblesse ne peut se passer de quelque délassement.

Le chanoine et le curé en étaient là de leur conversation quand le barbier s'approcha, et dit au curé : Voici l'endroit que je vous ai dit être propre à nous reposer, et à faire paître les bœufs abondamment. C'est ce qui me semble, répondit le curé. Là-dessus, il demande au chanoine ce qu'il veut faire. Celui-ci, décidé par la fraîcheur et la beauté de la jolie vallée qui s'offrait à eux, par la curiosité de connaître plus en détail les aventures de Don Quijote, et par l'attrait de la conversation du curé qui lui plaisait beaucoup, se détermina à rester avec lui. Il chargea

quelques-uns de ses domestiques d'aller à l'hôtellerie dont ils n'étaient pas éloignés et d'en rapporter à manger pour tout le monde. Un valet répondit que le mulet de bagage y devait être arrivé, et qu'il portait de quoi satisfaire à tout, sans être obligé d'acheter autre chose que de l'orge. S'il en est ainsi, dit le chanoine, qu'on envoie à l'hôtellerie toutes les montures, et faites revenir ce mulet.

Tandis que ces ordres s'exécutent, Sancho, voyant qu'il pouvait enfin parler à son maître sans être soumis à la continuelle surveillance du barbier et du curé, qui lui devenaient fort suspects, s'approcha de la cage, et dit à Don Quijote : Seigneur, pour l'acquit de ma conscience, je dois vous dire ce qui se passe au sujet de votre enchantement. Ces deux hommes masqués que vous voyez là, sont le curé de notre village et le barbier Nicolas, et je m'imagine qu'ils ont résolu de vous conduire ainsi, par la jalousie qu'ils ont de voir que vous les surpassez en faits héroïques. Ceci supposé vrai, il s'ensuit que vous n'êtes pas enchanté, mais encagé et dupé. Pour preuve de cela, je veux vous demander une chose; et, si vous me répondez de la manière que je le pense, vous toucherez au doigt la tromperie, et vous verrez que vous n'êtes pas enchanté, mais seulement que vous avez la cervelle à l'envers. Demande ce que tu voudras, mon fils Sancho, repart Don Quijote, je te répondrai suivant ton desir. Sur ce que tu dis, que ces deux hommes qui nous accompagnent sont le barbier et le curé, nos compatriotes, il peut bien se faire qu'ils te paraissent tels; mais que ce soit eux réellement, ne le crois en aucune manière. Ce que tu dois penser, si véritablement ils leur ressemblent, comme tu le dis, c'est que ceux qui me tiennent enchanté ont pris cette apparence (ils peuvent à leur gré prendre toutes celles qu'ils veulent), pour t'abuser et te plonger dans un labyrinthe d'imaginations dont tu ne sortirais pas quand tu posséderais le fil de Thésée. Peut-être même ils l'auront fait pour me troubler l'esprit et m'empêcher de deviner d'où me vient ce malheur : en effet, si, d'une part, tu m'assures que ces deux hommes sont le

barbier et le curé de notre village, et si, de l'autre, je me vois dans cette geôle, moi qui sais que des forces surnaturelles seraient à peines suffisantes pour m'y renfermer, que veux-tu que je pense et que je dise, sinon que mon enchantement surpasse tout ce que j'ai lu dans les histoires de celui des chevaliers errants? Ainsi, tu peux tenir ton esprit en repos; quant à ceux que tu crois reconnaître, ce sont eux comme je suis Turc. Demande-moi maintenant ce que tu voudras, je te répondrai, tes questions durassent-elles jusqu'à demain. Sainte Vierge! s'écria Sancho, est-il possible que vouz ayez la tête si dure et si peu de cervelle que vous ne voyiez pas que ce que je vous dis est la pure vérité, que votre prison et votre disgrâce viennent bien plutôt de la malice de vos ennemis que d'enchantement? Hé bien, puisque vous ne voulez pas me croire, je m'en vais vous prouver clairement que vous n'êtes pas enchanté. Qu'ainsi Dieu vous délivre de cette tourmente, et place votre seigneurie dans les bras de madame Dulcinée, au moment où vous y penserez le moins! Cesse de me conjurer, ami, reprend Don Quijote, et demande-moi ce que tu voudras; je t'ai déja dit que je te répondrais ponctuellement. Ce que je demande, répliqùa Sancho, c'est que vous me répondiez en toute sincérité, sans rien ajouter ni diminuer, avec toute la franchise que doivent avoir et possèdent ceux qui professent les armes, comme vous, seigneur, sous le titre de chevalier errant. — Je te dis, encore une fois, que je ne mentirai en rien : achève, car tu me fatigues avec tes réserves et tes préambules. — Je reconnais la bonté, la sincérité de mon maître : ainsi, pour en revenir à notre affaire, je vous demanderai, parlant par révérence, si, depuis que votre seigneurie est encagée, ou, suivant elle, enchantée dans cette geôle, elle n'a point eu l'envie, le besoin de faire, comme on dit, le gros ou le menu [1]. — Je ne sais ce que tu veux dire : explique-toi mieux, si tu veux que je te réponde catégoriquement. — Est-il possible que vous n'entendiez pas ce que c'est que faire du gros ou du menu? C'est avec

[1] *Hacer aguas menores ó mayores.*

ces mots qu'on sèvre les enfants qu'on envoie à l'école. Je vous demande si vous n'avez point eu d'envie de faire ce dont personne ne peut s'exempter? — Bon, bon, je te comprends, Sancho; oui, plusieurs fois, et même dans ce moment : délivre-moi de ce danger, car je ne me crois pas bien net.

CHAPITRE XLIX.

Sage conversation de Don Quijote et de Sancho Pança.

Ah! dit Sancho, je vous tiens : voilà ce que je voulais savoir sur mon ame, sur ma vie. Venez là; pourriez-vous nier ce qu'on a coutume de dire quand on voit une personne en mauvaise disposition? «Je ne sais ce qu'un tel a; mais il ne boit, ne mange, ne dort, et ne répond à propos à rien de ce qu'on lui dit : on dirait qu'il est enchanté.» Nous devons donc en conclure que ceux qui ne mangent, ne boivent, ne dorment ou ne font point les fonctions naturelles sont enchantés, mais non ceux qui ont l'envie qui vous presse, qui boivent ce qu'on leur donne, mangent quand ils ont à manger, et répondent à ce qu'on leur demande. Tu dis vrai, répond Don Quijote; mais ne t'ai-je pas dit aussi qu'il y a plusieurs espèces d'enchantements? Il pourrait se faire qu'avec le temps ils eussent changé de nature, et qu'aujourd'hui ce fût l'usage que les enchantés fissent tout ce que je fais, tandis qu'auparavant ils ne le pouvaient pas faire. Ainsi, contre l'usage, on ne peut rien arguer, ni tirer aucune conséquence; je sais, je tiens pour certain que je suis enchanté : cela me suffit pour la tranquillité de ma conscience, car elle ne serait point en cet état si je pensais n'être point enchanté, et rester ainsi dans cette geôle, lâche et paresseux, dérobant aux malheureux, aux nécessiteux le secours que je leur pourrais donner, et dont peut-être ils ont en ce moment le plus urgent besoin. Avec tout cela, répliqua Sancho, je crois que, pour plus grande satisfaction, il serait bon d'essayer de sortir de cette prison. Je m'oblige à vous

y aider de tout mon pouvoir et même à vous en tirer, pour remonter sur le bon Rossinante qui paraît si triste et si mélancolique qu'on le dirait aussi enchanté. Après cela, nous irions chercher de nouvelles aventures : si elles ne réussissaient pas, nous serions toujours à temps de revenir à la cage, dans laquelle je vous promets, foi de bon et loyal écuyer, de m'enfermer avec vous, si vous êtes assez malheureux, et moi assez maladroit pour ne point réussir à ce que je dis. Je veux bien essayer ce que tu me proposes, frère Sancho, répond Don Quijote. Quand tu verras le moment favorable d'opérer ma délivrance, je ferai tout ce que tu voudras; mais tu verras combien tu te trompes sur la nature de ma disgrâce. Ainsi s'en allaient devisant le chevalier errant et le malencontreux écuyer, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'endroit où les attendaient, après avoir mis pied à terre, le curé, le chanoine et le barbier. Le charretier détela ses bœufs et les laissa paître en liberté dans ce beau lieu dont la fraîcheur et la beauté conviaient au repos, non-seulement les enchantés, comme Don Quijote, mais aussi les personnes sages et bien avisées, comme son écuyer. Celui-ci pria le curé de permettre que son maître sortît un moment de la cage, attendu que, s'il le refusait, elle pourrait bien ne pas rester aussi propre que l'exigeait la dignité d'un chevalier tel que Don Quijote. Le curé comprit ce que Sancho voulait dire, et lui répondit qu'il y consentirait volontiers, s'il ne craignait que Don Quijote, se voyant en liberté, ne fît des siennes, et ne s'enfuît où l'on ne pourrait le retrouver. Je vous réponds de lui, dit Sancho. Et moi aussi, ajouta le chanoine, surtout s'il me donne sa parole de chevalier de ne point s'éloigner de nous sans notre permission. Je la donne, dit Don Quijote, d'autant plus volontiers que celui qui est enchanté comme moi n'a pas la liberté de faire ce qu'il veut : car celui qui le tient enchanté peut l'empêcher de se mouvoir pendant trois siècles, et, s'il s'était enfui, il le ferait revenir plus vite que le vent. Ainsi donc, vous pouvez bien me lâcher; et c'est pour votre intérêt que je le demande, car, si vous vous y refusez, et si vous ne vous éloignez, je ne pourrai

m'empêcher d'offenser votre odorat. Sur sa parole, le chanoine lui prit la main quoique toutes deux fussent attachées, et l'aida à sortir de prison, ce qui lui fit le plus grand plaisir. Il commença par s'étendre et se détirer tout le corps; puis, s'approchant de Rossinante, il lui donna deux petits coups sur la croupe, en disant : O toi! fleur et miroir des chevaux, j'espère en Dieu et dans sa benoîte mère que nous nous retrouverons bientôt au gré de nos desirs, toi portant ton maître, et moi pressant tes flancs généreux, et continuant l'office pour lequel Dieu m'a mis au monde. Ensuite il s'écarta, suivi de Sancho, et revint bientôt plus léger, avec plus d'envie encore de mettre en œuvre tout ce que lui conseillait son écuyer. Le chanoine le considérait, et s'étonnait de l'étrange nature de sa folie, qui lui laissait l'esprit libre, le jugement sain sur toute autre matière, et lui faisait perdre les étriers, comme nous l'avons dit, lorsqu'il était question de la chevalerie. Ému de compassion, il lui dit, après qu'ils se furent tous assis sur l'herbe en attendant le mulet aux provisions : Est-il possible, seigneur, que l'oiseuse et ennuyeuse lecture des livres de chevalerie ait eu assez d'empire sur votre esprit pour vous faire perdre le jugement, au point de croire que vous êtes enchanté, et mille autres extravagances aussi éloignées de la vérité que l'est le mensonge lui-même? Quelle est, dites-moi, la raison qui puisse se prêter à croire à l'existence de ce nombre infini d'Amadis, de cette foule de chevaliers si fameux, d'empereurs de Trébisonde, de Félix Marte d'Hircanie, de tant de palefrois, de demoiselles errantes, de serpents, d'endriagues, de géants, d'aventures inouïes, de batailles, d'enchantements, de rencontres hardies, d'habits somptueux, de princesses amoureuses, d'écuyers devenus comtes, de nains complaisants, de billets doux, de propos d'amour, de femmes vaillantes, en un mot, de toutes les folies que contiennent les livres de chevalerie? Pour moi, je puis dire que, si je lis tout cela sans penser que ce soient des fictions, elles m'amusent assez; mais, lorsque je viens à réfléchir à ce que c'est, je jette contre la muraille le meilleur de ces livres, et je le jetterais au

feu si j'en avais près de moi, comme digne d'une telle peine, pour être faux, trompeur, en contradiction avec la nature, coupable de proposer de nouvelles opinions, de nouveaux genres de vie, et de donner au vulgaire ignorant l'occasion de croire tant d'inepties. Ces livres sont si dangereux qu'ils peuvent même troubler l'esprit le plus sage, comme on le voit en vous, seigneur, qu'ils ont mis au point que l'on est obligé de vous enfermer dans une cage, et de vous traîner sur une charrette à bœufs, comme on ferait d'un lion, d'un tigre, que l'on promène de ville en ville pour les faire voir et gagner quelque argent. Ah! seigneur Don Quijote, gémissez sur vous-même, revenez au sein de la sagesse, et sachez user de celle que Dieu vous a donnée, en dirigeant les brillantes et nombreuses facultés de votre esprit vers une autre lecture qui vous porte plus d'honneur et de profit. Si pourtant, entraîné par votre inclination naturelle, vous voulez lire des livres de prouesse et de chevalerie, lisez, dans la sainte Écriture, celui des *Juges :* vous y verrez des hauts faits et des exploits aussi vrais qu'admirables. Le Portugal eut son Viriat; Rome, César; Carthage, Annibal; la Grèce, Alexandre; la Castille, Fernand Gonzalez; Valence, le Cid; l'Andalousie, Gonzale Fernandez; l'Estramadure, Diégo Garcia de Paredès; Xerez, Garci Perez de Vargas; Tolède, Garcilaso; Séville, don Manuel de Léon : la lecture de leurs brillants exploits peut attacher, instruire, délecter, ravir les plus grands esprits. Elle est digne de votre intelligence, seigneur Don Quijote, et vous rendra savant dans l'histoire, passionné pour la vertu, éclairé dans votre conduite, poli dans vos mœurs, vaillant sans témérité, audacieux sans faiblesse : le tout pour la plus grande gloire de Dieu, votre profit, et l'honneur de la Manche, d'où j'ai su que votre seigneurie tirait son origine.

Don Quijote écouta attentivement les raisons du chanoine. Quand il vit qu'il avait cessé de parler, il le regarda pendant quelque temps, et lui répondit : Il me semble, seigneur, que votre discours tend à me persuader qu'il n'y a jamais eu de chevaliers errants; que tous les livres de chevalerie sont faux,

menteurs, damnables, inutiles à l'État; que j'ai mal fait de les lire, plus mal de les croire, et aussi mal que possible de les imiter, en me vouant à la dure profession de chevalier errant qu'ils enseignent. Vous me niez qu'il ait jamais existé d'Amadis de Gaule ou de Grèce, ni aucun des autres chevaliers dont ces livres font mention? C'est au pied de la lettre, comme vous venez de l'exprimer, dit le chanoine. — Vous avez ajouté que ces livres m'avaient fait le plus grand tort, puisqu'ils m'avaient ôté le jugement et fait enfermer dans une geôle; que je ferais mieux de m'amender, de changer de lecture et de choisir des livres plus vrais, qui m'instruiraient et m'amuseraient davantage?—Précisément.—Eh bien, moi, je suis convaincu que c'est vous qui êtes sans jugement, qui êtes enchanté, puisque vous avez pu proférer tant de blasphèmes contre une chose avérée, si accréditée dans le monde que celui qui la nie, comme vous faites, mérite la même peine que vous voulez infliger à ces livres qui vous déplaisent. Vouloir persuader qu'il n'exista jamais d'Amadis, ni aucun des autres chevaliers dont les livres rapportent les aventures, c'est prétendre que le soleil n'éclaire pas, que la gelée n'est point froide. Qui oserait soutenir que l'aventure de l'infante Floripe et de Guy de Bourgogne est controuvée? que celle de Fier-à-Bras sur le pont de Mantible, arrivée du temps de Charlemagne, est fausse? Je jure Dieu qu'elles sont aussi vraies qu'il est maintenant jour. Si c'est un mensonge, c'en est un aussi que l'histoire d'Hector, d'Achille, de la guerre de Troie, des douze pairs de France et du roi Artus d'Angleterre, présentement métamorphosé en corbeau, et attendu à tout moment dans son royaume. Autant vaudrait dire que l'histoire de Guérin le Pauvre et celle de la conquête du Saint-Gréal sont fausses; que les amours de don Tristan et de la reine Iseult, celles de Genièvre et de Lancelot, sont apocryphes. Il existe encore des personnes qui se souviennent presque d'avoir vu la duègne Quintagnone, qui fût la plus renommée d'Angleterre pour déguster le vin; cela est si vrai que je me rappelle que ma grand'mère, du côté de mon père,

me disait, en me montrant une duègne à grandes coiffes : Vois, petit, elle ressemble à la dame Quintagnone. Elle la connaissait donc, ou du moins elle avait vu son portrait. Peut-on nier que l'histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne soit vraie, quand on voit encore aujourd'hui dans l'arsenal royal la cheville avec laquelle Pierre gouvernait le cheval de bois qui l'emportait dans les airs? Cette cheville est un peu plus grosse qu'un timon de charrette; tout auprès est la selle de Babieça; et à Roncevaux on voit le cor de Roland, long comme une solive. Voilà ce qui prouve qu'il a existé douze pairs, des Pierre de Provence, des Cid et d'autres chevaliers coureurs d'aventures, comme on dit. Osez donc me nier aussi que le vaillant Portugais Juan de Merle fut chevalier errant, lui qui voyagea en Bourgogne, combattit, dans la cité d'Arras, le fameux seigneur de Charny, nommé Moïse Pierre, et depuis, dans celle de Bâle, Henri de Remestan, sortant vainqueur et plein de gloire de ces deux entreprises! Et que direz-vous des défis qu'acceptèrent, contre les fils du comte de Saint-Pol qu'ils vainquirent, Pedro Barba et Gutierre Quixada, dont je descends en ligne droite et masculine? Niez-moi donc aussi que don Fernand de Guevara alla chercher les aventures en Allemagne, où il combattit messire George, chevalier de la maison du duc d'Autriche! Traitez de fables les joutes de Suero de Guignones del Paso, les entreprises de Moïse-Louis de Falces contre don Gonzalo de Gusman, chevalier castillan, et une foule d'autres exploits de chevaliers chrétiens de ce royaume ou de royaumes étrangers; tout cela est si vrai, si authentique, que, je le répète, pour le nier, il faut avoir perdu la raison!

Le chanoine écoutait avec étonnement ce mélange de vérités et de mensonges que faisait Don Quijote, et ne pouvait se lasser d'admirer la connaissance qu'il avait de tout ce qui peut avoir rapport à la chevalerie errante. Il lui répondit : Je ne puis nier seigneur, qu'il n'y ait du vrai dans ce que vous venez de dire, surtout en ce qui concerne les chevaliers errants espagnols. Je vous accorde même que les douze pairs de France ont

existé ; mais je ne saurais croire qu'ils aient fait tout ce que leur attribue l'archevêque Turpin. La vérité est que ce furent des chevaliers choisis par des rois de France, qui les nommèrent *pairs* parcequ'ils étaient tous égaux en naissance et en valeur, ou que du moins ils devaient l'être : c'était une espèce d'ordre ou de religion, comme nous voyons celle de Saint-Jacques ou de Calatrava ; on suppose ceux qui la professent vaillants et bien nés ; et, de même que l'on dit aujourd'hui chevalier de Saint-Jean ou d'Alcantara, on disait alors chevalier des douze pairs, parceque leur ordre était composé de douze membres égaux. Quant au Cid, à Bernard del Carpio, l'on ne saurait douter qu'ils aient existé; mais, qu'ils aient fait aussi tout ce qu'on leur attribue, la chose est fort incertaine. Pour la cheville du cheval de Pierre de Provence, que vous dites être auprès de la selle de Babieça, dans l'arsenal royal, je confesse ma faute ; mais telle est mon ignorance ou la faiblesse de ma vue, que j'ai bien aperçu la selle, mais non la cheville, toute grande que vous la dites. Elle y est, sans aucun doute, dit Don Quijote, à telles enseignes qu'on l'a mise dans un étui de cuir pour la conserver. Cela peut être, reprit le chanoine ; mais, je vous le jure par les ordres que j'ai reçus, je ne me rappelle pas l'avoir vue ; mais, quand je vous accorderais qu'elle s'y trouve, je n'en suis pas plus obligé de croire l'histoire de tant d'Amadis et de tant de chevaliers dont on nous parle : il est incroyable qu'un homme honorable et doué d'autant d'esprit que vous, regarde comme véritable cet immense ramas de folies que l'on trouve dans les extravagants livres de chevalerie.

CHAPITRE L.

Discussion intéressante entre Don Quijote et le chanoine, avec d'autres événements.

Voilà qui est bon, reprit Don Quijote, des livres imprimés avec la permission des rois et l'approbation des hommes chargés

de les examiner, des livres également lus et vantés par les grands et les petits, les pauvres et les riches, les lettrés et les ignorants, les plébéiens et les nobles, en un mot, par toute espèce de lecteurs, de quelque rang ou condition qu'ils soient, ne sont que mensonges, malgré tant d'apparence de vérité, puisqu'on y signale le père, la mère, la patrie, les parents, l'âge, les exploits de chaque chevalier, et les lieux témoins de leurs grandes actions, le tout de point en point, et jour par jour? Cessez, seigneur; ne dites point de tels blasphèmes, et croyez que je vous conseille en ceci ce que doit faire tout homme prudent et sage : sinon, lisez ces livres, et vous verrez quel plaisir ils vous feront. Dites-moi, pourrait-il y avoir une plus vive satisfaction que de voir, par exemple, devant nous se former un grand lac de poix bouillante, dans lequel nagent et se croisent une multitude de serpents, de couleuvres, de lézards, d'autres animaux féroces, épouvantables? du milieu de ce lac, il sort une voix plaintive, disant : « Chevalier, qui que tu sois, qui contemples ce terrible lac, si tu veux jouir du bien caché sous ses noires eaux, montre la grandeur de ton noble courage, précipite-toi dans ces ondes enflammées; si tu ne le fais tu n'es pas digne d'admirer les merveilles renfermées dans les sept châteaux des sept fées qui sont sous le lac. » Le chevalier laisse à peine à cette voix le temps d'achever, sans rien consulter, sans être arrêté par le danger, sans même prendre le temps de déposer son armure pesante, il se jette au milieu de ce lac bouillant, se recommande à Dieu et à sa dame; puis, sans savoir comment, se trouve dans une campagne fleurie, auprès de laquelle les Champs Élysées ne sont rien; l'astre du jour y brille d'un éclat plus vif, l'azur du ciel est plus pur, plus diaphane : là s'offre à ses yeux une agréable forêt, peuplée d'arbres si frais, si verdoyants, que le feuillage enchante la vue; sur leurs rameaux entrelacés voltige une multitude de petits oiseaux nuancés des plus riches couleurs, dont les accents non étudiés, et le doux gazouillement charment les oreilles; là, il trouve un petit ruisseau dont les eaux pures comme un cristal

liquide, coulent sur un sable blanc et fin qui paraît un mélange d'or et de perles; au delà s'élève une fontaine d'une riche architecture, qu'embellissent le jaspe aux couleurs variées, et le marbre poli; tout près est une autre fontaine rustique : les minces coquilles des moules s'y unissent aux maisons tortueuses du limaçon, rayées de blanc et de jaune; dans leur désordre étudié, s'entremêlent des émeraudes factices, et des morceaux d'un brillant cristal, et au sein de cette variété, il semble que l'art, en imitant la nature, soit parvenu à la surpasser. Mais bientôt le chevalier découvre, à l'improviste, un château fort, un brillant palais, dont les murs sont d'or massif, les créneaux de diamant, les portes d'hyacinthes; la structure en est tellement admirable, que les rubis, les perles, les diamants, les escarboucles, l'or, les émeraudes, sont moins précieux que la main-d'œuvre. Que peut-il attendre après cela, si ce n'est de voir sortir du château nombre de demoiselles dont les habits sont si riches, si galants, que je n'aurais jamais fini si je voulais vous les décrire comme le font nos historiens? Celle qui paraît la maîtresse des autres, prend par la main l'intrépide chevalier qui s'est jeté dans le lac bouillant, et, sans lui dire une parole, le fait entrer dans ce riche palais : on le dépouille de ses habits, on le met nu comme lorsqu'il vint au monde, puis on le fait entrer dans un bain délicieux; son corps est parfumé d'essences précieuses; on lui revêt une chemise du tissu le plus fin, qui exhale les plus suaves odeurs. Une autre demoiselle couvre ses épaules d'un manteau si riche, qu'il vaut au moins une ville; enfin, on le conduit dans une autre salle, où les tables sont dressées avec un ordre, une magnificence qui l'étonnent : on lui verse sur les mains une eau d'ambre et de fleurs odorantes; il s'assied sur un trône d'ivoire, et il est servi par des demoiselles, dans un silence merveilleux; les mets sont si variés, si bien apprêtés, qu'il ne sait auquel porter la main; pendant qu'il mange, une musique céleste se fait entendre, sans qu'il puisse voir les chanteurs, ni découvrir d'où partent ces accords harmonieux. Le repas achevé,

les tables levées, tandis que le chevalier se repose et se nettoie les dents, comme c'est l'usage, entre une autre demoiselle, beaucoup plus belle que les autres, elle vient s'asseoir à côté du chevalier, lui raconte quel est ce château, comment elle s'y trouve enchantée, et beaucoup d'autres choses qui l'étonnent et ravissent d'admiration ceux qui lisent son histoire. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet : on peut recueillir de ce que j'ai dit, qu'il n'est point d'endroit de l'histoire d'un chevalier errant qui ne puisse causer à celui qui le lira de l'étonnement et du plaisir. Croyez-moi, seigneur, lisez ces livres, comme je vous l'ai déja conseillé : vous verrez qu'ils charmeront votre mélancolie, si vous en avez, et amélioreront la disposition de vos esprits, si par hasard elle est mauvaise. Pour moi, je puis dire que, depuis que je suis chevalier errant, je suis vaillant, affable, libéral, complaisant, généreux, courtois, hardi, doux, patient à souffrir la peine, les prisons, les enchantements; et, quoiqu'il se soit passé peu de temps depuis que je me suis vu enfermé dans une cage, comme un fou, j'espère, avant peu, si le ciel m'est favorable, si la fortune ne m'est pas contraire, devenir, par la force de mon bras, roi de quelque royaume, où je pourrai faire éclater la libéralité, la bienveillance qui sont en moi : car, de bonne foi, seigneur, le pauvre est impuissant à manifester sa libéralité, quelque grande qu'elle puisse être, et la bienveillance réduite à l'intention est une chose morte, comme la foi sans les œuvres. Voilà pourquoi je desirerais que la fortune m'offrît promptement l'occasion de me faire empereur, pour montrer ma bonne volonté, faire du bien à mes amis, et surtout à ce pauvre Sancho Pança, mon écuyer, qui est bien le meilleur homme du monde, et à qui je voudrais pouvoir donner un comté que je lui ai promis depuis longtemps; j'ai peur cependant qu'il n'ait pas assez d'habileté pour gouverner son État.

Ces derniers mots furent entendus de Sancho, qui reprit : Occupez-vous seulement, seigneur Don Quijote, de me donner ce comté tant promis, tant attendu, et, moi, je vous promets

que je ne manquerai point d'habileté pour le gouverner. Quand j'en manquerais, j'ai entendu dire qu'il y a des hommes qui prennent en rente les États de leurs maîtres, leur donnant tant par an, et se chargent de les gouverner : le seigneur se donne du bon temps avec la rente, sans s'embarrasser d'autre chose. Je ferai de même, n'insisterai pas sur le plus ou le moins; je me débarrasserai de toute affaire, jouissant de ma rente comme un duc, et que les autres fassent ce qu'ils voudront. Ceci, frère Sancho, dit le chanoine, est bon pour ce qui regarde le revenu, mais le seigneur d'un État doit veiller à l'administration de la justice : ce soin exige un bon jugement, et surtout l'intention de bien faire. Si, dans le principe, cette intention manque, toujours on erre au milieu ou à la fin : car Dieu se plaît à aider au bon desir du simple, et confond le mauvais vouloir de l'homme éclairé. Je n'entends pas toutes ces philosophies, répondit Sancho; je sais seulement que je voudrais tenir ce comté aussi bien que je saurais le gouverner. J'ai autant d'ame qu'un autre, autant de corps, et je serai aussi bien roi de mon état que chacun l'est du sien : étant roi, je ferais ce qu'il me plairait; faisant ce qu'il me plairait, je satisferais mon goût; satisfaisant mon goût, je serais content; étant content, je n'aurais rien à desirer; n'ayant rien à desirer, tout est fini : vienne l'état, et adieu, jusqu'au revoir, comme un aveugle le dit à un autre. Ces philosophies ne sont pas aussi mauvaises que vous le dites, Sancho, reprit le chanoine; mais, avec tout cela, il y a bien des choses à dire au sujet de ces comtés. Je ne sais point ce qu'il peut y avoir à dire, interrompit Don Quijote : je me guide sur les nombreux et divers exemples que je pourrais citer, de chevaliers qui, pour reconnaître les loyaux services de leurs écuyers, leur ont donné de notables récompenses, les faisant seigneurs absolus d'îles ou de cités; tel même de ces derniers s'est trouvé placé dans un si haut rang, qu'il a eu la fantaisie de se faire roi. Mais, sans perdre ici plus de temps, n'en avons-nous pas un exemple signalé dans ce grand Amadis de Gaule, qui fit son écuyer comte de l'île Ferme? je

peux donc, sans aucun scrupule de conscience, faire comte Sancho Pança, l'un des meilleurs écuyers que puisse avoir un chevalier errant. Le chanoine était émerveillé de voir Don Quijote débiter tant de folies conséquentes, si des folies peuvent l'être, de la manière dont il venait de retracer l'aventure du chevalier du Lac, et de l'impression profonde qu'avaient faite sur son esprit les livres mensongers qu'il avait lus. Enfin, il s'émerveillait aussi de la simplicité de Sancho, et de la confiance avec laquelle il attendait le comté que son maître lui avait promis. Sur ces entrefaites, ses domestiques revinrent avec le mulet de bagage : ils firent une table à l'aide d'un tapis et de l'herbe fraîche, on s'assit à l'ombre de quelques arbres, et toute la compagnie se mit à manger en cet endroit, pour ne pas priver le bouvier de la commodité du pâturage.

Pendant leur repas, ils entendirent un grand bruit et le son d'une clochette, qui partaient de broussailles voisines et de quelques buissons épais : au même instant parut une belle chèvre tachetée de blanc, de noir et de gris ; derrière elle venait un chevrier, qui l'appelait et s'efforçait de l'arrêter ou de la faire retourner au troupeau. La chèvre effarouchée s'en vint droit à ceux qui mangeaient, comme pour leur demander secours, et là s'arrêta. Le chevrier s'approche, la saisit par les cornes, et lui dit, comme si elle était capable de le comprendre : Ah! montagnarde tachetée, comme vous allez clochant! Quels loups vous ont donc effrayée, ma fille? Ne me direz-vous point ce que c'est, la belle? Mais que pourrait-ce être, sinon que vous êtes femelle, et ne pouvez rester tranquille? Au diable soit votre humeur et celle de toutes les autres que vous imitez! Revenez, revenez, ma mie : si vous n'êtes pas aussi contente, au moins serez-vous plus en sûreté dans la bergerie, ou parmi vos compagnes. Si vous vous en allez ainsi, égarée et sans guide, vous qui devez les garder et les conduire, que deviendront-elles? Ce singulier discours amusa beaucoup ceux qui l'entendirent, et surtout le chanoine, qui dit au chevrier : Je vous prie, frère, reposez-vous un peu, et ne vous hâtez point

tant de faire retourner cette chèvre au troupeau : puisqu'elle est femelle comme vous le dites, elle doit suivre son instinct naturel, malgré vos efforts pour l'en empêcher. Prenez ce morceau, buvez un coup : votre colère se passera, et la chèvre se reposera. Tout en parlant, il lui donne, à la pointe du couteau, le rable d'un lapin froid. Le chevrier le prend, remercie, boit un coup, s'apaise et répond : Je ne voudrais pas, seigneur, que, pour m'avoir entendu parler ainsi à cette chèvre, vous me prissiez pour un homme simple, car véritablement mes paroles ne sont pas sans quelque mystère : je suis rustique, mais non pas tant que je ne sache bien comment il convient de parler aux hommes et aux bêtes. J'en suis persuadé, dit le curé; je sais, par expérience, que les montagnes recèlent des hommes lettrés, et les cabanes de bergers des philosophes. Au moins, seigneur, répliqua le chevrier, y voit-on des hommes expérimentés; pour vous en convaincre et vous faire toucher au doigt cette vérité, je vous demanderai de me prêter un moment d'attention, si ce n'est point vous ennuyer et paraître m'inviter sans être prié; je vous raconterai une histoire véritable, qui vient à l'appui de ce que j'ai dit ainsi que ce seigneur (il montrait le curé). Comme je vois, frère, dit Don Quijote, que votre conte a je ne sais quelle ombre d'aventure de chevalerie, je l'écouterai de ma part avec beaucoup de plaisir, et tous ces seigneurs en feront de même, car ils sont hommes sages, et curieux de nouveautés qui intéressent, réjouissent et instruisent, comme je ne doute pas que ne le fasse votre histoire. Commencez donc, mon ami; nous vous écoutons tous. J'en cède ma part, dit Sancho, et je m'en vais auprès de ce ruisseau, avec ce pâté dont je remplirai ma panse pour trois jours, parceque j'ai entendu dire à mon seigneur Don Quijote que l'écuyer d'un chevalier errant doit manger, quand l'occasion s'en présente, à n'en pouvoir plus, attendu qu'il est souvent exposé à entrer dans une forêt si épaisse, si embarrassée qu'on n'en peut trouver l'issue en six jours; et, s'il n'est pas pleinement rassasié, ou s'il ne porte pas un bissac bien garni,

il pourra bien demeurer pour toujours dans ce lieu, changé en momie. Tu es dans le vrai, Sancho, dit Don Quijote; va donc où tu voudras, et mange tant que tu le pourras. Pour moi, je suis satisfait, et je n'ai plus besoin que de donner la réfection à l'ame, en écoutant l'histoire de ce bon homme. Ainsi ferons-nous tous, dit le chanoine. En même temps, il pria le chevrier de commencer. Celui-ci donna deux coups du plat de la main sur le dos de la chèvre qu'il tenait par les cornes, en lui disant : Couche-toi près de moi, tachetée; nous avons tout le temps de rejoindre le troupeau. La chèvre sembla le comprendre : quand elle vit son maître s'asseoir, elle se coucha tranquillement près de lui, le regarda, comme paraissant attentive à ce qu'il allait dire, et lui commença dans ces termes :

CHAPITRE LI.

De ce que raconta le chevrier aux compagnons de Don Quijote.

A trois lieues de cette vallée est un village qui, quoique petit, est un des plus riches qu'il y ait dans les environs. Dans ce village, vivait un laboureur très considéré, et quoique l'estime s'accorde ordinairement à la richesse, on l'estimait encore plus pour ses qualités que pour sa fortune. Mais le trésor qu'il prisait le plus était une fille d'une extrême beauté, d'une rare sagesse, et pourvue de tant d'avantages, qu'on ne pouvait assez admirer les dons qu'elle avait reçus du ciel et de la nature : belle dès son enfance, ses attraits s'accrurent avec l'âge, et à seize ans elle n'avait point d'égale. Le bruit de sa beauté se répandit bientôt dans les villages voisins; que dis-je? elle parvint dans les villes éloignées, jusque dans le palais des rois, et aux oreilles de toutes sortes de personnes qui venaient la voir comme un miracle, comme une chose rare. Son père la gardait avec soin, et elle se gardait elle-même, car il n'y a verrous, gardiens ou serrures qui gardent aussi bien une demoiselle que

sa propre retenue. La richesse du père et la beauté de la fille engagèrent beaucoup de personnes étrangères, ou du village même, à la demander pour femme; mais le père, à qui il appartenait de disposer d'un bijou si précieux, était fort embarrassé, ne sachant lequel choisir entre tous ceux qui l'importunaient. Je fus du nombre des prétendants et de ceux à qui pouvaient donner le plus d'espérance, l'avantage d'être bien connu du père, d'être natif de l'endroit, fils de parents honnêtes, dans la fleur de l'âge, fort riche, et de ne pas manquer de jugement. Elle fut en même temps recherchée d'un garçon de notre village, qui présentait les mêmes avantages que moi, ce qui rendait le père fort indécis, car il lui semblait que sa fille serait également bien pourvue avec l'un de nous deux. Pour sortir d'embarras, il résolut de s'en rapporter à Léandra (ainsi se nomme l'opulente fille qui m'a rendu si misérable), et de lui dire que, puisque nous étions égaux en mérite, il laissait à sa fille le soin de choisir entre nous : chose digne d'être imitée par tous les pères qui veulent établir leurs enfants. Je n'entends pas qu'on les laisse ainsi choisir parmi les choses mauvaises, mais qu'on ne leur en présente que de bonnes, et qu'on leur laisse alors la liberté de se décider. Je ne sais quelle fut la réponse de Léandra; mais le résultat fut que le père nous représenta le jeune âge de sa fille, et nous entretint tous deux de discours vagues, sans s'engager ni nous rebuter. Mon rival se nommait Anselme, et moi Eugène : vous connaissez ainsi les noms des acteurs de cette tragédie; le dénoûment vous est encore inconnu, mais on peut soupçonner déja qu'il ne doit pas être heureux. Cependant, il arriva dans notre village un jeune homme nommé Vincent de la Roca, fils d'un pauvre laboureur de l'endroit : il venait d'Italie et d'autres pays où il avait été soldat. Un capitaine qui passa dans le village avec sa compagnie, l'emmena à l'âge de douze ans; et, douze années après, il revint en habit de soldat, bigarré de mille couleurs, couvert de babioles de cristal et petites chaînes d'acier. Aujourd'hui c'était une parure, demain une autre, mais toujours mince,

bariolée, et ayant plus d'éclat que de valeur. Les paysans, gens malicieux, surtout quand ils ont du loisir, examinèrent et comptèrent exactement tous ces colifichets, et trouvèrent qu'il avait trois habits de différentes couleurs, avec les jarretières et bas de chausses; mais il les déguisait de tant de façons, les variait si bien, que vous eussiez juré qu'il avait plus de dix paires d'habits, et plus de vingt panaches. Ne regardez point comme une chose inutile et déplacée le compte que je vous fais de ses habits, car ils jouent un grand rôle dans cette histoire. Il s'asseyait ordinairement sur une pierre, auprès d'un grand peuplier qui est dans notre place, et là il nous tenait tous la bouche béante au récit de ses exploits. Il n'y avait pays sur la terre qu'il n'eût vu, ni bataille où il ne se fût trouvé; il avait tué lui seul plus de Maures que n'en contiennent Maroc et Tunis; il avait été engagé en plus de combats singuliers que Gante, Luna, Diégo Garcia de Paredès, et mille autres qu'il nommait: toujours il en était sorti victorieux, sans qu'ils lui eussent coûté une seule goutte de sang; il nous montrait, en outre, des cicatrices que nous ne pouvions reconnaître, mais qu'il disait être des arquebusades reçues dans diverses rencontres. En un mot, avec une arrogance sans pareille, il tutoyait ses égaux, ceux qui le connaissaient le mieux, et disait que son bras était son père; ses œuvres, sa race; et que, sous cet habit de soldat, il ne devait rien au roi lui-même. A toutes ces jactances, il joignait un peu de musique, râclait de la guitare, de manière que quelques-uns disaient qu'il la faisait parler; mais ce n'était pas tous ses mérites, il se mêlait aussi d'être poëte : de sorte que le moindre petit événement qui arrivait dans le village lui fournissait le sujet d'une romance sans fin [1]. Ce beau soldat, ce Vincent de la Roca, ce brave, ce galant, ce musicien, ce poëte, fut aperçu et regardé plusieurs fois de Léandra, par une fenêtre de sa maison qui donnait sur la place. Ses oripeaux l'éblouirent : elle écouta ses romances, dont il distribuait vingt copies; le récit des prouesses dont il se vantait parvint à ses oreilles; en un mot, le

[1] *De legua y media de escritura.*

diable s'en mêlant, elle devint amoureuse de lui avant même qu'il eût eu la présomption de la solliciter. Et, comme en cas d'amour il n'y en a aucun qui s'accomplisse plus facilement que celui qui a de son côté le desir de la dame, Vincent et Léandra furent bientôt d'intelligence; avant même qu'aucun des prétendants pût soupçonner son dessein, elle l'avait exécuté : Léandra quitta la maison d'un père qui la chérissait (car elle n'avait plus de mère), et s'en fut avec le soldat, qui sortit plus triomphant de cette affaire que de toutes celles dont il se faisait honneur. Tout le village et tous ceux qui apprirent cette aventure en furent dans le plus grand étonnement. J'étais interdit, Anselme stupéfait, le père triste, les parents honteux. La justice reçut l'éveil, les archers se mirent en campagne; ils fouillèrent les chemins, battirent les forêts, cherchèrent partout : enfin, au bout de trois jours, on trouva, dans le creux d'un rocher, la fantasque Léandra, nue en chemise, et dépouillée de l'argent et des bijoux précieux qu'elle avait emportés de la maison. On la ramena chez son malheureux père, on la questionna : elle avoua sans contrainte qu'elle avait été trompée par Vincent de la Roca; que, sous parole de l'épouser, il lui avait persuadé de quitter la maison de son père, lui promettant de la mener dans la plus riche et la plus délicieuse ville du monde, qui était Naples; que, trop crédule et trop imprudente, elle avait ajouté foi à ses discours, volé son père et suivi Vincent la nuit même qu'elle s'enfuit; que celui-ci l'avait conduite sur une haute montagne, et l'avait enfermée dans la caverne où l'on venait de la trouver; elle dit encore que le soldat, sans attenter à son honneur, lui vola tout ce qu'elle avait, la laissa là et s'en fut : cette conduite étonna plus encore tous ceux qui l'apprirent. Il était difficile de croire à la continence du jeune homme; mais Léandra l'affirma d'une manière si naturelle, que ce fut un motif de consolation pour son triste père, qui faisait peu d'état des richesses qu'on lui emportait, puisqu'on lui laissait sa fille avec le trésor qui, perdu une fois, ne peut plus se retrouver. Le même jour que Léandra revint, son père la fit disparaître

du village, et la conduisit dans un monastère d'une ville voisine, en attendant que le temps eût effacé en partie la mauvaise impression que sa fille avait donnée d'elle. La jeunesse de Léandra lui servit d'excuse, au moins aux yeux de ceux pour qui la chose était à-peu-près indifférente; mais, pour ceux qui connaissaient son esprit et son jugement, ils ne purent attribuer sa faute à l'ignorance, mais bien à sa légèreté, à l'inclination naturelle des femmes qui pour l'ordinaire les rend volages et inconsidérées. Léandra ainsi renfermée, Anselme ne vit plus rien ou du moins ne trouva plus rien digne de fixer ses regards; les miens ne rencontrèrent aucune lumière qui pût les flatter : notre tristesse s'accrut, notre patience s'épuisa; nous maudissions les braveries du soldat, le peu de soin que le père avait pris de sa fille; enfin, nous résolûmes tous deux de quitter notre village, et de venir nous établir dans cette vallée, où nous faisons paître, lui ses grands troupeaux de brebis, moi mes chèvres en aussi grand nombre. Nous passons notre vie au milieu des arbres, donnant un libre cours à notre passion, chantant de concert les louanges ou les défauts de Léandra, soupirant à l'écart ou confiant nos plaintes au ciel. A notre exemple, plusieurs des prétendants de Léandra sont venus se rendre dans ces montagnes, et vivent comme nous : le nombre s'en est tellement accru, qu'on prendrait ces lieux pour une nouvelle Arcadie, tant on y voit de bergers et de troupeaux; et il n'est aucun lieu où l'on n'entende répéter le nom de la belle Léandra : celui-ci la maudit, l'appelle capricieuse, volage et peu retenue; celui-là la nomme facile et légère; celui-ci l'absout et lui pardonne; celui-là la blâme et la loue tout à-la-fois; tel célèbre sa beauté, tel autre ne lui adresse que des reproches : enfin, tous l'adorent et la méprisent, et la folie est telle qu'il en est qui se plaignent de ses dédains sans lui avoir jamais parlé; d'autres exhalent les fureurs de la jalousie sans qu'elle en ait donné à personne, puisqu'on n'a connu son dessein qu'après sa faute. Il n'est point de rocher, point de ruisseau, point d'arbre auprès duquel on ne voie un berger qui confie aux

vents son malheur : partout l'écho répète le nom de Léandra; il résonne sur les montagnes, les ruisseaux le murmurent; tous il nous enchante, il nous ravit, espérant sans espoir, craignant sans savoir quoi. Parmi tous ces insensés, celui qui montre à-la-fois le plus et le moins de jugement, c'est mon rival Anselme : avec tant de sujets de plainte, il ne déplore que l'absence de Léandra, dans des vers où il montre la beauté de son esprit, et qu'il chante au son d'un violon dont il s'accompagne admirablement. Pour moi, je suis une route plus facile, et, à mon avis, plus juste. Je déclame contre la légèreté des femmes, contre leur inconstance, leur duplicité, leurs promesses trompeuses, leur foi mensongère et leur peu de jugement à asseoir et placer leurs vœux et leurs pensées. Voilà, seigneurs, ce qui a donné lieu aux paroles que vous m'avez entendu dire à la chèvre, lorsque je l'ai attrapée : comme femelle, j'en fais peu de cas, encore qu'elle soit la meilleure de mon troupeau. Voilà l'histoire que je vous avais promise : si je vous ai semblé un peu long dans ma narration, je ne serai point trop réservé dans mes offres de services : ma cabane est tout près d'ici; j'ai du lait frais, du fromage exquis, et des fruits de la saison qui ne seront pas moins agréables au goût qu'à la vue.

CHAPITRE LII.

Du démêlé de Don Quijote avec le chevrier, et de la rare aventure des pénitents, que notre chevalier mit à fin à la sueur de son front.

Le récit du chevrier plut à tous les assistants, et surtout au chanoine, qui remarqua curieusement que le conteur s'était exprimé, non comme un rustre gardeur de troupeaux, mais en homme de cour, et ainsi il approuvait le curé d'avoir dit qu'on rencontrait sur les montagnes des gens instruits et polis. Tous firent à Eugène mille offres de service; mais celui qui se montra le plus empressé fut Don Quijote, qui lui dit : Certes, mon frère, s'il était en mon pouvoir de tenter quelque aventure, je

me mettrais à l'heure même en chemin pour vous en procurer une bonne : j'irais enlever Léandra du monastère (où sans doute elle est enfermée contre sa volonté), en dépit de l'abbesse et de tous ceux qui voudraient s'y opposer, je la remettrais entre vos mains pour en disposer à votre volonté; toutefois en observant les lois de la chevalerie, qui défendent de faire à une demoiselle aucun déplaisir. Mais j'espère en Dieu notre Seigneur, que le pouvoir d'un malin enchanteur n'aura pas tant de force qu'il ne soit surpassé par celui d'un enchanteur mieux intentionné, et alors je vous promets mon secours et ma protection, comme m'y oblige ma profession, qui n'est autre que de secourir les opprimés. Le chevrier se mit à considérer Don Quijote : et, le voyant de si triste mine et en si mauvais équipage, il demanda au barbier, qui se trouvait auprès de lui, quel était cet homme ainsi bâti et qui parlait de la sorte. Que voulez-vous que ce soit, répond le barbier, sinon le fameux Don Quijote de la Manche, le redresseur de torts, le vengeur des injures, le rempart des demoiselles, la terreur des géants, le vainqueur dans tous les combats? Ceci ressemble, répond le chevrier, à ce qu'on lit dans les livres de chevalerie, où les chevaliers errants font tout ce que vous dites; mais je crois, ou que vous vous moquez de moi, ou que ce gentilhomme a des chambres vides dans le cerveau. C'est toi qui es le vide et le manque de cervelle, veillaque insolent, dit Don Quijote; moi j'en ai plus que n'en eut jamais la double putain qui t'engendra. En disant ces mots, il empoigne un pain qui était auprès de lui, et le jette en plein à la figure du chevrier, d'une telle force qu'il lui écrase tout le nez. Le chevrier, qui n'entend pas la plaisanterie, se voyant maltraité de bon compte, sans respect pour le tapis, la nappe et toute la compagnie, saute sur Don Quijote, le saisit au cou avec ses deux mains, et l'eût étranglé sans miséricorde, si Sancho ne fût accouru; il le prend par les épaules et le renverse sur le tapis, brisant les verres, rompant les plats, répandant tout ce qu'ils contiennent. Don Quijote, se voyant libre, se jette à son tour sur le chevrier; celui-ci,

la figure en sang, et moulu à coups de pieds par Sancho, cherche à tâtons un couteau sur le tapis, pour tirer une vengeance sanglante; mais le chanoine et le curé l'en empêchèrent. Cependant, le barbier fit en sorte que le chevrier put mettre sous lui Don Quijote; et il lui administra tant de gourmades, que le visage du pauvre chevalier n'était pas moins sanglant que celui de son ennemi. Le chanoine et le curé s'étouffaient de rire[1]; les archers sautaient de joie, et agaçaient l'un contre l'autre les deux champions, comme les chiens que l'on excite au combat. Sancho se désespérait de ne pouvoir se débarrasser d'un des domestiques du chanoine qui le retenait, et l'empêchait de secourir son maître. Enfin, tous s'en donnaient à cœur joie, excepté les deux combattants, lorsqu'on ouït une trompette, qui rendait un son si lugubre qu'elle leur fit à tous tourner les yeux du côté où elle se faisait entendre. Mais celui qu'elle affecta le plus fut Don Quijote, qui, quoique retenu malgré lui sous le chevrier, et le corps moulu de coups, lui dit : Frère diable, car il faut que tu le sois, puisque tu as assez de forces pour te rendre maître des miennes, faisons, je te prie, trêve seulement pour une heure, car le son douloureux de cette trompette semble annoncer quelque aventure qui m'appelle. Le chevrier, las de battre et d'être battu, le laisse aller. Aussitôt, Don Quijote se redresse sur ses pieds, se tourne du côté d'où venait le son, et voit descendre d'un coteau plusieurs hommes vêtus de blanc, à la manière des pénitents.

Il faut savoir que, cette année, les nuages avaient refusé à la terre leur pluie bienfaisante : par tous les lieux de la contrée se faisaient des processions, des rogations, des flagellations, pour demander à Dieu qu'il ouvrît au peuple les trésors de sa miséri-

[1] Cet endroit est un de ceux qui ont mérité le plus de censures à Cervantes. Quelque fou qu'il présente son Don Quijote, une pareille scène est infâme, surtout par la part odieuse qu'y prennent le curé, le chanoine et le barbier. Il ose comparer lui-même ce combat à celui des chiens que l'on excite l'un contre l'autre. Comment ne s'est-il pas aperçu que c'était passer toutes les bornes du respect que l'on doit au lecteur, et que l'on se doit à soi-même? Qui, dans un pareil tableau, pourrait reconnaître le peintre de l'âge d'or?

corde, en lui envoyant de la pluie. A cet effet, les habitants d'un village voisin s'étaient mis en procession pour aller à un saint ermitage, situé sur le penchant de cette vallée. Don Quijote, apercevant l'étrange costume des flagellants, sans se rappeler combien de fois il en avait dû voir, s'imagina que c'était quelque nouvelle aventure que lui seul pouvait entreprendre, comme chevalier errant; ce qui le confirma dans son opinion, ce fut sa persuasion qu'une figure couverte de deuil, portée par ces pénitents, était quelque grande dame enlevée de force par ces félons, ces discourtois malandrins. Plein de cette idée, il court à Rossinante, qui s'en allait paissant, le bride, demande à Sancho son épée, monte en selle, embrasse son écu, et dit à haute voix à tous les assistants : C'est maintenant, illustre et valeureuse compagnie, que vous allez voir combien sont utiles au monde les chevaliers errants; maintenant, dis-je, vous jugerez en quelle estime il faut les tenir, par la liberté que je vais rendre à cette belle dame qu'on emmène captive. En disant ces mots, à défaut d'éperons, il serre les flancs de Rossinante, qui part au galop (on ne voit dans aucun passage de cette histoire, qu'il ait jamais couru à bride abattue), et va donner au milieu des pénitents. Les efforts du barbier, du chanoine et du curé pour le retenir furent inutiles, encore moins s'arrêta-t-il aux représentations de Sancho, qui lui criait : Où allez-vous, seigneur Don Quijote? quel démon vous fait marcher ainsi contre notre foi catholique? Malheur sur moi! Ne voyez-vous pas que c'est une procession de flagellants, et que cette dame qu'on porte sur ce brancard est la sainte image de la bienheureuse Vierge Marie sans tache? Regardez, seigneur, ce que vous allez faire : pour cette fois, on peut bien dire que ce n'est pas ce que vous pensez. Sancho s'épuisait en vain : son maître était trop empressé de charger les pénitents et de délivrer la dame en deuil, pour entendre un seul mot, et, quand il l'aurait entendu, il ne serait pas revenu, le roi lui-même le lui eût-il ordonné. Il joint la procession, arrête Rossinante, qui déja ne demandait pas mieux que de se reposer un peu, et, d'une voix rauque et

troublée, s'écrie : Arrêtez, vous autres, qui sans doute n'êtes pas gens de bien, puisque vous vous cachez la figure ; écoutez-moi. Les premiers qui s'arrêtèrent furent ceux qui portaient la figure, et l'un des quatre clercs qui chantaient les litanies, voyant la maigreur de Rossinante, l'étrange figure de Don Quijote, et tout ce qu'il remarquait en lui de ridicule, lui répondit : Frère, si vous avez quelque chose à nous dire, dites-le promptement : ces frères que vous voyez se déchirent la chair, et nous serions coupables de nous arrêter pour rien entendre, à moins que ce ne soit si peu que deux mots suffisent. Je n'en dirai qu'un, répond Don Quijote, et le voici : A l'instant, mettez en liberté cette belle dame, dont les larmes et l'air triste prouvent clairement que vous l'emmenez par force, et que vous lui avez fait quelque outrage ; moi, qui suis né pour remédier à de semblables griefs, je ne souffrirai pas que vous fassiez un pas de plus avant de lui avoir rendu la liberté qu'elle réclame et qu'elle mérite. Ce discours fit aisément connaître à ceux qui l'écoutaient que Don Quijote ne pouvait être qu'un fou : ils éclatèrent de rire ; mais ces ris furent la poudre qui fit éclater la colère du chevalier. Sans dire un mot de plus, il tire son épée et s'avance vers le brancard. Un de ceux qui le portaient abandonne la charge à ses compagnons, et s'avance vers Don Quijote, en brandissant une fourche ou bâton qui lui servait à soutenir le brancard quand il se reposait. Don Quijote pare ce bâton avec un grand coup d'épée qui le brise en deux ; mais, avec le bout qui lui reste, le porteur assène un tel coup sur l'épaule du chevalier, du côté de l'épée, que, l'écu n'ayant pu le couvrir, le pauvre Don Quijote est jeté par terre, en fort mauvais état. Sancho, qui l'avait suivi tout haletant, le voyant à terre, crie à son ennemi de ne plus le frapper, ajoutant que c'est un pauvre chevalier enchanté, qui, dans toute sa vie, n'avait fait de mal à personne ; mais, ce qui fit arrêter le vilain, ce ne furent pas les cris de Sancho, ce fut de voir que Don Quijote ne remuait ni pied ni main. Croyant l'avoir tué, il retroussa promptement sa tunique autour de sa ceinture, et se mit à fuir dans la campagne, comme

un daim. Sur ces entrefaites, arrivèrent tous ceux de la compagnie de Don Quijote. Mais les gens de la procession, les voyant accourir ainsi, suivis des archers avec leurs armes, craignirent quelque mauvais dessein : ils se rangèrent tous en rond autour de la figure, haussant leurs chaperons, empoignant leurs disciplines, et les clercs leurs grands chandeliers, et attendirent l'assaut, résolus de se défendre, et même d'attaquer, s'ils le pouvaient. Mais la fortune en ordonna mieux qu'ils ne le pensaient. Sancho se jeta sur le corps de son maître, faisant les plus tristes et les plus grandes lamentations du monde, parcequ'il le croyait mort; le curé se trouva connaître son confrère qui conduisait la procession, et cette reconnaissance calma la frayeur des deux troupes. Le premier curé mit l'autre au fait, en deux mots, de la folie de Don Quijote : alors, toute la troupe des flagellants s'approcha du pauvre chevalier pour voir s'il respirait encore; ils entendirent Sancho qui disait les larmes aux yeux : O fleur de la chevalerie, qui, d'un seul coup de bâton, as vu terminer le cours de tes ans si bien employés, honneur de ta race, orgueil et gloire de la Manche et du monde entier, qui, après toi, va devenir plein de malfaiteurs, trop sûrs de n'être pas punis de leurs mauvaises actions! ô libéral par-dessus tous les Alexandre, puisque, pour huit mois seulement de services [1], tu m'avais accordé la meilleure des îles que la mer environne! ô humble avec les superbes, fier avec les humbles, affronteur de périls, patient dans les affronts, amoureux sans sujet, imitateur des bons, fléau des méchants, ennemi des pervers, enfin chevalier errant, qui renferme tout ce que l'on peut dire! Aux cris, aux gémissements de Sancho, Don Quijote reprit ses esprits, et ses premières paroles furent : Celui qui vit loin de vous, ô douce Dulcinée! endure des maux bien plus grands que ceux-ci. Aide-moi, ami Sancho, à me remettre sur le char enchanté, car je ne suis pas en état de me tenir sur Rossinante :

[1] Cette énumération ne s'accorde guère avec celle qui a été donnée plus haut. Mais les poëtes, et surtout Cervantes, ne se piquent pas d'être très exacts dans leurs supputations.

j'ai cette épaule tout-à-fait brisée. Bien volontiers, seigneur, répondit Sancho; et retournons à notre village, en la compagnie de ces seigneurs qui ne veulent que votre bien. Là, nous donnerons ordre à faire une autre sortie qui nous rapporte plus de profit et de gloire. Tu dis bien, mon fils, reprit Don Quijote : ce sera un grand acte de prudence de laisser passer la mauvaise influence des astres qui règne à présent. Le chanoine, le barbier, le curé, lui dirent qu'il ferait fort bien de suivre cette idée. Ainsi, après s'être bien divertis des naïvetés de Sancho, ils remirent Don Quijote sur la charrette, comme il y était auparavant. La procession se rétablit en ordre et poursuivit son chemin; le chevrier prit congé de toute la compagnie; les archers ne voulurent pas aller plus loin, et le curé leur paya ce qui leur était dû; le chanoine pria le curé de lui donner des nouvelles de Don Quijote, et de lui faire savoir s'il guérissait de sa folie, ou si elle persistait, et lui demanda la permission de continuer sa route : enfin, tous se séparèrent; il ne resta plus que le curé, le barbier, Don Quijote, Sancho et le bon Rossinante, qui, dans toutes les rencontres, avait montré autant de patience que son maître.

Le bouvier attela ses bœufs, accommoda Don Quijote sur une botte de foin, puis, au pas accoutumé de ses flegmatiques animaux, il suivit le chemin que lui indiqua le curé. Enfin, au bout de six jours, ils arrivèrent au village en plein midi, un jour de dimanche : tout le monde était rassemblé sur la place, au travers de laquelle passa la charrette. Chacun accourut pour voir ce qu'elle contenait : quand ils eurent reconnu leur compatriote, ils restèrent tout étonnés. Un petit garçon courut avertir la nièce et la gouvernante que leur oncle et seigneur arrivait, hâve et défait, dans une charrette à bœufs, sur un tas de foin. C'était pitié d'entendre les cris des deux bonnes dames, les coups qu'elles se donnèrent, et les malédictions dont elles chargèrent de nouveau les livres de chevalerie, et ce fut à recommencer quand elles virent Don Quijote entrer dans sa maison. Au bruit de l'arrivée de ce dernier, la femme de Sancho

accourut : elle avait su qu'il l'avait suivi en qualité d'écuyer. La première parole qu'elle lui dit fut de s'informer si l'âne se portait bien. Mieux que son maître, répondit Sancho. Dieu soit loué de tant de bien ! reprit-elle. Mais, dis-moi, mon ami, quel profit rapportes-tu de ton métier d'écuyer? quel cadeau [1] vas-tu me donner? où sont les souliers pour nos enfants? — Je n'apporte rien de tout cela, femme, mais des choses de bien plus grande importance. — Oh! tant mieux. Montre-moi donc ces belles choses, mon ami, je veux les voir pour me réjouir le cœur, que j'ai eu si triste pendant les siècles de ton absence. — Je te les montrerai à la maison, femme; pour le présent, contente-toi de savoir que, grâce à Dieu, la première fois que nous sortirons pour chercher des aventures, tu me verras revenir comte ou gouverneur d'une île, non de ces îles comme on en voit tant, mais des meilleures qu'on puisse trouver. — Dieu le veuille, mon mari, car nous en avons bien besoin. Mais, dis-moi, qu'est-ce que c'est que des îles? je ne connais pas cela. — Le miel n'est pas pour la bouche de l'âne, répondit Sancho : quand il en sera temps, tu le verras, femme, et tu seras tout étonnée de t'entendre appeler seigneurie par tes vassaux. Que parles-tu de seigneuries, d'îles et de vassaux? reprit Jeanne Pança [2] (ainsi se nommait la femme de Sancho : non qu'ils fussent parents, mais parceque, dans la Manche, l'usage est que les femmes prennent le nom de leurs maris). — Ne te mets pas en peine, Jeanne, de savoir tout cela sitôt : qu'il te suffise de savoir que je te dis la vérité, et bouche close. Je te dirai seulement, en passant, qu'il n'y a rien au monde de plus agréable que d'être l'honorable écuyer d'un chevalier errant qui va cherchant les aventures; il est bien vrai que le plus grand nombre ne réussit pas toujours comme on le desirerait; car, de cent que l'on rencontre, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui vont de travers. Je le sais par expérience : des unes je suis sorti

[1] *Saboyana* : cadeau à usage de femme, dont la mode était venue de la Savoie : ce qui lui fit donner son nom.

[2] Nous avons déja dit que, partout ailleurs, il l'appelle *Thérèse*.

berné, des autres moulu de coups; mais, avec tout cela, c'est une belle chose d'espérer des événements, de traverser des montagnes, de parcourir les forêts, de gravir les rochers, de visiter les châteaux, de loger dans les hôtelleries à discrétion, sans payer au diable un maravédis. Ce colloque avait lieu entre Jeanne et Sancho, tandis que la nièce et la gouvernante recevaient Don Quijote, le déshabillaient et le couchaient dans son ancien lit. Il les regardait avec des yeux égarés, et ne pouvait se remettre en quel lieu il était. Le curé recommanda à la nièce d'avoir le plus grand soin de son oncle, et de bien veiller à ce qu'il ne leur échappât encore une fois, lui racontant tout ce qu'il avait fallu faire pour le ramener chez lui. A ce récit, les deux femmes renouvelèrent leurs cris et leurs malédictions contre les livres de chevalerie, priant le ciel de précipiter au fond de l'abîme les auteurs de tant de mensonges et de folies. Enfin, elles restèrent tristes et dans des transes continuelles que leur oncle et seigneur ne disparût encore quand il se verrait un peu rétabli, ce qui ne manqua pas d'arriver comme elles l'avaient prévu.

Mais l'auteur de cette histoire, malgré tous les soins qu'il a mis à la recherche des exploits de Don Quijote dans sa troisième sortie, n'en a pu rien découvrir, du moins par documents authentiques. On sait seulement, d'après les traditions conservées dans la Manche, qu'à sa troisième sortie, Don Quijote fut à Saragosse, où il assista aux joutes fameuses qui eurent lieu dans cette ville, et fit des actions dignes de sa valeur et de l'excellence de son jugement. De ses autres aventures et de sa fin, il n'en a pu rien savoir; et jamais il n'en eût rien découvert, si sa bonne fortune ne lui avait fait rencontrer un vieux médecin qui possédait une caisse de plomb qu'il disait avoir été trouvée dans les fondements d'un ancien ermitage qu'on rebâtissait. Dans cette caisse étaient des parchemins écrits en lettres gothiques, mais en vers castillans, qui contenaient plusieurs aventures, décrivaient la beauté de Dulcinée, l'étrange figure de

Rossinante, la fidélité de Sancho et la sépulture de Don Quijote. On y voyait encore différentes épitaphes, et des éloges de sa vie et de ses mœurs. Le véridique auteur de cette histoire, neuve et inouïe, rapporte ici les vers qu'on a pu déchiffrer et lire. Cet auteur, pour prix du travail immense que lui ont coûté ses recherches dans toutes les archives de la Manche, ne demande à ses lecteurs que d'ajouter à son récit la même foi que les personnes sages ont dans les livres de chevalerie, si en vogue aujourd'hui : s'il l'obtient, il se trouvera satisfait et bien payé de ses peines, et encouragé à rechercher d'autres aventures, sinon aussi véritables, du moins d'une égale invention et non moins agréables.

Les premières paroles écrites sur le parchemin trouvé dans la caisse de plomb étaient celles-ci :

Les académiciens de la Argamasilla, village de la Manche, *ont écrit ceci* sur la vie et la mort du valeureux Don Quijote de la Manche.

ÉPITAPHE.

Le Monicongo (   ) *académicien d'Argamasilla, sur la sépulture de Don Quijote.*

Le cerveau timbré qui enrichit la Manche de plus de dépouilles que n'en conquit Jason, le jugement qui tournait avec l'inconstance de la girouette ;

Le bras dont la puissance s'étendait du Catay à Gaëte, l'esprit le plus étonnant et le plus éclairé qui jamais ait gravé ses productions sur le bronze ;

Celui qui a dépassé les Amadis par son courage, et condamné les Galaor par sa fidélité en amour ;

Celui qui a imposé silence aux Belianis, et, monté sur Rossinante, erra à la recherche des aventures, gît sous cette froide pierre.

Le Paniaguado (pain et l'eau, ce nom signifie un convive habituel d'une maison), *académicien d'Argamasilla, en l'honneur de Dulcinée du Toboso.*

SONNET.

Cette femme que vous voyez, au visage rebondi, à la poitrine haute, aux manières libres, est Dulcinée, reine du Toboso, la dame des pensées de Don Quijote.

Il parcourut pour elle les deux revers de la montagne Noire, la célèbre campagne de Montiel, et la plaine verdoyante d'Aranjuez, à pied et avec grande fatigue.

Ce fut la faute de Rossinante. O funeste destinée! la beauté de la Manche, et l'invincible chevalier errant à la fleur de leur âge,

Moururent, elle perdant par sa mort sa beauté, et lui, quoique son nom vive sur le marbre, ne put fuir l'amour, la fureur et les tromperies.

Le Caprichoso, savant académicien d'Argamasilla, en l'honneur de Rossinante, cheval de Don Quijote de la Manche.

SONNET.

Sur le piédestal brillant de l'éclat du diamant que Mars foule de ses pieds sanglants, le chevalier de la Manche agite son étendard.

Il réunit les armes et l'acier tranchant, avec lequel il détruit, renverse, coupe, divise : prouesses inouïes; mais le génie invente un nouveau style pour un nouveau paladin.

Si la Gaule est fière de son Amadis, si la Grèce a triomphé mille fois par le bras de ses descendants,

Aujourd'hui Bellone donne la palme à Don Quijote, et la Manche s'enorgueillit de lui avoir donné le jour, plus que la Gaule et plus que la Grèce.

Jamais l'oubli n'obscurcira sa gloire, et Rossinante lui-même surpasse en bonté Bride-d'Or et Bayard.

Le Burlador, académicien d'Argamasilla, à Sancho Pança.

SONNET.

Voici Sancho Pança, petit de corps, mais grand par sa valeur. Miracle étonnant! il fut l'écuyer le plus simple et le plus sincère qu'ait vu le monde, je vous l'assure.

Il n'aurait pas manqué d'être comte, sans la méchanceté et l'injustice du siècle qui ne pardonnait pas même à un âne.

C'est sur cette monture que ce bon écuyer suivit le bon Rossinante et son maître.

O vaines espérances des hommes! vous promettez gloire et loisir, et n'amenez que songes, ombre et fumée.

Le Cachidiablo (masque habillé en diable), *académicien d'Argamasilla, sur la sépulture de Don Quijote.*

ÉPITAPHE.

Ci-gît le chevalier, bien battu, mal chevauchant, que Rossinante porta sans but çà et là.

Sancho Pança, le sot grossier, gît à côté de lui, écuyer le plus fidèle qui se soit vu parmi tous les écuyers.

Le Tiquitoc (   ) *académicien d'Argamasilla, sur la sépulture de Dulcinée du Toboso.*

ÉPITAPHE.

Ici repose Dulcinée, qui bien que charnue, a été réduite à n'être que cendre et poussière par le pouvoir redoutable de la mort.

Elle avait des airs de grande dame et elle fut de grand lignage; c'était la gloire de son village et l'amour de Don Quijote.

Tels furent les vers que l'on put lire; les autres, dont les lettres étaient rongées, furent confiés à un académicien pour qu'il les fît connaître par conjectures. On sait qu'il l'a fait au prix de longues veilles et d'un grand travail, et que son intention est de les mettre au jour en faisant espérer la troisième sortie de Don Quijote.

Forsi altro canterá con miglior plettro.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement. j
Prologue. 1
Chapitre i. — De la condition et des occupations du fameux Don Quijote. 8
Chap. ii. — De la première sortie de Don Quijote. 13
Chap. iii. — De l'agréable manière dont le héros de la Manche se fit armer chevalier. 20
Chap. iv. — De ce qui arriva à notre chevalier quand il fut sorti de l'hôtellerie. 26
Chap. v. — Suite de la disgrâce de notre chevalier. 33
Chap. vi. — De la grande et importante revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre chevalier. 37
Chap. vii. — Seconde sortie de Don Quijote. 45
Chap. viii. — Des succès qu'eut le valeureux Don Quijote dans l'épouvantable et inouïe aventure des moulins à vent, et autres choses dignes de mémoire. 50
Chap. ix. — Conclusion de l'épouvantable combat du brave Biscayen et du vaillant Don Quijote. 58
Chap. x. — Conversation intéressante entre Don Quijote et Sancho Pança, son écuyer. 63
Chap. xi. — De ce qui arriva à Don Quijote avec les chevriers. 69
Chap. xii. — De ce que raconta un chevrier à ceux qui étaient avec Don Quijote. 74
Chap. xiii. — Fin de l'histoire de Marcelle, et autres événements. 80
Chap. xiv. — Vers désespérés du berger Chrysostôme, et autres choses non attendues. 90
Chap. xv. — De la désagréable aventure qu'eut Don Quijote avec des muletiers yangois. 97
Chap. xvi. — De ce qui arriva à Don Quijote dans l'hôtellerie, qu'il prenait pour un château. 104
Chap. xvii. — Suite des nombreux travaux de Don Quijote et de Sancho dans l'hôtellerie. 112
Chap. xviii. — Conversation de Don Quijote et de Sancho Pança, et autres aventures dignes d'être racontées. 120
Chap. xix. — De l'agréable conversation de Sancho avec son maître, de la rencontre qu'ils firent d'un corps mort, avec d'autres événements admirables. 131
Chap. xx. — De la plus inouïe aventure qu'ait jamais terminée avec aussi peu de péril aucun chevalier errant, et qu'acheva Don Quijote. 138
Chap. xxi. — De la grande aventure et riche conquête de l'armet de Mambrin, avec d'autres choses arrivées à notre invincible chevalier. 151
Chap. xxii. — Comment Don Quijote donna la liberté à quantité de malheureux qu'on menait où ils ne voulaient pas aller. 162
Chap. xxiii. — De ce qui arriva au fameux Don Quijote dans la Sierra-Morena, qui fut une des plus rares aventures qui se lisent dans cette véridique histoire. 172
Chap. xxiv. — Où se continue l'aventure de la Sierra-Morena. 184

CHAP. XXV. — Des choses étranges qui arrivèrent au vaillant chevalier de la Manche dans la Sierra-Morena, et de la pénitence qu'il fit, à l'imitation du Beau Ténébreux. 193
CHAP. XXVI. — Continuation des preuves d'amour du chevalier de la Manche dans la Sierra-Morena. 209
CHAP. XXVII. — Comment le curé et le barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être racontées. 216
CHAP. XXVIII. — De la nouvelle et agréable aventure qui arriva au curé et au barbier dans la Sierra-Morena 232
CHAP. XXIX. — De l'ingénieux artifice dont on se servit pour arracher notre amoureux chevalier à la rude pénitence qu'il s'était imposée. 246
CHAP. XXX. — Prudence de la belle Dorothée, et autres choses aussi intéressantes que divertissantes. 259
CHAP. XXXI. — Du plaisant entretien de Don Quijote et de Sancho Pança, son écuyer, avec d'autres événements. 269
CHAP. XXXII. — De ce qui arriva dans l'hôtellerie à toute la société de Don Quijote. 278
CHAP. XXXIII. — Le Curieux impertinent. — Nouvelle. 285
CHAP. XXXIV. — Suite de la nouvelle du Curieux impertinent. 304
CHAP. XXXV. — Du sanglant et terrible combat que Don Quijote livre à des outres de vin rouge, et fin de la nouvelle du Curieux impertinent. 323
CHAP. XXXVI. — Des autres grands événements qui se passèrent dans l'hôtellerie. 331
CHAP. XXXVII. — Suite de l'histoire de l'illustre infante Micomicona, et autres aventures. 340
CHAP. XXXVIII. — Suite du discours de Don Quijote sur les armes et sur les lettres. 350
CHAP. XXXIX. — Histoire du Captif. 354
CHAP. XL. — Suite de l'histoire du Captif. 362
CHAP. XLI. — Suite de l'histoire du Captif. 374
CHAP. XLII. — Nouveaux événements arrivés dans l'hôtellerie, et autres choses dignes de mémoire. 393
CHAP. XLIII. — Histoire du jeune muletier, et autres étranges événements arrivés dans l'hôtellerie. 399
CHAP. XLIV. — Suite des étranges événements arrivés dans l'hôtellerie. 408
CHAP. XLV. — Où l'on achève de vérifier les doutes de l'armet de Mambrin et du bât, avec d'autres aventures aussi véritables. 416
CHAP. XLVI. — Notable aventure des archers, grande valeur de notre bon Don Quijote. 423
CHAP. XLVII. — De l'étrange manière dont fut enchanté Don Quijote, et autres événements merveilleux. 431
CHAP. XLVIII. — Suite du discours du chanoine sur les livres de chevalerie, et autres choses digne de son esprit. 441
CHAP. XLIX. — Sage conversation de Don Quijote et de Sancho Pança. 449
CHAP. L. — Discussion intéressante entre Don Quijote et le chanoine, avec d'autres événements. 455
CHAP. LI. — De ce que raconta le chevrier aux compagnons de Don Quijote. 462
CHAP. LII. — Du démêlé de Don Quijote avec le chevrier, et de la rare aventure des pénitents, que notre chevalier mit à fin à la sueur de son front. 467

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

